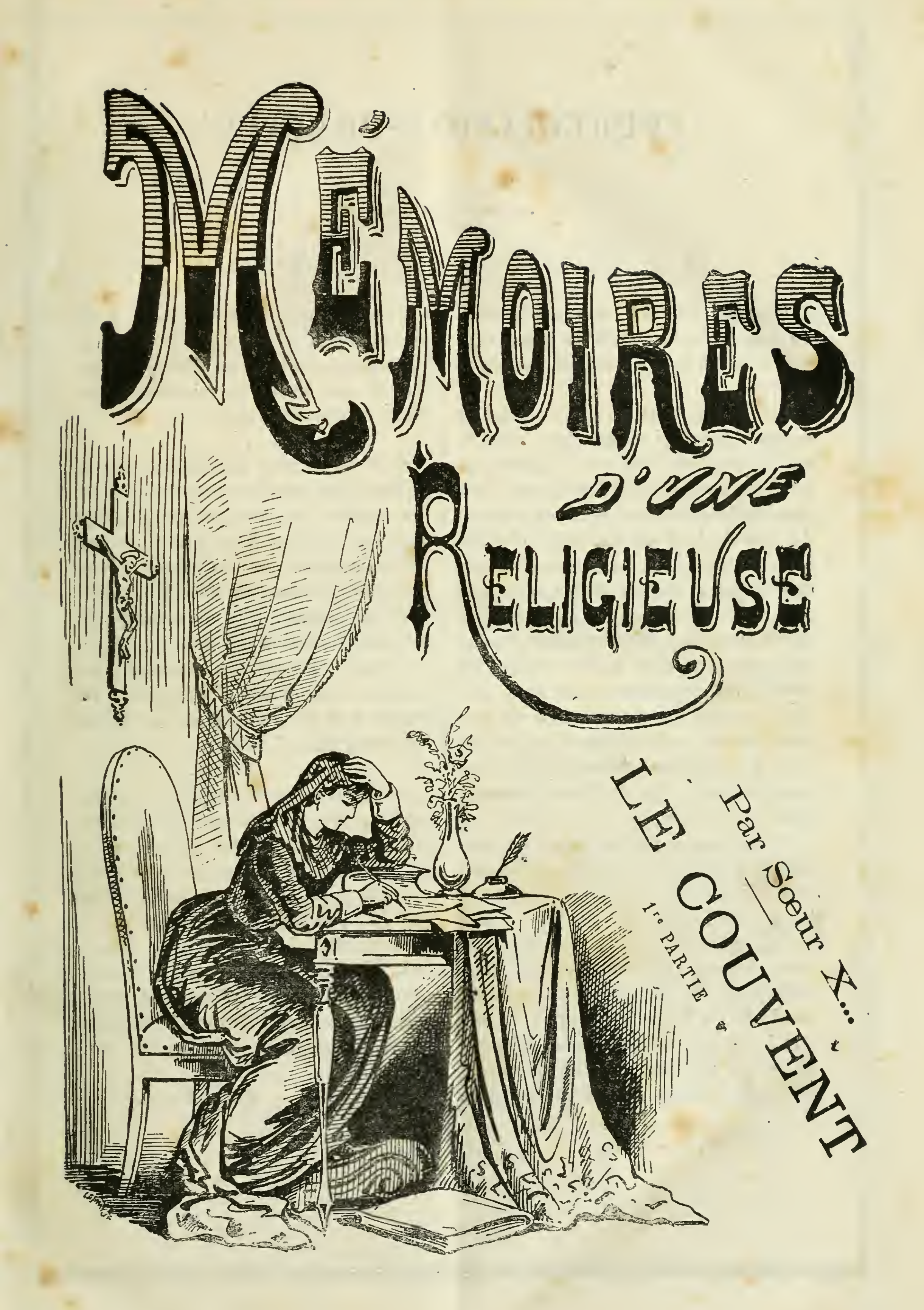







MÉMOIRES
D'UNE
RELIGIEUSE
Par Soeur X...
LE COUVENT
1re PARTIE

APPRÉCIATION-PRÉFACE[1]

Lorsque ce petit livre parut, *le Siècle*, en deux mots, lui prédit un grand succès, et sa prédiction s'est complétement réalisée.

Entendons-nous, pourtant : nous ne sommes point ici en présence d'un de ces livres qui s'imposent à l'admiration publique par l'éclat de leur forme, l'originalité de leurs idées, le retentissement du nom de leur auteur. Non ! c'est un humble livre anonyme, sans prétention, sans théories, sans systèmes, sans parti pris; c'est un livre qui a été souffert avant d'être écrit par une pauvre femme inconnue, et c'est parce qu'il a été souffert, c'est parce qu'on sent que chaque page du manuscrit a dû être mouillée de vraies larmes, qu'on ne peut se défendre, en le lisant, d'une émotion profonde, et d'une immense pitié.

Ne vous est-il pas arrivé, en parcourant nos vastes nécropoles, de passer indifférent devant les tombeaux somptueux et les mausolées les plus splendides, tandis que vous vous arrêtiez, ému, devant une croix de bois noir, devant un cri de douleur simplement exprimé? Ce livre c'est la croix de bois noir, c'est le sépulcre où s'est débattue au milieu des plus cruelles angoisses une infortunée, arrachée par suite de misérables intrigues à sa famille, à ses plus chères affections et qui revient à la vie, au grand jour, pour dire, sans passion et sans haine, les souffrances horribles qu'elle a endurées.

. . . .

Quel sujet plus intéressant que la peinture des passions, des convoitises, des haines, des rivalités qui s'agitent dans ces sombres lieux où nul regard ne pénètre, où une fille peut être à ce point circonvenue ou violentée qu'elle devienne orpheline, qu'elle soit dépouillée de sa fortune à son insu !

Ce qui est intéressant surtout, c'est l'accent de vérité, d'honnêteté, qui donne à ce récit émouvant un cachet tout particulier.

. . . .

Oui, ce livre n'est que la plainte d'une malheureuse fille pauvre, abandonnée, inconnue ; mais, autant qu'il dépendra de nous, cette plainte ne sera point étouffée ; elle aura un retentissement universel, et l'opinion publique jugera sévèrement, nous l'espérons, ces grands coupables anonymes, ces grandes associations qui se font des lois prétendues divines un rempart derrière lequel elles tirent impunément sur les lois humaines.

Louis Jourdan.

1. *Le Siècle*, 19 août 1868.

AVANT-PROPOS

Ce n'est pas sans avoir mûrement réfléchi, sans avoir longtemps hésité que je me suis décidée à écrire mes mémoires. Encouragée par les uns, blâmée par les autres, j'ai pris, déposé et repris plusieurs fois la plume.

Est-il bon que l'on sache ce qui se passe dans les couvents? A quoi cela peut-il servir? Dans ce temps de froide analyse, lorsqu'on jette la sonde à droite et à gauche, que l'on met à jour tous les mystères de la vie individuelle et de la vie sociale, pourquoi serait-il indifférent de savoir la vérité sur le couvent? Le couvent n'est-il pas une petite portion du monde et n'est-il d'aucun intérêt de connaître l'esprit, les mœurs, les usages des personnes auxquelles une notable partie de la société moderne confie l'éducation de la jeunesse?

De plus, en ces jours pénibles où la conscience humaine se trouve pressée entre deux extrémités également funestes : l'indifférence systématique et le bigotisme intolérant, où une lutte acharnée s'est établie entre les familles et certains directeurs au sujet des vocations, peut-être un enseignement utile sortira-t-il de ces lignes tombées d'une plume inexpérimentée, mais soutenue par la force de la vérité et le désir d'éclairer ceux qui se laissent entraîner aux illusions de la théorie, sans daigner jeter un coup d'œil sur la triste réalité.

Je proteste en commençant, contre toute idée hostile à la religion catholique; quoique je sois retranchée de son sein par ma situation équivoque, je reconnais la grandeur de son origine, la sainteté de sa morale . . . enfin je l'aime et je la bénis, je l'absous de tout le mal qui se fait en son nom, à cause du bien mille fois plus grand que nous devons à son apparition dans le monde.

Je ne m'élève ni contre le célibat des prêtres, ni contre les vœux monastiques. Les pères et les conciles enseignent qu'ils sont nécessaires au développement de la morale évangélique, qu'ils en sont l'application la plus parfaite, qu'ils sont inhérents et indispensables à la religion catholique. . . Je m'incline devant ces arrêts que je ne suis apte ni à juger ni à discuter.

Ce que je prétends établir, ce que je voudrais crier sur les toits, s'il était possible, c'est qu'une multitude de jeunes filles sont prises aux promesses mensongères d'un bonheur insaisissable sur cette terre de souffrance. Je voudrais que on sût bien que la vie du cloître a ses peines, ses ennuis, ses regrets, ses persé-

cutions, ses amertumes. Je voudrais que tout le monde connût l'abus que l'on y fait de la force morale à défaut de la force matérielle.

On vous dira, on vous répétera qu'aujourd'hui il n'y a plus de religieuses violentées et contraintes : Non, le cachot de madame l'abbesse n'existe plus; les jugements de l'officialité sont passés de mode et d'usage : mais la contrainte morale n'est-elle pas encore la même? Que voulez-vous que devienne une pauvre fille dont la dot a été engloutie dans le gouffre toujours béant de la pauvreté monastique? En vain lui dira-t-on, comme au prisonnier qui a fini son temps : Allez, vous êtes libre...

Mais aller où, quand une famille froissée et méconnue vous a oubliée?... quand on n'a pas un vêtement pour se couvrir, pas un centime pour acheter du pain, et que l'on n'est à même d'emporter, pour tout patrimoine, qu'une santé ruinée. Je voudrais donc que toute personne fatiguée de la vie claustrale et ayant apporté une dot eût droit en sortant, à une partie de cette dot.

. . . .

Si les communautés et les congrégations voulaient conserver leur raison d'être, elles devraient écarter de leurs maisons l'esprit d'intrigue, les curiosités indiscrètes, les fréquentations mondaines, et surtout cette ignoble soif d'or qui fait ressembler les couvents à de véritables entreprises commerciales, et transforme des lieux de prières en un marché où l'on trafique.

Et cependant Jésus n'a-t-il pas fait chasser du temple les marchands!

Au lieu de viser à une extension désordonnée, au lieu de fonder et d'inventer sans cesse, qui de nouveaux noms, qui de nouveaux costumes, ne vaudrait-il pas mieux perfectionner, épurer ce qui existe? s'attacher, non au nombre et à la fortune des sujets, mais à leur excellence? On éviterait ainsi d'arriver, par la pression des intérêts matériels, à la déplorable nécessité d'imposer des supérieurs qui n'ont d'autre capacité que leur fortune, ou d'autre talent d'administration que celui de fouiller dans la bourse du prochain.

Lorsqu'un éminent écrivain, connu par son talent de polémiste et par son ardent catholicisme, n'a pas craint de relever énergiquement les travers de certains membres du clergé et de les qualifier d'Almavivas de sacristie, la liberté que je prends de soulever un coin du voile qui dérobe à une partie du public les Célimènes de la guimpe et du bandeau, n'aura-t-elle pas une excuse bien naturelle?

MÉMOIRES D'UNE RELIGIEUSE

PREMIÈRE PARTIE

LE COUVENT

CHAPITRE PREMIER

Quelques mots sur ma famille. — Jeunesse heureuse. — Georges Sturm. — Les fêtes de Roizet. — Mort du curé de Saint-Marceau. — L'abbé Desherbiers et son amie. — La station du carême à Orléans. — Ma vocation.

Les plus lointains souvenirs de mon enfance me reportent dans une grande chambre à deux fenêtres d'où je voyais la mer; penchée sur le balcon durant de longues heures, tous les jours, je regardais les petites barques de pêcheurs et leurs voiles blanches, semblables à de grands oiseaux effleurant la masse écumante des flots bleuâtres et agités.

Je ne sais si dans ce temps-là j'avais une bonne, seulement j'ai gardé le souvenir du brosseur de mon père. C'était un Corse qui parlait avec ma mère une langue étrangère. Je me rappelle ses cheveux noirs et sa longue moustache effilée, que je tourmentais quand il me portait sur ses bras. Il se nommait Marchetti et il était d'une angélique douceur.

Un jour tout ce calme bonheur disparut : mon père, Marchetti, la grande chambre au bord de la mer, la gaieté, les caresses firent place au silence et aux larmes.

Le régiment de mon père était parti pour l'Afrique, et ma mère s'était retirée, je ne sais pourquoi, dans une petite ville de Bretagne appelée Vitré.

Elle vivait dans une angoisse perpétuelle; les lettres de mon père la rassuraient à peine. Il se portait bien, disait-elle, il y a six mois, six semaines... mais aujourd'hui peut-être est-il blessé, peut-être est-il mort ?

Ces funestes craintes ne tardèrent pas à se réaliser. Les lettres firent défaut, puis il en vint une qui plongea ma mère dans le désespoir. Elle partit et me laissa aux soins d'une vieille demoiselle Yvette, avec laquelle nous demeurions.

Un ami de mon père vint plus tard me chercher à Vitré.

Ma famille était à Cannes, les médecins avaient conseillé ce climat pour la convalescence de mon père. Je trouvai ma mère pâle et amaigrie; ses yeux étaient rougis par les larmes et par les veilles. Arrivée près du lit de souffrance de mon père, j'eus peur, je ne le reconnaissais pas ; sa tête était entourée de linges, il était blanc comme un spectre. Il retrouva des forces pour me soulever et m'asseoir sur son lit, il couvrait mes mains et mon visage de tendres baisers... « Mes deux chéries, disait-il en réunissant la tête de ma mère et la mienne et nous serrant contre sa poitrine, mes deux trésors, je n'aurais regretté la vie que pour vous... Qui donc saurait vous aimer et vous protéger comme moi?... Oh! ne pleure pas, ma bonne Julie, je sens que je suis sauvé : le gouvernement ne laissera pas mourir de faim un pauvre soldat mutilé au service de la patrie. »

Bien des jours s'écoulèrent avant que mon père pût quitter son lit : c'est alors que je connus toute l'étendue de notre malheur : il était amputé de la jambe gauche. Les blessures de la tête ne laissèrent qu'une balafre au-dessus du sourcil.

Après une longue attente et un voyage que ma mère fit à Paris ; mon père obtint une petite pension de retraite, le brevet d'officier de la Légion-d'Honneur et une perception dans un gros bourg de l'Orléanais.

Un rayon de bonheur éclaira notre intérieur attristé; mon père, qui s'était accoutumé à sa jambe de bois, avait repris sa bonne humeur, ses vives saillies. Il commençait, disait-il, une autre existence, et il s'y ferait, puisqu'il ne devait plus se séparer de nous. Ma mère était toujours telle que je l'avais connue, austère, presque triste, parlant peu et s'occupant du ménage sans bruit et sans ostentation.

En arrivant à Saint-Marceau (c'était le nom du village), mes parents prirent à loyer une jolie maison qu'ils achetèrent plus tard. C'était une ancienne dépendance du château seigneurial détruit en 1793 ; cette maison, qu'on appelait *la Tour*, était précédée d'une grande cour ; par derrière il y avait un beau jardin qui finissait en terrasse. La vue était d'une ineffable beauté. La Loire, dans ces belles plaines de l'Orléanais, se déroulait comme un magnifique ruban au milieu d'une campagne plantureuse et richement cultivée.

On continua d'appeler mon père : le capitaine Soubeyran; sa triste mutilation, son ruban rouge, ses grosses moustaches, les rudes intonations de sa voix habituée au commandement, tout en lui indiquait son ancien et glorieux métier.

Une fois installés à Saint-Marceau, mes parents se trouvèrent heureux ; je les entendais se féliciter de leur nouvelle position, tout semblait leur sourire. Je m'épanouissais comme une jeune fleur, au milieu de ce bien-être, de cette belle

campagne, me créant de petits plaisirs jusqu'alors inconnus : j'avais *mon jardin*, *mes fleurs* et deux beaux pigeons blancs que le vieux curé m'avait offerts comme cadeau de bienvenue.

Ma mère s'occupa elle-même de mon éducation, et je reçus d'elle un degré d'instruction que je n'aurais jamais acquis dans un pensionnat.

Je fis ma première communion vers onze ans, catéchisée par l'abbé Chenier, un excellent et digne prêtre, devenu dès notre arrivée l'ami de mon père.

Notre maison était gaie et ouverte à un petit nombre d'amis; c'était d'abord le bon curé, puis M. Lambert, l'instituteur, le receveur d'enregistrement, un brigadier de gendarmerie, ancien sous-officier de mon père... quelquefois le médecin, les sœurs d'école avec lesquelles ma mère et moi nous promenions le dimanche... Il y avait encore une famille Leboucher : c'étaient de petits commerçants dont la fille finit par se marier à Orléans..., puis le maire de Saint-Marceau et son fils, un élève de Grignon.

Tel était notre entourage le plus intime.

Mes parents évitaient strictement tout rapport et tout contact avec la noblesse des environs : Saint-Marceau n'avait d'ailleurs qu'un seul château sur son territoire, c'était Parseval, habité par un ancien fabricant d'eau-de-vie, M. *V.-D. de Parseval*. Ils jouaient aux nobles, sa femme et lui ; leur château était un petit centre légitimiste, où l'on faisait une verte opposition au gouvernement de Juillet.

Madame de Parseval était au plus mal avec l'abbé Chenier ; lors de certaines élections municipales, le vieux curé avait refusé son concours à la dame du château en disant que, une fois sorti de l'église il ne se mêlait plus de rien.

Dès l'âge de quinze ans, j'avais été fiancée au fils d'un frère d'armes de mon père, jeune officier de grand avenir, nommé Georges Sturm ; il était d'origine alsacienne et protestant de religion.

Je voyais mon fiancé de temps à autre, mes parents l'aimaient comme leur fils; le bon père Chenier en raffolait. Georges lui avait promis d'abjurer le protestantisme le jour de son mariage. J'acceptais gaiement cette perspective d'établissement ; j'aimais Georges, si l'on peut appeler amour une profonde estime, jointe à nne confiance toute fraternelle. Il était de taille moyenne, un peu lourd de manières, blond comme un vrai Germain, avec de grands yeux bleu de ciel ; sa douceur, son calme formaient un piquant contraste avec la vivacité toute méridionale de mon père. Orphelin depuis bien des années, Georges adorait mes parents, ma mère surtout. Sa tendresse pour moi tenait de l'idolâtrie : j'étais belle alors, et d'une beauté presque sans rivale ; je puis le dire aujourd'hui sans fatuité... Les chagrins, les privations, les années m'ont à peine laissé un souveuir de cette beauté que pouvaient prolonger des jours heureux.

Lorsque j'atteignis ma dix-neuvième année, Georges pressa tellement ma famille, qui nous trouvait encore bien jeunes l'un et l'autre, qu'il finit par l'em-

porter : l'époque de notre mariage fut arrêtée. Son régiment était alors en garnison à vingt lieues seulement de Saint-Marceau. M. Sturm, mon père et l'abbé Chenier auraient voulu passer par-dessus les formalités de trousseau et d'arrangements domestiques ; ma mère, un peu lente de son naturel, dominée en outre par des considérations d'économie et peut-être aussi par le regret de se séparer de moi, obtint quelques mois de sursis. Ce délai nous fut fatal à tous.

Un soulèvement en Afrique nous enleva subitement Georges, il partit sans pouvoir même venir nous dire un dernier adieu.

Le départ du bon Sturm nous attrista beaucoup ; le vieux curé disait qu'il ne vivrait plus assez pour bénir le mariage de ses chers enfants.

Vers le même temps, sur une commune voisine de Saint-Marceau, nommée La Varenne, et dépendant de la perception de mon père, une famille parisienne venait d'acheter le château de Roizet, une magnifique résidence. Nous reçumes des politesses et des invitations de ces nouveaux châtelains. Malgré les répugnances de ma mère, mon père, qui était fier de ma beauté et qui prétendait me distraire, me conduisit à quelques réunions ; sa vanité paternelle dut être flattée de l'effet que je produisis ; cependant je souffris là dans mon amour-propre. Les trois demoiselles Duménil, les filles du propriétaire, me surpassaient autant par l'éclat de leurs toilettes que je les écrasais par mon extérieur.

L'une d'elles avait pour amant un jeune débutant de la littérature, jusqu'alors l'ami de son frère ; une rivalité s'établit à mon sujet entre les deux jeunes gens. Charles Bertin, le préféré d'Amélie Duménil, enthousiaste et inconséquent comme un poëte, se mit à me faire ouvertement la cour. De mon côté, en dépit de mes engagements avec Georges, je n'étais pas insensible aux douces louanges, à la voix caressante et mielleuse du jeune poëte fashionable. Cependant, je puis dire en toute sincérité que je me gardais bien de l'encourager.

Cette liaison finit tragiquement après un grand bal donné à Roizet : les deux futurs beaux-frères, animés par le champagne, se prirent de querelle et se provoquèrent...

Il y eut rupture entre nous et la famille Le Boindre Duménil ; mais il me resta au fond du cœur un tendre souvenir du poëte et un regret très-vif de ces plaisirs que je n'avais fait qu'entrevoir.

Ce feu de paille était tout près de s'éteindre, et je commençais à retrouver de paisibles attraits dans le commerce si calme de nos vieux amis du foyer, lorsqu'un événement majeur, accompagné de circonstances fatales et particulières, vint remuer ces cendres endormies.

Le bon vieux Chenier mourut, il avait près de 80 ans. Il fut remplacé par un jeune prêtre d'une trentaine d'années, venu d'un diocèse voisin, sur la recommandation de Mme de Parseval.

Peu de temps après l'installation du curé, apparut à Saint-Marceau, en quête d'un domicile quelconque, une demoiselle Dufougeray, une espèce d'aventurière,



Je la suivis jusqu'à sa voiture. (Page 13.)

inconnue de tout le monde et du curé lui-même, prétendait-il. C'était une personne assez étrange, qui devait dépasser quarante ans, et qui déguisait de son mieux les ravages du temps sur sa précieuse personne.

Elle s'établit donc à Saint-Marceau. Mon père prétendait reconnaître en elle l'ancienne maîtresse d'un de ses camarades.

Mlle Dufougeray fit bientôt connaissance avec le curé, et de gré ou de force, elle s'introduisit dans notre intérieur.

Naturellement j'allais à confesse auprès de l'abbé Desherbiers, comme j'allais

naguère auprès de l'abbé Chenier. Mais la différence entre les deux confesseurs était énorme de tout point. Je ne veux point entrer ici dans des détails qui m'entraîneraient au delà du cadre que je me suis imposé : qu'il me suffise de dire que le nouvel arrivant s'empara tellement de ma confiance, qu'il supprima peu à peu dans mon cœur tout sentiment d'affection filiale, il me rendit injuste envers l'excellent Georges et prit à tâche de me persuader que mes parents m'avaient sacrifiée à leur caprice. En fouillant, en scrutant tous les replis de mon âme, il finit par y découvrir le sentiment un peu tendre que j'avais éprouvé pour le jeune Bertin; il grossit à plaisir cette inclination passagère, il lui donna les proportions d'une passion malheureuse... Il m'amena ainsi par degrés au dégoût, à l'ennui de toutes choses. De ce dégoût au désir d'entrer dans un cloître il n'y avait qu'un pas. Il fut bientôt franchi.

Toutes ces intrigues se tramaient au fond du confessionnal et mes parents furent longtemps sans rien soupçonner; Mlle Dufougeray secondait de son mieux le charitable pasteur.

Je n'avais pas l'idée d'un couvent, n'étant jamais sortie de la maison paternelle. Les deux bons serviteurs de Dieu trouvèrent le secret de m'en faire visiter un à l'insu de mes parents.

Au temps du carême, il y eut à Orléans un prédicateur dont le renom s'étendit jusque dans nos campagnes. Surexcitée par mes deux directeurs, je témoignai une vive curiosité d'entendre le capucin. Ma mère était souffrante, Mlle Dufougeray offrit de m'accompagner, mais on éluda cette proposition en me confiant à mon amie d'enfance, Augustine Leboucher, Mme Langlois; elle était mariée depuis deux ans avec un architecte d'Orléans.

Mes parents, qui commençaient à prendre de l'ombrage de mes confessions fréquentes, du changement radical survenu dans mon caractère et dans mes habitudes, me recommandèrent à la surveillance de Mme Langlois.

Je devais passer une semaine à Orléans. Le curé de Saint-Marceau vint me voir chez les Langlois ; il pria Augustine de me laisser un moment causer seule avec lui. Cette demande la contraria, mais elle n'osa résister : ses parents habitaient toujours Saint-Marceau, elle craignait d'attirer sur eux les ressentiments du curé.

Pendant ces quelques minutes d'entretien, M. Desherbiers m'apprit qu'il avait obtenu de la supérieure du couvent de... la permission de m'introduire pour une journée sous leur toit béni, afin que je pusse m'édifier et comprendre le bonheur de ma *sainte vocation*. Il m'indiqua comment je devais m'y prendre pour tromper la bonne Mme Langlois et pour l'amener à me conduire elle-même à se compromettre de telle façon qu'elle dût se taire.

Tout était préparé : les bonnes sœurs jouèrent parfaitement leur rôle : je ne vis qu'apparences de bonheur; je n'entendis qu'un concert angélique de bénédictions; tous les visages souriaient.

Grâce à cette visite et aux fougueuses prédications du père Alphonse, je rentrai à Saint-Marceau fort exaltée et toute décidée à rompre les liens qui m'attachaient au monde.

Je n'osais cependant m'ouvrir à mes parents : je craignais la violence de mon père, les froides résistances de ma mère... J'attendais une occasion favorable... Ce fut mon père qui la fit naître par des plaisanteries.

D'abord mes parents ne prirent pas mes paroles au sérieux : mais lorsque j'insistai et que je parlai de rendre à Georges mon anneau de fiançailles, mon père, qui avait nombre d'autres griefs contre le curé, ne se contint plus.

Je dus changer de confesseur. L'abbé Desherbiers cessa de venir à la Tour; mais son âme damnée, en feignant de partager l'irritation de ma famille, conserva un pied dans la place et favorisa une correspondance active entre le curé et moi. Cette correspondance, jointe aux contradictions que j'éprouvai, fortifia ce qu'on appelait ma vocation.

Les gens du monde ne sauraient se figurer combien ils entrent dans le jeu des confesseurs, en faisant une opposition désespérée à ces extravagances, à ces caprices de jeunes filles.

Il y a toujours eu malheureusement un peu d'antagonisme entre le père et la mère et l'enfant qu'ils ont chèrement et tendrement élevé.

Le prêtre, isolé dans la société, étranger aux sentiments de la famille, devient parfois innocemment, par entraînement de zèle, parfois aussi par envie, par esprit de coterie, le complice de cet antagonisme.

Les vocations *fantaisistes* persistent rarement lorsque les parents, bien inspirés, au lieu de se poser comme obstacles, prennent le sage parti de lâcher hardiment le frein, lorsque surtout ils semblent enchantés des pieuses dispositions de leur enfant.

Après diverses tentatives aussi infructueuses et plus irritantes les unes que les autres, le curé de Saint-Marceau me déclara opprimée, et m'engagea à cesser toute espèce de lutte et à patienter jusqu'au jour de ma majorité.

CHAPITRE II

Entrée à la succursale d'Orléans. — Mme Blandine et le Père Gabriel. — La duchesse de Marcillac. — Silence de mes parents. — Une lettre sans signature. — Défiances. — Mme Claudia. — Départ précipité pour Paris.

Ce fut le 11 septembre 185... que j'atteignis le terme que la loi fixe à l'autorité paternelle. Mon âme exaltée et presque affolée par de perfides conseils n'aspirait qu'au moment où il me serait permis de secouer le joug.

Devant l'impossibilité prétendue avérée d'obtenir le consentement de mes

parents, l'abbé Desherbiers m'encourageait à fuir secrètement, sauf ensuite à demander pardon et à faire mes soumissions.

L'implacable directeur me poussait d'autant plus vivement à ce parti, qu'il craignait que le retour inopiné de Georges n'ébranlât mes résolutions et n'apportât de nouvelles entraves à une affaire qu'il paraissait avoir extrêmement à cœur.

J'avais donc évité, comme il me l'avait recommandé, d'éveiller de nouveaux soupçons par de nouvelles insistances. Mes parents avaient vu péricliter l'affection que j'avais pour eux, mais ils n'eurent jamais l'idée que je serais assez insensée pour m'enfuir seule et pour les abandonner à leur profond chagrin. Des cœurs tendres comme le leur pouvaient-ils admettre un tel oubli de tous les sentiments naturels.

Nous étions fort empêchés, le curé et moi, de mener cette fugue à un résultat satisfaisant. Partir par la voiture publique était impraticable : elle était toujours remplie d'habitants de la commune : tous me connaissaient... Le curé songeait à faire venir un fiacre d'Orléans, lorsqu'une certaine dame, liée avec les Parseval et tout à la merci des coteries dévotes, trancha la difficulté en proposant de m'attendre au déclin du jour avec sa voiture et de m'emmener.

Mlle Dufougeray, qui colportait sans cesse la correspondance, affectait, même vis-à-vis de moi, de n'être au courant de rien ; elle parlait de mon prochain mariage comme d'une chose incontestée désormais, et que retardait seulement l'absence forcée de Georges. Par là elle entretenait la sécurité de mes parents et elle croyait se mettre à l'abri des éclats qui ne tarderaient pas à suivre cette équipée.

Sans doute elle n'ignorait aucun des ressorts de cette coupable intrigue, à laquelle son concours prêta une force irrésistible, car, sans elle, il m'eût été impossible de correspondre avec le curé.

Le 12 novembre, jour de recette à la Varenne où mon père avait coutume de dîner, fut indiqué par moi comme étant le plus favorable. Le curé approuva. Mme de la R... se hâta d'accourir à Saint-Marceau ; elle arriva à la tombée de la nuit et fit arrêter sa voiture à un quart de lieue du village.

Dire comment je passai cette horrible journée me serait bien difficile. Troublée jusqu'au fond de l'âme, agitée de mille pensées contradictoires, craignant enfin de faire un pas dont je me repentirais plus tard, j'aurais souhaité que quelque incident indépendant de ma volonté survînt subitement et retardât la faute énorme que j'allais consommer.

Devenue égoïste et personnelle, je m'inquiétais peu des larmes que j'allais laisser derrière moi, des angoisses où j'allais plonger ma famille...

Préoccupée de moi, de moi seule, j'étais dominée par l'effroi d'un avenir insupportable pour une nature telle que la mienne.

Voici les seuls souvenirs qui me restent de ce jour fatal. Je sais que je grif-

fonnai quelques lignes à l'adresse de ma mère, que je sortis par le jardin et que je gagnai en courant le petit chemin qui menait à la Loire. Au premier coude je rencontrai la personne qui avait consenti à partager la complicité de cet acte. Je la suivis jusqu'à sa voiture ; aucune parole ne rompit notre silence; mais une fois assise auprès d'elle, Mme de la R... m'embrassa avec de grands témoignages de tendresse et d'admiration... J'étais une nouvelle sainte Chantal foulant aux pieds la chair et le sang... une sainte Elisabeth de Hongrie... (Le livre de M. de Montalembert avait encore une certaine vogue dans un certain monde.) Dieu me bénirait pour l'avoir préféré aux affections terrestres, et surtout pour avoir refusé d'unir ma vie à celle d'un protestant, etc., etc... Cette dame me parlait beaucoup et vivement. Je n'avais ni l'intention, ni la force de lui répondre. La nature méconnue reprenait ses droits et je finis par fondre en larmes.

Un sentiment profond, déchirant, fit pour la première fois depuis des mois vibrer les cordes distendues de mon cœur... je pensai à mon père... à ma mère... à Georges : mais cette impression forte s'effaça presque aussitôt ; mon amour-propre reprit le dessus. J'eus honte de ces larmes versées devant un témoin qui sans doute ne les comprenait ni ne les approuvait.

En arrivant à Orléans vers les 10 heures du soir, j'étais presque gaie... Une réflexion que j'avais faite en route avait contribué à me rendre un peu de sécurité. Voici quelle était cette réflexion : c'est qu'en supposant que je ne puisse m'habituer à la vie du cloître, je serais assez instamment suppliée de revenir, pour que mon orgueil fût sauvegardé. Je ne doutais pas que ma famille ne fît tout au monde pour me rappeler près d'elle.

Mais les choses ne devaient pas s'arranger ainsi.

Mme de la R... me présenta directement à la maison des sœurs de... La supérieure et deux autres religieuses m'attendaient. On m'embrassa ; on me conduisit à la chapelle et de là au gîte que l'on m'avait préparé.

Je n'avais d'autres vêtements que ceux qui me couvraient. L'abbé Desherbiers qui connaissait la violence de mon père m'avait expressément défendu de rien emporter, afin de ne point motiver les accusations de détournement d'effets ne m'appartenant pas.

Toutes ces circonstances étaient connues et prévues. Je trouvai sur ma couchette ce qui m'était nécessaire.

Je me mis au lit avec un calme, avec une quiétude vraiment inqualifiables ; mais, nourrie des grands principes de la spiritualité, je me figurai que ce calme venait de Dieu, que c'était une des grâces de ma sainte vocation : je répétai cent fois cette maxime : qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi; mon cœur était très-net sur ce chapitre.

Plus tard, j'ai vu des jeunes filles, désobéissantes comme moi au vœu de leur famille, navrées de douleur, perdues dans les larmes et presque inconsolables,

sans pourtant être ébranlées dans leur résolution. A vrai dire, tout cela se passe assez vite. Les religieuses du noviciat excellent dans l'art de consoler et d'atténuer ces premiers chagrins du cloître. A moins d'avoir passé par ces régions de dévotion exaltée, nul ne saurait comprendre la puissance des idées de renoncement absolu, d'oubli de tout, pour se réfugier au sein de la plus incompréhensible des abstractions que la langue imparfaite des hommes appelle *Dieu*.

Ma première nuit de réclusion, bien qu'un peu troublée par l'insomnie, fut donc assez paisible ; aux premiers sons de la cloche, j'étais debout. Une sœur converse vint aider à mon inexpérience, elle m'apprit à dresser mon lit, c'est-à-dire à retourner ma paillasse ; elle ne m'adressa que quelques mots à voix couverte. C'était le temps du grand silence et avant la messe ; nul ne devait rompre ce silence que pour des causes d'impérieuse nécessité.

Lorsque j'arrivai au chœur conduite par la supérieure, plus d'un regard curieux traversa les plis du voile blanc à moitié rabattu sur le visage des religieuses. Cette curiosité ne m'échappa point, bien que j'affectasse de tenir les yeux baissés et que ma contenance fût assez embarrassée.

Aussitôt après la messe, toutes les bonnes sœurs m'entourèrent, on s'empressa autour de moi, je fus comblée de tendres caresses et d'éloges exagérés. Je reconnus les religieuses qui s'étaient plus particulièrement occupées de moi, lors de mon apparition de l'année précédente ; nous renouvelâmes notre amitié, et l'une d'elles, une belle Arlésienne, s'empara tout à fait de ma personne. Elle eut ordre de me promener par les jardins, de me faire voir le pensionnat, l'atelier de broderie, l'école des filles pauvres : il y avait un peu de tout dans cette maison.

Une sérénité douce, quoique un peu triste, éclairait le visage de ma conductrice. C'était une charmante créature de vingt ans à peine, et qui comptait déjà plusieurs années de profession. On voyait qu'elle s'acquittait envers moi d'un devoir imposé à l'avance, bien qu'elle y mît une bonne grâce infinie.

Aucune des phrases banales du cloître sur le monde et ses dangers, sur le bonheur d'avoir échappé à ce grand tentateur ne sortit de ses lèvres pâlies. Elle me montrait tout avec un calme froid, évitant les commentaires et les remarques.

Elle n'avait pas cet enthousiasme verbeux et théâtral trop commun sous l'habit religieux. Ses grands yeux noirs me semblaient humides et les paupières légèrement rougies indiquaient ou la fatigue ou des larmes fréquentes.

Cette promenade dura jusqu'à 11 heures, et la cloche du dîner nous rappela au réfectoire. On me plaça auprès de mon gracieux guide. Je l'observais malgré moi : chacun de ses mouvements me paraissait trahir ou la souffrance, ou quelque secret chagrin.

Déjà je me posais cette question : Est-ce qu'il y a des religieuses malheureuses ?... Déjà je me souvenais des adieux de la sœur Antoinette[1].

1. Ancienne supérieure des sœurs de Saint-Marceau. Pour l'intelligence de mon récit, je

La récréation fut bruyante et animée, les sœurs s'amusaient sans façon, comme des écolières. Autant l'ordre était sévère dans ses pratiques intérieures, autant il consacrait la liberté des mouvements pendant les heures de relâche. Tandis que quelques religieuses d'un âge mûr se premenaient au soleil, le long d'un abri, en compagnie de la supérieure, les autres s'ébattaient, se promenaient et couraient en criant : une vraie récréation de collégiens ou de séminaristes.

Je pris volontiers ma part de ces jeux un peu tapageurs, mais l'Arlésienne m'abandonna et alla s'asseoir à l'écart. On me dit qu'elle ne pouvait courir, parce qu'elle était atteinte d'une maladie de cœur.

Une maladie de cœur, pauvre fille!...

Le silence recommençait à la fin de la récréation, et je passai des mains de Mme Claudia entre celles de la supérieure et du directeur.

Je subis un long interrogatoire, on sonda mes dispositions et je répondis, sinon avec franchise, au moins avec toute la droiture dont j'étais capable. Je fis à ma manière l'historique de mon mariage projeté avec un jeune homme de mauvaises mœurs, protestant par-dessus le marché ; je racontai les persécutions que j'imaginais avoir endurées, la manière miraculeuse dont Dieu avait éclairé mon âme et l'ardent désir qu'il y avait fait naître de me vouer entièrement à son service.

Le directeur seul, qui était un homme âgé et très-sérieux, fit quelques objections. Il regrettait que je n'eusse pas fait plus d'efforts pour obtenir le consentement de mes parents, et il ajouta qu'après tout j'étais fille unique, que mon père était infirme, et qu'à son avis il eût été préférable que je m'entendisse avec ma famille sur la question de mariage, sauf à vivre dans le célibat auprès de ces pauvres gens qui devaient être navrés de mon départ.

Ces observations me surprirent et parurent blesser la supérieure ; quoiqu'elle s'efforçât de garder le silence, on lisait sur son visage un mécontentement non dissimulé. Sa voix avait quelque chose d'aigre, lorsqu'elle demanda au père Gabriel, si, en raison de l'avis qu'il venait d'émettre, elle devait me renvoyer ou me garder.

Cette idée de renvoi me pénétra d'une crainte si réelle, que je me mis à pleurer de tout mon cœur, en suppliant mes supérieurs de ne pas me replonger dans l'abîme d'où j'avais eu tant de peine à sortir.

Le père Gabriel avait l'air assez peu touché de mes larmes. Quant à Mme Blandine, elle enchérit sur elles, pleura comme moi et finit par dire qu'elle engageait

ferai observer qu'il est d'usage, dans plusieurs congrégations, d'appeler *madame* les religieuses de chœur et les sœurs converses ou servantes. Entre religieuses de n'importe quelle catégorie le nom de *sœur* s'échange encore : mais la converse s'adressant à une dame de chœur ou parlant d'elle doit dire : madame. Cette habitude est passée dans le monde ; certaines congrégations purement de charité ont délaissé ce doux nom de sœur et le remplacent par un titre qui éloigne l'idée de *vieille fille*. Les modernes religieuses ont la prétention de n'être pas comprises dans cette division du célibat féminin.

sa responsabilité devant Dieu et devant les hommes et qu'elle ne me renverrait que sur un ordre exprès et formel. En disant cela, elle m'entourait affectueusement de ses deux bras et me faisait mille caresses.

Le directeur haussait les épaules.

— Gardez-la, dit-il enfin, mais je ne suis pas aussi bien persuadé que vous de la solidité de cette vocation. Nous verrons bien, et la suite nous apprendra qui de vous ou de moi avait le meilleur coup d'œil.

— Oh ! mon père, répondit Mme Blandine, je ne ferai rien contre votre volonté; si vous l'exigez je vais rendre cette enfant à sa famille...

— Je n'exige point, je fais une observation, voilà tout. Je n'ai d'ailleurs ici qu'une autorité fort précaire.

— Vous! mon père! notre vénérable et cher supérieur, une autorité précaire!... ah ! grand Dieu, que dites-vous là!... Ordonnez, je vous en conjure, vous serez obéi sur l'heure... Voulez-vous que j'écrive moi-même à la famille, voulez-vous que je fasse reconduire mademoiselle à Saint Marceau?

— Ce serait mon avis ; mais d'un autre côté, vous écririez à la Générale, et je serais une fois de plus considéré comme un pauvre fou, comme un homme qui baisse... Arrangez-vous donc comme voudrez de votre nouvelle postulante; quant à moi, je m'en lave les mains.

Et il sortit brusquement, en attirant sur lui la porte de manière à ébranler tout le cabinet de la supérieure.

Rien ne me surprit plus que ce premier démêlé entre deux personnages que je me figurais revêtus de perfections surhumaines.

A peine le P. Gabriel eut-il disparu que Mme Blandine se mit en devoir de m'éclairer sur cette incartade. Le P. Gabriel était un digne et saint homme, seulement sa tête était un peu affaiblie par l'âge et surtout par les austérités. Elle avait demandé à Paris un supérieur plus jeune et plus capable, mais on le lui avait refusé... On n'osait déplacer celui-ci : il jouissait d'une fortune assez considérable, et c'était lui qui avait fait bâtir la nouvelle église et plus de la moitié du couvent. En le mécontentant, on craignait que certains neveux ne vinssent à la rescousse de son héritage et ne *frustrassent* la maison (le mot était joli, il ne m'échappa point). Donc, il fallait souffrir les caprices du vieillard, ses boutades, etc.

Ces confidences produisirent chez moi une très médiocre édification. Cependant elles me mirent l'esprit en repos : je vis bien que je n'avais nullement à craindre d'être, contre mon gré, rendue à ma famille.

En terminant cette conversation, Mme Blandine m'embrassa de nouveau, m'engagea à prier, à m'humilier devant Dieu, à remplir scrupuleusement chacun des actes de la vie religieuse : ensuite elle tira de son bureau un modèle de lettre, et elle me dit de la transcrire ou à peu près pour l'envoyer à ma famille.

Cet écrit, espèce de formulaire, qui servait probablement à toutes les postu-



Je me sentis fort intimidée à l'aspect de cette fière duchesse. (Page 19.)

lantes, était un chef-d'œuvre de sécheresse monacale. Quelque dure que je fusse moi-même, je ressentis un mouvement de révolte intérieure et, usant de la permission, je modifiai certains termes.

Je pensais que la réponse de mes parents, instruits par cette lettre de ma résidence, serait d'accourir bien vite. Déjà je me préparais à la lutte, tout en faisant mes réserves pour l'avenir, car je ne savais pas encore si je m'habituerais ou non.

Cette lettre fut-elle envoyée, resta-t-elle dans les cartons de la supérieure? c'est ce que je n'ai jamais su.

Une semaine, puis deux, puis trois, puis le mois tout entier s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de rien. J'étais inquiète; une vague prévision me montrait des nuages et des regrets à la suite de cette phase d'enthousiasme, dans laquelle mon âme était encore plongée.

J'étais l'objet des plus tendres prévenances, tant de la part de mes compagnes que du côté de la supérieure. Deux personnages seuls me tenaient rigueur, chacun à leur manière : c'étaient le P. Gabriel et la belle Claudia.

Le premier me paraissait avoir des préventions contre moi, il me traitait durement et il me reprocha plusieurs fois mon peu d'amour pour mes parents et ma cruelle conduite à leur égard. Un jour, il me dit d'une voix sombre et prophétique : Prenez garde, ma fille, prenez garde que la main de Dieu ne s'appesantisse sur votre tête imprudente ; ce n'est pas pour rien qu'il a été écrit : Père et mère honoreras, afin que tu vives longuement... Je croyais entendre la voix du vieux Chenier et je pensais que notre pauvre supérieur était ou un hérétique déguisé, ou un vieillard touchant à cette triste époque de la vie, où la raison déchoit et s'obscurcit.

Quant à Mme Claudia, c'était autre chose, elle affectait pour moi une sorte de compassion que je ne pouvais définir. Ses grands yeux noirs et profonds exprimaient successivement des sentiments contradictoires auxquels je cherchais en vain une explication rationnelle. Tantôt il me semblait que c'était de la pitié affectueuse, d'autres fois je croyais lire une sanglante raillerie sous ce regard voilé, étrange et comme indécis. J'aurais bien voulu lui adresser quelques questions, mais je n'osais pas; cette belle créature m'attirait et me faisait peur.

Dès les premiers jours, on m'avait mis entre les mains un petit livre à l'usage des postulantes : c'était seulement un extrait de la règle, un sommaire des prescriptions et des minuties que doivent apprendre les nouvelles venues. Le manuel ressemblait assez au livret du soldat, tout y était prévu : la manière de tenir le corps et la tête, le nombre des saluts et des génuflexions, l'attitude à prendre devant la supérieure, enfin toutes les pratiques extérieures dont quelques-unes à mon sens frisaient le ridicule. Le chapitre des pratiques intérieures était moins étendu, moins chargé de détails et de superfétations.

Pour les religieuses comme pour le prêtre, il y a une espèce de compendium, réservé aux jours les plus prochains de la profession.

Ce secret du cloître est un vain fantôme dont on amuse les gens du monde. J'en parlerai plus tard.

Je fis de bonne foi tous mes efforts pour bien me pénétrer des enseignements contenus dans le manuel, et surtout pour y conformer ma conduite.

En conséquence, je dus m'abstenir de questionner la supérieure au sujet de

la réponse que j'attendais de mes parents. Celle-ci, qui devinait mes sourdes impatiences, allait au-devant de mes désirs, et elle me disait de temps à autre : Il n'y a rien, ma chère fille, acceptez courageusement cette première épreuve, priez..., priez beaucoup. Si vos parents vous abandonnent, vous aurez toujours le bon Dieu pour père, la très sainte Vierge pour mère et l'aimable Jésus pour époux. Le silence de votre famille est une sorte d'acceptation de votre démarche, etc., etc...

Je m'efforçais de paraître calme et résignée, tandis qu'au fond je souffrais cruellement... Je n'osais trop m'ouvrir au P. Gabriel, et lorsque je me confessais à Mme Blandine, elle affectait ou de ne pas me comprendre ou bien elle me fermait la bouche par son bavardage mystique.

J'espérais qu'Augustine Langlois viendrait me voir, mais j'attendis vainement.

L'abbé Desherbiers et Mlle Dufougeray ne me donnèrent pas davantage signe de vie.

Pendant le temps que je passai à Orléans, je ne reçus que deux visites, celle de la personne qui avait favorisé ma fuite, et puis celle d'une grande dame dont je n'avais de ma vie entendu parler. Elle se nommait duchesse de Marcillac.

La supérieure m'expliqua assez gauchement comment cette dame, ayant appris les détails de ma glorieuse vocation, s'était éprise d'un ardent désir de me connaître.

Je trouvai au parloir une grande et belle femme de quarante-cinq ans, richement parée, fière, imposante, avec le port d'une reine et des airs de grandeur que je n'avais jamais vus à personne dans notre pauvre petite bourgade de Saint-Marceau. Les dames Duménil, Mme de Parseval étaient des bourgeoises ou peu s'en faut, et je n'avais aucune idée de ces femmes de vieille race, derniers débris de la vraie et pure noblesse qui s'en va chaque jour disparaissant et s'effaçant par la fusion des fortunes et le mélange du sang plébéien.

Je me sentis fort intimidée à l'aspect de cette fière duchesse, mais comme elle joignait une grande affectation de bienveillance à ses manières hautaines et dégagées, je repris peu à peu assez d'assurance pour soutenir la conversation et répondre aux questions qu'elle daignait m'adresser.

Ces questions étaient assez vagues et roulèrent sur mon départ, sur mon mariage projeté. La duchesse portait mon courage jusqu'aux nues, ainsi que l'avait fait naguère Mme de la M... Elle me disait qu'elle ne pouvait croire que belle et jeune comme je l'étais, j'aurais la force de renoncer pour toujours aux joies et aux bonheurs de la terre...

Pendant ce dialogue Mme de Marcillac avait arrêté sur moi son regard pénétrant et curieux : elle semblait chercher à lire au fond de ma pensée, comme pour s'assurer si mes paroles étaient en harmonie avec mes dispositions intérieures.

Elle me promit de venir me voir à Paris où elle passerait une partie de l'année. Elle me dit qu'elle était une des meilleures amies de la supérieure générale, qu'elle me recommanderait... qu'elle me protégerait... qu'elle voulait être pour moi comme ma mère et me dédommager par son affection de l'indifférence de mes parents.

Tout cela était fort bien dit, fort bien arrangé ; il n'y manquait qu'une chose, c'était l'expression de la franchise.

La duchesse de Marcillac, en dépit de sa vieille noblesse et de sa rare distinction, avait quelque chose de faux dans la voix comme dans la regard.

Lorsqu'elle fut partie, je me posai de suite cette question, que je ne pus résoudre d'une manière satisfaisante : Que me veut cette grande dame ? Quel intérêt peut-elle prendre à moi ?... Qu'ai-je donc fait de si extraordinaire ? Depuis un an plusieurs jeunes filles d'Orléans ont ainsi rompu avec le monde et les attachements terrestres, et je ne vois pas que les duchesses s'en soient émues, ni qu'elles aient jugé à propos d'aller les complimenter... D'ailleurs à quoi bon troubler ainsi une pauvre fille par des paroles louangeuses ? l'humilité n'est déjà pas une vertu trop facile à ménager.

Mme Blandine se montra bien autrement flattée de l'honneur de cette visite. Dès que la duchesse eut tourné les talons, elle me fit venir et elle me questionna à son tour; elle tenait essentiellement à connaître tous les détails de notre conversation. Grand fut son désappointement lorsque je les lui eus communiqués, avec toute la précision possible.

— Comment, me dit la supérieure, pas autre chose que cela, ma chère fille ! madame la duchesse ne vous a point entretenue au sujet de la dot qu'elle compte vous faire.

— La dot!... repris-je en rougissant.

— Mais certainement, ma bien chère fille, notre maison est pauvre, très-pauvre ; et ce n'est pas votre famille qui consentira jamais à vous accorder la dot exigée par la règle de notre congrégation. Cette bonne duchesse, à laquelle nos sœurs ont fait part de notre embarras, a promis de vous venir en aide : je suis étonnée qu'elle ne vous en ait pas parlé. C'est vraiment extraordinaire...

Un sentiment de confusion accueillit la triste explication que me donnait notre supérieure.

J'allais donc recevoir, comme une aumône, l'argent qui m'était indispensable pour faire mon vœu de pauvreté.

Je n'avais jamais pensé à cette complication, et l'abbé Desherbiers, qui se rendait compte de la tendance hautaine de mon caractère, n'avait eu garde de la soulever.

Ces bonnes sœurs, si détachées de toutes les affections terrestres, comme elles se montraient âpres, lorsqu'il s'agissait du vil métal !...

Mme Blandine, une fois engagée sur ce terrain glissant, ne s'arrêta pas à l'af-

faire de la dot. Elle s'enquit scrupuleusement de la fortune de mes parents, elle me demanda si je connaissais leur contrat de mariage, quelles en étaient les conditions, de quel côté venait la fortune.

J'ignorais à peu près tout ce qu'elle était si curieuse de connaître. Je ne connaissais d'autre bien à mes parents que la petite propriété qu'ils habitaient. Je savais aussi qu'il leur restait quelque argent, qu'ils en avaient perdu. J'avais vu quelques diamants à ma mère, mais je ne pouvais en estimer la valeur vénale... Enfin, j'avais tout lieu de penser que le peu de fortune de notre maison venait absolument d'elle.

La supérieure était fort attentive :

— Eh bien ! mon enfant, voyons, répondez-moi franchement jusqu'au bout, me dit-elle, vous qui devez juger le caractère de vos parents, les croyez-vous capables de vous déshériter ?

— Je ne sais pas. Mon père est violent, mais faible. Quant à ma mère, en toute occasion, je l'ai vue s'élever contre les couvents, blâmer énergiquement ceux qui leur donnent leur fortune... Ma mère est beaucoup plus douce que mon père, cependant je la crois plus ferme, plus entière au fond.

— Il faut écrire de nouveau, ma chère fille. Combien peut valoir cette propriété de la Tour !...

— Dix à douze mille francs, à ce que j'ai entendu dire.

— Ensuite vos parents devaient être en mesure de vous doter, puisque votre mariage était tout décidé, et qu'il n'a tenu qu'à des circonstances éminemment providentielles que ce mariage ne fût aujourd'hui un fait accompli.

— Ma bonne mère, j'ai entendu parler de 30,000 francs, placés sur l'État, je crois...

— Trente mille francs !... Que de bien on pourrait réaliser avec cette somme ! quel malheur, ma chère fille, que vos parents ne comprennent pas le bonheur et la sainteté de votre vocation !... Au lieu de vous doter pour le monde, que ne consacrent-ils cet argent à la gloire du bon Dieu ! Mais il n'y faut pas penser, chère fille, il ne faut pas même penser qu'ils vous donnent la moindre chose, quant à présent ; n'est-ce pas, ma pauvre enfant ?...

— Vous voyez, ma mère, ils n'ont même pas daigné me répondre.

— Ils vous répondront plus tard. Nous allons tant prier le bon et doux Jésus, sa très-sainte et très-puissante mère, que nous obtiendrons pour vous cette grâce. Courage donc, ma fille, Dieu vous a accordé une belle part de salut, elle ne vous sera point ôtée... Cependant je vois que c'est une bonne chose de vous avoir acquis la protection de Mme la duchesse, puisque d'ici longtemps peut-être nous ne pouvons compter sur la bonne volonté et la générosité de vos parents.

Cet entretien me laissa au fond du cœur quelque chose de désagréable et pesa sur moi comme une lourde humiliation.

Je ne sentais que trop qu'il ne me restait rien à attendre de mes parents, au moins pour le moment, comme le disait naïvement Mme Blandine; je les avais trop profondément mécontentés pour qu'ils pussent revenir tout de suite à résipiscence. Leur silence prolongé m'éclairait enfin. Je compris que mon départ clandestin n'était plus une de ces incartades, de ces bouderies de jeune fille si vite oubliées et pardonnées. Je me demandais, non sans une sorte d'effroi, combien de temps ils persévéreraient dans leur rancune, et si même ils reviendraient jamais à moi.

Je n'étais pas trop édifiée non plus des sentiments cupides de la supérieure ; une seule pensée semblait la dominer : sauver l'argent, le plus d'argent possible, et pas un mot de la douleur où je venais de plonger ces pauvres gens qui m'aimaient si tendrement.

L'âme humaine a parfois de singuliers retours. Il n'est pas rare de voir des gens fort choqués dans les autres, des défauts et des vices qui les possèdent eux-mêmes au suprême degré. C'est ainsi que le manque de cœur de Mme Blandine fut jugé par moi.

J'avais écrit trois fois à l'abbé Desherbiers : je le suppliais de venir me voir, ou, s'il était empêché, d'envoyer Mlle Dufougeray à sa place. Ces trois lettres restèrent sans réponse, tout comme celles que j'avais adressées à mes parents. Je demandai la permission d'écrire au curé de Bourg-le-Roi, mon dernier confesseur. On m'accorda facilement cette permission. Ma lettre fut sûrement retenue, ou bien la réponse du curé n'était peut-être pas telle qu'on la désirait, de sorte que de ce côté j'éprouvai encore un mécompte.

En désespoir de cause, je priai Mme Blandine d'envoyer une converse chez Mme Langlois pour la prier de venir au parloir. Évidemment elle me donnerait des nouvelles de Saint-Marceau. Je ne fus point trop surprise lorsqu'on m'annonça que mon ancienne amie avait outrageusement chassé la tourière, qu'elle lui avait dit que j'étais une misérable, une coquine, et que si elle était en face de moi, elle ne pourrait se retenir de me dire mille injures.

Cette dernière issue fermée, je ne savais plus que faire.

Chaque jour je m'attendais à partir pour Paris. Faudrait-il donc m'éloigner ainsi, sans recevoir aucune nouvelle de mes parents, sans savoir ce qui était advenu après mon départ ? J'avoue que j'endurais un cruel supplice, d'autant plus cruel que je n'osais m'en plaindre.

Mme Blandine ne cessait de se récrier sur le silence que l'on gardait envers moi... ; elle n'y comprenait rien... Elle me dit qu'elle allait essayer quelques démarches de son côté.

Un jour, elle me fit appeler pendant la récréation, elle venait, disait-elle, de recevoir une lettre d'un curé des environs de Saint-Marceau, mais ce curé désirait ne pas être connu.

En entrant chez la supérieure, malgré le violent effort que je faisais pour

maîtriser mes impressions, j'étais toute tremblante, hors de moi. Mon premier mouvement fut d'étendre la main vers cette lettre et de m'en emparer ; Mme Blandine sourit d'abord ; puis reprenant son visage de supérieure, elle me dit : Que vous êtes encore du monde, ma pauvre fille, quel empressement ! quelle curiosité !... retournez en récréation ; ce soir, vous saurez ce que contient cette lettre.

— Mais au moins, ma mère, dites-moi ? comment se porte-t-on à Saint-Marceau ? Mon père n'est-il pas malade ? et ma mère ?...

— Allons, tout va bien mieux que vous ne pensez. Ne m'en demandez pas davantage. Mon enfant, courez vite au jardin, je veux un peu mortifier vos sentiments trop humains, votre curiosité surtout.

Je descendis, assez offensée de cette petite mercuriale, c'était la première que je recevais ; jusque-là tout avait été miel et sucre.

Cette après-midi me sembla bien longue. Qu'allait m'apprendre cette lettre ? Allait-elle me donner des nouvelles précises ? De qui était-elle ? L'abbé Desherbiers aurait-il la faiblesse de se cacher pour écrire à mon sujet ? Oh ! que j'étais impatiente !

Le souper se termina, la récréation sonna. Nous étions dans la salle commune : à chaque instant, je tournais la tête pour voir si je n'allais point être appelée... mais rien !... rien !... Mon sang bouillait ; je trouvais la supérieure injuste et cruelle. La cloche du silence vint clore la récréation ; c'était donc fini, et il me faudrait supporter jusqu'au lendemain le poids de cette mortelle attente.

J'espérais pourtant encore lorsque la cloche se fit entendre une seconde fois... c'était l'office ; et je suivis mes compagnes au chœur.

Impossible de prier ; une révolte intérieure soulevait tout mon être, et je récitais machinalement le chant monotone et vide de sens que nous répétions tous les jours.

L'office touchait à sa fin. Une converse s'approcha discrètement de moi et me fit signe de la suivre. Cette fois, je me levai lentement et montai l'escalier avec la même mesure.

J'ouvris posément après avoir frappé sur la porte et je restai debout, jusqu'à ce qu'il plût à Mme Blandine de me faire signe de m'asseoir.

— A la bonne heure, ma chère fille, me dit-elle en souriant de son air le plus gracieux, ma petite punition de tantôt a merveilleusement profité, venez que je vous embrasse.

Toute ma rancune s'évanouit devant ce bon accueil.

— Asseyez-vous, continua-t-elle, là, tout près de mon bureau, afin que nous puissions causer sans troubler le grand silence... Voici donc la lettre que je vous avais annoncée tantôt, lisez-la vous-même.

Je ne pus réprimer un frémissement intérieur en recevant cette feuille écrite, qui allait me renseigner sur l'effet produit par mon escapade. Mon premier soin

fut de jeter un coup d'œil rapide sur l'écriture. Ce n'était nullement celle du curé de Saint-Marceau, je la connaissais trop bien pour m'y tromper. Ce n'était point non plus l'écriture du curé de Bourg-le-Roi, vieillard dont la main tremblait et ne pouvait garder l'aplomb... Les caractères me parurent être une écriture de femme.

Au milieu du jour, j'avais essuyé ma première mortification; maintenant je sentais poindre mon premier sentiment de défiance.

En haut de la page, il y avait la fameuse formule jésuitique : A. M. D. G... et l'on s'adressait à la supérieure en l'appelant Madame et Très-Chère sœur en J.-C.

On débutait en disant que l'affaire sur laquelle on demandait quelques renseignements n'avait point occasionné tout le bruit que l'on imaginait; que M. et Mme Soubeyran s'attendaient au départ de leur fille, soit plus tôt, soit plus tard; qu'ils avaient bien eu un peu de mauvaise humeur; M. Soubeyran avait donné sa parole que jamais il n'accorderait un sou de dot, et qu'il prendrait les moyens d'avantager sa famille qui n'était pas heureuse; que c'était à cette disposition d'esprit qu'il fallait sans doute attribuer le voyage qu'il venait d'entreprendre avec sa femme. Ils étaient, depuis huit jours, partis pour la Gascogne. Le percepteur avait obtenu un congé de trois mois. Des gens qui les avaient vus et qui leur avaient parlé au moment de leur départ, leur avaient trouvé bon visage et même une sorte de gaieté. Tous deux paraissaient satisfaits de faire une excursion dans leur pays. L'auteur de la lettre exprimait, comme une opinion à lui, la certitude qu'après quelques mois de rancune, mes parents reviendraient d'eux-mêmes. Il affirmait de tenir de l'ancien maître d'école les principales assertions contenues dans sa lettre. Quant à l'abbé Desherbiers et à Mlle Dufougeray, il n'en était pas question le moins du monde.

Grande fut ma stupéfaction à cette lecture.

Je voulais essayer de dissimuler, mais ce fut peine perdue : Mme Blandine avait l'œil trop exercé, l'esprit trop subtil pour ne pas deviner radicalement.

— Eh bien! me dit-elle, quand j'eus posé cette malheureuse lettre sur le bord de la table; eh bien! ma chère fille, vous n'êtes pas satisfaite. Voyons, qu'y a-t-il? Avez-vous regret de vous être donnée au bon Dieu? vous n'avez qu'un mot à dire, le monde est tout prêt à vous ouvrir de nouveau ses bras perfides.

— Ce mot, je ne le dirai bien certainement pas, ma bonne mère; d'ailleurs mon père et ma mère ne songent plus à moi. Les voilà partis. Ils font un voyage pour se distraire, et c'est tout!... Et pas un mot de souvenir, pas une expression de regret!

— Hélas! ma pauvre enfant, il en est ainsi de toutes les affections de la terre, des affections qui n'ont point Dieu pour base et pour unique objet. Cependant, je suis moi-même un peu surprise de la résignation soudaine de vos parents. Il



Les caractères me parurent être une écriture de femme, (Page 24.)

faut, ma bien chère fille, attribuer ce fait extraordinaire aux prières ferventes de nos sœurs et surtout à la neuvaine que nous venons de terminer : le bon Jésus, sa très-douce et très-puissante mère, ont voulu vous épargner des luttes, qui auraient été bien douloureuses pour votre sensibilité.

Je ne répondis rien, car j'avais le cœur plein et je tenais à ne pas pleurer.

Cette disposition n'échappa pas non plus à la cruelle investigatrice. Elle me dit :

— Allons, ma fille, ma bien-aimée fille, vous vous faites violence ; laissez

donc couler vos larmes. Que voulez-vous, ce sont les témoignages de notre humaine faiblesse ; Dieu ne les défend pas. Votre cœur souffre et votre amour-propre aussi : laissez-leur l'épanchement nécessaire.

Ces mots : « et votre amour-propre aussi, » qui dévoilaient sans ménagement le fond de ma pensée, me froissèrent beaucoup : mes yeux se séchèrent aussitôt ; une émotion de colère et de honte fit disparaître jusqu'à la dernière étincelle de sentiment et d'affection. Il ne me restait que le dépit d'être oubliée par ceux que j'avais délaissés et la mortification d'avoir été si prestement devinée par notre rusée supérieure.

Notre entretien ne se prolongea pas au delà de cet incident.

Je me retirai au dortoir. Que n'aurais-je point donné pour posséder un pauvre petit coin solitaire où je pusse pleurer et me plaindre en liberté. Mais non ; nos étroites couchettes rapprochées et pressées (la communauté était fort nombreuse) ne laissaient pas même la liberté du sommeil et de la souffrance.

Quelles douloureuses réflexions m'assaillirent, lorsque je fus assez maîtresse de moi-même pour envisager la profondeur de mon imprudence et ses funestes conséquences... Quoi ! mon père !... quoi ! ma mère !... eux qui m'avaient tant aimée, acceptaient sans mot dire notre éternelle séparation ! Et Georges n'avait-il donc pas écrit, n'avait-il point sollicité quelque démarche ! Je me rappelais les tendres expressions de ses lettres touchantes, ses promesses, ses serments ! Oh ! lui aussi avait tout oublié.

Et maintenant, quand je l'aurais voulu, retourner sur mes pas me semblait impossible : amis et parents me reniaient également. Bien que je l'eusse déplorablement mérité, cela me paraissait injuste, cruel. Je ne voulais accepter que la moindre partie des torts. Je pensais, misérable fille que j'étais, je pensais que mon père et ma mère se vengeaient, et qu'il y avait calcul de leur part ; je les accusais d'ingratitude ! moi ! l'enfant la plus entachée de ce fatal sentiment, l'enfant ingrate par excellence.

Cette nuit-là, je la passai tout entière sans fermer les yeux et je trouvai bien dure la mince paillasse sur laquelle reposaient mes membres fatigués.

A qui me plaindre ? A qui recourir dans cet immense abandon ? Si au moins le curé et Mlle Dufougeray ne m'avaient pas délaissée comme les autres ! Voilà ce qui me confondait et m'exaspérait. Après m'avoir poussée à outrance vers le couvent, l'abbé Desherbiers ne s'inquiétait plus de moi ; il m'avait tant promis de m'écrire, de venir me visiter ! Certainement s'il eût essuyé une avanie quelconque après mon départ, l'auteur de la lettre mystérieuse n'aurait pas manqué de relater un fait de cette importance et sur lequel Mme Blandine m'assurait avoir fortement insisté.

Je me souvenais, non sans une sorte d'amère inquiétude, de l'étrange persistance de mon confesseur à me maintenir dans une voie d'exaspération et de vio-

lence. Le rôle de Mlle Dufougeray avait aussi des ombres singulières, des contrastes bizarres. L'éloignement, l'exaltation, déjà apaisée, me présentaient les faits sous un jour très-différent. Mais hélas ! il était bien tard pour commencer à voir clair, et j'essayais de retenir le fatal bandeau qui se lèverait toujours assez tôt pour la désolation de ma vie entière.

Dans cet état perplexe, je me tournai naturellement vers le père Gabriel. Je n'étais pas contente de la phraséologie et des manières insidieuses de Mme Blandine. Je résolus de l'examiner sous cette impression de méfiance et je reconnus qu'elle avait une de ces physionomies doucereuses qui ne promettent rien de bon.

C'était une femme d'environ quarante ans, de taille moyenne et de tournure vulgaire, son visage pâle et chargé d'embonpoint était légèrement marqué de petite vérole ; la forme ovale dessinait le bas de ce visage, tandis que le front exagérait la carrure d'une tête allemande fortement prononcée. Des sourcils à peine indiqués par quelques légers poils blonds et duvetés, couronnaient une arcade profonde, au fond de laquelle brillait un œil d'une nuance indéfinissable, car suivant la lumière qu'il recevait il passait du bleu sombre à des nuances plus pâles, à des reflets orangés. Enfin, quelle que fût leur couleur, je puis dire que je n'ai jamais vu un regard aussi tranchant, aussi dur, aussi pénétrant que l'éclair qui jaillissait d'entre ses paupières mi-closes et bordées de rares cils d'un blanc sale et mélangé de roux. Le nez un peu aplati et carré du bout n'avait aucune distinction, et la bouche, avec des lèvres minces et comme rentrées, était tour à tour souriante ou courroucée selon l'occasion.

Certes ce n'est pas là le portrait d'une belle femme, et je ne pense guère que Mme Blandine eût cette prétention. Mais une chose dont elle se montrait plus jalouse, c'était de faire subir son influence à quiconque l'approchait et conversait avec elle.

J'ai appris plus tard qu'elle avait par la ville une redoutable réputation. Elle faisait ou défaisait les mariages projetés. Très-influente sur les anciennes pensionnaires, dont la plupart venaient la consulter, lorsqu'arrivait le moment de prendre cette grave détermination, ses conseils favorables ou contraires étaient presque toujours religieusement suivis.

Telle était la personne qui, pendant les premières semaines, m'avait complétement fascinée et dominée... Saisissant dès l'abord le faible de mon caractère, elle avait voulu m'amadouer et m'enlacer par des louanges et par des caresses. Elle y avait réussi, mais au moment où elle croyait assez me tenir, pour rentrer dans son rôle de sévérité et de régularité, je lui coulais des mains, sans qu'elle s'en doutât et j'allais me remettre aux mains de son adversaire.

J'attendis patiemment le jour de confession pour m'ouvrir au père Gabriel. Cela me souciait bien : il était si fier, si prompt, si rogue, et nous paraissions tant l'ennuyer, que je cherchais par quel biais et de quelle façon j'entamerais la causerie que je voulais avoir avec lui.

Ce jour-là le vieux prêtre était de plus mauvaise humeur que jamais. Il écoutait sans répondre, et même je crois qu'il n'écoutait plus du tout...

Lorsque j'eus fini l'aveu de mes quelques billevesées et niaiseries, il me dit : Recueillez-vous, je vais vous donner l'absolution. Mon père, dis-je, permettez-moi de vous parler encore, de vous demander un conseil : je souffre ; je suis inquiète, irrésolue. — Ah ! dit-il, déjà ?

Je répondis par des sanglots étouffés.

Alors cet homme aux brusques allures, à la voix brève et fâchée, devint subitement doux, affectueux, compatissant.

— Vous pleurez, ma chère enfant, me dit-il, vous voilà toute désolée, tout abattue, que s'est-il donc passé en dedans et en dehors de vous. Ouvrez-moi bien votre cœur. Ne craignez rien ; à moi, vous pouvez parler franchement, assurée que vous êtes de rencontrer de mon côté cette même franchise que j'attends de votre part.

— Mon père, mes parents ne m'ont toujours pas écrit. Ils sont partis pour un long voyage, sans s'occuper de moi, sans me laisser un mot de souvenir, ce mot fût-il un reproche sanglant.

— Cela doit-il vous étonner, ma fille ? avez-vous donc oublié la conduite légère, inconséquente, cruelle, que vous venez de tenir envers eux ?

— Mais, mon père, je les ai suppliés à diverses reprises de m'accorder mon pardon.

— Oui, je sais, vous avez écrit sous la dictée de votre supérieure de ces lettres banales et plus offensantes peut-être qu'un silence absolu ; croyez-vous que ce soit suffisant, pour adoucir la cruelle blessure que vous avez ouverte au cœur d'une famille tendre, passionnée pour vous, d'un père, d'une mère dont vous êtes l'unique enfant, la seule consolation ? Qui a pu vous conseiller d'agir ainsi ? Qui vous a dirigée, encouragée et soutenue dans cette injuste entreprise ?

— L'idée première est venue de moi, à ce que je crois, du moins ; mais le curé de Saint-Marceau, mon confesseur pendant deux ans, a développé et entretenu cette idée, qui, à vrai dire, n'était, au début, qu'une fantaisie d'enfant gâtée et mécontente. Aujourd'hui, lui aussi m'abandonne, lui et la personne qui, en m'aidant à tromper mes parents, m'a fourni les moyens de correspondre avec l'abbé Desherbiers, lorsque mon père m'a contrainte à choisir un autre confesseur.

— Et cet abbé Desherbiers répondait à vos lettres, il entretenait ce commerce à l'insu de votre père et de votre mère ?...

— Mon Dieu, oui.

— Imprudence et folie ! Quel âge avait le prêtre ? était-ce un vieillard ?

— Non, mon père, il était jeune, 32 à 33 ans.

— Et il ne vous a plus écrit depuis que vous êtes ici ?

— Jamais, mon père ; quand je suis partie, il m'avait fait dire qu'aussitôt à

Orléans, il me viendrait voir. Mme Blandine m'avait permis de lui écrire ; j'ai envoyé trois lettres consécutives. J'ai écrit à Mlle Dufougeray. Ni l'un ni l'autre ne m'ont répondu. C'est ce silence, cet abandon-là qui me tuent.

— J'aimerais mieux que votre tristesse vînt d'un retour aux affections de famille.

— Il y a de cela aussi, mon père ; mais puisque je dois vous dévoiler entièrement le secret de ma conscience, je vous dirai que j'éprouve une espèce de ressentiment. J'aurais voulu que mes parents fussent revenus à moi, qu'au moins ils eussent fait quelque démarche pour me ramener. Leur dédain me confond, en même temps qu'il me blesse comme un outrage que je n'aurais point mérité. Et puis, il me vient des soupçons étranges : je me défie ; je crois qu'on me trompe ; il me paraît impossible que tout le monde m'ait ainsi abandonnée. En un mot, mon père, je crains que mes lettres ne soient restées dans le cabinet de notre mère, ou que les réponses ne m'aient été soustraites.

Le père Gabriel ne répondit pas d'abord. Je le voyais du profil. Son beau visage, pâle et recueilli, était attristé. Il relevait d'une main distraite les cheveux blancs qui retombaient abondants et soyeux sur son front profondément sillonné.

Après un long silence, il me dit : Venez demain me trouver à l'issue de la messe, ma chère fille : tout ceci est grave, et j'ai besoin de réfléchir. En attendant, mettez votre confiance en Dieu ; ne vous tourmentez pas, et surtout ne vous ouvrez à personne, à personne, vous entendez, c'est votre confesseur qui vous le défend ; et, en dépit de certaines prétentions, le confesseur passe avant la supérieure. C'est là mon opinion à moi, tant pis si je me trompe.

Je me levai après avoir reçu la bénédiction du vieillard, un peu consolée et et calmée, et surtout, ô misère de ma triste nature ! fort enchantée de jouer pièce à notre rusée supérieure.

Le père Gabriel, pour m'éviter toute démarche embarrassante, me fit dire de venir lui parler aussitôt après son action de grâces. La sœur sacristine, avant de me transmettre cette injonction, causa un moment avec Mme Blandine. Je crus qu'elle lui demandait l'autorisation d'agir selon les ordres du vieux prêtre. Je vis la supérieure pâlir d'abord, puis se mordre les lèvres ; sans le savoir positivement, je devinai qu'il était question de moi. Les regards des deux interlocutrices étaient trop maladroitement dirigés de mon côté.

La sacristine vint me prendre à mon banc ; quelques minutes écoulées, je me trouvai seule avec le père Gabriel. Il était assis au coin d'un bon feu, et je ne saurais dire quelle douce sensation de plaisir me procura la vue et la chaleur de ce foyer bienfaisant. Une flamme claire projetait à l'entour la lumière et la gaieté. Je me rappelai la petite salle à manger de la Tour, si bien chauffée, si riante par les jours les plus froids de l'hiver ; le foyer, jadis le rendez-vous et la joie de nos bons amis, aujourd'hui si triste, si abandonné !

Mon cœur se gonfla; j'aurais eu besoin de pleurer et je ne le pouvais pas. Quelque chose de froid, de sombre, d'amer étreignait ma poitrine et fermait le passage aux larmes qui m'auraient soulagée.

Le père Gabriel finissait ses prières, pendant que je me livrais ainsi aux plus pénibles retours.

Lorsqu'il eut fermé son livre, son visage prit une expression de bonté et de mansuétude qu'il n'avait pas habituellement! Il sentait, le bon et digne vieillard, qu'il devait faire appel à ma confiance, que j'avais besoin d'être encouragée; aussi reprit-il de lui-même la conversation au point où nous l'avions laissée la veille.

— Si j'ai bien compris, me dit le saint homme, ce que vous voudriez, ma chère enfant, ce serait que votre famille revînt à vous, et par conséquent épargnât tout sacrifice à votre amour-propre. Cela ne doit pas être. Vous avez commis une faute grave, et toute faute emporte avec elle expiation et châtiment. Vous avez méconnu l'autorité paternelle; vous l'avez bravée et mise sous vos pieds; c'est à vous de tendre les mains et de demander pardon. Sur ce point-là, je ne transigerai jamais. Je suis tout prêt à favoriser une démarche en ce sens, si vous le désirez; mais il faut que cette démarche soit franche et large dans sa forme, il faut que vous reconnaissiez hautement vos torts. Maintenant, avez-vous bien réfléchi? avez-vous bien sondé votre âme?

— Je crois qu'oui, mon père, je commence à comprendre que cette vie, dont ma folle imagination s'était éprise, comme on s'éprend d'un roman, ne voyant que le beau et l'idéal, que cette vie, dis-je, a des côtés sévères et terribles auxquels je ne pourrai jamais me ployer. Bien des choses qui m'enchantaient au début, me semblent aujourd'hui ou puériles ou trop dures. Mon caractère hautain ne supporte pas la contradiction, et je ne me sens nullement appelée à faire entre les mains des supérieures une totale abnégation de ma volonté impérieuse et révoltée. Je manque surtout de cette simplicité, un peu niaise, à mon sens, qui divinise en quelque sorte les personnes chargées de notre direction; et comme je vous le disais hier, je n'ai plus confiance même en Mme Blandine.

— Voilà, ma fille, qui s'appelle parler ouvertement et carrément. Je vois que je n'ai pas à réformer mon premier jugement. Dès l'abord, j'ai jugé que vous n'étiez pas propre à la vie du cloître. Voyez-vous, ces vocations étourdies, follement entretenues ou développées par des prêtres ou trop jeunes ou trop inexpérimentés, ne persistent pas d'ordinaire, et si malheureusement les sujets nous restent, c'est pour leur propre tourment et pour celui des autres. Qu'allons-nous donc décider? Rentrer à la maison paternelle, humble et soumise, repentante et prenant à tâche d'essuyer et de faire oublier les larmes du passé. Vous écrirez d'après ces sentiments, et moi, j'apostillerai votre lettre et je me charge de la faire parvenir soit à Saint-Marceau, soit en Gascogne, si vos parents y sont réellement.

— Comme vous êtes bon, mon père, dis-je avec une émotion profonde.

— Non, non, ma pauvre enfant, je ne suis pas bon. Je suis raisonnable et un peu clairvoyant, et c'est tout. Bon, je l'étais autrefois; mais les contrariétés m'ont aigri; ce n'est pas une chose facile que d'être appelé à diriger un couvent de filles, lorsqu'on a pour contre-directrice une tête organisée comme celle de Mme Blandine. Oh! quelle lutte! quelle épouvantable lutte! Gardez-vous bien, ma fille, de lui confier ce que nous venons de dire : elle trouverait moyen d'entraver et de mettre à néant les conseils que je vous donne. Et là-bas, à Paris, elle m'en ferait une mauvaise affaire. Mais j'oublie l'essentiel : comment ferez-vous pour écrire? avez-vous du papier, de l'encre à votre disposition?

— Ni l'un ni l'autre, mon père, vous devez savoir qu'il faut une permission particulière pour écrire, et tout ce que nous écrivons passe inévitablement sous le contrôle des supérieures.

— C'est vrai cela. Et le vieillard réfléchit et parut fort empêché.

Après un moment de méditation, il reprit :

— Il faut pourtant, ma pauvre enfant, que je vous vienne en aide, il faut que je vous retire de l'impasse où vous voilà engagée... Prenez ce crayon et cette feuille de papier. Vous seriez bien malheureuse, si vous ne trouviez pas un pauvre moment pour tracer là-dessus cinq à six bonnes lignes, partant du cœur, bien tendres, bien senties. Je me charge du reste... vous me comprenez bien, n'est-ce pas? des excuses et l'expression d'un sincère repentir.

— Mon bon père, je ferai tout ce que vous voudrez et comme vous le voudrez. J'ai eu de grands torts, je le confesse hautement. Dieu veuille m'accorder le temps et les moyens de les réparer.

— Allez donc, ma chère fille; une plus longue conférence éveillerait des soupçons : après-demain matin, vous viendrez au confessionnal. Soyez discrète, ne vous ouvrez à personne ; sans cela, je ne répondrais de rien. Depuis que vous êtes ici, je n'ai jamais vu bien clair en vos affaires et, comme vous, j'ai le soupçon d'intrigues et de manque de droiture.

Je sortis du cabinet de cet excellent homme heureuse et presque triomphante. Cette démarche auprès de ma famille, qui d'abord m'avait paru impossible et trop dure, me paraissait si naturelle et si juste, que je ne concevais pas ma répugnance primitive.

Avant même que j'eusse écrit, je suivais en imagination cette lettre dont la forme témoignait assez que je n'étais pas entièrement libre, je la suivais pendant les diverses pérégrinations qu'elle aurait à subir... Si mes parents étaient à la Tour, il ne faudrait que quelques heures... Déjà, je les voyais accourir à mon appel, ma mère au moins, si mon père voulait me tenir un peu rigueur... Mais si leur absence était réelle, combien faudrait-il de temps? Des jours, des semaines peut-être !

Mme Blandine, que j'examinais avec autant de soin et de souci qu'elle en

mettait elle-même à m'observer, ne me parut pas le moins du monde émue et préoccupée de mon entrentien avec notre père supérieur. Au fait, c'était chose si simple et si ordinaire, qu'il aurait fallu un singulier mauvais vouloir pour gêner de pareilles communications.

A la récréation, elle me parla très-gracieusement, et elle daigna même me charger d'une commission particulière. Pour faire cette commission, il fallait traverser l'enclos.

C'était la mi-décembre. Un beau soleil d'hiver rayonnait sous un ciel d'un bleu foncé et répandait une sorte de gaieté le long de ces grandes allées symétriques que je traversais en courant et en chantonnant entre les dents, tant je me sentais heureuse de la résolution du matin. Je pensais même à profiter de l'occasion en m'arrêtant un peu auprès des charmilles ; j'espérais pouvoir jeter quelques mots sur le papier. Je n'étais plus en peine de savoir de quelle façon commencer mon acte de contrition : « Mon bon père, ma bonne mère, pardonnez-moi, je vous en prie à genoux... » Cela me semblait tout naturel et fort bon à dire...

Un sanglot profond et bruyant, parti d'un bosquet voisin, arrêta ma course, ma chanson et les épanchements que je préparais.

Qui pleurait ainsi ? Devais-je me montrer à cette âme affligée, ou la laisser avec le secret et le poids de sa douleur ? Était-ce une religieuse ou une pensionnaire ? A cette heure-là les pensionnaires étaient en récréation à l'autre extrémité des jardins.

Une religieuse seule pouvait se rencontrer de ce côté.

De nouveaux sanglots, la voix que je crus reconnaître, entraînèrent ma résolution ; j'entrai vivement dans le bois. Que devins-je, en voyant la belle Claudia tout en larmes, le visage caché par son mouchoir, et appuyé contre le dossier d'un banc. Je courus à elle, je lui parlai en prenant ses mains. Elle eut l'air surprise et mortifiée à ma vue.

— Qu'avez-vous, lui dis-je, chère sœur, mon amie ? répondez-moi, je vous en conjure !

— Oh ! sœur Elisa, ma pauvre enfant, ne vous occupez pas de moi, continuez votre promenade...

— Vous laisser ainsi, sans essayer de vous consoler, sans savoir ce qui vous désole...

— La règle défend les confidences... Plus tard, Elisa, plus tard, vous verrez, vous saurez tout. Oh ! reprit-elle avec une nouvelle explosion de larmes et de sanglots, pourquoi faut-il que j'aie quitté ma famille, pourquoi faut-il que j'aie abandonné mon vieux père, ma bonne et tendre mère... mes frères qui m'adoraient ! Dieu me punit... j'ai fait couler les larmes de mes parents, et aujourd'hui les miennes coulent sans espoir et sans consolation.

— Et moi qui vous croyais heureuse !



Le père Gabriel finissait ses prières (page 30).

— Heureuse!... avec une supérieure qui vous vexe et vous humilie à toute heure du jour. Heureuse! avec un esprit révolté, avec un regret amer et incessant de la liberté perdue, de ma beauté fanée, de ma santé détruite ! Heureuse ! lorsqu'une femme impérieuse et jalouse, oui, jalouse de ces restes de beauté et de jeunesse, qu'elle voudrait anéantir, se plaît à me faire souffrir...

— Chère Claudia, mais pourquoi restez-vous ici ? pourquoi ne retournez-vous pas près de cette famille que vous regrettez...

— Et les vœux, Elisa, et la honte qui s'attache au nom de défroquée, dans

notre Midi surtout, pays de foi et d'intolérance... Retourner en arrière n'est plus possible ! souffrir, puis mourir, mourir bientôt... voilà mon seul, mon unique recours. Et vous, pauvre fille, avant de vous engager à tout jamais, réfléchissez bien, et que mon triste exemple vous soit une leçon...

— Une leçon !... je n'en ai plus besoin, chère sœur, mon parti est pris. Grâce à Dieu et au bon père Gabriel, je suis sur le chemin de ma libération.

— Vous me soulagez bien, car vous me faisiez pitié, Elisa, et je n'osais vous ouvrir mon pauvre cœur ulcéré ; je n'osais vous dire : Prenez garde... Je devinais qu'un jour viendrait où seriez aussi infortunée que moi... Dieu soit béni, ma chère enfant ! vous au moins, vous vous amendez quand il est encore temps.

Encouragée par la bienveillance et l'intérêt que me témoignait la jeune religieuse, je me laissai aller à lui raconter, en détail, les arrangements discrets que nous avions concertés avec le P. Gabriel.

Elle me félicita cordialement, elle avait l'air heureuse de mon bonheur. Bientôt ses yeux légèrement rougis se séchèrent tout à fait, un vague et doux sourire erra sur ses lèvres pâles... Elle passa son bras sous le mien et m'accompagna jusqu'au bout de l'enclos.

Nous rentrâmes à la salle de travail, un peu en retard. Madame Blandine était, à ce qu'il paraît, dans des dispositions de mansuétude extraordinaire, car elle ne nous dit rien.

Le soir je me couchai calme et presque gaie.

A deux heures du matin, Mme Blandine apparut près de mon lit comme une vision sinistre. Elle me dit doucement de me lever, parce j'allais partir pour Paris.

Comment dépeindrai-je ma stupéfaction, mon embarras. Je voulus hasarder une observation. La supérieure ne s'en formalisa pas ; elle daigna même m'expliquer à sa façon les motifs de ce brusque départ. — C'était, disait-elle, un ordre de la Générale qu'elle avait reçu par le dernier courrier. Elle n'avait pas jugé à propos de me réveiller immédiatement. Du reste, les religieuses devaient toujours être prêtes à partir et à obéir.

Mes voisines de lit s'émurent un peu de ce colloque, quelques-unes se soulevèrent et s'assirent sur leurs couchettes ; à un signe de la supérieure, tout rentra dans l'ordre et je remarquai qu'aucune de ces pauvres esclaves n'osa proférer une parole, soit d'intérêt, soit de curiosité.

Mme Blandine m'enjoignit de m'habiller promptement, afin de passer chez elle, où je pourrais me chauffer et causer un peu, sans déranger les sœurs et sans troubler le silence.

Je me hâtai donc, tremblante de froid et d'émotion.

En entrant dans le cabinet de la supérieure, je trouvai un grand feu qui devait brûler depuis la veille et, jetant un coup d'œil sur le lit, je vis qu'il n'avait pas été défait. Ces deux incidents, si minces qu'ils puissent paraître, agirent for-

tement sur moi et ajoutèrent de nouvelles angoisses à celles de ce voyage incompréhensible et précipité.

Pour une personne qui avait veillé toute la nuit, Mme Blandine me parut radieuse. Sur son visage pâle, mais souriant, on lisait un sentiment de cruelle satisfaction, et j'eus grande envie de me révolter et de résister. Mais comment faire? Comment épargner le pauvre P. Gabriel? Qu'allais-je devenir après cette désobéissance? Allait-on me renvoyer, et comment mes parents, non prévenus, me recevraient-ils?

Ces idées se groupaient et se confondaient dans mon pauvre cerveau; je ne savais à quoi m'arrêter, ainsi prise au dépourvu et privée de tout conseil et de toute assistance. D'ailleurs la supérieure ne me laissa guère le temps de réfléchir et de peser le pour et le contre.

Avec sa volubilité ordinaire et ses poses de charlatan battant la grosse caisse, elle entra dans une foule d'explications que je ne lui demandais nullement.

On m'avait gardée deux mois à Orléans, contrairement à la règle. On espérait un retour de mes parents vers moi; mais le voyage qu'ils avaient entrepris indiquait assez que leur volonté n'était pas encore mûre pour la conciliation. Mme Blandine avait dû écrire à la Générale pour la consulter. La réponse était qu'il fallait m'envoyer de suite au noviciat. Par le plus grand des *hasards*, deux converses devaient s'en aller cette même nuit et, comme on ne voyait aucune occasion prochaine, on avait profité de celle ci. On regrettait d'avoir troublé mon sommeil, de me priver des adieux de mes compagnes, etc., etc.

Je ne finirais pas si je voulais raconter tout. Pour conclure, on m'affirmait que, grâce aux excellentes dispositions que l'on avait reconnues en moi et dont on avait fait part aux supérieurs généraux, j'étais impatiemment attendue à Paris.

Impossible de placer un mot au milieu de cette cascade de paroles, qui roulaient et se succédaient, laissant à peine la faculté de respirer à cette étourdissante bavarde.

Cependant, je saisis au vol une pauvre petite pause et je dis qu'avant de quitter la maison, je regrettais amèrement de ne pouvoir entretenir le P. Gabriel.

— Le P. Gabriel! y pensez-vous, ma chère fille, le réveiller à cette heure-ci! mais c'est absolument impraticable. Ce bon vieillard, cela lui ferait mal. Et puis, ma fille, aussitôt arrivée à Paris, vous lui écrirez, vous devez même n'y pas manquer. Allez-vous être heureuse, ma chère enfant, de voir notre mère Générale, et le père Supérieur, quel saint!... C'est si beau notre maison de Paris, si dévot, si édifiant! Ici, vous avez marché, mais là-bas, vous prendrez votre essor comme un jeune oiseau; quel chemin nous ferons dans la perfection, ma bonne petite sœur! Je ne doute pas qu'avant peu vous ne soyez le modèle du noviciat.

Ces louanges insidieuses n'avaient déjà plus d'effet sur moi, mais elles me semblaient une garantie, et je me disais: assurément Claudia n'a pas parlé, le

P. Gabriel n'est point soupçonné, et ce voyage impromptu doit simplement être attribué à l'une de ces fatalités si communes dans la vie.

L'heure avançait et l'aiguille de la pendule marchait toujours. Je la regardais, indécise... Devais-je arborer l'étendard de la révolte ?...

Ceci paraîtra bien absurde à quiconque lira ces lignes. Jusqu'au dernier moment, et tout en réunissant mon chétif bagage, la volonté de rester domina mon esprit, et je n'eus jamais assez de hardiesse ou de décision pour manifester cette volonté.

Je partis à quatre heures du matin, entraînée misérablement par je ne sais quelle aberration. Je partis, le cœur gros de larmes, furieuse au fond contre Mme Blandine et contre moi-même.

Pendant tout le temps que nous roulâmes sur la grande route, je n'adressai pas un mot aux deux converses qui m'accompagnaient. Je refusai tout ce qu'on m'offrit et j'arrivai vers le soir à Paris, transie de froid, exténuée de fatigue, la conscience bourrelée et l'âme pleine des plus sombres pressentiments.

CHAPITRE III

La maison générale. — La maîtresse des novices. — Les complaisances de Mme de Marcillac. — Je veux retourner à Saint-Marceau. — Obstacles et difficultés. — La retraite. — J'entre au noviciat. — Apparition de l'abbé Desherbiers. — Nouvelles décisions.

L'accueil que je reçus à Paris fut presque aussi empressé, aussi flatteur que celui dont on m'avait honorée à la succursale d'Orléans.

La maîtresse des novices s'occupa elle-même des moindres détails. Elle me contraignit doucement à prendre un peu de nourriture, elle me fit chauffer, et remarquant l'état de prostration et de tristesse dans lequel j'étais, elle s'efforça de provoquer ma confiance et ma sensibilité.

Un torrent de larmes détendit mes nerfs et me soulagea.

Cette religieuse ne ressemblait en rien à Mme Blandine : loin de paraître surprise de cette explosion, elle me montra une compassion tendre et vraie, je le crus du moins, une sympathie profonde : Pleurez, me dit-elle, pleurez, ma chère fille, épanchez librement ces témoignages d'une douleur bien naturelle... Vous serez plus tard du nombre de ceux qui ont semé dans les larmes et qui moissonnent dans la joie et l'allégresse.

— Oh ! ma mère, si vous saviez, je suis partie si brusquement.

— Je comprends, ma bien chère fille, les adieux de vos chères sœurs, la bénédiction du bon père, tout cela vous a fait défaut.

— Si, du moins, avant de partir, j'avais reçu des nouvelles de mon père et de ma mère.

— Comment, depuis le temps que vous êtes entrée dans notre maison d'Orléans, votre famille n'a pas écrit !

— Mes parents sont en Gascogne : peut-être n'ont-ils pas reçu mes lettres ; peut-être...

J'allais dire, peut-être les a-t-on retenues, mais avant de m'engager sur ce terrain, il me restait assez la conscience de ma position pour hésiter : je n'achevai pas ma phrase.

— Du courage, ma chère enfant, reprit la religieuse, du courage et de l'abandon à la sainte volonté du bon Dieu ; nous arrangerons tout cela, dût notre mère Générale écrire elle-même à votre famille. Calmez-vous donc, ma fille, réconfortez-vous, essuyez vos yeux rougis ; nous irons d'abord faire notre visite au Saint-Sacrement, et puis vous aurez l'insigne faveur d'être présentée dès aujourd'hui à notre Révérende mère Générale, ainsi qu'à notre père Supérieur. Notre mère est instruite des embarras, des traverses de votre édifiante vocation ; elle est pleine de bon vouloir pour vous, et déjà son cœur maternel vous tient pour une de ses plus chères enfants.

Bien que familiarisée avec la langue des cloîtres, et avec cette espèce de fétichisme dont une bigoterie de convention entoure les supérieurs, la bonne mère des novices affectait un air si benoit, si contrit, en parlant de l'*insigne faveur* dont j'allais jouir, qu'à travers ma tristesse, un rayon d'ironie éclaira les profondes angoisses de mon cœur.

Nous allâmes donc nous agenouiller à la chapelle ; je ne priai pas. Je jetai autour de moi un regard inquiet, anxieux, le regard que le prisonnier doit promener sur les murs infranchissables de son cachot.

Je comparai mes dispositions actuelles au quasi-enthousiasme de mon entrée au couvent d'Orléans. Que de chemin j'avais fait dans la voie des déceptions et des regrets !

Après cette visite au bon Dieu qu'il daigna recevoir telle quelle, Mme Clarisse m'annonça, en traversant le cloître, qu'elle avait l'ordre de me conduire immédiatement chez la Générale, et elle me demanda un peu niaisement si mon cœur était assez affermi pour supporter cette entrevue.

J'aurais pu lui répondre qu'une fille de mon âge, qui s'était conduite comme je l'avais fait envers ma famille, devait avoir assez de fermeté pour affronter la présence de toutes les supérieures du monde.

Je me contentai d'incliner la tête en signe d'assentiment et je suivis la maîtresse des novices.

Malgré le jour qui baissait, je pus remarquer la grandeur sévère, la masse importante des bâtiments, l'immensité des cours et des cloîtres que nous traversions.

L'appartement de la Générale était précédé d'une vaste antichambre bien chauffée ; nous y stationnâmes environ vingt minutes. Une jeune converse aux

allures de soubrette nous appela et nous introduisit. Je me promettais de tout observer et de ne point me laisser dominer ni distraire par quoi que ce soit.

Mes résolutions ne tinrent pas contre la présence de la duchesse de Marcillac étalée nonchalamment dans un fauteuil au coin du feu de la Générale.

Une intuition bizarre me montrait en elle le mauvais génie de ma vie et l'impassible bourreau de ma famille. La duchesse ne s'était pas vantée, elle paraissait être sur le pied d'une grande intimité avec la supérieure. Cette dernière était une petite vieille femme toute rondelette et toute potelée, assez commune de manières, mais ayant dans le regard une vivacité, une pénétration singulière. Elle n'était distinguée des autres sœurs que par l'extrême finesse de son linge et de l'étoffe de ses vêtements.

Je m'agenouillai devant cette souveraine vénérée. Elle me bénit et me donna sa main à baiser; ce vain cérémonial accompli, elle me fit relever et m'embrassa à la manière des religieuses, c'est-à-dire que nos joues se touchèrent à peine.

La duchesse y mit moins de forme et moins de précautions; elle m'étreignit et me baisa si fort qu'on eût dit qu'elle avait envie de me dévorer.

Un moment de silence et d'embarras suivit ces démonstrations : nous n'avions point à notre service la loquacité de Mme Blandine, ce bavardage effréné qui couvrait et sauvait tout. La maîtresse des novices, assise sur le bord de sa chaise, était dans un état de contemplation silencieuse; moi, j'avais le cœur si navré que je crus que j'allais recommencer à pleurer; la Générale paraissait chercher au plafond ce qu'elle allait nous dire, et la duchesse jouait avec la fourrure qui entourait son cou.

L'entretien devait nécessairement commencer d'une façon banale.

La supérieure me demanda si j'avais beaucoup souffert du froid pendant mon voyage; Mme Clarisse se chargea de répondre. Elle dépeignit, en termes emphatiques, l'état d'anéantissement dans lequel j'étais arrivée et n'eut garde d'oublier les bons soins qu'elle m'avait prodigués.

— Laissez-la répondre elle-même, dit la Générale. Comment vous trouvez-vous présentement, ma chère fille? Avait-on pris les précautions suffisantes? Aviez-vous des vêtements assez chauds? un bon manteau?

— Oui, ma mère.

— Vous avez été surprise de quitter Orléans?...

— Je ne croyais pas partir sitôt.

— Cependant, chère fille, nous avions prolongé votre séjour au delà du terme ordinaire.

— Je le sais, ma mère.

— Eh bien! êtes-vous toujours dans la ferme résolution de vous consacrer au bon Dieu? Vous avez dû réfléchir sérieusement avant d'arriver jusqu'ici.

— Ma mère, j'espère persévérer.

— Ceci est une bonne et sage parole. Vous espérez, donc vous voulez persé-

vérer; nous vous aiderons, ma fille ; nos prières, les faibles lumières de direction que le bon Dieu et la pratique nous ont départies, seront à votre entière disposition. Votre vocation a quelque chose de particulier et d'héroïque, qui mérite une attention soutenue. Comme les saints des âges de foi, vous avez foulé aux pieds les attachements naturels, vous avez fui la perversité du monde, vous vous êtes réfugiée, pauvre petite colombe, dans le secret de l'arche sainte. Dieu récompensera magnifiquement vos sacrifices et votre constance.

C'était bien pompeux, et je rougissais en moi-même de ces appréciations si peu en rapport avec mon état intérieur.

Je répondis à demi-voix et en balbutiant que je tâcherais de faire pour le mieux.

— Maintenant, dit la duchesse, je vais vous demander une petite grâce pour cette chère enfant.

— Quoi donc, de quoi s'agit-il ?

— Ma bonne mère, il s'agit tout simplement de vous offrir mon équipage, afin de promener mademoiselle et de lui faire voir ce que Paris renferme de plus curieux et de plus beau.

— Oh ! oh ! duchesse, voilà une grâce qui n'est pas si petite que vous voulez dire, je ne sais si je dois l'accorder.

— Vous ne voudriez pas me refuser, chère bonne mère ; mademoiselle n'est jamais sortie de sa province, quel mal y aurait-il à lui donner un peu l'idée de Paris, avant qu'elle fît son entrée au noviciat ?

— Comme vous êtes volontaire et tyrannique, Marguerite, dit en souriant la Générale ; qui accompagnerait cette enfant ?

— Votre servante, ma mère, qui vous promet de ne pas s'en séparer une minute.

— Nous verrons, nous verrons. Laissons-la se reposer quelques jours et puis nous reparlerons de ce beau projet. Vous paraissez fatiguée, ma pauvre enfant. Madame Clarisse, faites appeler le P. supérieur, afin qu'il voie notre chère postulante ; ensuite vous ferez coucher mademoiselle à l'infirmerie.

Le supérieur se fit un peu attendre.

C'était aussi presque un vieillard. La cérémonie du baise-main, de la génuflexion, se renouvela. Le prêtre jeta sur moi un regard de curiosité bienveillante, me dit deux ou trois bonnes paroles et se retira.

Le lit de l'infirmerie me rappela mon bon lit de Saint-Marceau. Je m'endormis dans les larmes et je me réveillai dans l'angoisse et l'inquiétude.

Qu'allais-je faire ?

Pendant tout le cours du voyage, j'attendais avec une impatience mêlée de colère le moment de mon arrivée, bien décidée à m'expliquer avec mes nouveaux supérieurs et à leur déclarer que je voulais retourner près de mes parents.

Involontairement et presque sans m'en apercevoir, j'avais, par une sorte de

promesse, engagé l'avenir; et puis j'étais à Paris, dans cette ville que mon imagination se représentait si grande, si admirable. Je venais d'y passer une première nuit. De loin, j'entendais comme le flot d'une mer agitée, le bruissement de la foule, le roulement des voitures, la voix éclatante de la grande cité.

Combien cet attrait d'un noviciat au sein de ce Paris tant vanté, tant exalté, n'a-t-il pas entraîné de pauvres jeunes imaginations !...

Si donc je repartais tout de suite, qu'aurais-je vu de Paris? rien ou presque rien. Avant de me prononcer radicalement, qui m'empêchait de profiter un peu de la bonne volonté de la duchesse?

Dans huit jours, dans quinze jours, il serait aussi facile de m'en aller qu'à l'heure présente. Pendant ce temps, mes parents reviendraient peut-être de leur excursion ; en me sachant plus loin d'eux, peut-être aussi leur tendresse inquiète, un moment oublieuse, les amènerait-elle à une démarche qui ménagerait mon maudit amour-propre.

Je fixai donc à une quinzaine l'époque de mon explication avec la mère Générale.

J'entrai parfaitement, et sans le savoir, dans le plan de conduite que l'on s'était proposé à mon égard ; gagner du temps, et tâcher d'arriver à une irritation si profonde entre ma famille et moi, que tout retour devînt à peu près impossible.

Je trouvai une grande différence entre la maison-mère et la maison d'Orléans. Si, au premier abord, je fus accueillie avec une certaine distinction, je me trouvai bien vite confondue dans la foule, et cela par la force des choses.

Il y avait bien une centaine de novices et de postulantes, dont plusieurs portaient les plus grands et les plus nobles noms de France.

Je suivais les exercices du noviciat. Comme à Orléans, on m'avait fait parcourir toute la maison. On semblait prendre plaisir à étaler devant mes yeux la puissance, le luxe, la richesse de la communauté... Cette ostentation, cet éclat me scandalisaient plus qu'ils ne me fascinaient. Était-ce donc ce palais qu'on appelait : *notre pauvre maison*... cette maison que Mme Blandine me représentait comme nécessiteuse et obligée de compter sur les dots !

Mme de Marcillac, selon sa promesse, revint bientôt ; elle fut pour moi d'une urbanité parfaite. Elle finit, après quelques dificultés de comédie, par triompher des scrupules de la Générale.

Elle vint me chercher un matin. On me fit quitter la robe de laine noire des postulantes. La duchesse m'avait apporté une jolie et simple toilette ; car je n'avais toujours d'autres vêtements que ceux que je tenais de la maison, ce qui me vexait beaucoup.

Un équipage d'un luxe inouï nous attendait à la porte. La duchesse me fit asseoir à ses côtés. Elle paraissait jouir de ma surprise et de mes étonnements.

Cette première exhibition se termina par une visite au splendide hôtel qu'elle



Elle passa son bras sous le mien et m'accompagna (page 32).

habitait rue Saint-Dominique Saint-Germain. Elle désirait me présenter à sa mère. Cette dame était paralytique ; depuis un an, elle ne sortait plus de ses appartements.

Je trouvai étendue sur une chaise longue une grande femme sèche et brune, à la physionomie hautaine et sombre... Sous ses épais sourcils blancs brillait un œil encore étincelant d'orgueil et de méchanceté. Elle tressaillit à mon aspect, frappée par je ne sais quelle commotion...

— C'est donc là, dit-elle, cette jeune fille dont vous m'avez parlé. Un beau

sacrifice à offrir au bon Dieu, vraiment : une taille magnifique, un charmant visage, une fleur de jeunesse et de santé. Je vous fais compliment, mademoiselle; Dieu vous soit en aide et vous maintienne dans vos bonnes dispositions. Vous direz à la Générale que, si vous persévérez, nous nous chargerons de votre dot.

Je remerciai avec quelque embarras ; j'avais remarqué l'expression d'ironie qui accompagnait ces gracieuses paroles.

L'aspect de Paris, ses grands monuments, ses étalages somptueux, ses promenades féeriques, produisirent sur moi un effet bien contraire à mes espérances. Mille fantômes assiégeaient mon imagination tourmentée. Tantôt c'était Georges que je croyais apercevoir sous l'uniforme d'un officier d'infanterie ; je crus aussi reconnaître Amélie Duménil... Charles, le jeune poëte, le premier, le seul véritable attachement de mon cœur, habitait en quelque coin de cette immensité.

Je songeais aussi que pendant que je me promenais mollement bercée sur les huit ressorts de cette élégante voiture, mon père et ma mère, plongés dans une profonde douleur, déploraient ma fuite et mon ingratitude.

Quand, le soir, je me confessais à madame Clarisse, je ne mentais pas en lui affirmant que Paris ne m'inspirait que dégoût et tristesse.

Ces courses durèrent toute une semaine, et, avec la semaine de repos, cela faisait quinze jours d'écoulés.

Tout concourait à me lier et à m'attacher : les complaisances de la duchesse, la générosité de sa mère, le silence de ma famille, les prévenances et les attentions de la maîtresse des novices, de temps à autre, une petite causerie intime avec la Générale, préférence qui semblait surprendre tout le monde.

Si je pensais à mes pauvres parents, je ne trouvais ni le moment, ni l'occasion de leur écrire. Ce fut la Générale qui m'avertit qu'il était temps de faire une nouvelle démarche parce que j'allais entrer en retraite, et que pendant ces neuf jours il était de règle de s'occuper exclusivement de ses exercices.

Il n'y avait plus à marchander et à tergiverser ; il fallait saisir cette occasion pour rompre. Consentir à faire la retraite, c'était m'engager de plus en plus, et fortifier des liens que je voulais briser. La supérieure avait l'air si sûre de mes bonnes résolutions, que je ne savais trop de quelle façon revenir sur certaines paroles qui m'étaient échappées. Enfin, prenant mon courage à deux mains, je lui dis que, tout bien considéré, je ferais mieux de ne pas commencer cette retraite, puisque mon désir et mon intention étaient de retourner à Saint-Marceau.

La Générale, prévenue des dispositions dans lesquelles j'avais quitté Orléans, ne dut pas être surprise : cependant elle affecta une profonde stupéfaction.

— Comment, dit-elle, bien chère et bien-aimée fille, vous voulez nous quitter, vous cédez ainsi au vent de la première tentation, vous qui jusqu'alors nous aviez montré une volonté si pleine, si assurée; est-il donc possible que vous regardiez en arrière ?

— Ma révérende mère, je ne saurais me résigner plus longtemps au dédai-

gneux oubli de ma famille : l'inquiétude me dévore et me brise. Je crains en outre d'être hors de ma véritable voie, je crains d'avoir méconnu les desseins de Dieu, de m'être égarée au sujet de ma vocation.

— Ma bien chère fille, la retraite que vous allez faire a spécialement pour but d'élucider ces graves questions. Quant aux troubles qui vous agitent, ce sont tout simplement de nouveaux efforts de l'esprit des ténèbres. Nous connaissons cela. Il n'est pas une d'entre nous qui n'ait ressenti ces agitations, pas une que le démon n'ait assaillie de combats plus ou moins terribles. Ayez donc confiance. Faites votre retraite, laissez agir la grâce, cette grâce puissante dont la lumière a pénétré votre âme... Vous verrez, ma fille, qu'en prenant votre point d'appui dans la prière et l'humilité, vous triompherez sans trop de peine.

J'essayai de répliquer ; mais la révérende mère devint tout à coup presque aussi verbeuse que M[me] Blandine. Elle se mit à réciter, comme une leçon apprise par cœur, tous les lieux communs que je lisais journellement; à les amplifier, à les commenter.

Le diable jouait un terrible rôle dans mon affaire, je crois que la bonne mère abusait un peu de ce redoutable auxiliaire, car au fond il n'y avait rien de bien diabolique à ce retour vers des sentiments plus conformes à la nature et à la justice; cependant elle finit par m'étourdir complétement. Ne sachant comment opérer ma retraite, comment m'expliquer, je me soumis malgré ma profonde répugnance.

La veille j'écrivis une longue lettre à mes parents. Je leur disais que j'allais tenter une épreuve, qui déciderait probablement de mon sort, et je leur demandais, avec une déférence craintive, de vouloir bien me permettre de revenir près d'eux, si l'on reconnaissait en moi peu d'aptitude pour la vie religieuse. On me fit retrancher cette dernière partie de ma lettre, en me disant qu'il ne fallait rien préjuger ; que donner à mes parents l'espoir de mon retour pourrait les exposer à une cruelle déception.

Je consentis à tout ce qu'on exigeait, et lorsqu'on eut suffisamment épluché ma lettre, qu'on eut lassé ma patience en me la faisant recopier jusqu'à quatre fois, on la jugea digne de partir.

J'étais venue à Paris contre ma volonté, j'entrais en retraite dans la même disposition.

C'est un des grands talents de la direction que de savoir ainsi peser sur les esprits rebelles, que de réussir à les fatiguer, à les marteler en quelque sorte, pour arriver à les rendre souples et malléables.

J'avais déjà fait un semblant de retraite à Orléans, mais cela n'avait rien de bien sérieux. Une retraite à la maison-mère, avant d'être régulièrement admise comme postulante, offrait un tout autre caractère de gravité.

Figurez-vous neuf jours de séquestration, neuf jours de mortifications débilitantes, de réflexions, de lectures, d'entretiens exaltés, de longues prières, dans

une de ces chapelles de cloître, silencieuses comme la tombe, sombres, mélancoliques, exhalant du sein de leur tranquillité l'odeur pénétrante des parfums brûlés au matin... Et puis jugez de l'action qu'un pareil milieu peut exercer sur le cerveau d'une jeune fille inexpérimentée et disposée par la nature à la rêverie et aux hallucinations les plus étranges; ajoutez encore le tableau des abominations d'un enfer conforme aux idées monacales opposé aux délices du ciel, de ce beau et ravissant séjour que Dieu réserve à ses élus..., la considération des joies ineffables du cloître, mise en regard des tumultes, des misères, des atrocités d'un monde indigne et corrompu...

En faut-il davantage pour fixer les irrésolutions, pour entraîner les volontés chancelantes ?

A la fin de ma retraite, j'entrai au noviciat, j'étais postulante, et mes parents avaient continué de garder le silence.

Cette persistance recommençait à m'irriter : je m'efforçai de les oublier. Mais il me restait au fond de la conscience une vague appréhension : à chaque instant, et en dépit des assurances et des protestations de mes supérieurs, le doute renaissait; je me figurais qu'il y avait entre mes parents et moi quelque mystérieux malentendu.

La Générale avait écrit, du moins elle me l'affirmait. Elle n'avait reçu aucune réponse.

Deux mois suffirent pour user les ardeurs enthousiastes de mon entrée au noviciat : je retombai plus lourdement sur moi-même. Je priais difficilement, l'oraison me fatiguait, et le travail manuel que l'on m'imposait révoltait ma paresse et mes habitudes de bien-être.

Toutes les confessions, les exhortations, glissaient sur mon cœur et n'en pénétraient plus les fibres endurcies.

Revoir mon père, revoir ma mère, retourner à Saint-Marceau, telle était mon idée fixe.

Les mauvais sentiments d'orgueil et de personnalité étaient usés aussi. La perspective d'un accueil humiliant, de reproches trop justement mérités ne m'effrayait plus.

Nos supérieurs s'efforçaient de me retenir, ils temporisaient, ils hésitaient. On semblait attacher un prix extrême à ma persévérance.

Plus on soulevait de difficultés, plus mon désir s'enflammait, c'était absolument la contre-partie de mes luttes de Saint-Marceau.

La duchesse de Marcillac vint me voir, elle dépensa toute son éloquence, sans réussir à me persuader. Elle me fit adroitement et malheureusement envisager les railleries et les froissements qui m'attendaient. Ce qu'elle me disait, je me l'étais assez souvent dit, assez souvent répété moi-même. Ses insinuations comme ses conseils ne produisaient sur moi qu'ennui et dégoût.

La situation était tellement tendue qu'un éclat devenait imminent. Les supé-

rieurs n'avaient plus à opposer à ma volonté que la violence et la séquestration.

Ils avaient usé et abusé de tous leurs moyens ; de la douceur et de la temporisation, du fanatisme et de la sévérité... Je voulais partir. Ils ne pouvaient pas me retenir de force ; c'eût été trop délicat et trop dangereux. Ils feignirent donc de se rendre, et l'on fixa l'époque de ma sortie. Trois semaines ! c'était bien long pour mon impatience surexcitée ; cependant je n'osai insister.

J'étais dans une position exceptionnelle, que l'on savait au besoin exagérer et faire ressortir. Depuis plus de quatre mois, je vivais aux dépens de cette *pauvre communauté;* les dames de Marcillac avaient bien promis de me doter, mais mon départ remettait tout en question. On parlait des sacrifices que la *maison* avait faits pour moi comme d'une chose énorme. Je dis un jour que j'espérais que mes parents solderaient ma pension.

Cette espérance fut accueillie d'une façon ironique, qui me blessa au dernier point.

Au lieu des cajoleries et des gentillesses dont on m'avait comblée au début, on affectait envers moi une indifférence presque méprisante. Les autres novices s'éloignaient instinctivement. Je me consolais de ces dédains en pensant que bientôt j'en serais délivrée...

Huit à dix jours venaient de s'écouler ; je les comptais... je comptais les heures. J'avais écris à ma mère pour la prévenir, cela m'intriguait un peu de ne pas recevoir de réponse. Pendant cette attente fiévreuse, un soir assez tard, et après l'heure de la fermeture des parloirs, on vint m'appeler. Je descendis tout émue et tremblante. Je pensais que c'était enfin ou mon père, ou ma mère. Le cœur me battait si fort que j'étais obligée de comprimer ma poitrine. En passant devant la fenêtre du parloir, j'aperçus la silhouette d'un homme debout contre la cheminée. Je m'élançai, je croyais tomber dans les bras de mon père, et je me trouvai en face de l'abbé Desherbiers.

Mon étonnement ne fut pas moins grand que ma déception. Le curé de Saint-Marceau, dépouillé de sa soutane, revêtu d'un costume mondain, n'était plus pour moi le prêtre, le directeur... Je fis un pas en arrière, cherchant l'appui de la sœur qui me conduisait ; mais celle-ci avait disparu en tirant la porte derrière elle, de façon que je demeurai en tête-à-tête avec un élégant cavalier, qui n'avait rien du tout de sacerdotal.

Il vint à moi avec empressement ; il me prit affectueusement la main, et, la serrant dans les siennes, il m'attira vers la cheminée ; il me fit asseoir près de lui.

— Eh bien, dit-il, de cette voix douce et câline, qui m'avait parfois si profondément remuée, eh bien, ma chère enfant, le voilà pourtant ce directeur, ce père ingrat, qui vous avait délaissée : vous m'en voulez beaucoup, n'est-ce pas?

— Oh ! non, c'est fini à présent...

— Ainsi vous avez pardonné, vous m'avez absous... Vous avez deviné que mon cœur n'était pour rien dans le silence que mes supérieurs m'avaient imposé.

— Comment, on vous avait défendu de m'écrire ?...

— Défendu de vous écrire, de vous voir, de communiquer avec vous de quelque manière que ce fût.

Je regardais et j'écoutais sans comprendre.

— Oui, ma fille chérie, ma douce enfant bien-aimée, on avait imposé cette loi cruelle au cœur de votre père spirituel ; monseigneur, indisposé contre moi par des rapports faux ou exagérés, a été bien rigoureux à mon égard. Certes, en favorisant une des plus belles, une des plus pures vocations que j'aie rencontrées dans le cours de mon ministère, je ne m'attendais pas à être traité comme je l'ai été...

— Comment ? qu'est-ce ? que vous est-il arrivé ?

— Je ne suis plus curé de Saint-Marceau. Mis en demeure d'accepter un infime vicariat j'ai préféré quitter le diocèse...

— Quel malheur ! mon Dieu ! et vous dites, monsieur le curé, que mon départ ?...

— Qu'importe, ma fille, je ne regrette pas ce que j'ai fait... Et vous, Élisa, et vous, mon enfant, êtes-vous toujours heureuse, toujours satisfaite de vous être donnée au bon Dieu ?

— Oh ! moi ! moi !... après vous avoir été si funeste, après vous avoir coûté votre position, votre bonheur peut-être, je quitte le couvent dans quinze jours...

— Est-ce possible ?... Est-ce vrai ?

— Vous n'avez donc pas vu nos supérieurs...

— Du tout, j'arrive de visiter ma famille, résolu que je suis d'entrer aux missions étrangères ; j'ai profité de ma liberté pour venir vous voir, pour vous dire un dernier adieu...; je voulais me réjouir avec vous des grâces spéciales dont vous avez été l'objet ; et voilà que je vous trouve renversée et vaincue. Que sont donc devenus cette ardeur, ce courage héroïque qui ne connaissait aucun obstacle, cette foi surabondante, cet amour de Dieu, cette soif du renoncement ?

— Ah ! il ne fallait pas m'abandonner, vous, mon père, mon seul ami, vous sur qui je comptais... Mais vous ne pouviez pas accourir à mon aide, il vous fallait obéir... N'en parlons donc plus. Pendant cette longue épreuve, mon imagination a travaillé, le doute s'est fait sentir... De mes parents je n'ai pas reçu un mot ; et aujourd'hui encore, quand je viens d'écrire à ma mère pour lui annoncer mon retour, on me laisse sans nouvelles. Voyons, soyez franc, est-ce que vous croyez que mes parents seront bien heureux de me revoir ?

— C'est selon, répondit M. Desherbiers, en affectant un air mystérieux...

— Savez-vous s'ils sont revenus à Saint-Marceau ?

— Oui, ils ont dû arriver au commencement du mois. Il paraît qu'ils ont ramené des Landes une nièce de votre père, servante à Bordeaux, et que cette personne remplacerait la bonne.

— Alors on regarde ma résolution comme irrévocable ; et cette parente est destinée sans doute à me remplacer tout autant que la bonne?

— Peut-être, je ne saurais vous dire.

— Et tandis que je mourais d'inquiétude et d'angoisses, ma famille se consolait fort aisément, à ce que je vois.

— Vous devez vous souvenir, mon enfant, que vos idées religieuses n'avaient pas les sympathies de vos parents.

— C'est vrai, dis-je ; cependant je croyais... je croyais qu'ils m'aimaient..., qu'ils me regretteraient !

— Puisque vous rentrerez incessamment chez eux, ma chère fille, vous verrez par vous-même. Moi aussi, j'étais persuadé que vous auriez plus d'un pénible assaut à essuyer ; je croyais que vos parents chercheraient à vous arracher de votre pieux asile... Il n'en a rien été. Le cœur des hommes a des mystères étranges. Et d'un autre côté, ma fille, ce que vous considérez humainement, permettez-moi de l'envisager au point de vue de la foi et de l'admirable bonté de Dieu... Tant de prières, tant de supplications, de neuvaines, de communions ferventes faites à votre intention ne pouvaient rester infructueuses : ce que vous appelez l'oubli de vos parents est à mes yeux une action tout à fait providentielle ; car en supposant que vous eussiez persévéré, que fallait-il souhaiter à votre père, à votre mère : la résignation, n'est-il pas vrai ?... La résignation, au moins dans le sens humain et philosophique, puisque malheureusement leurs principes n'admettent pas un plein sacrifice de leur volonté à celle du bon Dieu.

Cette logique était rigoureuse. Ne trouvant rien de bon à répondre, j'inclinai la tête et je gardai le silence.

— Quand partez-vous pour l'Orléanais? reprit l'abbé Desherbiers.

— Je ne sais trop, on m'a fait espérer que ce serait vers le milieu du mois d'avril, c'est-à-dire dans une douzaine de jours. Les supérieurs persistent à soutenir que j'ai la vocation ; mais je suis dégoûtée, ennuyée ; je ne puis supporter l'idée d'enchaîner ainsi toute ma vie.

— Vous ferez mieux, me dit ironiquement le prêtre, vous ferez mieux de l'enchaîner dans les liens du mariage. Il est plus doux d'appartenir à un homme, de se dévouer à ses caprices, à ses fantaisies, de bercer et d'élever des marmots, que de se consacrer au bon Dieu.

— Ne puis-je donc vivre dans le monde et rester libre ? répliquai-je avec un peu d'amertume. Est-ce que le mariage est une condition indispensable de l'existence ! Voyez Mlle Dufougeray, par exemple... Elle a été jeune, elle a dû être belle, et cependant...

L'abbé Desherbiers rougit excessivement.

— Mon Dieu, mon enfant, me dit-il en s'efforçant de dissimuler son trouble, Mlle Aurore est une exception à la règle commune, voilà tout. Pensez-vous que vos parents se résigneront à vous voir vieillir près d'eux, sans position, sans établissement? Mais pourquoi discuter ces choses-là? C'est se battre les flancs en pure perte... Vous êtes décidée à rentrer au sein du monde, vous en subirez les conséquences.

— Dites-moi, je vous prie, cette nièce de mon père, comment est-elle?... est-ce ma cousine Raymonde?

— Oui, je crois; une fille d'une beauté peu commune, dit-on.

— Doit-elle rester tout à fait à Saint-Marceau?

— On m'a dit que Marianne avait reçu son congé. Tenez, ajouta en souriant l'ex-curé, ma chère enfant, vous n'aurez qu'une chose à faire en arrivant : épouser bien vite le capitaine Sturm et vous en aller avec lui.

Je ne relevai point cette phrase.

Les paroles acides et cruelles du prêtre déchiraient et brûlaient mon cœur. Ses regards moqueurs me couvraient de confusion, et d'un coup, il me replongeait dans de nouvelles et plus poignantes indécisions.

Ainsi l'on ne m'attendait plus à Saint-Marceau. Une étrangère avait pris ma place au foyer de la famille. Savait-on si ma dot et la main de celui que je devais épouser ne lui étaient point réservées. Georges ne perdrait pas au change : on disait Raymonde si admirablement belle.

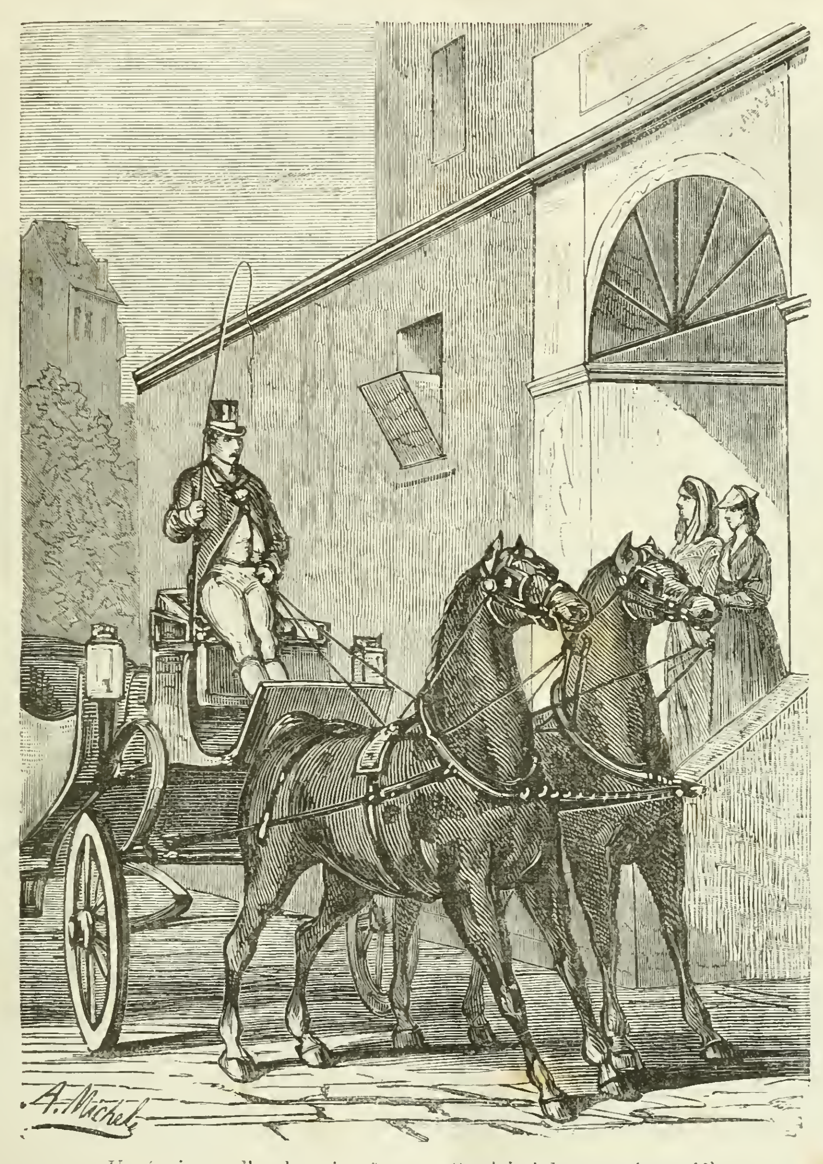
Un moment, j'eus envie de reprocher à l'abbé Desherbiers sa fatale direction, ses conseils empoisonnés ; mais en songeant que lui-même venait d'être péniblement atteint, je n'osais l'accabler.

Quelque attristée que je fusse, ce m'était une consolation de le revoir, un soulagement de causer avec lui. Peut-être parce qu'il me parlait de ce que je désirais tant connaître.

Je le revis quelques jours après dans le salon de la Générale. Sans être décidée à rester, j'étais ébranlée. Ses insinuations, ses réticences avaient porté leur fruit. La pensée de me rencontrer avec cette parente de mon père, d'avoir pour compagne et pour servante, tout à la fois, ma cousine germaine ; cette pensée, dis-je, révoltait mes instincts orgueilleux et réveillait les jalousies de mon enfance.

On exploita, sans paraître y toucher, ces soulèvements intérieurs. Je demandai une nouvelle épreuve, on n'eut garde de me la refuser, et le mois de Marie fut fixé comme terme extrême... Les supérieurs espéraient, me disaient-ils, un miracle de la bonne Vierge,.. Moi, je n'espérais, je n'attendais rien : je ne savais plus ce que je voulais.

Victime infortunée de mes caprices d'enfant gâtée, d'une direction fausse et de calculs sordides, j'étais tombée dans un piége dressé avec une rare perfidie



Un équipage d'un luxe inouï nous attendait à la porte (page 40).

et, lorsque j'essayais de me dégager, on trouvait moyen d'entraver mes projets, de me rejeter dans l'indécision.

Ce nouvel atermoiement me rendit les bonnes grâces de tout le monde. Cependant, il est bien sûr qu'il n'aurait rien changé et que, le mois fini, je me serais retrouvée avec mes violents désirs de liberté si une déplorable catastrophe ne fût fatalement venue en aide aux gens qui voulaient ma réclusion et mon malheur.

CHAPITRE IV

Mort de mon père. — Les droits de ma mère et les miens. — Réticences perfides. — Mon noviciat. — Réflexions sur les vocations. — Notre sœur de Boys-Crespin. — Je fais profession. — Le secret des cloîtres. — Marie de Béverlan. — Départ pour l'Auvergne. — Mes premières armes.

Vers le milieu du mois de mai, une lettre de Saint-Marceau annonça aux supérieurs la mort subite de mon père. L'ex-maître d'école, M. Lambert, s'était chargé de ce douloureux message.

Ce coup, aussi affreux qu'inattendu, tomba sur moi comme l'éclat de la foudre. Les précautions oratoires, les consolations, les caresses de la Générale et des religieuses, n'eurent jamais la puissance de pallier à mes propres yeux l'indignité de ma conduite et l'horreur de ses résultats... J'avais tué mon père!...

La volonté de Dieu, la Providence, tous ces grands mots employés à tort et à travers, plus souvent par habitude que par conviction, se heurtaient contre mon désespoir et mes profonds remords.

Mon père avait succombé au chagrin. La lettre de Lambert ne laissait ni doute, ni ambiguité. Depuis, disait-il, que M[lle] de Soubeyran avait abandonné sa famille, le capitaine s'en était allé déclinant, jusqu'au jour où on l'avait trouvé devant son bureau, affaissé sur lui-même, et ne donnant plus que quelques signes de vie. Il n'avait pas même repris connaissance.

Quel devait être le désespoir de ma mère ! et comment accorder tout ce qu'on m'avait raconté, les histoires de voyage, de parente adoptée, avec cette douleur concentrée qui mettait mon père au tombeau?

J'écrivis à ma mère : après lui avoir exprimé mon repentir et mes cuisants remords, je me mettais à sa disposition, prête à retourner immédiatement chez elle, si ma présence était de nature à lui apporter quelque consolation.

Ma mère me répondit sévèrement et brièvement : elle me disait, entre autres choses, que si j'espérais rencontrer le bonheur dans la carrière que j'avais choisie, je ferais bien d'y rester ; qu'elle ne s'y opposait pas ; qu'au moins j'éviterais la plus grande des douleurs humaines, celle de mettre au monde des êtres ingrats et pervers. Elle ajoutait qu'à l'heure présente, il y allait de notre tranquillité réciproque de vivre séparées ; que nous serions l'une pour l'autre un cruel supplice. Elle ne pourrait jamais oublier que j'avais empoisonné les derniers jours de mon malheureux père : et moi, je me trouverais condamnée à subir sans cesse le reproche de cette incurable douleur.

Cette lettre, écrite sous l'impression d'une perte cruelle et d'un juste ressentiment, redoubla mon affliction et me terrifia presque autant que le funeste événement qui l'avait dictée.

Les procédés brutaux des gens d'affaires de la maison jetèrent entre ma mère et moi un nouveau ferment de discorde.

L'un de ces hommes était parti de suite pour Saint-Marceau muni de ma procuration et il avait déployé toute la rigueur des formes judiciaires. Ma mère me croyait sans doute complice de ces indignités. Elle dut être fort blessée.

Aussitôt après mon départ, mes parents avaient pris des mesures de précaution. La maison était vendue et payée; les reprises de ma mère absorbaient et au delà les valeurs déclarées. Quant au mobilier, des dispositions testamentaires laissaient au survivant la faculté de se l'approprier tout entier, au prix d'une estimation. De l'argent destiné à ma dot, il ne restait aucune trace.

Le fondé de pouvoirs voulait une vente publique au lieu d'une estimation amiable, et il prétendait que les armes de mon père, sa croix, ses vêtements, me revenaient de plein droit. Ma mère, outrée, dit que ce serait justice, car, de tout temps, la dépouille du supplicié avait appartenu au bourreau. Elle dut racheter les objets en litige à un prix excessif. Je ne connus ces faits odieux que quelques années plus tard.

Nos supérieurs généraux, plus circonspects que Mme Blandine, étaient cependant loin de négliger leurs intérêts ; sans pitié pour mes larmes, pour ma récente douleur, ils me questionnèrent à diverses reprises, et ces questions trahissaient leurs secrètes préoccupations. Ces dignes personnages avaient fort à cœur mes intérêts personnels. — Sans doute, me disait Mme Hisarie, secrétaire de la Générale, vous ne nous resterez pas, ma chère enfant : raison de plus pour sauvegarder vos droits. Mme Soubeyran est jeune encore, elle manifeste à votre égard des sentiments d'éloignement et de répulsion. Il est bon, croyez-moi, de bien établir ces droits et d'isoler vos intérêts. Puis, à la suite de ce préambule, surgissaient les insinuations les plus adroites que puisse inventer le génie félin d'un secrétaire de couvent.

Je ne pouvais rien répondre de positif, parce que je ne savais rien. Il était évident que ma mère avait dissimulé une somme quelconque, mais cette somme pouvait avoir été donnée de la main à la main, du vivant de mon père. J'ignorais absolument la quotité des valeurs, la nature du placement, et chaque fois que l'on reprenait ces malheureuses discussions, je fondais en larmes et je sentais mon cœur se serrer.

Je relisais sans cesse la lettre de ma mère, et plus je l'étudiais, plus elle me paraissait équivaloir à un refus de me recevoir ; moi-même, chargée d'une cruelle réprobation, je reculais devant la pensée de paraître dans un pays où je ne rencontrerais que visages hostiles, que souvenirs poignants.

Perdue dans un torrent de réflexions amères et confuses, je vivais à peine. Ma mémoire me représentait avec force tout ce que j'avais fait pour détruire mon bonheur et celui de ma famille ; tous les tourments que j'avais causés, les larmes que j'avais fait couler. Mon sommeil était troublé de rêves et de visions étranges.

Je revoyais mon père, mon pauvre bon père, je le revoyais triste et pâle, avec des reproches dans le regard, des menaces dans la voix... En me reveillant de ces cauchemars, je croyais parfois entendre sur le parquet du dortoir le bruit sec et mesuré de sa canne et de sa jambe de bois...

Je ne savais que faire et que devenir.

Naguère, lorsqu'il m'était encore possible de rentrer honorablement dans le monde, tous les supérieurs, maîtresses des novices, confesseurs ordinaires et extraordinaires étaient d'accord pour reconnaître en moi une vocation toute divine ; maintenant il n'en était plus de même. On me faisait des difficultés et des objections à n'en pas finir. On entassait, comme une barrière, les obstacles, presque les impossibilités... On revenait sur mes irrésolutions passées, sur le peu de zèle que je montrais, sur mon orgueil, sur mon humeur caustique et insociable. Oh ! l'on ne me ménageait plus. Après m'avoir retenue presque malgré moi, la porte était aujourd'hui toute grande ouverte, j'étais libre de partir quand bon me semblerait.

La maîtresse des novices me disait que c'était un devoir de m'en aller consoler ma mère, qu'il ne fallait pas m'en tenir à sa lettre, qu'elle était sûre que le premier moment passé, ma mère serait enchantée de me revoir... Elle accompagnait parfois ses bons conseils de phrases comme celles-ci, jetées au hasard, de réflexions ou de questions singulières : Qu'est-ce donc que ce M. Lambert? On a dit à notre mère Générale qu'il était revenu à Saint-Marceau... — Je tressaillais et je rougissais. — La religieuse continuait : Ce n'est pas un parent, je pense ? — Non, ma mère, c'est l'ancien instituteur. — Ah !... Et la bonne âme se taisait comme quelqu'un qui aurait eu trop à dire.

Ces atteintes indirectes m'impressionnaient d'autant plus que la niaise et béate simplicité de Mme Clarisse la mettait à l'abri de tout soupçon de malice et de mauvaise foi.

J'ai appris, à mes dépens, combien sont dangereuses ces bonnes sœurs dont toute la finesse est tournée en dedans, et qui se servent de la bêtise comme d'un masque pour déguiser leurs secrètes pensées, leurs infernales roueries.

Ainsi donc, tandis que d'un côté on me repoussait, d'autre part on me laissait entrevoir que toute porte entre le monde et moi devait être à jamais fermée.

Pour combler la mesure, on me faisait sentir que je devais me hâter de prendre un parti.

Condamnée par ma propre folie au joug et à l'ennui du cloître, dépourvue de conseils désintéressés, persuadée de l'indifférence et peut-être de la haine que j'inspirais à ma mère, je demandai timidement à prendre l'habit de novice.

On me fit acheter cette faveur par un redoublement d'humiliation. Le chapitre de la dot fut discuté devant moi. La supérieure décida que l'on se contenterait du mince héritage que je venais de recueillir; elle lança quelques paroles acerbes sur l'indélicatesse des personnes qui détournent à leur profit les deniers com-

muns. Je compris ce qu'elle voulait dire. Les gens de couvent sont si délicats, eux, lorsqu'il s'agit d'empocher de l'argent et de spolier les familles ! mais ma position était trop malheureuse, trop pénible, pour que je me permisse la moindre observation.

Ma mère reçut assez froidement la nouvelle de ma prochaine vêture. Elle était encore sous l'empire des vexations et des tracasseries qu'on lui avait infligées : et, chose qu'on me cacha avec le plus grand soin, la pauvre femme était en proie à une maladie atroce, qui troublait parfois sa raison.

Le jour de ma prise d'habit se passa dans les larmes et le repentir. Je n'avais ni l'exaltation d'une âme pieuse et convaincue, ni l'espoir du bonheur que rêvait jadis mon enthousiasme irréfléchi. J'envisageais sérieusement une situation triste et fatale, et je pris la résolution de travailler à l'œuvre de mon salut, avec ce courage fiévreux et sombre de l'individu courbé sous une sentence qui ne doit plus être révoquée.

A partir de ce jour de douleur, je me livrai sans réserve aux conseils de la directrice et je vis s'aplanir devant moi les sentiers abrupts des voies mystérieuses, dont jusqu'alors je n'avais qu'imparfaitement saisi la conception idéale. Je compris peu à peu toutes les ressources de la spiritualité, et mon esprit se nourrit des lois catégoriques de détachement, de renoncement au monde et à la famille qui s'enseignent et se pratiquent dans le cloître.

Appliquée tout le jour et apportant à chaque œuvre, soit spirituelle, soit matérielle, tous les efforts de mon intelligence, toute la tension de mes nerfs, il ne restait plus de place pour la pensée proprement dite ; cette libre et fière expression du souffle divin s'éteignait lentement, mais infailliblement. Il vint un temps où je pus dire : *Ce n'est plus moi qui vis...*

Non, ce n'était plus moi... Une contrainte de toutes les heures, de toutes les minutes avait chassé jusqu'au souvenir, jusqu'aux remords... On me disait que cette espèce d'abrutissement s'appelait la sainte quiétude des enfants de Dieu. Je n'avais garde de contredire.

Au moyen de cette habile stratégie des cloîtres, appliquée par M[me] Clarisse avec une incomparable habileté, je passai presque sans secousse l'année de mon noviciat. Le temps que je ne comptais plus, que je laissais couler avec une morne indifférence, ne me sembla pas trop ennuyeux. On perfectionna mon éducation; j'appris en outre à broder, à coudre. Les travaux d'aiguille que ma paresse me faisait négliger, ne m'inspiraient plus les mêmes répugnances. J'étais empressée, obéissante ; sur un mot, sur un geste de notre maîtresse, je m'élançais et j'accomplissais les ouvrages les plus rebutants : tels qu'aider à la cuisine, laver la vaisselle, etc., etc. Du reste, on savait me faire entendre que ces épreuves n'auraient qu'un temps restreint, et qu'en devenant dame de chœur, je serais à jamais affranchie de ces grossières occupations.

Ce récit n'étant pas un roman, mais une histoire trop réelle, j'écarte à des-

sein les détails intimes qui pourraient révéler à quelle congrégation j'appartenais. Du reste, quels que soient l'ordre ou la congrégation, le noviciat n'est autre chose qu'une étude et un perfectionnement du sujet destiné à vivre en religion. Si cette étude s'accomplissait dans des condiditions de justice désintéressée, il en résulterait un grand bien pour la vie religieuse en général, et pour les individus pris en particulier. Malheureusement il n'en est point ainsi.

Les vocations religieuses peuvent se diviser en deux grandes catégories. Les filles qui se rendent spontanément au couvent, poussées par une conviction ardente, par un zèle sublime, par un dévouement à toute épreuve : c'est le très-petit nombre. Celles qui cèdent à la pression qu'exercent sur elles ou le prêtre qui les dirige, ou les événements domestiques, ou les cruelles déceptions de la vie.

Je laisse de côté les vocations écloses au pur soleil de la foi, de l'amour de Dieu et du prochain : ces vocations exquises et délicates, qui se produisent et s'affirment sans bruit... J'en viens aux vocations d'intrigue, de contradiction, aux vocations de désespoir, de honte, aux vocations d'ambition et d'orgueil, car il y en a de cette sorte. En recevant des filles de tous les points de la France, les supérieurs ont bientôt fait un choix. Ils savent que celle-ci, à défaut de naissance, apportera une riche dot et de belles espérances, que telle autre sera plus tard une supérieure dont le nom de famille bien sonnant offrira des garanties de distinction à l'aristocratie de la province et attirera les pensionnaires nobles... Les belles personnes, une santé robuste, tout cela est coté et ménagé ; mais ce qui enlève et réunit les suffrages, c'est lorsque le nom et la dot marchent de pair.

Dans ce siècle si âpre au gain, si peu scrupuleux sur les moyens d'acquérir et de conserver, on serait porté à croire que les couvents sont des oasis à l'abri de ces cupides passions. Loin de là : comme dans le monde et parfois plus que dans le monde, l'argent avant tout : il fait pencher jusqu'à terre le plateau de la balance.

Une postulante riche ! une postulante noble ! que de bien à faire avec son argent ! que de poudre à jeter aux yeux avec son nom !

Tandis que les postulantes vulgaires sont abandonnées à la stricte observance des règles de l'ordre, on choie, on entoure, on caresse le sujet privilégié : rien ne coûte pour le conserver et le retenir ; on transige avec la règle, on tolère et les caprices et les inégalités d'humeur ; on ferme les yeux sur les défauts d'un caractère absolu.

Quelque temps après ma profession, pendant un voyage que je fis avec deux vieilles professes, je feignis de m'assoupir, étourdie et ennuyée que j'étais de leur conversation oiseuse et insipide. Persuadées que je dormais, les deux religieuses donnèrent un autre tour à leur causerie.

— Comprenez-vous, ma sœur, disait l'une d'elles, comprenez-vous que

l'on ait pu admettre à la profession une personne comme Mlle de Boys-Crespin, une fille qui n'a jamais voulu ni obéir, ni se mortifier, qui restait au lit sans être malade et par pure fantaisie ; elle parlait à nos supérieurs avec une hauteur, avec un sans-gêne !... Elle manquait absolument de franchise et se confessait de telle sorte qu'on n'a jamais bien pu la connaître.

— Je sais tout ce que vous me racontez là, ma sœur, répondit l'autre, et je le sais mieux que qui que ce soit. J'ai eu, pour mes péchés, notre sœur de Boys-Crespin pendant plus de trois mois à la lingerie ; je pensais qu'elle me ferait tourner la tête. Elle se plaisait à troubler nos jeunes sœurs par sa bruyante légèreté ; puis l'instant d'après elle tombait dans des accès d'humeur noire ; elle devenait inabordable. Un jour je lui donnai du linge de cuisine à repriser. Croiriez-vous qu'elle me le jeta presque au visage? Une autre fois, au moment du silence, elle se mit à fredonner une chanson profane, un air d'opéra ; je l'engageai doucement à se taire ; devinez ce qu'elle me répondit?... — Ah! vous ne voulez pas que je chante, eh bien! je vais danser. — Et la voilà tout au travers des tables, sautant et gambadant, et prenant des poses, et se donnant des airs... à faire rougir, ma sœur. Les autres novices riaient aux éclats. Le soir il y eut pénitence générale ; mais la sœur de Boys-Crespin se coucha : elle avait la migraine.

— Alors, je vous demande encore comment on a gardé une pareille fille?...

— Hélas, ma sœur, c'est un malheur sans doute; mais j'ai entendu dire à Mme Clarisse et à Mme Hilarie que notre maison avait grand besoin de sa dot. Elle était bien riche, Mlle Elodie. On parlait de trois cent mille francs, dont elle jouissait, et d'un château, un vrai château qu'elle aurait à la mort de son père. Il en a fallu des ménagements, de la patience et de la persévérance, pour l'amener à faire profession! A chaque instant, nos mères croyaient qu'elle leur échapperait.

— Trois cent mille francs, oh! ma sœur!... reprit l'autre bonne religieuse, trois cent mille francs, et un château!... mais c'est énorme. Je m'explique maintenant l'indulgence de nos mères... Excepté Mme de Gronier, il n'y a jamais eu chez nous une pareille dot, n'est-ce pas, ma sœur?...

— Je ne crois pas.

Et voici comment, en faisant semblant de dormir, j'appris le secret des complaisances scandaleuses que l'on avait eues pour Mlle de Boys-Crespin.

Les couvents de l'autre siècle ont croulé et se sont abîmés dans la boue du vice et des passions sensuelles; ceux d'aujourd'hui, miroirs trop fidèles de l'époque, s'effondreront à leur tour sous le poids de fortunes mal acquises et entassées avec un acharnement incompréhensible.

Au temps de mon noviciat, j'ai pu entretenir quelques illusions personnelles sur le désintéressement des bonnes sœurs ; mais il vint une heure fatale où je me

suis trouvée à même d'apprécier pourquoi l'on m'avait entraînée, pourquoi l'on m'avait conservée à tout prix, au prix de la justice et de la vérité.

Quelques jours avant de faire profession, je reçus une lettre de ma mère, c'est-à-dire qu'elle l'avait dictée, car je reconnus l'écriture de Lambert; ma mère avait seulement apposé sa signature. Sans insister pour me rappeler près d'elle, la pauvre femme me demandait si j'avais mûrement réfléchi au sacrifice que j'allais consommer, si j'en avais envisagé toutes les conséquences. Elle terminait en me souhaitant le bonheur que la tendresse cordiale de mon père et leur dévouement avaient été impuissants à me donner.

Prévenue comme je l'étais, je fus profondément choquée de l'immixtion de M. Lambert dans notre correspondance de famille, et je crus démêler au fond de cette lettre je ne sais quoi de blessant et d'ironique. En dépit de mes progrès dans la voie de la perfection, je ne voulus pas demeurer en retard. Je répondis : je remerciai ma mère de ses conseils et de ses sages réflexions; je lui affirmai qu'il n'y avait pas sous le soleil une personne plus heureuse et plus satisfaite que je l'étais; que ma vie se passerait au pied de l'autel, à prier avec une constante ferveur pour l'âme de mon père, afin qu'il plaise à Dieu de lui concéder un lieu de tranquillité et de paix.

A partir de cette dernière lettre, ma mère ne m'écrivit plus.

Nous étions cinq novices à faire profession le même jour. La retraite préparatoire fut prêchée par un jésuite allemand. L'accent un peu bref de sa voix, ses yeux bleus, la coupe de son visage, me rappelèrent plus d'une fois le souvenir de Georges. Je combattais ces étranges pensées auxquelles se mêlait un secret dépit.

Pendant cette retraite, on nous exhorta fortement et avec une cruelle insistance à ne plus nous souvenir de notre famille, à bannir de notre cœur tout sentiment de tendresse humaine; on nous répéta cent fois que nous n'avions plus d'autre père que Dieu et notre directeur, d'autre mère que la Sainte Vierge et notre supérieure. La congrégation de... est spéciale pour ces rigoureuses exigences, qui découlent des lois barbares d'un ordre despote, particulièrement hostile aux sentiments de la famille.

Cette proscription des affections terrestres est comme tout autre point de la règle : il subit des modifications selon l'occurrence, c'est-à-dire qu'à l'égard des familles dont la maison attend quelque chose, il y a des restrictions proportionnées aux espérances.

Les vœux sont divisés en deux périodes. Dans la première ils sont obligatoires pour cinq ans seulement : après quoi ils deviennent perpétuels.

Durant cette période quinquennale, il y a encore des ménagements et des distinctions, des courbettes devant les dots : mais une fois les grands vœux prononcés, la maison s'empare définitivement des espèces, et tout le monde est obligé d'accepter une domination absolue.



Il vint à moi avec empressement (page 45).

La cérémonie de nos cinq professions eut lieu le 2 juillet, jour de la Visitation.

Il y avait une foule incroyable. Trois novices, filles de noble extraction, se trouvaient parentes ou alliées aux grandes familles du noble faubourg. L'une de ces jeunes filles était un peu bossue, infirmité qui avait sans doute déterminé sa vocation; l'autre était l'aînée d'une dizaine d'enfants; quant à la troisième, Mlle de Béverlan, c'était un ange de douceur et de beauté, une créature si pure et si suave, qu'elle semblait prédestinée à une vie de sainteté et de prières.

Le souffle du monde n'avait pu atteindre et souiller cette jeune fleur, élevée mystiquement au fond d'un château de Bretagne, sous les yeux d'une famille renommée dans la province pour sa dévotion et ses opinions exaltées. La douce Marie s'était envolée du nid paternel sans trouver d'obstacles à son pieux désir. Elle avait pris l'habit à 16 ans ; mais elle était faible et délicate : on dut prolonger son noviciat. Une fille de caste bourgeoise, aussi chétive que cette enfant, eût été sans façon rendue à sa famille. Marie de Béverlan, à défaut d'une grosse dot et de la santé, apportait le prestige d'un beau nom. Jamais elle ne put suivre la règle.

La quatrième novice, fille d'un industriel, avait eu comme moi une vocation fort traversée, si même elle avait une vocation. A force de prières, de supplications, les parents avaient fini par accorder leur consentement et une dot, à la condition expresse que la jeune sœur ne quitterait pas les environs de Paris. Ce fut, de nous cinq, celle qui partit la première, et, pour tenir leur parole, les supérieurs l'envoyèrent sur les confins de l'Espagne.

Les familles de mes compagnes étaient représentées à la chapelle par quelqu'un de leurs membres. La duchesse de Marcillac, qui ne m'avait jamais tant aimée, voulut me tenir lieu de parente : elle était accompagnée de sa belle-sœur et de son fils aîné, grand jeune homme que je ne connaissais point.

Lorsque nous quittâmes processionnellement la sacristie, un flot de curieux se pressa contre la balustrade. Nous avions toutes un cierge à la main, et une petite couronne posée sur notre voile de novice, nous distinguait des autres sœurs. Nous marchions selon la date de notre entrée à la maison : je me trouvais la dernière.

Un murmure de surprise, de curiosité, de compassion peut-être, accueillit mon apparition au pied du sanctuaire. Les chagrins des années précédentes, les dures privations n'avaient pas encore flétri mon visage, et j'entendais répéter autour de moi ce que j'avais entendu dire au bal de Roizet : Qu'elle est belle !... quels beaux yeux !... quel délicieux visage !... quelle pureté de lignes !... Dans la foule je distinguai vaguement les dames de Marcillac et les regards étonnés du jeune comte.

Un reste de vanité, misère inséparable de notre nature, obscurcit un moment mon entendement. Ce dernier regard du monde sur ma beauté sacrifiée, ces hommages involontaires atténuèrent mes sentiments de piété et ma douloureuse émotion.

La cérémonie fut longue. Par égard pour la noblesse, la maison avait déployé une pompe inusitée. L'évêque de M... présidait, entouré d'un clergé nombreux. Le jésuite prêcha, sa voix était émue et comme attristée. On trouva généralement qu'il avait été au-dessous de son auditoire. J'avoue que je ne pus suivre le sermon, mon cœur battait violemment ; il me semblait que chacun de ces battements désordonnés me répondait au cerveau. Je crus plusieurs fois que j'allais défaillir.

Quand nous fûmes étendues côte à côte et recouvertes du drap des morts, je frémis d'une secrète horreur.

Le sacrifice était consommé. J'avais prononcé les vœux qui me liaient pour cinq ans. La fatalité, ou la providence, si vous voulez, avait accompli son œuvre: j'étais religieuse.

C'est-à-dire que je ne m'appartenais plus, que ma pensée, ma volonté, ma vie étaient désormais enchaînées, que j'étais vouée à tous les genres de privations, que mon corps devait être brisé, mis à la torture.

Le prisonnier, au fond de son cachot, conserve, sous le poids de ses chaînes, la faculté de rêver à ce qui lui plaît. La religieuse, fidèle à la règle, n'a pas une pensée, pas un désir, pas une faiblesse qui ne doivent être soumis au contrôle du prêtre et de la supérieure.

Ce joug rigide qui succédait au joug trop indulgent de la famille, comment le supporterais-je ?

Un déjeuner somptueux offert par *notre pauvre maison* réunit Monseigneur et les familles. Nous parûmes au dessert, et, comme la maison n'était pas cloîtrée, il nous fut loisible de nous promener sur la cour des parloirs. Le jeune comte de Marcillac essaya un compliment. Sa mère, de la parole et du geste, lui imposa silence ; cependant je crus démêler dans les mots entrecoupés qu'il m'adressa le nom de cousine.

Le lendemain de notre profession, la Générale nous fit appeler chez elle. Après un petit speech assez pâteux, amplifiant toujours le même texte et guerroyant contre nos pauvres parents que nous ne devions plus revoir et qui ne devaient plus exister pour nous, elle nous remit à chacune un exemplaire de la règle à l'usage des professes.

Ce livre assez volumineux ne renferme absolument rien qui ne soit indiqué dans la règle du noviciat. Les prescriptions et les défenses sont identiques, seulement il y a plus de détails, et la question des trois vœux : pauvreté, obéissance et chasteté, y est traitée à fond, trop à fond peut-être, au sujet du dernier vœu.

Si c'est là ce qu'on appelle le secret des cloîtres, — et j'affirme n'en point connaître d'autres, — c'est une vraie raillerie.

La grande règle ne m'a rien appris que je ne connusse très-bien étant novice. Je savais donc qu'il ne me serait plus permis de rien posséder en propre, qu'il faudrait soumettre tout mon être à la volonté des supérieurs et demeurer à jamais chaste par le corps et l'imagination.

Plus tard, quand je fis des vœux perpétuels, et après cinq ans d'exercice et de séjour en diverses maisons, je ne me trouvai pas plus instruite qu'au début.

C'était la règle et toujours la règle, avec ses enseignements minutieux et despotiques, le code parfait de l'obéissance aveugle et de la domination exclusive.

— Des mystères, de ces mystères inavouables aux yeux du monde, je n'en ai vu nulle trace.

Peut-être les anciens cloîtres avaient-ils réellement quelques secrètes et condamnables pratiques ; peut-être enfouissaient-ils sous leurs voûtes impénétrables de mystérieuses iniquités. Leur organisation prêtait merveilleusement aux abus et aux suppositions, et dans ces forteresses monastiques, affranchies de toute surveillance, il a dû se commettre systématiquement des crimes et des injustices atroces.

L'esprit des cloîtres n'a pas changé ; mais l'application de sévérités outrées est maintenant bien difficile en France. Ce n'est pas qu'il ne puisse se rencontrer quelque martyre isolée derrière ces grilles, que ne franchit point qui veut ; alors ce sont des faits particuliers qui demandent la complicité de la famille et qui ne sauraient plus être érigés en règle commune. Bien entendu, je ne parle ni des États pontificaux, ni des autres pays où tout ce qui tient à l'Église est encore placé au-dessus des lois.

Quant aux intrigues, aux captations, aux tentatives de domination insensée, tout cela n'est un mystère pour personne et se pratique au grand jour et les fenêtres ouvertes.

Je dois dire aussi que notre congrégation n'étant point soumise à la clôture grillée, il y règne, malgré le despotisme des supérieurs, comme un semblant de liberté que ne connaissent plus les religieuses étouffées entre de grands murs et de sombres grilles. Chez nous les murs et les treillis noirs n'ont d'autre raison d'être que d'interdire l'accès au public.

Après la profession, il est d'usage de rester encore quelque temps à la maison-mère, soit pour se perfectionner en certaines études, soit pour se fortifier et se préparer à la vie plus extérieure des pensionnats et des ouvroirs.

Excepté Mlle Malaret, que l'on fit partir aussitôt que le père eut compté la dot, nous demeurâmes plusieurs mois au noviciat. Malgré les sévères injonctions de la règle qui défend les amitiés particulières, en ce qu'elles amollissent le cœur et nuisent à la charité générale, je m'étais attachée à Marie de Béverlan ; cette frêle et charmante créature sentait comme un besoin de protection ; elle se rapprochait de moi, comme une enfant de sa mère : nous avions un grand désir de n'être pas séparées ; malheureusement nous laissâmes percer quelque chose de cette innocente affection ; on nous blâma sévèrement à la coulpe quotidienne, et Marie de Béverlan fut retenue à la maison générale, tandis que moi je partis pour l'Auvergne.

La règle défend aussi de convoiter tel ou tel emploi, de préférer une fonction à une autre. Cette indifférence absolue à laquelle un petit nombre de sujets, ou plus parfaits ou plus niais, arrivent avec le temps, est rarement le partage des jeunes professes. Aux heures de récréation, pendant l'abandon d'une petite causerie, il est difficile que le secret désir de chacune ne se trahisse pas ; ainsi je

savais que Mme Antonine (Mlle Malaret) et Mme Marthe, la jeune bossue, souhaitaient ou la lingerie, ou la sacristie, enfin quelque emploi qui les éloignât du contact des pensionnaires ; au lieu que moi, je rêvais la classe, le pensionnat, comme de juste, et non l'école de charité.

Je ne sais ce que devinrent mes compagnes : ces choses-là ne s'apprennent jamais que par hasard. Moi, je tombai en pleine Auvergne, dans une petite ville, où l'on venait de fonder une maison. Tout manquait à cette maison : les bienfaiteurs, trop empressés d'avoir leur pensionnat, leur couvent à eux, destiné à écraser deux écoles laïques, n'avaient pas attendu, pour faire venir les dames, que les travaux indispensables fussent terminés. Les murs suaient la chaux et le plâtre ; les peintres et les maçons travaillaient au milieu de nous. C'était une véritable confusion.

La supérieure, femme courageuse, se maintenait calme en face de ce désordre ; elle cherchait à débrouiller le chaos qui nous entourait ; notre dénûment était extrême, et ma première pensée fut un sentiment de surprise... Comment la maison-mère, si riche, si abondamment pourvue de toutes choses, n'envoyait-elle pas quelque secours?

Je découvris bientôt le motif de cette parcimonie ; en n'accordant rien, les supérieurs généraux suivaient la ligne de conduite des communautés qui visent aux richesses ; ils mettaient les fondateurs et les protecteurs de la nouvelle maison en demeure de parer à toutes les dépenses : il eût été honteux de laisser mourir de froid et de faim de pauvres filles que l'on avait demandées avec instances, en leur promettant monts et merveilles.

Nos bienfaiteurs étaient assez mécontents. La charge qui leur incombait dépassait leurs prévisions et leurs moyens. Les quêtes à domicile, une loterie mal accueillie, ne produisirent que des sommes insignifiantes. Nous étions au mois de novembre : ouvrir les classes avant l'hiver était matériellement impossible.

Une saison rigoureuse mit le comble à nos souffrances. On avait établi des poêles dans les diverses pièces, mais nous n'avions pas toujours du bois en quantité suffisante pour combattre l'humidité mortelle qui transperçait nos vêtements et nos pauvres grabats. Nous étions toutes plus ou moins malades.

Mme Andrée, notre supérieure, à demi vaincue par ces épreuves, écrivit enfin à la maison-mère. Pour mener à bon port la petite ruse commerciale, on lui répondit que cette fondation n'entrait pas dans les calculs de la congrégation, que si les personnages qui l'avaient sollicitée ne pouvaient pas la soutenir, on allait procéder incessamment au rappel des religieuses.

Cette lettre atteignit très-bien son but. Nos fondateurs épouvantés remuèrent ciel et terre. On organisa une nouvelle quête et, pour agir plus efficacement sur la bourse des habitants, on décida que deux sœurs conduites par un curé de la ville se présenteraient dans chaque maison.

J'étais la dernière arrivée et la plus jeune professe, cependant Mme Andrée me désigna pour l'accompagner. Cette préférence souleva un de ces mouvements de jalousie dont ne sont pas exemptes les pauvres filles qui vivent sous le voile. De mon côté, je ressentis un chatouillement vaniteux, je devinais que mon extérieur n'était pas étranger au choix de la supérieure.

Cette quête fut très-fructueuse. Elle eut l'avantage de nous mettre en rapport avec les meilleures familles de... La mère Andrée imposait à tout le monde par sa politesse affectueuse, par la douceur de sa voix et l'humilité de ses manières, tandis que mon orgueilleuse beauté attirait les yeux et semblait un défi jeté au monde que j'avais dédaigné.

Les aumônes, les dons de toute nature encombrèrent bientôt notre petit parloir. Une émulation de générosité remplaçait l'indifférence des premiers jours.

Les dames de... voulurent nous visiter à leur tour. Avec la supérieure, on demandait la *belle religieuse ;* et ces visites étaient suivies de nouvelles charités, si bien qu'au printemps, notre petite communauté, sortie des langes de sa pauvreté, se trouvait dans des conditions régulières. La chapelle avait des ornements ninon luxueux, au moins propres et convenables. Les dortoirs assainis étaient prêts à recevoir des pensionnaires. Ce qu'avaient désiré et prévu les âmes charitables qui nous avaient appelées, ne se fit pas attendre; les pensionnats séculiers furent désertés, la majeure partie de leurs élèves passa sous notre direction.

De ces commencements difficiles il ne nous resta d'autres fâcheux souvenirs que quelques santés compromises et deux poitrinaires que l'on envoya mourir à Paris. Mais qu'importe un sujet de plus, un sujet de moins?... C'est comme dans les régiments un jour de bataille, on serre les rangs, et tout est dit. D'ailleurs la victoire était à nous: la congrégation était dotée d'un nouvel établissement, et nos sœurs de Paris n'avaient rien déboursé.

CHAPITRE V

Un miracle de saint André — Lettre surprise. — Maladie de ma mère. — Je pars pour Saint-Marceau. — Désespoir inutile. — Ce qu'était la famille de ma mère. — Mon ange gardien. — Je suis rappelée à la Maison générale. — Renvoyée en province. — Effets du laudanum. — Une antipathie sous le voile.

La régularité que la gêne et les embarras de notre installation avaient un peu mise à néant, ne tarda pas à reprendre ses droits. Mme Andrée, jusqu'alors la plus pacifique des supérieures, fit sentir vertement son autorité ; les fonctions furent distribuées, les offices et les jeûnes devinrent obligatoires. Vu notre petit nombre, nous n'étions que dix dames de chœur et deux sœurs servantes, chaque religieuse était pourvue d'un double emploi ; l'une de ces dames était à la fois

assistante et sacristine, telle autre faisait une classe et s'occupait de l'économat. La supérieure me garda près d'elle comme secrétaire ; en même temps, je dus faire la classe à cinq ou six petites pauvresses qui parlaient patois et m'entendaient à peine. Ma santé commençait à décliner ; les fraîcheurs de l'hiver me causèrent des douleurs assez vives, et la mauvaise nourriture me délabra tout à fait l'estomac.

Cependant il fallait marcher allègrement : j'avais devant moi l'exemple de mes compagnes ; toutes souffraient; personne ne se plaignait. Une seule échappa aux suites des imprudences et des misères passées. Ce fut Mme Andrée. Les plus simples regardaient la conservation de cette chère santé comme un miracle. J'avoue que, l'approchant de plus près, je ne pouvais partager leurs pieuses illusions.

Notre bonne mère, qui jugeait sans doute, dans sa profonde sagesse, que le chef de sa petite armée ne devait pas avoir de défaillances, avait pris secrètement toutes ses mesures pour se conserver dans un état florissant. Sa chambre particulière (les supérieures ont droit à cette distinction) avait été libéralement chauffée et calfeutrée. Le bon père Amédée, excellent vieillard, grand amateur de ses aises personnelles, avait ordonné un matelas au lieu d'une paillasse, et Mme de Lavaux, une des bienfaitrices, avait envoyé un édredon.

Grâce à ces précautions, grâce à une discrète petite armoire pourvue de quelques douceurs, Mme Andrée, tout en donnant l'exemple de la mortification au réfectoire, se portait admirablement bien. A la récréation, lorsqu'elle était entourée de son jeune troupeau, c'était à qui l'adulerait et la flatterait : Voyez donc notre bonne mère!... est-elle belle, est-elle fraîche!... C'est la très-sainte Vierge et son bon patron qui l'ont préservée : elle qui est restée des journées tout entières sans prendre de nourriture pour nous distribuer sa portion!...

La bonne fille souriait doucement ; était-ce un sentiment de secrète satisfaction sur le succès de ses petites ruses ou une innocente raillerie de notre simplicité qui mettait ce sourire sur ses bonnes lèvres vermeilles ?

Notre supérieure était une femme d'une quarantaine d'années, d'une taille moyenne, mais bien prise. Son visage frais et rondelet n'avait rien de remarquable qu'une expression très-marquée de douceur et de bonhomie ; ses yeux bleus, ses cheveux blonds, la finesse et la transparence de sa peau, son accent surtout, accusaient une origine normande. C'était au fond une bonne religieuse, dévouée tout entière à son œuvre, et qui, pour la parfaire et l'accomplir, eût au besoin franchi le toit des maisons. Du sang normand qui coulait dans ses veines, elle avait conservé, sans s'en douter peut-être, une finesse tant soit peu astucieuse et un entêtement que rien ne pouvait mater. Aussi était-ce la seconde fois qu'elle était envoyée en fondation.

Fille d'un pauvre fermier et portant le nom vulgaire de Patrouillet, Mme Andrée était arrivée, par son entente des choses conventuelles, par son adresse, sa

persévérance, ses succès, à occuper une place importante dans la congrégation.

Un petit gain d'amour-propre l'empêchait de signer sœur Patrouillet. Les prospectus envoyés aux familles, les bulletins trimestriels, tous les papiers destinés au dehors portaient la signature de sœur Andrée, supérieure. Du reste, je n'ai guère vu que des supérieures nobles signer leur nom de famille.

Mes fonctions de secrétaire me rapprochaient forcément du cabinet de la supérieure. Notre mère n'avait reçu qu'une éducation campagnarde, et son orthographe était déplorable ; aussi étais-je chargée de la correspondance et des comptes de la maison. Je travaillais habituellement dans une petite pièce attenante au sanctuaire gouvernemental.

Le hasard voulut qu'il me manquât, un jour, je ne sais quoi, plume ou papier. Mme André était sortie, la porte de son cabinet était ouverte ; j'entrai chez elle et, en furetant sur le bureau, j'aperçus une lettre portant le timbre de Saint-Marceau. Je reconnus l'écriture de Lambert.

Un horrible battement de cœur souleva ma poitrine, une curiosité invincible me fit saisir cette lettre que j'ouvris en frémissant. Elle avait six jours de date...

Que devins-je, ô mon Dieu ! lorsque mes yeux aveuglés par l'émotion me laissèrent entrevoir ces mots funestes : Votre mère se meurt !... elle vous réclame !... Et plus bas une autre écriture, celle du curé de Saint-Marceau, le remplaçant de l'abbé Desherbiers, appuyant de son autorité et de sa conscience de prêtre les supplications de Lambert : Envoyez de suite, disait-il en s'adressant à la supérieure, envoyez sans tarder la sœur Soubeyran. Hors de là point de conversion possible, point de sacrements pour la mère...

J'avais rassemblé mes forces pour lire jusqu'au bout Une rapide défaillance envahit alors tout mon être et je tombai au pied du bureau.

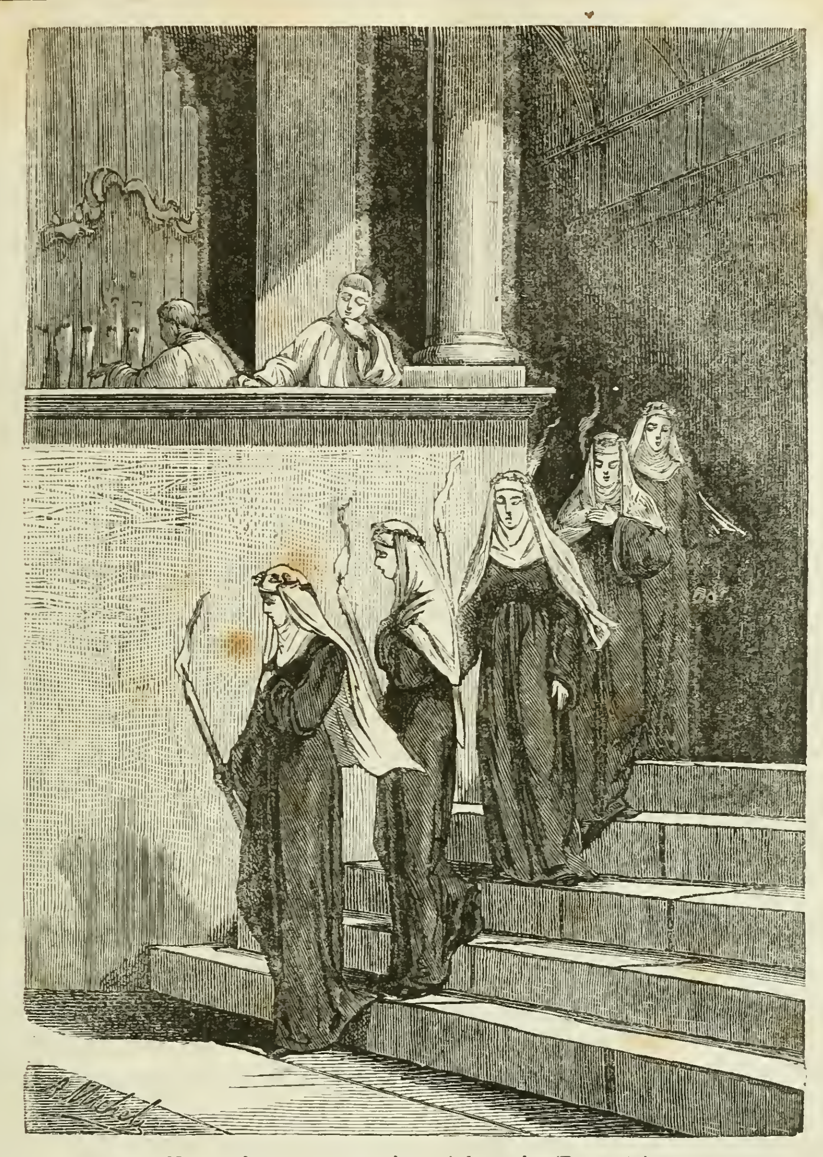
Lorsque je revins à moi, j'étais étendue sur la couchette de Mme André, entourée de quelques religieuses... Je ne pouvais ni parler, ni pleurer. La supérieure seule connaissait le secret de cette subite indisposition. Elle fit sortir tout le monde.

Ses premiers mots furent ceux-ci : Vous voyez, ma chère enfant, combien un moment d'oubli de vos devoirs vous coûte cher... Votre curiosité...

— Malheur sur vous ! m'écriais-je en l'interrompant et en fondant en larmes, vous laissez mourir ma mère, vous la laissez mourir impénitente et désolée !... et vous appelez ma curiosité une punition !... mais c'est une grâce de Dieu, un châtiment de votre misérable dureté !... Laissez-moi partir, ajoutai-je avec égarement, je veux revoir ma mère !...

Je sautai à terre et, sous l'effort d'une volonté désespérée, je pus me tenir debout.

La mère Andrée, pâle et confondue, essaya de me calmer... J'ai écrit à Paris, me disait-elle, je n'ai pas encore reçu de réponse ; la règle...



Nous avions toutes un cierge à la main. (Page 58.)

— Oh ! la règle ! la règle !.. repris-je amèrement ; est-ce donc qu'il y a une règle quand il s'agit de la perte éternelle d'une âme, et que cette âme est celle de ma mère !... Je veux partir !.. oui, je veux partir, aujourd'hui même, tout à l'heure !...

— Ma fille, ma chère sœur ! c'est impossible ; je n'ai pas d'autorisation.... C'est si grave... la responsabilité....

— Je prends tout sur moi, dites que je me suis enfuie... que je suis partie malgré vous. Oh ! je vous en conjure, ma mère, ma bonne mère, ayez pitié de mes larmes, de mes angoisses... songez à la mort funeste de mon père !...

— Impossible ! impossible, ma sœur.

— Eh bien ! dis-je en m'élançant vers la fenêtre, que je meure donc aussi, impénitente et damnée !...

Égarée, hors de moi, j'essayai d'ouvrir cette fenêtre. Madame Andrée appela au secours. Toute la communauté s'émut. Je pleurais et je criais, je m'accusais à haute voix du malheur de mes parents, je suppliais mes compagnes de prendre parti pour moi, de m'aider à fuir, dussé-je m'en aller à Saint-Marceau à pied et en mendiant mon pain.

Mon calme, ma tristesse, mes habitudes de douceur et de soumission rendirent cette scène plus poignante. On avait envoyé quérir le père Amédée ; il était à déjeuner chez madame de Lavaux... Lorsqu'il entra, on fit encore sortir les autres religieuses, je restai seule en face de mes deux juges.

— Je me prosternai en gémissant aux pieds du supérieur... Celui-ci n'avait aucune connaissance de la lettre de Lambert, et il fallut une assez longue explication pour le mettre au courant de cette malheureuse affaire... Il ne déguisa ni sa surprise, ni son indignation, et, jetant sur moi un regard de profonde pitié, il dit à madame Andrée : — N'est-ce donc pas assez que cette enfant ait sur le cœur la mort de son père ?... Que l'on aille aux voitures, que l'on s'informe et qu'elle parte; vous donnerez pour compagne à madame Anatolie la sœur Marianne.... Vous entendez, ma mère, tout ceci est sérieux, et je vais surveiller moi-même l'exécution de mes ordres... Il appuya sur ce mot.

Deux heures après j'étais sur la route d'Orléans ; seulement, au lieu de la sœur Marianne, on m'avait donné pour ange gardien une dame de chœur, madame Marceline.

Pendant ces soixante lieues qui me parurent durer une éternité, je souffris tous les martyres d'une mortelle inquiétude et d'une impatience sans bornes.

Parties de R..,. à onze heures du matin, nous étions à Orléans le lendemain sur les sept heures. Madame Marceline voulait attendre la voiture publique qui partait à midi et demi : à force d'instances, j'obtins une voiture particulière ; toujours la question de sauver l'argent.

Il était presque dix heures quand nous partîmes pour Saint-Marceau ; affaissée dans un coin de la calèche, je jetais pourtant de temps à autre un regard douloureux et voilé sur ces belles campagnes qui me rappelaient tant de souvenirs et semblaient me reprocher mes ingratitudes et les fautes du passé....

Toute la pompe d'une belle journée d'avril rayonnait autour de nous ; cette splendeur printanière, ce luxe de la nature rajeunie formaient un cruel contraste avec l'horrible chagrin qui m'étreignait le cœur. Bientôt je reconnus les sites, je vis de loin le clocher de la Varenne et une petite chapelle plantée à mi-côte sur un versant crayeux. Nous approchions de Saint-Marceau. Retrouverais-je ma mère vivante ? me reconnaîtrait elle ? pourrais-je encore entendre sa voix et recevoir mon pardon ?... Hélas !

Dans le chemin qui séparait la grande route du village, nous commençâmes à rencontrer des paysannes en deuil. Il était plus de midi, heure à laquelle finissaient les services. Frappée d'une terreur folle, d'un pressentiment fatal, je m'écriai : Ah ! mon Dieu ! l'on vient d'un enterrement ; c'est-elle !.. c'est-elle !.. je ne la verrai plus.

Madame Marceline, droite et froide comme une statue, essayait, non de me consoler, mais de réprimer les éclats de ma douleur. — A mesure que nous avancions, les gens en noir devenaient plus nombreux ; sur la place de l'Église, des groupes de paysans parlaient et gesticulaient. Je jetai les yeux sur la maison de mes infortunés parents... Toutes les fenêtres étaient closes !

Je poussai un cri affreux. Je me sentais défaillir et mourir. Madame Marceline donna au cocher l'ordre de retourner sur ses pas.

J'avais encore assez la conscience de moi-même pour comprendre la portée de cette injonction. Je me soulevai, je tentai d'ouvrir la portière, j'appelai les paysans. Il y eut une lutte entre ma compagne et moi. En prévision d'un malheur, elle avait ordre de me ramener de suite, sans me permettre de rentrer à la maison paternelle. Notre voiture fut bientôt entourée ; on me reconnut. Un homme du village prit la tête des chevaux et le cocher épouvanté le laissa faire. Madame Marceline furieuse dut céder à la force.

La grille s'ouvrit devant nous : En sortant de la voiture, je tombai dans les bras de Lambert. Il pleurait à sanglots. Au seuil de la maison, une belle personne, coiffée d'un fichu noir, pleurait aussi. Je devinai ma cousine Raymonde.

Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée : tous ces paysans revenaient du convoi de ma mère.

Oh ! quel horrible spectacle que cette maison déserte ! quelle douleur atroce ! quels épouvantables remords !... Et quelle dure parole, lorsque Lambert me dit d'une voix navrée : Il est trop tard !

Je ne sais pas bien ce qui se passa durant ces premières heures ; anéantie, brisée, désespérée, je me souviens que j'étais allongée sur le canapé du salon, repoussant toute consolation et demandant à Dieu de terminer ma misérable vie.

Madame Marceline s'occupait de fouiller les meubles, de bouleverser les papiers ; mais un obstacle imprévu l'arrêta, les scellés avaient été mis la veille.

Notre pauvre Marianne, qui n'avait jamais quitté le service de mes parents, ma cousine Raymonde, arrivée seulement depuis un mois, s'empressaient autour de moi ; elles tâchaient d'apaiser ma douleur !...

En voyant ces deux excellentes créatures, je compris dès lors que j'avais été une étrange dupe.

Mon premier acte de volonté fut de monter à la chambre de ma mère ; conduite et soutenue par Lambert, j'entrai, en frémissant dans cette chambre où régnait le désordre de la mort. Je m'agenouillai avec un inexprimable serrement de cœur devant le lit, encore tiède du dernier soupir de ma mère et portant l'empreinte

de ses membres roidis. Je ne pouvais plus pleurer; le saisissement m'étouffait.

L'ange gardien me suivait pas à pas, elle voulait me contraindre à partir : elle me sommait, au nom de la *sainte obéissance*, de n'avoir d'entretien particulier avec personne et de quitter des lieux où ma présence devenait désormais inutile. Révoltée de son odieuse sécheresse, de ses ordres impérieux, je n'hésitai pas à lui prouver que je me tenais pour un temps affranchie du pouvoir despotique de la *règle*.

Je me retirai avec Lambert et Raymonde et j'acquis la triste connaissance des intrigues qui avaient à jamais brisé ma vie ; le voyage en Gascogne, l'adoption de ma cousine étaient autant de fables inventées pour égarer mon esprit.

Le lendemain les scellés furent enlevés : madame Marceline prétendait diriger et conduire toute chose ; elle tenait surtout à s'emparer des papiers. Encouragée par la présence de mes amis, je la remis sévèrement à sa place, et pas un papier ne fut détruit, avant que Lambert ou moi en eussions pris connaissance.

J'esquisserai brièvement ce que j'appris, tant par mes conversations avec Lambert et ma cousine, que par des lettres et des papiers trouvés dans le secrétaire de mes parents.

Ma mère infortunée était la fille du dernier duc de Moret; elle était sœur de père de la vieille marquise de Marcillac et se trouvait ainsi la tante de la duchesse, mademoiselle de Marcillac ayant épousé un cousin de la branche aînée.

La marquise, lors de son mariage, avait exigé de son grand-père, seul depuis plusieurs années et presque ruiné par la Révolution, des comptes de tutelle très-rigoureux ; de plus, elle avait épousé un homme particulièrement odieux à son père, et ses exigences d'argent avaient achevé de les brouiller.

Le duc de Moret, réduit à une extrême pénurie, ayant mené déjà une vie plus ou moins aventureuse, reprit à cinquante-six ans son bâton de voyageur. Il s'embarqua et partit pour le Levant. Il fut absent je ne sais combien d'années, cinq ou six ans peut-être, puis il revint au château de Moret, une masure qui ne tenait plus debout. Il ramenait de ses voyages une délicieuse créature d'origine turque ou persane. Ils étaient légitimement mariés, et mon grand-père, une fois rentré en France, fit toutes les démarches nécessaires pour faire régulariser cette union contractée à l'étranger.

Le dépit de la marquise fut extrême; elle voua une haine mortelle à sa jeune belle-mère et se répandit en bruits calomnieux, tant sur elle que sur son père. Cette pauvre et douce étrangère, qui ne parla jamais notre langue, était, au dire de madame de Marcillac, une esclave achetée sur le marché de Constantinople, tandis que mon grand-père affirmait qu'elle était princesse dans son pays et d'une noblesse qui ne le cédait en rien à celle des Moret et des Marcillac.

Était-elle musulmane, ou juive, ou païenne ? le vieux duc garda toujours un silence obstiné sur ce point : il s'opposa à toutes les tentatives de conversion et

laissa ma grand'mère avec son idiome et son costume étrangers et la religion qu'elle tenait de ses ancêtres.

A son retour en Gascogne, le duc de Moret, que l'on savait ruiné par la dureté de sa fille, reparut à Bordeaux, à Saint-Sever et à Moret, dans des conditions de fortune qui surprirent tout le monde. Il acheta des terres, fit restaurer son château, et eut un grand train de maison.

La première année de son retour en France, la belle duchesse accoucha d'une fille. Cette fille était ma mère.

Les Soubeyran étaient des tenanciers de Moret. Ma grand'mère paternelle, belle paysanne, robuste, saine, venait aussi d'avoir un enfant; on la choisit pour nourrir la fille de ses maîtres.

Le duc adorait sa jeune femme ; l'enfant qu'elle lui avait donnée, l'isolement où la maintenait son ignorance de notre langue et de nos coutumes, tout se réunissait pour resserrer les tendres liens de leur affection.... Ils vivaient presque en tête-à-tête au fond de leur château, s'occupant de cette fille chérie, la fleur et la gaieté de leur existence monotone.

Ma mère fut élevée au sein de la splendeur, entourée des recherches de la fortune et des mille gâteries d'une tendresse passionnée, car l'étrangère, bannie pour jamais des chaudes régions qui avaient éclairé ses jeunes années, épanchait sur ce cher rejeton toutes les effluves de son âme ardente.

Douze années de bonheur s'écoulèrent. On parlait au loin du château de Moret, de ses hôtes un peu bizarres et surtout de la fantaisie des ameublements. Par un ressouvenir de la terre natale, la duchesse avait cherché à donner à tout ce qui l'entourait un reflet de son cher Orient.

De temps à autre, le clergé, stimulé par la marquise de Marcillac, soit par les transports d'un zèle indiscret, cherchait à pénétrer dans la paisible retraite de mes grands-parents. Le duc, depuis son retour, avait abandonné toutes les pratiques du culte catholique; le bruit courait que, vaincu par les caresses de la belle odalisque, il s'était fait musulman. Ce qui est certain, c'est que ma mère, lors de sa naissance, n'avait pas été présentée à l'église.

Ma grand'mère Soubeyran, admise à l'intimité du château, avait été témoin d'une visite de l'archevêque. Elle avait entendu mon grand-père dire au prélat d'une voix hautaine et sévère : Les prêtres ont conseillé ma fille et l'ont mariée contre mon gré... les prêtres ont fait mourir ma première femme de chagrin. J'ai rompu avec votre culte : qu'on me laisse en repos.

Cependant une grande douleur était réservée au vieillard. Sa jeune femme, après avoir langui toute une année, finit par succomber. Son corps ne fut point déposé en terre sainte ; mon grand-père acheta une pièce de terre voisine du cimetière ; il y fit construire un monument, tel que ceux qui se voient dans les cimetières musulmans, et il déclara qu'il voulait reposer plus tard auprès de sa

femme bien-aimée.... Sur la pierre on avait gravé ces simples mots : *Gulmare, duchesse de Moret, née à Beyrouth, morte au château de Moret....*

Ma mère avait alors environ treize ans ; elle était belle comme un ange, grande et formée comme une jeune fille de dix-huit ans. Elle parlait à peine français, un peu italien ; élevée par le duc et la duchesse, elle s'entretenait avec eux dans la langue de sa mère.

J'ignore ce qui se passa vers cette époque, comment le duc de Moret mit ordre à ses affaires et quelles précautions il prit contre une branche aussi haineuse qu'avide. Mon grand-père survécut deux ou trois ans à la perte de sa jeune femme. La dernière année de sa vie, il fit appeler un célèbre avocat de Paris ; il était agité, inquiet sur le sort de sa fille, il redoutait l'influence du marquis, l'implacable méchanceté de sa femme.... La mort le surprit au milieu de ces anxiétés, et ma mère, sa fille chérie, tomba entre les mains des Marcillac.

On était alors en pleine Restauration, le clergé jouissait d'une influence sans bornes, et le marquis, congréganiste et absolutiste passionné, se sentit assez fort pour attaquer et le testament fait récemment et la validité du mariage de son beau-père.

Les droits de l'orpheline, mal défendus par des hommes aux gages de ses adversaires, furent mis à néant. Au mépris du droit et de la justice, le mariage fut déclaré nul et de nul effet, et ma mère, déchue de sa position d'enfant légitime, reçut, à titre de pension alimentaire, la modique somme de trente mille francs.

Les Marcillac s'emparèrent effrontément des valeurs, des bijoux, des riches vêtements... Tout ce qui appartenait personnellement à ma grand'mère devint la proie de ces nobles spoliateurs.

Aussitôt après la mort du duc de Moret on avait conduit ma mère dans un couvent de Bordeaux ; elle dut passer subitement de la liberté à l'esclavage, d'un palais féerique entre les murailles nues et glacées d'un cloître.

Ce n'était pas tout, il fallut convertir cette fille de la païenne, l'instruire et faire de son baptême et de son abjuration une cérémonie à grand orchestre, très-propice aux intérêts de la communauté.

Abandonnée à elle-même, et sentant profondément son isolement et sa faiblesse, ma mère, convaincue ou non, ne pouvait qu'accéder à la volonté qui pesait sur elle. L'archevêque de Bordeaux présida la cérémonie et fut son parrain, la femme de je ne sais quel homme de robe, sa marraine.

La famille de Marcillac ne souhaitait plus qu'une seule chose : c'était que leur infortunée parente ne sortît jamais de la dévote prison où ils l'avaient enfermée.

Conseillée en secret par sa nourrice, ma mère ne se révolta point ; elle feignit d'accepter avec résignation le sort qu'on lui préparait. Livrée sans contrôle à la direction des religieuses, on lui refusait toute communication avec l'extérieur. C'est ainsi que ses frères de lait, mon père et les autres Soubeyran se présentèrent en vain pour la voir ; seule, la mère Soubeyran, accompagnée du curé de Moret,

fit ployer plusieurs fois la sévère consigne. Le curé était si vieux, ma grand'mère si respectable, que l'on n'osait leur refuser le parloir.

De temps à autre les sœurs de... engageaient doucement l'orpheline à prendre l'habit. Elle ne s'y refusait pas et elle convenait même volontiers que, au point de vue temporel, elle ne saurait mieux agir.... Que ferait-elle dans le monde?... qui l'y recevrait?... quel serait son sort, privée qu'elle était de famille et d'affections!

Lorsque la nourrice venait la visiter, elle lui apportait toujours quelque petit présent : fromage, miel, châtaignes, pauvres et chers souvenirs de la vallée de Moret. Un jour, elle joignit à ces provisions champêtres une pelote, ouvrage, disait-elle, de sa plus jeune fille... La bonne femme accompagna son offrande d'un coup d'œil si expressif, que ma mère, renfermée dans sa chambre, défit en hâte la pelote : cette pelote contenait, avec deux pièces d'or, une longue lettre d'Adolphe Soubeyran. Il rappelait à ma mère qu'elle serait majeure à la fin de l'année et par conséquent, libre d'elle-même; il l'engageait à ne point se lier par des vœux avant ce terme si prochain; enfin il lui disait que, si elle parvenait à s'échapper, la pauvre chaumière de ses parents l'abriterait à son arrivée, qu'ils seraient tous heureux de la protéger et de se dévouer pour elle. Il ajoutait que sa mère avait en outre un secret à lui confier....

C'était bien, mais le couvent était grillé et cloîtré... comment faire pour sortir?

Voici de quelle façon ma mère recouvra sa liberté : après avoir montré quelque hésitation, elle avait fini par demander à son tuteur la permission de rester au couvent. Cette permission lui fut octroyée de grand cœur. Quelque temps avant sa vêture, elle affecta une tristesse, un accablement excessifs ; on lui arracha sans peine l'aveu du motif de cette agitation intérieure. Elle avait, disait-elle, un désir inextinguible de revoir le château de Moret et surtout de visiter une dernière fois la tombe de ses parents...

Les Marcillac hésitaient.... Cependant trompés par l'extrême douceur de la jeune fille, par sa résolution spontanée de prendre le voile, sollicités par la supérieure elle-même, ils consentirent enfin.

On envoya l'intendant de Moret à Bordeaux; une femme de confiance l'accompagnait. On leur remit ma mère. Trois jours devaient suffire à cette excursion. En arrivant à Moret, la jeune novice émancipée tout à coup sauta légèrement de l'équipage, et, au lieu de prendre le chemin du château, elle s'enfuit en courant vers la maison de sa nourrice...

Le désappointement de ses conducteurs fut inouï; ils n'osaient rentrer au château, tant ils étaient pénétrés de la gravité d'une pareille aventure.

Les seigneurs de Moret réclamèrent en vain la fugitive (elle était majeure depuis huit jours). On tenta de l'enlever, mais la famille Soubeyran fit bonne garde, et deux mois s'étaient à peine écoulés que la fille du duc de Moret épousait, dans

l'église même du village, Adolphe Soubeyran, sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie.

M. et madame de Marcillac, au paroxysme de la fureur, quittèrent le pays avant la noce.

Tout dans cette union semblait réuni pour les froisser et les pousser aux derniers emportements. Leur rage impuissante ne trouva d'autre épanchement que la haine mortelle qu'ils jurèrent à ma mère qui les avait joués, et surtout au mari qu'elle avait accepté.

Mes parents durent plaider pour rentrer en possession des 30,000 francs reconnus à l'orpheline. Heureusement pour eux, le vieux duc de Moret, inquiet jusqu'à sa dernière heure, malgré les précautions dont il s'était entouré, avait remis secrètement à la nourrice de l'argent et des bijoux, destinés à ma mère et en cas de malheurs imprévus.

Mon père voulut aussi tenter de faire réhabiliter le mariage de mes grands parents. Il y eut un procès long et scandaleux qui salit fort la famille de Marcillac, mais qui n'aboutit à rien, qu'à rendre plus ardente une rancune sauvage et passionnée. Il est probable que, sans la révolution de 1830, mon père eût été destitué.

Ce grand événement politique plaça le noble et l'officier sur le même plan; mon père, en je ne sais quelle occasion, blessé d'un geste insolent de la marquise, provoqua son beau-frère. Celui-ci refusa de se battre et montra au grand jour une lâcheté qui le rendit méprisable et ridicule.

Plusieurs années s'écoulèrent. Mon père et ma mère, envoyés au loin, avaient oublié ces vieilles inimitiés; mais leurs cruels parents se souvenaient, eux; ils veillaient et ne les avaient jamais perdus de vue.

Le marquis était mort; sa veuve, plus vindicative que lui, s'il était possible, avait soufflé au cœur de sa fille les sentiments hostiles qui dévoraient son existence.... Tel était le mystère de l'intérêt si grand que j'avais inspiré à la vieille marquise, ma tante, et à la duchesse, sa fille et ma cousine. Un autre motif plus puissant que la haine avait contribué à nouer les intrigues dont nous devions être les tristes victimes, mes parents et moi. Je ferai connaître ce motif lorsque le temps sera venu.

On peut aisément se figurer la révolution que produisirent en moi ces révélations inattendues et l'indignation que j'éprouvai en parcourant quelques-unes des lettres que j'avais écrites : dénaturées, tronquées, plusieurs avaient dû être supprimées; d'autres me parurent l'œuvre d'un faussaire habile ; si je reconnaissais à peu près mon écriture, je n'avais aucun souvenir d'avoir tracé de ma main de pareilles choses : ces lettres expliquaient et justifiaient la sévérité de mon père et de ma mère.

A mesure que la lumière se faisait, Lambert et Raymonde me suppliaient de rester à Saint-Marceau et de rompre avec des femmes abominables qui m'avaient trompée et qu avaient été la cause de tous nos malheurs.



Une curiosité invincible me fit saisir cette lettre. (Page 64.)

L'inventaire nous réservait de nouvelles déceptions. Il n'y avait plus chez ma mère, ni argent, ni bijoux, rien qui eût quelque valeur; il ne restait que le linge et les meubles. Qu'étaient devenus et le prix de la maison et la somme destinée à ma dot? Madame Marceline commençait à montrer d'injurieux soupçons et à incriminer la probité de Lambert et de ma cousine, lorsque le notaire de Saint-Marceau déclara que ma mère, avant de mourir, lui avait dit avoir mis ce qu'elle possédait à l'abri de la rapacité des gens qui lui avaient enlevé sa fille.

On sut aussi que deux mois avant le terme fatal, un étranger avait passé vingt-

quatre heures à la Tour. Personne, pas même Lambert, ne pouvait dire quel était cet homme; il était venu et il était reparti mystérieusement.

Enfin, pour clore le chapitre des désillusions, j'appris que l'abbé Desherbiers, déjà bien compromis avant de venir à Saint-Marceau, avait été convaincu d'entretenir avec mademoiselle Dufougeray des liaisons plus que suspectes. Chassé honteusement de la commune, il avait été interdit par son évêque. Voici quel était le digne prêtre que l'on avait introduit au parloir de la maison générale, pour jouer devant moi une atroce comédie.

J'acceptai sans murmure, et comme une juste punition, l'exhérédation qui me frappait; profondément affligée, n'attendant plus rien d'une existence que mes remords devaient rendre insupportable, je complétai l'œuvre de ma mère et j'abandonnai à ma cousine tout ce qui restait sous ce toit désolé. Les haut-le-corps, les menaces de madame Marceline me touchaient peu; sa fureur qui tournait au burlesque n'avait pas le don de m'émouvoir.

Je restai six jours à la Tour, le temps d'examiner les papiers et de mettre fin à de misérables affaires, dont je souhaitais par-dessus tout ne plus entendre parler.

Ce furent d'horribles jours, des jours d'ineffable douleur. Cette maison déserte, ce jardin dévasté, les larmes de Marianne, de Raymonde, la morne tristesse du pauvre Lambert: tout me reprochait cruellement mes torts, ma faiblesse, mon ingratitude et la fatale confiance que j'avais accordée à des gens indignes.

Avant de quitter pour toujours ce pauvre village de Saint-Marceau, je voulus saluer d'un dernier adieu la tombe de mes malheureux parents. En franchissant le seuil du cimetière, un frisson de mort glaça mon sang, je tombai à genoux, presque inanimée, au pied du monument sous lequel reposait le vénérable Chenier. Il me sembla le voir se dresser pâle et menaçant devant mes yeux égarés.

Durant cette semaine d'angoisses et de larmes, ma compagne ne me témoigna pas la moindre pitié; elle ne m'adressa pas un mot de bienveillance ou d'encouragement: rien que des reproches sur mes infractions à la règle....

Notre retour fut silencieux. En rentrant à R... je reçus de madame Andrée un accueil plus que froid; elle-même venait d'être malmenée au sujet de mon voyage. On avait rappelé le père Amédée à Paris : je ne tardai pas à le suivre.

Je m'attendais à quelque scène violente, à quelque rigoureuse punition; mais, contre mes prévisions, la Générale me traita doucement, elle m'imposa une légère pénitence; elle évita toute question irritante ou affligeante et n'entra dans aucune explication. De mon côté, je gardai la même réserve, mais au fond, mon cœur était ulcéré; je me demandais comment des religieuses, des prêtres vénérables (bien entendu, j'écarte l'abbé Desherbiers), avaient pu prêter les mains à d'aussi coupables manœuvres. La famille de Marcillac, par haine, par vengeance, par désir d'éteindre une branche détestée, avait certainement ourdi toute cette trame. Quelle prime avait-elle accordée à ses complices?...

J'étais plongée dans une tristesse pleine de remords. Rien ne pouvait me dis-

traire. Rivée désormais à la lourde chaîne que je m'étais imposée, je pensais, avec une espèce de rage désespérée, combien il s'en était peu fallu que la liberté me fût rendue : au moment même où mon père avait été frappé, ma pauvre mère, à bout de rigueur, se préparait à venir me chercher.

Le système des temporisations, si cher à tout ce qui relève de l'Eglise catholique, avait porté ses fruits habituels.

Je passai quelques semaines à la maison générale, puis on me renvoya en province ; cette fois je fus dirigée sur les frontières de la Belgique. Pendant mon séjour à Paris, je n'entendis plus parler des Marcillac.

La nouvelle supérieure était une bonne fille, un peu simple, mais noble et appartenant à une très-grande famille de Normandie. Elle était supérieure pour la forme ; en réalité, c'était la maîtresse du pensionnat qui dirigeait la maison ; celle-ci était froide, sèche, d'une humeur inégale.

Il y avait dans la maison un atelier de broderie pour ornements d'église. Sans tenir compte du mauvais état de ma santé et du besoin d'exercice et de distraction qui m'eussent été nécessaires, après les horribles secousses morales que je venais d'éprouver, on me plaça au métier.

La première année fut un vrai martyre. Courbée tout le jour sur une tâche impossible, je me rappelais parfois ces contes de fées, que j'aimais tant lorsque j'étais enfant... Si je relevais mes yeux fatigués, éblouis par l'éclat du tissu, je voyais dans le vague de la pénombre les visages des amis de ma jeunesse... mon cœur se gonflait, je pleurais silencieusement ; la voix rigide de la maîtresse d'atelier me réveillait de ces tristes extases : Prenez garde, disait-elle, sœur Anatolie, vous allez tacher votre ouvrage.

J'accomplissais machinalement, sans goût comme sans répugnance, chacun des actes et des devoirs de la vie religieuse. Je recevais avec la même indifférence le blâme et les compliments... Les punitions mesquines, humiliantes pour la dignité humaine, ne m'effleuraient même pas.

J'étais dans la période de tiédeur, disait-on ; on essayait de m'aiguillonner : la supérieure, les confesseurs ordinaires et extraordinaires me sermonnaient à tour de rôle.

Je souffrais cruellement de l'estomac. La nature de mon travail, la mauvaise qualité de la nourriture, la quantité restreinte, le froid excessif que nous endurions sur nos paillasses, et plus que tout cela le ver rongeur qui déchirait ma poitrine, avaient détruit cette belle santé que j'avais apportée de Saint-Marceau.

Personne ne s'occupait de mon dépérissement. Après tout, je n'étais pas la seule qui souffrît ainsi. Je ne me plaignais jamais ; cependant un jour mes forces défaillirent tout à fait ; on dut m'emporter au dortoir, de là je fus conduite à l'infirmerie.

Le pieux médecin de la maison, un homme dont je n'oublierai jamais la phy-

sionomie bigote et farouche, ordonna quelques adoucissements et je ne sais quoi encore. Au bout de dix jours il déclara que j'étais en état de reprendre mes travaux et mes exercices.

En ces jours de faiblesse et de langueur, on me présenta divers papiers à signer. J'étais sous l'influence torpide du laudanum, j'avais peine à tenir une plume, je signai pourtant en plusieurs endroits. La supérieure était là, flanquée de l'inévitable maîtresse du pensionnat. On me dit que ces papiers ragardaient un reliquat de compte, sur l'arrangement qui avait suivi la mort de mon père. On m'offrit de lire, je ne l'aurais guère pu, tant ma vue était faible ; et puis, que m'importait ? je signai de confiance. A la dernière signature, quelque abattue que je fusse, je crus remarquer sur le visage des deux religieuses un sentiment de soulagement et de satisfaction.

Revenue à moi, on ne me parla plus de ces papiers ; seulement à partir de cette époque, je crus qu'on me traitait plus sèchement et plus rigoureusement.

Mon indifférence était palpable et visible, on prétendit que je scandalisais la communauté.

Madame Sosthénie, la maîtresse du pensionnat, entreprit de me soumettre, de me dompter !... mais je n'étais nullement révoltée : fille désolée et repentante, je portais au fond de mon cœur le deuil éternel de mes parents. Que de fois, en considérant les basses injustices que l'on exerçait envers moi, que de fois, dis-je, je songeai à ces êtres si bons et si tendres, qui m'avaient prodigué tant de soins et de caresses, et que j'avais payés d'une ingratitude sans nom. Quelquefois aussi le souvenir de Georges surgissait de la profondeur de mes tristesses.

Ce système de persécutions, ces tracasseries incessantes finirent par m'irriter les nerfs, au point que la patience manqua souvent de m'échapper.

La supérieure, excellente créature au fond, mais dominée par madame Sosthénie, impuissante à me protéger contre cette violente et subite antipathie, ne crut pouvoir mieux faire que de provoquer mon changement de résidence.

CHAPITRE VI

Nouveau changement. — Incident de voyage. — Une supérieure énergique. — *L'établissement* de Madame Ludivine. — Le père Augustin. — Un voisin à héritage. — Le mensonge érigé en système est-il un péché ? — Embarras financiers. — Les pensionnaires et les chanteuses de la tribune. — La robe du Père Philippe.

Il y avait à peine dix-huit mois que j'étais à C... Je ne sais ce que nos supérieurs écrivirent à Paris pour motiver ce nouveau changement.

Le prêtre qui nous dirigeait était un grand jeune homme pâle, maigre, austère. Il ne paraissait jamais au milieu de nous et nous ne le voyions qu'à l'église ; il était dur et sec au confessionnal, non pas à la façon du P. Gabriel, qui semblait fatigué de tous les *fagots* dont nous l'entretenions ; la sécheresse, la promptitude

du P. Fulgence avaient un tout autre caractère ; vous eussiez dit un homme assis sur des charbons ardents, pour un nombre de minutes déterminé, impatient de voir finir son mortel supplice... Il prêchait rarement et trouvait toujours le moyen de se faire suppléer par un ecclésiastique de la ville ; s'il était obligé de s'exécuter et de prêcher lui-même, ses sermons étaient sombres, décourageants ; il affectionnait les descriptions de l'enfer, il se plaisait à commenter les visions de sainte Thérèse et, dépassant le texte lugubre, il donnait la chair de poule aux jeunes religieuses et aux pensionnaires.

Lorsque je fus admise à lui faire mes adieux, il me reçut assez mal ; comme je n'avais aucun démêlé particulier avec lui, ce mauvais accueil me surprit ; il me laissa debout au milieu de son cabinet ; il me toisait des pieds à la tête d'un air ironique et dédaigneux...

— Vous allez trouver à qui parler, me dit-il ; la supérieure de la maison où l'on vous envoie n'est ni une madame Hélène, ni une madame Sosthénie ; elle saura bien apaiser votre diabolique orgueil.

Je ne répondis rien. Outre que toute réplique au supérieur est contraire à la règle, je n'aurais pas convaincu un homme de parti pris, un homme qui partageait à mon égard les sentiments malveillants de madame Sosthénie.

Je m'agenouillai pour recevoir sa bénédiction ; il me l'accorda en rechignant.

Selon l'usage de la congrégation, je ne sus où l'on m'envoyait qu'au moment de monter en voiture. Je retournais non loin de cette pauvre ville d'Auvergne témoin de mes premiers pas dans la vie claustrale. Je ne savais ni le nom de la supérieure, ni l'importance de la maison.

Pendant le cours du voyage, les vagues menaces du P. Fulgence me revenaient à l'esprit et me troublaient au point que je ne pouvais réciter mon office. Une autre cause de distraction se joignit à ces inquiétudes.

A R..., un jeune officier d'infanterie monta, lui troisième, dans le coupé. Bien que j'eusse repris pour voyager ce qu'on appelle au couvent la livrée du monde, c'est-à-dire le costume laïque, les vêtements noirs de la converse, notre maintien embarrassé, nos manières de béguines, indiquaient suffisamment des religieuses en obédience.

Une fois casé et convenablement drapé dans son manteau, l'officier voulut être aimable : ses regards cherchèrent à pénétrer le voile épais qui couvrait mon visage ; il m'adressa quelques paroles d'une voix douce et d'un beau timbre ; cette voix me rappela la voix de Charles Bertin, comme l'uniforme me rappelait et mon père et le bon Georges. Je répondis à peine en indiquant mon livre d'offices.

Un flot de pensées amères, de souvenirs déchirants s'emparèrent de moi : je revis dans leurs détails effrayants de précision chacune des phases de mon existence depuis le jour où le misérable curé de Saint-Marceau s'était insinué dans ma confiance....

En dépit de mes efforts, de l'amour-propre, de la crainte que m'inspirait la con-

verse, espion dévoué de madame Sosthénie, j'éclatai en sanglots. La converse honteuse essayait d'imposer silence à ma douleur.

L'officier intervint : Que signifie un pareil désespoir, me dit-il avec émotion, est-ce donc, madame, que l'on vous ferait violence? où vous conduit-on? Si l'appui loyal d'un honnête homme vous est nécessaire, parlez, je suis prêt à vous protéger, à vous défendre...

J'étais hors d'état de proférer une seule parole, j'étouffais. Le système nerveux, sur lequel on avait agi sans ménagement et sans relâche, avait subi chez moi une perturbation momentanée et complète, et il m'était aussi impossible de cesser de pleurer que de cesser de vivre...

Aux questions multipliées et pressantes de l'officier, la sœur Madeleine répondit que j'étais malade, que l'on m'envoyait sous un climat plus doux pour me rétablir ; elle ajouta, ce qui n'était pas plus vrai que le reste, que j'étais sujette à de semblables crises.

Le verbiage monacal de cette fille, ses mensonges retentissaient à mes oreilles comme une insurportable crécelle et prolongeaient la crise.

Le militaire nous quitta aux environs de Bar-le-Duc ; avant de descendre il me renouvela ses offres de services ; j'étais assez bien remise pour le remercier et lui dire que je me rendais de mon plein gré où l'on me conduisait... Le jeune homme hésitait et regardait ma compagne avec une sorte de défiance, puis il arrêtait sur moi des regards sympathiques, dont l'expression franche et douce me pénétrait : au moment de mettre pied à terre, il me jeta tout bas son nom et son adresse, et il dit tout haut : Si vous avez besoin de moi...

La converse était tout yeux et tout oreilles.

Son premier soin en arrivant fut de travestir cette aventure ; selon elle, j'avais joué la comédie pour attirer l'attention de cet officier, j'avais provoqué un horrible scandale, enfin elle ne savait trop si ce monsieur n'était pas une ancienne connaissance : nous paraissions nous entendre ; peut-être était-il aposté pour m'enlever..., etc., etc...

La supérieure devant qui je comparus aussitôt m'interrogea d'une façon mortifiante et grossière, tout à fait en dehors des habitudes de la congrégation, où, à défaut de cœur, on rencontre au moins les formes de la politesse et de la bonne compagnie. J'avouai franchement à madame Ludivine les impressions produites sur moi par des souvenirs de famille.

— Vous n'êtes pas une vraie religieuse, ma sœur, me répondit-elle avec une hauteur pleine de dureté ; comment ! après trois ans de profession, vous ne savez pas mieux maîtriser vos sens ! c'est déplorable ! tâchez de vous réformer radicalement et rappelez-vous que vous ne devez penser qu'au bon Dieu et à l'accomplissement de vos devoirs... Allez, pour débuter ici, vous ferez trois jours de pénitence.

Je m'agenouillai. Il paraît que je n'inclinai pas assez la tête, car madame Ludi-

vine me l'abaissa brusquement en me disant : Plus bas que cela. D'où venez-vous donc ? Est-ce ainsi que l'on fait les génuflexions à C.....

Dieu ! pensai-je, que vais-je devenir ! Si l'on commence de cette manière, par où finira-t-on ?

Quelque fortement troublée que je fusse, j'avais cependant jeté un rapide coup d'œil et sur la supérieure et sur le luxe excentrique de son salon. Sans effort d'imagination, je devinai la grande dame, la riche héritière, sous l'humble habit de la recluse.

J'appris le soir que cette jeune supérieure, si méprisante, si altière, n'était autre que madame de Boys-Crespin. Sa fortune et son nom expliquaient assez le rapide chemin qu'elle avait fait dans la voie des dignités. Agée à peine de vingt-cinq ans, elle était supérieure depuis deux ans.

Je me rappelai le portrait peu flatteur que j'en avais entendu faire aux deux vieilles professes.

Durant les trois jours que je passai à la salle de pénitence, je fis un sérieux examen de conscience ; à part les désobéissances de mon voyage de Saint-Marceau et cette hardiesse que j'avais eue de disposer du mobilier et des effets de ma mère, ma conscience, au point de vue de la règle, ne me reprochait rien de grave. Mon insouciance n'était ni calculée, ni volontaire, c'était la triste conséquence d'un état maladif et chagrin ; et cet orgueil qu'on me reprochait sans cesse tenait beaucoup plus à l'expression naturelle de mon visage qu'à des sentiments de révolte ou d'estime de moi-même.

Jamais, ni à cette heure-là, ni plus tard, je n'ai pu m'expliquer la répulsion que j'inspirais à madame Sosthénie et à l'aumônier. Peut-être ce mauvais vouloir datait-il d'une circonstance fortuite que je ne m'explique pas mieux que cette haine jumelle....

Un soir, j'avais obtenu de la maîtresse d'atelier la permission de prendre l'air quelques instants. Je trouvai la porte du jardin grande ouverte. Au lieu de rester dans une petite cour sur laquelle donnait la salle de travail, je m'avisai de franchir le seuil de cette porte. Il faisait presque nuit. Une ombre noire, que je reconnus pour l'aumônier, rasait mystérieusement les ormeaux de la grande allée ; il vint de mon côté en tendant la main ; une légère exclamation de surprise m'avertit que ce n'était pas moi qu'on attendait. Je rentrai précipitamment ; madame Sosthénie traversait alors la petite cour ; je crois qu'elle ne m'aperçut pas. A son tour, elle franchit la porte du jardin, elle la referma sans bruit et tâcha de dissimuler le mouvement de la clef dans la serrure.

Avais-je donc été aussi malencontreusement indiscrète que le poëte de la cour d'Auguste, et ma nouvelle résidence était-elle une sorte d'exil chez les Sarmates ?

Quoi qu'il en fût, je pris les résolutions les plus chrétiennes et les plus régulières du monde durant cette retraite forcée ; je tâchai de faire abnégation de ma propre

volonté et de me résigner d'avance aux mauvais traitements qui m'étaient peut-être réservés.

On m'essaya dans divers offices, à la dépense, à la sacristie ; malgré mes bonnes résolutions, je tournais encore parfois un œil d'envie vers le pensionnat ; l'éducation que j'avais reçue, mes aptitudes, mon goût : tout m'attirait de ce côté. Je fus définitivement casée à la *roberie*, c'est-à-dire à une sorte d'atelier où se confectionnaient et se raccommodaient les vêtements des religieuses.

La maison de G..., naguère une des plus médiocres de la congrégation, avait pris, sous la direction de madame de Boys-Crespin, une importance considérable... Madame Ludivine avait acheté, à droite, à gauche, des terrains, des maisons ; elle était dans les plâtres et les bâtiments depuis le matin jusqu'au soir. Tous ses soins tendaient à la prospérité matérielle de son couvent ; le reste allait un peu à la diable, et c'était une conséquence inévitable du caractère et du passé de la supérieure.

Je m'attacherai désormais à reproduire, dans un tableau fidèle, l'intérieur et les misères générales de l'établissement où je passai les dernières années de ma vie religieuse. Je dis établissement à dessein, car, en vérité, cela ne ressemblait plus guère à un couvent.

Pour ce qui me regarde personnellement, j'y reviendrai rarement : qu'il me suffise de dire qu'après quelques mois de renouvellement et d'efforts, je retombai plus accablée que jamais sous le poids d'une tristesse qui m'absorbait ; seulement je fus plus prudente qu'à C..., peut-être dira-t-on plus hypocrite : je déguisai mieux mon profond ennui et ma soif de liberté.... Une religieuse qui s'ennuie, qui regrette ses vœux est une espèce de monstre dont le monde se défie. J'assistai en spectatrice indifférente aux petits drames, aux mesquines comédies que j'avais chaque jour sous les yeux.

L'établissement de madame de Boys-Crespin, sa maison, car elle l'appelait presque toujours ainsi (substituant le pronom personnel au pronom collectif), sa maison, dis-je, avait été fondée à peu près dans les mêmes conditions que notre maison de R... en Auvergne ; cette fondation remontait à une vingtaine d'années. Comme le couvent de R..., elle était destinée à faire concurrence à quelques pensionnats séculiers en pleine prospérité. Soit que l'organisation du pensionnat régulier ne fût pas satisfaisante, nos sœurs de G... végétèrent péniblement ; plusieurs fois, il fut question de supprimer cette succursale. Non-seulement elle ne rapportait rien à la maison-mère, mais elle donnait lieu à des inquiétudes sérieuses sur sa solvabilité.

La supérieure générale écrivit à l'évêque de G.... Selon les habitudes cauteleuse de la congrégation, elle ne s'avança point positivement, mais elle laissa entendre au prélat que l'on pourrait bien retirer les dames et abandonner sa ville épiscopale.

Monseigneur de G..., qui n'avait pas alors d'autre pensionnat religieux, répondit



Je me prosternai aux pieds du supérieur. (Page 66).

à la Générale : « Envoyez-nous une supérieure énergique ; les filles que vous nous avez données jusqu'à présent étaient ou incapables ou trop vieilles... Il y a du bien à faire ici. »

Pour répondre au vœu de l'évêque, on envoya madame Ludivine de Boys-Crespin.

En arrivant à G..., la supérieure énergique trouva une modeste maison bourgeoise, à laquelle avaient été réunis quelques bâtiments indispensables, un grand jardin assez mal cultivé par deux vieux convers, et entre ces murs paisibles, une

quinzaine de dames, quelques sœurs servantes, dix-huit pensionnaires, vivant sous la pacifique direction de madame de Grancion, une sainte fille, à laquelle on avait soutiré 800,000 francs ; on l'avait reléguée là sous prétexte de santé, mais au fond parce qu'elle avait montré des velléités de regret au sujet de sa fortune. Le Père supérieur, autre vieillard chagrin et dépouillé, lui tenait compagnie.

Les offices se chantaient aux heures voulues ; la règle s'observait, sinon dans toute sa rigueur, au moins avec une bonne foi sincère et pieuse... Le pensionnat était relativement mieux tenu que le reste de la maison. On donnait aux jeunes filles une instruction forte, solide, assez étendue. L'éducation était un peu bourgeoise.

La maîtresse du pensionnat, issue d'une petite bourgeoisie de province, avait emporté dans son administration certaines idées bonnes autrefois, mais qui aujourd'hui ne sont plus de nature à faire la réputation d'un pensionnat. On apprenait aux jeunes filles à coudre, à raccommoder le linge, à confectionner des vêtements ; les plus grandes faisaient elles-mêmes leur lit. Madame Amélie les obligeait à cultiver de petits jardins. Aux récréations, elle aimait à les voir remuer la terre, planter et arroser des fleurs. Elle les excitait aux jeux brillants. Peut-être cela valait-il mieux que les causeries en tête-à-tête, les grands airs sérieux, le fruit mûr avant son entier développement.

Madame de Boys-Crespin devait nécessairement renverser et changer toutes ces vieilleries.

La supérieure qu'elle remplaçait, madame de Grancion, eut une honorable retraite... à l'infirmerie. On l'entoura de vénération comme une vieille idole usée, on lui donna deux converses pour la servir ; et tout bas, bien bas, on fit circuler le bruit que sa tête avait tant soit peu déménagé. On se servit de ce moyen pour écarter poliment les anciennes pensionnaires qui venaient la visiter.

Cette bonne sainte fille, cette véritable religieuse est morte la troisième année de son séjour à G..., et j'affirme devant Dieu que sa raison était parfaitement intacte. Seulement elle avait des regrets ; peut-être des remords et des scrupules au sujet de l'exhérédation complète de sa famille. Son vieux compagnon d'infortune fut renvoyé à la maison générale. On changea à peu près tout le personnel de la maison.

Le terrain ainsi déblayé, madame Ludivine commença pour ainsi dire une nouvelle fondation. Elle avait amené avec elle un aumônier de son choix : un père d'un âge mûr et d'une nullité complète, car, avant tout, elle voulait être maîtresse et maîtresse absolue.

Voici ce qu'elle avait obtenu en deux ans ; je ne parle pas des moyens, mais je constate le succès :

Deux maisons contiguës, achetées au prix que les gens indépendants des congrégations savent mettre à des immeubles convoités par ces congrégations ; un grand terrain cédé par la ville à un prix non moins exorbitant.... Lors de mon arrivée,

s'élevaient sur cet emplacement d'immenses constructions, très-luxueuses comme détails d'architecture, un vrai palais. Ces bâtiments étaient destinés à remplacer l'ancien couvent, où l'on était bien à l'étroit, malgré les annexions successives.

Le pensionnat comptait plus de soixante pensionnaires. Madame de Boys-Crespin avait éliminé adroitement ce qu'elle appelait dédaigneusement le *petit monde*. Toutes les pensionnaires appartenaient soit à la noblesse, soit à la haute bourgeoisie ; celle-ci se trouvait toute fière de caser ses filles dans l'édifiante société des demoiselles de l'aristocratie... des modèles, en général, ayant reçu leur première éducation des filles de chambre de leurs mères.

A ce pensionnat florissant, madame Ludivine avait ajouté deux industries productives ; premièrement une maison de retraite pour les dames : là, on ne demandait ni blason remontant aux Croisades, ni même un pauvre petit *de* ramassé n'importe où : les bons écus sonnants, les belles fermes, les immeubles bien établis primaient le nom. Ces dames étaient soignées comme coqs en pâte, selon le degré de leur fortune et de leur générosité. On les dégageait de toute espèce de souci, même de celui de percevoir leurs rentes et d'administrer leurs biens. De plus, on leur garantissait le privilége d'une bonne mort.

Il fallait que les familles fussent bien irréligieuses, bien avides pour crier et se plaindre... Peut-on mieux employer son argent qu'à se procurer en ce monde une existence tranquille et à s'assurer pour l'autre les bonheurs du paradis ?

La seconde industrie consistait dans une maison de commerce, un vrai magasin ouvert à tout venant et à tout payant, On y trouvait depuis les menus hochets de la dévotion jusqu'aux étoffes d'or et d'argent à cinquante francs le mètre. Les pensionnaires pouvaient acheter là (*au prix de revient*, bien entendu, nos sœurs ne gagnaient rien du tout !) du papier, de l'encre, des crayons, du fil et des aiguilles, des dessins de broderie et de la mousseline, des perles, du canevas, de la laine, du sucre d'orge, de petits pains à la fleur d'oranger, fabriqués dans la maison et vendus, je n'ose dire combien ; enfin jusqu'à un verre d'eau sucrée (cinquante centimes).

Les marchands de la ville s'émurent de cette concurrence : ils avaient l'impudence de demander pourquoi on ne faisait pas payer patente à ces commerçantes voilées. On leur répondit que les dames de... ne tenaient pas boutique ouverte, que chacun est libre de faire chez soi ce que bon lui semble et qu'ils eussent à se tenir tranquilles, s'ils ne voulaient perdre la pratique de telle ou telle grande maison.

Un atelier de broderie et de couture complétait l'ensemble du magasin, et, comme les religieuses n'étaient pas assez nombreuses pour répondre à toutes les commandes, on faisait travailler au dehors de pauvres ouvrières, en retenant sur leur travail le profit du marchand.

Nous étions plus de quarante dames, douze à quinze converses, une dizaine de frères ; enfin, on avait été obligé de prendre des servantes à gages, pour les pensionnaires en chambre.

Madame de Boys-Crespin trônait comme une reine heureuse au milieu de la petite cour qui l'entourait. C'était une personne d'assez belle taille, ayant la tournure et les manières très-mondaines. Elle se soignait beaucoup ; son linge était d'une finesse sans pareille et d'une éclatante blancheur. La pauvre sœur qui le *dressait* recevait plus souvent des reproches que des compliments. Je crois qu'on fabriquait exprès pour elle l'étoffe de ses vêtements ; mais tout ce soin minutieux ne pouvait racheter les disgrâces de son visage. Madame Ludivine était blonde ou plutôt rousse ; sur un front bas et plat, se dressaient deux bandeaux rebelles à l'eau et à la pommade, tant les cheveux étaient gros et rudes ; des yeux d'un bleu pâle, presque sans regard, un nez large du bout et trop court, une bouche mal fendue formaient un ensemble peu attrayant. Cependant, en abordant madame de Boys-Crespin, l'impression de laideur s'atténuait un peu : elle avait la peau de cette blancheur particulière aux rousses qui vivent à l'abri du hâle et du soleil, des dents magnifiques; elle souriait volontiers à tout propos. Sa voix était douce, insinuante avec ses égaux et ses favorites; mais elle était brève, impérieuse, lorsqu'elle s'adressait aux inférieurs et à celles d'entre nous qui nous trouvions exclues de son intimité.

Sa cour se composait d'une douzaine de religieuses et formait comme un petit cénacle. En arrivant, madame Ludivine avait tenté de m'enrôler dans ce troupeau choisi, car elle était assez grande dame pour n'être pas jalouse de la beauté de celles qu'elle appelait ses chères filles ; mais elle rencontra chez moi une tristesse opiniâtre et si peu d'admiration pour ses grandes entreprises, qu'elle se hâta de me confiner dans un emploi obscur ; j'avoue que je lui en sus gré.

Les appartements de *Madame* ne ressemblaient en rien au modeste logement d'une fille consacrée à Dieu ; son salon était charmant, meublé avec une recherche pleine de goût et de miévrerie... Du temps de madame de Grancion, il n'y avait là que des fauteuils, une table, un secrétaire démodé... On eût dit que madame de Boys-Crespin se plaisait à faire revivre en elle ces types d'abbesses mondaines du siècle dernier. Elle n'avait pas changé d'humeur depuis le temps où elle jetait les torchons au visage de madame Céleste. Sa gaieté n'était pas moins choquante que ses tristesses; elle l'exerçait sans ménagement aux dépens de tous ceux qui lui tombaient sous la main, et l'on redoutait encore plus sa causticité que ses rebuffades. L'évêque du diocèse, celui qui l'avait fait venir, passait lui-même au crible de ses amères railleries.

Un de ses plastrons habituels était le pauvre père Augustin, notre aumônier, brave homme d'environ cinquante ans, d'une intelligence bornée, d'un visage aussi commun que ses manières ; un véritable paysan dégrossi. Dominé par un malheureux penchant, il prêtait le flanc à tous les ridicules : il aimait la table. Il était devenu gros et rond comme un tonneau. Madame Ludivine lui avait conseillé de demander l'exemption de la règle pour cause de santé; elle lui faisait servir les choses les plus délicates et les plus capables de flatter son appétit. Lorsqu'il ve-

nait à la récréation, la figure empourprée, soufflant comme un bœuf sous le harnais, la supérieure éclatait de rire. Elle courait à lui, elle s'informait de sa santé, elle entrait dans des détails puérils, presque inconvenants... Elle lui demandait s'il avait bien dormi, bien digéré. Le père Augustin se prêtait à toutes ces plaisanteries de la meilleure grâce du monde. Je crois cependant qu'elles allaient souvent plus loin que l'épiderme ; mais comment se rebiffer contre une supérieure qui le faisait si bien dîner... La gourmandise l'emportait sur la dignité sacerdotale.

Ce prêtre humilié, presque dégradé par sa misérable faiblesse, cet homme gonflé de victuailles était excellent au fond. Dans les jours difficiles, je trouvai en lui un conseiller plein de cœur et de sagesse, un appui ferme et consciencieux.

Tels étaient nos deux supérieurs.

Lors des premiers temps de mon séjour à G... les constructions marchaient grand train, l'argent ne manquait pas encore, paraît-il... D'ailleurs, nous avions un voisin qui s'en allait rapidement, et madame de Boys-Crespin avait de sérieuses prétentions sur l'héritage, ou tout au moins sur un legs important. Le moins qui pouvait revenir à notre communauté était la maison qu'habitait ce monsieur et le grand jardin contigu à nos murs. Il les avait, disait-on, promis à madame Ludivine, et celle-ci, comme la laitière de la fable, bâtissait en imagination sur ce nouvel annexe, elle en consacrait une partie aux communs, et se flattait de vendre le surplus une centaine de mille francs.

Ce voisin à héritage s'appelait M. de Blassac.

C'était un ancien secrétaire d'ambassade, un homme autrefois fort mêlé à la politique : atteint depuis plusieurs années d'une maladie incurable, il ne sortait jamais de son jardin : on le roulait par les allées sur une petite voiture d'infirme. Il vivait grandement et largement, il avait trois domestiques sans compter le jardinier. Les personnes qui croyaient connaître sa fortune l'évaluaient à un million... un million !...

M. de Blassac était garçon, étranger à la ville de G..., aucune personne ne l'entourait. De temps à autre, et à des époques indéterminées, il recevait la visite d'un jeune Allemand. On ne lui connaissait pas d'autres relations.

Pendant le gouvernement de madame de Grancion, quelques rapports bienveillants s'étaient établis entre l'infirme et le couvent : quelques fines mouches, et il y en a sous le voile autant que partout ailleurs, prétendaient que M. de Blassac et madame de Grancion étaient d'anciens amis que le hasard avait rapprochés.

La supérieure avait autorisé le malade à venir assister à la messe chez nous, et, pour éviter les secousses d'un pavé de province, elle avait permis d'ouvrir une porte sur un espace neutre entre les deux propriétés, de sorte que, pour arriver à la chapelle, M. de Blassac devait traverser une grande partie du jardin et de l'enclos.

Madame de Boys-Crespin se garda bien de supprimer cette licence.

Un vieillard réputé si riche, abandonné à sa domesticité, devait nécessairement éveiller les convoitises des coureurs de successions. Si, d'un côté, sa propriété joignait notre jardin, de l'autre elle s'étendait le long des murs d'un voisin non moins avide : c'était le petit séminaire. Enfin un troisième compétiteur, fondateur d'une nouvelle corporation, patronné par mademoiselle Jeannette, la gouvernante de monsieur, faisait son chemin sans bruit et tirait à lui seul plus de cadeaux et plus d'argent que les deux maisons rivales.

Le vieux diplomate s'amusait probablement de ces luttes curieuses qui rompaient la triste monotonie de ses derniers jours : tandis qu'il ne désespérait pas les courtiers du séminaire, il ouvrait largement et secrètement la main, pour venir en aide à celui qu'il appelait en souriant : ce pauvre diable d'*abbé Gendron*, et recevait courtoisement les prévenances et les gracieusetés des bonnes sœurs qu'il payait en promesses, et aussi de l'abandon des fruits et des légumes dont il ne savait que faire.

Quelque rusée que fût elle-même madame Ludivine, elle était la dupe du malin vieillard. Elle le visitait souvent ; il paraissait enchanté de sa société ; il la louait sur son esprit, sur le zèle qu'elle déployait pour accroître la prospérité de sa maison. Après la partie d'échecs, il lui faisait étaler ses plans, il les étudiait avec elle ; il approuvait ou blâmait, il indiquait des changements, des imperfections, et, quand madame de Boys-Crespin ajoutait avec un grand soupir : Cela nous coûtera bien cher !...

M. de Blassac répondait : Allons ! allons ! ma bonne mère, et la providence ?... Espérez : Dieu protége votre œuvre.

La dernière année, les visites de madame Ludivine furent si longues et si fréquentes, qu'elle crut devoir se justifier au chapitre : elle dit qu'elle attendait des secours de ce bienfaiteur de la maison, mais qu'elle s'employait surtout à lui procurer la grâce d'une bonne mort.

Cette même année, en présence de la supérieure, M. de Blassac avait remis à son notaire un pli cacheté en lui disant : Voici la part de ces bonnes saintes. Le notaire, n'ayant pas reçu d'autre dépôt, madame Ludivine se croyait légataire universelle.

Lorsque le supérieur du séminaire et notre vénérée mère se rencontraient sur le champ clos, c'est-à-dire dans le salon de M. de Blassac, ce devait être un spectacle risible.

Malgré les démonstrations affectueuses que madame Ludivine prodiguait à son vieil ami, malgré ses petits mots de tendresse et de cajolerie (elle l'appelait son petit papa), elle devait le trouver bien lent à mourir ; son orgueil souffrait du contact des domestiques et des ménagements qu'il fallait conserver vis-à-vis d'eux : elle déclarait à ses confidentes qu'elle ne serait absolument tranquille qu'après l'ouverture du testament.

A plusieurs reprises, elle avait essayé d'obtenir de l'argent comptant ; un jour

elle parla même à l'infirme d'une vente simulée de sa maison au profit de leur couvent, afin, disait-elle, d'éviter les procès qui pourraient surgir. — C'est une idée, répondit-il avec son sourire habituel, mais, ma chère enfant, à quoi bon? je vous prie, je n'ai pas de famille.

Ces mots jetés avec une sorte d'abandon rassurèrent madame Ludivine.

Le vieillard déclinait rapidement à l'époque où je fus envoyée à G... Cependant il venait encore à la messe. Je me rappelle l'avoir vu dans sa petite voiture, traînée par un laquais en grande livrée. Le maître était strictement vêtu de noir ; sur sa cravate blanche brillait un gros diamant, et je ne sais combien de décorations ornaient sa boutonnière. Son visage avait la couleur et la sécheresse du parchemin, ses joues étaient rentrées · sa chevelure soyeuse, d'un gris doux, était coquettement arrangée et parfumée; un long nez aquilin aminci par la souffrance, des lèvres minces et pâles, sur lesquelles un vague sourire était comme stéréotypé, des yeux fauves, profondément retirés sous l'arcade sourcilière, donnaient à sa physionomie un caractère prononcé de ruse et de malice.

On amenait la voiture au bas du chœur ; nos sœurs s'empressaient à l'entour ; c'était à qui apporterait le livre, la chaufferette du cher bienfaiteur. J'ai eu l'occasion de l'approcher deux ou trois fois : malgré son âge, malgré ses infirmités, le regard qu'il arrêta sur moi me fit rougir et baisser les yeux.

Enfin il mourut. Le père Augustin, madame de Boys-Crespin, nos sœurs de l'infirmerie et de la sacristie l'assistèrent jusqu'à la fin. A peine eût-il fermé les yeux, que déjà madame Ludivine agissait en héritière, en maîtresse de maison. Les valets, mademoiselle Jeannette surtout, riaient sous cape et la laissaient aller.

Le baron allemand, le commensal passager, arriva bientôt : il était muni d'un testament en bonne forme, mais de date assez reculée ; il voulait aussi faire le maître. Il eut un léger soubresaut quand on le prévint qu'un testament plus récent avait été déposé chez le notaire de M. de Blassac.

L'ouverture de ce fameux pli fut un vrai coup de théâtre : madame Ludivine, assistée de l'économe et de l'avoué de la maison, était présente.

Le paquet portait cette suscription : Pour être ouvert après ma mort... tous les cous étaient tendus, toutes les oreilles attentives. Après la première enveloppe, on en défit une seconde, puis une troisième. L'Allemand conservait son flegme germanique, madame Ludivine tâchait de l'imiter... Enfin, entre quelques feuilles de papier blanc ployées en quatre, le notaire, qui procédait magistralement, découvrit... un petit dessin finement tracé à la plume. Ce dessin représentait un *chat* et un *rat* jouant aux échecs ; au-dessous, la main bien connue du diplomate avait tracé cette légende :

A bon chat, bon rat.

Les gens désintéressés dans la question partirent d'un bruyant éclat de rire.

L'Allemand ne remua ni les lèvres, ni les yeux ; son visage n'eut pas l'ombre d'un tressaillement ; il prit le dessin et l'examina froidement.

Madame de Boys-Crespin, hors d'elle-même, s'écria : Oh ! le misérable !... et elle s'évanouit entre les bras de l'économe.

Tout devait être cruellement froissé dans cette âme hautaine. Tant de basses complaisances perdues. le travail patient et souterrain de deux années et demie anéanti, et de quelle manière !... La certitude d'être la risée de toute la ville, car une pareille aventure ne pouvait demeurer secrète ; enfin l'incroyable désastre pécuniaire qui allait suivre cette déception.

L'économe et la supérieure étaient chaque jour assiégés de demandes d'argent; certains ouvriers montraient de l'impatience, de la mauvaise humeur ; madame Ludivine avait en outre contracté quelques emprunts, le tout hypothéqué sur les promesses de celui qu'elle appelait désormais : Le vieux scélérat.

Elle fut sérieusement indisposée et garda le lit toute une semaine. Elle avait commencé par décharger sa bile sur le père Augustin : c'était lui qui avait confessé le moribond ; mais il ne savait rien faire que boire et manger ; il était tout naturel qu'il n'eût pas su prévoir et deviner cette abominable rouerie.

Après la première explosion, notre supérieure, envisageant avec plus de calme une situation extrême, s'ingénia et se tortura l'esprit pour voir ce qu'elle en pourrait tirer.

Elle s'occupa d'abord de sauvegarder son amour-propre ; elle fit défendre à toutes les religieuses de parler à qui que ce fût de cet échec, aussi bizarre qu'imprévu. Rien n'était plus raisonnable que cette défense, mais on y joignit l'ordre formel de tout nier chaque fois que l'occasion s'en présenterait,

Le mensonge imposé de cette façon éveilla chez moi certains scrupules : je réservai mes impressions. Cependant, je consultai là-dessus le père Augustin ; il était embarrassé, confus, il évita de s'expliquer nettement et me dit, en thèse générale, qu'il fallait obéir aveuglément à ses supérieurs. Je ne sais si quelques-unes de nos sœurs eurent les mêmes scrupules, je ne m'en aperçus pas à la pratique ; toutes niaient courageusement un fait que toutes savaient être vrai. Les pensionnaires, bien stylées et d'une parfaite bonne foi, servirent admirablement la cause de madame Ludivine. Les jours de sortie, ces enfants répondirent par de nouvelles et formelles dénégations aux questions de leurs parents : de sorte qu'il arriva ceci : c'est que, excepté les témoins de cette étrange mystification, tous gens d'affaires et qui ne se souciaient pas de se créer des inimitiés, personne ne put être positivement renseigné ; il arriva même que d'autres établissements religieux endossèrent par-ci, par-là, le bénéfice de l'histoire.

Ce topique appliqué tant bien que mal sur l'amour propre de madame de Boys-Crespin, il fallait panser les blessures de la caisse : c'était une autre affaire.

Le baron de Busmarch, l'héritier et, paraît-il, le fils naturel de M. de Blassac,



Je ne pouvais plus pleurer. (Page 68.)

s'empressait de régler ses affaires : il avait hâte de partir. Le séminaire essaya de profiter de cette circonstance. L'économe alla voir le personnage : il offrit un prix assez minime du vaste enclos et de la maison ; l'Allemand répondit qu'il réfléchirait, qu'il consulterait son notaire... Vingt-quatre heures après, l'économe se présenta de nouveau. La propriété avait été vendue dans la matinée.

L'acquéreur était un homme sans fortune et sans références, pourtant il s'était engagé à verser vingt-cinq mille francs au contrat et cinquante mille autres francs dans le courant de l'année. Il n'y eut qu'une voix à G... pour affirmer que

cet acquéreur n'était pas sérieux et qu'il devait être un homme de paille, soit du séminaire, soit de notre communauté.

Madame de Boys-Crespin obtenait en même temps la permission de s'en aller passer quelques jours à C... pour affaires de famille.

Elle espérait négocier un emprunt de 100,000 francs sur la nue-propriété du château dont jouissait son père ; mais elle rencontra des difficultés, des oppositions, et elle parvint à grand'peine à réaliser la moitié de la somme.

Avec cet argent on put effectuer le premier payement de vingt-cinq mille francs, les frais du contrat et apaiser les ouvriers et les fournisseurs les plus exigents.

On obtint aussi quelques secours des dames en chambre, mais c'étaient des sommes insignifiantes, en présence de l'énorme passif de la maison. Personne ne pouvait comprendre qu'en face d'une telle situation, madame Ludivine eût acheté la maison de M. de Blassac, car nos sœurs savaient bien que nous étions les acquéreurs réels...

Au lieu de paraître triste et soucieuse, notre mère était dans un état de surexcitation, de folle gaieté, non moins inconcevable que les nouvelles charges qu'elle s'était imposée. Cependant les travaux du bâtiment neuf étaient arrêtés, on doublait nos heures de travail et on réduisait nos maigres pitances. La pauvre sœur dépensière ne savait où donner de la tête.

Un soir cette bonne sœur vint à la roberie ; elle ne put s'empêcher de se plaindre. Deux jours après je fus mandée chez madame Ludivine ; je crus qu'il y avait eu quelque déclaration à ce sujet, mais il s'agissait d'autre chose.

Je trouvai madame de Boys-Crespin dans son joli salon ; elle avait sa figure des jours de fête ; son sourire était rayonnant. Venez, me dit-elle, ma chère sœur *de* Soubeyran, j'ai à causer avec vous, je vous sais une fille de tête et de bon conseil, une personnne distinguée, et si je vous ai abandonnée en quelque sorte dans un poste au-dessous de votre capacité, c'est que je n'étais pas fâchée de vous éprouver. Au prochain change des charges je penserai à vous, ma sœur. Dites-moi, ma fille, vous êtes assez proche parente de la duchesse de Marcillac ?

— Oui, ma mère, dis-je avec un tressaillement profond, oui, pour mon malheur je suis sa parente...

— Pour votre malheur? Cependant, ma chère fille, je crois savoir que la marquise...

— Ma mère, ne me parlez pas de ces misérables, je leur ai pardonné comme le doit faire une chrétienne, une religieuse, mais leur seul souvenir remue en moi des océans de douleurs et de larmes...

— Vous n'avez donc conservé aucune liaison avec cette famille ?...

— Aucune : je n'aspire qu'à une chose, c'est de les oublier à tout jamais et d'être à jamais oubliée par eux.

— Voilà des sentiments que je n'attendais pas à trouver sous notre saint habit.

Ainsi, ma sœur, vous ne seriez pas disposée à faire une démarche auprès de la duchesse : on la dit riche et bienfaisante, et notre maison est dans la détresse.

— Ma mère, cette démarche est au-dessus de mes forces et de plus elle serait, je pense, inutile... depuis la mort de ma mère, c'est gens-là n'ont plus osé se présenter devant moi...

— Parmi les connaissances que vous aviez autrefois, ma sœur, n'y aurait-il pas quelque vieille dame ayant de la fortune, une bonne âme, que vous pourriez engager à venir demeurer chez nous comme pensionnaire ? Cherchez.., réfléchissez...

— Mon isolement, ma séparation du monde sont si complets, que je ne reçois jamais de lettres, vous le savez, ma mère....

A mesure que je parlais, le visage gracieux s'assombrissait, le sourire faisait place à un froncement de sourcils mi-olympien.

— Ma sœur, me dit madame de Bois-Crespin, votre mauvaise volonté est évidente... Nous savons, du reste, que vous êtes une fille sans amour de Dieu, sans zèle pour notre maison. Vous écrirez à la duchesse de Marcillac, si je le crois à propos. Je ferai moi-même la lettre, vous n'aurez qu'à la transcrire.

Je me retirai sur ce pénible ultimatum et je reçus une bénédiction équivalente, au moins, à la bénédiction du P. Fulgence.

Le soir même, on m'apporta la fameuse lettre : c'était plat, ignoble, mendiant et surtout d'une fausseté cynique. Ma conscience, autant que le sentiment de ma position vis-à-vis de cette exécrable famille, me rendaient cette lettre odieuse. J'eus un moment de révolte et d'hésitation, pourtant j'obéis. Au point de vue de la règle, madame Ludivine était dans son droit et se trouvait seule juge de l'opportunité d'une pareille action.

Je ne sais si la duchesse répondit, si elle envoya l'argent qu'on lui demandait si bassement par mon entremise : je n'ai jamais connu les résultats de cette lettre.

En ces jours difficiles, la grande préoccupation de madame Ludivine et son seul espoir de salut, c'était de rencontrer quelque pensionnaire de chambre riche et facile à *plumer* (le mot est dur, mais je n'en sais pas d'autre pour rendre le fait dans sa triste crudité). Malheureusement cette occasion tant cherchée, tant souhaitée, ne se présentait pas.

Le P. Augustin, qui désirait se relever un peu des humiliations et des reproches que lui avait attirés le mauvais tour de M. de Blassac, proposa d'offrir une retraite aux dames du monde. Ce serait, disait-il, un moyen de faire mieux connaître la maison et d'attirer les aumônes; et puis on pourrait adroitement glisser quelques mots en faveur de l'œuvre des pensionnaires libres et même permettre aux dames qui suivraient la retraite de visiter les appartements consacrés à cette œuvre.

Madame de Boys-Crespin n'admettait guère les choses provenant d'une autre

initiative que la sienne; cependant l'idée du P. Augustin lui plut. Il n'y eut désaccord entre eux que sur le choix du prédicateur.

Les habitudes de la congrégation, son affiliation mystérieuse aux PP. Jésuites, Impliquaient naturellement l'obligation de choisir parmi eux le prédicateur: ainsi l'entendait le P. Augustin; mais notre supérieure voulait exciter la curiosité; elle pensa qu'un costume excentrique aurait ce privilége. En dépit des observations du bon Père, elle fit venir un dominicain...

Cette retraite, annoncée avec grand fracas, affichée aux quatre coins de la ville, remplit notre chapelle d'un auditoire plus vaniteux que dévot. Pendant neuf jours la communauté et le pensionnat furent en l'air... Nos jeunes filles chantaient à la tribune en compagnie de certaines dames du grand monde à réputations équivoques; ces dames venaient là escortées d'hommes que je m'abstiens de qualifier. Les toilettes étaient d'une inconvenante splendeur: vous eussiez dit le balcon d'un théâtre.

Le jour de la clôture, après la messe de communion, le Dominicain, beau jeune homme mélancolique et aux manières un peu affectées, reçut au parloir les chanteuses évaporées; il distribua des images; les adieux furent tendres et larmoyants.

Un déjeuner exquis, commandé et surveillé par le P. Augustin, fort expert dans la matière, attendait le séduisant prédicateur. *Inter cibos et pocula*, il put oublier et les fatigues de la chaire, et les douces émotions qu'il venait de subir.

A la fin du déjeuner, madame de Boys-Crespin parut elle-même accompagnée de quatre ou cinq religieuses.

Les Pères étaient de bonne humeur comme des hommes qui viennent de savourer un excellent repas. Notre mère et nos sœurs se mirent facilement à leur diapason; des plaisanteries de couvent s'échangèrent entre les interlocuteurs. Le costume du jeune disciple de Lacordaire fut examiné, loué, apprécié... On convint que si l'*habit* ne faisait pas le *moine*, il le parait beaucoup.

La sacristine osa dire, en rougissant toutefois, que le P. Philippe n'avait rien à emprunter à son habit. Notre mère, tout en approuvant ce qui regardait le Dominicain, fit des réserves pour le commun des martyrs. Voyez, par exemple, dit-elle, voyez notre bon P. Augustin, revêtez-le du costume du R. P. Philippe, je suis sûre que vous ne le reconnaîtrez plus.

— Ce n'est pas difficile de vous mettre à même de faire la comparaison, dit en riant le jeune moine : que le P. Augustin consente à passer ma robe et mon scapulaire...

— Oh! oui, mon Père, dirent en chœur notre mère et nos sœurs, faites cela, nous vous en prions... Vous allez faire un si beau moine... Que nous serons contentes de vous voir ainsi...

Le P. Augustin riait de tout son cœur.

— Mais, dit-il, je veux bien; seulement je ne sais pas trop...

— Mon Père, dit madame de Boys-Crespin, passez derrière le paravent...

— Soit..; ce sera l'affaire d'un instant...

En effet, au bout de quelques minutes, le P. Augustin reparut dans le costume du Dominicain, qui resta vêtu, je ne sais comment, à l'abri du complaisant paravent...

L'exhibition du supérieur ainsi déguisé fut saluée par des éclats de rire peu compatibles avec la gravité et la dignité religieuses.

Cette mauvaise farce fut connue de toute la communauté; elle pénétra même dans le monde. La plupart de nos sœurs, j'exclus les membres du petit conclave, étaient affligées et scandalisées du ton que prenait la maison. Pendant la retraite, une incroyable dissipation s'était introduite parmi nos pensionnaires; les maîtresses de classes voyaient leur autorité méconnue, et lorsqu'il s'agissait de répression, elles ne rencontraient aucun appui.

Tous ces détails nous arrivaient à la roberie par une jeune sœur, surveillante de récréation. Elle passait ses heures de loisir tantôt avec nous, tantôt à la sacristie; nous sûmes aussi par la même voie que la fameuse retraite n'avait presque rien rapporté à la communauté. Le jour de la fête, malgré l'affluence des grandes dames, il y avait plus de gros sous que de pièces blanches dans la bourse des quêteuses : la location des chaises suffit à peine pour payer le prédicateur, et la visite des appartements meublés n'attira pas de pensionnaires libres.

Les dames de chœur et celles d'entre les converses qui étaient douées de quelque jugement regardaient la situation comme désespérée. En dépit des sévères injonctions de la règle, nous échangions parfois certaines réflexions, certaines remarques au sujet des embarras financiers de la maison. Les plus hardies osèrent critiquer les folles entreprises de madame de Boys-Crespin.

Ces bruits, si discrets et si timides qu'ils fussent, vinrent aux oreilles de la supérieure; elle avait des espions à toutes les portes, et chaque emploi réunissant quelques religieuses devait être pourvu d'une fidèle, qui rendait compte des moindres paroles, voire même des gestes ou du silence.

Au chapitre mensuel, elle nous admonesta rigoureusement, et, sans adresser à personne un reproche direct, il fut aisé de voir qu'elle connaissait les moindres détails de nos petites causeries. Après une violente mercuriale, elle nous dit qu'elle avait l'approbation des supérieurs généraux, et que nos murmures et nos tendances de révolte lui importaient fort peu. Elle ajouta que sa confiance en Dieu était sans bornes, qu'il la soutiendrait jusqu'au bout et qu'elle triompherait des obstacles, malgré les mauvais vouloirs dont elle connaissait la source et la portée.

Nous fûmes toutes plus ou moins affectées de cet emportement hors de saison, et par un sentiment naturel, plus fort que toutes les lois monacales, nous cherchâmes involontairement autour de nous les dénonciatrices.

CHAPITRE VII

Suppléance au pensionnat. — Le buste de Henri V et celui de Napoléon III. — Mademoiselle de la Villedieu et Marie Duverger. — Coup d'œil sur la direction imposée aux élèves. — Une pensionnaire-providence. — Les grands vœux. — Est-il bon qu'il y ait des frères et des sœurs sous le même toit ? — Folie d'un novice. — Le pacte du sang. — Madame Virginie.

J'ai dit à la fin du précédent chapitre quels effets la retraite avait produits sur nos pensionnaires.

Les sorties fréquentes, soit pour chanter à la tribune, soit pour les répétitions, le contact des personnes du monde (et de quel monde !) avaient naturellement agité et surexcité toutes les jeunes têtes.

Il y avait eu, disait-on, des préférences et partout des jalousies ; ainsi on aurait choisi les chanteuses plutôt parmi les demoiselles nobles que parmi celles qui se distinguaient par l'étendue et la pureté de leur voix...

Les parents se plaignirent. Il y eut des insolences de parloir entre les dames de la bourgeoisie et les dames assez mal apprises de la noblesse. Le salon de madame de Boys-Crespin retentissait de réclamations plus ou moins aiguës. Je ne sais pas trop comment elle s'en tirait ; mais ses sympathies étaient toutes pour les personnes de sa caste.

Une inconséquence que je n'ai jamais comprise, c'est cette passion, cet engouement de la roture riche et bien posée pour la fréquentation des nobles, fréquentation achetées par des bassesses et des platitudes que n'accepteraient plus aujourd'hui un paysan ou un ouvrier...

Donc ces parents qui criaient si fort et si haut parce que mademoiselle de C... ou de B... ou de L... avait eu le pas sur leurs filles, étaient encore trop heureux de ce qu'on voulût bien les souffrir en camaraderie de pension avec ces charmantes demoiselles.

Je pus faire ces réflexions par moi-même, car madame Aimée, la surveillante de récréation, se trouvant atteinte d'une affection du larynx, je fus chargée de la suppléer pendant un mois.

Là, je vis de près ce pensionnat modèle, et j'avoue que la manière dont il était tenu m'inspira une très-médiocre édification.

La direction semblait n'avoir qu'un seul but : acquérir par toutes les concessions possibles une influence si complète sur les jeunes filles, que cette influence pût au besoin contrebalancer l'autorité de la famille. Pour arriver à ce résultat, nos sœurs, au lieu de réformer le caractère des enfants qu'on leur confiait, étaient d'une indulgence, d'une mollesse déplorables : elles devaient souffrir sans mot dire les répliques impertinentes, les petites rébellions. Il leur était défendu de punir.

Il faut, disait madame de Boys-Crespin, il faut surtout que nos pensionnaires nous aiment, afin qu'elles reviennent à nous à chaque acte important de leur

existence ; que notre maison soit toujours la leur, plus ouverte et plus tendre que la maison paternelle. Autrefois, les jeunes personnes sortaient gaiement du pensionnat et se trouvaient heureuses de s'asseoir au foyer de la famille ; moi, je veux qu'elles pleurent en nous quittant et qu'elles ne rentrent qu'à contre-cœur chez leurs parents... C'est ainsi que nous répandrons et que nous maintiendrons notre autorité sur les gens du monde...

J'étais surveillante de la première division. Il y avait là une trentaine de jeunes filles de seize à dix-sept ans. Elles ne jouaient et ne couraient jamais. Elles se promenaient indolemment en causant bals et toilettes, sermons et confréries. Je prenais au sérieux mon emploi ; c'était pendant les premiers beaux jours du printemps, les récréations se passaient au jardin, je suivais attentivement chaque groupe et je me mêlais tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Ma surveillance paraissait ennuyer les jeunes filles habituées à une plus grande liberté.

J'étais étonnée du vide et de la frivolité de leurs causeries : elles aussi se moquaient irrévérencieusement du P. Augustin. Je hasardai une légère réprimande ; mais l'une de ces demoiselles, la fille du comte d'A..., me répondit que madame Aimée était la première à provoquer ces plaisanteries et qu'elle n'y trouvait pas de mal.

Les pensionnaires se triaient un peu : je remarquai que les plus nobles, et surtout les plus riches faisaient bande à part ; elles n'admettaient dans leur cercle intime que deux ou trois de la roture, auxquelles elle faisaient payer cher cette préférence.

Dans le court espace de ma suppléance, je fus témoin d'une scène assez singulière.

Une des pensionnaires, mademoiselle de Villedieu, étalait avec affectation ses petites passions politiques ; elle avait dans sa poche un buste de Henri V qu'elle exhibait à chaque instant ; elle le baisait dévotement, comme une relique ; et pendant les récréations, elle l'offrait aux adorations de ses compagnes... Ces démonstrations me semblaient bizarres. Je voyais, non sans quelque surprise, que les plus passionnées, après la propriétaire du buste, étaient les filles de hauts fonctionnaires ; on eût dit qu'elles voulaient racheter ainsi et leur nom plébéien et la position difficile de leurs parents. Mademoiselle de Villedieu, grosse bretonne, bavarde et mal élevée, ne s'en tenait pas à l'exaltation de son roi bien-aimé. Des épithètes injurieuses à l'adresse de celui qu'elle appelait l'usurpateur, accompagnaient ordinairement les tendresses légitimes de cette enfant de quatorze ans à peine... J'eus plusieurs fois envie de la tancer et surtout de l'engager à ne pas employer des expressions basses et grossières... Comme je n'étais là qu'en passant, je me bornai à observer.

Toutes les élèves de la division ne partageaient pas le fétichisme de la petite de la Villedieu, mais personne cependant n'osait la contredire ; une seule, la fille d'un magistrat, se permettait quelquefois un mouvement d'épaules, accentué d'un sourire dédaigneux.

A l'heure où nous quittions le jardin, il était d'usage de faire une courte prière devant une statue de la Vierge, nichée sous une charmille. Claire de la Villedieu posait son cher buste sur la marche de l'autel, le visage tourné vers ses compagnes, de sorte que nous avions tout l'air de nous agenouiller devant l'une et l'autre effigie...

Un jour, c'était un lendemain de sortie, je m'aperçus que mademoiselle Duverger, la jeune dissidente, avait un air plus taquin que d'habitude. Elle suivait du regard les simagrées de la Bretonne et paraissait chercher l'occasion d'entrer en lutte avec elle. La récréation s'acheva sans conflit ; mais, au moment où Claire mettait son Henri V à la place accoutumée, Marie Duverger produisait un buste de l'Empereur et l'établissait audacieusement à côté de son compétiteur...

Un cri d'indignation partit de toutes ces jeunes poitrines, comme s'il se fût agi d'un horrible profanation. La jeune de la Villedieu sauta sur le buste malencontreux, le jeta contre terre et le foula sous ses pieds. Elle écumait de rage. Marie Duverger, froidement et sans colère, s'empara de la statuette bien-aimée et la traita avec le même sans gêne.

Tout cela s'était passé si rapidement que je n'avais pas eu le temps d'intervenir. Je ne pus que me jeter entre les deux antagonistes pour empêcher une lutte corps à corps, car mademoiselle de Villedieu accourait sur sa compagne le poing levé. Aidée de deux ou trois grandes pensionnaires, j'eus beaucoup de peine à la contenir. Le lendemain, ces pensionnaires me dirent qu'aussitôt installée en classe, la fougueuse Bretonne avait quitté son banc, qu'elle s'était élancée sur la profanatrice et qu'elle lui avait déchiré ses vêtements ; si elle ne l'avait pas frappée, c'est que mademoiselle Duverger, grande et plus forte qu'elle, s'était emparée de ses deux bras.

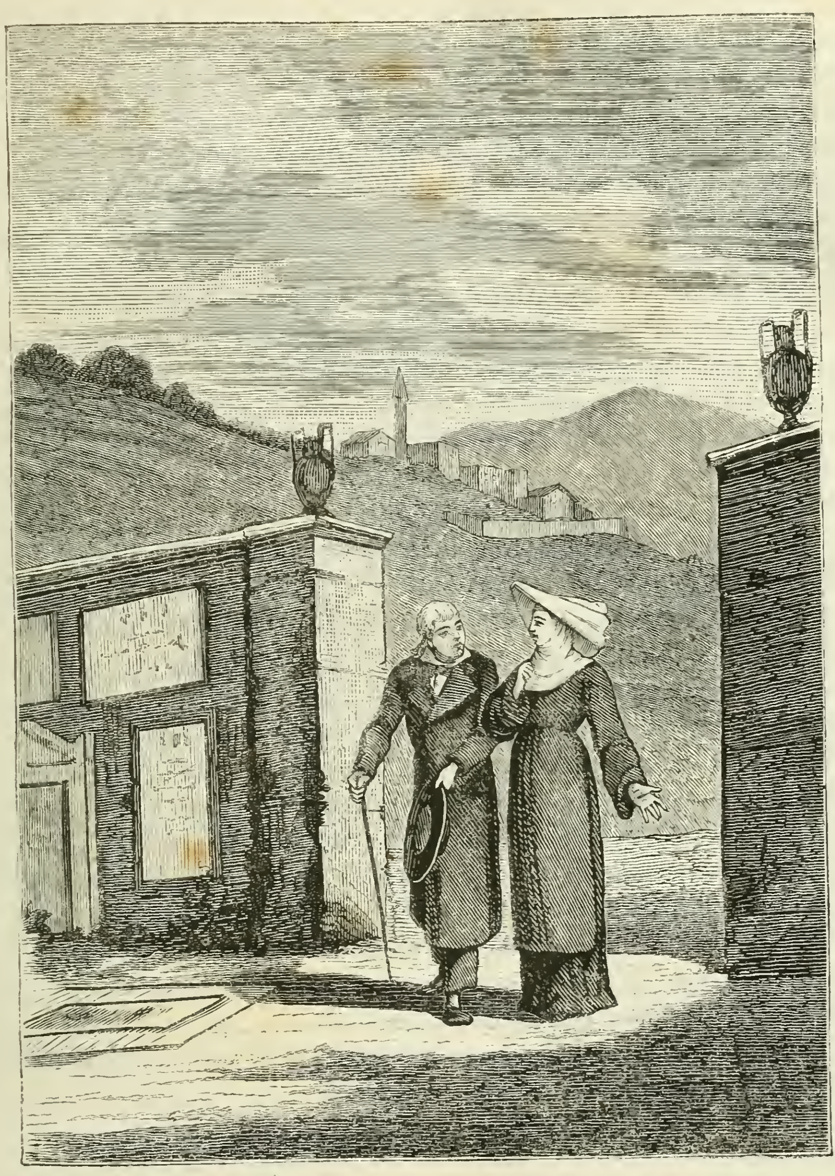
La maîtresse du pensionnat, la secrétaire de Madame, accourue à son aide, ne pouvait calmer cette petite furie... Il était tout simple de la faire sortir, de l'éloigner de sa division pour quelques jours : c'était elle qui était la plus coupable, elle qui avait provoqué ces désordres... mais... le principe de la bonne cause était en jeu ; il fallait à tout prix qu'il triomphât... Marie Duverger fut expulsée de la classe et renfermée à l'infirmerie.

Madame de Boys-Crespin me fit appeler. Je racontai naïvement les choses telles qu'elles s'étaient passées, en appuyant sur les torts de mademoiselle de la Villedieu.

— Comment, ma sœur, me dit la supérieure, vous osez mettre en parallèle l'action de ces deux demoiselles !... Voyons, formulez bien votre opinion, afin que je sache à quoi m'en tenir...

— Mon Dieu, ma mère, je pense que la politique devrait être étrangère aux jeux et aux causeries des pensionnaires, et que plâtre pour plâtre...

— En voilà assez, ma sœur, et vous laissez par trop voir vos tristes sentiments... le plâtre d'un Napoléon, l'image vénérée du roi légitime, sont égaux devant vos yeux... c'est bien...



En franchissant le seuil du cimetière.... (page 74).

— Pardon, ma mère, je me souviens que lorsqu'on présenta l'effigie de César à notre Seigneur Jésus-Christ, il ne la foula pas aux pieds, il ne cracha pas dessus, mais...

— Taisez-vous et retirez-vous, madame, me dit madame Ludivine presque aussi furieuse que la Bretonne ; vous profanez les paroles de l'Evangile en vous servant d'elles pour justifier vos détestables préférences...

Ce trait final me confondit. Mes préférences ? j'avoue qu'en politique je n'avais

aucun penchant particulier et jamais reproche ne fut adressé plus mal à propos ; ensuite je croyais ces histoires de parti à jamais oubliées : je me trompais étrangement. Henri V était toujours le vrai roi du couvent, et peu s'en fallut qu'il n'y eût une amende honorable, à l'occasion de la statuette brisée.

On aurait bien voulu se défaire immédiatement de Marie Duverger, mais la position de son père, ses relations de famille gênaient nos supérieurs ; on se contenta d'ameuter ses compagnes contre elle, on lui rendit la vie pénible et désagréable; elle demanda d'elle-même à quitter le couvent. C'était ce qu'on souhaitait, et, pour donner pleine et entière satisfaction à la noblesse, on eut soin de répandre à la sourdine le bruit qu'elle avait été renvoyée.

Le peu de temps que je passai au pensionnat me suffit pour juger de l'éducation qu'on y donnait. La discipline était insignifiante, les moyens d'action petits et ridicules... Au lieu d'élever l'âme des jeunes filles par les sentiments d'une piété large, éclairée, d'une piété en rapport avec les exigences de l'époque, on l'amoindrissait en y comprimant la pensée. Leur dévotion consistait en une foule de pratiques oiseuses, bonnes tout au plus pour des religieuses inoccupées : confréries et associations de toute espèce, médailles et chapelets de toutes formes. Est-ce donc là la vraie, la solide piété, ou les vaines superstitions d'un siècle rétrograde? est-ce avec des petits contes dévots, des histoires de miracles apocryphes, que l'on enseigne la grande pratique du devoir chrétien, que l'on forme de bonnes mères de famille, des femmes raisonnables, dignes de prendre au foyer domestique un ascendant plus nécessaire aujourd'hui que jamais?

Peut-être notre maison de G... était-elle une fâcheuse exception ; je n'en sais rien, n'ayant pas eu l'occasion de la comparer à d'autres. C'est aux familles qui font élever leurs filles au couvent d'apprécier et de répondre, c'est à elles de nous dire si leurs enfants, en sortant des mains étrangères qui les ont dirigées, sont et plus dociles et plus affectueuses, si elles sont plus sensées, suffisamment instruites, moins passionnées pour les plaisirs frivoles ; à elles de nous dire enfin, si ces enfants, véritables chrétiennes, conservent dans le monde une sage mesure entre le bigotisme étroit et le dévergondage d'une nature faussée et comprimée, qui n'attend que la liberté pour déposer le masque et s'émanciper d'une façon scandaleuse.

Depuis la terrible admonestation que nous avions reçue au chapitre, nous n'osions plus nous entretenir des affaires de la communauté; cependant nous savions que la gêne était croissante : madame de Boys-Crespin perdait de son assurance; elle était triste, agitée, inabordable. Une catastrophe financière paraissait imminente; lorsque par un de ces revirements mystérieux comme il n'en arrive guère que dans le cloître, la prospérité parut renaître tout d'un coup. Les chantiers de construction s'ouvrirent et madame de Boys-Crespin, ses plans d'une main, la règle de l'autre, reprit ses chères occupations.

Au plus prochain chapitre, elle nous dit, en quelques mots, que, la Providence

étant venue à notre secours, elle espérait mener à bien des entreprises que Dieu bénissait visiblement.

Cette bénédiction se présentait sous la forme d'une vieille fille recrutée je ne sais où, et installée depuis peu dans le plus bel appartement de la maison de retraite.

Voilà ce que j'entendis raconter alors sur la pensionnaire-providence.

Une de nos sœurs converses avait été jadis la servante de cette demoiselle : depuis qu'elle avait quitté sa maîtresse pour entrer au couvent, cette dernière, revêche et malicieuse comme une vieille macaque, ne pouvait s'accommoder d'une femme de chambre ; elle écrivait de temps à autre à la converse qu'elle la regrettait tous les jours de sa vie, et qu'elle payerait volontiers au couvent un bon dédommagement, si on voulait lui permettre de sortir et de retourner chez elle. D'instinct, mademoiselle de Saint-Chéron devinait que, même avec le couvent, l'argent arrangeait bien des choses.

Madame Ludivine était naturellement curieuse; elle ne dédaignait pas de lire toutes nos lettres, même celles adressées aux converses... Un jour elle dit à la bonne sœur Henriette : Il faut aller voir votre ancienne maîtresse, ma chère enfant, l'attachement qu'elle vous témoigne est vraiment touchant... ; vous lui ferez comprendre que vous ne pouvez pas rentrer à son service en quittant la maison, mais qu'il y aurait une possibilité à la satisfaire, ce serait de venir demeurer chez nous ; elle était heureuse de vos bons soins : je vous laisserais à son entière disposition.. Elle se plaint, dans ses lettres, qu'elle est volée et maltraitée : ici elle vivrait dans un admirable repos ; nous aurions pour elle tous les soins, tous les égards imaginables... Faites-lui bien sentir tout cela, et tâchez de nous amener cette excellente demoiselle...

— Oh ! excellente ! dit la pauvre converse, pas trop, ma mère ; d'abord elle n'a pas ombre de religion : elle fume comme un soldat et jure comme un charretier.

— Nous la convertirons.

— Dieu vous entende, ma mère ; je lui ai souvent demandé cette grâce-là ; quand j'ai le bonheur de faire une bonne communion, je prie de toute mon âme pour cette pauvre demoiselle... Au fond, elle a bon cœur, je ne saurais vous dire tout le bien qu'elle a fait à mes parents.

— Et elle a quelque fortune ?

— Bonté de Dieu ! je le crois bien. Plaise à la très-sainte Providence que tout l'argent qu'elle a dans ses coffres soit entre les mains de madame, elle ne serait plus en peine pour ses bâtiments...

Madame de Boys-Crespin souriait en se pourléchant les lèvres... il semblait qu'elle eût déjà la main dans ces fameux coffres.

Il paraît que la sœur Henriette fut une négociatrice adroite, car elle amena triomphalement sa vieille maîtresse, la calèche, les chevaux, trois voitures de meubles ; parmi ces voitures figurait, au dire des converses, un barillet rempli d'écus...

Cet événement avait ému toutes les religieuses ; les unes criaient au miracle et disaient que notre bonne mère n'avait qu'à demander au bon Dieu pour être exaucée (l'histoire de M. de Blassac était déjà oubliée). Quelques vieilles professes, ou chagrines ou plus régulières, déploraient tout bas que la maison se fût engagée dans de telles dépenses, qu'il fallût courre les dons et les successions d'une manière aussi éhontée.

La première fois que mademoiselle Saint-Chéron parut à la chapelle, il y eut un mouvement de curiosité que toutes nos sœurs ne réprimèrent pas. Elle était presque en face de moi. J'aperçus donc une vieille femme, petite, courbée, à tête masculine et carrée.

Armée d'un binocle, elle jetait autour d'elle des regards hardis, interrogateurs ; son livre était ouvert sur ses genoux ; elle le laissa tomber à plusieurs reprises ; la sœur Henriette le relevait... Tout, dans la pose, dans les gestes, dans la mise de cette demoiselle, indiquait quelque chose de pire que des habitudes vulgaires.

Ainsi que l'avait promis madame Ludivine, la sœur Henriette reprit son service auprès de cette précieuse acquisition. On lui adjoignit une religieuse, distinguée, spirituelle, insinuante.

Au cours de cette même année, j'arrivai à la fin de la première période de mes vœux. La retraite du mois de novembre servit de préparation à la cérémonie des vœux perpétuels que devaient prononcer plusieurs d'entre nous.

J'étais très-souffrante et parfois bien dégoûtée de la vie religieuse, je voyais la possibilité de recouvrer ma liberté ; mais un obstacle invincible se dressait devant moi. Je n'avais plus ni parents, ni amis, et pas une obole en ma possession.

Je pensais souvent à la petite fortune de mes parents, si singulièrement disparue... Qu'était devenu cet argent ?... ma mère, dans une vague prévision de l'avenir, avait-elle voulu, comme l'avait fait le duc de Moret, me réserver des ressources imprévues : un dépositaire infidèle avait-il abusé de sa confiance ? quel était cet étranger apparaissant inopinément à son chevet ?... Peut être aussi avait-on cherché inutilement à pénétrer jusqu'à moi ?

Je me creusais la tête en vaines suppositions : des espérances chimériques, insensées, traversaient parfois mon esprit, et lorsqu'elles se dissipaient en face de la réalité, un morne abattement leur succédait.

J'eus plusieurs conférences avec notre sœur assistante, c'était elle qui s'occupait spécialement de la direction intérieure : elle eut soin de me dire et de me répéter que j'étais libre de rentrer dans le monde. Un jour, moitié riante, moitié sérieuse, je lui demandai ce qu'on donnait aux religieuses qui voulaient user de cette licence, si on leur rendait leur dot. Elle me répondit que ces cas d'*apostasie* étaient extrêmement rares, et que pour moi personnellement qui n'avais eu qu'une dot de charité, je n'avais pas droit à cette dot, acquise au couvent.

Je prononçai donc mes vœux perpétuels, offrant une seconde fois à Dieu le

sacrifice de ma liberté en expiation de la mort prématurée de mes parents et de mon ingratitude envers eux.

Cette cérémonie de pure forme ne changea rien à mon existence ; je restai seconde à la roberie, comme je l'étais depuis deux ans. Mon temps se passait à rapiécer de vieux vêtements ; j'avais triomphé de mes premières répugnances ; ces robes de laine n'étaient pas toujours d'une propreté irréprochable, des exhalaisons peu parfumées s'en dégageaient ; l'atmosphère de la roberie était imprégnée d'une odeur de crasse et de renfermé ; il fallait du temps pour s'y habituer.

Cependant j'aimais encore mieux travailler là qu'à la chambre commune. Ma tristesse s'arrangeait de l'isolement. La maîtresse était sombre et silencieuse, les deux aides jeunes et craintives... le silence n'était jamais rompu, à moins que madame Aimée ou des sœurs converses ne fussent envoyées chez nous. Ces dernières étaient beaucoup plus bavardes que les dames ; elles savaient toutes les nouvelles de la maison, même celles de la ville ; elles cherchaient à nous égayer en nous racontant des histoires de cuisine, des balourdises de frères convers... Malgré ces défauts qui tenaient à leur vulgarité native, je crois que ces bonnes sœurs étaient ce qu'il y avait de meilleur parmi nous : elles avaient plus de droiture, plus de franchise ; elles travaillaient comme de vraies servantes, moins épargnées que ne le sont communément les serviteurs des gens du monde.

Le trouble que l'incident des vœux perpétuels avait soulevé dans mon âme s'était vite apaisé ; mon sort était désormais fixé... Les rêveries et les folles espérances ne me tourmentaient plus qu'à des intervalles éloignés... Ma douleur tournait à la mélancolie ; c'est la forme la plus douce du chagrin, mais peut-être est-ce aussi la plus dangereuse, pour une pauvre créature privée de toute expansion, et que la religion ne protége pas suffisamment contre les retours de la faiblesse humaine.

Cette défaillance s'accrut encore par un malheur dont je fus la cause involontaire.

Notre congrégation était une sorte d'ordre mixte, renfermant des personnes de l'un et de l'autre sexe.

Ainsi que les religieuses se divisaient en dames de chœur et en sœurs converses, les hommes étaient ou prêtres ou frères convers. Cette organisation condamnée, incriminée par le monde, n'a pas tous les inconvénients que la malice humaine se plaît à lui attribuer. Je pense cependant qu'il serait préférable qu'il y eût moins de fréquence et de familiarité dans les rapports journaliers des frères et des sœurs.

Ces hommes couverts d'habits grossiers et ridicules, les uns artisans, les autres livrés aux travaux de la campagne, sont des hommes après tout. Quelques-uns sont jeunes... Les mettre en contact habituel avec des religieuses, jeunes aussi, souvent jolies, n'est-ce pas trop présumer des effets de la grâce et de la puissance des vœux monastiques?

Nous avions à la roberie un petit autel particulier dédié à la sainte Vierge. Le soin m'en était confié. Tous les samedis j'allais cueillir dans les jardins des fleurs et de la verdure pour décorer notre oratoire. Je connaissais à peine les jardiniers et je m'adressais indifféremment au premier que je rencontrais. Bientôt je remarquai qu'un des convers, un tout jeune homme, guettait mon apparition au jardin... il venait au-devant de moi, chargé des plus belles fleurs; il ne craignait même pas de dévaster le parterre de notre mère... Je lui en fis un jour l'observation... Il rougit et me dit d'une voix émue qu'il voudrait avoir en sa possession ce que le monde produisait de plus beau et de plus excellent, afin d'avoir le bonheur de me l'offrir. Je regardai le jeune convers fort étonnée de ses paroles et surtout de l'expression qu'il leur donnait.

Le samedi suivant je ne descendis pas, j'envoyai madame Aimée. Des fenêtres de notre atelier, j'apercevais le frère Julien; il allait et venait, arrosant, brisant, taillant, toujours dans la direction des allées que je parcourais.

Le soir, avant complies, je le vis fouiller dans un massif, il en retira un paquet de fleurs, il les considéra quelque temps, puis il les mit en pièces et les dispersa... Je compris et je tremblai.

Le jeune frère paraissait faire du jardinage un peu en amateur, car il ne travaillait pas régulièrement : probablement il allait au jardin à ses heures perdues. Le matin il remplissait les fonctions de clerc et répondait la messe au P. Augustin; c'était lui aussi qui le servait à table. Quelquefois il accompagnait le Père dans ses sorties.

Le convers était de petite taille et assez laid, mais d'une laideur distinguée... il avait le teint excessivement brun, les cheveux crépus, le front développé, ses yeux étaient noirs, brillants, un peu égarés, ses lèvres fortes, vermeilles, proéminentes. Il y avait du mulâtre dans l'ensemble de sa physionomie, dans la forme du nez, dans l'accentuation de la bouche.

Le lendemain, pendant la messe, je relevai deux fois les yeux et deux fois je rencontrai le regard farouche et passionné du jeune clerc.

Le samedi suivant, je descendis à la récréation, mais je m'éloignai des parterres et j'allai cueillir des épines blanches et des fleurs champêtres dans une prairie qui dépendait de l'enclos. Je croyais avoir échappé à l'attention du frère Julien... En un moment il fut près de moi : il avait une charge de fleurs...

— Pourquoi me fuyez-vous? me dit-il doucement... est-ce que je vous ai offensée?... est-ce que vous me haïssez?... Depuis quinze jours je ne puis plus dormir. Il faut prendre mon bouquet, car je ne veux pas que les autres frères fleurissent votre autel, j'en mourrais de chagrin.

Je tendis silencieusement les mains et je m'emparai des fleurs.

— A la bonne heure, dit-il, vous reviendrez samedi, promettez-le-moi, madame; je vous vois bien tous les jours à la chapelle, mais ce n'est pas la même chose. Dieu est là... je suis entre la crainte de l'offenser et le désir insatiable de vous

contempler... tandis qu'au jardin, oh! je me sens bien heureux! vous me parlez, j'entends votre voix plus douce que celle des anges. Les anges! savez-vous, j'en ai vu quelquefois pendant mon sommeil; ils n'étaient pas aussi parfaitement beaux que vous.

— Mon frère, lui dis-je, soyez plus raisonnable, je vous prie, vous devez comprendre que ces plaisanteries...

— Oh! ce ne sont pas des plaisanteries, croyez-le bien, je parle sérieusement. J'ai là, continua-t-il en pressant sa poitrine, quelque chose de doux et de triste, de tendre et de douloureux, qui me presse et me délecte, qui me brise et me transporte... Il y a des jours où je voudrais que la terre entière, dévastée, dépeuplée, ne fût qu'un immense désert, et dans ce désert, je voudrais être seul avec vous, seul à vous servir à genoux, seul à vous adorer comme j'adore la sainte Vierge...

J'étais épouvantée des paroles de ce jeune insensé et trop émue moi-même pour essayer de le réprimander. Je m'éloignai en lui faisant signe de la main de rester et de ne pas me suivre.

Mon embarras était indicible. Devais-je avertir les supérieurs? était-ce folie de la part du convers ou bien un oubli passager que ma sévérité et ma tenue contiendraient? Il m'en coûtait de dénoncer cet enfant, de le faire chasser; j'avais entendu dire qu'il était orphelin, indolent, capricieux, sans profession réelle. Que deviendrait-il?

J'évitai soigneusement tout ce qui pouvait me rapprocher de lui. Il osa m'écrire plusieurs fois. Je ne sais qui prêtait son concours à cette correspondance illicite; je trouvais les lettres dans les plis de mon ouvrage, sous mon traversin... N'ayant pas été surprise par mes compagnes, je continuai à garder le silence.

Ces lettres étaient pleines d'une passion extravagante; le jeune homme ne se contraignait plus, il me proposait de m'enlever, de fuir avec lui, il me demandait avec insistance des rendez-vous et menaçait de se tuer sous mes yeux si je le refusais.

Je n'avais garde de répondre et je me tenais dans une réserve qui rendait toute rencontre impossible : enfin je ne reçus plus de lettre, je commençais à respirer.

Un soir, c'était pendant les avents de Noël, il y avait six mois que j'étais en butte à ses obsessions, un soir, dis-je, je me rendais à la chapelle pour l'adoration; je traversais seule un corridor obscur; j'atteignais la porte du chœur lorsqu'un homme se dressa devant moi; la lampe du sanctuaire refléta sa lueur morne sur un objet métallique; une légère plainte répondit au mouvement de cette lueur : l'homme tomba, je poussai un cri de terreur, entrevoyant déjà l'horrible vérité. On accourut du chœur et du réfectoire. La première, j'essayai de relever le blessé, ma main rencontra quelque chose de chaud et d'humide : c'était du sang. Ma

robe, mon voile en étaient couverts, soit que le sang eût jailli jusqu'à moi, soit qu'en me baissant j'eusse moi-même souillé mes vêtements.

Ce blessé, c'était le pauvre Julien ; il venait de se frapper en pleine poitrine.

La stupéfaction de nos sœurs égalait leur horreur.

On appela les frères, le jeune homme était évanoui ; on l'emporta : une trace sanglante marquait la voie du lugubre cortége. Machinalement et poussée comme par un ressort, je suivis... A la porte du bâtiment habité par les convers, on congédia les femmes, excepté l'infirmière. Je restai debout tout égarée devant cette porte fermée ; une sœur de cuisine me prit par le bras :

— Venez-vous-en, madame Anatolie, me dit-elle, ne voyez-vous pas que vos mains sont pleines de sang, il faut vous laver et changer de vêtements.

J'entrai à la cuisine, on me donna une jatte d'eau ; j'y plongeai mes mains. Je ne savais où j'étais, je voyais du sang partout... Cependant je ne m'évanouis pas : j'écoutais ce qui se passait autour de moi ; je vis passer le P. Augustin ; il marchait rapidement ; un frère courait après lui, portant un surplis et une étole sur son bras...

— Est-ce qu'il va mourir ? m'écriai-je.

— Je ne saurais dire, répondit la converse ; on va toujours l'administrer...

Au bout de quelques instants, un autre frère vint me demander de l'eau tiède : il n'en a pas pour deux heures, nous dit-il... Les cheveux me dressèrent sur la tête, c'est-à-dire que je sentis comme un millier d'aiguilles me traverser et me labourer le crâne. Je me levai avec effort et cherchai l'escalier ; mais je ne le voyais plus...

— Vous vous trouvez mal, me dit la converse, grand Dieu ! ce n'est pas étonnant, vous qui avez été témoin de la chose.

Aidée de cette sœur ou d'une autre converse, je montai au dortoir et je pus dépouiller cet horrible vêtement. Lorsqu'on vint me dire de passer chez notre mère, j'étais au lit.

L'émotion était si grande que madame de Boys-Crespin, oubliant toute étiquette, vint me trouver elle-même. Mon premier mouvement fut de tout avouer, mais s'il devait mourir, à quoi bon ?

La manière dont madame Ludivine m'interrogea ne me fit pas repentir de ma discrétion.

— Racontez-moi ce que vous avez vu, me dit-elle d'un ton dur et impatient... Croyez-vous que le frère Julien se soit frappé volontairement?...

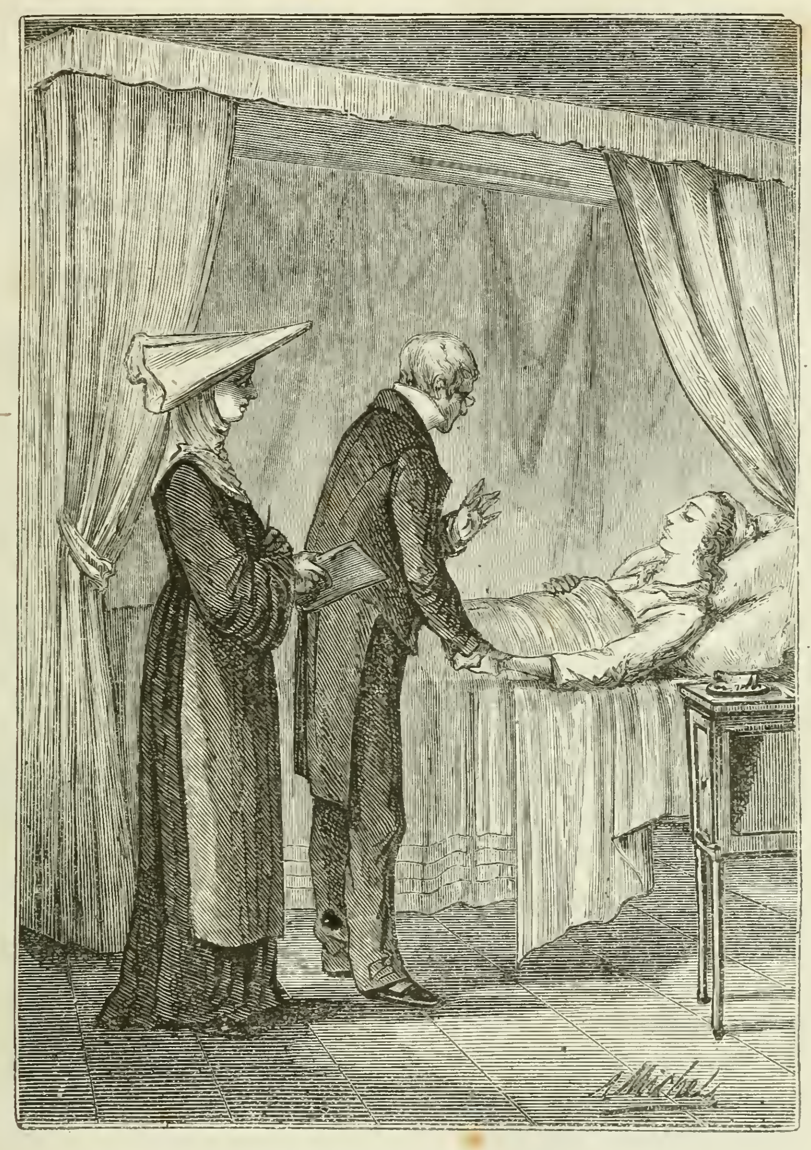
— Je n'en sais rien, ma mère, j'ai vu briller une arme, puis j'ai vu un homme à terre.

— Vous a-t-il heurtée ?

— Non, ma mère.

— Le couloir était-il éclairé ?

— A peine, comme d'habitude.



Le pieux médecin ordonna quelques adoucissements (page 76).

— Cependant, vous avez entendu quelqu'un.

— Oui, ma mère.

— Oui, ma mère !... non, ma mère ! vous ne sauriez donc entrer dans les détails et m'épargner toutes ces questions...

— Je ne sais pas autre chose...

— Il est probable, très-probable, reprit madame de Boys-Crespin, que tout ceci est le fruit d'un accident fortuit... Oui, ce doit être un accident : le frère Julien n'était pas fou, et un suicide est impossible dans nos maisons : Dieu ne le permet-

trait pas. Ce jeune homme se sera maladroitement atteint avec le couteau qu'il tenait dans la main. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'il fût dans ce corridor interdit aux frères... Vous ne pouvez donc pas m'expliquer cela?...

— Je ne faisais qu'arriver quand il est tombé.

Notre mère me regardait en face; elle avait à la main une de ces petites lanternes de papier gaufré, si fort à la mode dans les fêtes publiques; elle avait reployé l'enveloppe et dirigeait sur mon visage la flamme de la bougie.

Elle se tut sans m'adresser le moindre mot d'intérêt : elle était mécontente, peut-être défiante...

Moi, je souffrais mille martyres, clouée sur mon lit et n'osant ni me lever, ni demander d'explications à nos sœurs.

Je passai une abominable nuit ; le matin j'eus la force d'aller au chœur ; le couloir avait été lavé, ainsi que le mur où Julien s'était appuyé. Je tâchais de lire sur les physionomies le sort de l'infortuné. Le P. Augustin était triste, il avait le sang à la tête, il semblait fatigué. Je me disais : Il a passé la nuit près de lui, vit-il encore, a-t-il parlé?

A la récréation, il ne fut point question de cet affreux événement, la plupart de nos sœurs l'ignoraient encore. Je cherchai vainement une des infirmières. Rien n'était plus naturel que mon inquiétude; cependant je n'osais la manifester, je croyais que mon secret s'échapperait avec ces marques d'intérêt.

Le soir seulement j'appris d'une des sœurs de cuisine que l'état du novice était grave, mais non désespéré : le médecin en répondait, mais la guérison serait longue, à cause du sang que le malade avait perdu.

Je regardais mes mains avec horreur...

La converse ajouta tout bas et en s'approchant de mon oreille : En passant par la cuisine, il nous avait volé un couteau ; il l'a bien fait exprès, car il l'a avoué et il veut arracher l'appareil.

— Sait-on le motif ?

— Une amourette au dehors, à ce qu'il dit : Ah dame! ce petit garçon-là était joliment effronté : nos mères le gardaient tout de même, parce que c'est le protégé d'une grande dame, d'aucuns disent son fils.

Il avait parlé, le pauvre enfant!... mais il avait dépisté la curiosité. Je résolus de faire comme lui et de garder éternellement le funeste secret.

La maladie fut longue ; par une inexplicable fatalité, je ne pus jamais en avoir de nouvelles positives et détaillées. Les personnes qui l'approchaient devaient avoir des instructions sévères à ce sujet, et la prudence me commandait la discrétion.

Je l'ai entrevu deux fois, pendant sa convalescence ; il se promenait au pâle soleil de février, le long de la maison des frères; il était horriblement changé, son teint était devenu livide, presque blanc; il s'appuyait sur le bras d'un vieux

frère, ses yeux fiévreux, agrandis, se tournaient encore vers les fenêtres de la roberie.

Dès qu'il fut en pleine convalescence, il disparut subitement. Je ne sais pas bien où on l'envoya ; j'espère qu'il a guéri de sa blessure, sinon de sa folle passion.

Quand il ne fut plus là, j'éprouvai une sensation pénible, douloureuse, une sensation de vide et d'isolement. Tant que la lutte avait duré, il me semblait que je ressentais plus d'éloignement que de sympathie pour ce pauvre étourdi. Me faisais-je illusion, et déjà mon cœur était-il plus faible que je n'osais me l'avouer ? ou bien d'après une superstition assez répandue dans les provinces du Midi, le sang avait-il scellé entre nous comme un pacte fatal ?.. Toujours est-il que je me sentis plus triste, que je souffris davantage. La chapelle me parut plus déserte, plus sombre. Si le pauvre convers eût succombé, je ne sais ce que je serais devenue.

Le printemps me trouva dans ces dispositions de tristesse rêveuse. A la récréation je me promenais lentement, silencieusement le long des charmilles : je pensais à Julien. Mes forces s'en allaient peu à peu : je voyais nos sœurs sourire et folâtrer, mais je ne pouvais plus me mêler à leurs jeux.

Lorsque madame de Boys-Crespin était dans ses jours de familiarité et de bonne humeur, elle nous conduisait au nouveau bâtiment. Je ne m'intéressais plus à rien ; cependant j'étais stupéfaite de ce déploiement de constructions et je songeais que la pensionnaire-providence devait être bien riche.

Le plus souvent je restais au jardin en compagnie d'une vieille professe ; toutes nos sœurs s'en amusaient un peu. Elle s'appelait madame Virginie. Elle avait plus de 60 ans, mais il n'y avait qu'une dizaine d'années qu'elle avait pris le voile ; elle n'avait jamais pu se ployer absolument à la règle et, tous les jours, elle commettait quelque infraction ou quelque bévue.

Nos tête-à-tête fréquents amenèrent les confidences, de son côté du moins, car pour moi la nature de mes peines me réduisait au silence.

J'appris non sans confusion que cette vieille dame que l'on traitait si lestement, appartenait à la plus haute noblesse et qu'elle avait jadis occupé dans le monde une position très-élevée. Ruinée complétement par un fils prodigue, qui avait mis à fin l'œuvre de destruction commencée par son père, madame de L... s'était réfugiée dans une de nos maisons. Elle eut toutes les peines du monde à parvenir à la profession, il fallut l'intervention de hauts personnages, aidée de leur générosité.

Madame Virginie était venue à G. à la suite de madame de Grancion ; on lui avait alors donné un petit emploi qu'elle remplissait minutieusement. Plus tard on lui retira cet emploi ; elle en fut attristée : elle se sentait inutile à la communauté, et madame de Boys-Crespin n'aimait ni les vieillards, ni les malades : c'étaient des valeurs mortes...

La société de madame Virginie me faisait du bien : sa douceur, son calme, sa

résignation m'inspiraient de bonnes et salutaires pensées ; sa triste expérience du monde m'encourageait à supporter plus patiemment le joug de la règle. Cette âme désabusée, froissée dans ses plus chères affections, n'avait jamais une parole acerbe, un retour véhément. Elle était arrivée, sans y laisser son cœur, naturellement tendre, à un détachement parfait des choses de la terre, à un abandon confiant dans la volonté de Dieu... Elle attendait la mort comme une délivrance...

Cette amitié, qui n'avait rien d'exclusif et de contraire à la règle, excita le mécontentement de madame Ludivine. Notre supérieure avait un travers très commun chez les personnes intrigantes, c'était de croire que l'on parlait toujours d'elle ou de son administration. L'idée d'un blâme, d'un contrôle, quel qu'il fût et de si bas qu'il vînt, lui était insupportable.

Un dimanche que nos sœurs visitaient les chantiers, madame Ludivine me fit appeler, et tout haut, devant toute la communauté, elle me demanda aigrement ce que je trouvais de si attrayant dans la société de madame Virginie, sourde comme un pot et ennuyeuse comme la pluie, pour que cette *liaison particulière* me fît négliger mes autres sœurs et mettre de côté la pratique de la règle.

Je dus me mettre à genoux pour recevoir cette juste réprimande. Une fois relevée, je suivis la récréation, et depuis lors il me fallut renoncer aux doux et salutaires entretiens de ma vieille amie.

Cette rigueur inutile me fut très-sensible : je crus y voir le témoignage de sentiments haineux, assez semblables aux dispositions de madame Sosthénie.

CHAPITRE VIII

L'évêché et le couvent. — Une ancienne connaissance. — Les amours de madame Ludivine. — Mademoiselle Saint-Chéron. — Le cigare et la supérieure. — Ce que coûte un caprice chez des religieuses. — Mes nouvelles fonctions.

Les prospérités de madame de Boys-Crespin semblaient toucher à leur apogée. L'argent abondait : outre les largesses de mademoiselle Saint-Chéron, une autre dame venait de mourir en léguant à la communauté une somme de trente mille francs ; il est vrai qu'un procès était engagé avec la famille, mais le résultat ne pouvait en être douteux, tant la donation était habilement constituée.

Un incident assez désagréable vint subitement traverser cette période de chance.

Monseigneur de G... protégeait spécialement notre maison : c'était presque son œuvre. Tant que les embarras financiers avaient pesé sur elle, il avait feint d'ignorer l'existence du fameux magasin ; mais quand il apprit de madame Ludivine elle-même que tout marchait singulièrement, il fit des observations. Il dit à notre supérieure, combien il avait été harcelé, soit par des marchands vexés, soit par des particuliers scandalisés d'un pareil commerce. Il lui rappela que les

lois canoniques défendaient expressément aux religieux ou religieuses toute espèce de négoce et il l'engagea à donner satisfaction immédiate à ces lois et à l'opinion publique.

Bien que l'évêque du diocèse n'eût chez nous qu'une autorité de convention, la congrégation étant exempte et ne relevant que du pape, madame Ludivine tenait à se conserver en bons termes avec le prélat, mais elle tenait aussi à sa chère boutique. Comment faire?...

Au lieu de témoigner de la mauvaise humeur, elle convint avec bonhomie qu'elle avait quelque peu enfreint les limites du droit canon, et elle promit à monseigneur de lui obéir dans un bref délai. Elle lui demanda humblement s'il leur serait permis de continuer le débit des petits objets nécessaires au pensionnat, afin d'éviter les courses en ville. Monseigneur accéda gracieusement à ce dernier point ; il sortit très-édifié de la soumission de madame Ludivine. Le soir, dans son salon, il disait à ses habitués : « — Je ne sais vraiment pas pourquoi on accuse la mère de Boys-Crespin d'orgueil et d'ambition, c'est la meilleure et la plus humble religieuse que je connaisse ; ma conscience vient de me forcer à lui faire un fâcheux compliment ; elle s'est empressée de se rendre à mes vœux avec une bonne grâce charmante. »

A la même heure, madame de Boys-Crespin, rouge de colère et frémissante d'indignation, s'épanchait avec ses intimes : — Croiriez-vous, disait-elle, que ce vieux fou d'évêque (textuel) s'en vient, pour plaire à des boutiquiers et à des bigots, de me signifier de tuer la poule aux œufs d'or?

Inutile de dire que rien ne fut changé ; le négoce continua, les petits ruisseaux vinrent, comme par le passé, alimenter la grande rivière ; mais la conscience de monseigneur était rassurée, madame Ludivine avait promis... et lorsque de nouvelles plaintes arrivaient à ses oreilles, il répondait : Vous vous trompez ou l'on vous trompe ; le magasin n'existe plus ; j'ai simplement permis les fournitures des pensionnaires ; si l'on insistait, il ajoutait : Calomnies ! misérables calomnies que tout cela !

Ces petites histoires d'évêché divertissaient beaucoup nos sœurs. Je les écoutais avec une profonde indifférence, quelquefois avec dégoût : je n'avais pas le talent de m'associer à ces petits bonheurs où il entre par trop de parti pris... Je regrettais plus que jamais les bonnes et sages conversations de madame Virginie.

Je passai un triste été. La vue des fleurs, les promenades au jardin me rappelaient les ennuis de l'année précédente et la passion du pauvre Julien.

Le jour de la Fête-Dieu, les parfums violents qui remplissaient la chapelle me portèrent au cerveau. Je fus obligée de sortir : l'infirmière me suivit ; elle me fit asseoir au grand air... J'eus une crise de larmes semblable à celle que j'avais éprouvée dans la diligence qui m'amenait à G... Cette crise me soulagea momentanément.

Ce que je mangeais ne me nourrissait plus, le médecin ordonna un régime fortifiant, du repos et de la distraction... — De la distraction !... La secrétaire de madame qui assistait aux consultations haussa les épaules. On me donna de la viande et du vin pendant quelques jours ; mais soit que l'on n'eût pas confiance dans la piété du médecin, je repris l'ordinaire de la maison.

Sur la fin de l'été, il arriva successivement plusieurs dames, et un convoi d'invalides fut dirigé sur la maison générale ; madame Virginie était du nombre. Je ne pus m'empêcher de pleurer en l'embrassant; elle-même était attendrie.

Au nombre des nouvelles venues, je retrouvai avec un sentiment de joie et de surprise une ancienne compagne d'Orléans, madame Claudia.

Elle me reconnut à peine, tant j'étais changée, affaiblie et triste. Elle aussi avait changé, mais quelle différence ! Ce n'était plus la religieuse pâle et dolente que les battements de cœur étouffaient... Son visage était rempli, son teint frais et légèrement coloré; sa beauté refleurie avait pris un éclat extraordinaire. Ses grands yeux, noirs comme la nuit, lançaient des éclairs vifs et brûlants, et sur son front épanoui semblaient flamboyer les lueurs d'une secrète révolte.

Sans se soucier de la règle et du reste, elle m'embrassa étroitement.

— Que je suis heureuse de vous revoir, ma chère sœur, me dit-elle, mais comme vous voilà languissante et défaite... Nous causerons plus tard, ajouta-t-elle tout bas, en voyant que cette expansion attirait les regards de nos sœurs.

Effectivement nous causâmes, et mon étonnement fut inouï : elle était beaucoup plus instruite que moi de tout ce qui pouvait m'intéresser. Ainsi elle connaissait la triste fin de mes parents et les scandales de l'abbé Desherbiers ; elle savait tous les détails de mon voyage à Saint-Marceau, et j'appris d'elle les démarches infructueuses que la communauté avait fait faire pour tâcher de découvrir ce qu'était devenue la petite fortune de ma mère.

Ce n'était pas tout. Lorsque j'avouai à madame Claudia que j'étais loin d'être heureuse et que je regrettais ma liberté, elle me dit : Eh ! pourquoi n'avez-vous pas profité de ce gros héritage qui vous est échu il y a quelques années ?

— Un héritage? Que voulez-vous dire?

— Mais celui d'un vieux cousin de votre grand-père.

— Je n'en ai jamais entendu parler...

— Vous vous moquez de moi, ma sœur! On ne vous a jamais parlé de je ne sais combien de cent mille francs que l'on vous a légués, d'un testament qui ne devait être ouvert que le jour où vous auriez vingt-cinq ans?

— Je vous jure, ma sœur, que voici la première fois... Mais, vous-même, ne vous moquez-vous pas?

— Du tout, ma chère : madame Blandine possédait à fond tout le secret de cette machination, elle m'en a parlé plusieurs fois. (Autre étonnement.)

— Vous étiez donc la confidente de madame Blandine?

— Hélas oui, ma pauvre enfant, et si vous êtes maintenant malheureuse, j'ai de

cruels reproches à me faire; j'étais si jeune alors! Je n'avais pas vingt ans... Croyez que si je vous ai trompée, j'étais dupe moi-même, je croyais bien mériter du bon Dieu en aidant à raffermir votre vocation, ébranlée par les tentations: voilà ce qu'on me disait.

Les bras me tombaient, et je regardais stupidement madame Claudia...

Elle reprit vivement: Ne parlons plus du passé, mon amie, et voyons s'il n'y aurait point quelque remède aux maux du présent: ce testament qui vous faisait légataire universelle a dû vous être présenté?

— Non, je ne l'ai pas vu.

— Alors vous avez dû signer quelques papiers, une procuration, par exemple.

— Je ne saurais vous dire.

— Comment, pauvre chère sœur, est-ce que vous avez perdu la tête, vous ne savez pas si vous avez donné votre signature?...

— Je me rappelle avoir été malade à C..., oui, je me rappelle cela. Je prenais une potion narcotique. Notre mère et madame Sosthénie m'ont fait signer un papier timbré que je n'ai pas lu. J'avais la tête lourde; j'étais plongée dans un demi-sommeil. Cependant pour être juste, je me rappelle aussi qu'on m'a offert de lire; mais je ne le pouvais pas.

— Eh bien! dit madame Claudia avec une ironique indignation, vous pouvez vous vanter qu'on vous a soustrait près d'un million... Je ne sais ce que la congrégation aura touché, mais votre tante de Marcillac, qui, grâce à la connivence d'un notaire fripon, avait levé cette belle affaire, a dû se faire la part du lion.

J'étais indignée et stupéfaite. Je n'osais croire ce que m'affirmait madame Claudia, et cependant ces faits étranges éclaircissaient pour moi certains points demeurés obscurs jusqu'alors; d'abord pourquoi les Marcillac avaient tout fait pour me faire disparaître, moi issue d'une branche déclarée illégitime et qui ne portais pas leur nom; ensuite pourquoi on avait déployé tant d'artifices et de misérables moyens pour me retenir au couvent lorsque je voulais sortir.

De pareilles révélations ne pouvaient qu'accroître ma tristesse, si déjà elle n'eût été à son comble. Je n'avais plus même la force d'en vouloir à qui que ce fût, et lorsque Claudia pressa mes mains en me demandant pardon, je l'embrassai sans arrière-pensée.

Cette pauvre fille n'était pas trop heureuse non plus. La comédie de révolte qu'elle avait jouée à Orléans, était devenue une affligeante réalité; elle me dit qu'on l'avait envoyée en pénitence sous la férule de madame de Boys-Crespin.

Son intimité avec madame Blandine, possédée d'un irrésistible besoin de parler et initiée aux grandes affaires de la Maison générale, avait rendu madame Claudia dépositaire d'une foule de petits secrets. Ainsi elle connaissait à fond le passé de notre supérieure, et, dès le premier démêlé qu'elles eurent ensemble, elle eut la cruauté de lui laisser voir qu'elle n'ignorait rien de ce passé.

Il était triste et assez humiliant.

Madame Ludivine, fille unique du dernier baron de Boys-Crespin, était des environs de N... Elle avait perdu sa mère de bonne heure, et son père l'avait fait élever au couvent. En sortant de ce couvent, on lui avait donné pour gouvernante et pour compagne une Anglaise de bonne famille, douce, bien élevée, mais pauvre. Dire ce qu'elle eut à souffrir avec son élève serait superflu. Mademoiselle de Boys-Crespin était méchante, emportée, sèche de cœur, volontaire et inconséquente. Son père était son premier esclave : malgré les travers et les défauts de sa fille, il l'adorait. Il était resté veuf à trente ans, et n'avait pas voulu se remarier, par tendresse pour elle ; sa préoccupation journalière était de la bien marier.

La laideur et surtout le caractère bien connu de l'héritière n'attiraient pas les prétendants... Ce fut la première déception de la jeune fille, qui s'imaginait, en quittant le couvent, voir à ses pieds toute la noblesse de la province. L'ennui et le dépit suivirent cette déception, et mademoiselle de Boys-Crespin devint plus excentrique, plus exigeante que jamais. Le père et la gouvernante étaient à bout de courage et de patience.

A cette phase de mauvaise humeur succéda, sans transition, un calme, une rêverie, un besoin de solitude qui eussent éclairés des gens moins prévenus.

La jeune fille avait rencontré ce qu'elle désirait, ce qu'elle cherchait peut-être.

Le château de Boys-Crespin était en réparation. Le baron avait fait venir un jeune entrepreneur de N..... C'était un garçon de bonne mine et de jolies manières, bien mis, bien ganté, montant à cheval avec élégance. Comment ces deux jeunes gens placés si loin l'un de l'autre sur l'échelle sociale s'entendirent-ils ? C'est ce qui ne fut pas bien connu, mais ce qui s'explique assez facilement, du reste.

Or, il arriva qu'un beau jour le curé de la paroisse, tout confus et fort ennuyé de la commission, s'en vint humblement prévenir son seigneur que mademoiselle sa fille courait la campagne avec l'entrepreneur, et que sa réputation était des plus compromises.

La colère du baron fut épouvantable. Il aimait sa fille, mais il était entiché de sa noblesse et de son blason comme le doit être tout bon noble Angevin. Sa fille compromise avec un homme de basse roture, presque un ouvrier!... Il eût préféré la voir morte.

Si le baron eût osé, il eût fait bâtonner Henri Martin, l'heureux coupable. Aux emportements, aux reproches insultants du noble, l'entrepreneur avait répondu avec une arrogante fatuité que, si la réputation de mademoiselle de Boys-Crespin avait souffert des bontés qu'elle avait eues pour lui, il était prêt à l'épouser et à réparer ainsi les torts qu'on lui reprochait.

Il y eut des scènes horribles entre le père et la fille : l'orgueilleuse et fantasque demoiselle aimait passionnément le beau jeune homme : elle passa sur son origine vulgaire...



C'était un garçon de bonne mine, montant à cheval avec élégance (page 112).

En dépit de sa rage et de sa douleur, le baron fut obligé de consentir au mariage.

Les bans furent publiés. Encore quelques jours et mademoiselle Elodie de Boys-Crespin allait troquer son noble nom contre celui de madame Martin.

Le château était encombré d'ouvrières et de fournisseurs. On venait tous les jours de N... apporter quelques parures, essayer quelque chiffon.

Un matin, une jeune ouvrière, accompagnée d'un petit garçon de cinq à six ans, se présenta un carton à la main ; on l'introduisit sans difficulté auprès de la

châtelaine. L'entrevue ne fut pas longue... On vit sortir la jeune mère et son enfant pâles et consternés.

Mademoiselle Elodie, rouge comme une cerise, le visage contracté et bouleversé, les suivait. Elle appela un valet.

— André, dit-elle, jetez ces gens dehors, et, lorsque M. Martin se présentera cette après-midi vous lui direz que je ne reçois pas.

Elle monta ensuite chez son père ; quand elle eut raconté l'affront qu'elle venait de recevoir, le baron lui dit sévèrement : Autrefois une fille de votre nom et de votre rang ne se serait pas abaissée comme vous l'avez fait. Après un pareil outrage, vous n'avez plus maintenant qu'un avenir possible, c'est de prendre le voile...

— C'est ce que je ferai, mon père...

Sa couronne et sa robe de mariée lui servirent pour faire profession.

Cette vocation violente eut de poignantes réactions, et mademoiselle de Boys-Crespin, en faisant profession, ne réforma ni son caractère, ni ses habitudes.

Claudia travaillait à l'atelier de broderie ; cependant, comme elle se moquait ouvertement de la règle, elle trouvait toujours quelques ruses pour s'échapper et venir causer avec moi. Elle me racontait volontiers les anecdotes qui touchaient autrui, mais quoiqu'elle parût avoir confiance en moi, elle se taisait sur ce qui lui était personnel. Je voyais qu'un secret de bonheur et de tristesse agitait cette âme tourmentée.

Le bien-aimé ne paraît pas encore.

Elle avait une voix merveilleuse : à la chapelle, elle dominait toutes les voix ; il était une strophe qu'elle chantait avec une expression vibrante et passionnée.

Ses longs regards semblaient chercher autour d'elle un bien-aimé qui n'était pas celui du tabernacle.

Elle attendait... elle espérait... elle était tour à tour inquiète ou calme...

Une fois, en lui montrant notre maison ou plutôt notre palais qu'on achevait de couvrir, je lui dis : Nous irons demeurer là dans six mois...

— Vous, me dit-elle, pas moi, j'espère...

Une autre fois, elle me dit, avec une agitation anxieuse : Il va partir des sœurs d'ici pour l'Amérique...

Je répondis : Oh ! que ne suis-je de celles-là...

— Tu n'en seras pas, répliqua-t-elle.

Après cette confidence, elle me parut plus troublée ; une secrète angoisse la faisait parfois frissonner.

Enfin, un beau jour, on chercha discrètement et vainement madame Claudia par toute la maison ; on fouilla les massifs du jardin, tous les recoins du bâtiment neuf. Le même jour disparut aussi un jeune Père, récemment arrivé de Paris et qui devait accompagner nos sœurs au delà de l'Océan.

Le coupable bonheur des deux fugitifs ne m'inspira nulle envieuse pensée, mais l'absence de Claudia creusa un nouveau vide autour de moi.

En admettant comme rationnelle la vie du cloître, on ne peut nier que la sévérité de la règle sur les amitiés humaines ne soit une conséquence inévitable de cette vie. Si le cœur de la religieuse s'épanche trop, il finit par recevoir de douloureuses blessures, et ces blessures-là sont d'autant plus profondes que les objets extérieurs ne viennent pas vous en distraire. L'âme est troublée, la prière sèche, la méditation impossible.

Je me surpris souvent les yeux baignés de larmes au souvenir de cette pauvre Claudia, et pourtant c'était à elle que j'étais redevable d'une bonne partie de mon malheur. Il me fallut de longs jours et une lutte sérieuse pour anéantir ce misérable regain des tendresses humaines.

Les six mois dont je parlais à Claudia étaient écoulés, et l'on procédait à l'installation de la communauté dans les bâtiments neufs.

Il y eut des jours d'embarras et de désordre qui me rappelèrent le séjour de R...

Un soir, une vieille converse à moitié idiote vint me chercher à la roberie en me disant que j'étais désignée pour aller remplacer madame Anna auprès de mademoiselle de Saint-Chéron ; cet ordre me surprit, cependant je suivis la converse. Ce n'est pas de moi qu'il s'agissait, mais bien de madame Eulalie ; la similitude des noms avait trompé la pauvre sœur.

Nos destinées tiennent souvent à bien peu de chose, et qui pourrait dire quelle puissance aveugle les entraîne ?

J'arrivai donc au quartier des dames à l'heure du souper. La bonne sœur Henriette me demanda si c'était bien moi que l'on avait envoyée. Sur mon affirmation, elle m'introduisit chez sa maîtresse.

J'entrai dans une pièce décorée avec un luxe tout parisien et j'aperçus, pelotonné dans un coin du canapé, un amas de soieries voyantes, surmonté d'un échafaudage de fleurs et de dentelles ; au milieu de ces fleurs et de ces dentelles s'épanouissait l'horrible visage de la vieille Saint-Chéron. Elle jouait avec un chien de race ; elle ne fit pas attention à moi.

La bonne sœur Henriette me rappela ; et, me prenant à part, elle me dit :

— C'est la première fois que vous venez, madame Anatolie, vous a-t-on donné des instructions ?

— Non, bonne sœur.

— C'est étonnant ! on ne vous a prévenue de rien ?

— On m'a dit seulement que notre mère m'avait désignée pour remplacer madame Anna, qui, je crois, a la migraine ; c'est tout.

La sœur Henriette réfléchit un moment.

— J'ai envie d'aller à l'obédience, me dit elle, je ne comprends pas qu'on vous ait envoyée ainsi au hasard.

— Je ne le comprends pas plus que vous.

La sœur se préparait à descendre, lorsque quatre à cinq coups de sonnette, tirés avec une précipitation annonçant la colère, se firent entendre.

La bonne sœur courut ; je restai à la porte, ne sachant si je devais entrer ou non.

— Est-ce qu'on ne me fait pas dîner aujourd'hui ? criait d'une voix enrouée et soldatesque, la vieille femme... qu'est-ce que vous chuchotez là toutes deux ?

— Madame, dit humblement la converse, votre dîner est servi, mais c'est que...

— C'est que tu bavardes avec Anna, n'est-ce pas ?... Et ! que diable ! entrez donc, vous, et venez me donner le bras.

— Ce n'est pas madame Anna, elle est malade.

— Que le démon l'étrangle, cette belle mijaurée ! Qui donc est là ?

— C'est une dame que vous n'avez pas encore vue.

— Tant mieux ! j'ai assez des deux autres guenons.

— Venez, me dit la sœur Henriette, venez offrir le bras à madame.

Je m'approchai : la vieille se leva en s'accrochant à moi ; la converse nous précédait ; elle ouvrit les deux battants d'une porte, et nous nous trouvâmes dans une délicieuse petite salle à manger, splendidement éclairée, et devant une table confortablement servie. Le grand lévrier tournait autour de nous en jappant.

Deux couverts étaient sur la table. Mademoiselle Saint-Chéron se laissait nonchalamment et malicieusement traîner ; elle quitta subitement mon bras et prit place dans un grand fauteuil rembourré de je ne sais combien de coussins : elle me fit signe de m'asseoir vis-à-vis d'elle.

La sœur Henriette se coula derrière moi ; elle me dit à l'oreillle : — Ne faites pas attention à tout ce qu'elle va vous conter : elle est plus que folle.

Je restais immobile sur mon fauteuil ; le potage fumait.

— Eh bien ! dit la Saint-Chéron, vous ne me servez pas ?...

— Permettez, reprit la converse, madame Anatolie n'est pas au fait...

— Tais-toi, grosse buse, elle va s'y mettre ; ce n'est pas difficile de remplir deux assiettes.

Je servis donc... Mais j'hésitais à manger...

Mademoiselle Saint-Chéron me regardait d'un air défiant :

— Mais mangez donc, dit-elle, est-ce que c'est aujourd'hui que l'on doit m'empoisonner ?

— Mangez la première, me dit la pauvre sœur Henriette, toute bouleversée et comme honteuse.

— Te tairas-tu, reprit l'autre, va dehors, crois-moi ; et elle fit mine de lui jeter une pièce du service à la tête... Non, reste, ajouta-t-elle en voyant la sœur qui se disposait à sortir : tu t'en iras *émoustiller* la Ludivine... En voici une

qu'on a oublié de mettre *au fait*, et elle appuya sur les mots en ricanant... C'est ce qu'il me faut, je l'instruirai moi-même. Vous vous appelez Anatolie, continua la vieille, c'est un joli nom... ça me fait plaisir à prononcer ; Anatolie... mon premier amant se nommait Anatole.

La sœur Henriette me regardait en pitié, elle avait l'air de me dire : Vous en entendrez bien d'autres.

Cependant, à part cette réflexion, le dîner se passa convenablement.

Mademoiselle Saint-Chéron me demanda si je trouvais ses appartements de bon goût : c'était elle qui les avait fait décorer à ses frais... Puis elle m'adressa quelques questions sur ma famille, sur les causes qui m'avaient déterminée à m'enfermer dans un couvent... voyant que mes yeux étaient humides, que ma voix tremblait, elle me dit :

— Ah ! vous avez donc encore quelque chose qui ressemble à du cœur, vous... ça vous fait pleurer de vous parler de votre père et de votre mère !... Morbleu, voilà la première fois que je vois cela depuis que je suis enterrée au fond de cette bicoque.

Après dîner, nous revînmes au salon. La sœur Henriette apporta tout l'attirail d'un fumeur et mademoiselle Saint-Chéron, réinstallée au coin de son canapé, se mit à couper et à enflammer un cigare.

C'était un spectacle curieux que cette vieille femme enrubannée avec son cigare à la bouche. Je n'ai jamais vu rien de si laid : sa toilette, sa coiffure semblaient faites exprès pour faire ressortir son affreux visage. On eût dit un vrai singe. Elle fumait silencieusement. Elle m'avait envoyée à la fenêtre, de là je voyais reluire ses yeux gris, comme les prunelles d'un chat en colère.

Vers huit heures, pendant la récréation, madame de Boys-Crespin vint faire visite à sa chère pensionnaire.

On peut s'imaginer quels furent son mécontentement et sa surprise, en me trouvant établie sans préambule dans ce poste délicat : mais elle se garda bien de solliciter des explications, elle ne voulait pas être prise en défaut devant sa redoutable pensionnaire.

Ce soir-là j'assistai à une véritable scène de comédie.

La Saint-Chéron ne se leva pas ; c'est à peine si elle répondit aux saluts respectueux de madame Ludivine. Cette dernière prit l'autre coin du canapé. Elle avait les chiens en horreur, pourtant elle souffrit, sans les repousser, les familiarités du lévrier, qui s'essuyait les pattes et le museau sur un pan de la robe immaculée. Je remarquai aussi que la pensionnaire réclama un second cigare, et qu'elle envoyait la fumée avec un dessein très-marqué au visage de notre Mère.

La conversation fut insignifiante et roula sur le dîner et sur l'orage de la nuit précédente.

On voyait que notre supérieure était sur les épines ; au fond, moi j'avais envie de rire, tout en convenant que c'était une horrible humiliation pour une reli-

gieuse, pour une supérieure, une fille de race noble, de supporter de pareilles avanies de la part de cette ignoble femme.

La cloche des matines sonna, notre Mère me fit signe de partir.

— Non pas, dit mademoiselle de Saint-Chéron, je veux qu'Anatolie reste avec moi, c'est une bonne fille qui m'a laissée dîner tranquillement, sans m'assommer de ses sermons et de ses jérémiades.

— Mais, chère Madame (on l'appelait Madame...) madame Eulalie va revenir.

— Pouah ! Eulalie, j'en suis encore plus ennuyée que du reste.

— Madame Anatolie a quelques affaires ; elle doit aller à l'office.

— Du tout, du tout ; elle gagnera son office ici, à faire la cour à mes écus, pas vrai, mon cœur ; ce ne sont ni ses brimbcrions de couture, ni ses patenôtres qui vous rendront la centième partie de ce que vous rapporte la vieille Saint-Chéron...

Madame de Boys-Crespin enrageait de toute son âme.

— Restez, dit-elle, puisque Madame l'exige ; puis elle ajouta plus bas : Je compte, ma sœur, que vous n'oublierez pas vos devoirs envers la maison.

— Qu'est-ce qu'elle vous dit, reprit la pensionnaire avec aigreur... que je suis folle, n'est-ce pas ? parbleu, on m'en fait assez pour en arriver là... tout l'argent est filé... mais le bien... le bien !... eh ! eh! nous verrons. On ne peut rien faire sans ma signature... Allez à matines, ma chère mère de Boys-Crespin... allez, continua-t-elle en ricanant : moi, je vais causer un peu avec cette belle *geôlière qui n'est point au fait.*

Lorsque notre Mère fut partie, mademoiselle de Saint-Chéron eut un accès de gaieté fébrile ; elle se tordait de rire en se roulant sur le canapé : un moment je crus qu'elle était réellement folle.

Mais elle reprit bientôt son sang-froid. Approchez-vous, Anatolie, me dit-elle, venez vous asseoir près de moi : que dites-vous d'une pareille platitude, hein?... Avez-vous vu comment la Préot, la vieille Préot-Saint-Chéron a fait baiser le bout de sa pantoufle à votre supérieure ; comment la fille du meunier traite la noble demoiselle de Boys-Crespin? J'ai eu autrefois un amant qui écrivait des comédies ; oh ! la bonne rengaîne qu'il aurait eue là. Franchement, croyez-vous que la grisette qui vend son honneur pour une robe de quarante francs soit aussi méprisable que cette Boys-Crespin ?

— Je n'ai pas à m'expliquer là-dessus, répondis-je avec embarras.

— Ah ! tout est perdu, dit mademoiselle Saint-Chéron : en deux mots on vient de vous donner la leçon... Vous n'êtes plus la même que pendant le dîner. Eh ! que diable vous fait-on donc, mes pauvres filles, pour vous brider ainsi la langue?

Elle se servit d'une expression bien autrement comique, le bon ton m'empêche de la reproduire ici.

— Allons, continua-t-elle, je le vois bien, on vous a défendu de me parler.

— Mademoiselle, vous vous trompez, je vous assure.

— Pourquoi donc m'appeler mademoiselle? N'avez-vous pas entendu votre supérieure me donner de la dame à bouche que veux-tu? C'est vrai que c'est plus décent; mais au fait je ne suis ni une dame, ni une demoiselle. Elle se reprit à rire, de ce rire éclatant et brutal qui est le cachet de la plus mauvaise compagnie.

J'étais horriblement décontenancée.

Mademoiselle de Saint-Chéron paraissait s'amuser beaucoup de la situation, aussi me fit-elle veiller jusqu'à onze heures, Elle se dédommagea de la contrainte qu'elle s'était imposée pendant le dîner ; elle me raconta en gros sa vie abominable, puis elle finit par se plaindre qu'après lui avoir volé tout son argent, on la détenait de force à la communauté.

Je l'écoutais, et, comme je n'essayais ni de l'interrompre, ni de la contredire, elle me prit subitement en affection. Je dus assister à son coucher, une autre comédie... Elle faisait tourner la tête à la pauvre converse, il fallait presque une heure pour la mettre au lit.

Il était près de minuit quand je rentrai au dortoir : j'essayai de m'endormir, mais la singulière et triste soirée que je venais de subir me tint éveillée jusqu'au jour.

Après la messe, je me disposais à monter à notre atelier ; je rencontrai la secrétaire de la supérieure qui me cherchait.

— Madame Saint-Chéron vous demande à cor et à cris, me dit madame Emilie, hâtez-vous de vous rendre chez elle ; notre mère n'a pas le temps de vous entretenir pour votre gouverne, elle vous prie seulement d'être très-réservée et très-prudente : l'avenir de notre maison dépend entièrement des bonnes dispositions de cette vieille dame.

Je répondis par un signe de tête affirmatif et je retournai au quartier des pensionnaires libres.

La Saint-Chéron était encore au lit, parée comme une châsse, avec un peignoir de mousseline orné de rubans couleur de feu et un joli bonnet négligé sur sa vilaine tête.

— Bonjour, mon cher cœur, me dit-elle, avez-vous bien dormi, ma biche?... je vous ai attendue pour recevoir mon café de vos belles mains : je viens d'envoyer au diable Anna et Eulalie. Servez-moi, mon amour.

Je pris le plateau des mains de la converse, je le posai sur le lit : je dus faire l'essai du déjeuner, en rompant un peu de pain et le trempant dans le café.

Après le déjeuner on apporta le journal... et quel journal?... il fallut lire et ne rien supprimer, surtout ce que mademoiselle de Saint-Chéron appelait *des gaudrioles*. Puis vint le lever, la toilette, le second déjeuner, pendant lequel les plaintes et les récriminations recommencèrent.

A midi je passai chez notre Mère. Elle me dit qu'elle regrettait le malentendu

qui l'obligeait à me laisser en possession d'un emploi tout de dévouement et de confiance, mais qu'elle espérait que je profiterais de cette occasion pour me relever dans l'esprit de nos sœurs, que mon insouciance pour le bien général avait pu scandaliser. Elle me pria et elle m'ordonna au besoin de ne pas détruire certaines illusions qu'il était indispensable d'entretenir dans l'esprit de mademoiselle Saint-Chéron. Elle me recommanda de ne la contrarier en rien, d'appuyer en toute occasion sur la détresse où nous nous trouvions lorsqu'elle est arrivée, de flatter son amour-propre excessif, de lui répéter qu'elle est notre protectrice, notre providence, notre appui... Elle me dit aussi de tâcher, çà et là, de lui parler du bon Dieu, de l'éclairer, de l'effrayer même sur ses fins dernières ; enfin elle me dispensa de toute obédience pendant le temps que je resterais près de notre pensionnaire ; elle ajouta qu'elle me croyait assez de bon sens et de vraie dévotion pour ne pas m'épouvanter des jurons et des grosses histoires d'une pauvre vieille qui n'avait plus sa tête.

Cette fois j'étais parfaitement au courant.

Comme je ne répondais pas, madame de Boys-Crespin, dont la contrainte et l'ennui perçaient, malgré son désir d'être aimable et bienveillante, me dit : — Ma sœur, dois-je prendre votre silence pour acquiescement à mes paroles, ou une révolte intérieure ?

— Ma mère, je voudrais que Dieu m'eût épargné la douleur et la honte auxquelles le hasard m'a condamnée ; cependant je ferai de mon mieux et je m'efforcerai de mettre ma conscience d'accord avec votre volonté.

Notre mère haussa dédaigneusement les épaules, et je me retirai.

Une semaine s'était à peine écoulée ; je me sentais réellement à bout de forces.

Voici quelle était ma vie, la vie d'une religieuse !...

Je ne couchais plus au dortoir : mademoiselle Saint-Chéron voulait m'avoir nuit et jour près d'elle : et pour obtenir cette concession, elle avait consenti une hypothèque de cinquante mille francs sur une terre qu'elle avait dans le Berry.

Elle avait sacrifié son délicieux boudoir pour m'en faire une chambre, et tous les jours elle faisait monter quelque meuble : je m'aperçus que ces meubles étaient, comme le verre d'eau sucrée des pensionnaires, payés le double ou le triple de leur valeur.

Je partageais l'ordinaire de ma digne patronne : c'est-à-dire je passais tout d'un coup d'une nourriture frugale, insuffisante, à une table recherchée et succulente.

J'avais à peine le loisir d'entendre la messe le matin et d'aller à un office du soir.

J'étais obligée d'aider la converse dans les soins minutieux qu'exigeait la toilette de madame, de sorte que j'étais à la fois une première femme de chambre et une dame de compagnie.



C'était un spectacle curieux de voir cette vieille femme avec son cigare à la bouche (page 117).

L'atmosphère dans laquelle j'étais forcée de vivre était imprégnée de parfums énervants ; je crois que j'aurais encore préféré les fades odeurs de la roberie ; car ces parfums m'agitaient et remuaient en moi je ne sais quelles sourdes tentations.

Si la vie des religieuses n'était pas asservie et dominée par la règle et les mortifications, elle serait une monstruosité.

Le luxe mondain de l'appartement me reportait aux splendides salons de Roizet ; la senteur d'une eau, je ne sais plus laquelle, replaça subitement devant mes yeux le visage pâle et doux de Charles Bertin ; après huit ans de luttes intérieures,

les exhalaisons d'un flacon me rappelaient nettement la pression de sa main, l'entraînement de la valse, l'éblouissement des lumières.

Mais qu'était-ce que tout cela en comparaison de ce que j'étais contrainte d'entendre? Le jour où, suivant le conseil de notre mère, je tentai de parler de Dieu à cette âme gangrenée par le vice, elle me répondit par des blasphèmes.

— Faire pénitence, disait mademoiselle Saint-Chéron, ma fille, est-ce que je ne la fais pas, ma pénitence, et une rude !... devenir vieille, horrible, et par-dessus le marché prisonnière chez des femmes, après avoir été la maîtresse du beau comte de C..., après avoir, pendant quinze ans, gouverné la maison d'un des premiers banquiers de Paris, après avoir vu s'asseoir à ma table des princes, des ambassadeurs! c'est cruel, allez, d'en être où je suis!... Vous qui me volez si *crânement,* mes enfants, vous prierez pour moi, si toutefois il est besoin de prier. De bonne foi, moi je ne crois à rien, ni à Dieu, ni à diable. J'ai cru autrefois, oui, je croyais à la jeunesse, au plaisir, à la fortune : mes dieux sont brisés... Ecoutez-moi, Anatolie, je vous connais déjà et je lis jusqu'au fond de votre pensée. Vous vous ennuyez à la mort et vous voudriez bien être dehors... Aidez-moi, nous nous sauverons ensemble.

J'ai un petit neveu, un joli garçon de trente ans, il a fait son chemin, lui, il est ingénieur, je vous marierai tous les deux, vous me donnerez de beaux enfants ; car, ma foi, vous êtes encore bien belle, malgré tout ce que vous avez souffert... dites, voulez-vous? est-ce qu'il est impossible de s'échapper d'ici?... Vous ne mangeriez plus jamais du son bouilli avec des choux...

— Du son!... dis-je sans pouvoir réprimer un sourire... Pouvez-vous vous imaginer cela, madame?

— Mais c'est Anna et Eulalie qui me l'ont dit plus de vingt fois, les coquines!... Il est vrai qu'il s'agissait de commencer la saignée de mes sacs d'écus. Enfin je suis encore assez riche pour vous rendre heureux... vous venez de me coûter cinquante mille francs, mais il me reste pour plus de sept cent mille francs d'immeubles.

— Puisque vous avez des parents,lui dis-je, pourquoi ne leur écrivez-vous pas?

— Dame, ils sont fâchés contre moi ; ils me tourmentaient quelquefois au sujet de l'argent, cela m'ennuyait, je les ai envoyés promener... et pour me laisser ensuite piller par des béguines! D'abord je ne comptais rester ici qu'une saison. Cette diable d'Henriette m'a drôlement entortillée... Ah! si j'avais de bonnes jambes... ou si encore mes pauvres chevaux n'avaient pas péri...

Ses chevaux, la pauvre Saint-Chéron! ils se portaient à merveille : on les avait envoyés à notre maison de campagne, et notre mère, l'assistante, la secrétaire s'en servait, ainsi que de la calèche, pour faire des visites aux environs.

Tous mes sentiments de droiture naturelle, de probité étaient révoltés. Je cherchais une excuse à l'odieuse conduite de notre mère et de nos sœurs, je n'en trouvais pas.

Quel qu'eût été le passé de cette malheureuse, quelle que fût l'origine de sa fortune, était-il permis de l'exploiter ainsi ?

CHAPITRE IX

La conscience de madame Ludivine et la mienne. — Prépondérance de la supérieure sur l'aumônier. — Un vieux loup pris au piége. — Manière de se défaire d'un homme gênant. — Le texte du père François. — L'effroi du cachot. — Liberté !!!

Pendant que j'étais en proie à ces troubles intérieurs, madame Ludivine, qui venait d'obtenir son hypothèque, se figurait que tout marchait à souhait et qu'elle devait la signature de mademoiselle de Saint-Chéron à mes influences.

Je cherchais une occasion d'avoir une explication avec notre mère. J'avais consulté le P. Augustin : je le trouvai bien disposé et tout porté à me soutenir. Je savais qu'il avait refusé de s'asseoir à la table de la Saint-Chéron... Le prêtre, le vrai prêtre se retrouvait enfin ; sa conscience parlait plus haut que son appétit.

Autant je désirais entretenir madame Ludivine en particulier, autant celle-ci paraissait éviter un tête-à-tête... Lorsque je me présentais chez elle, elle avait toujours quelque raison de m'éconduire : on eût dit que, malgré son apparente sécurité, elle tremblait que je ne vinsse formuler quelques plaintes.

Voyant que je ne pouvais l'aborder à la coulpe du samedi je m'accusai de façon à lui donner des inquiétudes... Ce fut elle qui me fit appeler.

Notre abord fut réciproquement froid et guindé. Je comprenais que ce que j'allais lui dire serait loin de lui être agréable... de son côté elle se préparait à me recevoir avec une aigreur toute monastique.

Comme elle était plus rusée qu'un renard, au lieu d'entrer directement en matière, elle commença par s'extasier sur ma bonne mine.

— Vraiment, ma chère sœur Soubeyran, me dit-elle, je suis émerveillée du changement qui s'est opéré dans toute vôtre personne. Le régime de notre chère protectrice vous a été salutaire au dernier point : j'ai regretté un moment la maladresse de la bonne sœur Ignace, mais aujourd'hui, en vous voyant fraîche et reposée, je ne lui en veux plus... Il paraît que vous êtes au mieux avec notre pensionnaire, nous vous remercions personnellement, et au nom de la communauté, du secours que vous nous avez fait accorder.

— Ma mère, permettez, je ne veux pas vous tromper, vous ne me devez absolument rien. Mademoiselle de Saint-Chéron a cédé aux inspirations de la bonne sœur Henriette, sa femme de chambre, qui lui a fait entendre que grâce à ce sacrifice je resterais auprès d'elle ; quant à moi, je ne me sens aucune aptitude pour l'emploi que vous m'avez confié, et je viens même pour vous supplier de me décharger d'un fardeau qui meurtrit ma conscience...

— Qu'est-ce? me dit madame de Boys-Crespin, et que prétendez-vous? Com-

ment, voici à peine quinze jours que vous êtes à cet emploi et déjà vous en êtes fatiguée ; je ne connais rien de plus insupportable que ces religieuses dégoûtées de leur sainte profession : elles ne savent ce qu'elles veulent.

— Ma mère, jusqu'à présent je ne me suis jamais plainte et j'ai toujours tâché de remplir mes devoirs...

— Oui, et nous en avons eu la preuve durant le temps que vous avez passé au pensionnat... C'était sans doute aussi votre conscience qui vous faisait afficher des opinions impérialistes...

Je gardai le silence.

— Prenez-en votre parti généreusement, continua madame Ludivine, vous resterez auprès de madame Saint-Chéron, car vous lui êtes plus agréable qu'aucune des dames qui vous ont précédée ; nous avons un impérieux besoin de ses libéralités ; certes, ce n'est pas maintenant l'occasion de la contrarier et de la mécontenter... A la fin du mois prochain, j'espère même que vous voudrez bien la décider à un nouveau sacrifice...

— Jamais, ma mère, non jamais je ne prêterai mon concours à ces déplorables spoliations.

— Spoliations !... mais songez donc, ma sœur, quelle est la triste source de cette fortune ; le seul moyen de purifier ce courant bourbeux, c'est de le diriger vers de bonnes œuvres, de l'employer en fondations pieuses.

— Oui, si les dons sont volontaires et spontanés.

— Il me semble, ma sœur, que vous vous permettez de discuter avec nous... En vertu de la sainte obéissance dont vous avez fait vœu et conformément à la règle, je vous ordonne de conserver votre emploi, de le remplir comme je l'entends.

— Ma mère, je suis désolée de vous résister... ce que vous exigez de moi est incompatible avec les lois impérieuses de la probité, de ma conscience ; le salut de mon âme est en péril ; les exécrables conversations de cette femme souillent mon imagination.

— Mais, je vous l'ai dit : c'est une folle.

— Et si elle est folle, est-il donc juste de lui imposer des actes qui causent un préjudice considérable à des tiers : si sa raison est saine, et elle l'est, n'est-ce pas une chose horrible pour des religieuses de vivre en intimité avec cette ignoble créature, d'être forcées de l'écouter, de lui servir de femmes de chambre ?

— Vous êtes bien orgueilleuse, madame !...

— Peut-être trop, ma mère, mais enfin l'habit que je porte ne m'a pas fait oublier que le sang des ducs de Moret coule dans mes veines...

— Oui, et ce sang est quelque peu mélangé et terni, tant par celui de votre grand'mère l'aventurière, que par celui de votre père, le paysan des Landes...

Ces insultes directes firent bondir mon cœur ; je ne pus refouler l'expression indignée de mon ressentiment.

— Madame, répliquai-je, je ne sais quelle était l'origine de ma grand'mère, mais elle a laissé à Moret les souvenirs d'une vie exempte de blâme et de honte... et mon père, un soldat, un noble soldat, pouvait épouser une fille de noble race, sans la faire déchoir et sans l'exposer à subir de funestes déceptions...

— Vous êtes une misérable effrontée, reprit madame de Boys-Crespin furieuse... Oh! que je regrette le temps où l'abbesse avait le droit de faire jeter les filles telles que vous dans un cul-de-basse fosse!...

Comme elle prononçait ces mots, le P. Augustin entrait.

— Approchez, mon Père, dit madame Ludivine toute tremblante et les yeux allumés par la colère, approchez et venez ici contempler un fait inouï... Voilà madame Soubeyran qui se pose en révolte ouverte, et qui me dit à moi, sa supérieure : Je n'obéirai pas...

— Je venais précisément, ma mère, pour vous parler d'elle : notre sœur Soubeyran a des répugnances et des ennuis que je conçois, il faudrait aviser à cela.

Le toit du couvent neuf fût tombé sur la tête altière de la supérieure qu'il ne l'eût pas plus abasourdie que cette intervention du P. Augustin.

— Vous vous attendiez donc à la trouver là, dit-elle, supposant une connivence entre nous... et vous la soutenez... et vous l'encouragez... une fille qui n'a pas apporté une demi-dot...

— Pardon, ma mère, répliquai-je vivement, ma dot a été bien au delà de la dot obligatoire. Je sais tout, ajoutai-je en la regardant fixement, je sais ce qu'une dose de laudanum administrée à propos peut coûter à une infortunée, et le profit que la maison en a tiré.

— C'est la malheureuse Claudia, reprit en rugissant madame de Boys-Crespin, c'est elle qui, avant de trahir ses vœux, a trahi le secret de la maison.

— Qu'importe que ce soit-elle ou une autre?... je vous le répète, je sais tout, et, pécuniairement parlant, puisqu'ici tout se traite au point de vue de l'argent, la communauté n'a pas de reproches à m'adresser...

— L'entendez-vous, mon père, s'écria notre supérieure, l'entendez-vous, cette audacieuse, cette insolente?

— Ces invectives ne servent à rien, dit tranquillement le P. Augustin ; laissons madame Anatolie s'expliquer, qu'elle le fasse avec convenance, avec mesure... Du moment qu'elle a des scrupules, il est de notre devoir de l'écouter.

— Des scrupules!... ce sont des embarras, des difficultés qu'elle prétend nous susciter ; madame Anatolie est une mauvaise religieuse, vous devez le savoir aussi bien que moi.

— Je ne m'en suis pas encore aperçu, répondit le P. Augustin : notre sœur Soubeyran a été éprouvée par des chagrins de famille : ces chagrins ont pu influer sur son caractère...

— Parlez ouvertement, mon père, vous prenez son parti contre moi.

— Non, je me range du côté du droit et de la justice...

— Du droit!... par exemple...

— La règle est le droit de la religieuse, je suis fâché, ma mère, que vous m'obligiez à vous le rappeler...

— Alors vous niez l'obéissance passive, vous autorisez la révolte, c'est un coup monté entre vous deux...

— Ma mère, cette discussion personnelle ne saurait se continuer devant un tiers sans porter atteinte à notre dignité réciproque. Occupons-nous de madame Anatolie.

— Enfin, avant elle, nos sœurs Anna et Eulalie, la bonne sœur Henriette, toutes trois excellentes religieuses, ne m'ont jamais étourdi les oreilles de ces plaintes, de ces prétendus scrupules...

— Eh bien ! il faut leur rendre leurs anciennes fonctions et décharger la sœur Soubeyran, quoique, à mon avis, il soit convenable d'expulser cette personne.

— A quoi pensez-vous, P. Augustin? sur notre saint habit, je crois que vous perdez la tête !... ne vous ai-je pas dit quelle était la position de la maison vis-à-vis de madame Saint-Chéron?

— Il est regrettable que l'on ait pris cette position.

— C'est aisé à dire à vous, mon père, qui ne vous occupez de rien autre chose que de vos commodités et de votre tranquillité; mais nous... nous!... qui supportons tout le poids de la responsabilité et de l'administration... nous qui luttons, nous qui combattons, nous qui, pour la plus grande gloire de Dieu, avons remis à flot cette communauté qui sombrait; nous nous trouvons aujourd'hui entravée, brisée peut-être par la mauvaise volonté d'une fausse religieuse...

— Faites ce que je vous disais tout à l'heure, reprit le supérieur un peu ému de cette sortie; remettez madame Anna ou madame Eulalie en exercice.

— Mais, mon père, vous ignorez donc que madame Saint-Chéron ne veut plus es souffrir... Vous ne connaissez pas la noirceur et la malice de madame Anatolie, ajouta-t-elle avec un geste furibond; appelée par erreur chez notre bienfaitrice, elle s'est efforcée de capter sa bienveillance, puis, lorsqu'elle a réussi à se rendre indispensable, elle met en avant sa conscience, des délicatesses ridicules, odieuses.

— Pardon, ma mère, dis-je, il n'y a eu ni calcul, ni noirceur de ma part; je regrette plus que personne l'erreur qui m'a placée où je suis... mais...

— Mais quoi!... voyons, achevez...

— Mais certainement je n'y resterai pas... Tout ce que j'ai souffert depuis neuf ans est inouï, et puisque l'occasion de m'expliquer se présente, je ne craindrai pas de le faire... Vous m'appelez une fausse religieuse; si vous entendez par là une religieuse qui n'a ni l'esprit, ni le goût de son état, vous êtes parfaitement dans le vrai... Fatalement entraînée hors de ma voie, soustraite à ma famille, à l'époux qu'elle m'avait choisi, j'ai eu la douleur de causer la mort de mon père et de ma

mère... mes remords sont incessants, ils sont atroces... les vœux qui me lient sont plus lourds pour moi que la chaîne d'un forçat... Cependant ces vœux, je les respecte, je n'essaie ni de les briser, ni de les méconnaître... mais j'ai plus besoin qu'une autre de veiller sur moi-même, de n'être pas exposée à des tentations répétées ; j'ai besoin de calme et de silence ! il est au-dessus de mes forces d'entendre une partie du jour ou des confidences licencieuses, ou des plaintes, trop justes, sur le peu de délicatesse de nos sœurs... Enfin, il est pour moi un affreux martyre, une lutte où je succomberai, c'est d'entrevoir la possibilité de recouvrer ma liberté, de rentrer dans le monde, en acceptant les propositions que me fait cette infernale créature.

— Oh ! dit madame de Boys-Crespin avec un sourire qui ressemblait à un grincement de dents, pour cela, soyez-en tranquille, je vous en défie, nos précautions sont prises...

Un morne silence accueillit cette menace. Le P. Augustin regardait la supérieure : on eût dit qu'il ne pouvait croire ce que ses oreilles venaient de percevoir.

— Continuez, ma sœur, me dit-il en rompant le premier ce pénible silence, ne vous laissez pas intimider... vous dites que mademoiselle Saint-Chéron vous engage à fuir avec elle ; ainsi ce n'est pas de bon gré qu'elle reste chez nous ?

— En doutez-vous, mon père ? elle prétend avoir écrit vainement à ses nièces...

— Elle n'a pas écrit, reprit madame Ludivine, et cela pour une raison toute simple, elle ne sait que signer son nom.

— Ma mère, il m'est pénible de vous démentir, voici une lettre qu'elle m'a confiée, il y a deux jours, en m'offrant une partie de ses diamants, si je parvenais à faire mettre cette lettre à la poste.

— Et vous l'avez gardée deux jours, dit ironiquement la supérieure, et pendant ces deux jours, vous aurez, bien entendu, fait quelques tentatives.

— Non, ma mère, c'est malgré moi, d'abord que ce papier m'a été remis, malgré mes résistances et mes protestations ; mon intention était d'en faire abandon entre les mains de mon confesseur.

— A l'insu de votre supérieure...

— Ma mère, vous voyez, c'est devant vous que je rends cette lettre à notre père.

Madame de Boys-Crespin tendit convulsivement la main, mais déjà le P. Augustin avait fait passer la lettre dans le pli de sa soutane...

— Vous enfreignez la règle l'un et l'autre, s'écria madame Ludivine, la règle qui veut que la conscience de toute religieuse soit comme un livre ouvert devant les yeux de la supérieure, que ses secrètes pensées lui soient intégralement dévoilées.

— Ma mère, dis-je, non sans quelque amertume, ne parlons pas ici de la règle : c'est une chose malheureusement trop élastique et qui se prête à trop d'interprétations... Au nom de la règle, de la sainte obéissance, on a fait mourir ma mère, en proie au désespoir et repoussant les sacrements de l'Église. Au nom de cette

même obéissance, on veut me contraindre aujourd'hui à participer à des actions que ma conscience réprouve... Est-il possible qu'il y ait deux manières opposées d'envisager les actes de la vie, et que ces deux manières soient également justes et bonnes?...

— Il n'y a pas, comme vous le dites avec dérision, deux manières d'envisager la règle et de l'appliquer, reprit madame Ludivine ; relisez, je vous prie, le chapitre de l'obéissance, qu'y voyez-vous?... La religieuse est morte à sa volonté, elle n'en doit plus avoir d'autre que celle de ses supérieurs, elle ne doit plus penser que par eux, et surtout, ma sœur, elle ne doit jamais discuter leurs actes.

— Même, dis-je, si ces actes sont contraires aux lois de la morale, de la probité... si ces actes révoltent le sentiment intime de l'honnête, du juste, que Dieu a mis au fond de chaque âme humaine?

— Madame, reprit madame de Boys-Crespin hors d'elle-même, vous raisonnez, vous jugez... vous êtes une détestable religieuse ; est-ce que des supérieurs peuvent jamais exiger des choses iniques? Est-ce qu'ils n'ont pas aussi leur âme à sauver? Obéissez les yeux fermés, que votre orgueil ne cherche pas à pénétrer les motifs qui nous dirigent, et votre conscience, que vous mettez en avant, sera beaucoup plus tranquille qu'elle ne l'est à l'heure présente.

Je me tus et cependant que n'aurais-je pas eu à répliquer? quand ce n'eût été que par ce commandement de Dieu : *Bien d'autrui tu ne prendras...* mais à cela même madame de Boys-Crespin eût trouvé la réponse *du courant bourbeux qu'elle s'arrogeait* le droit de purifier ; quant aux tentations qui pouvaient naître de mes rapports avec mademoiselle Saint-Chéron, elle eût répondu : Priez, ma sœur, et vous ne serez pas tentée... Sur la vie molle que je prenais près de cette femme, elle m'eût dit : Prenez-la en esprit de pénitence ; sur ma perpétuelle inobservance de la règle, elle était maîtresse d'octroyer toutes les dispenses possibles, etc., etc.

— Ma mère, dit le P. Augustin en voyant la discussion encore une fois éteinte, je dois vous prévenir que je vais écrire à Paris ; l'intervention de nos supérieurs généraux me semble indispensable dans un si fâcheux débat.

— Faites ce que vous voudrez, répondit dédaigneusement madame Ludivine, nous avons déjà écrit à ce sujet; notre mère générale n'a pas encore répondu... J'ai d'ailleurs toutes les dispenses nécessaires et une complète liberté d'action... En ceci il y aura quelqu'un de brisé, et nous verrons si ce sera vous ou moi.

En disant ces derniers mots, sa voix s'altéra, une écume blanche couvrit ses lèvres contractées, ses yeux pâles lançaient des éclairs foudroyants.

— Notez bien, père Augustin, continua-t-elle, après avoir repris haleine, notez bien que je commence à soupçonner les motifs de votre partialité ; j'en écrirai de mon côté.

Je ne comprenais pas. Le supérieur grommela entre ses dents : Mais c'est tout simplement infâme... Puis il éleva la voix :



Je m'élançai du côté de l'ancien jardin de M. de Blassac. (Page 136).

— Après tout, dit-il, j'ai suivi les impulsions de ma conscience, et je n'ai, comme confesseur, de compte à rendre qu'au bon Dieu.

Voyant qu'il allait sortir, je me levai.

— Mon père, lui dis-je, que dois-je faire? je vous en conjure, dirigez-moi, protégez-moi...

— Comédienne !... archi-comédienne ! reprit madame Ludivine.

— Ma mère, vous vous oubliez, dit sévèrement le prêtre ; de semblables expressions ne devraient pas se trouver dans la bouche d'une supérieure... Vous, ma sœur, retournez à vos pénibles fonctions, nous verrons à vous faire remplacer.

Je sortis, et l'altercation dut se continuer : les éclats de voix de madame Ludivine retentissaient jusqu'au bas de l'escalier.

Je trouvai mademoiselle Saint-Chéron toute soucieuse et d'assez mauvaise humeur ; en mon absence, elle n'avait pas voulu faire sa promenade habituelle. Mes yeux rougis, ma pâleur, mon trouble la frappèrent, et, au lieu de gronder, elle me dit en adoucissant sa grosse voix :

— Qu'avez-vous, Anatolie? soyez franche, mon enfant, vous venez d'essuyer quelque vif désagrément ; n'est-ce pas moi qui en suis la cause ou le prétexte ?

Je répondis vaguement que la vie n'était qu'un tissu de chagrins et d'amertumes.

— Ce n'est pas cela que je vous demande ; suis-je cause ou non des bourrades que vous avez reçues ?... Je vous ai vue descendre le perron de la Boys-Crespin et, de par le diable, j'ai deviné qu'il y avait quelque histoire en l'air. N'est-elle pas encore contente, ce démon embéguiné ? qu'est-ce qu'elle veut ? de l'argent et toujours de l'argent... Nous lui en donnerons. Mais j'exige que vous restiez avec moi... Voyez-vous, s'il n'y a pas moyen de s'échapper, eh bien ! nous vivrons tranquillement ensemble ; vous reprendrez de la santé, de la force ; je crie un peu, c'est une habitude, mais au fond je ne suis pas méchante...

Ces paroles où perçait une sorte d'affection m'attendrirent ; je versai quelques larmes.

— Ne pleurez pas, continua mademoiselle Saint-Chéron, ça me fait du mal de voir pleurer une belle et bonne fille comme vous ; en vérité, c'est un enfer que votre couvent. Qu'est-ce qu'elles appellent donc le bonheur du cloître, la sainte joie des enfants de Dieu?... Je n'ai devant les yeux que des visages grimauds, que jeunes santés détruites ; je n'entends que plaintes et lamentations sur cette pauvreté dont pourtant on a fait un vœu spécial, je crois. Les mille et les cents fondent ici comme neige au soleil : hier on m'a extorqué cinquante mille francs, demain on m'en demandera cent mille... Ah ! si seulement on mettait ma liberté à ce dernier prix, je crierais de tout mon cœur : Adjugé. A propos, Anatolie, qu'est devenue ma lettre, hein ?... Vous n'avez rien tenté, rien essayé ?

Je secouai la tête en signe de dénégation.

— Oh ! que vous n'êtes guère fine, ma chère ! si j'avais et votre âge et votre beauté, c'est moi qui ne serais pas en peine : sur tous ces garçons que vous voyez errant de droite et de gauche, n'y en a-t-il pas un au moins qui vous regarde de bon œil ?...

— Madame, vous savez combien ces propos me sont pénibles ; votre lettre n'est

plus en ma possession : rappelez-vous ce que je vous ai dit quand vous m'avez forcée à la conserver.

Vous l'avez donnée à madame Ludivine ? dit-elle en jurant effroyablement; pour le coup vous êtes par trop bête, et c'est folie d'avoir pitié de vous.

— Je vous avais prévenue...

— Est-ce que je pensais que vous parliez sérieusement ?... je croyais que c'était une *frime*, une défaite, une de ces roueries de couvent qui m'embrouillent le cerveau... Je croyais que tout en disant non, pour vous garder de mes indiscrétions, vous aviez votre petit plan à vous. Ainsi la Boys-Crespin a ma pauvre lettre ; eh bien ! c'est fini, nous pourrirons ici vous et moi... Tenez, j'ai envie de vous battre, de vous jeter à la porte.

— Faites, madame, je ne désire rien plus sincèrement...

— Comment, vous vous déplaisez donc avec moi, mais je fais tout ce que je peux pour ne pas vous chagriner, pour que vous soyez bien nourrie, confortablement logée... et même quand je vois que mes bavardages vous ennuient, je tâche de me taire... Ah ! que vous êtes ingrate, mon enfant !

Je ne savais que dire à cette pauvre vieille : elle me faisait pitié; elle ressemblait à un vieux loup pris au piége et qui se résigne. Que pouvais-je pour elle ? rien, en vérité, à moins de gagner un convers ou une tourière, et, comme alors je n'avais pas l'intention de quitter la maison, ces mesures me répugnaient. Je me repentis cependant de n'avoir pas tout bonnement brûlé la lettre au lieu d'en faire l'usage que j'ai dit. Mademoiselle Saint-Chéron bouda une partie de la soirée. Je travaillais à un ouvrage de broderie, j'étais assise contre la fenêtre : de cette fenêtre on voyait la campagne, le temps était sombre, les arbres commençaient à perdre leurs feuilles; un indicible sentiment de mélancolie s'empara de mon cœur; entre cette campagne et moi, il n'y avait qu'un mur de douze pieds, mais un mur sans treillis, sans rien où l'on puisse s'accrocher.

Depuis que j'habitais cet appartement, j'avais souvent jeté les yeux sur l'horizon; la vue des champs libres, des cultures, des grands saules et des mûriers qui bordaient la rivière, des rares paysans qui traversaient la plaine, me causait une émotion douce et triste.

Un point assez rapproché du couvent fixait plus particulièrement mes regards; c'était une petite maison de maraîcher entourée d'un clos bordé de haies vives. Dans ce clos, à chaque heure du jour, j'apercevais un jeune couple laborieusement occupé aux travaux du jardinage. Ces braves gens m'inspiraient une sorte de jalousie; ils me semblaient heureux, recueillis dans leur bonheur, insoucieux du reste du monde. Les jours de marché, lorsque le mari rentrait de la ville, je voyais la jeune femme aller au-devant de lui, ils s'embrassaient cordialement... Evidemment, c'étaient deux jeunes mariés. Quand ce tableau d'affection conjugale m'attristait trop, je me disais avec une pensée mauvaise : Combien cela durera-t-il? tous les états n'ont-ils pas leur lune de miel et leurs sombres désillusions?

Quels que fussent les griefs de mademoiselle Saint-Chéron, sa rancune ne dura pas au delà du dîner; elle se mit à causer comme à l'ordinaire et elle reprit son thème favori, c'est-à-dire ses projets d'évasion... Elle discutait aussi un autre genre de libération, c'était de se racheter par un grand sacrifice.

— Croyez-vous, me disait-elle, que si je donnais la moitié de ce que j'ai encore, on me laisserait aller?

Deux jours se passèrent; je ne vis ni madame de Boys-Crespin, ni le P. Augustin. J'étais si agitée que, le jour de la communion générale, je m'abstins de paraître à la sainte table.

Enfin, on vint me chercher de la part du P. Augustin. Je fus très-surprise de le trouver en habit de voyage, le manteau sur le bras, la valise à ses pieds.

— Ma chère sœur, me dit-il, j'ai voulu vous voir avant de partir pour Paris, j'ai voulu vous entendre affirmer une fois de plus tout ce que vous m'avez dit au sujet de vos embarras d'intérieur : ce voyage, je l'entreprends uniquement à cause de vous.

— Et reviendrez-vous, mon père? dis-je fort émue.

— Pourquoi pas? Certes, je reviendrai et bientôt; j'espère apporter une solution qui mettra fin à toutes ces misères navrantes.

— Et notre mère, elle n'est pas opposée à ce voyage!

— Au contraire, c'est elle qui me l'a conseillé.

Je me confessai une dernière fois et je pleurai abondamment. Lorsque je me relevai, par un mouvement spontané, irréfléchi, je me jetai dans les bras du supérieur : il ne me repoussa pas; je sentis ses larmes couler sur mon visage.

— Du courage, me dit-il, ma pauvre enfant, de la foi, de l'amour de Dieu, un saint abandon à la Providence; nous nous tirerons de ce mauvais pas, mais promettez-moi de m'attendre, de ne pas faire de coup de tête pendant mon absence.

En sortant du salon du R. Père, je crus entrevoir une ombre insolite au bout du corridor, et, tandis que je me confessais, je m'étais imaginé qu'un rideau de porte vitrée s'agitait d'une façon particulière. Je demeurai persuadée que quelqu'un avait écouté ma confession.

Dès le lendemain, j'entendis circuler certains bruits mystérieux, de ces bruits étouffés, comme tout ce qui se trame et qui se colporte à l'ombre des cloîtres : on disait que le P. Augustin ne reviendrait pas.

La semaine s'écoula effectivement sans qu'il reparût. Le secrétaire de l'évêché venait nous dire la messe tous les matins.

J'étais claquemurée avec ma pauvre prisonnière et presque aussi peu libre qu'elle; sous prétexte de lui faire honneur on lui avait ménagé un promenoir spécial, et elle ne devait sortir que lorsque les autres dames étaient rentrées. Les heures de ses repas avaient été fixées dans ce sens.

Nous vivions dans un tête-à-tête perpétuel; elle ne pouvait plus souffrir la sœur Henriette, elle l'accablait de grossières injures. Je la battrais volontiers, me

disait-elle, mais Ludivine profiterait de l'occasion et me ferait passer pour folle.

Je me demandais comment se terminerait cette étrange situation et quel en serait le dénouement. J'espérais toujours revoir le P. Augustin, et tant qu'il ne fut pas remplacé, je ne perdis pas courage... Mais un jour, un autre Père nous arriva de Paris, et, dès ma première confession, je sentis que j'étais abandonnée.

Ce supérieur était une seconde édition du P. Fulgence ; il était moins jeune et plus sec encore, s'il était possible. C'est à peine s'il daigna m'écouter ; il me rappela très-sévèrement mon vœu d'obéissance, il me défendit de discuter, même intérieurement, les actes de ma supérieure; il m'ordonna de rester à mon poste et de le remplir en me soumettant sans restriction aux injonctions de madame de Boys-Crespin. Lorsque j'essayai de lui faire comprendre les difficultés de ce poste scabreux, il me jeta le guichet au nez en me disant : Allez et obéissez...

Je pleurai une partie de la nuit.

Une lutte confuse s'établissait dans mon cerveau, les idées se croisaient et se choquaient ; je voyais passer, dans le sombre tableau de mes souvenirs, les tristes jours qui s'étaient succédé depuis le moment funeste où j'étais tombée aux mains de l'abbé Desherbiers. Je me rappelais douloureusement toutes les phases, toutes les péripéties de cette existence empoisonnée, à partir de l'époque où j'avais quitté la Tour jusqu'au jour où l'on m'avait transformée en femme de chambre d'une fille de mauvaise vie, jusqu'au jour où l'on avait voulu m'imposer la plus ignoble des complicités... Je pensais à l'évasion de ma mère, à la disparition de madame Claudia... Les mots de liberté, d'affranchissement, bourdonnaient à mes oreilles; je croyais les voir reluire et se détacher en lettres immenses sur le fond de ténèbres qui m'environnaient. Des doutes affreux s'élevaient dans mon âme ; les mensonges, les faussetés, les petites trahisons du cloître prenaient à mes yeux des proportions gigantesques ; les interprétations singulières auxquelles on ployait la règle et le saint Evangile, surtout pour ce qui a rapport à la pauvreté, au détachement des biens temporels, m'inspiraient des réflexions décourageantes...

Le sermon que j'entendis le matin n'était pas propre à me rasséréner. Le successeur du P. Augustin débuta par un texte que je n'ai pu retrouver dans aucun évangile : *Vous êtes des rois, et je vous ai établis pour gouverner les peuples.* Nous étions à la fin de 1860 : naturellement et comme l'annonçait le texte du P. François, la puissance temporelle du saint Père, les persécutions de l'Eglise, Garibaldi et Victor-Emmanuel, les injures à l'adresse de leurs alliés firent les frais de la première partie ; dans la deuxième, le fougueux prédicateur s'attacha au principe de l'autorité directe et secondaire et en vint à établir que tout était à peu près permis à nos supérieurs pour maintenir le grand principe du gouvernement absolu. Il débitait avec une certaine éloquence d'épouvantables maximes, dont je suis persuadée qu'il ne mesurait pas la portée... Comme le barreau, la chaire a ses mouvements oratoires, son entraînement, sa rhétorique un peu creuse, qui

emportent le prédicateur et l'avocat hors des limites du calme et de la raison.

Ce sermon, qui semblait dirigé contre moi, acheva de troubler mon esprit. A la fin, les allusions furent si transparentes, que plusieurs de nos sœurs jetèrent de mon côté des coups d'œil furtifs où je lisais plus de malveillance que de sympathie.

Je ne pus déjeuner. Mademoiselle Saint-Chéron, ayant bon cœur comme la plupart des filles de son espèce, tâcha de me consoler, de m'encourager. Elle voulait absolument savoir d'où provenait ce surcroît d'ennui et de tristesse.

— Je ferai, disait-elle, tout ce qu'on voudra, je signerai ma mort s'il le faut.; mais pour Dieu ! que l'on nous accorde la paix... On tient à ce que je communie, eh bien ! je communierai; qu'est-ce que ça me fait, à moi ?...

On me laissa quelques jours pour peser et méditer les paroles et les menaces du P. François ; après quoi madame de Boys-Crespin, me jugeant suffisamment disposée, me fit monter chez elle afin de me poser son ultimatum. Je fus reçue dans son cabinet.

Elle n'employa cette fois ni ruses, ni faux-fuyant ; elle marcha droit au but, sans ambages, sans circonlocutions jésuitiques.

— J'espère, me dit-elle, que nous allons vous trouver aujourd'hui mieux disposée, ma chère sœur. Nos supérieurs généraux nous ont complétement approuvées et nous ont donné satisfaction en retenant le P. Augustin. Vous devez comprendre que vous n'avez maintenant qu'à vous soumettre et à nous obéir.

— Oui, ma mère, dis-je, j'obéirai, je me soumettrai, mais toujours dans les limites.

— Pas de restrictions, ma sœur, vous m'obéirez absolument ; je vais vous tracer la ligne de conduite que vous aurez à suivre, nous en assumons sur nous toute la responsabilité. D'abord vous obtiendrez de mademoiselle Saint-Cheron une nouvelle hypothèque : elle vous aime, elle tient à vous, vous arriverez à tout ce que vous voudrez en parlant de vous retirer ; vous emploierez cette même influence pour la décider à remplir ses devoirs religieux.

— Ma mère !...

— Je vous l'ai dit ! je ne veux plus entendre d'observations ; vous obéirez purement et simplement.

— Eh bien ! non, madame, non, je n'obéirai pas, m'écriai-je outrée de ce despotisme, non, je ne me prêterai pas à des manœuvres indignes, non-seulement de religieuses, mais d'honnêtes gens selon le monde... Loin de là, j'éclairerai autant que je pourrai cette malheureuse femme sur ses véritables intérêts ; croyez-vous, par exemple, que je voudrais répéter les histoires de son bouilli... mentir et toujours mentir... abuser de la confiance d'une personne séquestrée...

— Vous le prenez sur un ton bien haut, reprit madame Ludivine : vous espérez que, grâce à ces impertinences, nous allons vous renvoyer à Paris et vous mettre à même de recommencer vos promenades de maison en maison ; ce n'est pas

ainsi que nous avons l'habitude de procéder : nous vous garderons et, Dieu aidant, nous viendrons à bout de votre affreux caractère. Demain, si vous persistez dans cet entêtement capricieux, nous vous ferons conduire à la campagne. Quelques semaines de travaux au grand air rabattront les fumées de votre orgueil ; réfléchissez et choisissez...

Un coup discret interrompit ce triste colloque ; la converse d'antichambre vint chuchoter à l'oreille de notre mère ; je me préparais à sortir : — Un moment, me dit madame de Boys-Crespin, attendez-moi, nous n'avons pas fini.

Elle referma la porte sur elle, j'entendis remuer les fauteuils du salon et le retentissement de plusienrs voix : c'était une visite.

J'étais très-émue ; cette menace de m'envoyer travailler aux champs me semblait bizarre, inouïe : je me représentai ce qu'était notre maison de campagne, avec son vaste enclos entouré de grands murs..., il n'y avait là que cinq ou six dames et autant de frères et de converses. Je me rappelai que l'année précédente nous y étions allées le jour de la fête de notre mère ; j'avais rencontré une sœur de cuisine que je connaissais particulièrement ; je m'étais promenée avec elle ; elle m'avait montré une espèce de cachot et elle m'avait dit en riant : Ce sera pour mettre celles de nos sœurs qui ne seront pas sages : voyez avec quelle sollicitude pour notre salut éternel notre mère à tout prévu !

Dans la disposition d'esprit où j'étais, ce souvenir réveillé tout à coup me glaça d'une vague et soudaine épouvante. Je me dis : Elle est capable de faire cela, car elle n'a ni cœur, ni conscience, ni crainte de Dieu, et elle se sent soutenue par la maison-mère...

Un frisson d'angoisse parcourut tout mon être ; mes lèvres tremblantes répétaient machinalement : Le cachot ! le cachot !... je regardais autour de moi avec égarement.

Il était sept heures du soir ; il faisait nuit. Madame Ludivine avait emporté la lampe ; le cabinet n'était plus éclairé que par une petite veilleuse. Cependant la séance du salon se prolongeait. Je cherchais vainement à rassembler mes idées ! la pensée de fuir, de fuir immédiatement, se présentait comme ma seule sauvegarde, comme le seul moyen d'éviter de nouvelles souffrances. Pour mieux me reconnaître, j'allumai une bougie. Fuir, me disais-je, fuir !... oh ! si j'avais de l'argent...

Le secrétaire était entr'ouvert, je jetai sur cette ouverture un regard vertigineux : je pensai au laudanum, à l'héritage de mon vieux cousin. Une tentation atroce s'empara de moi, j'hésitai, je reculai, puis d'un bond je revins sur mes pas, et, détournant la tête, je repoussai la tablette ; je plongeai ma main dans un tiroir et je la retirai pleine d'or et de menue monnaie. J'ouvris doucement une fenêtre, je l'attirai sur moi. Au moment de me laisser glisser le long des treillis, je ressentis quelque chose qui semblait me brûler les chairs de la main jusqu'au vif ; je tressaillis et regardai... c'était l'or que, dans un moment d'égarement,

j'avais volé, oui volé !... Je poussai comme un cri de rage et de honte contre moi-même... Je rejetai au loin, je ne sais où, cet or, et je me précipitai au dehors.

En sentant la terre sous mes pieds, je fus prise d'un étourdissement, mais je recueillis toutes mes forces, tout mon courage. Je m'élançai du côté de l'ancien jardin de M. de Blassac; les chiens de garde n'étaient pas encore détachés ; la nuit était très-noire, il recommençait à pleuvoir.

La veille, en promenant mademoiselle Saint-Chéron, j'avais remarqué au travers des palissades une large haie que l'on remplaçait par un mur : par le fait de mon évasion, je me trouvais en dehors de ces palissades et non loin de la haie ; sans hésiter, je me jetai au travers de ce fouillis d'épines et d'arbustes : je me déchirai les jambes, je m'ensanglantai les mains, des lambeaux de mes vêtements restèrent attachés aux ronces, indiquant la route que j'avais suivie.

Je marchai d'abord au hasard dans des terres détrempées; j'entendais tout près de moi mugir la rivière débordée. Je ne tardai pas à rencontrer l'eau répandue sur les prairies, j'en eus bientôt jusqu'aux chevilles, le courant me fouettait aux jambes et semblait m'entraîner vers l'abîme ; je résistais, j'essayais de me rapprocher de ce que je croyais la terre ferme. Le vent soufflait par rafales, mon bonnet et ma pèlerine me furent arrachés.

Je ne savais où j'allais ; j'étais transie, effrayée par l'obscurité et par l'horreur du danger que je courais... Enfin j'aperçus une lumière à travers champs ; je tentai de me diriger de son côté... Derrière moi la masse noire du couvent, percée de trous lumineux, me faisait l'effet d'un géant monstrueux, qui ne tarderait pas à s'élancer à ma poursuite.

En m'approchant de la lumière, je reconnus qu'elle partait d'une petite maisonnette. Mes forces étaient épuisées; à tout risque j'appelai, j'implorai du secours. Un homme sortit, il accourut avec une lanterne ; je tombai à ses pieds.

A l'aspect d'une femme échevelée et couverte de sang, il crut à un crime, d'autant plus que je demandais grâce et pitié; aidé de sa femme, il me souleva et m'entraîna chez lui. Effrayés, les pauvres gens se hâtèrent de fermer leur porte.

J'étais presque évanouie. En recouvrant mes sens, mes yeux rencontrèrent deux bonnes jeunes figures qui me contemplaient avec une anxieuse curiosité. Je me jetai dans les bras de la jeune femme.

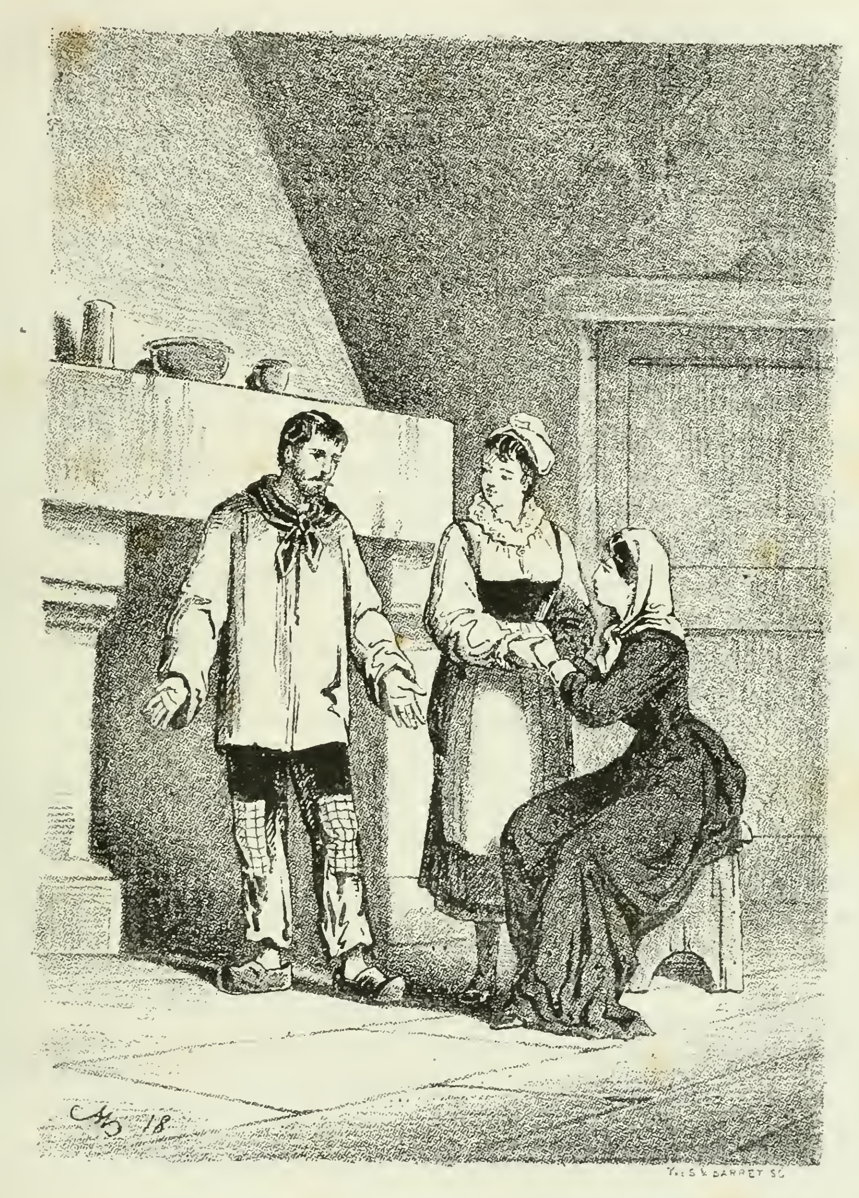
— Sauvez-moi, cachez-moi, lui dis-je.

— Mais qui êtes-vous, pauvre femme, dit doucement le mari, que vous est-il arrivé et qui peut vous avoir mise en cet horrible état?

— Je me suis échappée... On voulait m'enfermer je ne sais plus où, j'ai cherché la liberté, le soleil... Oh ! par pitié, ne me livrez pas, cachez-moi... cachez-moi...

— C'est une sœur du couvent là-bas, dit la paysanne à son mari ; elle est folle, sans doute.

— Folle !... oh ! non, je ne suis pas folle, je vais tout vous dire : vous allez voir



Eh bien ! ma sœur..., madame, veux-je dire. (Page 139).

pourquoi j'ai pris peur, pourquoi je me suis sauvée... Et d'une voix entrecoupée par le frisson et la crainte, je leur racontai en quelques mots ce qui venait d'arriver.

Je rencontrai dans le regard de ces braves gens un sentiment de compatissance qui me rassura.

Ils avaient fait un grand feu ; le mari sortit sur un signe que lui fit sa femme ;

celle-ci me pria doucement d'ôter mes vêtements; elle les remplaça par des vêtements à elle. Le sang ruisselait le long de mes jambes déchirées ; elle les pansa et les enveloppa.

Quand son mari rentra, je pleurais silencieusement au coin de la cheminée ; il s'assit à mes côtés et, d'une voix presque aussi douce que celle de sa jeune femme, il me dit :

— Pourquoi pleurez-vous, chère dame, avez-vous peur de retomber aux mains de votre coquine de supérieure ?... ou craignez-vous une trahison de notre part ? Tranquillisez-vous, vous êtes avec d'honnêtes gens. Je suis rentré du service depuis un an ; j'ai tenu garnison à Rome et je sais ce que sont les couvents ; je m'intéresse donc plus à vous que ne le ferait un autre ouvrier. Vous pouvez donc rester chez nous aussi longtemps que vous le voudrez, vous y êtes en pleine sûreté, et ce n'est pas là qu'on viendra vous chercher. Nous sommes seuls ici, ma femme et moi, nous n'avons pas de voisins, pas de connaissances... Calmez-vous, mangez un peu, nous allons vous faire un lit dans la chambre d'à côté... Vous vous reposerez, nous vous soignerons bien, et si vous voulez nous quitter, ce sera seulement lorsque vous serez remise de ce terrible assaut.

Je remerciai le bon Antoine et j'acceptai, avec un sentiment de profonde reconnaissance, l'hospitalité qu'il m'offrait.

Une heure après, j'étais couchée dans un lit improvisé, mais bien chauffé ; j'avalai une tasse de vin fortement épicé et je m'endormis.

A minuit, je fus réveillée par des coups redoublés... le jardinier vint à moi ; il me dit tout bas : « Ne bougez pas... » Mon cœur battait à rompre ma poitrine... Qui était-ce ? et que voulait-on ?...

Antoine interpella, au travers de la porte, ceux qui frappaient ainsi. A qui en avez-vous, leur dit-il, que demandez-vous ?

— Ouvrez, dit une voix dont je reconnus très-bien l'accent : — c'était celle d'un frère convers. — N'avez-vous pas entendu dans la soirée des cris de détresse, disait-il, des cris comme pourrait en jeter une personne qui se noie..?

— Non, dit le jardinier en entre-bâillant la porte... est-ce qu'il est arrivé un malheur ?

— On le croit, répondit le convers sans s'expliquer davantage.

— Je n'ai rien entendu.

— Mille regrets d'avoir troublé votre somme, dit la même voix.

Et tout rentra dans le silence.

Je laisse à juger quelles furent mes angoisses pendant ce court dialogue.

Ils étaient trois convers armés de fallots et de longues perches. Antoine les vit errer aux bords de la rivière une partie de la nuit.

Le matin j'avais les jambes enflées et un peu de fièvre ; mais déjà les déchirures commençaient à se rapprocher, à se cicatriser ; ma peau était moite et je n'avais pas de mal de tête.

La femme d'Antoine s'empressait autour de moi ; elle entre-bâilla un peu la fenêtre et me fit voir le couvent ; je reconnus, non sans une surprise mêlée de joie, que j'étais chez les jardiniers dont j'avais plus d'une fois envié le calme bonheur.

Cette première et douce sensation ne tarda pas à s'évanouir. La pensée de mon affreux dénuement s'offrit à moi sous des couleurs tellement sombres, que je regrettais d'avoir échappé au vertige qui m'entraînait du côté de la rivière.

J'avais envie d'aller moi-même me présenter au préfet de G... ou au procureur général et de réclamer leur protection ; mais je réfléchis que les deux nièces du préfet étaient pensionnaires chez nous. M. Duverger n'était plus à G..., et la fille de son successeur venait aussi d'entrer au pensionnat ; les deux filles du juge d'instruction l'avaient précédée, de sorte que madame de Boys-Crespin était au mieux avec les gros bonnets du parquet. Ses relations dans la ville, son nom, la considération dont elle était parvenue à s'entourer, m'inspiraient la juste crainte d'être brisée, si j'osais entreprendre une nouvelle lutte : le moins qui pût m'arriver, c'était que l'on me fît passer pour folle... On abuse volontiers de ce moyen dans des lieux affranchis du contrôle de l'autorité. Enfin, il restait une dernière ressource à nos sœurs, c'était de m'accuser de vol, et quoique je puisse objecter, les apparences étaient contre moi. Au déjeuner, je m'ouvris sans réserve à Antoine : j'avais remarqué que son intelligence égalait son bon cœur ; je repris donc et je détaillai ma malheureuse histoire... Il m'écoutait silencieux et recueilli, mais au nom de S... il releva doucement la tête. Soubeyran, répéta-t-il, est au... régiment de ligne que commandait monsieur votre père ?...

— Oui, répondis-je...

— Eh bien ! ma sœur... madame, veux-je dire, vous êtes ici en pays ami ; mon oncle, le plus vieux sergent-major de ce régiment où j'ai servi moi-même, a connu le capitaine Soubeyran : ils ont été blessés ensemble en Afrique et compagnons d'hôpital... L'officier a souvent partagé les petites douceurs qu'il devait à son grade avec le pauvre soldat ; la Providence a voulu qu'aujourd'hui le neveu soit à même d'acquitter la dette de cœur contractée par son oncle.

L'émotion ne me permit pas de continuer mon récit ; d'ailleurs, Antoine, qui devinait la cause de mon chagrin et de mes inquiétudes, se hâta d'y mettre un terme...

— Ecoutez, mademoiselle S..., reprit-il, nous ne sommes pas des richards, c'est évident ; cependant notre position n'est pas misérable. Nous sommes propriétaires de ce petit enclos et nous avons encore par devers nous quelques pièces de monnaie ; nous pouvons au besoin obliger un ami. Restez avec nous tant qu'il vous plaira, seulement il est entendu que vous ne sortirez pas le jour. Quand vous serez ennuyée de votre réclusion ou de nous, nous vous prêterons un peu d'argent, certains que la fille du brave capitaine Soubeyran nous le rendra si elle le peut un jour.

J'avais envie de me jeter au cou d'Antoine ; je le remerciai avec une expansion

pleine de larmes et de tendresse. Le nom de mon pauvre père protégeait encore sa fille ingrate, mais cruellement punie.

Je demeurai près de quinze jours sous le toit de cet excellent ménage et, pendant ce temps, je m'efforçai de racheter, par un travail assidu, le pain que m'accordait une généreuse charité. Du reste, à part la visite de nuit, je ne fus pas autrement inquiétée : au couvent on devait supposer que je m'étais noyée, soit volontairement, soit par accident. Le secrétaire ouvert avait pu inspirer quelques doutes à madame de Boys-Crespin, mais si, comme je le pense, l'argent fut retrouvé, on dut croire à un suicide.

Pendant ces jours de repos, je réfléchis continuellement à mon avenir, j'étais fort en peine de savoir de quel côté tourner mes pas. Je pensai à ma cousine Raymonde. Elle avait dû épouser Lambert l'instituteur; leur intention était de se fixer à Saint-Sever ou à Bordeaux; mais ils ne m'avaient plus écrit, j'ignorais ce qu'ils étaient devenus... Et puis, si l'on venait à me rechercher, ne serait-ce pas vers ce point-là de préférence que se porteraient les investigations de la justice stimulée par la vindicative supérieure?

Enfin je m'arrêtai à une idée déraisonnable : c'était de retourner à Vitré.

Je ne songeais pas que vingt ans s'étaient écoulés depuis l'époque où j'avais quitté mademoiselle Yvette, et qu'elle devait maintenant être morte ou excessivement âgée.

Le jardinier avait sa famille à Angers, il voulait m'y envoyer : il m'assurait que je rencontrerais près de ses parents une protection efficace... J'aimais mieux, une fois sortie de G..., que mon secret ne tombât pas aux mains de nouveaux confidents.

La femme d'Antoine m'avait prise en grande amitié ; elle ne voulait pas entendre parler de mon départ : — Pourquoi nous quitter, disait-elle, je vous chercherai de l'ouvrage en ville... moi qui suis seule tout le jour, j'aurai une amie à qui parler : je suis habituée à vous et je vous aime déjà comme si vous étiez ma sœur.

Mais je désirais m'éloigner : le voisinage du couvent ne laissait pas que de m'effrayer et de m'être très-désagréable... Antoine s'efforçait de combattre mes craintes exagérées : il avait fait quelques excursions à la ville et il n'avait rien appris touchant mon aventure. Il s'était aussi mis en rapport avec les frères convers, mais ceux-ci, ou franchement ignorants, ou bien condamnés à se taire, s'étaient renfermés dans ce silence prudent, obstiné, qui fait la force des maisons religieuses. Ce silence de plomb étouffe nombre de misères et protége de petites iniquités. Il ne me garantissait pas qu'on eût cessé toutes recherches et renoncé à l'espoir de me retrouver ou morte ou vivante.

Je partis donc, et sans trop de regret. Les jardiniers me prêtèrent cent cinquante francs; la jeune femme m'avait acheté une petite malle et pour quarante francs de vêtements; je leur fis une reconnaissance d'égale somme. Je ne voulais d'abord

accepter que cent francs; Antoine me dit : Gardez le tout, croyez-moi : qui sait, ma pauvre demoiselle, qui sait ce qui vous arrivera; comment serez-vous reçue par l'amie que vous allez chercher si loin?... les difficultés de la vie sont grandes, et il est très-dur, très-difficile de gagner son pain.

Sur ce point, j'avoue que je me faisais la plus complète illusion. Je savais que des milliers d'êtres humains devaient à leur travail le pain de chaque jour : la perspective de partager leur sort ne m'effrayait pas.

Madame Antoine pleurait à sanglots au moment des adieux; j'avais le cœur navré, et nous ne pouvions nous séparer. Jamais je n'oublierai cette bonne et charmante créature.

Je quittai G... par une voiture de nuit. Antoine voulut m'accompagner jusqu'à la prochaine station.

J'étais mise très-simplement, comme une ouvrière de la plus infime condition. J'avais pris une place de troisième; cette place devait me conduire au centre de la France; je comptais de là me rendre en Bretagne par correspondance.

Une circonstance particulière, accompagnée d'un excès de fatigue, m'obligea à séjourner à M..., ville intermédiaire entre les deux lignes. L'endroit me plut, et comprenant trop tard combien était insensée l'idée de retourner en Bretagne, je résolus de suivre la pente que m'indiquait la fatalité, et je me fixai dans cette ville de province.

Il faudrait un nouveau volume pour raconter toutes les tribulations, toutes les luttes qui signalèrent ma rentrée dans la vie active.

Condamnée par l'implacable nécessité au travail infructueux de l'ouvrière, j'ai connu la vie de la mansarde, les plus dures privations de la pauvreté, je n'ai pas toujours su la veille comment je ferais pour manger le lendemain; cependant, je puis l'affirmer, la main sur la conscience, jamais les oignons d'Egypte ne m'ont inspiré l'ombre d'un regret.

Après neuf ans d'un rigoureux esclavage, je respirais le bon air de la liberté!...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

MÉMOIRES D'UNE RELIGIEUSE

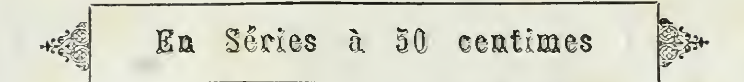
PREMIÈRE PARTIE

LE COUVENT

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

EN VENTE ÉGALEMENT



LE

CHAT DU BORD

GRAND ROMAN HISTORIQUE ET MARITIME

PAR ERNEST CAPENDU

Cette œuvre, une des principales et des plus émouvantes de ce sympathique auteur, a fait la fortune et le grand succès de l'ancien *Journal pour Tous*. Elle sera complète en six séries à **50** centimes.



LES QUATRE PARTIES DE CE GRAND ROMAN NATIONAL SERONT PUBLIÉES SANS INTERRUPTION :

I. Croche-Tout le Corsaire;

II. La Chouannerie;

III. La Corvette la *Brûle-Gueule;*

IV. Mort aux Anglais!



Cette publication ne sera pas offerte au public en livraisons, mais seulement en SIX SÉRIES à **50** CENTIMES.

Une Série tous les 10 jours.— Trois Séries par mois.

ÉDITION ILLUSTRÉE GRAND IN-4°

A. DEGORCE-CADOT, éditeur, 9, rue de Verneuil, PARIS.

MÉMOIRES D'UNE RELIGIEUSE

LA DÉFROQUÉE

II

DEUX LIVRAISONS A 5 Centimes PAR SEMAINE

UNE SÉRIE A 25 Centimes PAR QUINZAINE

Par la Sœur X.....

Edition de Romans illustrés, 9, rue de Verneuil, **PARIS**

(Voir au dos).

EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE A. DEGORCE-CADOT

9, rue de Verneuil, à PARIS

Collection à 1 fr. 25 le volume.

G. AIMARD ET J.-B. D'AURIAC

Les Pieds fourchus. 1
Le Mangeur de poudre. 1
L'Aigle noir des Dacotahs. . . . 1
Le Scalpeur des Ottawas. 1
Les Forestiers du Michigan. . . . 1
L'Esprit blanc. 1

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Paul et Virginie, suivi de la Chaumière indienne (avec gravures). 1

BERTHET (ÉLIE)

Les Drames de Cayenne. 1
Le Démon de la Chasse. 1
Le Capitaine Rémy 1
La Bête de Gévaudan. 2
Le Garde-Chasse. 1
Le Val d'Andorre. 1
La dernière Vendetta. 1
Le Colporteur et la Croix de l'affût. 1
Le Bon vieux temps. 1
Le Gentilhomme-Verrier. 1
La Tour du Télégraphe. 1
La Directrice des postes. 1
Antonia. 1
Le Juré-assassin. 1
L'Homme des Bois. 1
Denise Blanchard. 1
Tout est bien qui finit bien. . . . 1
Le Fauconnier. 1
Mademoiselle Duranci. 1

BILLAUDEL (ERNEST)

La Mare aux Oies. 1
Histoire d'un Trésor. 1
Un Mariage légendaire. 1
Une Femme fatale. 1
Ma Tante Lys. 1

CAPENDU (ERNEST)

Mademoiselle la Ruine. 2
Les Colonnes d'Hercule. 1
Arthur Gaudinet. 2
Surcouf. 1

CHAMPFLEURY

Succession Lecamus. 1
La Belle Paule. 1

CHARDALL (LUC)

Les Vautours de Paris. 2
Le Bâtard du Roi. 1
Jarretières de Madame de Pompadour. 1
Trois Amours d'Anne d'Autriche. 1
Le Capitaine Dix. 1
Geneviève la Rouge. 1

CHATEAUBRIAND (DE)

Atala et René 1
Les Natchez 2
Génie du Christianisme. 2

CLARETIE (JULES)

La Poudre au vent. 1
L'Habit d'Arlequin. 1

DESLYS (CHARLES)

Le Canal Saint-Martin. 2
Le Mesnil-au-Bois. 1
La Marchande de Plaisirs. 1
Simples récits. 1

DUPLESSIS (PAUL)

Juanito le Harpiste. 1
Les Peaux-Rouges. 1
Les Etapes d'un Volontaire. . . . 4
L'Illustre Polinario. 1
Les Grands Jours d'Auvergne. . . 4
La Sonora. 2
Les Boucaniers. 4

FOUDRAS (MARQUIS DE)

Madame Hallali. 1
Lord Algernon. 2
Jacques de Brancion. 2
La Comtesse Alvinzi. 1
Madame de Miremont. 1
Soudards et Lovelaces. 1

GONDRECOURT (A. DE)

Mademoiselle de Cardonne. . . . 1
Le Légataire. 1
Le Baron la Gazette. 2
Un Ami diabolique. 1
Le Bout de l'Oreille. 3
Médine. 2
Le Rubicon. 1

KOCK (HENRY DE)

L'Auberge des Treize Pendus. . . 2
L'Amant de Lucette. 1
La Dame aux Émeraudes. 1
Les Femmes honnêtes. 1
La Tribu des Gêneurs. 1
Morte et Vivante. 1

LAVERGNE (ALEXANDRE DE)

La Duchesse de Mazarin. 1
La Pension bourgeoise. 1
Le Comte de Mansfeldt. 1
La Recherche de l'Inconnue. . . . 1

MARAIS

Avec préface de E. PELLETAN.

L'École et la Liberté. 1

MONTÉPIN (XAVIER DE)

La Perle du Palais-Royal. . . . 1
La Fille du Maître d'école. . . . 1
Le Compère Leroux. 1
Les Valets de Cœur. 1
La Comtesse Marie. 2
L'Officier de fortune. 2
La Sirène. 1
Les Amours d'un Fou. 1
Pivoine. 1
Mignonne. 1
Geneviève Galliot. 1
Les Chevaliers du Lansquenet. . . 4
Les Viveurs de Paris. 4
Les Viveurs de Province. 3

NOIR (LOUIS)

Le Coupeur de têtes. 3
Le Lion du Soudan. 2
Le Corsaire aux cheveux d'or. . . 2
Sous la tente. 1
Les Goëlands de l'Iroise. 2
Le Pavé de Paris. 1
Les Peuplades algériennes. . . . 1
La Crimée, l'Alma. 1

PERCEVAL (VICTOR)

Béatrix. 1
Un Excentrique. 1
Un Amour de Czar. 1
La plus laide des Sept. 1
La Pupille du Comédien. 1
Une Femme dangereuse. 1
La Contessina. 1

SUE (EUGÈNE)

Plick et Plock. 1
La Salamandre. 1
La Coucaratcha. 1
Les Sept Péchés capitaux. 5
Les Mystères de Paris. 4
Paula Monti. 1
Latréaumont. 1
Le Commandeur de Malte. 1
Thérèse Dunoyer. 1
Le Juif Errant. 4
Miss Mary. 1
Mathilde. 4
Deux Histoires. 1
Arthur. 2
La Famille Jouffroy. 3
Le Morne au Diable. 1
La Vigie de Koat-Ven. 2
Les Enfants de l'Amour 1
Mémoires d'un Mari. 2
Fils de Famille. 2

NOTA IMPORTANT. — Tous les Libraires peuvent et doivent être en mesure de fournir à leur clientèle *tous* les ouvrages de la Librairie DEGORCE-CADOT. S'ils n'ont pas dans leur magasin l'ouvrage demandé, il leur est toujours possible de le fournir *dans les trois jours.* — A défaut et au cas de négligence ou de mauvaise volonté, les demander directement à l'Editeur, en envoyant le prix, en un mandat-poste. — Par le retour du courrier les ouvrages demandés seront expédiés *franco* et sans augmentation des prix portés au catalogue.

AVANT-PROPOS

L'indulgence avec laquelle la presse libérale et le public ont bien voulu accueillir la première partie de mes mémoires (1) m'a donné le courage de publier la continuation de mes douloureuses épreuves.

Je me suis efforcée de suivre le plan de mon premier volume : rendre ce que j'ai vu, ce que j'ai souffert, ce que souffre le pauvre, avec les simples couleurs de la vérité.

En appuyant sur certains incidents, en les exagérant un peu, j'aurais pu donner à mon récit une tournure romanesque : j'ai préféré rester dans le vrai.

Peut-être n'ai-je pas absolument rencontré la même note, fait vibrer les mêmes cordes, mais il faut tenir compte des milieux si dissemblables où la force des choses m'a placée, pendant ces deux époques de ma vie. L'histoire d'une religieuse opprimée et malheureuse dans le cloître ne saurait se rapprocher de l'existence libre d'une pauvre ouvrière abandonnée à ses propres ressources, en quête de son pain quotidien : leurs péripéties ne sauraient se comparer...

Élevée dans un village de province, au sein d'une famille honnête, probe, religieuse, et non pas bigote, je ne connaissais rien des villes, et je puis dire qu'en sortant du couvent après neuf ans de profession, j'étais comme un misérable naufragé qui tombe désarmé en plein pays inconnu. Je ne sais si j'ai bien rendu mes premières impressions, ma timidité, mon naïf embarras; si j'ai bien exprimé la crainte, l'effroi que je ressentais au début de cette vie qui s'annonçait par la misère et l'isolement...

Pendant les quatre années que j'ai passées à M..., j'ai commis plus d'une maladresse : ainsi j'aurais dû m'éloigner instinctivement des coteries

(1) LE COUVENT, *Mémoires d'une Religieuse* (1re partie, édit on in-4°, illustrée, par la sœur X... (Degorce-Cadot, éditeur). Prix : 1 fr. 20.

dévotes; mais lorsqu'il s'agit de travail, l'ouvrière n'a pas toujours la faculté de choisir ; et puis, en province, surtout dans l'ouest et dans le midi de la France, vous retrouverez à chaque pas l'influence avouée ou occulte de certaines grandes associations. Tout se tient : le salon, comme l'atelier, se rattache par des fibres secrètes à la sacristie, et la sacristie elle-même prend son mot d'ordre, son point d'appui en dehors de la France...

Douée d'un peu d'observation, éclairée déjà sur ces menées mystérieuses par mon séjour au couvent, j'en ai saisi maintes et maintes fois l'application. Peut-être ai-je eu le tort de révéler trop naïvement le résultat de mes études ; mais que l'on soit cependant bien persuadé que je n'ai pas dit tout ce que je sais, tout ce que j'ai vu et d'une manière aussi fâcheuse que je l'ai vu...

Enfin, telle quelle, j'adresse au public la deuxième partie de mes tristes mémoires : puisse-t-elle jeter une lueur nouvelle sur les questions brûlantes qui sont plus que jamais à l'ordre du jour ! Puisse-t-elle, une fois encore, m'attirer la bienveillance de mes lecteurs. Je ne l'ai pas écrite pour faire le *mal*, mais bien pour indiquer le *mal*... Aux hommes sérieux, aux grands publicistes, de chercher et d'indiquer le remède.

Sœur X...

LA DÉFROQUÉE

CHAPITRE PREMIER

Je quitte G... — Premiers affronts à la pauvreté. — La maison Fouchard et la protection de mademoiselle Annette. — La chambre meublée. — Ce qu'on a pour dix francs par mois en province. Mon premier repas. — Incapacité de la recluse, adresse de la véritable ouvrière. — La messe à Saint-Jean.

J'entrais dans ma trente et unième année lorsque je m'évadai du couvent de G.....

Cette évasion avait été si subite, si peu prévue, que je ne pus calculer toutes ses conséquences qu'après avoir accompli l'acte violent qui me rendait à la liberté.

J'ai raconté, dans la première partie de mes *Mémoires*, comment j'avais été accueillie par de généreux ouvriers. Les premiers jours s'écoulèrent sous l'influence d'un reste de malaise physique, joint à l'épanouissement moral d'une pauvre âme rentrée en possession d'elle-même.

J'ignorais alors si la supérieure du couvent de G..... et ses influents auxiliaires faisaient faire des recherches sérieuses : les circonstances de ma fuite par une nuit noire, le long d'une rivière débordée, l'argent que j'avais rejeté avant de franchir la clôture, laissaient le champ libre aux suppositions : la plus admissible, c'était la probabilité d'un suicide. Enfin, durant les quinze premiers jours que je passai chez les jardiniers, je ne fus pas inquiétée.

Ce temps de repos m'était bien nécessaire, mais la séquestration volontaire dans laquelle je vivais, près des murs de mon ancienne prison, ne devait pas se prolonger. Il fallut aviser à prendre un parti ; j'avais eu le loisir de réfléchir. A mesure que le calme se faisait en moi, le profond isolement qui m'attendait hors du cloître m'effrayait autant qu'il m'attristait.

Ce fut la conscience de cet isolement, au milieu d'un monde dont j'avais oublié les coutumes et presque le langage, qui m'entraîna du côté de Vitré, où, comme je l'ai dit, une vieille demoiselle, amie de ma mère, nous avait reçues, tandis que mon père était en Afrique. Depuis quinze ans au moins je n'avais plus entendu parler de cette personne ; je sentais qu'en me dirigeant vers ce point extrême de la

France, je faisais une sottise; cependant je crois que j'aurais continué mon voyage jusqu'au bout, s'il n'eût été entravé par une de ces circonstances fortuites, imprévues, qui pèsent fatalement sur les destinées humaines.

Le train que j'avais pris à dix lieues de G..... me conduisait directement au centre de la France ; là, je devais changer de ligne et par conséquent reprendre ma malle. Fatiguée d'un voyage de soixante lieues, émue de ma solitude, me croyant l'objet d'une curiosité importune, j'étais accablée par un sentiment d'inexprimable confusion. La présence d'un gendarme accoudé sur la clôture de la voie mit le comble à mes frayeurs : cet homme scrutait attentivement le visage de chaque voyageur. Par un hasard singulier, mes yeux rencontrèrent les siens : un frémissement involontaire envahit tout mon être, une rougeur accusatrice colora subitement mon visage. Le gendarme fit un mouvement, je crus qu'il venait à moi... je faillis m'évanouir ; mais poussée et culbutée, entraînée par les voyageurs impatients, j'eus bientôt dépassé et la clôture et le terrible représentant de la loi, qui certes ne s'occupait pas de moi, pauvre personne ; j'en fus pour mes craintes puériles.

Entrée dans la gare, j'étais si inexpérimentée de toutes choses que je ne savais à qui m'adresser pour réclamer mon mince bagage. Enfin, un jeune employé eut pitié de ma gaucherie et de mon embarras visibles. Il me conduisit à l'endroit où l'on distribuait les bagages ; il prit mon bulletin, s'enquit de l'endroit où je voulais me rendre, et transborda lui-même mon modeste équipage sur l'autre ligne. Quand je le remerciai en ouvrant mon porte-monnaie, il me dit : « Du tout, mademoiselle, le plaisir d'avoir obligé une jolie dame, et voilà !...

Ce premier affront, fait à ma pauvreté, me fut très-sensible... ceux que je reçus par la suite ne me causèrent jamais une émotion aussi profonde.

La nouvelle ligne ferrée sur laquelle je roulais allait jusqu'à M... Là, je devais subir un nouveau changement de wagon.

Par un malentendu, conséquence de mon inexpérience, mon billet s'arrêtait à cette station de M... Ce puéril incident, joint à quelques sérieuses réflexions, fit changer ma résolution première. J'étais un peu revenue de mes illusions à l'égard de Vitré et de mademoiselle Yvette. Puis, fatiguée d'une longue route, je me décidai à prendre quelques jours de repos dans cette petite ville.

J'avais pour compagnes de voyage deux ouvrières ; elles ne cessèrent de bavarder entre elles. Ces jeunes filles ne faisaient aucun mystère de leurs projets et de leurs affaires. Elles sortaient d'un grand magasin de lingerie qui venait de faillir, et elles se rendaient à M... où l'on demandait des ouvrières pour la même partie. J'écoutais avec attention, j'obtenais ainsi de précieux renseignements, entre autres au sujet de la maison Fouchard, et d'un M. Leclerc, les noms de fabricants et leur adresse. Il m'eût été facile de me mettre en rapport avec des personnes si communicatives, mais soit par honte, soit par timidité, je ne répondis pas aux avances qu'elles me firent.

J'eus bientôt lieu de me repentir de cette réserve assez intempestive ; car, débarquée sur le quai de la gare de M... à onze heures du soir, je ne savais où me réfugier. Les omnibus partirent, la cour de la gare devint déserte et silencieuse, je m'étais assise sur ma malle, tout près d'une grande porte : une froide brise d'octobre me soufflait au visage... j'avais faim, j'avais froid ; cependant je m'endormis. Durant mon sommeil la gare s'était remplie de nouveau ; en ouvrant les yeux, je vis un va-et-vient de voyageurs, il était minuit et demi ; un train venait d'arriver, un autre allait partir.

— Que faites-vous là ? me dit brutalement un facteur ; où allez-vous ? voyons, répondez, partez-vous par le train de B... ?

— Non, dis-je, je reste ici.

— Eh bien ! détalez donc, la gare n'est pas une auberge.

— Soyez assez bon pour m'indiquer le chemin.

— Le chemin de quoi... ?

— D'une auberge ou de la ville.

— Allez devant vous ; à droite et à gauche vous trouverez des hôtels.

Je pris ma boîte sous mon bras et je traversai une cour sombre et glaciale. En sortant, j'aperçus vis à vis de la grille deux lanternes éclairées au gaz ! *Hôtel des Voyageurs... Hôtel du Chemin de fer...* Je me dirigeai machinalement à droite, vers l'*Hôtel des Voyageurs*.

Une pauvre fille, d'une mise plus que modeste, et portant elle-même une boîte de trois francs, ne devait pas s'attendre à une brillante réception ; cependant le garçon fut poli. On me servit du pain, de la viande froide, puis l'on me conduisit à une petite chambre assez proprette.

Dire avec quelles délices j'étendis mes membres, disloqués par la fatigue, sur ce mauvais lit d'hôtel, me serait impossible.

Je dormis d'un sommeil de plomb jusqu'à l'heure où le soleil emplit ma chambre d'une vive clarté. Je me levai et je courus à la fenêtre. En relevant un coin du rideau, j'aperçus des jardins et des cultures assez semblables à ceux que je voyais des fenêtres du couvent ; mais la couleur du ciel était d'un bleu plus terne et plus sombre, et les teintes jaunes de l'automne plus prononcées sur les cimes des arbres.

Au delà des jardins, entrecoupés de petites maisonnettes, la ville s'élevait sur un plan incliné, couronné par les clochers de plusieurs églises. Je contemplai quelques minutes ce panorama un peu morne. Deux femmes du peuple, vêtues de méchants haillons, courbées vers la terre, arrachaient des légumes ou des herbes. Non loin d'elles, une autre femme lavait du linge sur la margelle d'un puits ; deux marmots pleuraient à ses côtés et la tiraillaient par ses pauvres vêtements ; un malheureux chat étique et pelé complétait ce tableau de misère et de souffrance.

Ce premier coup d'œil, jeté au hasard sur le travail de la femme pauvre, m'inspira une tristesse navrante.

Je laissai retomber le rideau. Je m'assis sur mon lit, je fis l'inventaire de mes effets, et je comptai ce qui me restait d'argent.

La femme d'Antoine ne m'avait acheté que les vêtements strictement nécessaires ; j'avais à peine ce qu'on appelle dans le peuple la rechange : trois chemises, deux bonnets, une seule robe, quelques fichus et deux ou trois mouchoirs, un jupon et un caraco de petite indienne. Le tartan que j'avais sur les épaules était un cadeau de cette digne femme ; cependant, il ne me restait plus qu'une soixantaine de francs, sur les cent cinquante francs que j'avais empruntés à ces bonnes gens. Cette misérable somme me semblait, au début, ne devoir jamais finir; je fus épouvantée de la rapidité avec laquelle une notable partie de mon modeste avoir s'était écoulée. Je renonçai définitivement à pousser plus loin mon imprudent voyage.

Tandis que je me livrais à ces réflexions et à ces calculs d'une nature plus ou moins affligeante, la matinée avançait. Il me souciait beaucoup de quitter ma chambre et d'affronter les regards et les questions des personnes en face desquelles j'allais me présenter. J'ouvris ma porte à plusieurs reprises, je la refermai aussitôt en entendant marcher soit dans le corridor, soit sur l'escalier. Enfin, je sortis et je descendis en dissimulant, autant que possible, le bruit de mes pas. Le bureau de l'hôtel était vis-à-vis l'escalier ; une grosse femme raccommodait du linge, assise auprès d'une fenêtre ; je poussai timidement la porte vitrée, et je me trouvai debout et toute tremblante au milieu de cette pièce : je ne savais trop que dire. La maîtresse de l'hôtel, car c'était elle-même, vint à mon aide en m'adressant quelques paroles : elle me demanda si j'avais bien dormi, si je désirais que l'on me servît à manger ; puis, fixant sur moi ses regards avec plus d'attention, elle ajouta :

— Est-ce que vous relevez de maladie?

Je répondis oui, au hasard, comme j'aurais répondu non.

— Alors, vous sortez peut-être d'un hôpital? continua cette femme... Ah! dame, l'hôpital, c'est dur, n'est-ce pas? Quelle maladie aviez-vous donc? Une *échauffaison*, sans doute?

Je fis un signe affirmatif.

— Qu'est-ce que vous faites, mon enfant? Etes-vous ouvrière ou femme de chambre?

— Je suis ouvrière en lingerie.

— Avez-vous de la famille dans ce pays-ci?

— Non ; mais j'ai cependant l'intention de rester à M..., si toutefois l'ouvrage ne me fait pas défaut.

— L'ouvrage, *il ne s'en manque pas;* mais ce ne sont plus les prix de Paris ; car vous venez de Paris, pas vrai : ça se devine à votre teint et à vos manières, quoi-



Cependant le garçon fut poli. (Page 7,)

que vous n'ayez pas l'air bien délurée. Sans vous flatter, vous me paraissez très-bien pour une ouvrière.

Ce petit compliment m'arracha un triste sourire.

— Avez-vous des recommandations pour quelqu'un? reprit madame Patru. — C'était le nom de mon hôtesse.

— Mon Dieu, non!

— Ah bien! vous êtes fièrement imprudente de vous être embarquée comme cela... M... n'est pas un Paris. Ici, on vous demandera un tas de choses; puis on vous fera des mille et une questions, et encore il n'est pas sûr qu'au bout du compte on vous accorde un *pouce* d'ouvrage.

— On m'avait indiqué un fabricant de chemises...

— Ah ! tiens vous avez raison; c'est la maison Fouchard, n'est-ce pas? Oh ! là, on ne vous demandera rien de rien, que de bien faire votre besogne et de la rendre exactement

— On m'a donné une autre adresse ; chez M. Leclerc, place du Marché.

— Ma foi, si vous m'en croyez, vous irez plutôt chez Fouchard. Les Leclerc sont des bigots à trente-six carats, des *façons* de saint Vincent de Paul numéro un; ils payent leurs ouvrières Dieu sait comment, et ils vous les font surveiller et vous les déterrent depuis *Pater* jusqu'à *Amen* !

Quoique je n'eusse pas commis de crimes, je ne me souciais pas d'être si bien *surveillée* et si indiscrètement *déterrée* que cela.

Après un moment de silence, je dis à madame Patru :

— J'irai toujours à la maison Leclerc, puisque j'ai l'adresse ; si l'on me refuse du travail, je me présenterai ensuite chez M. Fouchard; pouvez-vous m'indiquer où il demeure?

L'hôtesse se leva et chercha dans un fouillis de cartes ; elle finit par trouver celle du fabricant.

C'était l'heure du déjeuner. Je mangeai à la hâte auprès d'une table où siégeaient une demi-douzaine de marchands de bestiaux. Vis-à-vis de moi, deux employés du chemin de fer chuchotaient en me regardant. J'avalais à grand'peine les morceaux, qui me semblaient vouloir me rester au gosier : j'étais horriblement gênée, et cette gêne, qu'il m'était impossible de dissimuler, attirait les regards que je désirais tant éviter.

Je remontai dans ma chambre et j'essayai de faire un peu de toilette. Mes cheveux étaient encore fort beaux : je les arrangeai avec soin ; je m'efforçai de reprendre un air mondain, et je me drapai de mon mieux dans mes modestes vêtements. Ce n'était certes pas par coquetterie; ce sentiment était mort en moi depuis des années; seulement, je m'imaginais qu'un peu de tournure préviendrait peut-être les patrons en ma faveur.

Il y avait une petite glace au-dessus de la commode. Lorsque je fus prête à sortir, je contemplai pendant quelques instants mes traits flétris, mes yeux creusés, mon visage d'une pâleur verdâtre. Etais-je donc bien cette même personne si fière et si sûre de sa beauté, si adulée par un père et une mère pleins d'une tendresse aveugle et passionnée? Etait-ce bien moi, cette belle fiancée qui avait été si fêtée à mes débuts dans le cloître!...

Hélas! oui, c'était bien moi, languissante, affaiblie, accablée.., fuyant le couvent, comme autrefois j'avais fui la maison paternelle... C'était moi!... la créature

fatale et maudite, chargée du plus lourd fardeau qui puisse briser une conscience humaine... moi, dont le cruel abandon avait précipité dans la tombe mes parents, jeunes encore, qui devaient compter sur de longs jours, et que, seule, ma fuite coupable avait fait mourir avant l'heure...

Un martyre de neuf années avait détruit ma vaillante santé; je n'étais plus que l'ombre de moi-même : la seule chose que ces années d'oppression n'avaient pu altérer, c'était la distinction native que je tenais du sang aristocratique de ma mère; cette distinction, jointe à une taille assez élégante, indicative de *race*, si j'osais dire, me nuisit souvent plus qu'elle ne me servit, et j'eus parfois lieu d'envier les manières communes et les traits vulgaires de mes compagnes d'atelier.

Sur les indications répétées et assez précises de madame Patru, je m'acheminai vers la ville. J'avais renoncé, à part moi, au magasin Leclerc; mais je m'étais bien gardée de laisser voir que je redoutais une inquisition sur ma vie.

Je marchai une bonne heure avant d'arriver à la maison Fouchard; je m'étais égarée, et une mesquine circonstance compliquait ce désagrément; déshabituée des longues courses, le pavé me brisait les pieds. Heureusement il faisait beau : le soleil, un peu pâle, s'était dégagé des brumes du matin? une sorte de gaieté calme régnait par les rues de la cité. Je trouvai sur mon chemin des personnes bienveillantes; l'une d'elle me conduisit en face du magasin que je cherchais.

Ce magasin, situé en haut de la rue Saint-Jean, avait un extérieur de très-piètre apparence. J'hésitai avant de pousser la barrière à claire-voie; si je n'avais pas été accablée de lassitude, je crois que je serais allée place du Marché, tant les abords de cette maison me parurent tristes et peu encourageants. Une jeune ouvrière, chargée d'un gros paquet de chemises, arriva lestement, et passa devant moi; je la suivis.

Le long corridor, humide et gluant, donnait accès dans une belle cour : au fond de cette cour, une vieille grande maison, de noble aspect, renfermait les immenses ateliers de la compagnie Fouchard. Je repris courage.

A la porte de la salle d'attente, il y avait un petit bureau; l'ouvrière s'arrêta et reçut un morceau de carton; comme elle, je tendis la main; mais la jeune fille me repoussa en me disant tout bas :

— Attendez qu'il en vienne une autre, vous auriez le n° 13, cela vous porterait malheur...

— Malheur! Oh! qu'importe, dis-je...

Je pris donc le carton fatal, et j'allai m'asseoir sur la banquette, auprès de la charitable fille : ces cartons étaient des numéros d'ordre pour répondre à l'appel des patrons. Nous étions là une douzaine d'ouvrières; il en vint beaucoup d'autres. Des femmes, des jeunes filles, des enfants, de pauvres vieilles, qui sans doute rendaient du travail pour des parentes ou des voisines. Tout ce monde causait à demi voix et paraissait être en pays de connaissance. Ma petite voisine, après m'avoir regardée deux ou trois fois presque sous le nez, me dit :

— Pardon, mademoiselle, mais il me semble que vous venez ici pour la première fois ?

— Mon Dieu oui, mademoiselle.

— Et quel genre de linge faites-vous donc ?

— Celui qu'on voudra bien me confier.

— Vous n'êtes pas de M...?

— Non, mademoiselle.

— Vous allez me trouver bien curieuse, mais j'aimerais à savoir si vous venez de de loin, et qui vous a recommandée à ces messieurs?...

— Je n'ai pas d'autres recommandations que mon désir de travailler.

— Oh ! mais ce n'est pas assez ; on va vous faire déposer de l'argent comme garantie, et si vous n'avez pas au moins 10 francs...

— J'ai l'argent suffisant... Mon grand souci serait de savoir comment les ouvrières se logent ici, et dans quel quartier les loyers sont le meilleur marché.

— Êtes-vous dans vos meubles, mademoiselle ?

— Non, j'arrive de Paris, j'ai fait une longue maladie, et je sors de l'hôpital.

— Ça se voit, dit la petite ouvrière d'un air capable ; alors, vous n'avez que vos effets, et peut-être pas beaucoup d'avances ?

— Pas assez pour acheter des meubles.

— Tiens, je connais justement une petite chambre meublée, chez une vieille fille ; j'ai demeuré là en commençant, il faut que je voie si elle est disponible ; ça ferait peut-être bien votre affaire.

L'ouvrière se leva, et s'en alla au bout de la salle consulter un autre minois, non moins gracieux et non moins chiffonné que le sien.

Après dix minutes de conférence, elle revint à moi toute souriante.

— La chambre, me dit-elle, ou plutôt le cabinet, car c'est trop honnête d'appeler cela une chambre, serait à prendre dès ce soir, si vous voulez ; mais c'est que la propriétaire est pointilleuse, et je ne vous crois pas très-fournie de renseignements ; d'abord, comment vous appelez-vous ?

Cette question, qui ne m'avait pas encore été faite, me prit réellement au dépourvu ; cependant, je me pressai de répondre : Elisa Moret, sans réfléchir, que ces deux noms avaient trop de rapports avec mon passé...

— Et moi, reprit l'ouvrière, je m'appelle Annette Raison, quoique je ne sois guère raisonnable, si l'on dit vrai ; mais je n'ai que dix-huit ans... Ecoutez, mademoiselle Elisa Moret, je vais vous prendre sous ma protection ; vous serez une arrière-cousine de feu mon grand-père, un vieux Gascon dont la famille nous est parfaitement inconnue. Si ça vous est égal, vous direz donc que vous êtes de Bordeaux.

— Cela m'est d'autant plus égal, mademoiselle Annette, que mes parents étaient originaire de ce pays-là.

— Comme ça se rencontre, dit Annette en riant de tout son cœur. Cependant,

pour ne vous point mentir, *c'est* vos cheveux noirs et vos grands yeux brillants qui m'ont donné cette belle idée-là... Mais, silence!... voici les guichets qui s'ouvrent ; quand viendra mon tour, suivez-moi et laissez-moi parler pour vous.

La grande salle où nous attendions était coupée en deux par une clôture. Deux guichets s'ouvrirent spontanément. A l'un de ces guichets se montra la tête grisonnante d'un homme à longue barbe : il appela le n° 1, tandis qu'un jeune homme, assis devant l'autre tablette, s'occupait du n° 2. Derrière ces messieurs, des femmes déployaient et vérifiaient les paquets des ouvrières. Des observations, des reproches souvent, précédaient la paye et la livraison d'un nouveau travail.

Au milieu de ce tohu-bohu, je sentis combien la protection de mademoiselle Annette était chose précieuse : sans elle, je crois que je n'aurais jamais eu le courage de me présenter à ces terribles guichets.

Ce fut le jeune homme qui appela le 12.

— Et le 13, dit Annette en s'approchant, mademoiselle est *d'avec* moi.

Pendant que l'associé prenait quelques notes, Annette me dit :

— Votre 13 n'est pas trop mauvais, c'est de la chance que nous soyons tombées à M. Théodore.

Ce M. Théodore était un assez beau garçon, fort pénétré de ses avantages personnels : il fallait que sa fatuité fût bien évidente pour me frapper autant qu'elle le fit, dans un pareil moment d'angoisse et de crainte.

— Bonjour, Annette, dit-il sans lever les yeux de son registre... vous voilà déjà; nous n'avons donc pas *nocé* cette semaine ?

— Allons, monsieur Théodore, vous voulez rire ; vous savez que je travaille comme un nègre.

— Et que vous n'allez jamais au bal du *Cœur-Volant*.

— Quéque c'est ça, le *Cœur-Volant?*... Soyez donc plus gentil que cela, et ne donnez pas mauvaise opinion de moi à ma cousine, que je vous amène.

— Mademoiselle est votre cousine ? dit en riant le commis : je lui en fais mon compliment.

— Et avec le compliment, monsieur Théodore, vous lui confierez bien un paquet de chemises ?

— Oui, si votre cousine danse aussi bien que vous, Annette.

— *C'est pas* avec la danse qu'on fait son ouvrage, répondit Annette sans se déconcerter : regardez mes piqûres et mes surjets.

— Voyons d'abord, la cousine, comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

Cette question, répétée avec un timbre de voix moqueur, tandis qu'Annette s'effaçait et me poussait devant le guichet, me causa un malaise inexprimable. M. Théodore me regarda de la tête aux pieds avec une rare effronterie ; j'aurais voulu, comme on dit vulgairement, être à cent pieds sous terre.

— Votre nom, répéta une seconde fois l'associé.

— Eh bien ! dit Annette, voilà pas une affaire, vous la mettez toute *chose*, avec

vos airs de vous moquer du monde. Ma cousine se nomme Elisa Moret, elle est du pays de mon grand-père... elle vient de faire une rude maladie, n'y a pas de quoi rire. Si vous ne voulez pas lui donner de l'ouvrage; on s'en passera ; mais c'est inutile de la *divisionner*.

— Mauvaise tête ! reprit en souriant le beau Théodore. Approchez-vous, mademoiselle Moret ; votre cousine serait capable de me battre, si je vous refusais du travail. Que savez-vous faire mon enfant ?

— Monsieur, j'ai la main un peu gâtée ; si vous voulez bien me confier du linge ordinaire, je crois que je me remettrai assez vite, mais je n'oserais pas me charger d'un ouvrage trop délicat.

— Je vais vous donner des chemises pour l'exportation.

— A la bonne heure, dit Annette, puisque vous êtes aimable comme ça, monsieur Théodore, dimanche soir, je vous promets mes deux premières contredanses.

Le jeune homme posa un doigt sur ses lèvres et regarda du côté du vieux patron.

On me remit donc une demi-douzaine de chemises de coton et un livret. Annette, avec une généreuse imprévoyance, répondit pour moi, et je n'eus pas besoin de consigner d'argent.

Lorsque nous fûmes dans la rue, je voulus remercier la jeune fille.

— Ah ! bah ! dit-elle, ne faut-il pas s'entr'aider ? Allons à présent voir le taudis de mademoiselle Fanchette : quand vous pourrez avoir mieux, dame, vous ferez comme moi, vous lâcherez la vieille...

Le taudis en question était à deux pas des ateliers, chose très-importante pour l'ouvrière dont le temps représente tout le capital.

Annette, légère comme un papillon, marchait devant moi, avec un lourd paquet sous le bras ; je la suivais à grand'peine.

La rue Saint-Jean, autrefois une des plus belles rues de la vieille ville, puis désertée par la noblesse et la bourgeoisie, était alors occupée par la classe ouvrière et l'industrie qui s'étaient emparées de ses hôtels séculaires.

L'escalier qui conduisait au logement de mademoiselle Fanchette était une rampe en fer d'un travail exquis ; mais cet escalier large, imposant, bien éclairé, était d'une extrême malpropreté, souillé de boue ; de grandes toiles d'araignées pendaient du plafond comme de sinistres draperies.

Au deuxième étage on quittait le principal corps de bâtiment, pour passer sur une longue galerie donnant sur la cour et desservant plusieurs petits appartements.

C'était sur cette galerie que demeurait mademoiselle Fanchette ; elle était prodigieusement sourde, et nous ébranlâmes longtemps sa porte avant de parvenir à la faire ouvrir.

Après dix bonnes minutes de coups redoublés, un vieux visage de mauvaise humeur apparut à la fenêtre.

— Allez-vous tout casser ? nous dit-elle; ah! c'est toi, Annette, petite drôlesse, que viens-tu faire ici?

— Mademoiselle Fanchette, je vous amène une demoiselle très comme il faut pour votre chambre.

— Cette grande fille-là ? Mais elle n'est pas cossue du tout ta demoiselle.

— Elle payera son mois d'avance.

— Je l'espère bien.

— Montrez-lui vite la chambre, car nous sommes pressées.

— Attends, attends, faut que je sache un peu qui tu prétends fourrer chez moi.

— Vous voudriez être plus difficile que les Fouchard, on vient de lui remettre ce paquet-là; d'ailleurs, je connais mademoiselle Elisa Moret.

— Tu la connais, possible... mais si elle est aussi rangée que toi, par exemple...

— Puisque je vous dis que c'est une demoiselle bien.

Pendant ce dialogue, mademoiselle Fanchette cherchait la clef, tout en nous recommandant de ne pas entrer, parce que, disait-elle, nous effaroucherions son chat. Annette s'était tournée du côté de la cour, pour dissimuler le rire qui l'étouffait : moi, j'avais le cœur saisi de tristesse, en considérant cette cour sombre, ces murs verdis par la mousse d'une humidité permanente, et surtout une vingtaine de têtes qui, de droite et de gauche, d'en haut et d'en bas, braquaient sur nous des regards d'une curiosité insultante.

Il faut bien le dire aussi, tout en sachant un gré infini à mademoiselle Annette de sa généreuse protection, et tout en me sentant disposée à l'aimer de tout mon cœur, j'étais effarouchée, presque effrayée de sa liberté d'allures et de langage...

Des paroles doucereuses, des yeux timidement baissés vers la terre ou extatiquement levés au ciel de mes anciennes compagnes aux expressions pittoresques et aux allures libres de la jeune ouvrière, la transition était trop brusque.

Nous entrons enfin dans le cabinet de mademoiselle Fanchette ; il n'était pas fait pour diminuer mon impression de tristesse. C'était pauvre, obscur et sale. Pas de cheminée, un mauvais lit, une vieille table, deux chaises. Pour dix francs par mois, on ne doit pas s'attendre à rencontrer un palais.

J'acceptai toutes les conditions de mademoiselle Fanchette : elles étaient nombreuses et oppressives au dernier point ; mais cela m'importait peu ; je n'avais aucune velléité d'aller danser au *Cœur-Volant* ou de recevoir qui que ce fût chez moi. J'obtins la permission de déposer mon ouvrage, et je fus à même d'entrer, dès le soir, en jouissance de mon pauvre réduit.

J'étais si brisée de lassitude, que je préférai passer encore une nuit à l'hôtel.

Le lendemain, de bonne heure, j'arrivai rue Saint-Jean, et mademoiselle Fan-

chette, tout en grondant, me remit ma clef, en échange du premier mois, que je payai d'avance.

Une fois enfermée dans ce sombre cabinet, je pleurai longtemps avant de me décider à me mettre au travail. Je ne savais trop comment m'y prendre pour rendre habitable ce triste logis. Je voyais qu'il me manquait une foule de menus objets indispensables ; mon argent continuait à fondre, et je tirai chaque pièce de mon porte-monnaie avec un profond sentiment de regret. Il n'y avait cependant pas à hésiter ; maintes petites dépenses étaient indispensables.

J'avais absolument oublié les usages de la vie commune. Gâtée et choyée par ma famille, j'avais rarement eu l'occasion de toucher aux ustensiles de cuisine et de ménage : c'était plutôt par souvenir de ce que l'on faisait sous mes yeux, que par une réminiscence de pratique, que je pouvais suppléer à mon inexpérience... Et, encore, tant d'années s'étaient écoulées depuis cette époque...

Au couvent, à part quelques épreuves de noviciat, soit calcul, soit effet du hasard, ma vie s'était passée dans les ateliers. J'avais successivement brodé des ornements d'église, des habits d'ordonnance, des robes de bal... puis on m'avait employée aux travaux de lingerie. Enfin, sous l'implacable domination de ma dernière supérieure, on ne me trouvait plus bonne qu'à raccommoder les vieux vêtements de la maison. La brillante éducation que je tenais du dévouement de ma mère, l'intelligence qui m'avait été assez largement départie : tout avait été froissé, brisé, brutalement anéanti.

Je ne savais plus rien. Il y avait des années que je n'avais tenu une plume, que je n'avais ouvert d'autres livres que des traités de dévotion, d'une insipide platitude ou d'une obscurité désespérante.

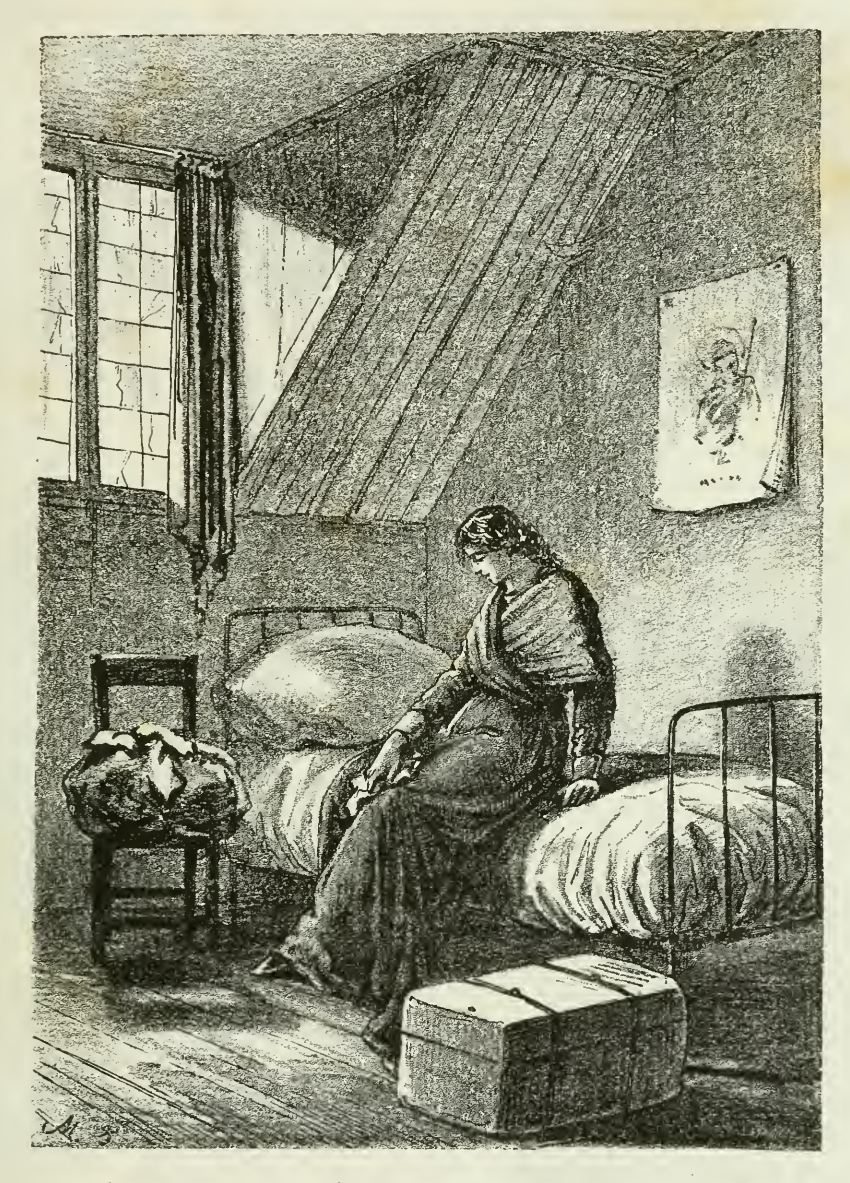
On eût dit que la mystérieuse spoliation dont j'avais été frappée me rendait odieuse et me plaçait hors la loi. La victime, quelle qu'elle soit, sera toujours un objet de haine pour ceux qui ont contribué à sa perte ou qui en ont profité.

Sous le poids de ces douloureuses réflexions, je restai plus d'une heure inerte et stupéfiée ; enfin, je pris bravement mon parti : Pourquoi ces larmes? pourquoi cet affaissement? Combien de fois, pendant les jours de mon esclavage, n'ai-je pas imploré un pauvre petit coin de mansarde, et la liberté de souffrir sans contrôle et sans témoins... Voilà la mansarde, et je puis pleurer aujourd'hui, sans être obligée de rendre compte de mes larmes.

Je me préparais à descendre, pour faire mes quelques emplettes les plus urgentes, lorsqu'on frappa chez moi ; c'était ma propriétaire. Elle avait l'air si farouche et si *grognon*, que je crus qu'elle me rapportait mon argent et qu'elle venait me jeter à la porte.

Ce n'était pas cela.

— Pourquoi, me dit-elle, êtes-vous venue de si bonne heure? Je voulais balayer la chambre ; dame, tant pis pour vous, si vous trouvez tout en désarroi.



Une fois enfermée dans ce misérable cabinet, je pleurai longtemps. (Page 16.)

— Je veillerai moi-même à mettre tout en ordre, mademoiselle, et je suis bien aise de vous avoir épargné cette fatigue.

— Vous êtes une bonne enfant ; alors, venez, je vous donnerai ce qui est nécessaire pour nettoyer.

J'eus soin de marcher doucement et de parler bas, pour ne pas effaroucher le chat bien-aimé : aucun de ces bons procédés ne fut perdu.

Mademoiselle Fanchette se montra généreuse ; elle me fit don d'un balai hors de service, d'une cruche en grès mutilée, et elle ajouta quelques morceaux de vaisselle commune aux deux assiettes et au plat composant la batterie de cuisine de ce qu'elle appelait sa *chambre meublée.*

Je me serais crue riche, cependant, si ce mobilier m'eût appartenu.

A ces bontés, dont elle était, paraît-il, peu prodigue, mademoiselle Fanchette joignit la prévenance de descendre avec moi pour me montrer où l'on puisait de l'eau ; elle m'indiqua son boulanger, sa mercière, son épicier, en me recommandant de surveiller leur façon de peser et de mesurer, car ils étaient tous plus ou moins voleurs.

J'achetai deux livres de pain, une espèce de fromage blanc et mou, et pour quelques sous de beurre. Je remontai avec ma cruche pleine.

Je me mis à frotter avec courage ; j'étais maladroite, empruntée ; mais comme je n'avais pas de témoins de ma maladresse, je me reprenais à plusieurs fois, et je parvins à donner une apparence supportable à mon pauvre cabinet.

Vers midi, j'avais fini ma besogne. Je posai sur un coin de la table le pain qui était à moi, et je mangeai d'un bon et vigoureux appétit : faute de verre, je bus à même à la cruche. Ce repas frugal me causa une sensation de plaisir toute particulière : c'était la première fois, après neuf années de contrainte, que je mangeais librement, à mon heure, chez moi...

Habituée à n'avoir ni repos, ni trêve, aussitôt mon repas terminé, je déployai l'ouvrage que j'avais reçu : mon désappointement fut très-grand. Rien n'était taillé : les dimensions indiquées par quelques coups de ciseaux n'étaient pas assez précises pour guider une ouvrière aussi inexpérimentée que moi. J'avais fait autrefois des chemises destinées à un grand magasin de Paris, mais c'était un travail très-fini, que notre maîtresse d'atelier ajustait et dirigeait ; en somme, je n'avais jamais fait une chemise entière, et je n'avais pas de modèle.

Le découragement du matin m'envahissait de nouveau : je résolus de recourir à la complaisante Annette. Par malheur, j'avais oublié de lui demander son adresse, qu'elle-même avait négligé de m'indiquer.

Je pensai que mademoiselle Fanchette pourrait m'éclairer là-dessus ; mais elle eut l'air très-scandalisée de mon intention, et, d'ailleurs, elle ne savait pas, me dit-elle, où perchait cette *petite pie.*

Je me trouvais arrêtée tout net. A qui m'adresser ? Retourner au magasin demander un modèle, c'était accuser mon impéritie ; avouer mon embarras à mademoiselle Fanchette me paraissait non moins imprudent, elle était si bavarde, et je lui voyais un penchant prononcé à se mêler de mes affaires, plus qu'il ne me conviendrait peut-être.

Je tournais et retournais la toile de coton entre mes mains tremblantes de la fatigue du matin : je croyais comprendre les marques de l'atelier, et pourtant je n'osais couper.

J'imaginai de m'en aller examiner des chemises aux étalages, espérant que mon esprit s'ouvrirait tout à coup devant une pièce achevée. Enfin, je me disais que j'aurais peut-être la chance de rencontrer la petite Annette. Je la cherchai vainement, et, pour comble de déception, j'appris de ma propriétaire qu'elle était venue me voir pendant mon absence.

— Est-ce que vous comptez fréquenter ce petit monstre? me dit mademoiselle Fanchette toute rouge de colère.

— Monstre ou non, répondis-je, mademoiselle Annette a eu la bonté de me faire avoir de l'ouvrage et de m'amener chez vous, mademoiselle. J'ai besoin d'être mise au fait du travail que l'on m'a confié, naturellement j'ai recours à elle.

— Eh bien, tenez, la voilà cette bonne pièce; une jolie compagnie, en vérité, pour une personne de votre âge et de votre tournure.

Et mademoiselle Fanchette me jeta la porte au nez avant que mademoiselle Raison m'eût rejointe.

— Je suis venue, me dit Annette en riant tout haut de la colère de la vieille fille, je suis venue pour savoir si l'on vous avait donné un modèle, à vous qui êtes nouvelle : je gage que *le Théodore* l'aura oublié, il est si *chose* avec ses bêtises.

Je la remerciai et lui dis qu'elle avait deviné juste et que je ne savais par quel bout m'y prendre.

— Attendez, reprit-elle, je vais vous bâtir une chemise, elle vous servira de modèle; ça n'est pas difficile quand on a une fois la routine (elle se servit d'un mot plus drôle), donnez-moi votre mètre.

C'était encore un de ces objets de première nécessité que j'avais oublié, je me disposais à descendre.

— Vous n'avez pas de mètre, mademoiselle Elisa? Voici le mien, je vous le donne et vous le garderez en souvenir de moi. Quelque mal que l'on vous dise plus tard de la pauvre petite Annette, vous vous rappellerez qu'elle a été à M... votre première amie.

Je remarquai sur le visage de cette enfant une expression de fugitive tristesse qui me fit mal. Ses yeux étaient humides.

— Allons, allons, dit-elle, pas de bêtises et travaillons... pleurer et regretter, ça casse les bras et ça ne sert à rien.

En moins d'une heure, la gentille créature eut bâti deux chemises et taillé les autres. L'ouvrage fondait en quelque sorte entre ses mains agiles et intelligentes.

— Voulez-vous, lui dis-je, lorsqu'elle eut fini, voulez-vous, Annette, manger avec moi? j'ai peu de chose, mais j'irai chercher du vin.

— Merci, mademoiselle, je suis attendue pour dîner. Si je ne vous invite pas à venir chez moi, mademoiselle Elisa, c'est que peut-être cela ne vous conviendrait point... Chacun a ses idées, et il ne faut disputer ni du goût, ni des couleurs; quant à ce qui est de vous obliger, vous me verrez toujours prête.

Comme je lui exprimais ma gratitude d'une façon très-vive, elle me dit :

— Ne me remerciez pas tant, je vous prie, rien ne me rend plus heureuse que de faire plaisir. A lundi, me dit-elle en sortant, nous nous rencontrerons au magasin; tâchez d'avoir fait vos chemises, et surtout que ça soit propre, plutôt que solide ; les points longs, mais réguliers.

Quand la petite ouvrière eut quitté mon taudis, il me sembla qu'un doux rayon de lumière s'enfuyait avec elle.

Cette pauvre fille était un vrai chef-d'œuvre de grâce et d'harmonieuse élégance. Petite taille, mignonne comme une enfant de douze ans, vive et légère comme un jeune oiseau, toutes les proportions de sa petite personne étaient en si parfaite harmonie, qu'il eût été de mauvais goût de lui souhaiter soit quelques centimètres de plus, soit des traits plus accentués.

Un peu brune de teint, avec des cheveux presque noirs, Annette avait les yeux bleus d'une blonde ; son nez petit, un peu trop court, sa bouche fraîche et rieuse, donnaient à sa physionomie un cachet de piquante espièglerie ; singulier contraste avec son regard doux et languissant.

Sa mise était plus soignée que celle d'une simple ouvrière; son linge, ses chaussures n'auraient pas déparé la toilette d'une dame ; cependant elle portait encore le simple bonnet, mais quel bonnet!... une ravissante coiffure, posée sur ses magnifiques cheveux avec une coquetterie inimitable.

Malgré mon inexpérience de la vie, ce luxe de toilette, les plaisanteries de M. Théodore et les sourds grondements de mademoiselle Fanchette me donnaient à réfléchir. Je soupçonnais qu'Annette devait être quelque chose comme une Saint-Chéron à son début. Je ne me sentais pas moins entraînée vers elle, par sympathie et par reconnaissance.

Les premières difficultés de mon travail aplanies, je poussai vivement mon aiguille. J'étais moins novice que je ne l'avais cru : il est vrai que depuis plusieurs mois j'avais abandonné la grossière besogne sur laquelle je m'abrutissais. Dame de compagnie d'une pensionnaire en chambre, je brodais à mes heures perdues ; la vieille courtisane que je servais n'eût pas souffert un autre genre de travail dans son joli salon.

Mes chemises étaient achevées dès le samedi soir et j'attendais impatiemment le jour de la paye. Que me rapporterait ce labeur opiniâtre? J'avais questionné Annette et elle m'avait répondu d'un air mystérieux et goguenard : — C'est selon.

J'avais médité longuement ces deux mots, cherchant quel sens leur donner. Selon quoi?... probablement selon la qualité du travail ; peut-être aussi selon la bonne volonté du patron...

Le dimanche j'allai à la messe à Saint-Jean, cela me parut à la fois étrange et bon de voir une foule variée. Ces visages humains, dépouillés d'un type de convention, cachet indélébile des cloîtres, me causaient une émotion quasi joyeuse. Il y avait des jeunes femmes très-parées, couvant d'un tendre regard de beaux enfants au doux sourire ; des hommes à longues et brunes moustaches, des vieillards à

tête blanchie... La première impression de gaieté fit bientôt place à un triste retour sur moi-même : je me rappelai les dimanches de Saint-Marceau ; notre chère petite église, toute pleine de paysans endimanchés ; je me vis entre mon père et ma mère, traversant deux lignes de visages amis et connus. Ces souvenirs à demi effacés se réveillèrent avec une incroyable vivacité de ton et d'amertume.

Après l'évangile, un jeune prêtre frisé, pommadé, comme une petite maîtresse, comme l'était l'abbé Desherbiers de sinistre mémoire, monta en chaire. Il prêcha sur les bienfaits du catholicisme dans le monde. Pour mon compte personnel, je me demandai ce que j'avais fait à la religion et ce que la religion avait fait de moi.

Ce sermon m'irrita. J'y pensai tout le jour, les objections et les dénégations se présentaient rancuneuses et confuses à mon esprit surexcité. En quoi se résumaient les bienfaits de la religion, pour une malheureuse traitée comme je l'avais été ?

..... Famille, fortune, jeunesse, santé, bonheur, tout m'avait été ravi sous prétexte de salut éternel et de ce qu'on appelait jadis *ma sainte vocation*. Chacune des injustices, des souffrances qui avaient empoisonné ma vie, m'avait été infligée au nom de cette religion dont un homme, sans conviction peut-être, venait d'exalter les magnifiques influences, influences qui ne s'exercent qu'au profit de quelques ambitieux habiles, à qui tous les moyens sont bons pour tenir en tutelle l'humanité tout entière.

Je me promis de ne plus retourner à Saint-Jean, avant que mon âme fût assez calme pour raisonner, assez résignée pour contempler froidement le passé et l'avenir, et pour établir une distinction entre les sublimes théories de l'Evangile et la misérable application qu'en font parfois la méchanceté ou l'imbécillité des hommes.

Le temps, qui avait été assez beau le matin, se mit bientôt à l'unisson de mes sombres pensées : il plut à verse toute l'après-midi. Impossible de sortir, je n'avais pas de parapluie, pas de sabots. Je commençais à connaître et à pratiquer la vraie pauvreté. Pour me distraire, j'aurais assez volontiers tenté de me faire un potage, mais je n'imaginais pas que, dans une chambre froide, on dût manger autre chose que du pain.

J'avais abaissé mes rideaux et je n'osais les relever, les fenêtres étaient plus peuplées, plus bruyantes que les jours ouvrables. A la fenêtre du coin en retour, très-voisine de la mienne, deux ouvriers fumaient, la fumée pénétrait par les interstices des vantaux mal clos. Cet âcre parfum du tabac me rappela cruellement et subitement les habitudes de mon pauvre père ; je fondis en larmes.

J'avais oublié de retirer ma clef : mademoiselle Fanchette, qui, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, entrait chez moi plusieurs fois par jour, ouvrit soudainement ma porte ; elle me surprit avant que j'eusse le temps de me remettre et de dissimuler mon émotion.

— Qu'avez-vous ? me dit-elle d'une voix moins rudement accentuée que de coutume. Est-ce que nous ne nous accoutumons pas? Voyons, mon petit chat, il ne

faut pas pleurer comme ça : vous vous feriez malade, et adieu le travail et la tranquillité ; venez-vous-en manger une assiettée de soupe avec moi ; je ne suis pas riche, mais une écuelle de soupe de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire... venez vite, le bouillon refroidit et *Misti* s'impatiente.

Je ne me souciais pas du tout de savourer le pot-au-feu de mademoiselle Fanchette ; mais elle mit tant d'instances et de bonne grâce dans ses sollicitations que je finis par céder.

Rien n'était moins ragoûtant que la chambre qu'elle occupait. Un mélange indescriptible des objets les plus hétéroclites et les plus bizarres caractérisait le logis de la vieille fille maniaque ; joignez à cela l'odeur de la cuisine, du chat, des cages à serins, dans une pièce assez petite et rarement aérée ; il n'y avait vraiment pas de quoi stimuler l'appétit. Cependant la table était assez convenablement couverte, et deux vieux couverts d'argent accompagnaient les assiettes.

La nourriture de la semaine me fit trouver exquis le repas dont on me faisait l'aumône. Un bon potage et de la viande !... Mademoiselle Fanchette voulait me faire boire du vin, mais il y avait longtemps déjà que mon estomac refusait toute autre boisson que de l'eau.

Nous mangeâmes presque gaiement, bien que mon *amphitryon* me fatiguât par ses questions indiscrètes ; voyant que j'évitais de satisfaire sa curiosité et que je lui répondais toujours par biais, elle se rejeta sur ses confidences personnelles ; elle me raconta très-prolixement les détails de sa vie, que l'on pouvait résumer ainsi : Elle avait été cuisinière dans plusieurs maisons bourgeoises, et en dernier lieu chez un chanoine de la cathédrale ; le chanoine, qu'elle appelait avec ostentation : *mon maître*, lui avait légué, en mourant, quatre cents francs de rente et quelques effets mobiliers.

En nous séparant à neuf heures du soir, nous étions, ma propriétaire et moi, dans les meilleurs termes. Je me promis pourtant de ne pas abuser de cette hospitalité et de restreindre nos liaisons, de façon à conserver mon indépendance.

CHAPITRE II

Trois francs par semaine. — La rectification des livres. — Histoire d'Annette Raison. — Les sœurs du bureau et la femme aux douze enfants. — La charité de M. l'adjoint. — Le paradis de la grisette. — Axiomes de mademoiselle Saint-Chéron. — Sermons et faiblesses de mademoiselle Fanchette. — Les servantes de ces messieurs. — Folles angoisses.

Le lendemain de cette *dînette* improvisée était le fameux jour de paye. J'entrai la première au magasin ; je m'étais glissée près d'une fenêtre qui donnait sur la cour, je regardais arriver les ouvrières, j'attendais Annette : j'avais un aussi grand désir de la revoir que de reconnaitre la rétribution de mon travail.

Quand on appela mon numéro, mademoiselle Raison n'avait pas encore paru.

On ne me fit aucune observation : M. Théodore me jeta trois francs sur la planche

du guichet; une des coupeuses me passa un nouveau paquet, et le commis me dit sèchement :

— En voilà pour huit jours...

Je serrai assez tristement mon argent. Je sortis et j'attendis longtemps dans la cour, Annette ne vint pas.

Etait-elle malade? ou, selon la triviale expression dont je n'appréciais pas alors le véritable sens, avait-elle nocé?

Mes idées n'étaient pas précisément couleur de rose. Trois francs pour huit jours, répétais-je en chemin la tête baissée... trois francs pour huit jours! de quoi vivent donc toutes ces ouvrières?... Ma foi dans le travail, ma dernière illusion, allait-elle donc, comme tant d'autres, s'évanouir au contact de la froide réalité?

Je passai une notable partie de la journée à combiner de quelle façon je pourrais établir un équilibre entre ma dépense et cette infime recette; c'était impossible... mon loyer absorbait presque tout! Que faire donc?

Sans avoir la pensée du suicide, j'en vins à me demander si c'était vraiment un crime d'en finir avec la vie, et à quel point de vue on était en droit de condamner et de flétrir l'infortuné fatalement placé entre cette triste solution et une mort lente, fruit de la faim et de la misère. Le résultat étant identique, il n'y a donc plus qu'une question de temps et de volonté.

Je n'avais pas le courage de reprendre mon ouvrage : n'aurais-je pas toujours le loisir d'achever ma tâche! En *paressant* ainsi, j'adoptais une des habitudes favorites de la classe ouvrière. Je faisais le lundi, mais quel triste lundi!...

Pendant que l'on dansait au *Cœur-Volant* et à la *Ravigote*, j'étais assise dans le coin le plus obscur de ma chambre, repassant pour la millième fois en mon esprit les fautes et les douleurs de ma vie...

Je remuais péniblement les cendres amassées au fond de mon cœur, je les rejetais à droite et à gauche, tâchant de faire jaillir une étincelle de ce foyer éteint... rien! Je ne trouvais plus rien!... ni foi, ni amour... des regrets mornes, égoïstes surtout... une sombre préoccupation des besoins matériels soulevait encore quelque peu cette poitrine où battait autrefois un cœur noble et généreux. La plus funeste des ruines est, sans contredit, la ruine spirituelle, celle qui vous dépouille de vos espérances idéales, ces espérances fussent-elles des folies et des chimères... Les dernières années que je passai sous le voile avaient produit en moi le plus complet désenchantement, et le cloître me rendit au monde le cœur aussi vide que la bourse. C'était triste, mais c'était rationnel, après tout ce que j'avais vu, entendu et souffert.

Comme cette revue rétrospective n'allégeait en rien le poids du présent et les soucis de l'avenir, je finis par secouer la torpeur dans laquelle j'étais plongée. La nuit était tombée et elle venait de bonne heure à cette époque de l'année, c'était après la Toussaint; j'allumai ma pauvre chandelle de suif, et je préparai mon ouvrage pour le lendemain. J'eus un mouvement de joie : au lieu de six chemises on

m'en avait donné neuf; ce serait donc quatre francs cinquante centimes à recevoir le lundi suivant. Pour moi, héritière spoliée d'un patrimoine de huit cent mille francs, *trente sous* de plus par semaine constituaient une importante amélioration. Peut-être arriverais-je successivement à des journées plus productives, peut-être aussi un travail moins ingrat finirait-il par se rencontrer; voilà ce que je me disais en face de ce bonheur inespéré.

Je travaillai jusqu'à minuit. Avant de me coucher j'avais fait une chemise, mais j'avais dépensé pour douze centimes d'éclairage, avec le fil et les boutons, cela réduisait déjà le bénéfice. Je compris qu'il fallait abréger les veillées, ou au moins les proportionner à la quantité d'ouvrage qui me serait délivré d'un lundi à l'autre.

J'avais rapporté du couvent une habitude de régularité machinale, qui me servit à régler l'emploi de mon temps. Tous les jours je me levais à la même heure, je faisais chaque chose méthodiquement, et comme rien du dehors ne venait me distraire, j'avais de longues heures à dépenser.

A la tombée du jour, quand il ne pleuvait pas, je sortais un peu; j'allais par les rues éclairées, je regardais aux vitres des magasins; je voyais au comptoir des jeunes filles riantes et coquettes. Sur les trottoirs, les promeneurs nonchalants, le cigare aux lèvres, stationnaient devant ces magasins; les œillades et les sourires s'échangeaient au travers des étoffes et des rubans déployés. Parfois, le regard effronté d'un de ces flaneurs me faisait hâter le pas ou rebrousser chemin; ma tournure était un piége auquel on se laissait prendre; mais un rayon de gaz, éclairant en plein mon visage pâle et défait, mettait bien vite un terme aux indiscrétions.

La semaine s'écoula tout entière sans qu'Annette reparût; si j'avais su où elle *perchait*, comme disait ma propriétaire, j'aurais été prendre de ses nouvelles. Je ne vis plus guère mademoiselle Fanchette, elle avait une de ses amies malade, et elle passait les jours et les nuits près d'elle.

Je parvins à vivre pendant ces huit jours à raison de vingt centimes par jour: cinq centimes de lait cru, dix centimes de pain, cinq centimes de beurre ou de fromage; de l'eau à discrétion. Il n'est pas nécessaire, comme on le voit, de s'enfermer dans un couvent pour vivre en anachorète.

Malheureusement il était de toute évidence que je ne pourrais pas toujours me nourrir ainsi. Mon estomac se creusait; l'air de la liberté m'avait rendu un appétit que la pénurie de ressources m'empêchait de satisfaire. J'avais cependant besoin de mes forces pour travailler.

Je me proposais de questionner Annette, je sentais que malgré sa grande jeunesse, elle avait bien plus que moi l'expérience de la vie. J'espérais qu'elle ouvrirait d'autres horizons à mon ignorance; mais elle ne vint pas plus à l'atelier cette semaine que la précédente.

Son absence me déconcertait et me désespérait. M. Théodore était remplacé par un employé moins prétentieux, mais qui m'intimidait davantage. Je tremblais



Venez vite, le bouillon refroidit et Misti s'impatiente. (Page 22.)

entre les deux guichets. Le père Fouchard grondait et brusquait tout le monde, et, en vertu des principes républicains qu'on lui prêtait, il tutoyait toutes ses ouvrières. Le nouveau commis examinait beaucoup plus les visages que les piqûres. Ce fut à lui que mon numéro échut. Il ouvrit lentement mon livret : mon nom seul était inscrit.

— D'où êtes-vous, mademoiselle? et pourquoi a-t-on omis cela sur votre livret ?

Je répondis en rougissant ; — Je ne sais, monsieur...

— Vous ne savez pas quel est votre pays?...

— Pardon, monsieur, je suis de Bordeaux...

— Quel âge avez-vous?...

Je rougis davantage : — Trente ans, dis-je.

— Le nombre des années est une chose qu'une femme doit toujours oublier; il fallait vous donner vingt-sept ou vingt-huit ans ; vous n'êtes pas mariée?

— Non, monsieur.

— Où demeurez-vous?

— Rue Saint-Jean, n° 18.

A mesure que je répondais, l'employé écrivait sur le livre. Il étala lui-même mon ouvrage, et examina minutieusement chaque espèce de couture. Je m'attendais à recevoir un *savon* dans le genre de ceux que distribuait libéralement le père Fouchard. Pendant cet examen, tout mon corps frémissait et mes jambes ployaient sous moi; le jeune homme s'apercevait de mon trouble et paraissait s'en amuser.

— C'est bien, me dit-il enfin, nous sommes très-pressés ces jours-ci, êtes-vous en état de faire votre douzaine par semaine?

— Je le crois.

— Passez douze, dit-il à la coupeuse. Je reçus les chemises et je pris, sans compter, l'argent posé sur la tablette.

— Vous ne me dites pas merci, reprit l'employé; savez-vous, mademoiselle Moret, que vous avez l'air diablement fière...

— Pardon, monsieur, merci! je vous remercie bien, dis-je en balbutiant.

— A la bonne heure! mais regardez-moi donc un peu, nous ne mangeons pas les gens ici,

Je relevai les yeux et je m'éloignai en saluant. Sur le seuil de la porte, je me retournai pour voir si Annette n'aurait point échappé à mon attention. M. Emile était resté dans la même attitude, et mon regard rencontra le sien. J'eus honte de la fausse interprétation que l'on pouvait donner à ce mouvement d'innocente et légitime curiosité.

Autant j'étais triste et découragée la semaine précédente, autant je me sentais heureuse en rapportant mon petit pécule et l'espérance d'une bonne semaine. D'un bras, je pressais contre ma poitrine ce cher fardeau du travail, tandis que ma main, coulée dans une de mes poches, retournait convulsivement les pièces de monnaie.

Une nouvelle surprise m'attendait. M. Emile, plus juste ou plus généreux que son prédécesseur, m'avait accordé dix centimes d'augmentation... Pour le coup, je crus avoir gagné la partie, et je n'entrevis plus de nuages à l'horizon.

Vivre en travaillant : c'était tout ce que je souhaitais, et je ne devais pas compter sur autre chose.

Je me sentais portée à l'expansion : j'avais envie de causer, de me réjouir avec quelqu'un. C'était la première fois que j'éprouvais cet impérieux besoin de société. J'allai regarder à la fenêtre de mademoiselle Fanchette; elle n'était pas chez elle; je rentrai et je sortis à plusieurs reprises. Que n'aurais-je pas donné pour retrouver ma petite amie !

Cependant je n'avais pas de temps à perdre. Le travail de couture est si conforme à la nature de la femme, qu'une fois ployée à ce genre d'occupation, elle y trouve une sorte de calmant. Il n'absorbe pas entièrement les facultés pensantes, mais il les endort et les appesantit. N'ayant donc pu rencontrer de confidente, je repris mon aiguille et je la poussai avec une vivacité nerveuse; ce qui n'empêchait pas mon imagination de trotter et de faire des châteaux en Espagne. Ces châteaux, créés dans le silence de ma rêverie, consistaient tout simplement à remplacer le mauvais tartan qui couvrait mes épaules, dussé-je vivre encore deux mois comme j'avais vécu depuis que j'étais à M...

J'en étais là de mes projets, lorsque j'entendis frétiller sur la galerie un pas léger que je connaissais déjà... Je courus ouvrir : c'était bien la petite Annette ; elle passait furtivement devant la porte de mademoiselle Fanchette ; je lui fis signe d'avancer hardiment.

— Que pensez-vous de moi, mademoiselle Elisa? me dit-elle en entrant : vous me croyez une paresseuse et une coureuse de bals, et pourtant j'ai eu bien du mal et bien du chagrin depuis que je vous ai vue.

— Que vous est-il donc arrivé, Annette?

— J'ai failli perdre ma pauvre mère; figurez-vous que l'autre jour elle est accouchée de son treizième enfant, pauvre femme!... *Monsieur* ne voulait pas me laisser aller près d'elle ; mais je lui ai dit que c'était à prendre ou à laisser, et que je n'abandonnerais pas ma mère : il a crié un peu; mais comme il tient à moi, tout s'est arrangé; il m'a accordé huit jours... Par exemple, il n'a pas voulu me donner d'argent : j'ai dû vendre une bague et des boucles d'oreilles; encore prétend-il que je n'avais pas le droit de me dessaisir des bijoux qu'il m'a donnés... on n'est pas plus ladre que cela.

Je ne comprenais pas du tout ce que me racontait la pauvre Annette, qui avait des larmes aux yeux.

— Votre mère? dis-je; Annette, vous avez donc encore vos parents?

— Mais oui, je les ai, Dieu merci ! quoiqu'ils m'aient coûté bien cher, les pauvres gens!... Ah ! la misère est-ce assez terrible, mon Dieu!... Vous qui venez de Paris, mademoiselle Elisa, vous avez dû en voir de toutes sortes et je n'ai pas besoin d'avoir des secrets pour vous... Allez, je voudrais bien y être à Paris : au moins on n'a pas à baisser la tête devant ceux qui vous ont connue honnête fille; à entendre dire, cette petite *drogue* par-ci, cette petite *gueuse* par-là. Il y a des jours où je me moque de toutes les injures, et d'autres où les vilains mots m'entrent dans le cœur comme des épingles...

— Mais, mon enfant, comment se fait-il que, si jeune encore, vous ayez quitté vos parents, car je devine que vous n'êtes plus chez eux ?

— Certes non, je n'y suis plus, et je ne devais pas y rester. La personne qui me protége et qui m'a donné mes meubles avait mis pour première condition que je quitterais, non-seulement la maison de mon père, mais aussi le quartier. Ça lui eût fait une honte de se montrer dans notre faubourg, un homme de son âge, un adjoint... Il aurait eu peur que l'on dise en le voyant passer: — Voici le *bourgeois* qui a entraîné la petite Raison hors de chez ses parents. Oh ! si j'avais connu un moyen de les soulager, je ne me serais pas abandonnée comme cela ; je me suis dévouée pour eux, et pourtant mon père ne m'a pas encore pardonné. C'est à grand' peine s'il m'a permis de rentrer dernièrement chez nous pour soigner ma mère... Mais je vous ennuie, mademoiselle Elisa, en vous contant ainsi mes affaires. Parlons des vôtres...

— Du tout, chère Annette, continuez ; je vous écoute avec un vif intérêt.

— Eh bien ! donc, c'était au milieu de l'hiver, il y aura deux ans à Noël : ma mère allait accoucher de son douzième ; il gelait à pierre fendre : chez nous il n'y avait ni bois, ni pain, ni argent. — Mon père était maçon l'été, terrassier l'hiver ; mais que faire quand la terre est durcie par une gelée de six semaines ? Ce n'était pas les quinze sous que je rapportais le soir qui pouvaient faire vivre onze personnes. Mon père allait au bois, faisait les corvées qu'il trouvait ; bref, nous mourions de faim. Les autres hivers n'avaient pas été aussi durs ; d'abord il ne faisait pas si froid, puis il y avait des dames de charité. Celle de notre quartier était très-bonne pour les familles nombreuses ; elle nous protégeait et nous aidait beaucoup. Elle aussi avait une très-nombreuse famille ; quoiqu'elle fût riche, son cœur lui disait ce que souffre le cœur d'une mère qui entend crier la faim et le froid à ses enfants grelottant sous de misérables haillons. Le bureau de bienfaisance a remplacé les dames par des sœurs ; alors, ce n'a plus été la même chose. Je ne dis pas que les sœurs soient méchantes, mais elles ne sont ni épouses, ni mères. Il y a en elles une froideur, une sécheresse qui repousse le pauvre ou qui l'intimide.

Un jour ma mère était allée à l'établissement des sœurs chercher des médicaments pour un de mes petits frères ; elle rentra tout en larmes, il faisait un affreux verglas, et j'étais restée auprès de l'enfant malade ; nous demeurions à l'extrémité du faubourg, ma mère avait dû faire presque une lieue ; cependant elle ne rapportait rien. Je crus qu'elle était tombée. — Non, me dit-elle, non, mais j'ai reçu un coup là, — et elle montrait sa poitrine, — un coup que je n'oublierai jamais ! Une religieuse, une sœur de charité, la supérieure du bureau de bienfaisance, me traiter comme elle l'a fait... moi !... une femme légitimement mariée, me reprocher ce pauvre enfant qui va venir au monde pour partager et accroître notre misère ; j'ai eu le tort de lui répondre trop crûment peut-être ; mais arrive que pourra, je ne m'en repens pas. — Veux-tu que je retourne au bureau, dis-je à ma mère, le petit ne peut pas rester ainsi sans tisane, sans sirop ? — Va, si tu en

as le courage, ma pauvre enfant! Dieu veuille que l'on t'épargne plus que moi : est-il possible de m'avoir fait attendre une heure dans une salle humide et froide pour insulter à mon humiliation et me jeter ensuite à la porte, parce que je n'ai pas eu la patience de me taire...

Je partis aussitôt, je fis la moitié du chemin en courant et tenant mes sabots dans mes mains ; j'arrivai trop tard, le bureau était fermé ; je priai la portière de parler en ma faveur; j'allai heurter à la porte de la pharmacie... je voyais, dans l'intérieur, la sœur assise et oisive devant un bon feu ; elle riait et causait avec deux jeunes dames; la porte était barrée en dedans, j'ébranlai cette porte, je frappai aux carreaux. La sœur se leva avec une impatience non déguisée... la sœur portière, une bonne fille, était entrée par les corridors, et tandis que la sœur pharmacienne ouvrait, elle lui racontait ma piteuse histoire. — Ah! dit cette dernière, assez haut pour que je l'entendisse ; c'est la petite de la *femme aux douze enfants*. Il y avait une ironie si insultante dans ces paroles, que je sentis tout mon sang affluer à mon cœur... je ne répondis rien, je n'étais pas assez hardie pour cela.

La sœur se hâta de remplir l'ordonnance, tout en conversant avec les belles dames, qui me regardaient de la hauteur de leurs grands airs et d'une façon que je crus méprisante. Je me rappelle qu'elles s'entretenaient d'un miracle récent, et que ce miracle excitait leur hilarité. Je grelottais près de la porte, on ne me dit pas d'approcher de la cheminée ; mes chaussures et mes pauvres vêtements mouillés auraient sali le parquet. La sœur Rosalie me donna la fiole et le reste; puis elle me dit en me congédiant : — Ta mère est une insolente, ma petite, nous nous en souviendrons, dis-le-lui de ma part.

Je baissai la tête et je murmurai quelque chose entre mes dents. — Qu'est-ce que tu dis ? reprit sévèrement la sœur. — Je dis que le bon Dieu a bien pardonné, lui... — Très-bien, dit la sœur, telle mère, telle fille... l'entendez-vous, mesdames ?...

Je rentrai comme ma mère, en pleurant. — On t'a donc *bourrée* aussi, pauvre créature? me dit ma mère. — Non, non (car je ne voulais pas l'irriter), je pleure de froid, ce n'est rien, ça va se passer... je vais aller me chauffer à la forge.

Nous avions pour voisin un maréchal; lorsqu'il gelait et que nous étions sans feu, il permettait aux enfants de s'accroupir dans un coin de l'atelier. Depuis un an, je n'usais plus de cette permission ; j'étais honteuse devant les ouvriers. J'avais encore une autre raison que je vous dirai bien à vous, mademoiselle Elisa : André, le fils aîné du maréchal, était tombé au sort et il était parti ; ça me faisait un grand vide. Nous avions pris de l'amitié l'un pour l'autre, il me disait qu'il m'épouserait si je continuais à bien travailler et à être sage. — Ah! oui, être sage!... c'est bon pour les demoiselles qui ont du pain sur la planche, comme dit le père d'André.

Donc, je retournai tout de même à la forge, ce triste jour-là ; j'étouffais de pou-

voir pleurer à mon aise. La maréchale m'appela : — Qu'as-tu, Annette?... êtes-vous encore sans pain? me dit-elle... — Sans pain et sans argent comme toujours, mais ce n'est pas à cause de cela que je pleure, et je lui racontai nos mésaventures du bureau de charité. Cette femme, au lieu d'apaiser mon ressentiment, me dit cent horreurs des sœurs de charité ; elle entra dans des détails et des explications certainement exagérées, mais ces paroles de haine trouvaient un écho dans mon esprit ulcéré; quelques heures plus tôt, elles m'eussent indignée. Si, comme moi, vous êtes fille d'ouvrier, vous devez savoir qu'à seize ans on n'est plus ignorante...

La maréchale me donna deux francs et un pain, et je comparai le procédé de l'artisane avec celui de cette précieuse embéguinée qui m'avait jeté ses drogues au nez en se raillant de la fécondité de ma mère.

Le soir, mon père rentra, il rapportait aussi deux francs de sa journée; il était un peu gris : C'est fini, dit-il, M. Lemeunier m'a remercié ce soir, je ne sais plus ce que je ferai demain ; on dit qu'il n'y a d'ouvrage nulle part: vous n'avez qu'à finalement crever de faim, vous autres!...

— Le bon Dieu nous en veut donc bien ! dit ma mère.

— Il n'y a pas de bon Dieu! répondit mon père, en ébranlant d'un coup de poing notre table boiteuse et vermoulue; non, il n'y en a pas ; c'est un diable malfaisant qui gouverne tout. — Si c'est ainsi, s'il n'y a pas de bon Dieu, dit ma mère affolée, qu'est-ce que je fais donc à souffrir le martyre sur la terre? Je ferais bien mieux de m'aller noyer... et elle s'élança en courant par la porte restée ouverte. Mon père, subitement dégrisé, courut après elle. Je le suivais en jetant des cris ; les enfants, qui ne comprenaient rien à cette scène, criaient cependant de toutes leurs forces ; les voisins s'émurent, — la rivière n'était qu'à cinquante pas de chez nous. Quand mon père rejoignit ma mère, elle était déjà sur la berge... il la prit à bras-le-corps, il l'embrassait, il lui demandait pardon. — Ma femme, ma chère femme, disait-il, je ne boirai plus, je te le promets...

Les ouvriers du maréchal rapportèrent ma mère presque évanouie : il y eut un rassemblement devant notre porte. — Ce sont les sœurs, disait-on, ces gueuses, ces coquines, qui ont rudoyé la mère Raison au point de lui faire perdre la tête... Madame André ne tarissait point en récriminations contre elles.

Ma mère accoucha dans la nuit; mais, au lieu de se relever, comme elle faisait, au bout de cinq ou six jours, elle resta un mois au lit. Lorsque la sœur du bureau vint la visiter, des enfants qui n'étaient pas les nôtres lui manquèrent de respect, et les forgerons lui dirent de gros mots: tout cela retomba naturellement sur nous; vous pensez si mes petits frères étaient bien reçus, quand ils allaient chercher du bouillon et d'autres secours, et de quelle façon on les traitait aux écoles *chrétiennes*.

Loin de moi, mademoiselle, la pensée de dire que toutes les religieuses, surtout les sœurs de charité, sont réellement aussi peu indulgentes que celles dont je

parle; je n'ignore pas que la plupart sont bonnes et douces. Mais que voulez-vous, nous étions mal tombés ; — encore une mauvaise chance !

Alors je travaillais au grand magasin de lingerie qui fait le coin de la rue Brochard, chez les demoiselles Lepeautre : je gagnais, comme je vous l'ai dit, mes quinze sous et j'étais nourrie. On m'envoyait souvent porter les cartons chez les riches clientes de la maison ; je faisais bien l'article ; aussi recevais-je de temps en temps de petites *commissions*, et nos patronnes savaient que nous étions si malheureux...

Vers ce même temps, il y eut un grand mariage; tous les jours j'allais à l'hôtel de Lavenet porter des pièces à choisir, ou à essayer. La dame qui mariait sa fille avait là un de ses anciens bons amis : un monsieur d'un certain âge, qui se mêlait de tout dans la maison ; il donnait son goût, il critiquait, il acceptait ou faisait rendre les modèles.

Pendant que je reployais les marchandises, il me regardait comme on regarde une bête curieuse... Enfin un soir il descendit l'escalier derrière moi : — Que fait votre père, Annette ? me demanda-t-il d'une voix douce. Je savais que ce monsieur était adjoint et très-influent à la mairie ; j'entrepris de l'intéresser à notre misère, je lui racontai, en revenant rue Brochard, nos souffrances de l'hiver et la maladie de ma mère... — Au lieu de répondre à ce que je lui disais, il me complimenta sur ma gentillesse, sur ma fraicheur... il me dit qu'il ne me faudrait qu'un peu de toilette pour rivaliser avec les plus jolies personnes de la ville et que je méritais bien mieux d'avoir des robes de soie que ce jeune magot que nous essayions de parer et d'embellir.

J'avais de l'amour-propre et je savais bien que je n'étais pas laide ; ces flatteries et ces comparaisons me firent grand plaisir. Quand je fis part de cette rencontre à ma mère, elle me dit que si l'occasion se présentait de nouveau, il faudrait prier M. l'adjoint d'avoir pitié de nous, et lui demander de faire avoir une place de cantonnier à mon père.

L'occasion, je ne la cherchai pas, elle vint d'elle-même : M. Drevet m'attendait le soir à la sortie du magasin ; il me reconduisait par les rues désertes, et j'eus tout le temps de lui adresser mes suppliques. Il me dit d'abord que si je voulais, mes parents n'endureraient plus jamais les souffrances de la misère. Il me promit beaucoup de choses : une place de cantonnier de la ville pour mon père ; sa protection auprès du bureau de charité ; enfin pour moi un joli mobilier. Il ne me demandait en retour que de l'aimer un peu et de quitter le misérable bouge où je vivais. Notre position était si désespérée à cette époque que j'acceptai presque sans hésiter... l'idée de faire le bonheur de ma famille m'enthousiasmait et m'aveuglait, et, pour dire toute la vérité, je commençais à me décourager. Je voyais que tous mes efforts étaient inutiles, que mon travail opiniâtre ne serait jamais suffisant pour relever des gens si accablés.

D'après les conseils de l'adjoint, je fis accroire à mes parents que j'avais trouvé

un travail plus lucratif, mais si loin de chez eux qu'il me faudrait prendre un cabinet dans les environs de mon atelier. Mon père et ma mère étaient honnêtes, mais ils étaient d'un caractère faible et soupçonneux ; voyant que je rapportais de bonnes semaines, — je revenais tous les samedis, — ils crurent à mes paroles. Je *demeurai* deux mois dans le cabinet que vous occupez aujourd'hui. Je travaillais effectivement pour un autre magasin ; puis M. Drevet me meubla une chambre comme il s'y était engagé, — ce n'est pas la peine de dorer les mots, — et, — ça se devine assez du reste, — je devins sa bonne amie. Je n'avais que seize ans et demi...

— Pauvre enfant, dis-je avec émotion, vous voilà déjà sacrifiée? Etes-vous heureuse, au moins ?

Dans la situation d'esprit où je me trouvais moi-même, en entendant cette pauvre enfant me racontant naïvement la misère de sa famille, sa chute presque sans combat... je ne voyais que le sacrifice et non la faute ; ma première sensation fut donc une profonde pitié.

— Vous voilà comme ma mère, mademoiselle Elisa, quand je suis allée la soigner ; elle m'a dit la même chose en m'embrassant et en pleurant... Au fait, je ne suis ni heureuse, ni malheureuse, j'ai, comme tout le monde, des jours d'ennui. D'abord mon protecteur, ce vieux garçon de quarante-cinq ans, je ne l'aime pas, croyez-le bien ; il est laid, mais ce n'est pas encore cela... et Annette se mit alors à sangloter : il s'est servi de la misère et du désespoir de mon père et de ma mère pour abuser de moi, c'est affreux ! Sans doute il en a honte, puisqu'il ne veut pas que j'aille chez mes parents. Et par surcroît, il se permet d'être jaloux; il se défie des ouvriers de la forge; je ne sais pas non plus qui lui a dit nos amitiés avec André ; pourtant elles étaient honnêtes, celles-là...

— Et votre famille est toujours malheureuse ?

— Pas tout à fait autant qu'elle l'était. Mon père est cantonnier et reçoit ses deux francs cinquante centimes par jour. M. Drevet a fait avoir le pain d'apprentissage à mes deux frères. C'est tout ce que mes parents ont reçu indirectement de lui. Quand mon père a été instruit de mon déshonneur, il a voulu faire du bruit, parce que j'étais mineure ; mais on l'a effrayé, on lui a fait comprendre qu'on lui ôterait sa place et que je n'en serais pas moins perdue... Il m'a défendu sa maison et ce n'est qu'en cachette de lui que je puis faire parvenir quelques secours à ma mère. Cependant le monde est si méchant qu'on l'accuse de m'avoir vendue...

— Mais, repris-je, il est étonnant, Annette, que vous soyez obligée de travailler, car vous travaillez...

— Oh ! certainement je travaille, mademoiselle Elisa, je ne suis pas une fille perdue... Tout ce qu'on peut me reprocher, c'est d'aimer un peu trop la danse et d'avoir une connaissance... dame... hors de là...



M. Drevet me reconduisait par les rues désertes. (Page 31.)

J'étais tout interdite de cette logique d'immoralité naïve ; la danse et M. Adolphe... et c'était tout!...

— Vous aimez donc bien la danse? dis-je...

— Oui, c'est ma passion... quand j'entends l'orchestre, — et sa nature reprenant le dessus, Annette se prit à sourire, — oui, quand je suis lancée à corps perdu dans les tourbillons enivrants de la valse ou de la polka, je ne songe plus

à rien, tout me semble bon et beau dans ce monde, même les favoris rouges de mon protecteur.

— Et ce monsieur, cet adjoint vient valser avec vous au *Cœur-Volant?*

— Non pas, il ne manquerait plus que cela... ce serait joli de voir un adjoint à la guinguette.

— Que fait donc votre protecteur?

— Il ne fait rien ; c'est un bourgeois très-*fûté* et très-madré, ai-je entendu dire souvent de lui. Moi, qui suis sans instruction aucune et qui n'ai que mon instinct de femme pour me guider dans mon appréciation sur lui, je ne lui connais qu'un grand défaut : l'hypocrisie. Je sais bien que c'est obligé dans nos petites villes, mais c'est égal; ce n'est pas bien d'étaler dans son salon, dans sa salle à manger, des saintes Vierges, des tableaux religieux à n'en plus finir ; c'est très-mal d'avoir dans sa chambre à coucher, au pied de son lit, un grand Christ, au-dessus d'un bénitier toujours fourni d'eau sainte, et dans l'armoire à côté, tout un plein livre d'images, de peintures plus indécentes les unes que les autres. Le premier soir qu'il m'a, en cachette, conduite chez lui, sous prétexte de me donner une lettre de recommandation et un certificat pour mon père, et tout en me parlant de son influence auprès des religieuses, il me montrait et me forçait à regarder toutes ces vilaines choses. Oh ! le vilain homme, je lui pardonnerais peut-être ses affreux cheveux rouges, mais jamais cela...

Voilà ma confession faite, mademoiselle Elisa. A présent, mettez-moi à la porte si vous voulez; j'ai mieux aimé vous dire franchement ce que je suis, que de laisser ce charitable soin à des gens qui me feraient plus noire que du charbon... Mon histoire, c'est celle de vingt pauvres filles d'ouvriers que je connais, et d'une infinité d'autres qui, descendues de plus bas en plus bas, finissent par s'en aller mourir sur un lit d'hôpital... S'il y a du mal en tout cela, à qui faut-il s'en prendre ? A celui qui a fait la misère, n'est-il pas vrai ?

Annette baissa la tête et se tut.

Ce récit, fait d'une voix plus insouciante qu'attristée, me causa une indicible émotion. C'était à peu près ce que je soupçonnais, moins les détails que mon imagination de religieuse ne pouvait guère entrevoir... Cependant mes derniers mois de couvent, passés au service de mademoiselle Saint-Chéron, ses indignes conversations avaient jeté dans mon âme de lugubres clartés.

Nous gardâmes, Annette et moi, un assez long silence. Que devais-je faire après de pareilles confidences? La loi rigoureuse de l'honneur humain, ou plutôt et pour mieux dire d'un préjugé de convenance, me disait de rompre avec cette pauvre fille... Mais la reconnaissance de ses bons offices, le sentiment égoïste de mon isolement et de mon insuffisance l'emportèrent : je tendis la main à Annette. — Elle se jeta à mon cou et m'embrassa étroitement...

— J'ai eu bien du mérite, me dit-elle, à vous raconter ma triste vie... je sens que vous êtes une honnête fille, vous ; une fille au-dessus de nous autres.

— Honnête... oui, Annette, mais non d'une condition différente ; traitez-moi, je vous prie, comme une camarade, vous me ferez plaisir.

— Vous ne me renvoyez donc pas ?

— Non, ma chère enfant, je vous sais gré de votre confiance, et de plus je vous plains de tout mon cœur...

Quelques larmes coulèrent encore sur le visage d'Annette. — Vous êtes bonne, me dit-elle, vous me rappelez la douceur d'André... pauvre André !... sa mère et ses sœurs ne me regardent plus...

— Vous pensez toujours à lui ?

— Oh ! toujours, c'était un bel ouvrier, poli, bien élevé pour sa condition ; il est déjà brigadier et il ne tardera pas à être maréchal des logis : quand j'ai quitté mes parents, il m'a écrit une lettre pleine de reproches qui m'ont brisé le cœur... Mais les choses étaient trop avancées pour reculer. — Maintenant causons de vos affaires, mademoiselle Elisa; comment va votre petit ménage ? qu'avez-vous reçu pour vos façons et comment vous arrangez-vous de la Fanchette ? Elle est bien ennuyeuse, n'est-ce pas ?

— Pas trop, dis-je ; de ce côté-là, je n'ai nul souci, ce qui me chagrine c'est la crainte que mon travail, si opiniâtre qu'il soit, ne suffise pas à me faire vivre. Voyons, Annette, dites-moi la vérité ! Une fille laborieuse et sobre peut-elle gagner sa vie en travaillant ?

— Au travail que vous faites ? Non. C'est clair comme le jour. D'abord vous ne pourriez pas confectionner votre douzaine chaque semaine, c'est matériellement impossible ; au bout de deux mois vous seriez sur les dents... puis il y a les mortes-saisons... des semaines où il n'y a rien de coupé... où l'on vous donne deux ou trois chemises seulement, quelquefois rien du tout. Ces semaines-là il faut manger tout de même... Eh ! que mangez-vous donc ici ? pardon si je vous fais cette question...

— Du pain et du fromage, du lait...

— La Fanchette ne vous a pas fourni un *Cagnard* (1) ? il faut en acheter un, ça vous coûtera quatre sous... et vous ferez cuire ce que vous voudrez avec deux sous de braise. Vous mettrez le fourneau sur la galerie, afin que le charbon ne vous gêne pas. Il y a encore un autre moyen, si vous ne savez pas cuisiner, c'est de vous faire tremper la soupe chez la petite épicière d'en face. Outre la soupe, vous trouverez des portions de légumes et du riz à dix centimes la portion, de la viande le dimanche... Ce n'est pas toujours bon, mais c'est assez propre.

— La difficulté, Annette, serait encore de pouvoir payer cet ordinaire.

— Oui, oui, toute la question est là, je le sais mieux que personne, mademoiselle Elisa ; aussi vous donnerai-je un conseil : si vous êtes guérie (elle n'avait pas cessé de croire à l'hôpital), si vous ne tenez pas trop à votre liberté, si enfin

(1) Fourneau de terre à l'usage des pauvres.

vous savez un peu dresser le linge, vous devriez vous placer femme de chambre.

Je fis un haut-le-corps qui n'échappa pas à la clairvoyante Annette.

— Non... vous ne voulez pas, dit-elle, vous n'avez jamais été en condition, sans doute ; je connais votre répugnance ; moi, je ne voudrais point servir non plus... Est-ce que vous ne seriez pas capable de faire autre chose que des confections vulgaires ?...

— Pardon, je sais broder.

— Oh ! broder, c'est pire que la couture.

— Broder en soie, en or, sur le velours, sur le cachemire, sur toute espèce d'étoffes,..

— A la bonne heure. Broderiez-vous un joli gilet, par exemple?

— Parfaitement.

— Je vais fourrer dans la tête de M. Adolphe de s'en faire broder un pour les fêtes de l'hiver. Il fera le dessin lui-même. J'ai oublié de vous dire qu'à ses moments perdus, il dessine... même des images qu'il met dans le vilain livre de son armoire... Pour cette broderie, il ne faudrait pas abandonner l'atelier ; vous tâcherez de mener les deux besognes de front. — Adolphe attendra et l'on sait attraper les Fouchard. — On a eu la migraine, un rhume, une grosse fièvre, une camarade à soigner... il faut aussi faire en sorte d'économiser votre éclairage ; — tâchez de veiller avec quelqu'un, quand ce ne serait que dans le galetas infect de mademoiselle Fanchette : elle vous l'offrira, j'en suis sûre. Si j'osais, je vous dirais : Venez quelquefois veiller avec moi, je suis votre voisine, vous n'avez que la rue à traverser. J'ai une bonne lampe, du feu, je suis toujours seule, je n'ai pas d'amies. C'est malheureux pour moi, mais je ne peux plus fréquenter le monde comme il faut : les jeunes personnes de mon âge, qui sont sages, et je ne peux m'accommoder des ouvrières dans ma position ; elles ont trop le genre *fille*.

— J'irai, je vous le promets, Annette.

— M. Adolphe n'arrive jamais qu'après neuf heures, et le monde cancane...

— Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? ma pauvre enfant, je suis seule sur la terre ; personne, excepté vous, ne s'intéresse à moi, et je ne dépens de qui que ce soit au monde.

Pendant cette causerie, Annette s'était emparée d'une chemise et travaillait pour moi. Je remarquai qu'elle menait bien plus vite sa besogne et j'en conclus qu'il me serait possible, avec une habitude soutenue, d'arriver à produire davantage, tout en n'augmentant pas mes heures de travail.

Nous prîmes jour avec Annette, et il fut arrêté que j'irais le surlendemain passer la soirée chez elle.

Si cette enfant ne m'avait pas fait de mensonges, et la suite me prouva qu'elle disait la vérité, elle était plus digne de pitié que de blâme. Pauvre et ignorante femme que je suis, il ne m'appartient guère de discuter une des plaies sociales les plus ardues et les plus sérieuses, celle qui, dit-on, a inspiré sans résultat, hélas !

de magnifiques pages à un des grands écrivains de notre époque (1); je ne puis que raconter mes impressions.

Eh bien! en songeant à la lamentable histoire de cette jeune fille aux instincts honnêtes et bons, j'embrassais d'un sombre coup d'œil une partie des misères et des déchéances qui pèsent sur la classe ouvrière : privations horribles et prolongees... charité hautaine et méprisante... séductions ignobles descendant des classes plus élevées sur la fille du pauvre, comme le vautour s'abat sur une proie trop certaine et trop facile à saisir.

J'acceptais sans murmure les conséquences tristes de ma nouvelle existence, mais la démarche que je m'apprêtais à faire en rendant visite à une fille entretenue, cette démarche, dis-je, me causait une certaine émotion... il me semblait qu'en entrant dans son appartement, je laisserais derrière moi un lambeau de ma pudeur. Ce combat intérieur dura jusqu'à l'heure où je traversai la rue, fort inquiète si quelques regards curieux ne me poursuivaient pas. Je montai à la hâte les deux étages et j'arrivai toute haletante. La porte d'Annette était entre-bâillée, je me coulai rapidement et sans bruit par cette ouverture.

— Vous avez couru, me dit la pauvre enfant, peut-être aviez-vous peur de rencontrer quelqu'un sur les paliers ; le monde de notre maison n'est pas méchant, tous les locataires aiment la petite Annette, et, quand on vous aurait vue entrer, on n'en tirerait rien de fâcheux contre vous. Il n'y a point de dévotes d'apparat ici...

Ces derniers mots me frappèrent; j'embrassai Annette et je lui fis un petit mensonge ; je l'assurai que je n'avais pas songé à me cacher.

Le logement de la jeune ouvrière se composait de deux pièces. La chambre à coucher était meublée avec un certain confort ; les meubles étaient des vieilleries bien conservées ou repassées avec adresse. Quand je sus, plus tard, que le respectable adjoint faisait à la sourdine un commerce de bric-à-brac, ce genre d'ameublement cessa de m'étonner.

Tout était d'une propreté scrupuleuse. Le goût qu'Annette apportait dans sa toilette se reflétait sur tout ce qui l'entourait... Enfin, cette chambre, due à la séduction, avait un singulier cachet d'innocence et de pudeur; vous eussiez dit la retraite d'une chaste jeune fille, ou, pour être plus exacte, le domicile d'une jeune femme nouvellement mariée. L'étage élevé, les lambris couverts de dorures fanées, l'antique cheminée de marbre sculptée, son manteau décoré de boiseries surannées, mais curieusement fouillées, tout concourait à entretenir l'illusion. La lampe était allumée ; ses reflets, adoucis par un abat-jour en porcelaine, jetaient une lueur mystérieuse sur ce paradis de la grisette de province.

Vraiment, M. Adolphe faisait bien les choses, et je m'attendais, de la part d'Annette, à une exhibition détaillée de son petit palais. Elle ne m'en dit pas un

(1) Jules Simon.

mot ; le seul objet qu'elle me fit remarquer, c'était le *cagnard* de quatre sous ; elle m'en expliqua de nouveau l'usage.

— Ici, dit-elle, il me sert encore ; mais je le place au fond de la cheminée ; chez vous, n'oubliez pas de le poser dehors, ou laissez au moins votre fenêtre ouverte...

J'avisai deux photographies suspendues à la cheminée. L'une, c'était la sienne ; l'autre représentait un homme à la nuque chauve, laid et vieux ; ce devait être le *protecteur*.

Je me trouvais bien là, et je m'efforçais d'oublier où j'étais. On eût dit qu'Annette s'étudiait à écarter de la conversation tout ce qui, de près ou de loin, pouvait me rappeler mon humiliante condition. Cette pauvre fille était intelligente et relativement assez instruite. Si elle aimait la danse, elle aimait aussi à lire. Sur sa table il y avait un roman de Walter Scott : *Ivanhoe*, je crois, une histoire de France, des journaux illustrés.

— J'adore regarder les images ! celles des journaux, se hâta-t-elle d'ajouter ; quand *il* a fini de les lire, *il* me les prête.

Ces mots prononcés à voix basse la firent rougir. Elle se jeta dans des questions fort embarrassantes pour moi, sur les musées de Paris, sur les promenades, sur les monuments.... Je répondais par des à peu près. Le souvenir de mes courses dans Paris, lors des premiers jours de mon noviciat, était un de ceux qui s'étaient le plus entièrement effacés de ma mémoire. Dans mes heures de ferveur, j'avais fait des efforts inouïs pour rompre avec la pensée des exécrables auteurs de ma misère. — Penser à Paris, c'était penser à eux ; j'avais donc fini par oublier Paris.

Cette soirée, à part la fausse position de ma petite amie, fut délicieuse pour moi. Bien chauffée, bien éclairée, causant doucement et en toute liberté avec cette enfant inoffensive, à laquelle il n'échappa nulle médisance, nulle plainte sur la dure condition que le sort lui avait imposée ; cette soirée, dis-je, s'écoula avec une joyeuse rapidité.

J'essayai, peut-être avec un peu de malice, de remettre Annette sur le chapitre des sœurs. Elle me répondit avec un rare bon sens :

— Le mauvais caractère, la dureté d'une sœur, ne sont pas le fait de toutes ses compagnes. Si je vous ai parlé de cela l'autre jour, ce n'était pas par haine, — je ne hais personne ; — mais pour vous expliquer à quel point le malheur nous avait mis le pied sur le cou.

— Cependant les dames de charité laïques valaient mieux, me disiez-vous.....

— Oui et non. Elles compatissaient plus volontiers à la pauvreté qui vient des nombreux enfants ; elles s'identifiaient mieux avec le cœur des mères... elles étaient moins étroites, moins bigotes... mais elles avaient moins de temps à consacrer à la charité. Elles se laissaient influencer à leur manière, ce qui prouve que rien n'est parfait sur la terre... Et la calomnie ne les épargnait pas non plus. On disait qu'elles payaient leurs chapeaux et leurs belles robes avec l'argent du bu-

reau. Le pauvre s'abandonne facilement aux préventions; il est injuste, ingrat peut-être... mais il souffre tant!...

Ces réflexions me surprenaient de la part d'une pauvre jeune créature livrée sans contrôle à ses instincts et à ses passions. Annette avait ce qu'on appelle une bonne nature, une âme droite, un cœur riche des dons les plus heureux. Elevée comme je l'avais été, ç'eût été une délicieuse enfant, que nulle intrigue n'eût pu détacher de l'amour de ses parents.

Qu'on ne trouve point extraordinaire le secret plaisir que j'aurais eu à entendre encore Annette *caqueter* contre le bureau de charité. On reproche aux défroqués des deux sexes une forte tendance à déblatérer contre leurs idoles brisées ; j'avoue que je n'échappai pas toujours à cet écueil, et, sans me rendre un compte exact du plaisir secret que je ressentais, je n'ai jamais été fâchée d'entendre divulguer les fautes et les faiblesses des gens d'église. Cette tendance peut s'expliquer de deux façons : par ce que l'on a vu, par ce que l'on a souffert soi-même, parce que le bandeau est déchiré et que l'illusion n'est plus admissible..... et aussi par ce fond de malice inhérent à la nature humaine, qui aime à chercher sa propre justification dans la culpabilité des autres.

A neuf heures et demie je serrai mon ouvrage. Annette me supplia de revenir.

Si je n'avais pas été désabusée, désenchantée de tout, si mon cœur n'eût pas subi un dessèchement absolu, j'aurais rêvé la réhabilitation de cette aimable enfant. Je n'y pensai même pas. Je me souvenais des horribles mots de la Saint-Chéron :

« Le vice est une habitude du corps, qui le domine autant que la soif et la faim.
« Une fois qu'on est tombé dans le bourbier, je défie qui que ce soit de s'en reti-
« rer... Il n'y a pas de *conversion* pour les femmes jeunes, il n'y a que des *capi-*
« *tulations* et des *hypocrisies*... »

Telle était la belle morale que j'avais entendu bourdonner à mes oreilles pendant trois mois; tels étaient les charmants paradoxes que l'on me condamnait à écouter au nom de l'intérêt matériel du couvent.

Je prenais donc Annette comme elle était; je l'aimais autant que j'étais capable d'aimer, mais je me gardai bien de la prêcher et de troubler la demi-quiétude de son existence flétrie.

Lorsque mademoiselle Fanchette s'aperçut que je voyais assidûment son ancienne locataire, ce fut elle qui me prêcha... Elle me prédit qu'Annette me perdrait infailliblement; car elle était capable, disait-elle, de corrompre tout un régiment... Corrompre un régiment, c'était possible ; mais moi!... La vieille Fanchette ignorait que mon âme blasée était à peu près inaccessible aux impressions du dehors.

Dès le commencement de ces petites persécutions, je devinai qu'il me faudrait bientôt opter entre mon logement et mon amitié. Il y avait un peu de jalousie au fond de cette querelle ; Fanchette aurait voulu m'avoir à elle toute seule. Elle qui criait si haut et si fort contre la conduite d'Annette, n'avait pas, d'après son

propre aveu, toujours été d'une moralité irréprochable. Lorsque ses confidences, stimulées par le café et l'eau-de-vie, devenaient plus intimes, elle avait fini par me laisser entrevoir qu'elle avait eu quelques complaisances pour le maître aux quatre cents francs... Etait-ce vrai?... Etait-ce une *vanterie* de vieille dévote ou de vieille folle? En admettant lesdites complaisances comme vraies, quelles étaient-elles? Je ne m'en étais certainement pas informée et je ne saurais le dire. Ce que je puis affirmer, c'est que cette fille, tout en communiant chaque semaine, était d'un commerce plus funeste et plus dangereux que la maîtresse de M. Adolphe.

Comme toutes les personnes qui ont vécu dans la fréquentation des ecclésiastiques, elle connaissait tous les points délicats de ces existences à demi voilées. J'ajouterais, si je ne craignais pas de soulever d'ardentes récriminations, qu'aucune des nombreuses *ficelles* du métier ne lui était étrangère.

Le prêtre isolé, privé de famille et d'expansion, éprouve, au même degré que tout être humain, le besoin de se communiquer. L'amitié de confrère à confrère est excessivement rare au sein du clergé catholique. Deux motifs graves s'y opposent, la défiance et la jalousie... Les causeries familières de la domesticité, le tatillonnage de prêtre à dévote, sont les conséquences presque inévitables de cet état d'isolement, de refoulement sur soi-même.

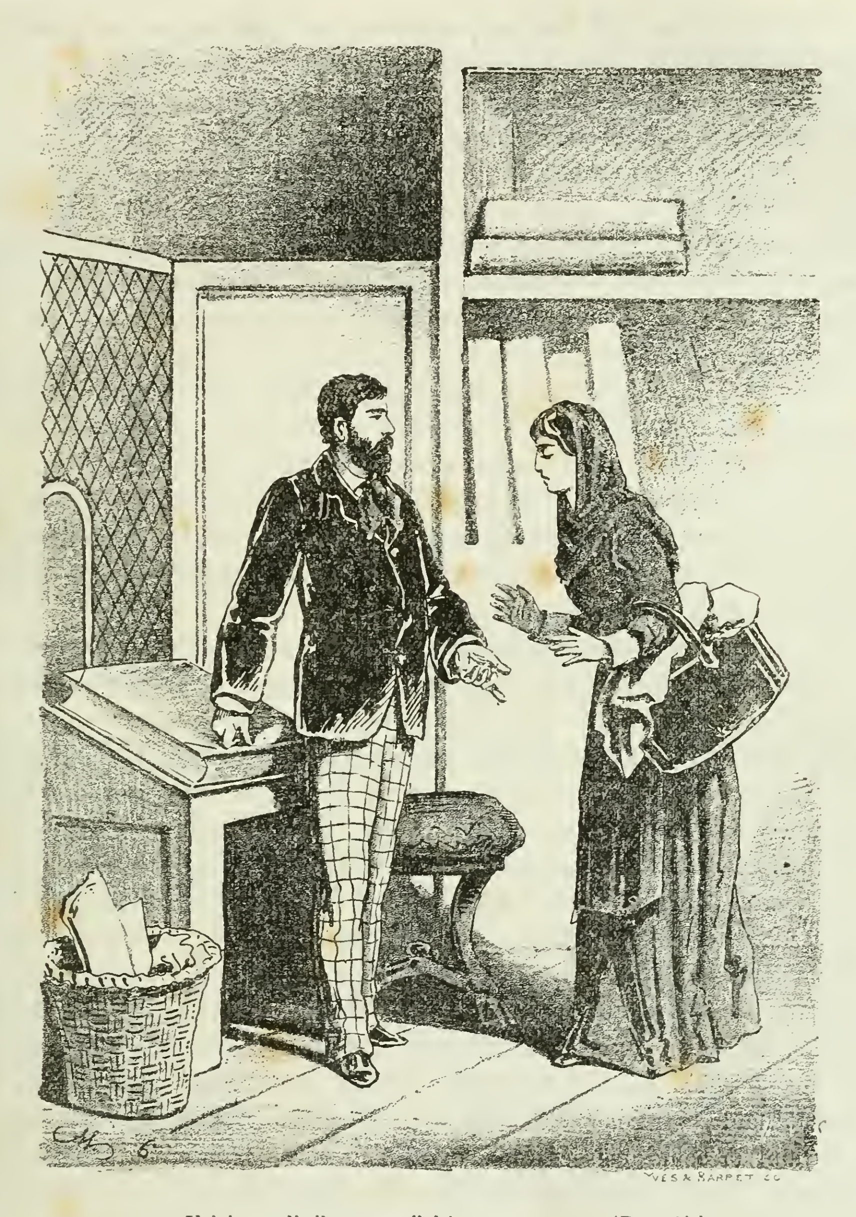
La chambre de mademoiselle Fanchette était le rendez-vous d'une demi-douzaine de servantes de curés ou de vicaires. Ces filles, plus ou moins vieilles, n'avaient guère d'autre fonds de conversation que les affaires de l'Eglise ou celles de leurs maîtres; et Dieu sait de quelle façon elles touchaient à l'arche sainte et la dépouillaient de ses mystérieuses draperies.

Ce petit cénacle de cuisinières canoniques offrait un excellent motif d'observations et d'études; il faudrait avoir entendu soi-même ce fatras de médisances ou de calomnies emmiellées, il faudrait avoir vu ces petits sourires discrets et sournois... entendu ces réflexions jésuitiques et doucereuses, pour se faire une juste idée du degré de maligne pénétration et d'impudente trahison des gens de la domesticité cléricale.

Puisque l'homme est incapable de gouverner lui-même ses besoins matériels, puisqu'il doit subir la société et la domination des femmes, le prêtre séculier serait-il plus abaissé de vivre honorablement en famille que d'être soumis aux intrigues de sa domesticité ou aux bigoteries obséquieuses de ses pénitentes?

Tel était le courant de réflexions que me suggérait l'intimité de mademoiselle Fanchette. En quelques semaines, je fus instruite de tous les scandales, grands ou petits, réels ou imaginaires, éclos dans le monde sacerdotal de M...

On causait très-librement devant moi ; mon air embéguiné, l'humble simplicité de ma toilette, mon profond mutisme que l'on prenait pour une adhésion tacite, me faisaient regarder comme une fidèle ! on ne me reprochait qu'une chose, c'était de traverser trop souvent la rue. J'avais beau expliquer à Fanchette que c'était



— Voici, me dit-il, ce que j'ai à vous proposer. (Page 44.)

affaire de travail et de gagne-pain, elle ne me croyait pas ou feignait de ne pas me croire.

Le jour où je revins avec un dessin et du cachemire, elle fut moins intolérante. Elle passa la journée à me voir établir mon étoffe sur le métier, puis retracer le dessin sur l'étoffe... Enfin, lorsque les fleurs, en relief, bien bombées et bien nettes, s'étalèrent rapidement sur l'étoffe, elle me dit :

— Vous êtes joliment adroite, ce que vous faites là est mignon au possible ; on dirait que vous auriez brodé des ornements d'église...

Ces mots, accompagnés d'un coup d'œil narquois, me firent tressaillir.

Mademoiselle Fanchette avait-elle quelques soupçons? et d'où lui venaient ces soupçons? Etait-ce de ma tournure, de mes habitudes, de cette empreinte ineffaçable que chaque profession grave, en quelque sorte, sur le front de l'individu?... ou bien aurais-je été reconnue?... Il y avait à M... une maison de la congrégation; le quartier que j'habitais en était très-éloigné; cependant une sœur converse, un frère lai en tournée, pouvaient m'avoir rencontrée sans que je les eusse aperçus.

De calme que j'étais, je me sentis tout à coup plongée dans un abîme d'angoisses et d'inquiétudes.

Ces inquiétudes se corroborèrent et s'accrurent par le fait suivant.

J'avais écrit à Antoine dès les premiers jours de mon arrivée à M... je ne lui cachais ni mes déceptions, ni les difficultés que je prévoyais. Cependant je l'assurais que mon courage n'avait pas encore failli et que j'espérais acquitter peu à peu la somme dont je lui étais redevable.

Antoine ne me répondit qu'au bout d'un mois. Sa lettre débutait par une affectueuse prière de mettre en oubli cette question d'argent et de ne pas ajouter un ennui de plus à ceux qui ne pouvaient manquer de traverser mon existence. Il m'expliquait le retard qu'il avait mis à m'écrire par le désir qu'il avait de m'apprendre quelque chose du nouveau. Il était parvenu à lier connaissance avec un des jardiniers du couvent, sous prétexte d'échange de graines. Le frère convers était venu plusieurs fois visiter ses cultures, et quelques verres de vin de Frontignan, pris en cachette, avaient fini par lui délier la langue. Le frère lui avait raconté assez exactement les détails de ma disparition... On ne croyait pas à un suicide... La supérieure avait dit au chapitre que j'avais forcé son secrétaire et emporté une somme assez considérable... — Enfin, et sans qu'Antoine pût me l'expliquer, un convers (peut-être le frère Julien) se trouvait compromis dans cette accusation. Madame de Boys-Crespin avait déclaré que pour l'honneur de notre saint habit, elle renonçait à exercer des poursuites qui dévoileraient des infamies dont la seule pensée la faisait rougir; elle se réservait cependant d'agir plus tard s'il y avait lieu. Antoine me disait que dans le cas de poursuites échéant, il me serait facile d'invoquer son témoignage et celui de sa femme, pour constater l'affreux dénûment dans lequel ils m'avaient reçue. En même temps, il m'engageait à la prudence, à la solitude : il me donnait l'adresse d'un de ses amis, afin d'éviter les indiscrétions et l'espionnage du facteur, qui était à la merci des bonnes sœurs.

Cette lettre m'affligea sans m'étonner; je reconnaissais de tout point la droiture et la bonne foi de madame de Boys-Crespin et le génie funeste qui, depuis dix ans, s'acharnait après moi.

Je passai une série de mauvais jours; je mettais tout au pis et je me voyais déjà démasquée, saisie, traînée en prison. Le côté accablant s'offrait seul à mon imagination maladive; je ne songeais pas que j'avais moi-même entre les mains plus d'une arme offensive, quand ce n'eût été que d'éveiller les soupçons de la famille de mademoiselle Saint-Chéron.

L'esprit de l'homme, avec ses inconséquences, est parfois son propre bourreau.

A partir de cet incident, j'allai moins souvent veiller chez mademoiselle Fanchette. Outre mes terribles craintes, je me déplaisais avec ces vieilles servantes; leurs idées vulgaires, bassement exprimées, me fatiguaient, et je redoutais de voir le sentiment de ma personnalité s'effacer et s'amoindrir sous le flux de paroles bêtes ou méchantes.

J'étais plus paisible, plus à l'aise chez Annette. Son intervention me procura de nouveaux ouvrages de broderie, menés de front avec les confections de la maison Fouchard; ma fâcheuse position s'améliora quelque peu.

Au premier de l'an, je pus m'acheter un tartan neuf, et j'avais mangé de la soupe tous les jours et quelquefois de la viande.

CHAPITRE III

La question des meubles. — M. Emile. — Une année de paix. — La concurrence, ses effets. — Le devoir. — L'honneur commercial du baron de... et du comte de... — L'équipage d'un failli. — Il n'y a pas d'ouvrage.

Mon changement d'habitudes et de manières ne pouvait échapper à une personne aussi méticuleusement occupée d'autrui que l'était ma vieille logeuse. Sa mauvaise humeur se manifesta par des taquineries aigres; elle rejetait sur la pauvre Annette tout ce qui lui déplaisait en moi. Je ne prenais même pas la peine de me justifier; mon silence l'impatientait, elle eût mieux aimé une de ces explications orageuses, comme elle avait parfois avec ses camarades. Cependant elle ne me congédiait pas; je payais bien, je faisais si peu de bruit et je tenais si peu de place, que son intérêt l'emportait sur ses petites rancunes.

Annette me conseillait de me maintenir là, tant que je ne serais pas en mesure d'acheter des meubles. Les garnis de province, surtout ceux à bas prix, ne sont pas moins détestables que les chambres meublées de Paris. Je serais, me disait Annette, exposée aux plus affreux voisinages; des ouvriers ivrognes et brutaux, des filles perdues, des gens sans aveu peuplaient ces tristes repaires.

Acheter des meubles!... Ces mots me revenaient sans cesse à l'esprit, je les méditais plus sérieusement que je n'avais jamais médité un verset de l'*Imitation* ou un chapitre de la règle; c'était à peu près comme si on m'eût proposé d'escalader la tour de l'église Saint-Jean.

Je gagnais davantage depuis quelque temps, mais qu'il m'était difficile d'écono-

miser par-ci, par-là, une pièce de cinq francs!... J'avais pourtant bien envie de me soustraire aux misères que me faisait mademoiselle Fanchette et surtout d'éteindre la dette contractée à C...

Le remplaçant de M. Théodore, M. Emile Fouchard, fils aîné du patron, n'avait pas cessé de me témoigner un bon vouloir tout spécial ; il me payait assez généreusement et me passait des pièces avantageuses. Il me parlait avec douceur et politesse; on eût dit que je lui faisais pitié et que, comme Annette, il soupçonnait ma profonde déchéance. J'avais fini par m'accoutumer à son regard fixe et je ne me sauvais plus sans le remercier.

C'était un homme d'une trentaine d'années, pâle, avec une abondante chevelure noire et crêpue. Le bas de sa figure disparaissait sous une barbe très-fournie, à part son regard singulier, il n'avait rien de déplaisant dans la physionomie ; sa voix était douce, et ses manières, ainsi que sa mise, étaient sans prétention. Une grosse cravate rouge, roulée autour de son cou, faisait ressortir la pâleur de son teint et le sombre éclat de ses yeux noirs.

Entre le premier de l'an et le carnaval, l'ouvrage donna beaucoup et l'on pressait impitoyablement les ouvrières. La maison avait la commande de plusieurs riches trousseaux ; les affaires à l'étranger suivaient la progression : tout le monde était sur les dents. Un jour de paye, M. Emile, au lieu de me prendre à mon rang, me fit signe d'attendre. Lorsque le magasin fut vide, il ouvrit la porte du bureau et il m'appela; j'entrai presque aussi confuse que le jour de mon débarquement du chemin de fer. M. Fouchard me laissa plus de dix minutes dans cette perplexité, achevant fort tranquillement ses écritures. Enfin, après m'avoir longuement regardée, il me demanda si je serais bien aise de gagner un peu plus d'argent.

Naturellement et sincèrement je répondis oui.

— Voici, me dit-il, ce que j'ai à vous proposer : nous venons de congédier l'ouvrière qui conduisait l'atelier des chemises, voulez-vous prendre sa place?

— Il faudrait, monsieur, que je fusse capable d'occuper convenablement cette place?

— Pourquoi non! c'est fort simple. Il ne s'agit que de surveiller une vingtaine de jeunes filles que nous employons à la journée : votre extérieur digne et sérieux, votre conduite irréprochable depuis que nous vous connaissons, m'ont donné lieu de penser que vous feriez une excellente directrice d'atelier. — Voyez, cela vous arrange-t-il?

— Je ne sais vraiment... je suis bien reconnaissante...

— Attendez. Passons maintenant aux conditions. Ce sont celles qu'avait acceptées la personne que vous remplacerez : deux francs trente-cinq par jour, la table et le logement. Réfléchissez-y, c'est bien plus productif que le travail à la pièce, et à moins que vous ne teniez absolument à votre liberté complète...

— Monsieur, dis-je, vu l'usage que je fais de cette liberté, je ne serai pas gênée

d'habiter chez mes patrons. Je crains seulement d'être au-dessous de l'emploi que vous voulez bien m'offrir.

— Vous plaisantez, mademoiselle Moret. Moi, je crois, au contraire, que vous êtes fort au-dessus de cette humble position... mais ne parlons pas de cela. La confiance s'inspire, elle ne s'impose pas; je ne cherche donc pas à soulever le voile qui couvre votre passé... Croyez cependant que j'aurai un double plaisir à vous obliger.

Je rougis excessivement. M. Emile s'arrêta un moment sur cette phrase mystérieuse et tronquée. Je n'osais plus lever les yeux.

— Pour revenir à nos moutons, reprit en souriant M. Fouchard, je vous dirai les motifs qui nous ont contraints à nous débarrasser de mademoiselle Rémond. Cette fille ne s'était-elle pas mis en tête de faire de la propagande dévote dans nos ateliers ! Elle perdait beaucoup de temps à prêcher nos ouvrières ; celles-ci en perdaient autant à rire d'elle ou à discuter ses prédications. Un tel état de choses ne pouvait durer. Vainement nous avons engagé mademoiselle Rémond à se modérer ; nous avons dû sévir. Nous laissons tout notre personnel libre, nous tolérons la messe le dimanche, même aux époques où nous sommes très-pressés ; seulement nous exigeons parfois des heures de travail les jours fériés.

— Monsieur, répondis-je, je me conformerai aux habitudes de votre maison ; je les respecterai scrupuleusement. Je ne prêcherai pas, je vous en donne ma parole. Je me bornerai à la surveillance active...

— Eh bien ! venez, que je vous présente à mon père et à ma femme.

Sa femme !... je ne m'étais jamais imaginé que M. Emile fût marié, et, sans que j'eusse rien de particulier pour lui, ces mots me causèrent je ne sais quelle désagréable surprise.

Pourquoi ? — En vérité, je serais fort en peine d'analyser exactement une sensation aussi bizarre qu'imprévue... Peut-être, dans sa tête brune et crêpue y avait-il une vague réminiscence de la tête du pauvre frère Julien. Peut-être son regard, fixe et magnétique, dégageait-il certaines effluves mystérieuses auxquelles j'avais été involontairement soumise.

Toujours est-il qu'il était marié et qu'il avait trois enfants que je vis près de leur mère.

Cette présentation fut assez froide. Madame Emile Fouchard, très-petite personne, rondelette et potelée, me regardait d'en bas malgré tout son orgueil ; elle me venait à peine à l'épaule. Le vieux Fouchard fut plus cordial ; il me dit, en riant de l'air d'un ours en gaieté, que dans mes attributions rentrerait le soin de son linge (il était veuf), et qu'il me serait dévoué en proportion de ma complaisance.

Nul ne me demanda : D'où venez-vous, qui êtes-vous et que faisiez-vous ? — Je me trouvai brusquement introduite au sein de cette famille que je ne connaissais pas plus qu'elle ne me connaissait elle-même.

J'éprouvai un malin plaisir à rendre ma clef à mademoiselle Fanchette, et surtout à lui laisser ignorer ma bonne fortune.

Annette me félicita chaudement ; mais elle me recommanda de faire le plus d'économies qu'il me serait possible, ces maisons de confection étant, me dit-elle, assez sujettes à culbuter au moment où l'on s'y attendait le moins. A partir de mon entrée chez les Fouchard, je ne fréquentai plus autant ma petite camarade.

J'étais enchantée de ma nouvelle position. J'avais au second une jolie petite chambre ; je mangeais à la table des patrons ; la nourriture était saine, abondante ; je n'étais plus obligée de cuisiner, ce qui était cause que, chez moi, je mourais de faim la moitié du temps.

La maison Fouchard et compagnie se composait de M. Fouchard père, de son gendre M. Bordier, de M. Emile Fouchard, d'un autre fils alors aux Etats-Unis et de plusieurs associés en dehors de la parenté.

Les Bordier occupaient un appartement séparé ; MM. Fouchard père et fils vivaient en commun. La table était nombreuse : plusieurs employés et employées prenaient leurs repas avec la famille. Ces repas étaient gais ; il y régnait une bienséante cordialité. La jeune madame Fouchard, un peu « pincée, » maintenait la plaisanterie dans de sages limites. C'étaient réellement de très-bonnes gens, pas trop durs pour des commerçants.

J'eus le bonheur de plaire aux enfants ; leurs douces et charmantes préférences me valurent les bonnes grâces du grand-père, et même de madame Emile.

Un mois s'était à peine écoulé que je semblais faire partie de cette maison ; j'étais plutôt traitée comme une amie, comme une parente, que comme une mercenaire attachée à la glèbe. Un rayon de soleil éclairait ma vie infortunée. Pénétrée de reconnaissance, je m'attachai à la famille de mes patrons, telle qu'une pauvre plante, à moitié brisée et foulée sur le sol, se reprend à l'arbre bienfaisant qui la rafraîchit de son ombre protectrice.

Si j'avais pu anéantir la mémoire du passé, je me serais trouvée heureuse.

Sous ma direction, l'atelier prit d'autres allures ; je ne bavardais jamais avec mes ouvrières, et, sans les froisser, sans chercher à les humilier par une fierté hors de propos, du reste, je savais me maintenir à ma place et me faire respecter. On voulut hasarder quelques plaisants contes sur mademoiselle Rémond ; je ne répondis rien. Mon silence mit un terme à ces insignifiantes niaiseries.

Je ne me bornais pas à la surveillance ; je faisais ma journée d'ouvrière, et je prenais sincèrement à cœur les intérêts d'une famille si bonne pour moi.

L'été s'écoula comme un songe heureux ; les après-midi du dimanche, nous allions à une petite maison de campagne que le père Fouchard possédait aux approches de la ville. On me confiait souvent les enfants ; je les aimais beaucoup, surtout une adorable petite blondine de cinq ans, belle comme un ange et qui me mangeait de caresses et de baisers, lorsqu'elle était une journée sans me voir.

Que de fois, en promenant ces chers petits, auxquels la fatalité me réduisait à

servir en quelque sorte de bonne ou de gouvernante, que de fois, dis-je, je cherchais dans mon souvenir par quelles ruses infernales le misérable Desherbiers était parvenu à me persuader que je haïssais les enfants, et que je serais une mauvaise mère de famille !

Plus je pénétrais dans l'intimité de mes patrons, plus j'admirais leur vie vraiment patriarcale. Le vieux M. Fouchard, si brusque de ton et d'allures, était un modèle de probité et de justice. Il visitait lui-même ses ouvrières malades ; il les encourageait, les consolait, et ne quittait jamais leurs pauvres mansardes sans laisser les preuves de sa munificence. Familier dans son intérieur, tendre jusqu'à la faiblesse avec ses enfants et petits-enfants, il conservait pourtant sa dignité de chef de maison ; son gendre, son fils Émile ne lui parlaient jamais que la tête découverte et se soumettaient avec déférence à ses observations. Pendant tout le temps que je fus chez eux, je n'ai pas vu l'ombre d'un démêlé entre ces hommes de goûts et d'âges si différents.

Sur la fin de l'été, M. Théodore, le danseur du *Cœur-Volant*, revint au siége de la Société ; il voyageait depuis sept ou huit mois. M. Bordier devait prendre sa place, mais il était malade. Ce fut M. Émile qui partit.

Il s'écoula dix ou quinze jours entre l'arrivée de l'un et le départ de l'autre. M. Théodore manifesta une surprise peu polie, en me voyant attablée avec le personnel de la maison. Dès le premier jour, il tenta de me faire le plastron de ses railleries et de ses bons mots de commis voyageur. A peine fûmes-nous sortis de table que M. Émile Fouchard passa son bras sous celui du beau Théodore ; il l'emmena vers la terrasse qui bordait notre atelier. Que lui dit-il ? je ne sais, car je ne pus rien entendre de leur conversation. Seulement, aux gestes animés, à l'expression du visage de cet excellent homme, je devinai qu'il signifiait à son employé de me laisser tranquille. M. Théodore se le tint pour dit ; je ne crois pas qu'il m'ait adressé la parole depuis cette brève conversation.

Le départ de M. Émile Fouchard me fut plus sensible que je ne l'aurais cru. Je le voyais tous les jours, il me parlait peu ; mais son regard, qui me gênait tant autrefois, m'exprimait un intérêt si sympathique, que j'avais fini par ne plus redouter de me trouver en face de lui.

Quelle que fût ma résolution de garder toute ma vie le secret des horribles traverses de ma jeunesse, si M. Émile m'eût interrogée, s'il eût sollicité ma confiance, je sentais que je me serais volontiers épanchée avec lui. Pourquoi, après m'avoir témoigné d'abord une certaine curiosité, ne poussa-t-il pas plus loin ses investigations !... Ceci fut toujours un mystère pour moi. Voulait-il m'épargner l'embarras d'un mensonge, ou craignait-il de rencontrer, au fond de cette obscurité, un secret de honte qui l'eût forcé à me mépriser. ?

Il partit le jour anniversaire de ma sortie du couvent, date pour date; je remarquai cette coïncidence et elle m'attrista. Il était ému en nous disant adieu ! c'était aussitôt après dîner. Les Bordier mangeaient ce soir-là chez le père Fouchard.

M. Émile embrassa tous les membres de la famille ; il serra cordialement la main des autres convives. Cette étreinte alla jusqu'à mon cœur.

Tandis que M. Fouchard et M. Théodore faisaient au voyageur leurs dernières recommandations, la jolie petite Marie s'était attachée après moi, et je l'avais prise sur mon bras. En quittant la salle à manger, son père vint lui donner un dernier baiser.

— Que je vous retrouve ici, me dit-il à voix basse, vous me le promettez ?

— Oui, répondis-je, sans chercher à dissimuler mon émotion.

La voiture attendait dans la cour, le garçon de magasin venait de charger les malles, l'heure allait sonner... Collée contre les vitres, et l'enfant me servant de contenance, je regardai partir d'un œil morne le généreux ami auquel je devais une existence supportable. Avant de franchir le marchepied, il se retourna; de la main il fit vers la fenêtre un geste caressant: était-ce pour l'enfant? était-ce pour moi?

L'absence de M. Fouchard fils ne changeait en rien les conditions extérieures de ma vie; je passais comme auparavant mes journées à l'atelier, travaillant et dirigeant mes ouvrières. Au repas, j'avais pour vis-à-vis la tête bien peignée de M. Théodore, ses moustaches cirées et recroquevillées, son visage railleur, remplaçant la physionomie inquiète et rêveuse de M. Emile. Un détail me frappait plus encore que l'ensemble des autres contrastes : c'était la cravate bleue du commis, nouée avec une recherche de coiffeur endimanché, mise en regard, dans mon souvenir, avec le foulard rouge jeté négligemment sur le cou de son prédécesseur.

Involontairement aussi, j'étais plus tendre avec les enfants : la petite Marie restait près de moi la majeure partie du jour; madame Emile me disait parfois moitié souciante, moitié fâchée : Je ne puis plus avoir ma fille, vous la gâtez trop, vous finirez par me rendre jalouse. Ce mot de jalousie d'elle à moi me faisait rougir: s'il eût été donné de fouiller jusqu'au plus profond de mon cœur, n'eût-elle pas rencontré un autre et plus grave motif de jalousie?

Si j'eusse été raisonnable, j'aurais dû éviter toute méditation prolongée sur ce point obscur de mes sentiments; mais, en déposant la livrée des cloîtres, mon esprit n'avait pu se dépouiller entièrement des tendances bizarres d'analyse subtile et de distinctions théologiques. Je me tourmentais sottement à rechercher, à définir la nature d'une affection qui n'était peut-être, après tout, qu'un honorable sentiment de reconnaissance.

La première moitié de l'hiver fut donc assez triste, comparativement au calme intérieur dont j'avais joui pendant l'été; je me croyais menacée d'une lutte nouvelle, et je frémissais sourdement à l'approche d'un danger purement imaginaire, rien n'étant moins prouvé que le penchant de M. Emile pour moi.

J'étais si préoccupée de mes folles imaginations, que je ne m'apercevais pas de la tristesse croissante de la famille Fouchard. Quelques mots d'Annette m'ouvrirent enfin les yeux, et j'eus de tels sujets d'inquiétude et de chagrin, que je ne songeais plus à transformer mon pauvre cœur en une arène, où le diable et les anges



Pourtant, Annette, ils ont agi honnêtement. (Page 55.)

allaient se prendre aux cheveux et se livrer à des joutes très-pénibles pour le champ de bataille.

J'ai dit, dans un précédent chapitre, qu'il y avait à M*** deux grands ateliers de confection pour linge. Les Fouchard faisaient plus particulièrement les articles d'exportation ; cependant ils avaient des maisons d'écoulement à Paris, et ils recevaient souvent des commandes considérables, soit pour trousseaux, soit pour

layettes. La maison Leclerc faisait à nos patrons la plus déloyale concurrence; elle était secondée par un ouvroir dirigé par des religieuses. A l'antagonisme commercial se joignait, entre ces deux maisons rivales, l'antagonisme politique. Les Leclerc étaient légitimistes et bigots; la famille Fouchard, sans afficher trop nettement son drapeau, penchait pour les idées d'un républicanisme doux et modéré; au moins étaient-ils conséquents avec leurs principes, ce qui n'est guère commun, par les temps où nous vivons. Probes, consciencieux, vraiment humanitaires, s'ils employaient de pauvres créatures, ils ne les exploitaient pas bassement et cruellement.

C'était autre chose chez leurs dévots concurrents; la fraternité chrétienne était lettre morte pour ces gens avides, qui songeaient bien plus à faire rapidement fortune qu'à conquérir le royaume du ciel.

Depuis deux ans, les frères Leclerc luttaient en désespérés contre la prospérité de leurs adversaires. Soutenus par une « légion » puissante et mystérieuse, ils avaient successivement réduit leurs prix de façon à la plus simple expression; d'accord en cela avec la maison de l'Enfant-Jésus, ils inondaient la place de produits à si bon marché, que les Fouchard, en résistant, devaient perdre leur clientèle. S'ils cédaient, il fallait inévitablement suivre les tarifs des maisons rivales, ruiner leurs ouvrières; et encore, comme ils étaient isolés et non patronnés par les congrégations, il n'était pas sûr qu'ils pussent échapper à une ruine, poursuivie avec l'acharnement particulier aux coteries dévotes.

La vieille probité du père, l'activité du gendre et des fils, conjurèrent pendant quelque temps l'orage que l'on accumulait sur eux : ils conservèrent leurs anciens prix, et n'admirent la machine à coudre que pour certaines piqueuses; mais bientôt la concurrence ne fut plus possible dans ces conditions. La clientèle étrangère finit par diminuer, celle de la localité s'amoindrit aussi; il fallut suivre le torrent ou bien être emporté par lui.

L'hiver était rigoureux cette année-là. Deux semaines avant Noël, les Leclerc retranchèrent subitement du sixième au quart sur leurs prix habituels. Il est vrai que la société de Saint-Vincent-de-Paul, que les enfants de Marie, les frères et les sœurs de toutes nuances et de toute observance, étaient là pour secourir les malheureux que faisaient ces pieux exploiteurs. Nos ouvrières à nous n'avaient pas ces ressources, au contraire, il suffisait de travailler à nos ateliers pour être exclu de toute participation aux charités dévotes.

Plusieurs lettres de reproches ou de demandes d'explications arrivèrent au siége de la Société. Une grande maison de la rue Montmartre, à Paris, qui se fournissait presque exclusivement chez nous, adressa au père Fouchard une lettre blessante et comminatoire : on voulait savoir d'où provenait la différence de prix entre nos envois et les offres de MM. Leclerc, et on laissait entendre très-clairement que l'on opterait pour les produits les plus avantageux.

Cette lettre atterra le vieux fabricant.

Aux environs de la Noël, disait-il, juste à l'époque la plus mauvaise de l'année, où nous devrions plutôt accroître le salaire de l'ouvrière, nous allons être forcés de le diminuer... Quel mal nous font les brigands de Leclerc et les béguines de Grandlieu!

D'autres correspondances nous apprirent bientôt que les voyageurs du couvent et des Leclerc avaient recherché avec soin toutes nos relations commerciales, et que partout ils s'étaient efforcés de détruire le crédit ou la vente de notre maison.

Après plusieurs réunions des associés, on arriva au point extrême d'abaisser les tarifs. Ce fut le pauvre père Fouchard qui se chargea de la triste mission d'annoncer cette réduction générale.

Lorsqu'il fit son apparition à l'atelier que je conduisais, il était sombre et pensif ; sa longue barbe grise, ordinairement mal soignée, était plus inculte que d'habitude ; sa voix rauque, parfois brutale, avait changé de timbre.

— Mes enfants, nous dit-il doucement en se promenant de long en large dans la vaste pièce que nous occupions ; mes enfants, mes pauvres enfants, j'ai eu des jours durs dans ma longue carrière d'ouvrier et de commerçant, celui-ci comptera entre tous. A partir de lundi prochain, nous retrancherons le cinquième sur tous les prix accordés jusqu'ici, soit à la pièce, soit à la journée. Celles d'entre vous qui pourront trouver mieux sont libres de nous quitter... Quant à nous, nous subissons la loi de la nécessité; ce que nous faisons aujourd'hui, notre intérêt bien entendu nous eût obligés à le faire un an plus tôt.

Un silence de résignation découragée, propre aux classes laborieuses, accueillit cet arrêt fatal. Deux jeunes filles, deux sœurs, appartenant à une famille aussi misérable que celle d'Annette, laissèrent couler quelques larmes, et se regardèrent avec une expression désespérée. — Ce mutisme se prolongea tout le reste du jour. L'atelier ressemblait à la grande chambre d'un couvent.

Quoique je fusse prévenue à l'avance, le coup avait non moins porté sur moi que sur mes ouvrières. Incorporée à cette honorable et malheureuse famille, sa ruine devait entraîner la mienne ; je devinais ce que mes patrons ne m'avaient pas dit, et je partageais la douleur de leurs heures anxieuses.

La société Fouchard se soutint encore tout le reste de l'hiver ; mais deux faillites, l'une à Paris et l'autre à Londres, compliquèrent une situation déjà fort embarrassée. Enfin, des traites sur l'Espagne furent refusées. M. Emile était alors en Allemagne ; on lui écrivit de revenir en toute hâte. C'était sur lui que l'on comptait ; aussi actif qu'intelligent, on espérait qu'il imaginerait un moyen quelconque pour relever le crédit de la maison. Mais il n'est pas donné à un simple commerçant d'avoir les détours, les finesses, les roueries, et surtout les moyens d'action d'une supérieure de couvent.

Il revint à la hâte, cependant, et son dévouement ne servit qu'à retarder d'un mois ou deux la catastrophe finale.

Ces honnêtes, ces laborieux négociants durent déposer leur bilan, et la maison

fut déclarée en liquidation. Une main occulte et fatale pesait sur elle depuis longtemps ; son influence se révéla plus clairement au moment de la chute.

Toutes les maisons de banque de la ville, dominées par diverses considérations, avaient fermé leurs caisses. On avait épouvanté les uns et agi sur les autres par les ficelles dévotes ; enfin, on avait mis le comble au discrédit, en insinuant tout bas que les Fouchard étaient les agents d'un parti politique surveillé, et que tôt ou tard leurs manœuvres divulguées les pousseraient hors des voies légales. Dans un pays où l'argent est trembleur ou légitimiste, il n'en fallait pas davantage.

Le désastre fut complet. Ces pauvres gens s'étaient défendus avec une rare énergie, ils succombèrent avec dignité. Madame Emile Fouchard abandonna sa dot, ses bijoux. M. Bordier vendit un bien de famille qu'il eût pu conserver ; les autres associés s'exécutèrent sans chercher de faux-fuyants dans les lenteurs de la chicane. Les créanciers n'eussent presque rien perdu, sans une nouvelle méchanceté de leurs diaboliques adversaires.

Pendant la vente des marchandises en pièces ou confectionnées, on afficha chez eux tous les articles semblables à un bas prix excessif, qui décourageait les acheteurs ou les empêchait de se présenter.

Je ne puis me rappeler sans une tristesse émue l'abattement du pauvre Fouchard père.

— Quoi, disait-il, quarante ans de travail, d'honneur, d'intacte probité, n'ont pu me mettre à l'abri d'un pareil malheur !

Pendant l'inventaire, je vis deux ou trois fois de grosses larmes couler sur ses joues livides et sillonnées.

Le personnel fut successivement congédié ; je restai une des dernières ; il m'en coûtait tant de quitter les enfants. Je ne voulais pas recevoir l'argent du mois ; M. Emile me contraignit à l'accepter.

La veille de mon départ, je sortais de table après un court repas (j'avais le cœur trop navré pour manger) ; M. Fouchard fils me suivit sur la terrasse où j'avais si souvent joué avec ses enfants. Le temps était beau, c'était vers la mi-mai, les lilas s'épanouissaient dans le jardin dévasté, et les moineaux familiers pépiaient dans les tilleuls, faisant gaiement les préparatifs de leur coucher ; jamais je ne fus plus frappée du contraste de la nature calme, joyeuse, indifférente, en face des chagrins de l'homme.

Il y avait un banc au bout de cette terrasse ; M. Emile me dit :

— J'ai à vous parler longuement, je suis fatigué, asseyez-vous, nous causerons mieux...

Le cœur me battait, et je ressentais un de ces étouffements pareils à ceux que j'avais eus quelquefois sous le despotisme de madame de Boys-Crespin. Qu'allait-il enfin me dire ?

— Ce tête-à-tête vis-à-vis la salle à manger, où se tenait encore une partie de la famille, n'annonçait pas d'intentions répréhensibles.

— Vous partez donc, mademoiselle Moret, me dit M. Fouchard ; ne suis-je pas indiscret en vous demandant ce que vous comptez faire ?

— Je ne sais encore. J'ai pris une petite chambre, rue des Deux-Portes, et je dois aller demain acheter quelques meubles...

— Nous partons aussi à la fin du mois ; si vous ne craignez pas d'attacher votre sort à celui d'un toit qui s'écroule, je vous proposerais de rester avec nous.

Cette proposition, de toutes les choses que je rêvais la plus inattendue, me laissa sans réplique, tant elle me semblait étrange.

— Cela ne vous va pas, continua M. Emile, et je le conçois : suivre des gens ruinés, déconsidérés...

— Déconsidérés ! dis-je vivement, pas auprès de moi au moins, qui ai pu apprécier vos efforts courageux, votre délicatesse, vos sacrifices.

— Eh bien donc, s'il en est ainsi, mademoiselle, pourquoi nous quitteriez-vous? — Nos enfants vont avoir besoin d'une institutrice... Ne vous récriez pas, je vous en prie, nous nous en allons tous à Paris ; avant d'être fabricant de chemises, j'ai fait un peu de journalisme et de littérature ; j'ai mis de côté cette carrière que j'aimais, pour complaire à mon père et à mon beau-père ; maintenant, je retrouve d'anciens amis et une petite place au soleil : ma femme prend la caisse chez son frère, et les enfants s'en vont chez le grand-père retiré à Saint-Cloud, à charge de lui fournir une institutrice pour veiller sur eux et pour les instruire. Voulez-vous être cette institutrice ?

— Qui vous a fait supposer, répondis-je avec un étonnement non dissimulé, qui vous a fait supposer que je pourrais remplir cette mission délicate ?...

— Voilà dix-huit mois que je vous observe, tant hors de chez nous, que vivant dans notre intimité. Qui êtes-vous ? je n'en sais rien... Je devine que vous êtes malheureuse, déclassée..., je sais que vous êtes bonne, instruite, intelligente ; je vous le répète, sans fouiller plus avant dans votre vie, je serai heureux et ma femme le désire autant que moi, oui, nous serons heureux de remettre nos enfants entre vos mains.

— Je vous remercie, monsieur ; mais je ne puis, je ne dois pas accepter. Je tâcherai, j'espère trouver de l'ouvrage ici. — Mon désir est de rester en province.

— Redoutez-vous quelqu'un ou quelque chose à Paris? Vous n'y viendrez jamais si cela vous déplaît ou vous gêne... La petite villa de mon beau-père est isolée ; il ne voit personne.

— Merci, dis-je d'une voix étouffée par les sanglots. Je ne crains ni ne redoute rien ; mais un sentiment profond et délicat me défend d'accepter votre proposition.

— Vous êtes cruelle, et pour moi et pour vous, reprit amèrement M. Fouchard ; et cependant le ciel m'est témoin qu'une amitié sincèrement honnête l'emporte sur le sentiment plus vif et plus tendre que vous m'aviez d'abord inspiré.

— Vous voyez bien alors que je ne dois pas vous suivre.

— Eh ! pourquoi ? Vous ne croyez donc pas à la possibilité d'un honnête attachement entre nous ? Vous défiez-vous, ou de moi ou de vous-même ? ajouta-t-il en souriant et en me regardant fixement.

Cette réflexion me blessa. J'étais humiliée de me voir ainsi scrutée par l'homme auquel je désirais le plus cacher ma faiblesse ; je me levai ; il me retint par le bras.

— Vous ne voulez pas, mademoiselle Eliza? dit-il en approchant son visage si près du mien que je fus effleurée par sa longue moustache.

— Non, dis-je, monsieur ; n'insistez pas, je vous en prie.

— Et les enfants !... Vous ne les aimez plus?... Comment feront-ils pour se passer de vous? Notre petite Marie, si impressionnable, si délicate, que vous avez tant gâtée... va se trouver tout à coup séparée de ses deux *mamans*.

M. Emile croyait enlever mon consentement par cet appel à mon affection pour ses enfants ; ce fut au contraire le coup décisif qui m'affermit dans ma résolution : ce mot de tendresse : maman !,.. déchira le voile qui, depuis un an, atténuait l'amertume des souvenirs et de la réalité ; il me rappela que j'étais indigne d'éprouver le sentiment maternel, si factice qu'il fût.

Je persistai donc résolûment dans mon refus. Le père Fouchard, madame Emile, madame Bordier, femme douce et charmante, que j'aimais comme une sœur et surtout peut-être comme la sœur d'Emile, se réunirent pour me donner un nouvel assaut ; je résistai et je fis bien.

J'évitai sûrement des chagrins à autrui, en m'en épargnant moi-même : qui sait si, en cédant, je n'eusse pas fini par charger ma conscience de nouveaux remords ?

Pour la première fois de ma vie, j'éprouvai ce que peut le sentiment du devoir dégagé de toute préoccupation religieuse. Je n'eus besoin ni de consulter les confesseurs, ni de poser de ces questions bêtes et subtiles qui amusent l'esprit sans soulager le cœur. Le bien et le mal sont deux choses si nettement tranchées, si fortement accusées, qu'il suffit d'une seconde de réflexion, pour distinguer la voie droite. Je n'examinai donc plus si j'aimais ou si je n'aimais pas M. Fouchard... de quelle nature était cette affection... Il était marié, il était père de famille ; il m'offrait, de bonne foi sans doute, une amitié dangereuse pour son repos, pour celui de sa femme, pour le mien... Je taillai dans le vif ; je restai quoique je ne me fisse aucune illusion sur l'avenir qui m'attendait.

Je quittai la maison de la rue Saint-Jean avant le lever des jeunes enfants ; j'allai embrasser madame Cordier ; elle était encore au lit. Elle me fit promettre de lui écrire. Je traversai, pour n'y plus revenir, les magasins livrés à la vente aux enchères ; ces magasins que j'avais vus si brillants et si prospères. Tout était dans un affreux désordre ; on foulait aux pieds les chemises brodées, les ballots éventrés laissaient pendre des coupes de batiste, de mousseline, de toile de Hollande... c'était le pêle-mêle de la ruine et de la banqueroute.

Un homme de peine emportait ma malle sur son épaule, je le suivai tristement,

ne pouvant croire à un désastre aussi complet. Une idée cruelle et bizarre transperça tout à coup mon cœur ému. N'avais-je pas été, pour cette maison hospitalière, comme l'homme fatal qui fait sombrer un navire, rien qu'à poser le pied sur son tillac?

La complaisante Annette, qui m'avait encore une fois cherché une chambre, m'attendait rue des Deux-Portes. Sa vue me fit du bien. Elle m'accompagna et me dirigea dans mes emplettes. J'avais profité de ses conseils, et pendant les treize mois que je fus chez MM. Fouchard, j'étais parvenue à rembourser Antoine et à économiser plusieurs centaines de francs.

Tout étant acheté, payé, emmagasiné dans ma petite mansarde, Annette m'emmena chez elle. Nous avions besoin de causer, car, non moins que moi, la pauvre fille était atteinte par ces malheureux événements. Depuis deux mois, elle n'avait encore pu réussir à s'assurer un travail lucratif et régulier. Elle ne gagnait presque rien, et le misérable qui l'*entretenait* (quel affreux mot... hélas! — il paraît que c'est le plus usuel en si triste cas), M. Adolphe, restreignait de plus en plus ses libéralités.

Je remarquai que cette enfant avait perdu une bonne partie de sa gaieté et de son entrain.

— Comprenez bien, me disait-elle, que nous ne retrouverons jamais les Fouchard; ils n'étaient pas parfaits, mais ils avaient un bon fond d'humanité; chez les frères Leclerc, il faut des certificats, et l'on m'a dit qu'on exigeait aussi des billets de confession : c'est un peu bien fort, cependant on m'a affirmé que rien n'était plus vrai... Comment voulez-vous donc que j'aille à confesse, moi? Il paraît qu'il y a des jeunes filles qui ne se gênent pas pour attraper le prêtre; je ne saurais faire cela. Je ne sais pas ce qu'il y a de positif et de réel dans la religion, peut-être rien du tout; mais j'ai été habituée à respecter l'Église et je ne pourrais ni mal me confesser, ni communier par hypocrisie. — Les pauvres Fouchard étaient bien plus tolérants. — Si vous saviez comment on les arrange, chère demoiselle Elisa!

— Pourtant, Annette, ils ont agi honnêtement, et je suis témoin qu'ils ont loyalement tout abandonné.

— Oh! je le pense bien, mais ce n'est pas ce qu'on dit. Les Leclerc et leur sainte engeance répètent bien haut et partout qu'ils s'en vont avec quatre ou cinq cent mille francs. On dit aussi que leur intérieur était une orgie perpétuelle. Vous devez le savoir, vous qui avez demeuré chez eux.

— Rien n'est plus faux, ma chère enfant; il n'y avait ni prodigalité, ni désordre; c'était une maison paisible et réglée.

— Je le pensais ainsi; c'est la Rémond, qui a passé armes et bagages dans le camp ennemi, qui brocante ces histoires-là; elle est si méchante, cette vieille *roulotte*...

— *Roulotte?*...

— Ah! vous ne savez pas ?... C'est qu'il y a ici une congrégation, une affiliation de je ne sais plus quoi, et comme c'est un certain abbé Roulot qui est à la tête de la congrégation, on appelle les affiliées des *Roulottes*... Un drôle de corps, allez, que cet abbé Roulot!... Le domestique de M. Adolphe m'a raconté que c'était la congrégation qui avait placé la Rémond chez MM. Fouchard, en apparence pour aider à faire rentrer au bercail, comme ils disent, quelques brebis égarées, mais en réalité pour les espionner... Après tout, ce n'est peut-être pas vrai.

J'écoutais attentivement et je me disais, au contraire, que ce devait être vrai.

— Je ne sais pas non plus, continua Annette, s'il est bien chrétien ou non de se réjouir de la chute d'une maison, lorsque cette chute met sur le pavé trois ou quatre cents ouvrières ; toujours est-il que les dévots se frottent les mains et prétendent que la déroute des Fouchard est une punition du bon Dieu ; cependant, s'ils emportent tant d'argent, vous conviendrez, mademoiselle Elisa, que ce ne sont pas nos patrons qui sont punis, mais bien nous autres, pauvres travailleuses inoffensives.

La logique d'Annette n'était pas dépourvue d'un certain bon sens. En supposant que Dieu fût intervenu dans la faillite Fouchard, il aurait fallu, pour être conséquent, les donner pour ruinés de fond en comble, et non pas admettre qu'ils eussent filouté des réserves aussi considérables... Mais les dévots prononcent leurs arrêts, ne s'embarrassant pas du rôle hasardé qu'ils font jouer à la Providence.

Qui donc était réellement puni? C'était moi, qui perdais une bonne place; c'était Annette, qui n'avait plus d'ouvrage. — C'étaient les créanciers, les employés, les gens de service, enfin tout ce qui gravitait autour de cette maison et vivait de sa prospérité.

A ce sujet, Annette revint avec amertume sur une affaire de même genre, bien plus grave, bien autrement ignoble, qui avait précédé d'une année la faillite de nos patrons. Il s'agissait d'une société d'exploitation pour des carrières d'ardoise; cette société avait aussi failli. Certains gros actionnaires, dont le nom nobiliaire prêtait un merveilleux prestige à cette entreprise, sentant le sol ébranlé, s'étaient secrètement, sinon honnêtement, retirés et mis à l'abri ; de sorte qu'au moment de la déconfiture, grande fut la surprise des petits créanciers ; les grands personnages étaient payés, irresponsables, la plèbe seule perdit. Ces messieurs, comtes et barons de X..., n'en furent pas moins considérés comme des hommes irréprochables. Le gérant ostensible de l'affaire, un excellent chrétien du reste, bon légitimiste surtout, était, disait-on, plus malheureux que coupable... Les jésuites se mirent en campagne pour marier ses filles, et on le voyait à Paris, promener sa *probité* dans un équipage armorié, avec laquais en grande *livrée*...

— Croiriez-vous, me disait Annette avec colère, croiriez-vous que, pas plus tard qu'hier, Adolphe, qui prétend tenir à la noblesse par sa parenté et par ses habitudes, est tombé à bras raccourcis sur nos pauvres patrons... C'étaient des



La revendeuse était habituée à ce commerce. (Page 62.)

rouges, des fripons, des misérables... — Et votre comte de X... et votre baron de B... lui ai-je dit, quels honnêtes gens, n'est-ce pas? Entre l'honneur des uns et l'honneur des autres, je donne encore la préférence à celui des Fouchard.

Annette ne m'apprenait rien que je n'eusse été à même d'observer vingt fois; mais il me paraissait étrange d'entendre ces appréciations sortir de la bouche d'une jeune fille du peuple, entretenue par un quasi-noble. Peut-être, dans ses

idées d'opposition, y avait-il comme une sourde et impuissante protestation contre l'auteur de son abaissement moral.

Je restai jusqu'au soir chez Annette : il m'était très-pénible de recommencer ma vie solitaire. Mon sommeil fut agité, le changement de lit, le chagrin, l'inquiétude me tinrent longtemps éveillée. Je dus encore un fois me demander ce que j'allais devenir et de quelle façon j'arriverais à me procurer un nouveau travail.

Au matin, un vif rayon de soleil levant égaya ma petite chambre, je ne me sentis plus aussi découragée. J'étais sérieusement chez moi et dans mes meubles. Mais quels meubles ! quelle pauvreté ! quel dénuement... Hélas ! la chambre de bonne chez mes parents était un bijou, comparée à la mienne, et j'aurais été trop heureuse de posséder le mobilier qui la garnissait. C'était bien pis encore, si je me rappelais ma jolie chambrette de jeune fille...

Nous trottâmes toute la journée, Annette et moi, chacune de notre côté ; il nous fut impossible de rien trouver. Les petits magasins étaient envahis par les confections de la désastreuse liquidation et par celle des Leclerc. Il n'y avait rien à faire ; voilà ce qu'on nous disait partout.

Il me restait une centaine de francs ; je ne me tourmentais pas trop. Avec cette petite somme, j'espérais atteindre des jours moins mauvais. Annette, harcelée par sa famille, délaissée par l'adjoint, était affligée et plus impatiente que moi. Elle finit par entrer chez une corsetière.

La famille Fouchard partit avant que j'eusse quelque chose d'assuré. Madame Bordier vint me voir deux fois ; elle renouvela mes tentations et mes regrets ; cependant je ne succombai pas. Je n'eus pas la consolation suprême d'embrasser une dernière fois les enfants. Pour éviter des larmes inutiles, on ne me les amena pas ; je ne pus prendre sur moi de retourner rue Saint-Jean.

Dix jours, quinze jours s'écoulèrent ; toutes mes tentatives échouaient. Ici on me demandait des références, et lorsque je disais que je sortais de la maison Fouchard, on me tournait le dos. C'était comme un parti pris ; mais je ne saurais guère en expliquer la cause, à moins qu'il n'y ait eu une secrète animosité politique, dont les ramifications échappaient à mon ignorance de la localité. Dans le plus grand nombre des maisons où je me présentais, on me répondait à peine, ou l'on me disait :

— Vous n'êtes pas du pays : nous commençons par nos ouvrières, c'est trop juste.

Avec ces refus systématiques, on me condamnait à mourir de faim.

Rien n'est amer et douloureux pour le travailleur comme de ne pouvoir employer sa force productive : c'est un genre de souffrance tout particulier, dont les classes élevées sont incapables de mesurer la profondeur... Il n'y a pas d'ouvrage ! — Que de douleurs comprimées et poignantes dans cette courte phrase.

Moi, au moins, j'étais seule à souffrir ; mais quand il y a derrière vous une famille affamée, ce doit être désespérant.

Malgré ma légitime répugnance, j'agitai à part moi la triste question de me placer comme femme de chambre. L'année que je venais de passer avait été très-favorable à ma santé ; j'avais repris un peu d'embonpoint, et mon teint avait perdu ses nuances maladives dues à la réclusion et à la mauvaise nourriture.

— Si vous croyez pouvoir vous habituer, disait Annette, vous feriez bien ; c'est, aujourd'hui, le seul moyen de gagner honnêtement un peu d'argent. Le malheur, c'est d'avoir acheté votre mobilier.

Oui, c'est là le malheur. Cette mansarde, si misérable qu'elle fût, j'y tenais. Elle réalisait pour moi le dicton du peuple : *Il n'y a pas de petit chez soi.* La domesticité, dont j'avais fait une demi-épreuve auprès de mademoiselle de Saint-Chéron, m'avait laissé un insurmontable dégoût.

J'essayai d'entrer demoiselle de magasin ; je fus également repoussée, ou bien on me faisait des conditions impossibles : un an, dix-huit mois sans rien gagner. — Chez un marchand mercier, en outre du temps d'apprentissage, on me demandait quatre cents francs de pension ; j'obtins cependant de cette maison quelques morceaux de couture qui prolongèrent l'agonie de mes pauvres cent francs.

Cette vie à peu près oisive m'énervait autant qu'elle m'attristait ; je restais quelquefois une demi-journée penchée sur ma fenêtre. Un magnifique horizon se déroulait sous mes yeux ; je le contemplais, je l'étudiais dans ses moindres détails. Je ne savais à quoi dépenser mon temps ; j'aurais bien voulu me faire divers objets dont je n'étais guère pourvue, mais il eût fallu acheter la matière première. Je brodai un gilet de cachemire à mes risques et périls ; je le revendis en perte d'un franc sur ce que j'avais déboursé.

Vers cette époque, c'est-à-dire vers la fin de l'été, je rencontrai une ouvrière de mon atelier ; elle était parvenue à se caser chez les frères Leclerc. Elle se plaignait fort de l'arrogance et de la dureté de ses nouveaux patrons ; elle me dit que l'ouvrage était détruit pour longtemps à M***. Les Fouchard renversés, la maison de l'Enfant-Jésus et les MM. Leclerc se trouvant maîtres du terrain, imposaient la loi et tarifaient le travail au plus bas. Ces deux maisons qui, au dire du public, n'en faisaient qu'une, débarrassées de leurs redoutables concurrents, avaient réaugmenté les prix de vente, sans augmenter ceux de fabrication. Plusieurs des meilleures ouvrières étaient parties pour Paris ; d'autres avaient cherché dans le vice ce que le travail leur refusait.

J'interrogeai cette jeune fille, qui s'appelait Marie Guérin ; je l'interrogeai au sujet du fameux billet de confession. Elle baissa la tête, et, sans répondre directement à ma question, elle me dit :

— Il y a bien autre chose encore...

Quand j'aurais eu quelque velléité de me présenter aux anciens ennemis de mes bons patrons, la réponse de Marie m'eût guérie radicalement.

Tandis que je me débattais contre le sort qui m'étreignait si rigoureusement, l'hiver se laissait entrevoir ; je n'avais bientôt plus rien. Le terme de la Toussaint allait échoir, ramenant avec lui la nécessité du chauffage, de l'éclairage et d'autres menues dépenses obligées.

Je me fixai à moi-même un délai fatal, et je me dis : Si je n'ai pas une position sérieuse à cette époque, je me ferai servante.

Ce délai expira ; j'avais végété plutôt que vécu. Était-ce chez moi une crainte chimérique, la peur d'un fantôme redouté, ou ne me trompai-je pas ? Mais je me figurai qu'obéissant à un mystérieux mot d'ordre, toutes les portes se fermaient systématiquement devant moi. Encore aujourd'hui, je suis loin d'être convaincue que mes appréhensions ne fussent pas fondées. Les circonstances, le retentissement des mauvaises affaires de la maison Fouchard et compagnie m'avaient forcément mise en évidence dans la petite ville de M***. Il n'était pas possible que la *Sainte-Alliance* des Leclerc et consorts ne se fût pas préoccupée de *l'inconnue*, si dévouée à la maison qu'il fallait abattre. De là à savoir toute la vérité, était pour eux chose facile. Ayant tout à perdre et rien à gagner à lever tout à fait le masque vis-à-vis de moi, ils n'agirent pas ouvertement ; mais leurs sentiments de haine et de mesquine et froide méchanceté ne s'exercèrent pas moins à mes dépens.

Quoi qu'il en soit, auprès de certaines gens, mes offres de service étaient si instantes, j'avais l'air si profondément malheureuse que je trouvais néanmoins à faire tantôt une chose, tantôt une autre. Ces plus qu'insignifiants petits gains m'empêchèrent de donner suite à mon projet de domesticité. Je me calfeutrai dans ma mansarde, souvent sans feu, quelquefois sans pain, et vivant comme le loup, à la bonne ou à la mauvaise heure... C'était très-dur après la vie si heureuse, presque confortable, de l'hiver précédent.

Je voyais rarement Annette. Elle travaillait à la journée, et elle ne rentrait pas avant huit heures et demie ou neuf heures du soir.

CHAPITRE IV

La mansarde. — Ma voisine. — Le mont-de-piété des pauvres en province. — La visiteuse des pauvres. — Inconvénients d'avoir une nièce trop belle. — L'asile de la Croix. — Madame la générale et M. l'adjoint. — A vendre la fille et les meubles. — Perte d'une amie.

Ce que j'appelais pompeusement ma chambre n'était rien de plus qu'une mansarde à cheminée, située au dernier étage d'une maison de la rue des Deux-Portes. Mon mobilier se composait d'un lit de sangle, placé sous le ravalement du toit, d'un petit bahut d'occasion, d'une table et d'un dressoir sur lequel étaient rangés quelques pots et plats de faïence commune ; deux vieilles chaises complétaient cet agencement économique.

J'avais pour voisine une pauvre vieille infirme ; elle ne pouvait marcher qu'avec

l'aide d'un bâton, ce qui ne l'empêchait pas de descendre chaque matin à six heures pour aller à la messe. Une heure après je l'entendais remonter, elle rapportait une cruche d'eau et quelques menues provisions. Plusieurs fois, j'eus l'occasion de la débarrasser de son fardeau; elle me remerciait avec une douceur polie, qui dénotait, sinon l'éducation, au moins des habitudes bienveillantes; son visage pâle et d'une blancheur uniforme portait sous ses rides profondes l'empreinte du calme, de la tristesse et de la résignation.

Un matin, ma voisine ne sortit pas, et lorsque j'ouvris ma porte elle m'appela : j'entrai pour la première fois dans son pauvre réduit et je fus frappée de l'ordre, de la propreté qui régnaient dans cette humble mansarde. Mademoiselle Prémartin, c'est ainsi qu'on l'appelait, était au lit; elle me dit qu'elle s'était trouvée mal en posant les pieds à terre, et qu'elle avait eu bien de la peine à se recoucher... Je la questionnai, je lui demandai où elle souffrait.

— Un peu partout, me dit-elle ; je crois que j'ai eu une mauvaise digestion, mon estomac est si faible, et lorsqu'on est pauvre, on ne mange pas ce que l'on veut, mais ce qu'on peut.

Je le savais trop bien.

Je lui donnai divers soins, et je m'aperçus bientôt que ce mobilier propret cachait un profond dénûement.

J'étais moi-même sans autre argent qu'une pièce de deux francs, plus quelques sous qui devaient me faire vivre durant la journée que nous commencions.

Il faisait froid, je cherchais autour de moi un combustible quelconque. Mademoiselle Prémartin m'indiqua le coin à bois ; au fond il ne restait que quelques brindilles et deux ou trois mottes de terre. Je voulais lui faire une tisane; mais elle me dit qu'un peu d'eau tiède sur du pain grillé serait suffisante. A chaque petit service que je lui rendais, la pauvre fille se confondait en remercîments.

Elle suivait tous mes mouvements d'un œil anxieux ; quand elle vit que j'allais me retirer, elle attacha sur moi un regard suppliant!

— Est-ce, me dit-elle, qu'il vous serait indifférent de travailler près de ma fenêtre? Je ne vous dérangerais plus, mais je vous verrais et cela me ferait grand plaisir.

— Volontiers, dis-je, d'autant plus que je n'ai presque pas d'ouvrage et que je pourrai veiller plus commodément sur vous.

— Que vous êtes bonne ! me dit la pauvre créature, en saisissant ma main et la portant à ses lèvres ; Dieu vous récompensera.

Hélas! je n'attendais de récompense ni de Dieu, ni des hommes, et cependant cette bonne parole tomba comme une rosée bienfaisante sur mon cœur desséché. Je m'installai donc au chevet de ma pauvre voisine, décidée à lui consacrer une partie de mon temps ; c'était tout ce que je pouvais lui donner.

Les deux premiers jours, mademoiselle Prémartin garda un morne silence, à peine interrompu par quelques soupirs ; elle ne prenait rien que l'insipide breu-

vage qu'elle avait réclamé, et que je renouvelais soir et matin. Je lui parlai à plusieurs reprises de faire venir le médecin.

— Non, non, disait-elle, c'est inutile, je me sens mieux ; d'ailleurs je préfère qu'on ne sache pas que je suis malade.

Nous n'avions plus d'argent ni l'une ni l'autre. En changeant de quartier, j'avais perdu jusqu'à la facilité de contracter de petites dettes. On ne me connaissait pas, il faillait tout payer comptant.

Au soir, le foyer s'éteignit; j'avais brûlé dans l'âtre le reste de mon charbon. Je n'osais, par économie, allumer notre unique bout de chandelle. Mademoiselle Prémartin m'appela, et j'allai à elle dans l'obscurité.

— Vous sentez-vous plus mal ? lui dis-je.

— Non, mon enfant, mais il faut aller vendre quelque chose ; j'ai faim!... Et vous, depuis ce matin, vous n'avez pas mangé ; éclairez-nous et voyons ce dont on peut se défaire.

Elle s'était mise sur son séant, et elle regardait alternativement chucun des objets qui jusqu'alors avaient échappé à ce cruel ostracisme. Il y avait sur la cheminée deux chandeliers de faux bronze. — Ceci d'abord, dit-elle, on peut s'en passer : c'est un cadeau de fête, je les avais gardés en souvenir de ma nièce, quoique cette nièce ne se fût pas trop bien conduite envers moi... Maintenant, ouvrez la commode, il doit y avoir un châle, à droite...

Je tirai le châle; elle le mania et l'examina.

— Puis une robe de mérinos, continua-t-elle.

La robe vint rejoindre le châle.

— Ça ne vaut pas grand'chose, dit mademoiselle Prémartin, vendons-les d'abord, nous verrons après.

J'essayai de protester, car je devinais l'amertume du sacrifice, sous l'apparente résignation que cette bonne fille affectait. Je lui proposai d'attendre au lendemain.

— Eh ! ma pauvre amie, me dit-elle, demain ressemblera à aujourd'hui. Prenez hardiment ces guenilles et passez au numéro 14, vous direz que vous venez de ma part ; on vous donnera l'argent. En revenant, achetez-nous à souper...; j'ai faim ! répéta-t-elle d'une voix creuse.

J'étais indécise, hésitante. J'avais peur que la tête de ma vieille voisine ne fût pas solide, et je craignais par suite de me trouver compromise ; mais elle raisonna de si bon sens que je finis par obéir.

La revendeuse du numéro 14 était habituée à ce commerce, elle me reçut bien et commença par m'offrir trois francs : malgré ma timidité, je manifestai ma surprise, voire mon indignation, et, après d'assez longs débats, j'obtins six francs, le prix que m'avait fixé mademoiselle Prémartin.

Je rapportai quelques provisions. La malade mangea de bon cœur, et je ne me fis pas prier pour lui tenir compagnie ; je faisais diète depuis deux jours.

Nous finissions à peine de souper, lorsqu'un coup sec retentit sur la porte et nous fit tressaillir... Ma voisine laissa échapper un petit cri de détresse.

— Allez ouvrir, me dit-elle, il le faut bien.

Le coup se répéta plus sec et plus violent.

— Mais, dis-je, si c'est quelqu'un qu'il ne vous convient pas de recevoir, nous pouvons nous dispenser de répondre.

On ébranla de nouveau la porte en tourmentant le loquet.

— Ouvrez, je vous en prie, dit mademoiselle Prémartin.

L'effarement de la pauvre vieille me communiquait une sorte d'effroi, et je ne m'empressais guère ; enfin, j'entr'ouvris la porte, et une dame en magnifique toilette fit irruption dans la chambre.

Il me semble voir encore cette singulière visiteuse des pauvres... Une vaste crinoline supportant des flots de soie, étendait son envergure de façon à remplir le milieu de la mansarde ; la belle dame avait rapproché et réuni dans sa main les plis de sa robe, comme quelqu'un qui veut franchir un ruisseau ou traverser un cloaque : la chambre de l'infirme ne méritait pas cette injure, car elle était nette et bien balayée. Cette dame, qui devait approcher de la quarantaine, avait une physionomie assez dure, des manières pleines d'une prétention exagérée qui seyait mal à sa tournure ; elle était petite et *engoncée*.

— Que signifie, dit-elle en se posant debout près du lit de mademoiselle Prémartin, que signifie cette précaution de s'enfermer à six heures du soir... ; avez-vous donc peur des voleurs ?

— Ce n'est pas moi, dit humblement ma vieille voisine, c'est mademoiselle qui a cru... qui a pensé...

— Oui, oui, je comprends. — Mademoiselle a pensé qu'il serait sage de fermer la porte, quand au lieu de travailler, on s'en vient vivre aux dépens de nos aumônes...

Cette impudente accusation, formulée sans ménagement préalable, me fit monter le sang au visage. — J'allais répondre, mais ma voisine prit la parole avec vivacité en exagérant les petits soins que je lui avais rendus.

— C'est différent alors, dit négligemment la dame.

Je ployais mon ouvrage pour me retirer, mademoiselle Prémartin me fit signe de rester : j'étais assez curieuse de connaître les résultats de cette bruyante visite ; je me remis donc en place et je feignis de coudre. Madame Autran, tel était le nom de la charitable dame, me jeta un regard de suprême indifférence, puis, affectant de ne pas faire attention à moi, elle dit à sa protégée :

— Votre entêtement n'est donc pas encore usé, et je vous retrouve ici. Comment! par mes influences, je parviens non sans peine à vous faire inscrire pour entrer chez les sœurs de la Croix, votre tour d'inscription est arrivé, et vous résistez, vous dédaignez une faveur que tant de pauvresses se disputent, et dont elles sont fort satisfaites de profiter !

A ce mot de *pauvresses*, je posai mon ouvrage sur mes genoux, et je regardai attentivement l'interlocutrice. La lumière prenait en profil son visage busqué, plutôt sec que maigre; le front ridé et comme parcheminé était encadré d'un reste de cheveux bruns, arrangés avec un art qui dissimulait à peine de larges éclaircies. Tandis que je l'examinais, madame Autran ouvrait aussi grands qu'elle le pouvait ses petits yeux gris, et fixait particulièrement ses regards sur mon abondante chevelure d'un noir de geai; j'avais la tête nue, et par une malice de femme, je me posais de manière à faire valoir ce débris de ma beauté passée... C'était bien frivole et presque niais en face des tristes intérêts que l'on allait débattre devant moi.

Mademoiselle Prémartin ne répondait pas, elle avait laissé sa tête retomber sur l'oreiller. La dame s'impatienta vite de ce silence.

— Ah! dit-elle, vous allez nous jouer votre comédie d'idiote et de muette : nous connaissons maintenant cette corde-là, personne n'en est plus dupe. Il faut parler, il faut me dire quelles sont vos ressources. De quoi vivez-vous? Car enfin vous vivez et vous ne gagnez plus rien. Je me suis informée près des personnes qui vous employaient autrefois, elles ont protesté que depuis deux ans vous n'aviez pas raccommodé un bout de dentelle.... Avez-vous de l'argent?... Et voleriez-vous par hasard les bons pauvres? — Qui est-ce qui paye votre loyer?

— Madame, je l'ai payé à la Toussaint.

— On me l'a dit : mais je veux savoir de quelle source vous est venu cet argent.

— Dieu le sait.

— Et vous aussi peut-être... J'ai rarement vu une vieille femme aussi obstinée, aussi orgueilleuse que vous. Vous êtes pauvre, du moins vous le prétendez, et vous méprisez l'asile ouvert aux pauvres.

— J'irai quand il le faudra, dit mademoiselle Prémartin en étouffant un de ces sanglots qui brisent les poitrines humaines, sans avoir le don de les soulager.

— Quand il le faudra! reprit la coquette barbare et surannée... et quand le faudra-t-il, s'il vous plaît?... Quand vous aurez tout dépensé, tout usé... quand vous n'aurez plus à offrir aux bonnes sœurs de l'asile que votre misérable corps.

Un nouveau silence accueillit cette impertinente sortie.

Madame Autran, qui s'était assise, se leva et fit bouffer et badiner sa robe de soie.

— Ecoutez moi, ma bonne femme, dit-elle, et pesez bien mes paroles : — Vous irez chez les sœurs de la Croix; ces dames de l'association l'ont décidé, et vous aurez beau faire, nous saurons bien vous y contraindre. D'abord, à partir du mois prochain, nous vous retrancherons toute espèce d'aumône. Il n'est pas possible à la charité privée d'entretenir, *dans sa chambre*, une pauvre incapable de travailler. L'asile est fait pour les personnes comme vous : et, si vous n'aviez



Il revenait dénué de tout et chargé d'une malheureuse petite fille. (Page 67.)

pas quelque mauvaise habitude de gourmandise ou de paresse, vous seriez trop heureuse d'y entrer.

Cette insultante mercuriale, je l'ai entendue de mes deux oreilles. Oui, j'ai entendu une femme du monde, une dame soi-disant chrétienne, traiter ainsi une pauvre fille de soixante-dix ans, dont la vie, toute sainte et tout honorable, aurait dû faire courber le front à cette orgueilleuse et vicieuse créature.

Mais ce n'était pas assez d'humilier la pauvre infirme par des paroles. Madame Autran, qui, comme je l'ai dit, s'était levée, promenait par la chambre un regard inquisiteur.

— Je gage, dit-elle, comme illuminée par une pensée soudaine, je gage que vous vendez pièce à pièce votre mobilier. C'est charmant, en vérité ! Voyons donc le buffet, par exemple ; il doit y avoir là quelque cachette de friandises... Elle osa porter la main sur la clef ; je la vis fouiller et retourner les moindres ustensiles. C'était un spectacle ignoble, dégoûtant, que cette violation des secrets du pauvre.

Madame Autran, n'ayant rien trouvé qu'un morceau de pain, rejeta brusquement les vantaux l'un contre l'autre. Elle se dirigea vers la commode, espérant ainsi se dédommager d'une première déception. — Je me levai à mon tour, et je dis à mademoiselle Prémartin :

— Je reviendrai plus tard ; il est des choses révoltantes que l'on aime mieux ne pas voir, ne pas entendre.....

Je sortis sans saluer.

Cet incident mit un terme à la visite domiciliaire. Madame Autran dédaigna de fouiller la commode ou elle ne l'osa pas; d'ailleurs son humeur noire s'était tournée contre moi. Elle me regarda froidement, me toisa insolemment des pieds à la tête, puis je l'entendis disant à voix basse :

— Quant à vous.....

Puis, paraît-il, elle fit à mon sujet questions sur questions. Ma pauvre voisine ne put que lui dire que j'étais là depuis peu, et qu'elle ne me connaissait que comme une bonne fille, pas riche non plus, mais bien obligeante.

Lorsque j'entendis partir cette messagère d'aumône en robe de soie, je me hâta de rentrer chez la pauvre infirme ; elle pleurait silencieusement..... Je voulus m'excuser ; je craignais de lui avoir nui par ma vivacité, et puis, quoique assez mal disposée à l'égard de la visiteuse, je ne pouvais m'imaginer qu'autant d'arrogance fût chose naturelle. Il devait y avoir là-dessous quelque chose, le pourquoi de cette façon brutale de violenter une vieille femme. Je ne pus résister; et autant par curiosité que par intérêt, je tâchai d'amener mademoiselle Prémartin à une confidence. Elle ne me comprit pas, ou elle éluda toute question. Elle se borna à me répondre, après un gros soupir :

— Oh ! qu'importe ! dit-elle, la fin sera toujours la fin, et je suis bien aise qu'elle ait rencontré quelqu'un pour lui dire son fait.

Cette déplorable visite de charité, qui s'était terminée par une aumône d'un franc et un bon d'un kilogramme de pain, avait ranimé ou plutôt agité mademoiselle Prémartin. Elle se mit à parler avec une excitation nerveuse, jetant un triste coup d'œil sur sa longue carrière qui, de chagrins en chagrins, de sacrifices en sacrifices, aboutissait à quelque chose de pire que l'hôpital.

Cette pauvre fille était née dans une de ces conditions mixtes qui tiennent à la

fois de la bourgeoisie et de la classe ouvrière. Son père avait été libraire à M*** et sa mère raccommodait les dentelles. A tout événement, elle avait appris son état à sa fille, et ce fut une sage précaution. Des troubles politiques, joints à un défaut d'ordre et d'entente des affaires, ruinèrent cette famille, et mademoiselle Prémartin, élevée dans un petit pensionnat de la ville, se trouva tout heureuse de pouvoir gagner sa vie en travaillant. Elle avait un frère, ce frère s'était expatrié tout jeune, et ils n'en avaient plus entendu parler. Le père mourut; la mère tomba malade. C'était une nature faible et tendre; les secousses qu'elle avait subies l'atteignirent mortellement. — Paralytique, presque idiote, elle languit pendant douze ans, et sa courageuse fille pourvut à tous leurs besoins sans recourir à la charité.

Deux ans après la mort de sa mère, mademoiselle Prémartin, âgée alors de trente-cinq ans et fatiguée de son isolement, avait fini par accepter une proposition de mariage. Son prétendu était veuf, père de deux enfants. Cette circonstance n'avait pas épouvanté l'excellente créature, qui entrevoyait une nouvelle occasion de se dévouer et de faire le bien. L'homme dont elle allait prendre le nom appartenait à une excellente famille; il était libraire comme son père à elle. Tout était arrêté; le jour de la cérémonie était fixé, quand, un beau matin, un étranger en haillons, portant sur ses bras une enfant de trois ans, se présenta chez la racommodeuse de dentelles. Cet homme, c'était son frère; il ignorait la mort de leurs parents, et, comme l'enfant prodigue, il revenait malade, dénué de tout, et chargé d'une malheureuse petite fille qu'il avait failli abandonner en plus d'un hospice.

La vie de l'aventurier se résumait en quelques mots : il avait été comédien, puis saltimbanque, puis mendiant... Sa femme, une Italienne, était morte à Valence l'année précédente. Il était revenu, non pour lui, disait-il, qui se sentait frappé à mort, mais pour son enfant. Il espérait retrouver ou son père ou sa mère. — L'enfant était légitime, et il pensait qu'on en aurait pitié.

Mademoiselle Prémartin n'hésita pas; elle alla retirer sa parole, en disant que son mariage n'était sans doute pas dans les desseins de Dieu, puisqu'il y apportait un pareil obstacle. — Rien ne put la fléchir, ni la faire revenir sur cette décision. Elle fit coucher son frère dans le lit qui avait reçu le dernier soupir de leur mère... Elle décrassa et soigna sa petite nièce, et recommença sans bruit, sans ostentation, sa vie de sacrifices et de privations. Ses petites économies fondirent vite sous une charge aussi accablante.

Son frère avait dit vrai; il était atteint d'un mal irrémédiable; il était poitrinaire à un degré où toutes les ressources de la médecine sont impuissantes. La force primitive de sa constitution résista presque une année; les derniers mois de sa vie furent une lutte déchirante entre la mort qui voulait saisir sa proie, et la nature vivace qui s'accrochait aux derniers rameaux de l'existence. Il mourut cependant, et sa sœur, endettée, épuisée par le travail et les veilles, resta, non plus seule, mais avec le fardeau d'une enfant de quatre ans. Cette enfant, née dans un

chariot de banquiste, élevée au vent et à la poussière de la grande route, était ravissante de beauté, mais frêle et délicate.

Après la mort du frère, le libraire se présenta de nouveau, mais il fut accueilli par un nouveau refus. L'ouvrière sentait que la petite orpheline pouvait troubler de plus d'une manière l'intérieur du ménage : une bouche de plus à nourrir d'abord, et puis elle serait un objet de fâcheuse comparaison pour les enfants du veuf, deux petites filles aussi, mais laides et dépourvues de grâce. Mademoiselle Prémartin renonça donc au mariage.

— Et cependant, disait-elle, ce bon M. Levoyer, j'avais vraiment de l'estime et de l'attachement pour lui. Il m'a regrettée et ne s'est pas marié...

A partir de cette époque, toute la tendresse de la tante se reporta sur sa jolie nièce, qu'elle choya et pomponna comme l'enfant d'une bourgeoise. Elle était si belle, cette enfant, et douce comme un ange; elle flattait toutes les petites vanités de sa mère adoptive. A l'école, au catéchisme, elle était une des mieux notées. La tante eût bien voulu la sortir de la classe où ses malheurs l'avaient placée; mais c'eût été tenter l'impossible. Elle retira donc la petite de l'école à l'âge où les ouvriers ont coutume de donner des états. Tout naturellement, et comme sa mère l'avait fait autrefois pour elle, elle lui donna le sien. C'était médiocrement lucratif, mais elle conservait la jolie fille à ses côtés et la couvrait de son égide maternelle.

Alessandra était pieuse sans effort et sans contrainte. Cette disposition, qu'elle tenait peut-être du sang italien qui coulait dans ses veines, faisait la joie de sa tante. Ce serait, pensait-elle, le meilleur préservatif des dangers auxquels la figure charmante de la jeune fille ne manquerait pas de l'exposer.

Les deux ouvrières avaient pour confesseur un des vicaires de Saint-Jean. A mesure qu'Alessandra croissait en âge et en beauté, le vicaire devint plus assidu chez ses pénitentes... Il apportait des livres de piété à la jeune fille, des aubes de dentelle à raccommoder. Cela dura plusieurs années. Enfin le prêtre vint si souvent qu'il se tint des propos étranges dans le voisinage ; mademoiselle Prémartin crut bien faire de l'avertir ; elle le fit avec délicatesse et ménagement. L'abbé C... ne répondit rien et s'abstint de reparaître rue des Deux-Portes. — Alessandra avait alors vingt ans. Rien ne parut changé à ses habitudes, et elle ne demanda même pas à sa tante pourquoi monsieur l'abbé avait cessé ses visites; mais, un jour, elle déclara qu'elle voulait se faire religieuse, et que, si on lui refusait un consentement dont au besoin elle pourrait se passer, elle userait de son droit à sa majorité.

Mademoiselle Prémartin était trop bonne chrétienne pour refuser ce consentement. Sa nièce, cette enfant de son adoption et de son dévouement, la quitta d'un œil sec, emportant tout ce qu'il lui fut possible d'arracher à sa vieille parente. — Peut-être, me disait en soupirant la pauvre fille, peut-être eût-il été plus naturel et plus juste de consoler mes dernières années ; mais mon confesseur m'a réprimandée sur ces sentiments qui sont trop humains ; je dois donc les combattre.

Du reste, ma nièce est plus heureuse aujourd'hui qu'elle ne le serait avec moi; elle est supérieure d'une communauté. M. l'abbé C..., l'ancien vicaire de Saint-Jean, est chapelain et ne la contrarie jamais. Vieillie près de mon pauvre grabat ou mariée à un ouvrier, chargée d'enfants, maltraitée quelquefois, son sort ne serait pas comparable... Mieux vaut donc qu'elle soit religieuse.

— Vous écrit-elle? dis-je; a-t-elle conservé des relations avec vous?

— Oh! certainement, elle m'écrit tous les ans.

— Et elle connaît votre détresse présente?

— Oui; je comptais, j'espérais qu'étant supérieure, et après ce que j'ai fait pour elle, il lui serait permis de m'aider; mais il paraît que cela ne se doit pas... on ne peut pas non plus me recevoir, parce que je serais une charge pour la communauté. J'ai une amie qui demeure dans mon ancienne chambre, car il n'y a que trois ans que je suis montée dans les mansardes ; cette amie prétend que ma pauvreté humilierait l'orgueil de ma nièce ; il est vrai que la personne qui me tient ces fâcheux propos n'a pas du tout de religion. Voyez-vous, mademoiselle Moret, continua l'infirme, quand on est pauvre, il ne faudrait pas vieillir, ou il faudrait mourir tout juste quand on ne peut plus gagner sa vie. Pendant les premières années qui ont suivi le départ de ma nièce, je me suffisais encore ; mes yeux, quoiqu'un peu rouges, ne refusaient pas leur service. Malgré moi, je passais les nuits à pleurer ; c'était si triste de ne plus la retrouver près de cette fenêtre, où j'aimais à voir sa jolie tête brune se dessiner, comme un gracieux tableau, sur le fond de plantes grimpantes, dont elle ornait chaque printemps notre petit balcon. Aux repas, c'était plus triste encore, je ne pouvais plus manger. C'est beau la religion, mais c'est parfois bien sévère et bien rude!...

En prononçant ces mots, elle se prit à sangloter.

Je laisse à penser ce que cette scène produisit sur mon esprit et quels souvenirs affreux elle replaça devant mon imagination.

Minuit venait de sonner; ce que j'esquisse en quelques pages, la tante d'Alessandra me le raconta avec une douloureuse prolixité ; cependant quelle bonne et noble créature c'était ! La corde indignée du reproche et du ressentiment ne vibra pas une seule fois dans tout le cours de cette longue confidence.

En dépit de l'heure avancée, mademoiselle Prémartin, après quelques minutes de repos, reprit le cours de sa triste histoire.

Tant que son travail l'avait fait vivre, tant qu'elle avait habité sa chambre du premier, on avait gardé vis-à-vis d'elle certains ménagements ; ainsi les prêtres de la paroisse venaient lui faire une visite au premier de l'an. Un abbé Roulot, dont j'avais déjà plusieurs fois entendu prononcer le nom, non-seulement lui faisait une visite officielle, mais il se présentait souvent chez elle; il s'informait de sa santé, il restait à causer avec elle ; il était aimable, obséquieux ; il cherchait à s'insinuer dans la confiance de la vieille demoiselle. Elle était reconnaissante de ces bons procédés et les attribuait au désir de la consoler du pénible abandon dans

lequel l'avait plongée le départ de sa nièce. Ce n'était pas tout à fait cela.

Le bon abbé Roulot qui, pour la plus grande gloire de Dieu, venait de fonder aussi son petit couvent, dont, bien entendu, il s'était réservé le gouvernement spirituel et temporel, le bon abbé, dis-je, non moins talonné par les besoins d'argent que mon ex-supérieure, voyant mademoiselle Prémartin toujours bien mise et considérant son petit intérieur reluisant de propreté, avec une apparence d'aisance, s'imagina qu'elle devait avoir quelques sacs d'écus au fond de sa vieille armoire de noyer, brillante comme un miroir. — Il n'en était rien ; et même déjà quelques draps et une robe de soie marron avaient pris le chemin de la revendeuse à la toilette.

Grand fut le désappointement du P. Roulot, lorsqu'un jour, pressée de questions insidieuses, l'ouvrière lui avoua que, loin d'avoir de l'argent, elle ne savait comment payer son terme et qu'il serait bien bon de lui prêter une quinzaine de francs. — S'il était permis de plaisanter en face d'une pareille misère, on pourrait dire que cette déception était une bonne contre-partie de l'histoire des deux voleurs ; l'un demandant la bourse, et l'autre répondant : Mais moi-même, j'allais vous la demander...

Personne n'aime à éprouver une déception, les fondateurs d'ordre surtout, gens qui ne brillent pas par excès d'humilité. — L'abbé Roulot prit donc subitement en grippe la raccommodeuse de dentelle, et sa rancune se manifesta sans vergogue et sans ménagements préalables ; il ne revint jamais chez elle.

Au temps du départ de l'abbé C..., départ qui coïncida presque avec celui de la nièce, elle avait été obligée de porter à un autre confessionnal la direction de son humble conscience ; après divers changements, elle avait fini par rencontrer un très-bon et très-digne prêtre qui comprit la position de sa pénitente. Il lui conseilla de quitter son petit appartement et de prendre un loyer plus en rapport avec sa situation présente ; il lui promit de payer ce loyer, mais en exigeant d'elle un secret absolu. De plus, il l'avait recommandée aux membres de la Société de Saint-Vincent de Paul.

Deux années s'écoulèrent paisiblement. Débarrassée de son loyer, secourue par la conférence, travaillant encore un peu, la vieille ouvrière se soutenait à peu près... Elle croyait avoir épuisé jusqu'à la lie la coupe amère des chagrins et de la misère et s'imaginait finir ses jours dans sa pauvre mansarde. Une dernière épreuve lui était réservée.

Pour une raison à elle inconnue, la conférence la remit aux soins d'une association de dames. Autant les hommes avaient été bons, respectueux pour son malheur immérité, autant les deux dames qui la visitaient alternativement se montrèrent tracassières, tyranniques. On l'assistait peu, mais on lui prodiguait les mortifications. Rien n'était au gré de ces dames chez leur pauvre cliente. — Elle passait trop de temps à balayer et à ranger; elle mangeait ceci, elle aurait dû manger cela... — Les femmes sont si cruelles les unes envers les autres !

Un jour, elle était sortie lors de la visite : on lui reprocha sa paresse vagabonde! Sa paresse!... Pauvre fille, qui durant toute sa vie n'avait connu que l'âpre travail, sans relâche, sans repos...

Enfin, depuis six mois madame Autran avait entrepris de la faire admettre chez les sœurs de la Croix. Mademoiselle Prémartin, harcelée par cette bienfaitrice forcenée, avait consenti d'abord ; puis elle s'était rétractée. Elle avait été voir à l'asile une vieille femme de ses amies ; une affreuse répugnance avait été le résultat de cette visite.

L'asile, de création récente, appartenait à une de ces nombreuses fondations qui surgissent de tous côtés sur le sol éminemment monacal de notre patrie. Libres de tout contrôle, les sœurs soumettaient leurs vieillards à une discipline, non pas rigoureuse, mais vexatoire, surtout pour les vieilles femmes qui tiennent à leurs vieux vêtements, à leurs petites habitudes. L'infirme avait tout embrassé d'un premier coup d'œil. — Accoutumée à une minutieuse propreté, l'odeur de la vieillesse et de la maladie dans ces salles communes lui avait soulevé le cœur ; vivant dans une tranquille solitude, ce ramas de vieilles femmes, presque toutes vulgaires, méchantes, chagrines, lui fit horreur, et les paroles doucereuses des bonnes sœurs ne purent effacer cette triste impression. Elle se débattait donc jusqu'à la dernière extrémité pour éviter l'asile, espérant toujours, disait-elle, que le bon Dieu la prendrait en pitié et lui enverrait la mort, avant de la condamner à cette dernière affliction.

Mademoiselle Prémartin m'avait dit une partie seulement de ses douleurs, je le devinais; après le rapide épisode du départ de sa nièce, devenue promptement supérieure du couvent de ***, il n'est plus le moins du monde question d'elle. Pas une seule plainte, pas la moindre allusion de reproche contre sa nièce, pour laquelle elle s'était dévouée, pour laquelle elle avait sacrifié un honnête mariage, la joie du présent, un avenir assuré ; et pourtant cette nièce et fille de Dieu, dénaturée, la laissait presque mourir de faim, et plus encore peut-être...

Quant à moi, j'étais indignée, aussi passé-je le reste de la nuit sans dormir ; jamais je n'avais autant souffert de ma pauvreté ; mille projets confus, tour à tour admis et rejetés, travaillaient mon cerveau, et tous ces projets tendaient à soustraire ma vieille voisine à son triste sort. J'avais envie d'écrire en Gascogne, peut-être Lambert et ma cousine Raymonde consentiraient-ils à m'aider ? — Mais quelle était leur position ? n'étaient-ils pas pauvres eux-mêmes ? Après leur avoir fait une petite générosité en leur abandonnant les meubles de ma mère, n'aurais-je pas l'air de reprendre ce que j'avais donné ?... Et puis qui savait si des recherches du couvent n'étaient pas venues les inquiéter et me déconsidérer à leurs yeux ? Il ne fallait donc rien attendre de ce côté. — Je n'osais recourir à la bourse d'Antoine ; emprunter lorsqu'on ne sait si l'on pourra rendre, se charger d'une dette, pour des années peut-être, me répugnait. Je pensais aussi au capitaine Sturm, mais j'aurais été humiliée de lui révéler mes tristes aventures ; et

savais-je, d'ailleurs, ce qu'il était devenu !... Soumis aux hasards de la vie militaire, existait-il encore ?...

En songeant aux quarante mille francs disparus à la mort de ma mère, je me torturais l'esprit pour trouver le mot d'une énigme qu'il m'eût été si utile de pénétrer et que personne n'avait pu découvrir. Une intuition fugitive me disait que quelque chose de fatal, de bizarre, empêchait cet argent de revenir vers moi, et en même temps je n'entrevoyais aucun moyen de faciliter son retour.

Dans ma situation présente, entravée par une pénurie absolue, je sentais que ma pitié, ma bonne volonté, frappées d'impuissance, étaient plutôt de nature à nuire à ma malheureuse voisine, en excitant la pieuse rage de ses protectrices et plus spécialement celle de la récente visiteuse en robe de soie.

La manière de faire l'aumône adoptée par cette dame était une véritable énigme pour moi ; malgré tout, il me répugnait de m'arrêter à l'idée qu'il y avait un mot d'ordre parti on ne sait d'où... contre mademoiselle Prémartin, mais une personne que je rencontrai chez elle se chargea de m'ouvrir l'entendement et d'élucider la question.

Il paraît qu'entre les dames faisant métier de charité et de dévotion en cette bonne ville de M***, il se produisait la plus singulière des émulations. Depuis l'installation des sœurs de la Croix, c'était à qui ferait entrer un vieux pauvre à leur asile, à qui obtiendrait un tour de faveur, à qui l'emporterait sur telle ou telle rivale. (Où la rivalité entre femmes ne va-t-elle pas se nicher?...) Puis il y avait pauvres et pauvres, et il était plus flatteur pour l'amour-propre de la protectrice d'offrir aux sœurs un vieillard ou une vieille femme possédant encore quelques chiffons et une bonne tenue relative, enfin ce qu'on appelle dans un certain monde un pauvre intéressant. Mademoiselle Prémartin réalisait toutes les conditions voulues et madame Autran avait jeté les yeux sur elle pour en faire son offrande. — La dame s'était fort avancée, elle avait beaucoup vanté sa protégée, qui, disait-elle, brûlait du désir d'entrer chez les saintes filles de l'asile. Confidentiellement elle avait glissé dans l'oreille de la supérieure, que la vieille ouvrière avait un bon petit mobilier et quelques nippes très-propres. Quand il fallut laisser passer le tour d'inscription, grâce au refus opiniâtre de la pauvre fille que l'on voulait assister bon gré, mal gré, le mécontentement de la visiteuse n'eut plus de bornes et se traduisit par... hélas ! faut-il le dire, à la honte du cœur humain !.. oui, ce mécontentement se traduisit par la persécution.

L'amie de ma voisine me racontait cette historiette, sans animosité, sans indignation. C'était une bonne dévote, et chacun des actes de ce petit drame lui paraissait tout naturel, excepté la résistance de la pauvre vieille ; elle trouvait tout de même, disait-elle, madame Autran un peu sévère, pour une convertie de fraîche date ; mais c'était excès de zèle et besoin d'édifier, car jadis elle avait scandalisé toute la ville.

Moi, je n'étais pas du tout édifiée des procédés violents de cette dame ; elle me



Bon jour, petite! Dieu! que tu t'es fait attendre! (Page 79.)

paraissait être tout simplement une de ces marionnettes de salon, qui, fanées par l'âge, usées par les déceptions, s'affichent, en désespoir de cause, sur le théâtre de la piété et des bonnes œuvres... La religion n'est pas la cause des maladresses, des sottises de ces transfuges du plaisir; cependant elle devrait les surveiller et leur donner un peu sur les doigts, au lieu de porter aux nues leur piété de contrebande.

Les détails qui précèdent paraîtront peut-être exagérés. Je les affirme absolument vrais. A-t-on jamais fixé un terme à la vanité féminine ! Lecteurs, et vous surtout lectrices, rappelez à vos souvenirs les *steeple-chases* à l'aumône de vous ou de vos amis ; dames quêteuses, rappelez-vous votre dépit d'avoir cinq francs de moins que madame de X..., rappelez-vous le jour trois fois heureux où vous occupiez la première place au banc-d'œuvre, parce que vous aviez conquis quelques louis de plus que vos compagnes de quête ; et le triste courage et l'impudente opiniâtreté de madame Autran ne vous étonneront plus.

J'en reviens à mademoiselle Prémartin. — Quelle destinée !... Toute une vie d'abnégation, de dévouement, d'oubli de soi-même, pour arriver sur ses derniers jours à être délaissée par une jeune fille ingrate ; puis malmenée, insultée par la marionnette en question et finalement arrachée de son pauvre réduit, où il ne lui était pas même permis de mourir tranquillement de misère et de privations.

Qui jamais s'était avisé de monter en chaire pour exalter et préconiser cet humble et profond courage ? Qui jamais lui avait dit : Vous êtes une sainte, vous êtes un ange ; vous avez sacrifié les bonheurs et les joies de la jeunesse au saint exercice d'un dévouement admirable ; — vous avez fait le bien, noblement, silencieusement, sans espoir d'une récompense terrestre, etc., etc. Il est vrai que la pauvre raccommodeuse de dentelles n'était pas une sœur noire ou blanche, et qu'elle avait eu le tort de sacrifier sa vie à sa mère, à son frère, à sa nièce. — Voilà qui efface, qui annule toutes les vertus : la famille!... fi donc!...

En désespoir de cause, je conseillai à ma voisine d'adresser une nouvelle supplique à l'enfant de son adoption. Elle était à la tête d'une riche et nombreuse communauté ; en admettant que la religieuse quittant la famille ne lui doive plus ni secours, ni souvenir, combien était-il cependant facile à celle-ci d'adoucir le sort de sa vieille parente, étant à la fois supérieure et amie de l'aumônier ?

Je fis une belle lettre bien pathétique, pas trop longue, pour que madame la supérieure eût le temps de la lire, et nous attendîmes la réponse avec une impatience, une angoisse proportionnées à la misère qui accablait une personne souffrante, par un froid de huit à dix degrés.

Cette réponse se fit attendre quinze jours !... et quelle réponse !... rien ! J'aurais dû le savoir... Un joli sermon sur la conformité de sa volonté à celle du bon Dieu... Promesses de prières et enfin félicitations hypocrites au sujet de la grâce qu'on accordait à sa tante en l'admettant à l'asile de la Croix.

A la lecture de cette lettre atroce dans son béat appel à la résignation aux décrets de la Providence, et dont le style m'était si familier, mademoiselle Prémartin, aussi sans doute, malgré sa bonté d'âme angélique, ne put supporter ce dernier coup, sans montrer le vif de sa blessure.

— Oh ! l'ingrate ! murmura-t-elle ; puis, reprenant sa douce sérénité : — Allons, j'irai chez les sœurs, mais je vendrai tout auparavant... Je ne sais pas si c'est Dieu qui met tant de barbarie au cœur de ceux que nous avons élevés ; ce que je

sais seulement, c'est que la communauté, au nom de laquelle on me refuse une légitime aumône, s'empresserait de reconnaitre la force des liens de famille, s'il s'agissait d'un héritage.

Elle lutta ainsi quelque temps, soignée par celle-ci, assistée par celle-là... Cet échange de bons offices entre les pauvres a un côté touchant et désintéressé, qui ne peut être apprécié que par le pauvre lui-même. Le froid ayant cessé, la malade reprit un peu de forces; elle se remit à travailler; elle raccommodait du linge que lui faisait avoir quelqu'un de la maison. Dans ces conditions, madame Autran pouvait attendre longtemps encore sa triste victoire : mais il lui fallait absolument une pauvresse admise par ses soins, et le confesseur, mystérieusement influencé, trompé probablement sur la nature de ce conflit, déclara qu'il ne payerait plus le loyer, puisque sa pénitente avait une place à l'asile.

Ces tristesses, jointes à mes propres chagrins, m'avaient fait négliger Annette. Pendant l'hiver, je le rencontrai deux ou trois fois; elle était pâlie et bien changée ; j'attribuais naïvement ce changement aux veilles, à la fatigue d'un travail plus pénible. Elle était toujours coquette et soignée, mais sa bouche ne souriait plus et son regard voilé exprimait une inquiétude mélancolique.

Un dimanche, c'était à la fin de février, il faisait une de ces belles journées presque printanières, qui appellent au dehors les gens les plus occupés et les plus casaniers. — J'avais de l'ouvrage en retard ; cependant, je n'y tins pas et je sortis. Ma promenade favorite était un endroit assez isolé qui dominait la rivière. Quelques bancs disséminés çà et là me servaient de but et de lieu de repos. Assise sur le dernier de ces bancs, je jouissais du bon soleil et de la belle nature, comme on peut en jouir lorsqu'on est seul, et qu'on porte en soi un cœur profondément blessé, et mort pour ainsi dire à toutes choses... Plongée dans ma triste méditation, je regardais filer les petits bateaux de plaisance, et je me souvenais amèrement de notre belle Loire et des riants paysages de l'Orléanais. Tout à coup, la pression d'une main sur mon épaule me fit tressaillir, je me retournai, Annette était derrière moi.

— Je viens de chez vous, me dit-elle, et la vieille femme d'à côté m'a dit que vous pourriez bien être par ici ; j'ai couru après vous... Il faut que vous alliez demain matin chez mes anciennes patronnes, les demoiselles Lepeautre ; on cherche des ouvrières à tout prix ; allez-y de bonne heure surtout.

— Merci, chère Annette, mais si j'y allais tout de suite.

— A quoi pensez-vous ? elles sont à leur *roulotterie*, le magasin est fermé.

— Et vous, Annette, dis-je étourdiment, rentrez-vous aussi?

— Oh! moi! moi! rentrer là, il n'y a pas de danger. Naturellement on m'a jetée à la porte le jour où la misère m'a vendue à qui vous savez...; c'est de toute justice et je ne m'en plains pas. Nous avons faibli le plus souvent, victimes d'obsessions sans nombre, de promesses, de paroles d'honneur solennellement engagées et de grandes phrases à effet, quand, hélas! ce n'est pas la misère qui,

inflexible, nous crie : Il le faut!... Nous sommes tombées ; on nous montre du doigt; — très-bien! Mais pourquoi alors une aussi facile complaisance? Pourquoi une si grande et si parfaite charité chrétienne pour une femme *du grand monde*, comme ils disent, une femme noble, riche, bien élevée, heureuse épouse, mère enviée de beaux enfants, et qui pourtant, capricieuse ou dépravée, s'abandonne au premier freluquet ou au dernier bel homme venu, quand, tout simplement, ce n'est pas pour porter une plus magnifique toilette que madame X..., sa sœur ou sa meilleure amie? — Son mari n'est pas assez riche...

Tout étonnée de cette énergique et presque éloquente imprécation de cette malheureuse fille du peuple contre le vice aux allures mondaines, je me contentai, à cette rude apostrophe, de baisser la tête sans répondre.

Annette, dont le visage s'était subitement coloré, reprit bientôt avec un ton de plus en plus âpre et plus douloureusement accentué : Oui, c'est juste, puisque ainsi est fait le monde. Le vice d'une couturière et d'une brodeuse n'est pas du même calibre que celui de la grande dame ! Cette dernière, quoi qu'elle ait fait, marche le front haut, elle passe, et la foule s'incline... On dirait que son argent anoblit jusqu'au mal qui la souille. Quant à l'ouvrière, c'est autre chose, elle est flagellée sans pitié, elle est humiliée, déshonorée. Les demoiselles Lepeautre, qui se mettraient à quatre pieds pour servir une de Lavenay, une du Sollier, une de Saint-Angel, se croiraient compromises et damnées si elles employaient directement une pauvre fille comme moi... Et cependant, quelle différence y a-t-il donc entre la conduite de ces femmes et la mienne?... Je n'ai qu'un amant, elles en ont eu dix peut-être... Je suis libre, et elles ont leurs maris. J'ai reçu des cadeaux de mon protecteur : quelques-unes d'elles volent leurs maris ; elles volent leurs enfants, pour entretenir le luxe insolent d'un officier de garnison. Cependant, je suis la paria, je suis l'infâme... et ces dames, plus « filles » que moi, sont l'orgueil et les reines des salons...

— Pauvre enfant, dis-je, que vous êtes à plaindre!...

— Oh ! oui, allez, je suis bien malheureuse, reprit Annette en pleurant. — C'est affreux d'avoir été prise dans un si abominable traquenard...; si vous saviez tout...

— Dites, dites tout, mon enfant, la pitié d'un cœur qui vous aime saura tout comprendre et peut-être tout excuser...

— Eh bien! mademoiselle Elisa, voici ce qui m'arrive : — M. Adolphe ne m'aime plus, il veut se débarrasser de moi. — Elle se mit à pleurer plus fort...

— Mais, ma chère Annette, vous m'avez dit à plusieurs reprises que vous-même vous ne l'aimiez pas !

— C'est vrai, je ne l'ai jamais aimé, ce n'est donc pas son abandon qui me fait pleurer... mais être indignement volée et dupée, être marchandée et vendue comme un de ses chiens ou un de ses chevaux... ce sont des outrages que je ne puis dévorer. Pour achever de me désespérer, voilà maintenant qu'André revient au

pays ; je voudrais fuir, je voudrais partir et je n'ai plus d'argent ; j'ai vendu cet hiver tout ce qui était or pour soulager mes parents ; je dis ce qui était or, car le plus souvent cet homme sans cœur me donnait des bijoux faux en me faisant accroire que c'était du vrai...

— Avez-vous eu quelque scène avec cette personne ? dis-je ; lui avez-vous causé quelques désagréments ?

— Jamais, je ne lui demandais rien et je me contentais de ce qu'il voulait bien me donner... Je travaillais pour ma famille, et vous savez si je le faisais de bon cœur. Dès le commencement de l'hiver il me cherchait de mauvaises querelles... Craignant d'être délaissée à cause de mes pauvres parents, je cessai de fréquenter les bals, je vécus plus retirée qu'une ouvrière des confréries. M. Adolphe venait à n'importe quelle heure, et toujours il me trouvait seule et travaillant. C'est lui qui m'a fait prendre les journées, il n'a donc rien à redire là-dessus !... Peu à peu il a passé des jours, des semaines sans monter chez moi ; il était ennuyé, agacé... il me disait parfois que je devrais me convertir et aller à confesse ; d'autres fois, il m'engageait à me jeter dans la vie dépravée des femmes perdues... Bref, sans deviner le fin mot, je voyais qu'il en avait assez de moi et qu'il voudrait bien me remettre sans bruit où il m'avait prise. C'est par la cuisinière que j'ai tout su. Depuis quelques mois, il est arrivé à M*** un nouveau commandant de place ; sa femme est une coquette achevée, bien qu'elle ait plus de quarante ans et une fille de dix-huit ans. Cette dame a donné dans l'œil de M. Adolphe, et, par amour-propre plus que par attachement, je crois, il lui a fait la cour... ils ont fini par se mettre d'accord... et madame L..., la générale, comme toutes les femmes de son âge qui prennent des amants, est jalouse de M. Adolphe. Est-ce possible ! Enfin, c'est comme cela... elle est jalouse, et M. Adolphe, mis en demeure de rompre avec elle ou avec moi, me sacrifie à sa nouvelle maîtresse.

— Mais je ne vois pas le marché en tout ceci.

— Oh ! attendez : la semaine passée, il m'a fait prévenir que je dînerais avec lui en ville le mardi, qu'il me ferait dire où, me recommandant en même temps de me mettre bien et de me faire coiffer. Je ne savais pas ce que cela signifiait. Enfin, ne voulant pas le mécontenter, et ensuite pourquoi ne pas lui obéir ? n'étais-je pas à sa disposition et à ses ordres ? je me tins prête. Vers six heures du soir, un avis de lui me fit prévenir de me rendre à l'hôtel du Faisan-Doré, et là, de demander M. Auguste. Pour le coup, j'étais intriguée. Qu'est-ce que tout cela pouvait signifier ? Je connaissais bien l'hôtel du Faisan-Doré ; qui ne sait que c'est l'hôtel le plus convenable et mieux famé de la ville ? mais qu'était ce monsieur Auguste ! Pourquoi un monsieur Auguste ? Quoi qu'il en soit, par obéissance, et, je dois l'avouer, peut-être aussi par esprit de curiosité, je me rendis en toute hâte à l'hôtel. Je trouvai précisément la patronne, mais vous devez connaître madame Lemoine, mademoiselle Elisa, cette respectable dame aux beaux cheveux tout blancs, que vous avez dû remarquer bien des fois, agenouillée pieusement

au pied de la statue de saint Joseph, à l'entrée du marché. Elle ne passe jamais devant le vénéré saint, sans dire une ou deux oraisons. — Je trouvai donc madame Lemoine.

— Monsieur Auguste? lui dis-je, non sans rougir quelque peu.

Madame Lemoine, sans lever les yeux sur moi, me fait signe de la suivre. Elle gravit quelques marches d'un escalier, et, prenant un long corridor qui aboutissait à une porte cachée sous une portière de reps, elle ouvrit la porte et me fit signe de passer devant-elle. La porte se referma sur moi.

Malgré mon trouble extrême, malgré ma stupeur profonde du premier moment, — et vous conviendrez dans un instant qu'il y avait bien de quoi, — je me rappelai immédiatement être déjà venue dans cette salle, encore de la part de M. Adolphe. Lorsqu'il s'était agi de faire avoir à mon père son modeste emploi, il fallait la signature de M. le préfet du département. Précisément, ce jour-là, il était en tournée dans notre ville pour essayer de mettre d'accord le curé-doyen avec le maire. C'était dans cette même salle que M. le préfet avait eu la bonté de me recevoir et de signer le papier que m'avait remis M. Adolphe. J'étais bien émue et bien honteuse, quand, à peine vêtue de haillons, je m'étais vue en présence du préfet et de nombreux messieurs en habit noir et en cravate blanche. Le curé-doyen y était aussi. Eh bien! je vous le jure, mademoiselle Elisa, j'étais encore bien plus émue et bien plus honteuse, quand, l'autre soir, je fis mon entrée dans le salon de l'hôtel du Faisan-Doré. Figurez-vous mon étonnement en voyant une table de douze à quinze couverts somptueusement servie; — des fleurs, des bougies, de l'argenterie partout. Cinq ou six messieurs, parmi lesquels se pavanait et pérorait M. Adolphe, qui, pour ce grand jour, avait arboré le gilet brodé par vous. Tous ces messieurs, dis-je, dont deux ou trois ne m'étaient pas inconnus de vue, se rengorgeaient et faisaient les yeux doux et la bouche en cœur devant sept-ou huit femmes dont quelques-unes étaient décolletées presque jusqu'à mi-corps. Parmi ces femmes deux m'étaient tout à fait inconnues. Dans le cours du souper, j'appris qu'après avoir été séduites par deux officiers et chassées par leur famille, elles avaient été obligées de suivre leurs amants de garnison en garnison. Je me rappelais une troisième pour l'avoir très-souvent rencontrée, entrant ou sortant de la petite chapelle Saint-Jean qui est à notre porte. Las autres... — ah! j'en pleure encore, mademoiselle Elisa; — les autres, les femmes décolletées, ne les aurais-je pas reconnues pour les avoir vues souvent montrées du doigt par les gamins du côté des mauvaises rues... J'avais bientôt su à quoi m'en tenir sur leur triste profession...

Tel était le milieu où je me trouvais : d'une part, des hommes corrompus et hypocrites comme M. Adolphe, puis quelques officiers, jeunes et aimant le plaisir; ceux-ci, je n'en dis rien, c'est de leur âge, et ils n'ont rien de mieux à faire. D'autre part, je vous ai dit les femmes...

Vous comprenez bien que M. Adolphe ne me laissa pas le temps de faire toutes

ces réflexions; aussitôt mon apparition, il s'empara de ma personne en me disant :

— Bonjour! petite, Dieu! que tu t'es fait attendre! Et il me força presque à l'embrasser, puis il me présenta officiellement, comme son *amie*, à tout le monde; et, après avoir répété deux ou trois fois et bien haut — que j'étais mille fois plus ravissante qu'il y a deux ans, lorsqu'il avait commencé à avoir des bontés pour moi; il me conduisit près d'un militaire entre deux âges, officier de la Légion d'honneur.

— Très-cher, lui dit-il, un vrai morceau de roi; je vous la recommande; et, sur ce, il tourna les talons le plus cavalièrement et de l'air le plus fat du monde, me laissa en présence de l'officier qui essaya de me sourire, — je le crois du moins, car je ne le regardai pas longtemps, je vous prie de le croire. — Bien qu'abasourdie de cela et sans avoir jamais pu supposer une aussi vilaine chose de la part de M. Adolphe, j'avais tout de suite compris pourquoi il m'avait fait venir à cette orgie qui se préparait. Je ne pleurai pas, je ne me lamentai pas, j'étais bien trop fière pour cela. Sans répondre un mot ni à M. Adolphe, ni à l'officier, je me dirigeai vers la porte pour m'en aller. Il n'y eut pas moyen : hommes et femmes me retinrent presque de force; je fus obligée de prendre place à table, à côté de l'officier de la Légion d'honneur.

Force m'a été, mademoiselle Elisa, d'entrer dans des détails qui, — je m'en suis aperçue, — vous ont déjà fait rougir. Je vous respecte trop pour vous raconter toutes les laides choses qui se sont dites et faites à cette infernale soirée. Du reste, à peine me les rappelé-je moi-même; quoique tombée bien bas, Dieu merci! il est des horreurs que j'ignorais et que j'ignore même encore après les avoir vues. Je n'ai cependant jamais eu le sentiment de ma dégradation relative comme à cette heure-là.

Enfin, les messieurs finirent par s'enivrer; la plupart des femmes aussi. Je profitai de leur assoupissement pour essayer de m'esquiver. J'y parvins et je me sauvai en courant, sans même prendre ni mon bonnet, ni mon manteau, et je suis revenue par la pluie, tête nue, pleurant et maudissant, en songeant au jour où la sœur Rosalie avait versé en mon cœur la première goutte de fiel...

Le lendemain je reçus une lettre de l'officier, il me demandait la permission de venir chez moi finir la connaissance que nous n'avions qu'ébauchée la veille. — Oh! tant pis pour les fautes d'orthographe! Je lui répondis; je lui dis qu'il n'était qu'un manant, ainsi que son vénérable ami l'adjoint, et que si l'un ou l'autre était assez hardi pour se présenter chez moi, je le jetterais à la porte. Je voulais retourner chez ma pauvre mère pour lui demander conseil, comme si elle eût été capable de m'aider et de me conseiller, et voilà que, sur ma route, j'avise la plus jeune sœur d'André; elle était en grand deuil; le père était mort depuis un mois, et je n'en savais rien; elle accourut à moi.

— Ma pauvre Annette, me dit-elle, papa est mort, et André revient pour mener

la boutique. — Est-ce fâcheux ce qui t'est arrivé ! tu serais devenue notre sœur, et nous t'aimions bien, Annette...

Atterrée par ces paroles, qui certainement ressemblaient plutôt à des regrets qu'à des reproches, je revins sur mes pas, et la première idée qui se présenta à mon cerveau bouleversé fut de fuir devant cette poignante humiliation. — André revenait!... Je pris un parti extrême. J'allais vendre mon mobilier, en donner l'argent à mes parents, puis m'en aller immédiatement à Paris.

J'entrai en passant chez un marchand de meubles, je le ramenai avec moi. — Il examina, marchanda, puis après quelques débats, nous convînmes d'un prix. Alors il me demanda ma quittance de loyer ; je n'avais jamais fait attention à cette quittance, elle était au nom du valet de chambre de M. Adolphe; donc le mobilier ne m'appartenait pas, et je ne pouvais en disposer qu'avec la permission écrite du propriétaire. Jugez combien une pareille précaution est indigne, surtout vis-à-vis de moi, pauvre fille ignorante des affaires; c'est un trait bien digne du personnage, lui qui m'avait toujours dit que ce mobilier était à moi... Pour m'ôter toute illusion, l'adjoint m'a fait dire hier, que M. de Boncorps, le capitaine, officier de la Légion d'honneur, avait acheté le mobilier garnissant mes deux chambres, et que c'était à moi de voir si je voulais m'accorder avec lui, afin de continuer à occuper ces chambres...

Je ne pus retenir une exclamation d'horreur et de dégoût, en entendant cette conclusion digne du plus infâme coquin. Je ne pouvais croire à une si laide chose.

— C'est pourtant vrai, me dit Annette, bien vrai tout ce que je vous dis là.

Elle prenait mon exclamation pour l'expression du doute, tandis qu'elle m'était arrachée par une surprise indignée.

Je n'avais vu l'adjoint qu'une seule fois, un soir que j'étais restée plus tard que d'habitude chez cette malheureuse fille. Il suffisait d'avoir envisagé pendant quelques minutes la face à la fois sournoise et sensuelle de ce satyre de province pour accepter sans hésitation les tristes confidences d'Annette.

La pauvre fille revint avec moi. Cette irritante conversation, les larmes abondantes qu'elle avait versées, l'avaient comme épuisée. Quand elle fut plus calme, elle me pria de chercher dans mes souvenirs, si je ne connaissais pas quelqu'un à Paris qui puisse la guider pendant les premiers jours. Cette demande me jeta dans un cruel embarras et je fus obligée d'avouer la moitié de la vérité.

Elle voulait absolument partir avant le retour d'André, et, à défaut d'autres ressources, je compris que ses effets allaient, comme ceux de l'ouvrière en dentelles, prendre le chemin de la friperie.

Elle faisait de beaux projets, cette pauvre créature; elle se proposait de redevenir honnête, de ne plus manger d'autre pain que celui du travail... puis elle se reprenait :

— Oh ! non, disait-elle, non ! je suis perdue pour toujours ; j'ai des habitudes de



Abritée sous mon parapluie de coton, chaussée de sabots. (Page 86.)

bien-être auxquelles je sens qu'il me serait impossible de renoncer... Je suis perdue!... On ne se relève pas d'une chute pareille.

Je me rappelai plus que jamais les terribles paroles de la Saint-Chéron.

Je lui conseillai de retourner chez ses parents, mais elle secoua tristement la tête.

— Je ne pourrais plus vivre là, dit-elle, et ne savez-vous pas que je serais exposée à voir André tous les jours!...

En me quittant, Annette me remit un mot signé : baronne de Lavenet. Ce mot devait me servir de présentation chez les demoiselles Lepeautre. Elle avait obtenu ce billet par l'entremise de la femme de chambre, toute-puissante auprès de sa maitresse ; cette fille la servait depuis vingt ans et connaissait à fond ses honteuses intrigues.

Je fis promettre à Annette qu'elle ne partirait pas sans me rendre une dernière visite. — Elle promit : mais, à la manière dont elle m'embrassa, je sentis qu'elle ne tiendrait pas sa parole.

Quel triste sujet de réflexions que ces deux existences, dont mes souvenirs me retracent encore les cruelles péripéties !...

L'une, pauvre jeune fille, presque encore enfant, débutait fatalement dans la carrière du vice flétrissant ; tout se réunissait contre elle, afin de la pousser dans l'abîme.

L'autre, la vertu la plus pure, la plus désintéressée, au bout de sa longue carrière, recueillait, pour toute récompense, l'aumône d'une madame Autran, et l'asile banal des pauvres dégradés était sa suprême, sa dernière ressource.

Qui donc gouverne le monde où nous vivons? .. Est-ce la main paternelle d'un être bienfaisant? Ou est-ce le dédain et l'oubli d'une puissance trop élevée, trop sublime pour abaisser son regard sur la pauvre fourmilière humaine ?

Ce n'est pas trop du dogme de l'immortalité de l'âme et des récompenses à venir pour équilibrer un peu le douloureux contraste de la misère humiliée, écrasée, dédaignée, et du vice couronné, excusé et presque déifié par la richesse et le succès.

Que l'on ne croie point que les épisodes semblables à ceux que m'a racontés Annette soient rares en province. A Paris, dit-on, rien de plus ordinaire que ces orgies dégradantes, où, si le plus souvent les hommes sont honorés et respectés... officiellement, les femmes, à quelques oripeaux près plus ou moins fanés, sont absolument de la même catégorie que celles qui faisaient l'ornement du grand salon du Faisan-Doré, salon à *deux fins*, comme on dit en province : il servait, tantôt pour les réceptions officielles de monsieur le préfet ou de monseigneur l'évêque en tournée, tantôt aux parties fines de MM. Adolphe et consorts.

Les plus petites villes de province, à cet égard, n'ont rien à envier à Paris. Pas une où il n'y ait au moins un salon Lemoine, et de temps à autre une réunion privée où des messieurs très-convenables viennent, en *flânant* tout naturellement; dans la ville on n'ignore même pas que ces messieurs dînent ensemble. Mais... les dames, quand elles sont habituées à la chose, arrivent et entrent dans la salle du festin, on ne sait comment ; personne ne les a vues. Les *nouvelles*, dès leur arrivée, trouvent inévitablement, les attendant, madame Lemoine, qui, aussitôt le nom d'Auguste ou de tout autre prononcé, les introduit dans le salon au fond du couloir. Ces jours-là, monsieur, madame ou mademoiselle Lemoine font seuls le service.

CHAPITRE V

Les sœurs Lepeautre. — Coup d'œil sur les murs du salon. — Clientèle de leur maison. — Le travail à la journée. — Délicatesse de mademoiselle Prémartin. — Un poëme de misère. — Poursuite indiscrète. — Le rendez-vous. — Son but et son effet.

Munie du billet de madame de Lavenet, je me rendis de bonne heure rue Brochard. Je connaissais le magasin des demoiselles Lepeautre; pendant mes promenades du soir il avait souvent fixé mon attention. Des rideaux de mousseline épaisse closaient hermétiquement les montres et la porte vitrée. — Les flâneurs ne s'arrêtaient jamais devant l'étalage, où gisaient pêle-mêle un fouillis d'objets amoncelés sans goût.

En entrant, je fus introduite, par une jeune apprentie, dans une pièce qui eût ressemblé à un salon, si elle n'eût pas été encombrée de marchandises. La jeune fille me dit d'attendre quelques minutes ; ces demoiselles finissaient de déjeuner.

J'eus donc le temps de regarder autour de moi et d'examiner les gravures de piété qui couvraient les murs de l'appartement ; ces gravures étaient d'un goût très-contestable, mais elles indiquaient, par leur choix exclusif, le genre de dévotion des maîtresses du logis. Il y avait quatre ou cinq interprétations du miracle de la Salette : l'une d'elles représentait la Sainte-Vierge juchée sur un monceau de pommes de terre ; l'effet de ce tableau était plus pittoresque qu'édifiant ; j'en avais entendu parler autrefois, mais j'avoue que je ne croyais pas à l'existence d'une pareille caricature. Ces gravures pieuses étaient entremêlées de portraits : le comte de Chambord faisait pendant au bienheureux saint Labre. Une hideuse enluminure, sortant des fabriques de la Sainte-Enfance et représentant les missionnaires aux prises avec les pourceaux chinois, faisait face au portrait de Pie IX.

Pendant que je contemplais ce musée dévot, les deux sœurs entrèrent silencieusement. Elles durent m'avertir de leur présence par une petite toux sèche. Je reconnus la facture de cette toux, un gémissement de dévote ou de religieuse voulant apitoyer son confesseur, ou mieux encore une toux pharisaïque accusant les mortifications et les jeûnes excessifs.

Je me retournai vivement et je saluai les étranges personnes qui tenaient ma destinée entre leurs mains, car alors j'étais à bout de forces et de courage. Le travail irrégulier de l'hiver, m'imposant les plus rigoureuses privations, m'avait réduite à un état de faiblesse tel, que je craignais chaque jour de ne plus pouvoir me lever le lendemain.

Je présentai la lettre de la baronne à l'une de ces demoiselles, elle l'ouvrit, et sa sœur lut par-dessus son épaule.

La lecture de ces lignes insignifiantes transporta les deux lingères d'une allé-

gresse sans nom. Ce furent des éclats de voix, des roulements d'yeux, des oh!... des ah!... interminables : Cette chère baronne! disait l'une, est-elle charmante!... Vois donc! reprenait l'autre, elle nous écrit sur du papier à ses armes! c'est divin, c'est gracieux, c'est adorable!... elle nous appelle ses amies... et l'adieu... et le commencement... elle n'écrirait pas autrement à des marquises.

Quand l'émotion soulevée par cette divine lettre fut un peu calmée, les amies de la baronne daignèrent s'occuper de sa protégée.

On me fit asseoir, et mesdemoiselles Lepeautre, parlant toutes deux à la fois et renchérissant l'une sur l'autre, firent mon examen de conscience. Prévenue par la bonne Annette, je laissai dire et me renfermai dans des réponses aussi étroites que possible. Cette comédie dura une bonne demi-heure, de sorte qu'après avoir examiné les gravures du salon, j'eus le loisir de me livrer à une étude approfondie de ces pieuses demoiselles.

L'aînée paraissait avoir quarante-cinq ans ou davantage, si l'on en jugeait par ses bandeaux grisonnants et par les nombreuses rides qui s'entre-croisaient sur ses tempes et sillonnaient son front de lignes brunes et profondes; son visage, de forme triangulaire, débutait par un menton pointu, surmonté d'une bouche aux lèvres effacées, rentrées, incolores, plissées et serrées comme les coulisses d'un vieux *ridicule;* à partir de la bouche, le triangle s'élargissait brusquement; le nez, d'une coupe vulgaire, un peu aplati vers le bout, était pourvu de narines dilatées et mobiles. Les yeux, d'un gris de fer, plutôt *finassiers* que méchants, séparés par un écartement hors de proportions, étaient recouverts de longues paupières molles, fatiguées et rayées d'une infinité de petites rides qui allaient se joindre et se confondre avec celles plus accusées de la commissure formant l'angle externe de l'œil. Le regard était oblique et faux. Une expression confite, orgueilleuse et bigote, animait cette physionomie morne et plate au premier aspect. Ses gestes, la démarche avaient quelque chose d'empesé, de calculé, de clérical. La rouerie du commerce renforcée, les manies cachottières de la vieille dévote faisaient de mademoiselle Jeanne Lepeautre un type admirable de fausseté et d'impénétrable dissimulation. Son sourire était mielleux, équivoque, grimacier. Sa voix métallique avait les fatigantes vibrations d'une clochette incessamment mise en branle par une main très-nerveuse.

Le visage de mademoiselle Rosalie, la sœur cadette, offrait les mêmes lignes que celui de mademoiselle Jeanne; mais le triangle était renversé; la tête en cône, le front peu développé, les yeux vagues, inquiets, la bouche grande, le menton lourd, épais, annonçaient une intelligence bien inférieure à celle de la sœur aîné, de dix ans plus âgée que celle-ci. Elles se ressemblaient seulement par la tournure, par la taille et surtout par l'habitude comique d'ouvrir largement les narines et de les remuer à tout propos.

Les deux sœurs étaient associées, mais, en réalité, mademoiselle Jeanne menait la maison; elle était la seule, la vraie maîtresse.

La tasse de café matinale avait fort excité la langue de ces demoiselles, de sorte qu'étourdies par leur propre bavardage, elles se contentèrent des monosyllabes par lesquels j'éludais leurs questions. Avant de m'engager définitivement, elles eurent grand soin d'énumérer tous les noms aristocratiques dont se composait leur clientèle, appuyant sur l'honneur que j'aurais de travailler pour ce qu'il y avait de mieux dans la ville. Un panégyrique ampoulé des vertus de la vénérable baronne de Lavenct termina cette causerie effrénée.

Après quoi, mademoiselle Rosalie me donna des pièces d'essai, en me priant de revenir dès le lendemain, ou même dès le soir si je le pouvais.

Je retournai gaiement rue des Deux-Portes; chemin faisant, je bâtissais de nouveaux châteaux en Espagne. Je voulais consacrer mon existence à ma pauvre voisine et remplacer la nièce qu'elle avait perdue ; il me semblait que cette action réparatrice adoucirait le remords des fautes commises envers mes parents, et que je serais enfin pardonnée.

Ce fut le cœur plein de ces bons sentiments que je reparus chez mademoiselle Prémartin : — Réjouissez-vous, lui dis-je, ma bonne amie, vous n'irez pas à l'asile, j'ai de l'ouvrage, je me sens la force de travailler pour deux.

La pauvre vieille fille, tout ébahie, me regardait sans trop comprendre :

— Tant mieux pour vous, mon enfant, me répondit-elle, j'ai bien prié Dieu de vous assister ; quant à me permettre d'abuser plus longtemps de votre excellent cœur, je m'en ferais scrupule. Je puis encore vivoter jusqu'à l'hiver prochain ; j'ai fait hier l'inventaire de mes vieilles guenilles ; j'en ai juste pour atteindre les environs de la Toussaint. D'ici là, j'ai trois chances contre une de rendre mon âme à Dieu ; mais s'il lui plaît de prolonger ma misérable existence, je vous l'ai déjà dit, ma chère enfant, je me résignerai et j'entrerai à l'asile.

Je voulus insister, mais je me heurtai contre une volonté plus ferme que la mienne.

— Je sais trop ce que rapportent l'abnégation et le sacrifice, me disait mademoiselle Prémartin, pour imposer à quelqu'un que j'aime le lourd fardeau de ma pauvreté. Songez à vous-même, mon enfant, songez aux jours mauvais où la main tremble, où la vue s'obscurcit... Ces jours-là viennent vite pour l'ouvrière. J'ignore qui vous êtes, mais j'ai assez l'expérience de la vie pour deviner que plus d'un chagrin a passé sur votre front soucieux ; travaillez pour vous, économisez si vous pouvez, et ne songez pas à mettre une nouvelle entrave dans votre vie. — Tout mon regret est de ne pas vous avoir connue il y a quatre ans.

— A quoi bon ce regret? repris-je ; au lieu de quatre ans, c'est quatre mois...

— La différence est grande ; à cette époque-là, j'avais encore du linge, de bons effets, de vieux bijoux, je pouvais accepter un dévouement, qui plus tard aurait eu sa petite rémunération.

— Eh! que vous importe... si je veux accomplir une bonne œuvre, au moins elle

sera complète et désintéressée. — Les soins que je vous rendrai soulageront mon cœur, ils seront plutôt une expiation qu'un sacrifice... Venez donc partager ma pauvre mansarde, nous n'aurons qu'un loyer à nous deux.

— Non, non, reprit l'infirme avec fermeté, non, cela ne se peut pas, cela ne se doit pas....

Je me sentis un peu piquée de ce refus absolu, tout en reconnaissant la prévoyante délicatesse de ma pauvre voisine. En m'engageant ainsi, je promettais peut-être bien plus que je ne pouvais tenir. — Savais-je comment je m'arrangerais avec les demoiselles Lepeautre, et ma santé de nouveau ébranlée me laisserait-elle la faculté de me livrer à un travail assidu et de vaquer aux soins qu'exigeait une personne âgée et maladive ?

Ce jour-là, je m'installai en silence auprès de la fenêtre où je me tenais habituellement. — Le soir, ma bonne voisine me dit de sa voix la plus douce :

— Ne me boudez pas ainsi, chère enfant, vous me rappelez la tête inclinée de ma pauvre Sandra lorsqu'elle rêvait cloître, et peut-être autre chose... ajouta-t-elle avec un profond soupir.

Cette phrase étouffée me prouva que, malgré sa dévotion, mademoiselle Prémartin n'avait pas été entièrement dupe de la miraculeuse vocation de sa nièce.

Il était plus de neuf heures lorsque j'eus fini mon travail ; j'hésitais à le reporter, mais l'envie de faire du zèle et surtout le besoin de savoir si je serais agréée ou non, me décidèrent à braver la nuit et le mauvais temps.

Abritée sous mon parapluie de coton, chaussée de sabots tels que les portaient les ouvrières les moins recherchées, coiffée d'un petit bonnet à deux rangs, et enveloppée du vieux tartan de madame Antoine, j'arrivai tout essoufflée au magasin : dix heures allaient sonner.

— Comment ! s'écria mademoiselle Jeanne, c'est vous, mademoiselle ? Eh ! bon Dieu, est-ce que vous êtes venue seule ?...

— Mais oui, mademoiselle.

— Oh ! ma chère ! et vous n'avez pas eu peur ?

— Peur de quoi, mademoiselle ?

— Mais peur des hommes qui courent le soir ; peur d'être attaquée, insultée !..

— Moi !... repris-je, ce serait un peu fort. Au reste, je n'ai pas rencontré une âme ; il fait un temps abominable.

— J'espère, reprit mademoiselle Jeanne, en dilatant ses narines bourrées de tabac, j'espère, mademoiselle, que vous n'avez pas l'habitude de ce genre de sorties... C'est d'une gravité !... Songez donc que moi qui vous parle et qui ne suis ni jeune, ni belle, comme vous voyez... oui, moi, mademoiselle Jeanne Lepeautre, pas plus tard qu'hier au soir, en rentrant avant huit heures, un libertin m'a poursuivie de ses propositions infâmes...

Je trouvai que, pour une fille pieuse, mademoiselle Lepeautre avait de singulières idées.

— Mademoiselle, lui dis-je, je n'ai pas songé à tout cela, tant je souhaitais de vous être agréable.

— Bien, bien... du zèle, de l'exactitude et des mœurs irréprochables, j'en suis sûre : la protection de notre chère baronne est une garantie avec laquelle nous marchons les yeux fermés.

C'était aller un peu à l'aveuglette, car la chère baronne protégeait sans autre discernement que la volonté de sa femme de chambre.

Mademoiselle Jeanne sonna sa sœur, et devant elle l'histoire du libertin fut remise en scène. Je m'aperçus que mademoiselle Rosalie souriait, et qu'elle avait plus d'expérience ou moins de timidité que sa respectable aînée.

Mon travail fut jugé convenable ; mais on me déclara que je serais employée à la journée. Ce n'était pas ce que j'espérais, et il me fallut recouvrer un instant toute mon impassibilité monacale, afin de dissimuler mon mécontentement et ma déception.

Je n'avais pas mieux ; il n'y avait ni à marchander, ni à choisir. Au son de voix tranchant et péremptoire des deux dévotes, on devinait qu'elles étaient accoutumées à l'obéissance passive de leurs inférieurs, et qu'elles n'admettaient ni observations, ni discussion.

Ma première pensée, je l'avoue, fut à l'adresse de ma pauvre voisine ; la seconde se traduisit en un regret amer pour ma liberté, qui allait encore une fois se trouver compromise.

Pendant mon séjour chez les Fouchard, où je dirigeais, où je commandais, où j'étais entourée d'égards et de bons procédés, j'avais eu de la peine à m'habituer au contact des autres ouvrières : partie d'une sphère plus élevée, je me sentais mal à l'aise dans ce centre de petites passions et d'idées, qui n'étaient pas plus les miennes que les idées de mademoiselle Fanchette.

Mademoiselle Prémartin, nativement plus distinguée qu'une personne de sa condition, m'offrait une aimable et douce société, qui me reportait vers les jours heureux de ma jeunesse. Depuis plusieurs mois je travaillais presque toujours près d'elle. Nos conversations étaient courtes et peu fréquentes. Ni l'une, ni l'autre, nous n'étions possédées de ce besoin de causer à tort et à travers, si commun chez les femmes en général. Je lui rendais silencieusement mille petits services, elle me remerciait par un sourire amical. Je savais qu'elle était heureuse de ma présence, et de mon côté j'étais moins triste lorsque mes yeux rencontraient ses regards affectueux et sympathiques. Nous allions être forcément séparées.

Je ne savais comment lui apprendre cette mauvaise nouvelle ! Je me proposais de laisser passer la nuit, mais la pauvre fille était éveillée, elle m'appela. A mon visage consterné elle devina ce dont il s'agissait.

— Vous irez à la journée, n'est-ce pas ? me dit-elle, ce sont les habitudes de la maison ; on donne peu d'ouvrage au dehors. — Allons, mon enfant, ne vous cha-

grinez pas, félicitez-vous au contraire d'entrer dans un bon magasin. Vous êtes adroite et laborieuse, si vous faites le gré de ces demoiselles, vous ne manquerez plus jamais de travail, il n'y a pas de morte-saison pour les ouvrières de l'intérieur.

— Et vous, dis-je, ma pauvre amie, qu'allez-vous devenir? qui vous tiendra compagnie, qui vous fera vos petites courses?...

— Mon enfant, il est inutile de se révolter contre les décrets de la Providence ; il n'arrivera après tout que ce que Dieu voudra.

— Pauvre sainte fille! repris-je avec exaltation, — pauvre ange oublié sur notre terre maudite!... Lorsque je pense qu'avec si peu de chose, on eût pu consoler vos derniers jours et vous laisser mourir dans votre pauvre coin ; que ce peu de chose on vous le refuse, et qu'au lieu de vous soulager on vous prend lâchement par la famine, le tout pour la satisfaction d'une orgueilleuse coterie... Mille sentiments haineux se ravivent en moi, j'aurais besoin de battre, j'aurais besoin de battre, de déchirer... oui, j'aurais besoin de me venger...

— Il faut que vous ayez bien souffert aussi... ma fille, pour parler de la sorte, me dit tristement l'infirme.

— Oui, j'ai souffert et je souffre tous les jours, je souffre de ma pauvreté, du mal que l'on m'a fait et du mal que j'ai fait à autrui... Je souffre de vous voir souffrir et d'être condamnée à contempler ce triste spectacle, les bras croisés par l'impuissance de ma propre misère! Je souffre... et mes souffrances sont stériles pour ce monde-ci, comme pour l'autre, s'il y en a un ; car elles ne sont sanctifiées ni par l'amour, ni par le repentir.

Mademoiselle Prémartin s'était assise sur son pauvre grabat ; elle me regardait avec une vague épouvante.

— Dieu! dit-elle en joignant les mains, est-ce que je serais la cause de tout ceci?

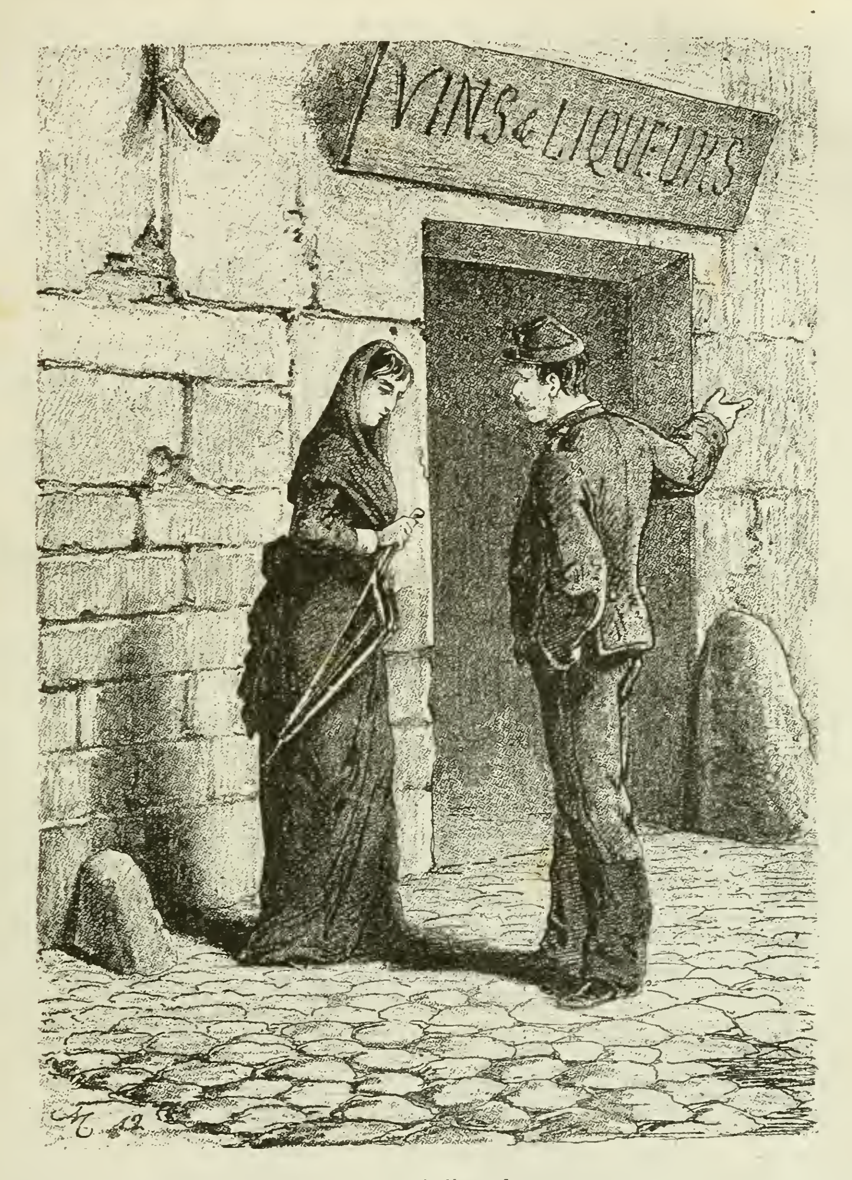
— Rassurez-vous, ma bonne amie, dis-je en baissant la voix, j'ai eu bien d'autres heures de trouble et de profond chagrin. Votre malheur immérité a pu ranimer pour quelques instants le feu étouffé sous la cendre de toutes mes affections. Cependant ne vous reprochez pas cet élan d'un cœur cruellement blessé.

Je connaissais la pureté, la délicatesse de cette âme excellente, et je craignais de l'avoir scandalisée.

Je quittai très-tard la chambre de ma pauvre voisine ; cela ne m'empêcha pas de me lever dès la première heure. Je voulais, avant de partir pour la journée, mettre son petit ménage en ordre ; elle s'y opposa de toutes ses forces, en m'assurant que la voisine du premier lui avait promis de monter chaque jour.

Je l'embrassai avant de la quitter et je sentis sa main planer sur ma tête, comme une douce bénédiction.

Aller à la journée était une chose qui me répugnait au delà de toute expression. C'était donner chaque jour douze ou quatorze heures de sa vie pour recevoir en



L'artilleur vint à moi. Il m'indique du geste. (Page 93.)

échange un assez mince salaire. J'ignorais comment je serais traitée par les béates ouvrières de madame de Lavenet. On m'avait dit : Venez demain, nous sommes pressées à en perdre la tête... De prix et de nourriture il n'avait pas été question. A tout événement j'emportai quelques provisions.

Je me vois encore, avec mon panier au bras, un panier d'écolière, descendant mélancoliquement la rue des Deux-Portes, et m'en allant vers mon atelier, le cœur aussi serré que l'écolier qui vient d'enterrer ses vacances.

Où allais-je ainsi et que m'arriverait-il?... Quelque chose de fatal, d'inévitable, une volonté de fer à laquelle j'obéissais, — sans m'en douter, — ou plutôt à laquelle j'obéissais en en devinant les rouages, mais sans pouvoir échapper à leur engrenage inextricable, me rejetait encore une fois sous le joug des dévots... M'accommoderais-je des procédés d'un monde peu dissemblable de celui des cloîtres, de ce monde qui m'avait laissé les plus tristes souvenirs?... Tout en cheminant, j'éprouvais cette vague répulsion qui vous dénonce un danger prochain. Cependant l'eussé-je pu, je crois que je n'aurais pas reculé; j'étais bien aise de voir, de comparer, de juger...

C'est dans cette disposition de morose inquiétude, que j'arrivai au magasin. Heureusement l'atelier était presque désert : cette solitude m'épargnait la gêne d'une première entrée sous le feu d'une vingtaine de regards espiègles et moqueurs, quand ils ne sont pas malveillants. Mademoiselle Rosalie m'indiqua la place où je devais m'asseoir; une des plus mauvaises naturellement, puisque j'étais la dernière venue. On me mit en main un morceau de couture, j'écoutai les explications et je courbai silencieusement la tête sur la tâche qui m'était imposée.

L'atelier ne tarda pas à se garnir. Je continuais à tenir mes yeux abaissés sur mon travail; j'entendis chuchoter et ricaner autour de moi; était-ce à mon sujet? je ne m'en inquiétai pas. Mademoiselle Rosalie travaillait avec nous et me parut remplir les fonctions de première ouvrière : elle se levait souvent et passait dans les pièces voisines. Chaque fois qu'elle rentrait son visage était plus coloré... Pendant son absence les chuchotements se changeaient en conversations à demi-voix et je crois que le mouvement des aiguilles se ralentissait sensiblement.

Vers onze heures, mademoiselle Jeanne fit son apparition quotidienne. Elle me dit quelques mots assez gracieux, puis elle me pria de reprendre mon bonnet que j'avais accroché sur mon châle : pour justifier cette exigence, elle me cita des versets de l'Ancien et du Nouveau Testament, notamment un passage des Epîtres de saint Paul. Je remis mon bonnet, tout en songeant combien il importait peu à saint Paul que je fusse en cheveux ou coiffée d'un chiffon.

Après cette visite et le petit sermon qui chaque jour en faisait le corollaire indispensable, — mademoiselle Jeanne aimait à prêcher, — il y eut un remue-ménage général : quelques ouvrières sortirent, c'étaient celles qui partageaient le repas des patronnes; les autres coururent à leurs paniers, à leurs cabas; quelques-unes tirèrent simplement de leurs poches un morceau de pain et un fruit avarié, qu'elles croquèrent avec les belles dents et le robuste appétit de la jeunesse.

Je mangeai debout auprès d'une fenêtre qui donnait sur une cour vitrée; j'aurais bien voulu ouvrir cette fenêtre pour aspirer un peu d'air pur; l'odeur des chaufferettes en terre, garnies de poussière de charbon, me gênait beaucoup. La plupart des ouvrières avaient sous leurs pieds cet ustensile infect; les sabots, les brode-

quins humides, desséchés brusquement sur ces fourneaux portatifs, empestaient la chambre. Je n'avais jamais pu m'habituer à ce chauffage économique et malsain; il paraît qu'il en est de la chaufferette comme du cigare : ceux qui en usent en supportent volontiers les inconvénients.

Je comptai vingt-cinq places toutes remplies dans l'espace étroit où nous avions à peine la facilité de nous mouvoir. Cela ne ressemblait guère aux vastes appartements de la rue Saint-Jean, bien chauffés par de bons poêles. La physionomie des ouvrières était aussi toute différente et ne rappelait en rien les minois éveillés qui m'entouraient chez mes anciens patrons. Un certain nombre de mes nouvelles compagnes étaient des copies plus ou moins exactes de nos pieuses maîtresses.

Je ne sais si c'était prévention ou mauvais vouloir : je ne remarquai pas un seul visage franchement sympathique et je sentis que je n'aurais nul mérite à pratiquer les conseils d'Annette ! — Parlez peu, ne vous liez avec personne, m'avait-elle dit, à ces conditions-là, vous resterez à peu près ce que vous voudrez chez les sœurs Lepeautre, et ce n'est vraiment pas une trop mauvaise *boutique*.

La première semaine je reçus un franc vingt-cinq centimes par jour : c'était le salaire le plus élevé, je n'avais pas à me plaindre.

Je ne ressentis ni déception ni tristesse. Je voyais enfin l'avenir de l'ouvrière tel qu'il est — misère ou infamie. — Il n'y a pas à sortir de cet effroyable dilemme. La misère, je l'avais sous les yeux plus âpre, plus cruelle que je ne l'avais vue jusqu'alors...

A l'exception de quelques ouvrières, les unes favorisées par mesdemoiselles Lepeautre (elles étaient de leur congrégation), les autres vivant dans leur famille, plus aisée que le commun des ouvriers, c'était le dénûment absolu : des privations incessantes et l'impossibilité d'économiser une somme, quelque minime qu'on la suppose. A l'heure des repas, cette pénurie de toute chose s'accusait surtout; beaucoup d'ouvrières étaient trop éloignées pour aller manger chez elles. — On parle avec emphase des mortifications de nos couvents modernes; eh ! bien, je le dis en conscience, l'ordinaire des religieuses était encore du luxe, comparé à la nourriture habituelle de ces pauvres enfants, toutes dans l'âge de la croissance et du bon appétit.

En général elles supportaient assez gaiement leur misère : cependant sous ces masques de résignation quasi dévote, imposés par la crainte et l'habitude, on lisait plus d'une ardente convoitise...

Je profitai de mon premier dimanche pour courir chez Annette : sa porte était fermée. Je regardai par la fenêtre du palier ; j'entrevis l'appartement désert et démeublé, à ce que je crus. Les voisins les plus proches étaient absents.

Quoique je m'attendisse à cet événement, je ne pouvais me résigner à quitter la maison sans parler à quelqu'un, sans essayer de connaître le sort de cette pauvre fille.

A l'étage inférieur, je m'arrêtai devant une porte close aussi ; j'avais envie de

frapper, je touchai légèrement la clef... une femme du peuple vint ouvrir.

— Que désirez-vous, mademoiselle? me dit-elle d'un ton affable et poli.

— Mademoiselle Annette Raison...

— Elle n'est plus ici, elle est partie de mardi dernier.

Cette femme, voyant mon air déçu, ajouta avec une intonation un peu malicieuse:

— S'il est dû quelque chose à mademoiselle, je sais bien à qui je pourrais l'adresser.

— Elle ne me devait rien, repris-je vivement et sans laisser à la malicieuse voisine le temps de compléter sa pensée peu charitable: — elle était mon amie, et je la regrette.

— Votre amie!... une fille comme ça!... Mademoiselle a l'air bien trop comme il faut...

— Pouvez-vous me donner l'adresse de sa mère?

— Oh! certainement; mais mademoiselle ne sait peut-être pas que c'est dans l'autre quartier, presque à une lieue d'ici...

— N'importe! j'irai...

— Vous verrez une fameuse misère alors... des enfants nus et crasseux qui grouillent comme une nichée de souris; une femme malade, abrutie... Le père... un lâche qui n'a pas su préserver sa fille... elle est joliment attrapée la petite, — car les meubles n'étaient pas à elle, m'a-t-on affirmé.

Le secret de M. l'adjoint était, paraît-il, le secret de Polichinelle.

— Pauvre Annette! dis-je en étouffant un soupir.

— Vous la plaignez? Ah! dame! tout n'est pas roses dans leur métier à ces filles-là!... les deux premières années, elle nous cassait la tête avec ses *fredons* et ses chansonnettes; mais le galant s'en est fatigué et l'a bel et bien mise à la porte. Que voulez-vous? c'est dans l'ordre.

— Donnez-moi, s'il vous plaît, l'adresse de sa mère.

— Voici, mademoiselle.

Et cette femme, entrant dans mille détails oiseux, embrouilla si bien les choses, que je partis sans savoir au juste de quel côté je devais aller.

Une sombre indignation agitait mon cœur: je me souvenais que l'ouvrière à qui je venais de parler avait été malade l'hiver précédent, et que la pauvre Annette avait souvent partagé son bois et son pain avec elle. Un mot de sympathie et de compassion m'eût semblé plus naturel, plus juste que ces récriminations injurieuses.

Malheureusement pour les classes honnêtes de la société, les femmes déchues ont assez souvent le don d'inspirer une sourde jalousie à celles qui sont restées, au moins en apparence, dans le droit chemin.

Ce sentiment se lisait clairement et sur le visage et dans les paroles acerbes de madame Ponchard.

J'eus bien de la peine à découvrir le quartier qu'habitaient les pauvres parents d'Annette. C'était à l'autre extrémité de la ville. Après avoir marché une heure j'arrivai à une suite de petites maisonnettes s'alignant le long d'une grande route, à l'endroit où la campagne finissait et rejoignait le faubourg de la Croix-Blanche. Je ne savais à qui m'adresser; je regardais aux alentours, cherchant vainement la forge d'André. Un petit garçon faisait paître des oies le long d'un fossé bourbeux. Je m'approchai et je le questionnai.

— Les Raison, me dit-il, oh! je ne sais, ma foi! pas... c'est par là, dans les ruelles à gauche; demandez à l'auberge en face de vous.

Cette auberge était remplie de joueurs et de buveurs, je me présentai timidement à la porte. Quelques hommes buvaient debout près du comptoir; je remarquai parmi eux un beau grand jeune homme en costume d'artilleur que l'on semblait festoyer. A ma demande, le cabaretier interpella le militaire.

— Eh! dites donc, monsieur André, voilà une dame qui cherche la mère Raison...

L'artilleur vint à moi; il m'indiqua du geste et de la voix la route que je devais suivre. Nos regards se rencontrèrent et muets tous deux, une entente mystérieuse dût pendant un moment faire battre nos cœurs à l'unisson. Cette mystérieuse impulsion, c'était la pensée d'Annette.

Après avoir traversé deux ruelles, côtoyé des jardins maraîchers, j'entrevis au fond de ces jardins la masure que le soldat m'avait décrite en deux mots: *une vieille baraque.*

La position de ce triste logement me fit un moment soupçonner la franchise d'Annette. Je ne voyais pas la forge dont elle m'avait si souvent parlé. Cette forge existait pourtant, mais elle avait son ouverture sur une autre rue et n'était séparée du taudis des pauvres Raison que par une grande cour.

J'avoue que j'attachais à ce détail une importance peut-être exagérée; aussi quand j'aperçus la cheminée noircie par la fumée, j'avançai plus hardiment, persuadée que je n'avais pas été dupe de mensongères confidences.

Sur le seuil de cette sombre habitation, une demi-douzaine d'enfants étaient accroupis au soleil; derrière eux, une femme pâle et maigre, assise sur une chaise en bois, déployait et examinait des vêtements qu'elle tirait lentement d'un paquet à moitié défait; je reconnus entre ses mains une des robes d'Annette. Elle était si profondément absorbée qu'elle ne m'apercevait pas : ce furent les enfants qui la tirèrent de sa torpeur.

— Mère! dit une petite fille, du monde!... voilà du monde!...

La pauvre femme me regarda sans se lever; elle avait les yeux rouges et son visage était décomposé comme celui d'une personne qui vient de pleurer abondamment.

— Que cherchez-vous? me dit-elle...

— Madame Raison.

— C'est moi, reprit-elle plus doucement, qu'y a-t-il pour votre service?

— Je voudrais bien savoir des nouvelles d'Annette, de votre fille ; j'étais son amie, je l'aimais ; elle est partie sans me dire adieu.

— Ni à nous non plus, dit la mère qui fondit subitement en larmes, ni à nous non plus... Oh ! la pauvre fille !... elle en avait assez de la vie qu'elle menait... elle était si bonne, si généreuse ! quel sort, mon Dieu !

Tout cela était entrecoupé de sanglots déchirants...

Je ne m'attendais pas à cette pénible scène ; j'étais très-émue et décontenancée, au point que je cherchais en vain une bonne parole à dire à cette malheureuse.

Ses enfants s'étaient éloignés, excepté la petite fille, qui, suspendue au cou de sa mère, lui répétait :

— Ne pleure pas, maman, ne pleure pas... Annette reviendra, elle nous apportera de belles robes et du pain blanc...

— Oh ! le pain ! le pain ! dit la mère en se tordant les bras... C'est lui qui est la cause de tous nos malheurs ; pourquoi faut-il que le pauvre ait faim !...

— Ma pauvre dame, dis-je en pleurant moi-même, je suis désolée d'être venue et de redoubler votre chagrin ; excusez-moi, je vous en prie.

L'enfant me dit :

— Elle pleure comme ça, depuis qu'un homme est venu apporter les hardes d'Annette ; entrez, madame, ça va se passer...

J'avais plutôt envie de me retirer, mais la mère affligée se souleva péniblement, elle me fit place, et, d'une main tremblante, elle m'approcha une chaise dépaillée.

— Parlez-moi de ma fille, reprit-elle en essayant de modérer ses larmes, parlez-moi de ma pauvre enfant... Vous la connaissiez donc ?...

— Oh ! oui, et je l'aimais sincèrement.,.

— Pauvre fille ! elle était bonne, n'est-ce pas ?...

— Bonne et charmante, prête à rendre service...

— Je crois deviner qui vous êtes, dit madame Raison en m'envisageant attentivement. — Mademoiselle Moret, n'est-ce pas ?... vous dont mon enfant m'a parlé plusieurs fois... Vous êtes une personne honnête et vous ne la méprisez pas....

La mère d'Annette renvoya l'enfant, et cette pauvre femme me répéta l'histoire de la séduction de sa fille aînée ; elle s'accusait et se maudissait.

— Est-ce, disait-elle, que nous aurions dû la croire? est-ce que nous n'aurions pas dû soupçonner ce qui arrivait... Mais elle était si jeune, elle nous aimait tant; je n'aurais jamais pensé qu'elle eût voulu nous tromper...

Elle me parla d'André, de son amour pour Annette, de leurs projets de mariage. Elle n'ignorait pas la part que son retour avait eue dans la brusque disparition de sa fille.

— Mais, disait madame Raison, nous étions trop pauvres pour qu'André pût épouser notre enfant ; son sort était marqué d'avance, la chère créature ; si elle

n'eût pas été la maîtresse de l'un, elle serait devenue celle de l'autre...

— On m'a reproché dans le temps de ne pas l'avoir assez surveillée... Hélas! mademoiselle, imaginez-vous une pauvre mère de famille, chargée d'enfants comme je le suis, obligée de soigner les petits, de laver, de raccommoder les effets et puis de veiller encore à la conduite de ceux qui sont élevés. C'est demander aux forces humaines plus qu'elles ne sont capables de supporter. Il semble d'ailleurs que la fille du peuple, quand elle a un peu de beauté, soit inévitablement vouée à la misère ou au premier venu qui peut la payer...

J'essayais de protester contre cet odieux arrêt, bien que je n'en comprisse que trop la juste portée.

Madame Raison reprit :

— Oh! je sais ce que vous allez me dire : on peut toujours rester honnête quand on le veut fortement; on peut se marier... Se marier, rester honnête !... Moi, que vous voyez aujourd'hui flétrie, écrasée, décrépite avant quarante ans, je n'ai jamais cessé d'être honnête comme vous l'entendez... j'ai été bien élevée, j'ai eu des amies de pension. — J'étais fille unique d'un peintre aisé. — On m'a donné une petite dot et mariée à dix-sept ans pour éviter les dangers et les folies de la jeunesse... Où suis-je tombée, mon Dieu?... De degrés en degrés, de souffrances en souffrances, j'ai fini par arriver à l'horrible extrémité où me voilà ; j'ai eu la douleur de voir succomber ma propre fille.

J'écoutais terrifiée et silencieuse.

La chambre qu'habitait cette malheureuse famille était tout un poème de misère; un plancher de terre, des murs crevassés, suintant l'humidité noire et pourrissante... des haillons partout; des lits informes entassés les uns contre les autres ; des meubles effondrés, béants. C'était affreux, repoussant. Que ne devait pas souffrir la malheureuse femme, si toutefois cette cruelle pauvreté n'avait pas usé toutes ses sensations!... Bien élevée... en pension !... et finir ainsi... Faut-il le dire à la honte de la morale! je m'expliquais la chute d'Annette ; j'excusais la coupable inertie de ses parents.

Comme tous ceux qui sont sous le coup d'un vif chagrin et qui trouvent un auditeur complaisant, la mère d'Annette m'entretint longtemps... Je ne la quittai qu'au jour tombant et lui promis de revenir ; elle attendait chaque jour une lettre de sa fille.

Après m'être débrouillée comme j'avais pu du dédale de ruelles, j'avais regagné la grande route. Le cœur oppressé du navrant tableau qui venait de se dérouler sous mes yeux attristés, je marchais vite, sans prêter attention aux objets extérieurs. En quittant la rue de la Croix-Blanche, je crus remarquer qu'un pas d'homme se modelait sur le mien ; il se ralentissait, lorsque, indécise, je regardais le nom des rues, et prenait une plus vive allure, lorsque, sûre d'être dans mon chemin, je me hâtais davantage. C'était particulièrement dans les rues peu fréquentées que le bruit se produisait de façon à ne plus me laisser de doute. On me suivait... J'au-

rais bien voulu me détourner pour voir un peu l'importun qui s'attachait ainsi à ma poursuite, mais je savais l'inconvenance d'une pareille manœuvre. Je pressai de plus en plus le pas. Il était nuit close lorsque j'arrivai rue des Deux-Portes ; le gaz n'était pas encore allumé, de sorte que j'entrevis à peine une forme noire se dessiner sur le mur blanc de la maison qui faisait vis-à-vis à la nôtre.

Je passai une nuit pleine d'inquiétudes. Qui donc s'était ainsi acharné sur mes traces pendant une grande lieue ? J'avais dit à la mère d'Annette où je demeurais; cela ne pouvait venir de chez elle ; que lui importait d'ailleurs ? Pour mon malheur, je réfléchis que la maison des dames de... était aux environs de ce faubourg... Dieu ! me disais-je, aurais-je été reconnue ?...

Le matin, en descendant à ma journée, je regardai attentivement toutes les personnes que je rencontrais. A chaque coin de rue, je me figurais voir surgir un visage suspect, c'est-à-dire un visage connu. Je ne vis rien... Cependant je travaillai machinalement tout le jour, troublée et dévorée que j'étais par les plus fâcheuses préoccupations.

J'avais été suivie, par qui et pourquoi ?... Ma pensée ne se détourna pas un instant de cette question complexe. Je ne prêtais aucune attention à ce qui se disait autour de moi, et mon état était si extraordinaire qu'il provoqua plusieurs fois les observations de mademoiselle Rosalie.

Je redoutais la fin de la journée à l'égal d'une solution funeste et je tremblais à l'idée de mettre le pied dans la rue. A force de me monter l'imagination, j'en vins à me persuader que j'allais rencontrer près de ma porte la police sous une forme quelconque. Deux ans d'oubli, de tranquillité n'avaient pu me rassurer ; les révélations menaçantes de la lettre d'Antoine étaient toujours aussi présentes à ma mémoire que le jour où j'avais reçu cette lettre.

Il faut avoir supporté de pareilles angoisses pour en apprécier l'écrasant fardeau.

Je reculai l'heure de ma sortie jusqu'aux limites extrêmes. Si j'avais osé, j'aurais demandé à passer la nuit sur une chaise dans l'atelier. A quoi cela m'eût-il servi, si ce n'est à donner l'éveil aux demoiselles Lepeautre ? Je ne pensais même pas à cet inconvénient ; est-ce que la peur raisonne ?

Enfin, ces demoiselles, qui de leur côté me semblaient agitées, m'avertirent par deux fois que la journée était finie. Je baissai la dernière lampe et je partis.

Au lieu de rentrer chez moi, je circulai près d'une heure et demie par les rues désertes qui convergent de la rue Brochard au Jardin des Plantes ; j'entendis sonner dix heures ; la frayeur et l'ennui, la lassitude aussi, me ramenèrent vers mon pauvre réduit. Je marchais à pas de loup, le long des murs, m'effaçant et me dérobant de mon mieux. Je voyais devant moi la rue déserte et je me disais : Espérons que ce n'est pas encore pour aujourd'hui... La présence d'un homme sortant d'une allée sombre répondit au dernier mot de ma pensée. — Cet homme s'avança sur moi. — Mes dents claquaient, et je me sentis comme clouée à la place où il m'aborda.



Cet homme s'avança sur moi. (Page 96.)

— Pardon, mademoiselle! me dit-il, je vous attends depuis six heures ; seriez-vous assez bonne pour m'accorder un moment d'entretien.

Je ne pouvais répondre : un saisissement étrange avait comme glacé ma langue.

L'inconnu s'aperçut de mon trouble, de mon épouvante ; il reprit avec une extrême douceur :

— Rassurez-vous, mademoiselle, je vous en prie, je n'ai pas l'intention de vous être désagréable... C'est moi qui vous enseignai hier la demeure des Raison... Je suis André, le maréchal...

Mon effroi se changea en une profonde surprise.

— Que me voulez-vous donc, monsieur? répondis-je avec une émotion qu'il m'était impossible de dissimuler.

— Mademoiselle le devine peut-être ; je voudrais lui parler d'Annette ; me suis-je trompé en pensant que mademoiselle s'intéressait à cette pauvre fille ?

La forme respectueuse et le sens de ces paroles me remirent tout à fait.

— Monsieur, dis-je à André, il est bien tard pour s'arrêter ici, et je ne puis non plus vous recevoir chez moi à une heure aussi avancée.

— Je le sais, mademoiselle, et je serais désolé de vous causer le moindre ennui ; permettez-moi de vous attendre demain soir à l'endroit que vous m'indiquerez...

— M'attendre demain soir, répétai-je avec hésitation, m'attendre dans la rue !... Au fait, cela vaudra mieux... Eh bien, monsieur André, je reviens chaque soir vers huit heures, faites en sorte que je vous rencontre rue des Jardins ou rue Saint-Benoît. Nous causerons quelques instants ; je vous dirai ce que je sais, mais je sais peu de chose.

André me remercia avec effusion ; puis, me saluant respectueusement, il s'éloigna.

J'eus de la peine à monter mes trois étages ; j'avais un battement de cœur qui m'étouffait. J'essayais en vain de rire de ma frayeur. La demande d'André, la promesse que je lui avais faite inconsidérément, ne laissaient pas que de m'agiter. Je me repentais d'avoir donné ce rendez-vous au dehors et non chez moi... Puis, quand je considérais ma misérable petite chambre, où tout révélait la propreté, le dénûment, mon amour-propre humilié excusait ce que j'appelais une imprudence.

Plus je réfléchissais, moins je comprenais qu'André se fût ainsi adressé à moi... J'ignorais quelles seraient les questions qu'il me poserait ; cependant, je me promis d'être sobre de paroles et de ne pas aggraver, par un bavardage féminin et des détails inutiles, la sourde irritation que j'avais devinée sous les formes polies du jeune ouvrier.

La journée du lendemain me parut interminable. On ferma de bonne heure. Il y avait une fête de je ne sais quelle confrérie. J'entrai à Saint-Jean pour attendre l'heure indiquée. Ce que j'éprouvais était singulier ; un rendez-vous d'amour ne m'eût certes pas plus émue, plus bouleversée... On prêchait à la chapelle de la Vierge ; je ne compris rien, et même je n'aurais pu dire si le prédicateur était vieux ou jeune. Toutes mes pensées couraient au-devant de l'entrevue que j'allais avoir. A chaque fois que l'horloge sonnait, il me semblait que les coups frappaient sur ma poitrine et la faisaient bondir... Enfin, le quart avant huit heures m'annonça que je devais quitter l'église.

Mon émotion était excessive, inconcevable ; j'en étais vraiment honteuse, mais je ne pouvais ni l'amoindrir, ni la réprimer.

Au bout de la rue Saint-Benoît, je rencontrai André. J'étais essoufflée, cependant j'avais marché posément.

— Que vous êtes bonne d'être venue, mademoiselle; nul ne veut répondre à mes questions, et dans les chagrins, il n'y a rien de pire que l'incertitude...

— Je le sais, répondis-je.

— Si mademoiselle daignait accepter mon bras, reprit l'ouvrier, nous causerions en marchant... il fait froid et deux promeneurs n'attirent pas les regards indiscrets.

Une bise aigre et piquante nous soufflait effectivement au visage; il faisait une de ces venteuses soirées de mars, préludes de giboulées et de tempêtes.

Il me répugnait de prendre le bras d'André, non à cause de sa condition, extérieurement semblable à la mienne, mais parce que depuis l'époque où j'avais appuyé une dernière fois mon bras sur celui de mon pauvre père, je n'avais accepté le bras d'aucun homme; je dirai même qu'à l'exception de mes confesseurs, je n'avais jamais eu l'occasion d'un tête-à-tête aussi intime.

Je me hasardai pourtant à prendre timidement le bras que l'ouvrier m'offrait avec une timidité non moins grande que la mienne.

Il dirigea notre promenade le long des murs du Jardin des Ormeaux. Il garda quelque temps le silence; je me taisais aussi. Enfin, il se décida à parler.

— Vous étiez l'amie d'Annette? me dit-il avec une sorte de frémissement. Qu'est-elle devenue, le savez-vous?

— Elle est partie pour Paris, dis-je; elle ne supportait pas l'idée de sa honte et de votre retour.

— Pauvre fille!... est-il donc vrai que ses misérables parents aient été les complices, peut-être les instigateurs de sa perte?

— Ce sont de véritables calomnies, répondis-je, et je puis même vous affirmer que la pauvre Annette, si coupable que vous la supposiez, n'était pas dégradée et qu'elle avait conservé pour vous un attachement qui faisait son supplice.

— Et elle est partie, la malheureuse!... reprit André avec une expression navrante, partie seule pour Paris... Dans quels abîmes, dans quelles fanges va-t-elle rouler maintenant!... cette enfant! Si vous saviez, mademoiselle, combien je l'aimais!... C'était une adorable fleur éclose au sein d'une misère sans nom ; elle vivait là, dans l'ignoble réduit que vous avez visité, et cependant elle se conservait fraîche, proprette, rieuse... et si dévouée à sa malheureuse famille... C'est ce dévouement qui l'a perdue... Oh! je le savais bien quand je suis parti moi-même, oui, je savais que quelque bourgeois oisif et dépravé ne tarderait pas à convoiter cette douce créature... Vous m'avez dit qu'elle se souvenait de moi...

— Monsieur André, avant de vous voir, je vous connaissais déjà... son bonheur et sa tristesse, c'était de parler de vous.

— Que vous a raconté la mère hier?... car vous avez causé d'elle; l'enfant me l'a dit.

— La mère n'est pas plus instruite que moi. Annette a disparu sans faire d'adieux à personne... Madame Raison attend une lettre; dès que j'aurai des nouvelles, je vous promets de vous les transmettre en vous écrivant un mot.

— Comment vous exprimerai-je ma reconnaissance, mademoiselle? répondit André d'une voix émue; vous seule êtes assez indulgente pour avoir pitié de cette enfant, vous seule avez assez de cœur pour apprécier la douleur que j'éprouve. Cette douleur, j'ose à peine l'exprimer, je ne rencontre qu'indignation ou moquerie, lorsque je laisse voir que je regrette Annette...

Le pauvre André, ne doutant pas de ma sympathie, s'épancha sans réserve, comme l'avait fait autrefois sa petite amie.

Notre promenade dura longtemps. Le vent qui soufflait par rafales nous rapprochait involontairement l'un de l'autre. Ce n'était pas sans un certain plaisir que je me sentais soutenue par le bras robuste de ce bel ouvrier. J'écoutais avec un intérêt non déguisé l'histoire de cet amour vulgaire en apparence et cependant si profond, si naïf, si tendre, que trois ans de la vie de soldat n'avaient pu l'effacer. André parlait bien, avec une facilité parfois élégante. — L'attendrissement me gagnait quand je voyais qu'il s'attendrissait lui-même...

... Comme il l'aime encore ! pensais-je. Pauvre Annette, quel cœur elle a fataement brisé !

Je rentrai chez moi assez tard. André m'avait reconduite jusqu'à l'entrée de la rue des Deux-Portes.

— Est-ce que je ne reverrai plus mademoiselle ? me dit-il, au moment de nous séparer.

— Monsieur André, je vous écrirai.

Il me salua aussi respectueusement que la première fois ; il fit le mouvement de me tendre la main, je n'avançai pas la mienne ; alors il se retira sans ajouter un seul mot.

Renfermée dans ma petite chambre solitaire, je me sentis oppressée d'une tristesse inaccoutumée. — Ce n'est jamais impunément que l'on se met en contact avec un foyer incandescent... Les livres de dévotion sont dans le vrai lorsqu'ils vous disent : Fuyez le danger si vous ne voulez pas périr.

La femme, même celle qui a brisé avec la jeunesse, avec la coquetterie, si elle est destinée à vivre seule, ne saurait trop veiller sur elle-même. L'histoire des amours d'André me remua plus profondément que tous les témoignages d'affection que j'avais reçus personnellement de M. Emile Fouchard.

Le dimanche suivant je retournai au faubourg de la Croix-Blanche. Madame Raison avait reçu une lettre de sa fille ; celle-ci lui disait qu'elle s'était procuré de l'ouvrage en arrivant, et pour preuve elle lui envoyait dix francs. Cette lettre était courte, empreinte d'une vague tristesse. Annette ne demandait pas de ré-

ponse et ne donnait pas son adresse. Le père Raison, accablé, pleurait dans un coin; c'est à peine si je pus entrevoir son visage. C'était un homme de petite taille; il me parut qu'il avait une douce physionomie; Annette devait lui ressembler.

J'écrivis au jeune maréchal dès le soir ; je savais par moi-même ce que c'était que l'attente fiévreuse... Ma lettre ne dut pas le satisfaire ; il ne me répondit pas, et je compris que je n'en entendrais plus parler.

CHAPITRE VI

Les lectures de mademoiselle Rosalie. — Le Père Roulot. — Ses familiarités. — Un *Te Deum* anti-épiscopal. — La résurrection du tiers-ordre. — Guerre entre la robe noire et l'habit violet. — Le miracle avorté. — La bibliothèque du catéchisme de persévérance. — Un nouveau procédé de conversion exclu jusqu'à présent de la *Vie des Saints*. — La chambre vide.

Les incidents que je viens de raconter avaient produit sur mon imagination un effet tel, que j'avais presque oublié la réalité ; mais je ne tardai pas à me retrouver en face d'elle, c'est-à-dire ouvrière à la journée comme devant.

Mes heures d'agitation personnelle ne m'avaient pas empêchée d'entrevoir chez mes patronnes un secret ennui, qui se traduisait par une négligence excessive, ou par des accès de mauvaise humeur. Tout était mystère dans ce petit centre dévot. Comme au couvent, on y parlait à voix basse ; on se faisait des signes particuliers, des gestes bizarres, inexplicables. Il y avait des sorties et des rentrées d'une solennelle cachotterie... La moitié des ouvrières environ paraissait initiée à ces petits tripotages ; les autres, telles que moi, regardaient sans comprendre, peut-être même sans chercher à comprendre.

J'étais casée là depuis un mois environ et j'entendais tous les jours parler du père Roulot, mais je ne l'avais pas encore vu. Les affidées prononçaient son nom avec un air de componction imbécile ; les profanes riaient sous cape ou haussaient les épaules *discrètement*, car dans cette maison tout se faisait ainsi, voire même les médisances et les calomnies.

Nous étions en plein carême, la besogne s'était un peu ralentie. Mademoiselle Rosalie nous gratifiait chaque après-midi d'une lecture de piété. Elle avait fait choix d'un livre drôlatique et singulier qui dépassait tout ce que j'avais lu au couvent. Ce livre, intitulé, je crois : *Petites vertus de saint François d'Assise*, semblait fait exprès pour dissiper un atelier de jeunes filles, et pour les porter à rire immodérément de choses pieuses et respectables. On racontait, avec des détails et des commentaires ridicules, les excentricités, je dirais presque les indécences du saint, courant en chemise par les rues de Florence ; on s'extasiait sur les simplicités niaises ou idiotes de ses compagnons, dont l'un, par exemple, faisait le potage en mettant à la marmite une poule avec ses plumes et le reste.

Je ne saurais dire à quoi tendait cette stupide lecture. Mademoiselle Rosalie

aimait à faire rire et à rire elle-même. Satisfaisait-elle son penchant? il faut le croire : hors de là, je ne trouve pas d'explication rationnelle, car imaginer que de pareilles lectures agissaient convenablement sur l'esprit de l'auditoire, il n'y fallait pas compter. Les ouvrières de la confrérie Roulot riaient comme les autres, et l'on eût bien surpris ceux qui percevaient le bruit de l'atelier, en leur disant que la vie d'un saint provoquait cette bruyante hilarité.

Les vies de saints du moyen âge, ces légendes naïves, parfois grotesques, ont pu édifier les masses et surprendre leur crédulité, dans un siècle dominé par une foi brutale mais profonde. Cette époque de simplicité n'était pas sans grandeur; cependant, ceux qui ont rêvé de la ressusciter de nos jours, s'ils ne sont pas des sots ou des hommes de parti, devraient s'apercevoir que le mouvement de recul qu'ils prétendent imprimer aux idées religieuses, loin de raviver la piété et la foi, contribue à l'affaiblissement des principes qu'ils défendent. Le passé est le passé... Les sociétés humaines changent et se transforment, elles ne se répètent jamais. Il est aussi absurde de vouloir ramener un siècle comme le nôtre au moyen âge, que de vouloir replonger l'homme civilisé dans l'état sauvage.

Je faisais ces réflexions à part moi, tandis que mademoiselle Rosalie nous lisait d'une voix lente et nasillarde ce livre, auquel elle semblait attacher plus d'importance qu'au saint Évangile.

Ce fut pendant une de ces lectures que l'abbé Roulot vint faire sa visite à l'atelier. Il prit le volume des mains de la lectrice, et le feuilleta en souriant, puis il lui en donna deux ou trois coups sur les doigts, d'un air de familiarité béate qui ne laissa pas de me surprendre.

Je remarquai que plusieurs ouvrières baissaient le nez sur leur ouvrage, afin de dissimuler une violente envie de rire.

L'extérieur de celui qu'on appelait le Père Roulot (était-il moine? ne l'était-il pas), son extérieur, dis-je, eût suffi à lui seul pour expliquer le mouvement de gaieté ironique que son entrée avait provoqué.

C'était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, de taille moyenne, mal bâti et mal attaché; il n'était ni boiteux ni bossu, et pourtant il semblait être l'un et l'autre. Originaire d'Auvergne, il exagérait le caractère typique de sa race dans ce qu'elle a de laid : le front bas, les yeux bleu sombre, faux et presque méchants ; le visage de forme carrée, la peau brune, huileuse, le nez large, écrasé ; les cheveux noirs, plats et gras, retombant sur le col de la soutane souillée par leur contact.

Quelques propos légers venus jusqu'à moi m'avaient donné une toute autre idée du Père Roulot. Je me figurais un abbé de cour, un galantin en soutane, dans le genre du curé de Saint-Marceaux, et je voyais apparaître un montagnard rustique, dépourvu de recherche et de prétention.

Au premier abord, cette physionomie vulgaire vous laissait sans défiance et n'impliquait pas un soupçon de finesse : mais en regardant, en examinant de plus

près, sous l'épaisse arcade sourcilière, on entrevoyait le pétillement d'un œil plein de ruse et de malice. Le sourire ressemblait d'une façon particulière au sourire équivoque de mademoiselle Lepeautre aînée.

L'abbé Roulot, après avoir tapoté sur les doigts de mademoiselle Rosalie, nous dit quelques mots d'*édification;* il prit le texte de son sermon dans la lecture du jour et nous engagea à méditer, à imiter la simplicité de saint François d'Assise...

Il y avait à mes côtés une jolie petite ouvrière d'une quinzaine d'années, elle me dit tout bas :

— L'imiter !.,. même lorsqu'il courait en chemise !... merci !... C'est donc pour faire comme lui que les grandes dames se déshabillent pour aller au bal...

Elle me montrait la chemise qu'elle finissait : pas de manches, un doigt d'épaule ; — un décollettement à rendre des points à la nudité du saint italien.

L'abbé Roulot interpella directement la jeune rieuse; elle ne répondit rien : alors il vint à elle et, pinçant le bout de son oreille rosé avec ses gros doigts de paysan, il lui dit :

— Répétez ce que vous avez dit.

Elle étala la chemise d'un geste piteux... L'abbé Roulot haussa les épaules en souriant, et la jeune fille dit à demi-voix :

— C'est pour une de vos pénitentes...

Cet incident ayant attiré M. Roulot de mon côté, il me dit en fixant sur moi un regard curieux :

— Vous êtes nouvelle, vous?... Comment vous appelez-vous ?

— Monsieur l'abbé, répondis-je, choquée de ce ton familier, je m'appelle mademoiselle Moret.

— Ah ! très-bien ! très-bien !... Regardez-moi donc un peu.

Il me releva brusquement le menton, par un geste de suprême insolence qui me fit monter le sang au visage.

Je me reculai en me soulevant à demi et, repoussant le contact de cette main grossière, je lui dis :

— Monsieur l'abbé, je vous prie, ne me touchez pas !

— Qu'est-ce ? reprit-il avec l'accent de la colère frémissante et comprimée... que signifient ces simagrées ?

Je me tus. Je n'avais pas été maîtresse d'un premier mouvement ; je vis bien que j'avais commis une grosse sottise. Tout l'atelier avait les yeux sur moi. Le visage épanoui de mademoiselle Rosalie s'était subitement transformé ; son œil pâle flamboyait ; l'indignation contractait sa figure placide. — Le bon Père venait de m'honorer d'une des gracieusetés à son usage ; au lieu d'accueillir avec reconnaissance cette flatteuse distinction, je m'en étais formalisée. — De quels sentiments hostiles étais-je animée pour me conduire de la sorte ?

L'abbé Roulot, un peu confus du succès de sa galanterie, me tourna le dos et reprit son petit sermon à peu près à l'endroit où il l'avait suspendu, pour s'en

venir pincer l'oreille de la gentille adolescente et me chiffonner ensuite le visage. Cela me semblait monstrueux d'entendre la parole de Dieu sortir des lèvres de cet homme, dont toute la personne portait l'empreinte d'une épaisse sensualité.

Il resta plus d'une heure à l'atelier. A chaque instant, il paraissait disposé à quitter la place... il allait jusqu'à la porte, puis il revenait et se remettait à causer, entassant et confondant, dans le plus étrange des salmigondis, des bouffonneries vulgaires et des conseils de spiritualité à la hauteur de sa *noble* intelligence.

Pendant tout ce temps, il ne cessa d'arrêter sur moi un regard d'une fixité acharnée : peut-être essayait-il de m'asservir, de me fasciner. Il me dégoûtait, et c'était tout,

Quant à mademoiselle Rosalie, la Philothée de ce singulier François de Sales, elle écoutait, elle souriait, elle approuvait. Dieu, descendant du tabernacle, n'eût pas plus impressionné la pauvre fille.

Les sentiments généraux des autres ouvrières n'étaient pas aussi franchement accusés : se moquaient-elles du Père Roulot ? l'admiraient-elles ? croyaient-elles en lui ?...

Lorsqu'après avoir entr'ouvert et refermé dix fois la porte, il se décida à sortir escorté de son humble satellite, je m'attendais à une explosion de gaieté ; il n'en fut rien. Un silence profond, engendré par la méfiance chez les unes, par une conviction niaise chez les autres, régna dans l'atelier jusqu'au retour de mademoiselle Rosalie.

Cette rentrée fut dramatique au dernier point.

— Mettez-vous toutes à genoux, s'écria la pieuse Roulotte en se montrant sur le seuil remercions Dieu et chantons le *Te Deum*, notre père est sauvé !...

La plupart des ouvrières se levèrent avec empressement, quelques-unes hésitaient tout en suivant l'exemple de leurs compagnes... Enfin, tout le monde étant à peu près agenouillé, mademoiselle Rosalie nasilla le *Sub Tuum*, puis elle entonna d'une voix terrible un *Te Deum* à casser les vitres. — Les congréganistes soutinrent le chant et continuèrent jusqu'au bout l'hymne triomphal.

J'étais probablement la seule à ignorer le motif de cette scène tragi-comique, aussi étais-je plongée dans un étonnement naïf, ne sachant à quoi attribuer l'étrange démonstration qui s'accomplissait sous mes yeux. Malgré mon extrême réserve, je ne pus m'empêcher de demander tout bas à ma voisine de quoi il s'agissait.

— Comment, me dit-elle, est-ce que vous n'êtes pas une sœur ?,..

— Une sœur !... répétais-je craintive et rougissante; mais non... Je ne sais ce que vous voulez dire...

— Ah ! reprit-elle, c'est que je croyais que vous étiez d'*avec* ces demoiselles ; c'est singulier qu'à votre âge vous soyez entrée à l'atelier sans faire partie de la confrérie, car...

Un coup d'œil de mademoiselle Rosalie interrompit notre colloque, et la jeune



Juliette, sortie la première, m'attendait auprès du magasin. (Page 105.)

fille resta sur sa phrase inachevée. Mais lorsque la maîtresse recommença ses promenades habituelles, Juliette, — tel était le nom de l'ouvrière à l'oreille pincée, Juliette, dis-je, me glissa ces mots :

— Partons ensemble ce soir, je vous conterai tout ce que je sais.

L'influence douloureuse du passé, la vie assez misérable que je menais actuellement, avaient émoussé en moi nombre de sentiments humains; je n'étais ni

curieuse, ni empressée; cependant, je ne fus pas fâchée de voir la journée se terminer. Du reste, on nous congédia de bonne heure; mademoiselle Rosalie, dans son allégresse, avait tant de fois visité la salle à manger que le soir venant, elle ne savait plus guère, ni ce qu'elle disait, ni ce qu'elle faisait. Son visage était cramoisi, sa démarche hasardée, chancelante, enfin, elle avait ce qu'on appelait, par euphémisme, ses étourdissements.

Juliette, sortie la première, m'attendait auprès du magasin; elle passa familièrement son bras sur le mien, et elle me dit : Est-ce bien vrai que vous ne savez pas pourquoi on a chanté le *Te Deum*?...

— Je vous jure que non.

— Alors les querelles du Père Roulot et de Monseigneur vous sont inconnues?

— Certainement, dis-je, je n'en ai jamais entendu parler.

— C'est qu'il paraît, reprit Juliette, que Monseigneur voulait fermer l'espèce de couvent dont mademoiselle Jeanne est supérieure et le Père Roulot fondateur.

— Et qu'est-ce donc que ce couvent?

— Je ne saurais vous dire au juste, c'est un ordre accommodé tout exprès pour les personnes qui veulent être sœurs, et vivre malgré cela parmi le monde.

— Et vous n'êtes pas de cet ordre, Juliette?...

— Oh! que non, je suis trop jeune... il y a d'ailleurs un secret là-dedans, on n'aurait pas confiance en moi.

— Mais, repris-je, pourquoi donc Monseigneur prétendait-il interdire le couvent de ce respectable abbé?...

— Respectable, dit en riant Juliette, est-ce pour plaisanter que vous l'appelez ainsi?... Le fait est qu'il aime un peu à *batifoler;* j'ai bien vu que cela vous ennuyait, lorsqu'il vous a pris le menton; mais que voulez-vous? c'est sa manière à lui; on s'en moque par derrière; seulement ces demoiselles ne badinent pas sur l'article, prenez-y garde.

— Je tâcherai d'être moins revêche une autre fois; mais j'en reviens à ma question : Monseigneur voulait donc supprimer sa communauté?

— On l'a dit, et voici ce que l'on connaît de ces querelles.

Le Père Roulot, après avoir fait construire une chapelle, s'entêtait à défendre l'entrée de cette chapelle aux personnes du dehors. Monseigneur exigeait qu'elle fût ouverte pendant les offices; de plus, il voulait prendre connaissance de certains règlements, de certains usages mystérieux...

La guerre a duré deux ans. L'abbé Roulot a dû céder sur un point, sur l'ouverture de la chapelle. Mais il arrive de Rome et il vient de gagner sur l'autre. Le pape l'a autorisé à conserver la direction de ses filles spirituelles, sans être obligé de se soumettre aux exigences de son évêque. Vous pensez si c'est une joie pour mesdemoiselles Lepeautre; l'œuvre du Père Roulot est quasi la leur. Ce sont ses deux premières affiliées.

— Comment nomme-t-on cette affiliation? demandai-je à Juliette.

— Dame, c'est la communauté du Père Roulot... et les sœurs, on les appelle *Roulottes* un peu par dérision. J'ai entendu dire à des camarades que c'était une ancienne confrérie, restaurée par le Père Roulot, et qu'il n'avait rien inventé... Je n'en sais pas plus long : si vous tenez à être mieux renseignée, adressez-vous aux sœurs. Qui vous empêcherait, par exemple, de leur faire croire que vous voulez prendre le cordon? Cela les disposerait à babiller avec vous.

Cette petite Juliette n'était pas trop sotte en vérité, et son idée me parut d'une habileté au-dessus de son âge. Je n'avais ni l'intention, ni le besoin d'en profiter; ces deux mots, *le cordon*, m'avaient éclairée suffisamment. La confrérie du digne abbé devait être une résurrection plus ou moins sérieuse du tiers-ordre du Carmel.

Je reconnaissais l'esprit monacal dans cette lutte insolente contre l'épiscopat, et je ne doutais pas que la sœur Jeanne Lepeautre ne fût animée envers monseigneur l'évêque de M*** des mêmes sentiments de respect et de déférence que j'avais pu constater jadis chez madame de Boys-Crespin, vis-à-vis du premier pasteur de son diocèse.

Nous fûmes pendant plusieurs jours privées de la présence de mademoiselle Lepeautre aînée. L'émotion, disait-on, l'avait rendue malade; d'autres prétendaient que par suite d'un vœu elle était en voyage.

Pendant son absence, l'atelier fut en pleine déroute. Les *étourdissements* de mademoiselle Rosalie la tenaient dès avant midi. L'abbé Roulot venait tous les jours et, comme si c'eût été une espèce de gageure ou une bravade, il s'occupait presque exclusivement de moi. Il s'arrêtait à ma place, il me poursuivait de questions bêtes et fatigantes. Un jour, il resta pendant une demi-heure penché sur le dos de ma chaise, et si près de mon cou que je sentais la chaleur de son haleine. J'étais révoltée de ces inqualifiables hardiesses. Jusqu'alors, je n'avais rien vu de semblable. Il est hors de doute qu'il avait dû se produire plus d'un fait répréhensible dans les maisons religieuses où j'avais vécu; mais ces faiblesses étaient soigneusement dissimulées, et rien de vraiment scandaleux n'apparaissait à l'extérieur.

Le Père Roulot, lui, semblait prendre à tâche de froisser les idées reçues; il affectait un sans-gêne, un abandon cavalier dans ses rapports avec nous, qui n'eussent pas même été convenables de la part d'un laïque.

Je me tenais à quatre pour ne pas renouveler la scène du premier jour, et j'avais du mérite, car on eût dit que ce prêtre inconséquent (n'était-il que cela?) devinait le mépris qu'il m'inspirait et qu'il avait le dessein de me pousser à bout. Heureusement la sœur Jeanne, rétablie ou revenue de ses pieux exercices, reparut à l'horizon. Son retour mit un terme aux visites trop fréquentes du supérieur, et modéra la fougue de ses démonstrations fort peu cléricales.

Que pouvait être un ordre mystérieux et mystique dirigé par un pareil personnage? En général, le clergé, Monseigneur de M... en tête, n'avait qu'une sympathie

médiocre pour une œuvre fondée en dehors des lois, et de la surveillance de l'*Ordinaire*, vivant systématiquement dans l'ombre, et n'admettant pas d'autre confesseur sérieux que le directeur. Quant à l'opinion du monde, elle était encore plus défavorable au Père Roulot que celle de ses supérieurs. A l'exception des personnes pieusement imbéciles, il y avait un *tolle* presque unanime contre cette franc-maçonnerie de cotillons, qui devenait pour les affiliées une source de mensonges et de menues intrigues, qui exaspérait leur orgueil, et les rendait le plus souvent impropres aux devoirs imposés par leur condition sociale.

Le supérieur du tiers-ordre avait une déplorable réputation ; son entourage, son mauvais genre, ses résistances lorsque l'évêque avait voulu pénétrer les pratiques extraordinaires qu'on lui attribuait, tout expliquait, s'il ne les justifiait pas, les histoires inconvenantes, tant fantasques que comiques, dont il était journellement le héros.

Mais ces imputations, ces attaques ne nuisaient nullement à la prospérité de la confrérie. Le mystère, la curiosité provoquée et non satisfaite, avait une force d'attraction irrésistible sur une certaine classe de pauvres filles, qui rencontraient là un dérivatif à la tristesse, à l'ennui d'une existence sans idéal et sans but. Et puis, cette œuvre, où le vulgaire n'entrevoyait qu'une tentative isolée, se rattachait par des fibres inconnues au grand *Tout* qui presse, qui enlace de ses forts et puissants rameaux la société moderne, sous prétexte de la réformer et de la convertir.

Vers la Fête-Dieu ou la Pentecôte, je ne me rappelle plus bien l'époque, il y eut une série de prises d'habit et de profession. C'était la première fois que ces cérémonies devaient avoir lieu en public, au grand dépit de toute la sequelle... Grâce à cette publicité, il devenait impossible de cacher aux parents, aux maîtres, aux patrons, l'affiliation mystérieuse de leurs enfants et de leurs subordonnés, ce qui enlevait à l'association plus des trois quarts de son mérite.

Le Père Roulot, avec sa finesse auvergnate, employa un nouveau subterfuge, pour éluder ce qu'il appelait la tyrannie de l'habit violet. Les jours qui précédèrent la fête, il fit circuler le bruit que l'on disait la messe à six heures et demie, suivie d'un sermon et des prises de voile annoncées ; mais à six heures tout était fini, au grand désappointement d'un auditoire assez nombreux accouru de tous les quartiers de la ville.

A l'atelier, mademoiselle Rosalie prit la peine de nous expliquer ce qu'elle appelait un malentendu, elle nous dit que le prédicateur de la retraite avait reçu fort tard, la veille, une dépêche de son supérieur, et qu'il avait dû partir par le train de six heures du matin, donc, on avait été contraint d'avancer les offices. — C'était assez plausible, mais ce n'était pas vrai. Tout en n'osant contester l'assertion de la maîtresse, je surpris sur plus d'une physionomie l'expression du doute et de la raillerie.

Tous ces faits, bien que d'une extrême puérilité, méritent cependaet d'être re-

latés. Ils édifient sur la soumission personnelle de ceux qui ne cessent de prêcher l'obéissance à l'Eglise, représentée par eux-mêmes. Hors de là, ne lui parlez pas d'abnégation, ni de déférence aux ordres de leurs supérieurs à eux. L'orgueil, ce péché des démons et des moines, se dresse au moindre choc; quand cet orgueil ne procède pas par la violence, il résiste par la ruse, il méconnaît les injonctions les plus formelles, il passe à côté des questions, ou il les embrouille méchamment.

Les évêques d'aujourd'hui semblent marcher à peu près d'accord avec ces milices noires, grises, blanches, etc... Il n'en est pas moins réel et positif qu'entre ces deux pouvoirs également despotes, des luttes intimes, profondes, acharnées, se produisent fréquemment... mais derrière le rideau.

Le couvent menacé par le pouvoir épiscopal invoque la protection du César de Rome, il se couvre de son image vénérée et s'abrite à la façon de l'esclave dont nous parle M. Louis Veuillot (1). — Alors, ce prélat désarmé incline la tête, car l'appel à Rome est presque toujours favorable aux âmes damnées de l'ultramontanisme.

Donc, le Père Roulot satisfait, ou à peu près, de son triomphe, puisqu'il l'emportait sur un point et parvenait à se jouer de l'autre, s'appliqua plus sérieusement que jamais à donner de l'extension à sa confrérie. Les zélées firent de la propagande ; on recruta des fidèles un peu partout, des domestiques particulièrement, parce que, plutôt que les ouvrières, elles possédaient parfois un petit pécule.

Il y avait dans ces intrigues un cachet de bassesse que je ne saurais rendre... Cette bassesse ne tenait pas essentiellement à la condition des enrôlées, mais à leur ignorance, à la bonne foi surprise (ou leur promettait des choses irréalisables), enfin, à la médiocrité des sommes soustraites à ces pauvres filles et surtout aux travaux pénibles, aux dures privations que représentait ce misérable capital.

J'avais rencontré par hasard chez mademoiselle Prémartin une vieille blanchisseuse de fin, victime d'une de ces mesquines spoliations. La conversation se porta naturellement sur les mésaventures de cette pauvre créature: c'était à la fois digne de pitié et renouvelé des anciennes farces des tréteaux.

Cette blanchisseuse avait eu une sœur infirme qu'elle avait soignée pendant des années. Malgré leur apparente misère, le Père Roulot avait flairé là quelques centaines de francs; il enrôla les deux ouvrières, puis il leur confia la porte de son couvent. Elles étaient logées gratuitement, et plus d'une bonne âme admirait la charité du bon Père, se chargeant de deux malheureuses qui devaient tôt ou tard finir par l'hôpital...

Mais l'abbé avait son projet en tête et il n'était pas tout à fait aussi généreux qu'on le supposait.

D'abord il avait cru à la naïve simplicité de ses portières, à leur dévouement sans bornes, et peut-être même à leur complète cécité; car chez le Père Roulot il

(1) *Odeurs de Paris.*

se passait nombre de petites choses extra-canoniques... Ainsi lorsque des jeunes adeptes, soit de la campagne, soit des petites villes du département, arrivaient au couvent pour faire une retraite ou pour consulter le directeur, celui-ci, dans un transport de zèle tendre, se livrait à des politesses qui dépassaient la poignée de main reçue... Muettes et confuses, les sœurs portières se regardaient alors, n'osant trop se communiquer leurs pensées et leurs impressions. Peut-être un vague sentiment de jalousie n'était-il pas étranger à leur profonde surprise ; elles qui n'étaient plus jeunes, elles qui ne recevaient du Père spirituel que des bourrades mal gracieuses.

D'autres motifs vinrent aigrir ce ferment de division. Tandis que la sœur valide était obligée de se lever de bonne heure et de porter le chocolat ou le café des favorites en retraite, qui le recevaient souvent au lit, le Père asservissait ses malheureuses portières à un jeûne moyen âge, hors de leurs forces et même hors de leur bonne volonté, et elles n'étaient pas suffisamment fanatisées pour se livrer de plein cœur à ces excentricités. Un peu gourmandes probablement, elles appréciaient sévèrement le penchant à la gourmandise de leur supérieur. Bien qu'il demeurât en ville, il dînait fréquemment à sa maison. Rien n'était assaisonné à son goût... il était plus difficile à servir qu'un mondain recherché. Au cœur de l'été, il avait le triste courage d'envoyer la pauvre ouvrière toute baignée de sueur chercher du vin frais, au plus profond d'une cave glaciale. A chaque instant du jour, le P. Roulot prenait soit un petit gâteau, soit un verre de liqueur. Les deux portières étaient réduites au supplice de Tantale.

Une circonstance ou plutôt un scandale inouï mit fin à cette situation singulière. Le Père Roulot, surexcité par la lecture des miracles enregistrés quotidiennement par certains journaux, se proposa d'avoir son miracle à lui ; il jugea que ce serait d'un bon effet au moment où Monseigneur commençait à le persécuter, c'est-à-dire à le surveiller...

Il avait sous la main un sujet précieux qu'il mijotait depuis longtemps, c'était la portière infirme ; peut-être même l'état extraordinaire de cette personne n'était-il pas étranger à la générosité du prêtre. A partir du moment où il l'avait dirigée, il n'avait cessé de travailler son pauvre cerveau fatigué par des lectures exaltées et par des exhortations violentes, passionnées ; mais la nature résistait. Cette ouvrière bête, ignorante, avait un fond de droiture instinctive ; elle sentait, sans se l'expliquer, qu'on la traitait en machine, qu'elle était un instrument plutôt qu'une âme saintement conduite, et qu'on espérait exploiter sa maladie, comme on avait fait disparaître leurs petites économies. Cependant l'entêtement brutal, la persévérance sauvage du directeur avaient fini par dompter la rébellion de la matière à miracles.

Pour débuter dans ce que j'appellerai sa farce scandaleuse, l'abbé Roulot avait commencé par répandre, de droite et de gauche, la nouvelle d'une grave recrudescence dans l'état de la pieuse malade. Il l'avait, à diverses reprises, recom-

mandée à la chapelle ; une communion avait eu lieu à son intention. Pendant ce temps, l'infirme, clouée sur son fauteuil, essayait de faire, sans le secours de sa sœur, quelques pas chancelants au travers de la chambre. Le Père Roulot dirigeait avec ardeur les répétitions ; il était devenu tendre, gracieux, caressant, onctueux avec les pauvres filles sur lesquelles il passait volontiers ses colères monastiques ; sa présence, ses encouragements avaient fini par agir puissamment sur l'imagination d'une femme hystérique ; elle parvint peu à peu à faire le tour de l'appartement.

Le jour du miracle fut arrêté et fixé au dimanche des Rameaux : la neuvaine finissait ce même jour.

Mademoiselle Catherine devait conduire sa sœur à la sainte table, et cette dernière, après la communion, se lèverait et regagnerait seule son prie-Dieu. Le Père Roulot ne pouvant songer à persuader les deux sœurs de l'intervention divine, dans un fait si grossièrement manipulé, toucha une autre corde ; il mit en avant l'exaltation de la religion, la gloire de Dieu et surtout la confusion qui allait fondre sur le corps des impies.

Mademoiselle Catherine et sa sœur passèrent en prières la nuit du samedi, et l'abbé, soupçonnant et devinant de secrètes hésitations et de justes scrupules, resta près d'elles, priant et les surveillant.

Enfin le grand jour parut. La communauté prévenue était réunie au grand complet. La chapelle était pleine, et cette fois-ci le Père Roulot, loin d'écarter les profanes, eût voulu reculer les murs, trop étroits à son gré. Lorsqu'il monta à l'autel, sa figure était radieuse, on eût dit un vainqueur prêt à cueillir des lauriers conquis à la pointe de sa glorieuse épée. Cependant un observateur, s'attachant au jeu des muscles, eût démêlé quelque chose d'inquiet, d'anxieux, faisant ombre sur le masque triomphant.

La messe fut courte, l'instant fatal approchait... Le prêtre, en se tournant et présentant l'hostie sainte à l'adoration du peuple, jeta un regard profond du côté de ses pénitentes, j'allais dire ses complices... Celles-ci se levèrent. Mademoiselle Julie, la malade, s'appuyait plus que de coutume sur sa sœur, elle se laissait presque porter. — Après la communion, elle resta quelques minutes agenouillée le long de la balustrade et comme plongée dans une mystérieuse extase, puis elle se leva et, repoussant l'assistance de sa compagne, elle marcha sans appui jusqu'à sa place.

Un murmure d'émotion courut parmi la foule et dut apprendre au supérieur, qui n'osait se retourner, que son entreprise avait réussi. Saisi d'un pieux transport, il dépouilla rapidement ses ornements sacerdotaux et, montant en chaire, il prononça une allocution si follement exagérée que l'oraison funèbre de Gicquel, le zouave pontifical mort si bravement... qu'il n'avait même pas été blessé... que, dis-je, l'oraison funèbre à panégyrique si pompeusement prononcée par monseigneur de Poitiers, serait seule digne de lui être opposée et comparée.

Les sœurs du tiers-ordre fondaient en larmes. — Mademoiselle Rosalie Lepeautre eut une attaque de nerfs. Après quoi et conformément au programme, la *miraculée* descendit la nef sous le feu de cent regards curieux hébétés ; elle marchait encore, galvanisée par la volonté impérieuse du Père ; mais, se soutenant à peine, elle faillit tomber au seuil de la grande porte ; il fallut la prendre sous les bras pour monter l'escalier ; on n'en cria pas moins au miracle.

Ces pauvres insensées rendues à elles-mêmes furent prises d'un mortel effroi ; le remords, comme un flot amer, envahit tout à coup leurs âmes timorées. L'infirme s'était évanouie ; mademoiselle Catherine la mit à grand'peine sur son lit, et, entendant dans l'escalier un bourdonnement de foule, elle poussa instinctivement le verrou.

C'était en effet le digne pasteur, suivi de ses chères brebis, qui venait rendre visite à l'heureuse malade et la féliciter de sa miraculeuse guérison.

Ici commença une scène non prévue dans le drame. Le matin, M. l'abbé, avant de quitter les deux ouvrières, avait fait arranger la chambre à sa guise. Il avait notamment fait disposer le fauteuil de mademoiselle Julie, le dos tourné à la fenêtre pour dissimuler sa pâleur, si pâleur il y avait... Il était bien entendu qu'elle recevrait la visite de la communauté, le tout pour la plus parfaite *édification*, un mot immense, et qui, comme le caoutchouc, s'étend indéfiniment.

Or, l'édification reçut un épouvantable soufflet. Les portières du couvent s'obstinèrent à rester enfermées, et rien au monde ne put les déterminer à ouvrir leur porte. En vain l'abbé Roulot parla au nom de la sainte obéissance ; en vain il ordonna, bouscula, tempêta, rien ne répondit. Un moment il eut envie de jeter bas la porte ; mais une lueur de raison éclaira sa colère ; il pensa qu'une soixantaine de témoins étaient de trop, et que cet acte d'emportement devait s'accomplir en petit comité. Ne voulant cependant pas se tenir pour battu devant ses filles spirituelles, il les invita à se retirer, tout en rejetant sur la profonde humilité de ces demoiselles la retraite intempestive qu'elles s'étaient imposée.

L'abbé Roulot, furibond, resta seul avec les sœurs Lepeautre, l'une supérieure, l'autre secrétaire de l'ordre, et une veuve qui remplissait les fonctions d'assistante.

On recommença le siége de la famense porte : mademoiselle Catherine, qui avait vu défiler le gros de la troupe dévote, ouvrit enfin, et, au lieu de répondre aux invectives du prêtre, auquel il ne manquait que le bâton de maître Conrad (1), elle montra sa sœur étendue sur le lit et n'ayant pas encore recouvré connaissance. Le Père Roulot, un peu démonté, ne trouva rien de plus rationnel que de rejeter sur la désobéissance et le manque de foi des deux sœurs le triste dénoûment de cette misérable comédie.

Ce miracle avorté eut des suites fort désagréables pour le supérieur et son

(1) *Vie de sainte Elisabeth*, par le comte de Montalembert.



Les portières du couvent s'obstinèrent à rester enfermées. (Page 112.)

ordre. D'abord on fut obligé, par prudence, si ce n'est par humanité, de garder des ménagements vis-à-vis de ces deux créatures, devenues l'objet d'une sourde exécration : on les eût jetées brutalement à la porte si l'on eût osé : mais elles demandèrent elles-mêmes à se retirer, ce qui simplifia les choses... elles réclamèrent vainement leur argent; c'est à peine si elles purent retirer leur pauvre mobilier intact.

L'évêché s'était ému de son côté et, au lieu d'être édifié, Monseigneur témoigna à l'endroit du miracle une froideur significative. — Il essaya même d'y voir clair; sa perspicacité et sa droiture furent mises en défaut. Il avait délégué un grand vicaire pour instruire cette affaire qui faisait du bruit et du scandale : le grand vicaire interrogea les sœurs portières; mais, bassement dominé par la crainte d'une force occulte et désireux d'arriver à l'épiscopat, l'abbé T... affecta de prendre les vieilles ouvrières pour deux folles, et son rapport fut en tout favorable au Père Roulot.

Du reste, au cours de l'instruction mademoiselle Julie vint à mourir, et l'on enterra avec elle le miracle, les discussions scandaleuses et jusqu'au souvenir de son aventure.

La sœur Catherine, relevée de ses vœux, n'en fut pas moins frappée d'un ostracisme inexplicable. Ces épreuves n'ayant pas éteint le sentiment religieux dans le cœur de cette pauvre fille, elle eut les plus grandes difficultés à rencontrer un confesseur qui consentît à l'absoudre; tous commençaient par lui demander une rétractation de faits vrais, accomplis sous ses yeux, avec son assistance personnelle. — Un vieux prêtre, réputé janséniste ou gallican, fut seul assez hardi, assez indépendant pour passer outre.

J'écoutai sans surprise cette histoire extravagante, c'était bien encore là le monde de mon ancien couvent, mais un monde réduit aux plus humiliantes proportions. Chez les sœurs de *** la forme digne, élevée, dérobait du moins aux regards vulgaires les petitesses obscures... Entre les mains du prêtre auvergnat, la religion chrétienne, cette œuvre si grande, si sainte, si noble, si magistrale, s'amoindrissait jusqu'aux jongleries d'un charlatanisme honteux.

Entre cette confrérie et le bal du Cœur-Volant n'y aurait-il donc pas un sage milieu favorable au développement des bons instincts, à la probité des jeunes ouvrières!... quoi rien!... rien!... entre le dévergondage effréné et le bigotisme étroit et stupide?

Et si quelque esprit généreux, libre des préjugés de la routine, ose tenter un essai en dehors des influences sacerdotales, une opposition insensée part soudain des sommets les plus élevés du clergé; cette opposition blâme, condamne et s'efforce d'annihiler tout bien qui ne sort pas de ses officines.

Un professeur jeune, célibataire, enseignant publiquement des jeunes filles, est-il un danger plus redoutable qu'un Père Roulot les confessant à huis clos?...

Mais passons sur ces réflexions qui sont d'un ordre trop élevé pour être traitées par une plume aussi infime que la mienne. — Revenons à mes douloureux souvenirs; racontons... ne discutons pas.

L'été se passa pour moi sans aucun incident notable. Le Père Roulot et les demoiselles Lepeautre paraissaient m'avoir oubliée. Je faisais ma journée sans desserrer les dents et ne m'occupant de personne; je pensais que personne ne s'occupait de moi.

Mademoiselle Rosalie m'avait donné, dès les premiers jours de mon entrée chez elle, une carte de faveur pour la bibliothèque d'un catéchisme de persévérance : cette attention me fit plaisir.

La bibliothèque était tenue et dirigée par deux demoiselles de trente à trente-cinq ans et par un jeune vicaire de la cathédrale. Ce trio, d'une légèreté non moins justiciable que le mauvais genre du supérieur du tiers ordre, se livrait, pendant la distribution des ouvrages, à des conversations niaises, à des plaisanteries libres de propos. Passer à leur contrôle était un véritable supplice.

Je ne sais à quoi tient le laisser-aller qu'on remarque aujourd'hui dans le monde dévot. Est-ce à l'esprit du siècle qu'il faut s'en prendre ? Est-ce à la couleur ultramontaine affichée par notre clergé, qu'il faut attribuer cette désinvolture de *monsignori* ?

Les livres de la bibliothèque n'étaient pas nombreux. Je tombai plusieurs fois sur des productions révoltantes de bêtise grossière, sur des livres imbéciles que les évêques ne devraient jamais revêtir de leur approbation, pas plus au point de vue du bon goût qu'à celui des vrais intérêts de la religion. Naturellement, tous étaient revêtus de l'approbation de la *Commission*, dite du *Colportage*, séant au ministère de l'intérieur.

L'un de ces livres était un chef-d'œuvre du style grotesque ; les faits ne rachetaient pas la forme. Le maître d'école laïque *Ferdus*, ivre-mort chaque matin, faisait les frais de ce livre édifiant, destiné à la jeunesse. Je lus aussi quelques ouvrages du père ou compère, — comme on voudra, — Louis Veuillot; mais c'étaient les œuvres imparfaites de ses débuts. — L'histoire d'un curé de village (petite philosophie) ne s'élevait guère au-dessus des vulgarités du professeur de belles-lettres. Cependant un cachet vigoureux exceptionnel, quelque chose de haineux, de provoquant, répondant en sens contraire à mes propres idées, me faisait rechercher ces lectures.

L'abbé C... venait, du reste, d'épurer la bibliothèque. Il en avait retranché et Chateaubriand et Lamartine, les Fiancés de Manzoni (1), etc., etc. Je demandai une histoire de France : on me dit qu'il n'y en avait plus. On les avait mises au rebut, elles étaient toutes jansénistes ; on en attendait qui seraient conçues dans un meilleur esprit.

Tandis que je m'endormais dans une fausse sécurité, j'étais, sans le soupçonner le moins du monde, l'objet d'investigations persévérantes ; un espionnage organisé s'attachait à toutes mes démarches. Quand bien même certaines personnes n'auraient pas reçu des instructions mystérieuses à mon égard, je devais payer tôt ou tard le geste de mépris qui avait accueilli l'impertinente familiarité de M. le supérieur.

(1) Faiblesse de curé; il mettait dans tout son relief l'imperfection du mariage religieux tenant lieu de contrat civil. On ne s'avise jamais de tout.

L'avant-veille de la Toussaint, on me fit appeler au milieu du jour; je me levai sans défiance, croyant qu'il s'agissait de couper quelque chose, ou d'aller donner un coup de main pour la vente; mais on me fit entrer dans la salle à manger. Le Père Roulot était là, établi au fond d'une bonne bergère, ayant devant lui un plateau surchargé de pâtisseries et de petites fioles aux couleurs vermeilles. Mademoiselle Jeanne entra derrière moi et referma la porte. Cet appareil mystérieux, la présence de l'abbé, m'émotionnèrent un peu; je pris pourtant sur moi de rester calme. Résolue à braver l'ouragan, j'affectai un air impassible et dégagé.

L'abbé Roulot me regardait avec ses vilains yeux troubles et faux; il avait l'air de se moquer de moi, ou mieux encore de me dire :

— Eh! la belle dédaigneuse, nous vous tenons enfin...................

Ce fut mademoiselle Jeanne qui prit la parole :

— Mademoiselle Elisa, me dit-elle assez sèchement, je désirerais connaître votre confesseur, et savoir si vous comptez vous approcher de la sainte table après-demain.

— Mademoiselle, répondis-je sur le même ton, vous ai-je donné quelques motifs de plainte depuis que je travaille chez vous ?...

— Il ne s'agit pas de cela, mais de savoir qui vous êtes, d'où vous venez, comment vous pratiquez vos devoirs religieux?... Voilà six mois que nous vous étudions et nous ne sommes pas beaucoup plus avancés que le premier jour. D'abord vous avez reçu une certaine éducation; comment se fait-il que vous soyez ouvrière?

— Qui vous a dit, mademoiselle, pue je fusse plus instruite que les autres personnes que vous employez?

— Ah! ma chère, dit en ricanant la sœur Jeanne, nous sommes plus rusées que vous... Ces factures, ces lettres de commerce que je vous ai fait écrire... la manière dont vous vous exprimez, votre tournure, votre fier silence, tout trahit en vous une personne déchue; mais pourquoi êtes-vous déchue?...

— Je ne suis pas déchue. Travailler pour vivre n'est pas une déchéance; c'est la condition la plus ordinaire de l'humanité.

Le Père Roulot et mademoiselle Lepeautre se regardèrent.

— Ce qui est ennuyeux, reprit mademoiselle Jeanne, c'est que mademoiselle a surpris la protection de la baronne de Lavenet; je crains de froisser cette excellente dame. Vous savez, mon frère, combien elle est susceptible.

— Alors dit le Père Roulot en s'adressant à moi, la baronne vous connaît... elle a répondu de vous...

Je gardai le silence.

— Est-ce que nous jouons ici la comédie, et avez-vous avalé votre langue? continua grossièrement le prêtre.

— Si mademoiselle Lepeautre est mécontente de mes services, elle peut me congédier, dis-je.

— J'en ai bien envie, dit sœur Jeanne.

M. le supérieur, sans doute mieux renseigné que sa dévote créature, haussa les épaules, et, sur un signe de lui, mademoiselle Jeanne sortit.

J'étais restée debout appuyée à l'angle d'un meuble, et j'allais suivre ma maîtresse ; mais l'abbé se leva, il vint à moi, et me prenant par la main, il me dit ;

— Venez ici que nous causions, grande enfant !.... Asseyez-vous ; je veux que vous vous asseyiez...

Je retirai ma main et je m'éloignai de cet homme dont le visage exprimait les plus vils sentiments.

— Quelle enfant vous êtes ! reprit-il sans se rebuter. Ecoutez-moi donc, je puis arranger votre affaire ; je suis tout-puissant ici... Soyez franche avec moi. Je ne suis pas un ange après tout, et je sais de quelles faiblesses est capable la pauvre nature humaine. Contez-moi vos petits secrets ; si vous avez péché, eh bien ! je vous convertirai, je vous absoudrai. Mais, d'abord, mangez cette meringue et videz ce verre de Roussillon...

Et, joignant le geste aux paroles, il approcha le verre de mes lèvres en cherchant à entourer ma taille de son autre bras.

— Monsieur l'abbé ! fis-je avec indignation, je vous répète ce que je vous ai dit une fois déjà. Ne me touchez pas !..,

— Qui donc prétend vous toucher, mademoiselle ? reprit en balbutiant l'Auvergnat, rouge de fureur. Vous êtes, en vérité, bien scrupuleuse pour une mécréante de votre espèce, et vous le prenez sur un ton d'une impertinence... Mais Dieu vous punira, ma fille ! oui, Dieu vous punira ! murmura le prêtre, d'un ton qu'il voulut rendre empreint d'une profonde commisération, et qui signifiait clairement : Je puis me venger, je me vengerai.

— A votre aise, monsieur l'abbé, fis-je en répondant à ses pensées secrètes ; seulement j'aimerais à savoir de quelle façon monseigneur votre évêque apprécierait vos prétentions de convertisseur si entreprenant...

L'abbé perdit un peu contenance :

— Ah ! dit-il en se parlant à lui-même, elle est de force à aller me calomnier à l'évêché... C'est un coup monté... un coup monté par quelque gallican, ennemi de mes bonnes œuvres. Faites attention, au moins, ajouta-t-il en s'adressant à moi, faites attention que vous n'avez que votre parole contre celle de l'abbé Roulot, et que vous ne pouvez invoquer l'ombre d'un témoignage. En attendant, allez-vous-en ; vous n'êtes qu'une sotte.

Je quittai l'appartement sur ce beau compliment. En passant par le magasin, je priai mademoiselle Jeanne de régler mon compte, et je la prévins que je partirais tout de suite. Elle hésitait, elle tergiversait, on voyait qu'elle ne savait à quoi s'arrêter. Enfin le supérieur vint mettre un terme à ses indécisions, en disant qu'il verrait madame de Lavenet et qu'il prenait tout sur lui.

J'avais été imprudente le jour où j'étais entrée dans cette pieuse caverne. Annette et moi, nous ne nous étions pas comprises. Ne voyant rien dans ma vie qui

ressemblât à la sienne, cette pauvre enfant s'imaginait que je n'aurais aucune difficulté avec ses anciennes patronnes. — Nous avions compté sans la curiosité maladive et l'intolérance farouche propres aux dévots et dévotes, à quelque nuance qu'ils appartiennent.

Ma vie était, j'ose l'affirmer, cent fois plus honnête, plus retenue, plus régulière, plus mortifiée que la vie du Père Roulot et consorts ; mais je n'étais pas dans leur courant d'idées, et de plus, j'avais froissé l'orgueil intime du prêtre, et peut-être blessé le sentiment de l'homme.

Je ne finis même pas ma journée ; il était à peine deux heures de l'après-midi. Je réunis à la hâte les objets à mon usage et je quittai l'atelier sans proférer un seul mot. Mademoiselle Lepeautre me jeta presque au visage l'argent de ma quinzaine ; elle retint tout entière la journée présente, quoique j'eusse droit à la moitié...

Un chagrin ne vient jamais seul, dit un proverbe populaire. — Je remontais à ma mansarde le cœur un peu gros, empressée de me consoler avec la bonne Prémartin et de lui raconter mon désastre ; que devins-je !... en voyant la porte grande ouverte et la chambre vide...

Ç'en était trop pour un même jour.

Je rentrai chez moi découragée, anéantie... Je versai un torrent de larmes, et, au milieu de mes sanglots, je m'écriai, à plusieurs reprises : O mon père ! ô ma mère ! pourquoi m'avez-vous abandonnée ?...

Ce premier mouvement de profonde douleur apaisé, je descendis au premier pour avoir le mot de cette triste énigme. La personne qui veillait sur l'infirme pendant la journée ne put m'éclairer entièrement ; elle avait fait une absence dans la matinée ; la disparition de mademoiselle Prémartin s'était accomplie pendant les quelques heures de cette absence.

D'après ce qu'on lui avait dit, la pauvre fille avait été prise d'une faiblesse, comme elle en avait parfois. — Le brancard des sœurs de l'asile s'était trouvé à point nommé, et la voiture de l'établissement avait emporté en même temps le mobilier. Une mercière d'en face, affiliée au tiers-ordre, était soupçonnée d'avoir joué le rôle d'espion aux gages de la vindicative madame Autran.

Que les choses fussent arrivées comme cela ou autrement, la pauvre demoiselle Prémartin était enfin désarmée et vaincue ; elle était à l'asile et condamnée à s'éteindre dans la salle commune : l'oreiller banal de l'hospice devait recevoir le dernier soupir de cette âme angélique et méconnue.

Sachant la douleur navrante de la sainte âme quand, revenue de son évanouissement, elle se verrait en un lieu mille fois maudit par elle, je souhaitai que ce que l'on appelait une faiblesse fût une de ces attaques terribles qui brisent les derniers ressorts d'un corps affaibli. — Oui, je souhaitai du fond de mon cœur que la malheureuse ne se réveillât pas de sa léthargie ! J'invoquai sincèrement le Souverain Maître pour qu'il lui accordât dès ce jour le repos éternel !

J'ai dû, en racontant ce dernier épisode de mon existence, révéler les propos et surtout les gestes peu réservés de l'abbé Roulot. Dieu m'est témoin que je n'ai pas calomnié et qu'au contraire, par un sentiment de pudeur bien compréhensible, par respect pour mes lecteurs et mes lectrices, j'ai de beaucoup atténué ce que j'ai vu et su.

Loin de moi la pensée impie et souverainement injuste d'insinuer que ce relâchement des mœurs soit général parmi le clergé, surtout le clergé français. Si nos prélats et nos simples prêtres sont pour la plupart, à beaucoup d'égards, aussi intolérants, aussi arriérés que peuvent l'être les plus ultramontains et les plus rétifs *monsignori* italiens et espagnols, ils se distinguent du moins de ces derniers par une grande pureté de mœurs. Un abbé Roulot, un curé Gothland, empoisonnant sa gouvernante qui avait surpris ses relations coupables avec une de ses pénitentes, ou un frère Léotade, de sinistre mémoire, sont de rares exceptions, et ne font qu'affirmer la rigidité chaste des principes du plus grand nombre.

CHAPITRE VII

Le tiers-ordre et la femme de chambre de la baronne. — Une beauté de cinquante ans. — Les pâques en province. — L'orgueil du froc. — La messagère de l'asile. — Le coup de grâce. — La bonne société de M***. — Les pauvres sont-ils plus vicieux que les riches? — Nouvelle tentative de conversion.

L'avanie que je venais d'essuyer me replongeait, au début de l'hiver, dans une situation à peu près identique à celle où j'étais l'année précédente ! sans ouvrage et sans argent : avec l'inconvénient d'une haine sacerdotale par-dessus le marché et le regret profond d'une amitié douce que j'appréciais d'autant plus que j'en étais privée pour toujours.

Je passai une journée à m'enquérir du sort de ma pauvre voisine ; je ne recueillis que des renseignements vagues ; j'eus envie d'aller directement chez les sœurs de l'asile, mais j'étais trop irritée pour risquer une semblable démarche.

Pour l'ouvrage, je m'adressai aux deux ou trois personnes que je rencontrais chez mademoiselle Prémartin. — Elles me promirent de chercher : toutes me blâmèrent d'avoir quitté la maison Lepeautre, d'autant plus que ces demoiselles étaient très-intrigantes et très-vindicatives et qu'elles seraient capables de me nuire. Je gardai par devers moi les motifs réels de notre brouille, que je rejetai sur une querelle provenant de mes travaux.

Une semaine tout entière s'écoula dans l'oisiveté ; une morne tristesse m'accablait de nouveau. Pas un être vivant ne s'intéressait à moi. Il me fallut recommencer le douloureux pèlerinage de l'ouvrière en quête d'un travail quelconque : m'exposer encore aux rebuffades, aux humiliations de toutes sortes, dont les patrons indifférents ou maussades sont par trop prodigues.

La perte de mademoiselle Prémartin me fut si sensible qu'elle rouvrit chez moi la source des larmes...

Je me demandais ce que j'allais devenir. J'étais dégoûtée, ennuyée de la vie. La solitude de ma mansarde m'était insupportable.

Je souffrais tant de cet isolement qu'il me passa par la tête de retourner chez la mère d'Annette. — Je n'y étais plus allée; j'étais honteuse de me présenter les mains vides sous ce toit misérable, et j'étais si pauvre moi-même qu'il m'était impossible de faire la charité.

Je cherchai cependant parmi mes quelques vêtements ceux dont je pouvais strictement me passer, car je désirais avoir un prétexte pour expliquer ma visite après six mois d'absence et d'oubli.

Mon petit paquet était préparé et j'allais partir, lorsqu'on ouvrit assez brusquement ma porte. La personne qui s'introduisait ainsi chez moi m'était parfaitement étrangère. C'était une femme de quarante ans environ, grande, mise avec une certaine recherche, bien que coiffée d'un simple bonnet. J'ouvrais la bouche pour lui dire qu'elle se trompait, lorsqu'elle me prévint en me demandant si je n'étais pas l'ouvrière que les *filles* Lepeautre venaient de chasser. Le ton bref de cette question et sa forme presque impérieuse me surprirent également.

J'hésitais à répondre; enfin je dis que je n'avais pas été chassée de chez ces *demoiselles* (j'appuyai sur le mot demoiselles), mais que je m'étais retirée de mon plein gré.

— De votre plein gré, reprit l'inconnue... oh! oh! ce n'est pas ce que nous a dit le sieur *Roulot*.

Autre ébahissement de ma part en entendant traiter si cavalièrement le R. Père.

— Permettez, madame, dis-je, j'ignore en quoi cette affaire qui m'est personnelle peut vous intéresser?...

— En quoi? vous êtes drôle, vous!... je suis la femme de chambre de madame la baronne de Lavenet, et l'on vient de nous manquer grossièrement en vous congédiant sans daigner nous consulter. Vous n'ignorez pas, je pense, ce que vous devez à madame. — C'est elle qui vous avait placée là.

— Je le sais, dis-je, et sans connaître madame de Lavenet, non plus que vous, mademoiselle, je vous en ai su beaucoup de gré.

— C'est parler cela, vous êtes polie au moins; ce n'est pas comme ces deux chipies de lingères et ce petit chaudronnier d'abbé Roulot, qui s'en vient d'un air suffisant reprocher à madame de protéger une coureuse, une fille de rien... Vous n'avez pas la mine de cela du tout. — D'ailleurs, j'avais pris mes renseignements ou j'étais censée les avoir pris. C'est sur moi que retombent leurs insolences. Oh! bien! nous allons voir... je vais leur apprendre ce qu'il en coûte de contrecarrer mademoiselle Caroline et de s'attaquer à ses protégées... venez-vous-en avec moi, il faut que vous parliez à madame. A propos, votre nom, je l'ai oublié?



Voilà donc ma *protégée,* dit-elle en riant... (Page 122.)

Je déclinai humblement mon nom, et telle était ma position que je n'avais pas à hésiter, quel que dût être le résultat de mon entrevue avec la baronne. Après tout, ce résultat pouvait m'être favorable.

Je suivis donc mademoiselle Caroline qui marchait devant moi d'un pas délibéré et qui ne cessa tout le long du chemin de murmurer et de grommeler entre ses dents.

L'hôtel de Lavenet n'était qu'à dix minutes de la rue des Deux-Portes. C'était une coquette résidence moitié ville, moitié campagne, car la maison donnait sur une rue assez populeuse et les murs d'un parc aux magnifiques ombrages rejoignaient les champs les plus voisins de la ville. L'entrée de l'hôtel avait grand air : loge de concierge d'un côté, écuries luxueuses de l'autre ; pelouses et parterre devant le principal corps de bâtiment.

Il était midi, et l'angélus sonnait à toutes les églises, lorsque nous franchissions la grille. Je me rappelai avec une inexprimable émotion le premier angélus que j'avais entendu sonner à Orléans, le lendemain du jour où j'avais quitté la maison paternelle.... et j'étouffais du besoin de pleurer. Pourquoi cette pensée m'était-elle venue? je n'en sais rien. — Depuis trois ans que j'habitais M*** j'avais maintes fois entendu sonner les cloches sans éprouver la moindre émotion.

Je fis les plus grands efforts pour refouler des larmes qui m'eussent humiliée devant cette hautaine baronne. J'aurais eu l'air de quelqu'un qui demande grâce.

Mademoiselle Caroline, sans parler à personne, traversa la cour d'une façon qui annonçait l'autorité sûre d'elle-même ; elle monta le perron, et ouvrit la porte d'un salon donnant dans l'antichambre.

— Asseyez-vous là, me dit-elle, je vais voir si l'on peut vous recevoir; et surtout, ne soyez pas niaise avec madame : elle n'aime ni les cafards, ni les béguines.

La femme de chambre revint presque aussitôt.

— Montons, dit-elle, madame est de charmante humeur ce matin; j'ai une idée à moi, ça va peut-être s'arranger comme je veux; j'espère que vous ne me contredirez pas.

Je regardai d'un air interrogateur.

— Oui, continua mademoiselle Caroline, j'ai envie de vous garder ici à l'année. J'ai les yeux perdus à force de veiller, je ne peux presque plus coudre, qu'en dites-vous?

— Si madame accepte, je serai heureuse de travailler chez elle..

Nous trouvâmes la baronne en train de lire son journal. Elle était étalée sur une chaise longue, les bras nus jusqu'au coude et belle à ravir malgré ses cinquante ans. Elle était blanche comme un lis; sur les joues une légère coloration animait son teint d'une admirable pureté ; ses cheveux blancs s'échappaient à flots d'une fanchon de dentelle; ses doux yeux bleus souriaient sous leurs longs cils blonds et soyeux comme la chevelure; un demi-jour adroitement ménagé éclairait le boudoir et dissimulait toute trace de sénilité chez la noble dame.

Elle déposa son journal avec un geste plein d'une grâce nonchalante, puis elle me fit asseoir non loin d'elle. Caroline resta debout.

— Voilà donc ma *protégée*, dit-elle en riant et montrant deux rangées de dents fines et serrées, aussi blanches que celles d'une jeune fille de vingt ans... Pour Dieu, ma chère, qu'avez-vous donc fait au P. Roulot pour le rendre si rageur?

— Madame, répondis-je, il aurait pu vous le dire lui-même, car au fond je ne le sais pas bien.

— Il a été fort impertinent, ce cher homme, reprit la baronne en fronçant un peu le sourcil. Je me suis contentée de le railler: en conscience, j'aurais dû le jeter à la porte, n'est-il pas vrai, Caroline?

— Oh ! oui, certes, madame, il eût bien mérité cette leçon-là. Savez-vous ce que je ferais pour narguer un peu tout ce petit monde !

— Ce que tu voudras, dit gaiement madame de Lavenet, tout ce que tu voudras.

— Eh bien! moi, je prendrais pour ouvrière cette *coureuse*, cette *aventurière*, comme ils ont l'infamie de dire en parlant de mademoiselle qui a pourtant l'air si honnête, et je planterais là le magasin des Lepeautre, qui, par parenthèse, ne donnent pas leurs reliques pour rien.

— Mais, dit la baronne, il y a une note à payer...

— Eh bien! on la payera cette note, et de plus on y mettra le temps. Je voudrais voir, par exemple, que l'on fît assigner madame la baronne : nous aurions trente ou quarante pour cent de réduction.

— Tu crois ? dit la dame en riant aux éclats ; — ah! tu crois que nous obtiendrons une réduction ? — alors plaidons, mon enfant, plaidons...

— Oh! reprit la femme de chambre, nous n'en viendrons pas là... Les filles Lepeautre, comme les dénommait si bien madame la baronne, savent bien qu'un procès avec madame serait un coup mortel pour leur maison. — Madame veut-elle que je garde ou non mademoiselle Elisa Moret ?

— Garde-là si tu veux, est-ce que je m'occupe de ces vétilles !... A propos, continua la baronne en s'adressant à moi, de quoi vous avisez-vous, je vous prie ? vous, une simple ouvrière, vous vous posez en esprit fort ; vous n'allez pas à confesse... Mais, en province, ma chère, toutes les femmes font leurs pâques... c'est une affaire convenue, et l'abstention implique trop de choses...

— Madame la baronne fait les siennes ? dis-je en souriant.

— Je fais ce que je veux, reprit orgueilleusement la grande dame : ne suis-je pas la baronne de Lavenet?... il ferait beau qu'un pleutre comme le sieur Roulot s'en vînt fourrer son nez dans mes affaires de conscience.

Décidément, l'*amie intime* des demoiselles Lepeautre ne se gênait guère avec sa coterie.

— Oui, reprit-elle, après un moment de silence, je fais ce que je veux, moi, parce que je suis riche, parce que je suis noble, parce que je suis indépendante... mais une personne comme vous doit faire ses pâques, entendez-vous bien? — surtout quand on a la bêtise de se mettre à la merci de la maison Roulot et compagnie. — Ne pas avoir de confesseur, savez-vous ce que cela signifie pour ces commères de sacristie?... Vous ne répondez pas, et vous n'en savez rien peut-être? — Je vais vous le dire. Eh bien cela signifie que vous êtes une fille sans mœurs,

sans probité, sans honneur... une reprise de justice, une échappée de Melun ou de Fontevrault...

— Est-il possible, madame!... m'écriai-je épouvantée.

— Je n'exagère rien de ce qu'on m'a dit, ma chère! mais aussi pourquoi diable ne faites-vous pas vos pâques? Est-ce donc si difficile?... Quant à moi, peu m'importe que vous ayez un amant ou un confesseur, ou même l'un et l'autre; pourvu que vous ne me voliez ni mes dentelles, ni mes chemises, ni mes jupons; à ce compte-là nous serons d'accord... Emmène-là, Caroline, et fais d'elle ce que tu voudras.

La baronne nous congédia par un signe de tête. Je sortis toute confuse des imputations qui planaient sur moi, et très-humiliée des injonctions mortifiantes de madame de Lavenet.

Une fois hors du boudoir, mademoiselle Caroline me dit de ne pas attacher trop d'importance à ce que madame venait de me dire, qu'au reste je n'aurais rien à démêler avec elle, car dès le lendemain la baronne ne songerait plus que je faisais partie de sa maison. La femme de chambre me conduisit à la lingerie; elle me montra les divers genres de travaux auxquels elle comptait m'employer; tous m'étaient plus ou moins familiers. C'était un samedi. Le lundi suivant, j'entrai chez madame de Lavenet au même prix que chez les sœurs Lepeautre; mais je devais manger à l'office, ce qui changeait beaucoup les conditions de mon existence. Cette amélioration me fit regretter davantage ma pauvre voisine: j'aurais pu lui être de quelque utilité.

Les paroles de la baronne, au sujet de la confession en province, m'avaient frappée; ces paroles ravivèrent en moi des souvenirs de ma jeunesse.

Il est impossible à quiconque n'a pas habité la province, surtout les petites localités, de se figurer le despotisme qu'exerce sur les esprits ce funeste « qu'en dira-t-on » qui fouille et pénètre jusqu'au plus profond de votre vie, froissant la liberté de croyance et de pratique dans ce qu'elle a de plus sacré. Les jeunes filles, les jeunes femmes sont les premières et les plus cruellement exposées à l'action délétère de cette basse et tyrannique curiosité. Aux grandes fêtes de l'année, on compte, on revise le troupeau des communiantes. Malheur à la jeune fille qui laisse passer une ou deux fêtes sans se présenter à la table sainte. Les dévotes ont la langue plus aiguisée qu'un poignard corse ou calabrais, les prêtres eux-mêmes se livrent à des remarques qui tôt ou tard impliquent d'irrémédiables flétrissures.

Le pauvre abbé Chenier, le plus saint et le meilleur des hommes, n'échappait pas à la loi commune, et comme le plus grand nombre de ses confrères, il n'admettait pas que le doute pût provenir d'une cause autre que l'immoralité..... Combien de fois l'ai-je entendu, dans l'abandon de ses causeries journalières, faire des réflexions semblables à celles-ci: Je n'ai pas vu une telle cette année, c'est la première fois qu'elle me manque à Pâques... j'éprouve de grands regrets qu'elle ait mal tourné, c'était une bonne fille. Ainsi, même pour cet excellent

homme, — et le digne vieillard était de bonne foi, — une jeune fille cessait de pratiquer ; donc, logiquement elle avait mal tourné.

Si le respect humain est une misérable chose, lorsqu'il vous entrave dans la pratique de ce que vous croyez le bien, n'est-il pas plus détestable encore quand il vous fait agir contre votre conscience ?... Quand, pour sauver certaines apparences, il vous pousse, il vous entraîne, il vous enfonce au cœur ses griffes redoutables... Vous succombez alors, vous succombez inévitablement sous l'étreinte du plus triste des vices, du vice attribué par excellence aux faux dévots, du vice inhérent à la province, de l'hypocrisie, enfin !

Et, de cette indigne pression, il résulte une conséquence claire comme le jour ; c'est que faire ses Pâques en province, dans une petite ville, ne garantit ni la moralité, ni la probité des fidèles groupés autour du sanctuaire (1)...

Telle était, du reste, la conviction personnelle de mademoiselle Caroline, et elle appuyait cette conviction d'exemples nombreux pris dans le centre aristocratique où elle servait et vivait depuis son extrême jeunesse. Chaque jour elle passait à la lingerie quelques heures de l'après-midi : je ne sais si c'était par sympathie pour moi ou bien par haine de la maison Lepeautre, mais elle était pleine d'égards pour la pauvre inconnue ; elle veillait sur mon bien-être avec une sollicitude dont j'avais eu tout le temps de me déshabituer.

Cette fille adorait sa maîtresse, sans se dissimuler combien peu elle était estimable. Naturellement, et dans l'intimité de la femme de chambre, je devins la confidente des tristes mystères de l'hôtel de Lavenet ; je reviendrai sur ces confidences.

Quinze jours ou trois semaines s'étaient écoulés, et je n'avais pas eu de nouvelles de mademoiselle Prémartin. Madame Michon (la voisine du premier) s'était présentée deux fois à l'asile. La première fois, ce n'était pas le jour de la visite ; la seconde fois, mademoiselle Prémartin n'était pas levée... Madame Michon insista, on lui dit presque insolemment que le public n'était pas admis à monter aux dortoirs. Il y avait des exceptions, sans doute, mais ce n'était pas en faveur d'une femme comme elle, coiffée d'une vieille *gouline* avec un simple fichu de coton par-dessus.

— Vous devriez bien y aller, me dit un jour la Michon ; vous prendriez vos mitaines pour parler à ces belles dames, car, pour moi, je ne suis pas assez bien mise.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Riez si vous voulez, me dit-elle, mais vous n'avez rien vu d'aussi pincé,

(1) Citons comme autorité compétente et irrécusable M. Louis Veuillot, qui doit connaître aussi bien que moi la province dévote :

Lucile, son « honnête femme » de province, va à la messe avec un gros paroissien à fermoir sous le bras, elle communie à Pâques, ce qui ne l'empêche pas d'être livrée aux plus ignobles convoitises.

d'aussi précieux que ces humbles servantes des pauvres : parce qu'elles ont sur le dos une douzaine d'aunes de *tiretaine*, elles se croient des phénix.

J'étais persuadée que l'accueil que l'on me ferait à l'asile équivaudrait à celui qu'avait reçu madame Michon ; cependant, si j'avais été sûre que ma chère voisine eût conservé une lueur d'intelligence, je m'y serais rendue tout de suite.

On ne recevait pas de visiteurs le dimanche, mais je savais que mademoiselle Caroline m'accorderait volontiers une heure ou deux, le jour qu'il me conviendrait. Ce jour était fixé dans mon esprit, lorsqu'une vieille femme vint me demander chez madame de Lavenet. C'était une petite vieille, maigre, alerte, assez propre. Elle monta tout d'un trait les deux escaliers, et fermant avec précaution la porte de la lingerie, elle s'approcha de mon oreille.

— Vous étiez la voisine de mademoiselle Prémartin ? me dit-elle.

— Oui, madame.

— Et bien ! ma petite, je viens de sa part vous prier de la venir voir jeudi ; elle ne peut pas profiter de sa sortie, parce que les sœurs prétendent qu'elle ne saurait marcher. Vous serez discrète, n'est-ce pas ? Personne ne voulait faire sa commission, les sœurs l'ont défendu.

— Et vous êtes de l'asile ? dis-je.

— Oui, c'est mon jour de sortie. La vieille m'a priée de vous chercher, elle m'a donné quatre sous pour ma peine. Oh ! elle est bien abattue !

Très-alarmée sur le sort de mademoiselle Prémartin, j'adressai de nombreuses questions à la vieille messagère. Ce qu'elle m'apprit, au sujet de ma pauvre voisine, me laissa morne et désolée.

Je n'osai en parler à madame Michon, tant je craignais de ne pouvoir comprimer ce que j'avais au fond du cœur.

Cependant le mercredi soir, résolue de me rendre à l'asile le lendemain, je prévins cette brave femme, en la priant de m'accompagner. Cette visite me coûtait beaucoup.

Je n'avais pas d'argent. Chez la baronne, je n'avais encore rien reçu, et je n'osais rien demander. Je voulais porter quelques douceurs à l'infortunée que j'allais visiter. Le paquet que j'avais destiné à la mère d'Annette était encore là, car je n'avais pu faire la longue course qui nous séparait : je le pris, et la brocanteuse me donna deux francs de ces pauvres chiffons.

J'ai oublié bien des choses, ou au moins leurs détails : mais de ma visite à l'asile, j'ai gardé un souvenir ineffaçable.

Nous arrivâmes à une heure chez les sœurs ; c'était vers la fin d'octobre ; le temps était remarquablement beau, et nous suivions des sentiers pittoresques, tracés à mi-côte des hauteurs qui dominent la basse ville ; je marchais silencieuse à côté de madame Michon, dont la surabondante loquacité était elle-même en défaut. Nous étions tristes toutes deux.

Le couvent se voyait de loin. C'était un grand bâtiment, une ancienne fabrique, que la maison-mère avait achetée à beaux deniers comptants. Les sœurs n'étaient là que depuis deux ans, et déjà l'on bâtissait... l'on bâtissait... Il devait y avoir à la tête de l'asile quelque mère André ou quelque dame de Boys-Crespin.

Au son de la cloche, une sœur vint nous reconnaître au travers du guichet : on nous ouvrit, et l'on nous introduisit, en nous demandant toutefois si nous étions les parentes de mademoiselle Prémartin ; madame Michon se hâta de répondre, elle dit qu'elle était une cousine.

On nous laissa pénétrer dans l'enclos. Sous une longue allée de beaux tilleuls, les sœurs étaient en récréation, groupées autour de la supérieure.

Nous passâmes du jardin dans une cour fermée, où croissaient quelques arbres rabougris. Une vingtaine de vieilles femmes étaient assises au soleil ; elles s'occupaient à divers travaux : les unes tricotaient, d'autres épluchaient de la laine, quelques-unes lisaient ; des conversations aigres étaient établies çà et là..... Une jeune religieuse, un livre à la main, surveillait froidement et d'un air ennuyé ; de temps à autre, elle frappait dans ses mains pour rétablir le bon ordre. Le sentiment de la domination donnait à son visage, assez gracieux, quelque chose de dur, de répulsif. — Ce visage semblait dire : J'étais née pour obéir, aujourd'hui je commande.

De cette cour, on nous indiqua le parloir. Dix minutes après arrivait ma pauvre chère voisine ; une sœur la conduisait et voulait lui donner le bras, mais elle tenait à prouver qu'elle pouvait marcher avec l'aide de son seul bâton.

La malheureuse n'était plus que l'ombre d'elle-même. Trois semaines du régime des bonnes sœurs l'avaient vieillie de dix ans. C'était une octogénaire décrépite. Son visage était jaune et bouffi, ses paupières d'un rouge sanglant ; cette affection était générale et provenait des émanations des salles communes.

En nous apercevant, la pauvre infirme se mit à pleurer amèrement. La Michon et moi, après l'avoir embrassée, nous fîmes de même, et la sœur nous contemplait d'un œil froidement curieux.

Personne ne disait mot ; ce fut madame Michon qui se remit la première : c'était une ancienne marchande à la Halle, toute ronde et un peu brusque, mais d'un cœur excellent.

— Vous ne vous plaisez pas ici, dit-elle, ma pauvre Prémartin ?... Eh ! il n'y fallait pas venir : comment diable avez-vous disparu ? Contez-nous cela. La Philippe (la mercière en question) prétend que c'est vous qui avez demandé le brancard.....

— Je ne saurais dire ; je n'ai rien pu demander, répondit la vieille ouvrière. Pour mon malheur, je suis montée sur une chaise, et j'ai glissé à terre... Quand je suis revenue à moi, j'étais couchée dans un lit qui n'était plus le mien.

— Oui, ma bonne mère, dit la sœur avec une douceur si fade, qu'on sentait que c'était une pose de circonstance ; oui, ma bonne petite mère, c'est pendant votre

évanouissement que de charitables voisines vous ont fait transporter ici, est-ce que vous n'êtes pas bien soignée ? — Nos chers vieillards, nous les aimons tant !

— Dieu a voulu que je meure chez vous, et non chez moi, dit mademoiselle Prémartin, c'était sa volonté. Maintenant qu'il me soit permis de parler sans témoin à mes deux amies.

— Non, non, ma bonne petite mère, vous, savez, c'est contraire au règlement de la maison... Dans une semaine ou deux, vous irez bien tout à fait, et le jour de votre sortie on vous enverra chez ces dames.

— Je ne sortirai d'ici que morte, dit l'infirme d'un ton profond et solennel.

Elle courba la tête, croisa ses bras sur sa poitrine, et garda un morne silence.

La sœur eut beau la harceler, solliciter ses compliments, vanter la douceur de vivre sous leur maternelle discrétion, mademoiselle Prémartin persista dans ce silence cruellement significatif. Nous étions atterrées, et madame Michon et moi ne savions quelle contenance garder. La religieuse elle-même était mal à son aise ; pour opérer une diversion, elle proposa de nous conduire dans quelques-unes des salles.

Mademoiselle Prémartin se leva, elle prit mon bras en me disant d'une voix à la fois douce et plaintive, qui résonne encore à mon oreille après six ans écoulés : ma fille !... ma chère fille !

— Venez-vous-en, dis-je, venez, ma bonne et vénérable amie ; votre place n'est pas ici et personne n'a le droit de vous y retenir contre votre gré, venez, dussé-je travailler le jour et la nuit, je me charge de vous.

— Et moi aussi, dit madame Michon, nous nous entr'aiderons... Allons, la sœur du bon Dieu, rendez-nous le lit et les hardes... votre maison n'est pas une prison, par hasard ?

— Oh ! pas le moins du monde, dit froidement la sœur. Cette femme est libre de sortir, si bon lui semble. Je vais vous appeler notre mère, vous vous entendrez avec elle.

La supérieure vint en effet ; elle nous écouta sans témoigner ni surprise, ni mauvaise humeur ; elle approuva même, elle loua notre charité et nous demanda jusqu'au lendemain pour recueillir et rechercher les effets épars de notre vieille amie. Nous n'avions pas la moindre défiance ; la supérieure avait un air si simple, si naturel, et cette pauvre infirme n'était pas une postulante riche.

Mademoiselle Prémartin nous écoutait et souriait, mais lorsque nous l'embrassâmes en la quittant, elle jeta sur nous un long regard de doute, de regret, d'inquiétude ; cependant elle nous dit : A demain... si Dieu le permet, ajouta-t-elle en frissonnant.

Madame Michon fut exacte au rendez-vous ; elle espérait ramener la pauvre fille, et comme sa chambre était louée, nous étions convenues d'installer son lit dans ma mansarde. Quel ne fut pas l'étonnement de cette digne femme lorsque,



Je le voyais presque tous les jours traverser la cour d'honneur. (Page 131.)

arrivée à l'asile, on feignit de ne pas la reconnaître et surtout de ne plus se souvenir de ce qui avait été décidé la veille.

Madame Michon, qui était de bonne foi, entra dans les détails les plus prolixes; elle rappela entre autres choses que nous étions deux la veille... La sœur portière lui répondit : Ah! vous étiez deux hier; alors revenez ensemble, et nous verrons.

Lorsque nous reparûmes toutes deux, on nous jeta la porte au nez, en nous disant que nous n'étions pas les parentes de la personne que nous réclamions, qu'elles avaient reçu une lettre de madame la supérieure de... nièce de cette personne ; cette lettre les priait et les autorisait à conserver et à soigner sa tante... qu'au surplus nous l'avions rendue malade avec nos scènes de sentiment et nos jérémiades, etc., etc.

La supérieure de l'asile, en nous remettant au lendemain, puis en soulevant des difficultés, avait simplement voulu sonder et avoir le temps de prévenir la nièce de mademoiselle Prémartin.

Par retour du courrier, elle avait reçu l'autorisation ou plutôt l'ordre de conserver la tante de la supérieure de... Nous, étrangères et simples amies, n'avions plus d'objections à faire, ni de prétentions à élever.

Finalement, cette victime de la charité de madame Autran fit *une bonne mort*, dix jours après notre visite, sans qu'il nous ait été donné la permission de la revoir.

Le couvent, quelles que soient sa dénomination et sa couleur, est toujours le couvent... mystère insondable et temporisation désespérante, arrivant toujours à vaincre, à dépister l'impatience des gens du monde.

La mort de cette excellente créature me fut très-sensible, et à cette occasion, bien que je souffrisse fort de mon isolement, je résolus de ne plus jamais me lier avec qui que ce fût.

La mansarde de la défunte était occupée ; je ne cherchai même pas à savoir quels étaient les nouveaux locataires, et pendant une partie de l'hiver j'ignorai par qui cette chambre était habitée.

J'étais très-confortablement établie chez la baronne, la lingerie était bien chauffée et, comme chez les demoiselles Lepeautre, je travaillais assidûment. Les journées n'étaient pas trop tristes. Aussitôt que mademoiselle Caroline était libre, elle venait me tenir compagnie. Je voyais peu les autres domestiques.

Cette position agréable n'avait qu'un revers fâcheux, c'est qu'on oubliait de me payer. Poussée à bout par la nécessité, j'osai un jour aborder cette terrible question. La femme de chambre, loin de se formaliser de mon humble requête, me dit avec embarras qu'elle était désolée, qu'il n'y avait jamais d'argent, que les créanciers tombaient de toutes parts, sans que le baron ni madame se missent en mesure de payer.

Toutefois, elle me donna une trentaine de francs pris sur son argent personnel.

Les revenus de cette maison étaient cependant considérables, mais l'administration était pitoyable.

Le baron, de douze ans plus âgé que sa femme, avait alors pour maîtresse l'ancienne institutrice de sa propre fille, mariée depuis quatre ou cinq ans. Cette liaison avait commencé dès le temps où l'institutrice faisait l'éducation de mademoi-

selle. Le scandale devint presque public. Quelques amis, jaloux de l'honneur de cette famille et surtout à cause des conséquences désastreuses qui pouvaient rejaillir jusque sur l'avenir de la jeune fille confiée à des mains indignes, crurent convenable de faire des observations à la baronne sur cette immoralité flagrante; elle répondit, sans s'émouvoir, qu'elle préférait que son mari prît ses ébats dans son intérieur, au lieu d'aller s'ébaudir au dehors ; qu'elle était au moins au courant de ce qui se passait et qu'elle surveillait mieux ses ébats. Quel monde, mon Dieu ! que celui où s'étalaient de si monstrueuses complaisances. Plusieurs prétendent que ces complaisances infâmes ne sont pas rares. Le plus modeste ouvrier, le prolétaire le plus infime en rougirait.

Quoi qu'il en soit, lorsque mademoiselle de Lavenet fut mariée, monsieur avait jugé à propos de prendre ses ébats sous un toit particulier. Il avait installé mademoiselle Clarisse Legeay dans une jolie maisonnette achetée en son nom, une famille illégitime était venue. L'argent s'écoulait largement par ce ménage interlope. La jeune femme était coquette et avide, le vieillard fort amoureux et jaloux. Il n'en fallut pas davantage pour mettre le ménage légitime aux abois.

Madame, de son côté, avait une existence des plus irrégulières. Habituée à laisser un libre cours à ses passions, les caprices se succédaient chez elle comme les phases de la lune. Malgré son âge, à l'époque où j'étais ouvrière à l'hôtel, la baronne avait pour amant un jeune capitaine de chasseurs âgé de trente ans. Je le voyais presque tous les jours traverser la cour d'honneur, fier comme un paon, la moustache retroussée, le sourire aux lèvres. Au dire de la femme de chambre, M. de Vignol coûtait aussi cher, à lui tout seul, que l'institutrice et ce qui s'en suivait : criblé de dettes, joueur, débauché, ce beau garçon était insatiable.

Malgré moi, je me rappelais les confidences d'Annette et les soupers fins de l'hôtel du Faisan-Doré. Je n'osai questionner mademoiselle Caroline ; mais, je ne sais pourquoi, tout semblait me faire supposer que la baronne devait y figurer quelquefois.

Lorsque nous travaillions, mademoiselle Caroline et moi, à la fenêtre de la lingerie, en face l'une de l'autre, elle avait l'œil à la grille et elle me nommait chacun des visiteurs et des visiteuses de la maison, joignant à chaque nom un petit article biographique. — Ces biographies improvisées n'avaient rien d'édifiant ; à en croire la camériste, c'était un chassé-croisé continuel d'amours extra-légales.

Du reste, mademoiselle Caroline se montrait très-indulgente pour tout ce qui tenait à la noblesse ; mais il ne fallait pas que la bourgeoisie s'avisât de tomber sous son coup de griffe. Un jour je voyais sortir d'une magnifique calèche, doublée de reps bleu de ciel, une petite femme, rondelette, tant soit peu commune, mais fraîche et sémillante ; — elle était couverte de soie et de dentelles et se donnait les plus grands airs.

— Qu'est-ce, dis-je, que cette belle dame?

— *Ça*... ne m'en parlez pas, fit dédaigneusement la femme de chambre, ce n'est

rien du tout... La noblesse de nos jours est bien déchue, elle fraye avec tout le monde. Autrefois elle tolérait, elle absolvait les faiblesses et les vices de sa caste seulement ; aujourd'hui, et grâce au progrès, elle en est arrivée à courber sa tête avilie devant le vice doré d'une courtisane mariée à un infâme agioteur.

Mademoiselle Caroline me conta sur cette dame des histoires fantastiques, des histoires comme on en voit dans les romans, mais qui, paraît-il, ont leur reflet dans la vie réelle : Le bal au premier, le père agonisant sous le toit ; la cousine germaine, femme de chambre de madame X.... — Tout le monde connaissait le présent et le passé de cette créature ; ce qui n'empêchait pas, malgré un reste de pruderie ou plutôt d'hypocrisie provinciale, que l'on ne se disputât la dégradante faveur de fréquenter les salons de celle qui, par la grâce de on ne sait qui, était devenue madame Tournemine. Elle donnait de si jolies fêtes ; puis, il y avait chez elle tant de sans façon, et on y était si libre... Au demeurant bonne personne et bonne chrétienne, jurant Dieu quand on la contrariait, mais communiant à Pâques, quêtant pour les pauvres et pour le denier de Saint-Pierre, présidant l'œuvre des Mères-Chrétiennes et faisant asseoir à sa table monseigneur l'évêque et le prédicateur à la mode. — Ses dîners valaient ses boudoirs ; ils étaient presque aussi recherchés.

C'était grâce à l'amitié de madame du Ronceray, la fille de la baronne, que cette échappée des casinos de Paris avait dû ses entrées à l'hôtel de Lavenet, où l'on répugnait à la recevoir.

La jeune comtesse ressemblait assez bien à une potiche chinoise : elle était laide, mal proportionnée ; elle aimait les couleurs voyantes, elle avait des accoutrements étranges : le goût et l'harmonie des tons lui étaient inconnus. Élevée par une institutrice immorale, sous les yeux d'une mère coquette, tout occupée de ses volages amours ; ayant le soupçon, sinon le spectacle de l'inconduite de son père, madame du Ronceray était la triste copie des vices domestiques, une copie basse et vulgaire ; elle aimait l'écurie et causait volontiers avec les valets et les palefreniers ; ses goûts étaient indignes de son rang. Elle n'était pas méchante, elle était commune, avec cette affectation de parti pris de la femme qui, ne pouvant briller par ses charmes et sa distinction, veut se rattraper par l'originalité et par l'excentricité.

Elle ne quittait presque pas madame Tournemine, la femme pardonnée, mais non repentante, du banquier agioteur. Cette intimité elle-même était un petit scandale. On en avait cherché le mot et l'on avait cru le trouver dans l'extérieur avenant et gracieux de M. du Ronceray, près duquel madame Tournemine jouait, disait-on, depuis bientôt un an, le rôle que l'Écriture Sainte attribue à la femme du premier ministre de Pharaon.

Le comte était un beau jeune homme de vingt-huit ans. On ne lui connaissait qu'un défaut, celui d'avoir épousé une femme ridicule, avec quelque chose de pis. Sa politesse, sa douceur étaient extrêmes ; il ne passait jamais devant le plus in-

fime serviteur de l'hôtel sans répondre à son salut. On le plaignait; il était habituellement triste et songeur; on voyait qu'il souffrait de son entourage de famille.

Tous ces gens si riches, si bien vêtus, si souriants, tels que certains beaux fruits exposés aux plus doux rayons du soleil, portaient au cœur leur ver rongeur.

A l'hôtel de Lavenet les questions d'argent entretenaient un orage permanent. Ces deux vieillards, dévorés de passions serviles, ne songeaient pas toujours aux engagements qu'ils avaient pris relativement à la dot de leur fille. Celle-ci, gênée elle-même, venait réclamer les termes de sa rente avec les allusions les plus offensantes.

Le pauvre baron surveillait mademoiselle Clarisse qui le trompait en dépit de ses jalouses précautions; l'officier de madame portait au tripot, ou à quelque fille avilie, ce qu'il tenait de la munificence de la vieille folle.

Chez les Tournemine, l'argent abondait, disait-on, mais on ambitionnait des choses que l'or, si puissant qu'il soit, ne saurait concéder; ainsi le rêve le plus cher de madame Tournemine était d'être considérée... Considérée!...

Combien ces existences agitées, honteuses, criminelles, étaient loin de la vie digne et calme de mes bons parents... Combien avaient été injustes et cruels ceux qui m'avaient arrachée de leurs bras, en me persuadant qu'ils n'étaient pas assez bons chrétiens... que je ne pourrais qu'être damnée sous leur direction que l'on osait appeler mondaine.

Que le lecteur excuse et me permette ces réminiscences continuelles de mon existence flétrie et de mes fautes passées. Autant que je le puis, je chasse la pensée tardive de ces cruels souvenirs; mais sans cesse et toujours ils reviennent et m'assiégent. Le remords est insatiable; il s'acharne après sa victime. Le remords ne serait-il pas la pénitence éternelle?

Ce qui dépassait toutes mes conceptions, ce qui me révoltait surtout et me confondait, c'était de voir toute cette honorable gentilhommerie de la caisse et du blason à la tête des coteries dévotes de M***.

Mademoiselle Caroline ne manquait aucune occasion de faire ressortir ces étranges contradictions entre les pratiques extérieures et les scandales de la vie privée. Elle me disait :

— Avez-vous été sotte de vous créer des ennuis pour une histoire de confession... Toutes ces *saintes* femmes font leurs pâques, et je croirais vous faire injure, si je vous mettais de pair avec la meilleure d'entre elles.

Il est assez d'usage, dans le monde dont je viens de parler, de censurer, de critiquer, d'exagérer même les vices des pauvres. Maintenant il serait curieux de savoir ce que les pauvres doivent penser des vertus des grands.

Les jours, les mois s'écoulaient, et toutes les fois qu'un impérieux besoin d'argent se faisait sentir dans mon pauvre ménage, j'étais obligée de le rappeler à mademoiselle Caroline; c'était pour moi une humiliation comparable à celle que

j'aurais ressentie si j'avais tendu la main pour recevoir l'aumône. La femme de chambre, si experte aux choses d'amour, avait recours aux plus singuliers expédients; elle avait peur d'être privée de mes services qui dissimulaient son insuffisance actuelle, et, en présentant ma note, elle craignait qu'on ne fît à mon égard une de ces réformes mesquines, dont elle avait eu plusieurs exemples. Elle s'entendait avec le chef de cuisine, avec le jardinier; ceux-ci chargeaient leurs mois de sommes plus ou moins fortes, et l'homme d'affaires, un être inepte ou fripon, passait l'éponge sur ces surcharges, et je finissais ainsi par toucher quelques bribes de mon salaire.

— Mon dieu! disait mademoiselle Caroline en joignant les mains, ils se ruineront à coup sûr. On parlait ces jours derniers d'hypothéquer les biens; ils doivent trois cent mille francs au mari de la Tournemine, Monsieur s'inquiète; il commence à vouloir s'immiscer dans les affaires du ménage et à faire des économies. — Elles sont fameuses ses économies; des bouts de chandelle, des vilenies... Ce qu'il faudrait réformer, c'est ce sacripant de de Vignol, bon à jeter à la porte.

Ces propos et d'autres encore, les difficultés que je rencontrais lorsqu'il s'agissait de payement, me causaient de vives inquiétudes pour l'avenir. Je savais aussi que la confrérie Roulot ne me perdait pas de vue et que, de temps à autre, on donnait un assaut à la conscience de madame de Lavenet qui gardait chez elle une personne dangereuse... Heureusement la baronne en référait à mademoiselle Caroline pour ces vulgaires tracasseries de la vie positive.

Ce fut à cette époque qu'un désir véhément de quitter la province et de me réfugier à Paris s'empara de moi; au moins pouvais-je espérer que là je serais perdue et confondue dans la tourbe mouvante. Mais un sentiment mystérieux, indéfinissable, paralysait mes résolutions. Une voix mystérieuse me criait de rester où j'étais, une prescience singulière me faisait entrevoir qu'à M*** seulement, ma vie, si misérable, changerait de face.

L'hiver s'avançait en dépit de mes tristesses, de mes indécisions. Un jour je fixais mon départ à la quinzaine suivante... La quinzaine arrivait, et je restais. C'était surtout le dimanche, où, seule dans ma chambre, je combinais, je repassais en ma tête mes projets de départ. Un dimanche j'étais plus agitée, plus indécise que d'habitude. J'avais passé une heure à regarder les promeneurs qu'une belle gelée claire attirait sur la grande route que je voyais de ma fenêtre ; puis je m'étais assise près de mon lit; je pleurais. L'isolement me devenait chaque jour plus accablant.

A la Toussaint dernière, la maison avait changé de propriétaire; madame Michon s'en était allée je ne sais où, à la campagne; une autre voisine, amie de mademoiselle Prémartin, était morte; j'étais seule... oh! bien seule...

Ma triste méditation fut interrompue par une secousse imprimée à la porte de la mansarde en face, c'était là qu'habitait naguère la vieille ouvrière. On ne répondit pas... La locataire était sortie sans doute. On vint de là heurter chez moi. —

J'ouvris, et dans le cadre de la porte apparut la face à la fois béate et ignoble de M. l'abbé Roulot.

Je voulus m'enfermer, mais, plus vif et plus robuste que moi, malgré moi il poussa rudement le ventail et s'introduisit chez moi, malgré moi... J'avais envie de crier, d'appeler... je me sentais à la merci de ce prêtre effronté, qui s'était d'abord assuré que la pièce d'à côté était vide. Il n'y avait pas d'autres logements que ces deux mansardes, dans cette portion de la maison desservie par un escalier particulier.

— Que venez-vous faire ici? dis-je toute tremblante, devinant instinctivement que j'étais menacée... retirez-vous de suite, je vous l'ordonne...

— Oh! oh! que de bruit, répondit le prêtre en souriant d'un air qu'il s'efforçait de rendre gracieux; je n'ai pas envie de vous manger, ma chère enfant, bien au contraire... il faut que nous causions ensemble.

Tout en parlant, l'abbé se rapprochait de moi. Je reculai, mais ma modeste chambre était si peu spacieuse, que force me fut bientôt de m'arrêter.

— Ce n'est pas tout cela, reprit l'abbé après un court silence, j'ai reçu à votre égard des instructions, qui me permettent de supposer à peu près qui vous êtes... Je pourrais continuer la guerre, mais loin de là, je viens vous offrir la paix. Il faut d'abord revenir au bon Dieu, ma chère enfant, continua-t-il en changeant subitement de ton; si vous écoutez mes conseils, je vous placerai très-gentiment, et vous n'aurez plus rien à craindre d'un passé quel qu'il soit; il ne s'agit donc que de nous entendre... et de ne pas me regarder d'un œil si irrité.

Ce disant, il s'assit près de moi et chercha à me prendre les mains.

— Sortez, dis-je, hors de chez moi!... sortez, vous êtes un misérable; mais sortez donc, je suis ici chez moi; je veux que vous sortiez...

— Ne parlez pas si haut, mon enfant, et surtout ne provoquez pas de nouveau ma colère, reprit le prêtre en se levant et se rapprochant de moi; vous êtes une belle personne en vérité, et, en travaillant pour votre bonheur, j'espère vous ramener à des sentiments convenables. Je veux, entendez-vous, que vous m'aimiez... Oh! en tout bien tout honneur, selon l'esprit de Dieu, se hâta-t-il d'ajouter, en lisant dans mes regards l'indignation qui débordait, en entendant cet indigne prêtre profaner et son sacerdoce et la Divinité et jusqu'à ce mot amour, lui aussi d'origine divine; — oui, ma fille, vous m'aimerez par reconnaissance, le reste viendra ensuite... et ce reste, je l'attendrai aussi longtemps qu'il vous plaira.

— Malheureux, répondis-je, regardez votre habit et rougissez de votre infamie!

— Allons, pas de gros mots, reprit encore d'un ton bassement hypocrite le Père Roulot; asseyons-nous, expliquons-nous tranquillement. Je crois que vous ne me comprenez pas.

— Serait-ce donc vrai, pensé-je, et me serais-je méprise sur les intentions de cet homme... Mais non! la vertu, le véritable zèle ne s'expriment pas ainsi, n'ont pas ces allures réprouvées par la piété sincère.

Pendant cette minute d'hésitation, le supérieur du tiers-ordre s'assit tout près de moi et, me saisissant à bras le corps, il essaya de me faire asseoir sur ses genoux. Je me débattis en le repoussant. Il s'opéra alors, et subitement, une transformation complète en cet homme; ses yeux devinrent hagards et semblaient vouloir sortir de leur orbite; le sang lui afflua sans doute au visage et au cerveau : il était cramoisi; un tremblement ou plutôt un tressaillement nerveux sembla agiter tout son être. Oh! qu'il était affreusement et bestialement laid ! Il se jeta sur moi même qu'une bête fauve; je me défendis de mon mieux. Dans cette lutte honteuse, la main du prêtre étreignit jusqu'à le meurtrir un de mes poignets. La douleur, la honte, une frayeur involontaire, m'arrachèrent quelques cris, — cris qu'il jugeait sans conséquence, vu la position des lieux, qu'il avait étudiée...

Mais, à notre commune stupéfaction, la mansarde voisine s'ouvrit avec précipitation ; puis ma porte, violemment poussée, laissa entrer un jeune homme à peine vêtu. C'était l'habitant inconnu de la chambre de ma vieille amie.

— Qu'y a-t-il? dit cet homme en fixant un regard terrible sur le prêtre anéanti... Que fait ici ce vil coquin ? Parlez, madame; dois-je le jeter par la fenêtre ? dois-je appeler des témoins pour constater son infamie et le faire arrêter ?...

D'une étreinte vigoureuse, le jeune ouvrier avait saisi l'abbé Roulot à la gorge, et il le maintenait écumant de rage et presque suffoqué.

— Qu'il s'en aille, dis-je, et que Dieu lui-même se charge de le punir!

— Vous le voulez, me dit le jeune homme; mais prenez garde. Le chien hargneux une fois lâché se retourne et déchire celui qui eût pu le tuer ou le museler.

Il desserra ses doigts, et M. Roulot, haletant, furieux, comme pour justifier cette appréciation, fit mine de bondir sur l'ouvrier.

— Allez vous-en, misérable! dit celui-ci. Allez cacher votre ignominie dans ce temple qui vous appelle... (Vêpres sonnaient). Allez, et songez que vous avez un témoin que vous retrouverez à chaque pas et qui peut vous mener loin...

Ce disant, il prit le prêtre par les épaules et le jeta jusqu'au bord de l'escalier.

Pendant cette courte lutte, j'étais tombée sur une chaise, inerte, épouvantée, et en proie à un tel saisissement que je ne songeais pas à remercier mon libérateur.

Celui-ci était sorti ; mais il rentra presque aussitôt. Il avait été se vêtir, car il était en manches de chemise, la cravate dénouée et les cheveux en désordre.

Il s'informa, avec une timidité délicate, des motifs de cette pénible scène... Il me rassura; puis il me dit qu'il était tout à ma disposition si pareil événement se reproduisait, et que, si je jugeais à propos de déposer une plainte, il serait heureux de témoigner contre ce lâche et vil personnage.

Je lui montrai le cercle bleuâtre qui entourait mon bras droit. Le mouvement de torsion avait été si brusque, si imprévu, si violent, qu'un moment je crus avoir le poignet démis.



Louis Belard avait de 25 à 26 ans. (Page 141.)

— Le scélérat!... s'écria le jeune homme avec un juron énergique. Et dire qu'il est d'honnêtes gens qui croient qu'il suffit d'être prêtre pour avoir toutes les vertus!... Mais, mademoiselle, une pareille meurtrissure exige des soins et des précautions... Voulez-vous permettre?... N'avez-vous rien de luxé?

Il prit mon bras, le tâta et le retourna comme eût fait un homme du métier. Les mouvements étaient douloureux, et j'éprouvais un engourdissement jusqu'à l'épaule.

— Savez-vous ce qu'il faudrait faire, mademoiselle? continua l'ouvrier. Rien n'est rompu, mais vous devriez voir un médecin aujourd'hui, et, munie de son certificat, vous présenter demain au parquet. Vous êtes ouvrière, sans doute. Eh bien! sachez qu'il vous sera impossible de travailler avant dix à douze jours.

Je secouai tristement la tête.

— Je conçois que cette démarche vous déplaise. Cependant...

— Non, dis-je; j'aime mieux souffrir en silence. D'ailleurs ma position est telle que je dois reculer devant un éclat...

— Eh bien! permettez-moi au moins, en ma qualité de voisin, d'envelopper et de panser votre bras malade.

Je laissai faire le jeune ouvrier; il m'accommoda avec une adresse de praticien.

Quand nous fûmes un peu remis de notre émotion, le jeune homme m'expliqua comme quoi, étant fatigué, il s'était jeté sur son lit, et que n'attendant personne, il avait jugé inutile de répondre à celui qui le dérangeait.

Mon voisin s'appelait Louis Belard. C'était un Parisien, un sculpteur, moitié ouvrier, moitié artiste; il travaillait depuis plusieurs mois à la chapelle d'un des nombreux couvents de M***. La mansarde de mademoiselle Prémartin était devenue, sans que je le susse, une chambre meublée, et la gargotière du quartier y logeait un de ses pensionnaires.

Le lendemain, j'avais le poignet noir comme de l'encre et le bras enflé. Je fus près de quinze jours sans travailler. Pendant ce temps, je reçus du jeune ouvrier mille bons offices, et une sorte d'intimité s'établit entre nous.

Certes, il m'en a coûté d'être obligée de rapporter, avec trop de détails peut-être, la violation de domicile, le guet-apens infâme et les tentatives honteuses sur ma personne, dont j'ai failli être victime. Bien qu'ayant pris la résolution de ne rien omettre de mes mémoires, j'aurais cependant déchiré ces tristes pages, cette preuve personnelle de l'infamie d'un homme d'Église, si des confidences de personnes méritant une absolue confiance ne m'avaient pas convaincue que *mon cas* n'était point unique. Peu, parmi les prêtres prévaricateurs, sont brutaux à l'égal du Père Roulot. Presque toujours, ils sont assez maîtres d'eux-mêmes pour, quand ils jugent dangereux d'aller plus loin, battre savamment en retraite et donner à leurs allures un peu trop vives les seules apparences d'une ardente affection en Jésus-Christ; si bien que la pénitente ou la dame quêteuse reste forcément indécise sur la conduite réelle du prêtre à leur égard. La finesse féminine est mise en défaut par la rouerie monacale.

J'ai déjà eu occasion de le déclarer. Je le répète de nouveau et de grand cœur : les prêtres aux mœurs impures sont en infime minorité en France; mais enfin il en est, cela est incontestable. C'est le confessionnal; c'est cette sujétion forcée, cette intimité de presque toutes les semaines, de tous les mois, qui le plus ordinairement sont la cause déterminante et propice des scandales qui trop souvent, hélas! affligent les âmes réellement chrétiennes. Je suis trop ignorante des choses

de la théologie pour me prononcer sur la confession : si elle est impérativement ordonnée ou simplement facultative. D'autre part, je suis trop partisan de la liberté de conscience et du libre arbitre de chacun en matière de pratique religieuse pour stigmatiser un acte quelconque d'aucune croyance, mais je le crie bien haut : Mères de famille, mères catholiques, pour vos filles, pour vos sœurs, pour vous-mêmes, ne prenez pas au hasard le premier confesseur venu, et, quel que soit votre choix, ne cessez jamais d'être prudentes et veillez !...

CHAPITRE VIII

Le *chant* du Père Roulot. — Comment mademoiselle Caroline entendait payer les dettes de sa maîtresse. — L'ouvrier parisien. — Son dévouement. — La mercière d'en face. — Le cours de Bellevue. — Humiliation et consolation. — Tendresse prévoyante de ma mère. — Réflexions d'un ami. — L'hôtesse du Coq-Hardi et le chevalier de l'Eperon-d'Or.

J'avais fait prévenir mademoiselle Caroline dès le lendemain de mon accident, car je craignais beaucoup de la mécontenter et de perdre la pratique de l'hôtel. On me payait mal, mais au moins j'étais nourrie.

La femme de chambre vint me voir, j'avais le bras en écharpe ; j'eus d'abord la pensée de faire un mensonge et de rejeter sur une chute les suites d'un emportement aussi honteux que brutal ; mais, en présence des vagues menaces de l'abbé Roulot, j'imaginai que la franchise était le plus sage parti. Je fis donc connaître à mademoiselle Caroline la visite du supérieur et le dénoûment de cette visite.

— Ah ! voilà qui est trop fort ! dit-elle, dire pourtant que c'est par lui, j'en suis convaincue, que madame la baronne s'est intéressée à moi.

A peine entendis-je les dernières paroles de Caroline, qu'elle prononça en aparté. Sur le moment, je ne les remarquai même pas. Plus tard seulement j'eus lieu de me les rappeler.

— Et cependant, continua la femme de chambre, cette belle équipée ne me surprend pas : je connais les mœurs et les habitudes du R. Père ; quand il a sur la conscience un demi-cent d'huîtres et une couple de bouteilles de vin blanc, il en conterait indifféremment à une chiffonnière ou à une princesse ; cela lui est égal. Dimanche, il a dû déjeuner chez la veuve Ollivier ; sa toquade de la conversion lui sera revenue entre deux vins, et c'est vous qui payez les frais de son hallucination. — Mais il faut que nous tirions parti de cette édifiante équipée... Êtes-vous sérieusement blessée ?...

Je montrai mon poignet.

— Le vieux drôle ! reprit la femme de chambre ; c'est bien ; — je me charge de le faire chanter autre part qu'à vêpres... Combien vous doit-on chez nous ?...

Une idée originale et diabolique venait de surgir dans l'esprit inventif de la femme de chambre ; cette idée, c'était d'effrayer M. Roulot sur les conséquences

de sa mauvaise action, de lui faire verser quelque argent et d'acquitter ainsi les dettes de sa maîtresse.

Je voulus faire quelques observations ; mais elle me dit : — Eh ! laissez donc, vous plaisantez avec vos scrupules ! N'est-ce pas justice, quand on estropie quelqu'un, de l'indemniser de la perte de son temps et des frais de la maladie ?

J'aurais préféré étouffer jusqu'aux apparences de cette ignoble chose, mais Caroline, que deux puissants mobiles, intérêt et haine, pressaient également, se mit tout de suite en campagne pour mener à bien sa plaisante entreprise.

Je ne sais comment elle s'y prit ; mais deux jours après elle me rapporta juste le compte arriéré de l'hôtel, c'est-à-dire une centaine de francs. D'abord, je ne voulais pas accepter, mais j'étais si dépourvue de ressources, que, non sans quelque honte, je la laissai déposer l'argent sur le coin de ma table. Elle me raconta que le Père Roulot était malade de la terreur où elle était parvenue à le plonger. Dans cet effarement momentané, elle lui avait fait avouer devant deux témoins qu'il ne savait rien de fâcheux sur moi, et que, par conséquent, il m'avait calomniée. — Mademoiselle Caroline était toute triomphante du succès de son *honnête* négociation ; mais je n'étais pas aussi rassurée, et ma délicatesse venait de subir une rude atteinte.

Les Auvergnats, ainsi que les Normands, ont leur *dit* et leur *dédit;* je savais que le Père Roulot était trop vindicatif pour ne pas chercher à prendre sa revanche, et il devait la rêver terrible, car non-seulement son hypocrisie était mise à jour, mais encore il était le jouet et la dupe de sa propre intrigue.

En réalité, ainsi que je l'ai su plus tard, le Père Roulot, à l'exception de certains détails qu'on avait jugé inutile de lui apprendre, savait que je m'étais enfuie du couvent. Ignorant pourquoi j'avais jeté le voile aux orties, il pouvait supposer que je deviendrais pour lui une proie facile... Il lui fallait l'occasion propice et les moyens ; aussi sans que personne le soupçonnât, était-il l'auteur de ma rentrée chez les sœurs Lepeautre ; là, j'étais tout à fait sous sa dépendance. Les événements lui ayant prouvé que j'avais des mœurs pures, une idée infernale avait surgi dans son imagination surexcitée par les obstacles. Il n'ignorait rien du laisser-aller immoral de la baronne de Lavenet et de son entourage ; il résolut dès lors de me gangrener le cœur au contact de ces souillures, et il décida que j'entrerais chez madame de Lavenet. De quelle puissance occulte usait-il pour arriver à ses fins et pour disposer ainsi des personnes qui lui étaient systématiquement hostiles, telles que la baronne et la caméristo ? Je l'ignore ; mais le fait patent est là, il m'a été démontré et prouvé. Quoi qu'il en soit, lorsque les temps lui parurent venus, il pénétra comme un voleur dans ma mansarde... Jetons bien vite un voile épais sur ces honteux souvenirs. Bien des années se sont écoulées depuis, et cependant je rougis encore quand, malgré moi, je songe à ces turpitudes.

Après ces derniers incidents, et en craignant les suites, je pensai plus que jamais à quitter la province pour me réfugier à Paris.

J'en parlai à mon jeune voisin. Je m'informai des frais de voyage, et surtout de quelle manière une ouvrière vivait à Paris. — Ses réponses furent désespérantes : il me dit crûment et naïvement qu'une couturière en chambre ne pouvait pas vivre de son salaire, et qu'il fallait qu'elle *se mît avec quelqu'un*...

Le sculpteur était un véritable enfant de Paris; il aimait sa ville natale; mais il en connaissait à fond toutes les misères apparentes ou cachées :

— Paris, disait-il dans son langage un peu vif, c'est une belle femme toute chamarrée de soie, toute couverte d'or et de bijoux, mais qui souvent n'a pas de chemise...

Puis il ajoutait :

— Croyez-moi, ma voisine, ne vous embarquez pas seule; attendez un mois. J'aurai fini la chapelle des Augustins; nous nous en irons ensemble, et je vous piloterai là-bas.

Je souriais, malgré ma tristesse, et je n'avais pas le courage de m'offenser des paroles du jeune homme, car la différence d'âge entre lui et moi eût donné lieu à une affectation de pruderie intempestive et ridicule.

Louis Belard avait de vingt-cinq à vingt-six ans; il était de taille moyenne, mince, et doué de cette agilité prodigieuse du gymnaste ou de l'ouvrier grimpant sans cesse aux échelles. Il était blond; il portait toute sa barbe à la façon des artistes et les cheveux un peu longs. L'ensemble de sa physionomie avait une expression de douceur souriante qui n'excluait pas la fierté. Ses yeux étaient d'un bleu pur; son regard était droit, perçant, interrogateur. Le costume de l'ouvrier, la blouse grise et le chapeau mou, lui seyaient mieux que le paletot et le chapeau tuyau de poêle du bourgeois.

Peu de jours avaient suffi pour nous mettre à l'aise l'un et l'autre. Notre isolement réciproque, le service qu'il m'avait rendu, l'intérêt qu'il me témoignait, avaient formé entre nous une liaison amicale et douce. J'attendais le soir avec impatience. Le bon visage franc et ouvert de mon jeune voisin, toujours souriant, me rappelait la gaieté que la pauvre Annette apportait autrefois avec elle.

Lorsque je lui racontai le vaillant exploit de mademoiselle Caroline, un fou rire s'empara de lui. Puis, réfléchissant, il me dit :

— Ces riches et ces prêtres! Il n'y a qu'eux ou leurs valets pour avoir de pareilles idées. En voilà une mystification corsée; l'une, profitant de l'occasion pour ne pas charger le budget de sa dame d'un billet de cent francs, s'en va les extorquer à un misérable, et cet homme qui s'est mis à la merci des cancans d'une servante, capitule, lâche la somme, et se croit ainsi libéré de sa mauvaise action. Quitte pour cent francs!... Mais que voulez-vous, mademoiselle? Le monde est ainsi fait, et c'est à Paris comme ici. Quand vous me le permettrez, allez, je vous en conterai de bonnes, moi qui travaille dans les chapelles les trois quarts de ma vie. Les bons pères ont le bras long; ils ont le pied et l'œil dans

toutes les maisons, l'oreille à toutes les portes! Dix révolutions auront à peine raison de ce désordre moral.

Le brave jeune homme ne pouvait contenir son indignation.

— Cent francs! répétait-il encore, comme malgré lui; cent francs pour venir insulter chez elle une brave fille et l'estropier à moitié! et cet argent vous était dû. Je ne sais, après tout, qui est le plus fripon de la servante ou du prêtre. Et quand on songe que ce saint homme, quelques instants après, est monté en chaire; qu'il a prêché la justice, la continence, la charité, et peut-être la chasteté!... Quelle comédie!

Je cherchai à calmer l'exaltation de l'ouvrier, et cependant, toutes ces comédies, j'en avais été saturée et je les avais vues se produire sous toutes les formes.

Louis venait tous les soirs, et pendant mon indisposition il accourait souvent au milieu du jour, attention dont je lui savais d'autant plus gré que son chantier était situé assez loin.

Je ne m'ennuyais pas avec lui. Sa manière de voir, d'apprécier, me sortait radicalement du cercle où j'avais vécu. Mi-parti ouvrier, mi-parti artiste, il était aussi instruit à demi. Il avait suivi les cours publics qui se font à Paris : cours de médecine et surtout de chirurgie, cours de littérature et cours scientifiques. Il avait retenu de tout un peu, mais la base solide d'une première instruction manquant à cet échafaudage d'études incomplètes, les choses étaient entrées un peu pêle-mêle et s'étaient gravées dans son imagination avec un désordre pittoresque. J'ai retrouvé plus tard ce type très-commun à Paris. Alors une surprise mêlée de curiosité et d'intérêt m'attachait aux conversations emphatiques du jeune homme. Si ses idées étaient parfois creuses et fausses, le cœur, en revanche, avait un riche fonds de droiture et de sensibilité délicate. Il portait encore le deuil de sa mère morte depuis deux ans, et il ne pouvait se résoudre à le quitter. La tombe de cette mère bien-aimée, enfouie dans un petit coin d'un cimetière de Paris, était pour lui l'objet d'un culte tendre. Il me racontait avec des douleurs vraies et touchantes l'affreux isolement où l'avait plongé cette mort prématurée (sa mère n'avait que quarante-quatre ans).

— Nous étions seuls au monde, ma mère et moi, disait-il, nous étions toute notre famille. J'ai cru dans les premiers jours que je ne lui survivrais pas. Maintenant que je vous connais, il me semble que j'ai une autre mère, ou plutôt une sœur comme j'en ai souvent rêvé une.

Il me montra un jour des lettres que sa mère lui écrivait pendant ses courtes absences. Il y avait bien quelques fautes d'orthographe et de langage; mais quelles affectueuses et sages recommandations, quels excellents conseils de saine morale! quels tendres remercîments, quelle reconnaissance expressive pour le bon fils qui était à la fois son soutien et son orgueil. On sentait le cœur dans les lettres de la pauvre ouvrière, qui pourtant n'avait guère connu d'autre religion que l'honneur et le travail.

C'était un véritable martyre pour moi que ces expansions filiales qui venaient frapper mon cœur, comme une flèche égarée touche un but inconnu.

Un jour que le sculpteur venait avec une tristesse découragée sur l'idée de se retrouver seul à Paris, il me dit :

— Je me marierais bien, car j'ai l'amour et le sentiment de la famille ; mais aujourd'hui l'ouvrier qui a un peu de sens et beaucoup de cœur ne doit pas songer au mariage, et risque trop d'apporter son contingent de misère à la misère de notre caste. Voir souffrir autour de moi ceux que j'aimerais plus que moi-même serait un supplice qui tuerait mon énergie de travailleur. Pourquoi n'ai-je pas au moins une sœur... une sœur qui, comme ma chère mère, partagerait mes idées !... oui, plus je vais, plus je repousse tout désir d'un établissement matrimonial ; d'ailleurs, en fait de mariage, je serais trop difficile, je ne voudrais épouser qu'une fille honnête et pas trop laide ; la traite des blanches en est arrivée à ce point, qu'il ne reste plus aux prolétaires que les monstres dont le riche ne veut pas, ou les filles dégradées dont il ne veut plus. Problème effrayant de profondeur : — L'ouvrier doit-il se marier ? peut-il se marier ?

Je n'avais aucun bon argument pour combattre ou pour approuver les idées du jeune homme ; je le laissais dire. J'aimais son accent parisien, ses fantaisies scientifiques et même jusqu'à ses plaisanteries d'atelier, qui pourtant parfois franchissaient les strictes limites de la bienséance. Elles m'arrachaient souvent un franc rire que je ne connaissais plus depuis de longues années. Il était heureux quand il avait provoqué ces éclairs de bonne humeur. Hors de ses théories sur le mariage, je ne l'ai jamais entendu se plaindre, ni de la société, ni de son sort. Il y avait en lui une résignation quasi-musulmane, une sorte de fatalisme implacable, mais irréfléchi. Du reste il gagnait assez bien sa vie.

— J'ai été heureux dans mon malheur ! me disait-il, grâce à quelques économies, j'ai pu soigner moi-même ma bonne et digne mère et lui éviter les tristesses de l'hôpital ; elle est morte en me bénissant, la tête appuyée contre ma poitrine ; sa dernière sensation terrestre a été les pulsations de mon cœur qui battait à se rompre.

La fin de l'hiver s'écoula dans cette douce et paisible intimité. Je n'entendis plus parler du Père Roulot, probablement ne trouvait-il pas à mordre, ou plutôt, malgré son audace et son impudence, il jugeait prudent de se taire. Mais je n'en étais pas moins décidée à m'en aller à Paris. Je craignais toujours un retour offensif du saint homme.

La maison de Lavenet s'ébranlait et craquait de toutes parts. Le baron, vieillard encore robuste, surprenant à deux heures du matin le sémillant de Vignol, juste au moment où celui-ci allait sortir par la petite porte du parc, lui avait administré quelques coups de canne. Madame, furieuse de cette intolérance conjugale, avait, de son côté, souffleté presque publiquement la maîtresse de son mari. Un procès en séparation était imminent ; d'un jour à l'autre je devais m'attendre

à être congédiée. En outre, de charitables voisines avaient l'œil sur nous ; on nous épiait ; et Dieu sait si l'on nous ménageait, le pauvre Louis et moi.

La chapelle des dames Augustines était bientôt terminée ; Louis Belard, revenant sur l'arrêt prononcé, convenait qu'il me fallait si peu de chose pour vivre, que je me tirerais honnêtement d'affaire à Paris, si telle était mon intention, Je ne voulais partir ni avec lui, ni après lui ; mon amour-propre eût souffert de cette coïncidence ; soit qu'il pénétrât ou non ma pensée intime, il ne fit pas d'objection à ce départ anticipé et il me promit une lettre de recommandation pour la sœur d'un de ses camarades. Je m'engageai, de mon côté, à lui envoyer mon adresse aussitôt après mon arrivée.

Nous parlions tous les soirs de Paris ; Louis me disait qu'il viendrait encore causer avec moi à la veillée, qu'il me promènerait le dimanche ou le lundi, si je le voulais bien, qu'il me conduirait au théâtre, etc., etc. J'acceptais, sans arrière-pensée, tous ces beaux projets d'avenir et de liberté parisienne.

Quelques jours nous séparaient à peine du terme fixé pour mon départ. Mes pauvres chiffons étaient entassés dans ma malle et j'étais en marché pour vendre les misérables meubles que je ne devais pas emporter. Louis m'aidait à ces préparatifs ; il était triste et rêveur.

— Vous partez sans moi, me dit-il, qui sait si je vous reverrai ? Le fracas de la grande ville vous fera bien vite oublier le fidèle compagnon de la mansarde. Depuis trois mois je n'ai pas été un seul jour sans vous voir ; mardi prochain tout sera fini, je serai encore seul...

De grosses larmes s'échappaient des paupières blondes du pauvre garçon : je fus très-émue de ce témoignage d'affection, je lui tendis la main :

— Ne pleurez pas, mon bon Louis, lui dis-je, je ne suis pas aussi ingrate que vous le supposez ; d'ailleurs, est-ce que là-bas je ne serai pas encore plus seule que vous ne l'avez jamais été ?

— Attendez-moi alors, dit le jeune homme, en pressant contre ses lèvres la trace encore visible des meurtrissures qu'il avait soignées, attendez-moi... je vous en prie...

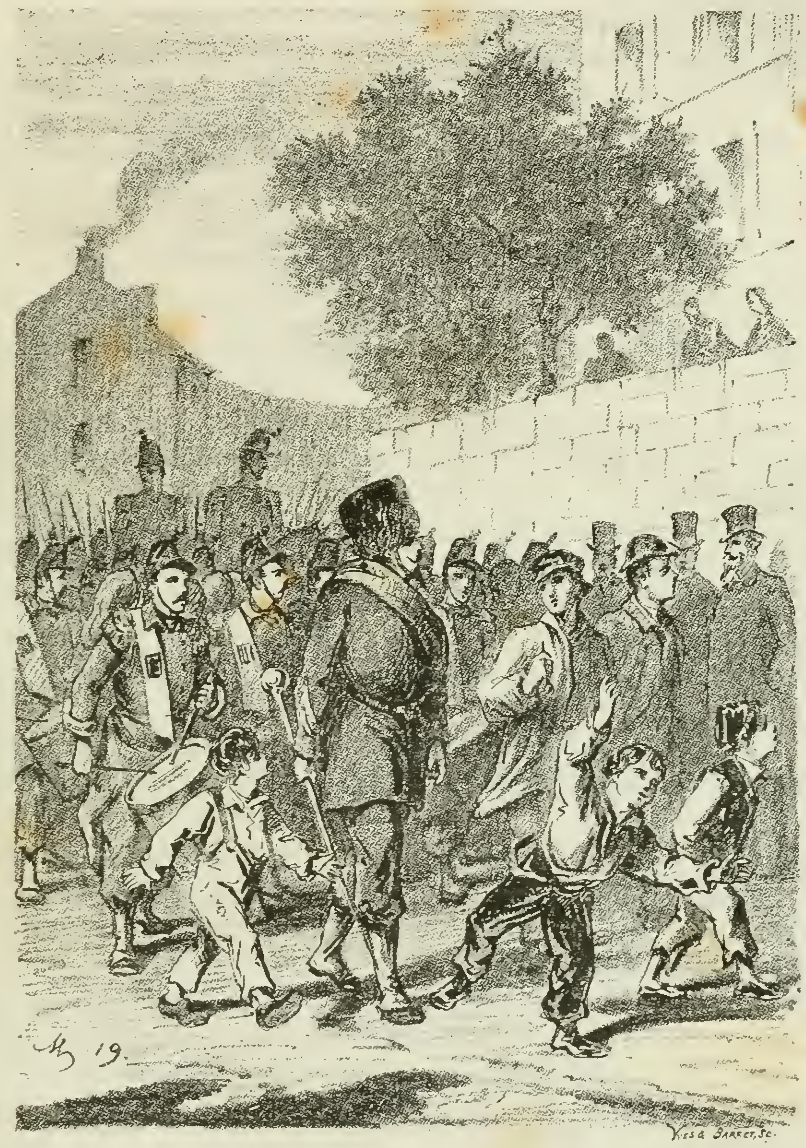
— Vous viendrez me retrouver.

— Qu'est-ce que cela vous fait de partir une semaine plus tôt ou plus tard ?

— Rien au fond, dis-je, mais je n'ai plus d'ouvrage ici, autant vaut que je parte...

Le sculpteur n'insista plus. Il était accoudé sur ma table, sa main sur les yeux ; je ne sais s'il pleurait ou s'il réfléchissait.

Je me couchai ce soir-là avec un mal de tête assez violent ; je l'attribuais à l'émotion inséparable du parti que je venais de prendre, à la fatigue de mon petit déménagement ; mais la fièvre survint dans la nuit. Le matin j'essayai de me lever, je ne pus me tenir debout. Je fus seule toute la journée avec une tasse d'eau près de mon grabat. Avant midi je comptais encore les heures ; je frappai à



Une nuée d'enfants, d'hommes en blouse, marchaient en tête du régiment. (Page 149.)

plusieurs reprises sur le plancher ; les personnes qu occupaient l'étage inférieur n'entendaient pas ou ne voulaient pas monter. Peu à peu mon intelligence s'obscurcit ; à la tombée du jour, j'entrevis Louis... ce fut mon dernier souvenir. Une fièvre ardente s'était emparée de moi ; j'eus plusieurs accès de vomissement.

La scarlatine régnait à M***. Cette maladie, que je n'avais pas eue dans mon enfance, réclamait son fatal tribut ; elle se déclara avec une intensité, une mali-

gnité extraordinaires : mon âge, la faiblesse de mon tempérament, l'âcreté d'un sang échauffé par les veilles et par les chagrins, donnèrent bientôt au mal un caractère dangereux.

Pendant douze jours je fus en proie aux hallucinations d'un délire incessant. Je n'avais nulle conscience de ce qui se passait autour de moi ; enfin, le treizième jour, aux premières lueurs du matin, je me reconnus un peu... Mes yeux appesantis s'ouvrirent avec effort et mon regard voilé aperçut le bon Louis assis au pied de mon lit.

— Où suis-je, mon Dieu ? dis-je d'une voix faible.

Le sculpteur se leva, il accourut à mon chevet.

— C'est moi, dit-il, c'est moi, mademoiselle, me reconnaissez-vous ?

— Oh ! oui... mais je ne sais d'où je reviens ; que m'est-il arrivé ?... mes idées sont confuses... je veux me rappeler et je ne puis pas.

— Vous avez été bien malade, chère demoiselle ; mais de grâce, ne vous agitez pas tant ; le médecin viendra dans une heure. Permettez que je recouvre vos bras.

Il les replaça l'un après l'autre sous la couverture ; son bon et doux visage me souriait. Je me souvins tout à coup que, dans une indisposition de mon enfance, en reprenant ainsi mes sens, je rencontrai, à la place qu'occupait aujourd'hui Louis Belard, la figure tendrement anxieuse de mon père infortuné... Ce souvenir, joint au retour de ma raison qui me permettait d'apprécier ma triste position, me fit fondre en larmes.

— Pourquoi pleurez-vous ? me dit affectueusement Louis, ne suis-je pas là, près de vous ?... Je vous en prie, calmez-vous ; cette agitation peut vous faire du mal ; vous êtes si faible.

Tandis qu'il prononçait ces mots, une femme en coiffe de nuit rentra sans bruit dans la chambre ; elle s'approcha, et je reconnus madame Michon.

— Mes ams ! mes seuls amis, dis-je en sanglotant...

On m'imposa doucement silence.

Le médecin arriva ; il eut de bonnes paroles, des paroles d'espoir et d'encouragement ; il permit un peu de bouillon. Depuis que j'étais au lit, je n'avais avalé que quelques gorgées de tisane. Le docteur recommanda la tranquillité de corps et d'esprit ; et avec cette finesse d'ouïe du malade inquiet, je l'entendis sur la porte qui disait à Louis :

— Allons, ne vous tourmentez plus, elle est sauvée et j'en réponds maintenant ; ce n'est plus qu'une question de temps et de soins intelligents.

J'étais sauvée ; donc j'avais été en danger. Pourquoi n'étais-je pas morte ?... Telle fut la pensée lugubre qui se présenta la première à mon esprit.

A partir de ce moment, je conservai le libre usage de mon intelligence ; je ne l'avais recouvrée que pour souffrir moralement de la façon la plus cruelle et la plus humiliante. Je sentais que j'étais à la charge de mes deux bons et dignes amis.

Lorsque Louis fut parti pour son travail, étant seule avec madame Pichon, je la priai de m'expliquer comment il se faisait qu'elle fût près de moi. Elle me dit qu'elle était arrivée de la campagne le surlendemain du jour où la fièvre m'avait prise, qu'elle était venue pour me voir et qu'elle m'avait trouvée dans la première phase de la fièvre éruptive, en proie au délire, et n'ayant d'autre garde-malade que M. Belard. L'embarras et le chagrin du pauvre garçon étaient indicibles : aucune femme de la maison n'avait voulu monter; les unes par crainte de la contagion, les autres parce que je passais pour la maîtresse du sculpteur. La sœur du bureau était arrivée ; on parlait de me transporter à l'hospice ; le jeune homme s'y opposait de toute sa force ; on voulut insister, mais sa résistance opiniâtre eut le dessus. Bref, l'excellente Michon, touchée de compassion, au lieu de s'en retourner chez elle, avait fait jeter un matelas sur le carreau de ma chambre, et depuis quinze jours elle me veillait et me prodiguait ses soins, aidée par mon jeune voisin.

— C'est un ange que ce garçon ! disait madame Michon avec enthousiasme; car je sais bien que les mauvais propos de la Philippe et de ses camarades sont d'atroces mensonges, et cependant il est meilleur pour vous, ma pauvre enfant, que si vous étiez sa femme. C'est doux, c'est dévoué, sensible et droit comme une fille de quinze ans... Moi, je l'aime tout plein, votre voisin.

Ma convalescence fut longue, et je n'étais pas encore en état de m'exposer à l'air, quand la bonne Michon, qui me soigna pendant un mois, reprit le chemin de son village. Elle était très-fatiguée, car elle n'était ni jeune, ni ingambe, ni même fort à son aise. Je voulus lui parler de payement, de dette contractée :

— Taisez-vous, me dit-elle, si vous devez quelque chose, c'est à Louis qui m'a hébergée et nourrie tout le temps ; je vous le répète, c'est un ange que votre Parisien.

Après le départ de la brave femme, nous nous retrouvâmes en tête à tête, l'ouvrier et moi. Notre première entrevue fut gênée et contrainte : j'étais confuse, humiliée. M. Belard, soit qu'il devinât cette confusion, soit par le sentiment d'exquise bonté qui fait rougir le bienfaiteur délicat devant la personne obligée, M. Belard, dis-je, était non moins gêné que moi.

Je rompis enfin la glace.

— Mon cher Louis, lui dis-je, je vous ai remercié plusieurs fois en présence de madame Michon, mais aussitôt que je vous parlais de ma reconnaissance, de votre dévouement, vous nous quittiez brusquement ; aujourd'hui, Louis, écoutez-moi, laissez-moi vous remercier et permettez que je partage avec vous, si je ne puis vous rendre intégralement.

— Rendre... partager... répéta lentement le jeune homme ; ce n'est pas cela que j'attends... Aimez-moi comme une sœur aime son frère ; remplacez dans mon cœur avide de tendresse honnête et calme la chère mère que j'ai perdue : la sœur ne compte pas avec le frère, pas plus que la mère n'a jamais compté avec son fils.

Quelles que soient les apparences, je sens qu'il y a entre nous deux une barrière sociale : vous êtes une demoiselle, je suis un ouvrier; aussi, je n'espère, je ne demande que votre amitié...

— Elle vous est acquise, mon cher Louis, car, même avant cette cruelle et affreuse maladie, j'appréciais vos bonnes qualités ; croyez-le, Louis, l'affection que vous désirez est au fond de mon cœur, elle ne vous fera jamais défaut.

— Que je désire!... oh! ne changeons pas la valeur des mots, mademoiselle, je *demande*, j'espère!... Quant à ce que je désire, cela me regarde seul, et je suis assez honnête homme pour ne vous en parler jamais.

Je ne relevai pas cette dernière phrase : je la comprenais et je l'excusai, mais je n'étais pas en état d'y répondre.

Ma première sortie suivit d'assez près cette courte explication, qui fut la seule entre nous. Je m'appuyais sur le bras du sculpteur. En passant devant le magasin de mademoiselle Philippe, — une *roulotte* émérite, — des éclats de rire insultants, presque des huées, sortirent de cette pieuse officine des calomnies et des cancans du quartier. Je ne m'en mettais pas en peine, mais Louis Belard eut un tressaillement.

— Pourquoi, dit-il, n'est-il pas permis d'infliger une verte correction à ces pies-grièches de sacristie? Elles me font repentir de ne pas avoir souffleté vigoureusement leur père spirituel.

Toutes les fois que nous sortîmes, on nous insulta de la même manière ; j'avais une peur affreuse que la patience n'échappât au jeune homme.

— Elles sont jalouses de notre amitié, ces vieilles fées, ces vieilles Gorgones, disait en souriant mon cavalier.

Et moi, je pensais :

— M'eût-on huée de la sorte, si j'avais consenti à recevoir les édifiantes visites du P. Roulot, si j'avais eu pour ses vices de misérables complaisances?...

Nous avions hâte tous deux de fuir ce foyer d'insolences bigotes; mais le travail du sculpteur était terminé avant que je pusse partir. Le médecin conseillait de laisser la peau se raffermir et le tempérament se refaire un peu avant de m'exposer aux pénibles influences d'un changement de climat.

— Je voudrais rester, disait le pauvre Louis les larmes aux yeux, mais la raison (par délicatesse il ne disait pas la nécessité), la raison m'oblige à rentrer à Paris. La campagne du printemps va s'ouvrir, il faut que je sois là pour répondre aux exigences des patrons.

— Partez, mon ami, lui disais-je, je vais mieux de jour en jour, et je n'attendrai pas les limites fixées par le médecin, je vous le promets.

Il partit en effet; j'essayai de lui faire accepter un peu de l'argent qui me restait.

— Non, non, me dit-il, j'ai de quoi faire mon voyage et attendre ensuite la reprise des travaux : nous réglerons tout cela à Paris.

— Je le conduisis à la gare. Il me tendit la main, mais, sans fausse honte et sans pruderie, j'embrassai l'ami tendre et dévoué que j'allais perdre. Il était bien plus ému que moi; il était jeune, affectueux; les douces illusions de son âge, comme un prisme trompeur, rayonnaient sur l'avenir et lui prêtaient ses couleurs mensongères ; moi, j'étais plus âgée de neuf ans, et la sécheresse claustrale avait laissé dans mon cœur des traces profondes... Le cœur de l'homme, arrivé à une certaine époque de la vie, est comme son visage : une fois vieilli, une fois ridé, la jeunesse n'a garde de reparaître et d'effacer les flétrissures de l'âge ou de la maladie. Cependant, je versai quelques larmes sincères en rentrant dans la solitude de ma mansarde ; ces larmes devinrent plus abondantes, lorsqu'en furetant de droite et de gauche, j'avisai la photographie de Louis déposée sur le coin de ma cheminée. Quelques mots tendres et tristes étaient inscrits sur le revers du portrait. La physionomie douce, fière, un peu mélancolique du jeune ouvrier était reproduite avec une rare fidélité ; je le regardai longtemps. Pauvre Louis !

Suivant le conseil du docteur, qui, tout autant que Louis et la Michon, se montra bon et généreux envers moi il n'était pas dévot, pourtant), suivant son conseil, dis-je, je sortais chaque jour, sur le midi; je me promenais lentement au soleil. Les arbres des promenades publiques jetaient leurs premiers bourgeons verdissants. Je m'asseyais sur un banc, sur un mur d'appui. Mes pieds étaient incapables de supporter une marche de quelque durée.

Un jour, c'était le 3 ou le 4 avril, j'avais tenté d'allonger un peu ma promenade habituelle, et j'étais parvenue à l'extrémité des allées de Belle-Vue; j'étais assise, ou plutôt accroupie sur les dernières marches d'un grand escalier. Il ne faisait ni vent, ni soleil : le silence n'était troublé que par les fanfares d'une musique militaire que l'on entendait au loin. Peu à peu le bruit se rapprocha... Je vis de jeunes enfants, des ouvriers qui se dirigeaient hâtivement vers la haute ville; ils passaient devant moi en groupes animés ; quelques bourgeois, tenant au bras leurs jeunes femmes ou leurs filles, suivaient la foule, qui s'épaississait de plus en plus.

C'était un régiment qui arrivait; grand événement pour la ville de province.

Je m'approchai machinalement, et je m'établis sur le revers de l'allée qui bordait la rue : en me penchant, je distinguais déjà les baïonnettes luisantes et les pantalons garance. J'avais toujours fui ces bruyants spectacles : ce jour-là, je restai comme clouée à ma place, par une invincible et mystérieuse curiosité.

Une nuée d'enfants du peuple, d'hommes en blouse, marchaient en tête du régiment. Les plus curieux, ou les plus effrontés, se glissaient jusque sous les pieds du cheval du colonel; ils entravaient sa marche : l'officier supérieur souriait, et promenait autour de lui un regard plein de bonhomie. Il avait le visage tourné vers la place d'Armes, qui s'étendait à gauche. Un mouvement brusque du cheval, fatigué ou impatienté par la foule, lui fit faire une demi-volte : le

visage, que je voyais de profil, se présentant subitement de face, je reconnus, ou je crus reconnaître Georges Sturm.

Je pensai d'abord que j'étais dupe d'une ressemblance trompeuse, rien n'étant plus semblable à un officier qu'un officier de la même arme, si la taille et l'âge ont quelque parité.

Quoique sous l'empire du doute, je quittai l'allée, et je suivis l'état-major d'aussi près qu'il me fut possible, mais j'étais trop faible pour lutter contre l'envahissement de ce flot tumultueux; je fus repoussée, rejetée en arrière. De temps à autre, j'entrevoyais encore le visage du colonel et la longue broche de décorations qui ornementait sa poitrine; il m'était impossible de distinguer ses traits. La fatigue d'une marche forcée, l'émotion que me causait cette ressemblance fictive ou réelle, me firent chanceler, et je fus heureuse de rencontrer le tronc d'un des gros ormes de la place.

J'assistai à la revue, à l'appel, à la distribution des billets de logement, toujours adossée contre mon arbre. Enfin, les officiers disparurent dans la direction opposée; la foule s'écoula; les soldats, deux par deux, s'en allaient à la recherche du logement que leur octroyait le hasard. Un de ces hommes passa près de moi, il était seul, et il avait une bonne figure de troupier; je l'accostai, car je ne pouvais me résoudre à m'éloigner sans tenter de sortir de mon incertitude.

— Monsieur, lui dis-je, excusez-moi, je vous prie; comment s'appelle votre colonel?

— Comment il s'appelle, madame?.... Mais c'est M. Sturm... le colonel Sturm... un brave, je vous en réponds.

En disant ces mots, le fantassin jetait sur moi un regard de curiosité ou de moquerie, peut-être l'un et l'autre.

— Et vous venez tenir garnison ici? dis-je sans trop réfléchir et pour ne pas rompre tout de suite la conversation.

— Oh! que non, madame, nous passons seulement, et nous nous en allons à L***.

— Et il est marié, sans doute, votre colonel?...

Cette question indiscrète, qui ne répondait même pas à ma pensée intime, fit rire le soldat.

— Oh! que oui, ma belle, répondit-il, le colonel Sturm est bel et bien marié; à telle enseigne qu'il a deux amours de petites filles, dont il est plus fou qu'un épicier ne l'est de sa progéniture. — Ça vous défrise, *ma poulette*, mais c'est comme cela.

La réponse du soldat me rappelait à moi-même; elle me fit rougir de ma sottise... Je le remerciai d'un signe de tête, et rassemblant mes forces défaillantes, je revins rue des Deux-Portes.

— Pauvre ami de mes bons parents!... pensais-je, si vous saviez ce qu'est devenue celle qui vous fut promise... oh! vous auriez pitié. Mais non!... Ne

m'avez-vous pas aussi délaissée, dès que j'ai eu franchi la porte de ma funeste prison... délaissée au point de ne pas m'écrire une seule fois, de ne pas me dire : Moi, plus que personne, j'ai des droits sur vous, les droits du fiancé! — Revenez...

Je passai une nuit agitée. Je rêvais alternativement du colonel Sturm et de l'ouvrier parisien : et pourquoi ne l'avouerais-je pas? Je comparais mon sort présent à celui que j'avais sacrifié aux illusions d'une dévotion insensée, ou plutôt aux influences pernicieuses d'un confesseur intrigant et malhonnête.

L idée de faire appel à la générosité de M. Sturm, de lui révéler mon existence et mon horrible dénûment, de lui parler de mes craintes... ne me vint pas. J'étais trop fière, trop profondément humiliée de la position où j'étais descendue, par ma propre faute, pour en donner le triste spectacle à ceux qui m'avaient connue jeune, heureuse, brillante.

Le matin j'entendis battre la diane dans mon quartier, et je me dis : Ils partent, il est parti!...

Je me levai tard ; la course de la veille m'avait donné la triste mesure de mes forces ; je venais à peine de m'habiller, et j'étais assise toute rêveuse sur le bord de mon lit défait, lorsque le pas d'un homme retentissant dans l'escalier, éveilla mon attention... Je crus reconnaître le pas de Louis, et je me précipitai pour ouvrir. Quels furent mon étonnement, ma confusion, en apercevant, au lieu de Louis, M. Sturm lui-même.

— Quoi ! s'écria le colonel en s'avançant impétueusement vers moi, quoi ! c'est ainsi que je vous retrouve, malheureuse enfant ! Voilà donc ce qu'on a fait de vous?... Élisa ! parlez-moi, ma chère Élisa... est-ce vous? est-ce bien vous? Ah ! que vous nous avez fait souffrir !...

Je cachais mon visage avec mes mains.

— Georges, dis-je, en étouffant un sanglot, si j'ai eu des torts, vous le savez, je suis cruellement punie.

— Mais c'est affreux, c'est indigne! dit l'officier en serrant les poings... Comment! je vous ai cherchée, je vous ai fait chercher pendant huit ans ; on m'a promené d'un endroit à l'autre... pour finir par un mensonge dont l'infamie seule le dispute à l'audace, on m'avait juré tous les grands dieux du monde que vous étiez en Amérique. Les misérables! les faussaires !... On m'a montré des lettres portant votre signature... on m'a offert de faire venir votre procuration ; il est vrai qu'il s'agissait d'empocher de l'argent... et c'est ici, au fond de cette province, qu'un hasard providentiel me rapproche inopinément de vous! Expliquez-moi donc ces mystères d'iniquité. Pourquoi tant de mensonges et tant de faussetés accumulées?

— Je me suis enfuie de G*** il y a quatre ans.

— Quatre ans seulement!... mais j'y suis allé à G***, j'y suis allé jusqu'à trois fois, et la première fois vous deviez être encore dans ce repaire d'hypocrisie. On

m'a dit cent choses dont je ne me souviens plus; tantôt ceci, tantôt cela... J'aurais mis ma main au feu que l'on me bourrait de mensonges et je n'avais aucun moyen d'avoir raison de ces faussetés insidieuses. Mais vous, vous, ma pauvre chère amie, combien vous avez dû souffrir!

Je pleurais sans pouvoir répondre, l'humiliation faisait place à un profond attendrissement. Georges Sturm pressait dans ses mains robustes mes mains amaigries... — Pauvre fille ! Pauvre bien-aimée ! disait-il ; que maudits soient ceux qui nous ont séparés... Mais les plus mauvais jours sont passés, ma chère Élisa... Votre mère, votre chère mère!...

Ici les sanglots du soldat se confondirent avec les miens.

— Oui, continua-t-il, votre chère mère, éclairée par son propre sort, avait prévu et sauvegardé l'avenir... Je suis resté dépositaire d'une somme relativement importante pour vous mettre désormais à l'abri de l'implacable misère. Il faut quitter à l'instant même ce triste bouge. Je vais faire demander une voiture et retenir un appartement à l'hôtel ; il m'est impossible de vous voir plus longtemps dans un pareil lieu ; nous causerons plus tard ; n'avons-nous pas mille choses à nous dire ?...

A chaque instant le colonel regardait par la fenêtre. Un domestique vint l'avertir : il voulait m'emmener telle que j'étais, en jupon du matin. Je demandai un demi-quart d'heure, et Georges alla dans le voisinage s'enquérir d'une voiture.

Quelles furent mes sensations réelles pendant tout le cours de cette matinée ? Comment fus-je amenée à obéir presque machinalement au colonel Sturm ?

Encore aujourd'hui, il me serait impossible de le dire. Pour moi, dans ma position et après tout ce que j'avais souffert, la Providence venait ainsi sous les traits d'une personne que j'avais aimée, et qui représentait à mes yeux la puissance d'une protection efficace contre mes ennemis connus et inconnus... Je l'acceptai sans plus de réflexion. Ensuite George ne m'avait-il pas parlé de ma mère, n'avait-il pas été le confident de ses dernières pensées, l'exécuteur testamentaire de ses volontés suprêmes !

M. Sturm m'accompagna à l'hôtel, un confortable déjeuner était servi. Je n'avais pas le courage de manger ; il me semblait que j'étais encore sous l'influence des hallucinations de mon récent délire.

Cette transformation subite, la présence de Georges, n'étaient-ce pas autant de ces rêves que le réveil détruit, anéantit, ne laissant après eux, qu'un poignant regret !...

Mais non !... il était bien là, vis-à-vis de moi ; je le voyais, il me parlait.

Ce n'était plus le jeune lieutenant aux timides allures ; il était bruni, vieilli, sa voix était devenue rude, cassante, comme celle de mon pauvre père.

Quatorze ans avaient passé sur notre jeunesse ; et non moins que la mienne et peut-être à cause de moi, la carrière de l'officier avait été rudement éprouvée.



Georges Sturm pressait dans ses robustes mains mes mains amaigries. (Page 152.)

Je voulus d'abord savoir comment le colonel était parvenu jusqu'à ma mansarde; cela me paraissait si étrange que je croyais presque à un miracle.

Voici comment les choses s'étaient passées : le soldat que j'avais accosté, frappé de mon air troublé, de ma mauvaise mine, de la singularité de mes paroles, avait cru devoir me suivre jusque chez moi. Il était entré au cabaret voisin, chez la logeuse de Louis, et, tout en vidant une bouteille de vin, il avait recueilli tous les rensei-

gnements désirables : — J'étais étrangère à la localité, — je me cachais, croyait-on. — J'avais été chassée d'un magasin congréganiste pour irréligion. — Je m'appelais Elisa Moret, mais on pensait que je me cachais sous un nom d'emprunt.

Le soldat, satisfait de son enquête et désireux de jouer un rôle par-devant son supérieur, lui avait demandé audience. Le nom, la description de la personne, l'âge présumée... tout éveilla chez Georges le scupçon de la réalité : ce soupçon devint une certitude, lorsqu'il eut réfléchi aux tergiversations et aux mensonges maladroits des sœurs. Il vint chez moi presque à coup sûr, aussi certain de me rencontrer que s'il m'eût vue et reconnue.

Il me raconta ensuite de quelle façon bizarre, inexplicable, il avait été retenu en Afrique, sans pouvoir obtenir un congé ; même lorsque ma mère mourante réclama son assistance : il avait dû, sous le coup d'un refus injuste, envoyer un de ses amis : ce camarade de M. Sturm n'était autre que l'homme mystérieux, qui était apparu au chevet de ma mère et qui avait reçu, avec ses dernières confidences, la somme soustraite à la rapacité du couvent.

Georges m'avait écrit plus de dix fois pendant mon postulat et mon noviciat ; pas une de ses lettres ne m'avait été remise.

Quelques mois après la mort de ma mère, Georges avait enfin été rappelé en France ; il fit mille démarches pour parvenir jusqu'à moi, sans y réussir. Tout ce qu'il savait, c'est que j'existais, puisqu'on m'avait vue à Saint-Marceau. On l'avait promené de couvent en couvent ; — on s'était moqué, joué de lui ; la patience finit par lui échapper... il avait menacé la mère générale de l'intervention judiciaire. Huit jours après, il recevait un ordre d'embarquement pour aller rejoindre aux colonies une compagnie de son arme. On le gourmanda fort au ministère de la guerre, et l'on ajouta que de pareilles démonstrations d'impiété grossière ne l'aideraient pas à faire son chemin... Il dut se demander quel rapport le couvent avait avec ses épaulettes.

Selon la dernière volonté exprimée par ma mère, Georges ne devait remettre qu'à moi-même, après une conférence exempte de témoins, la somme à lui confiée. Forcé d'opter entre l'obéissance immédiate ou l'offre de sa démission, il chargea en partant un camarade délicat et dévoué de poursuivre le cours de ses recherches, mais toujours dans les limites du vœu de ma pauvre mère ; c'est qu'il ne fût question d'argent qu'après que le mandataire m'aurait entretenue librement...

Les années s'étaient succédé, et l'ami de M. Sturm n'avait pas été plus heureux que lui : ce dernier était passé des colonies en Cochinchine ; diverses actions d'éclat l'avaient signalé à l'attention de ses chefs : enfin il était rentré en France depuis quatre ans, ayant apporté de ses services lointains le grade de lieutenant-colonel.

Aussitôt arrivé, il avait recommencé son enquête désespérée ; à force de persévérence et grâce au concours officieux d'un agent de la police secrète, il était par-

venu à découvrir que j'avais habité G*** plusieurs années. Il y était allé lui-même : il avait vu madame de Boys-Crespin ; celle-ci lui avait dit d'un ton très-dégagé, que j'étais en Amérique. Elle s'était offerte gracieusement à me faire tenir une lettre. Georges, dupe encore une fois, écrivit à Boston. Trois mois plus tard il recevait une lettre timbrée de cette ville et signée de mon nom : dans cette lettre, j'étais censée demander si M. Sturm n'avait point eu connaissance des valeurs disparues à la mort de ma mère. On ne s'était pas même donné la peine de contrefaire de loin mon écriture, et l'on avait peine de contrefaire un *i* simple à l'*y* de mon nom de famille!

Le panneau était grossier ; aussi Georges ne s'y laissa-t-il pas prendre. Sa ville de garnison étant à cette époque très rapprochée de G***, il y était revenu plusieurs fois. Il avait pénétré le caractère avide de madame de Boys-Crespin ; en désespoir de cause, il voulut se donner le plaisir de la vexer : il lui dit donc qu'il regrettait extrêmement de ne pouvoir arriver jusqu'à mademoiselle Soubeyran, pour lui remettre les valeurs assez considérables dont il était dépositaire... A ce mot de *valeurs,* madame de Boys-Crespin fit un saut sur sa chaise ; elle pria, elle supplia l'officier de lui faire connaître le chiffre de la somme.

— Y a-t-il vingt, trente mille francs? disait-elle d'une voix altérée...

— Mieux que cela, ma révérende mère.

— Cinquante mille?...

— Mieux encore...

— Mais, monsieur le colonel, je pourrais avoir une procuration.

— Non, il faut que je voie mademoiselle Soubeyran elle-même.

— Enfin, vous ne sauriez vous transporter jusqu'à Boston?

— Peut-être que si...

La supérieure était sur les épines. — Vous iriez à Boston, monsieur ? dit-elle...

— Pourquoi pas? répondit Georges avec une ironie affectée ; mais peut-être n'y trouverais-je pas plus qu'en France la personne que je cherche.

Sur ce, le colonel quitta la hautaine supérieure, satisfait de lui avoir décoché ce trait du Parthe, puisqu'il ne pouvait arriver à connaître la vérité. Vers la même époque, M. Sturm avait une lueur d'espoir : l'homme de la police avait déterré, au lieu de mon aventure, celle de madame Claudia. Il avait réussi à se procurer l'adresse de la religieuse fugitive, et Georges avait visité mon ancienne compagne de captivité, mais elle n'avait pu l'éclairer sur mon sort.

Le colonel me raconta une foule de détails sur l'héritage du vieux cousin de Marcillac... Ce parent éloigné avait aimé ma mère ; il avait la prétention de l'épouser, et c'était pour se venger des autres Marcillac, sans enrichir personnellement mes parents, qu'il avait fait son bizarre testament. Il en voulait à ma mère, qu'il tenait pour fille légitime du duc de Moret, d'avoir épousé le fils de paysans serviteurs de la maison. — Il m'expliqua aussi les lenteurs de mes parents : un homme, un prêtre éminent qu'ils avaient lieu de croire désintéressé,

leur avait conseillé ce système, afin, disait-il, de dompter une bonne fois et de punir mon orgueil et mon opiniâtreté. Mes pauvres parents étaient si droits, si pleins d'honneur, qu'on les eût bien surpris en leur prouvant que cet ecclésiastique, réputé saint et vertueux, jouait une partie double. Le prêtre, s'il est ultramontain, est toujours plus ou moins jésuite, c'est-à-dire fourbe... La coterie d'abord : la probité, l'amitié, la justice, la parenté même, ensuite! Si ces choses ne peuvent s'accorder, tant pis pour les sentiments humains. — Il faut que Dieu, couvrant le jésuitisme de son nom trois fois saint, triomphe par lui et avec lui.

Georges connaissait aussi mon voyage à Saint-Marceau ; il avait fait plusieurs excursions à notre ancienne résidence, espérant y recueillir quelques renseignements.

A mon tour, je lui fis le récit de mes étranges aventures, et quand je lui décrivis la triste vie que je menais depuis ma sortie du couvent, il pleura comme un enfant.

C'était toujours le bon Georges. J'aurais pu être si heureuse avec lui, si fière de porter son nom!...

Il était resté protestant, et il avait épousé une femme appartenant à sa communion. Je remarquai qu'il ne me parla ni d'elle, ni de ses enfants.

Dans la soirée, il reçut une dépêche du ministre qui l'autorisait à passer huit jours à M*** pour affaires de famille.

J'appris qu'il me restait, grâce à la tendre prévoyance de ma chère mère, qui paraissait avoir eu la prescience de l'avenir, une somme de soixante mille francs et quelques bijoux de prix ayant appartenu à ma grand'mère et soustraits au vandalisme de la famille de Marcillac.

Je m'agenouillai le soir, je priai ma mère et je bénis sa mémoire.

Je n'avais pas caché à Georges mes rapports d'amitié avec Louis Belard. Bien que cette amitié fût pure et parfaitement honnête, j'étais embarrassée pour lui en parler Son visage prit en m'écoutant une expression triste, peut-être mécontente.

— Mon enfant, me dit-il en tenant une de mes mains dans la sienne, je vous ai bien tendrement aimée, trop aimée pour l'oublier jamais, car vous avez été l'objet de mon premier, de mon plus tendre amour. Aujourd'hui je n'ai plus sur vous que le droit de conseil ; ce conseil, je vous le donnerai dégagé de toute influence relative au passé : Vous parlez de partager votre fortune avec un jeune homme dont vous ne connaissez que le bon cœur, et dont les défauts ne vous seront dévoilés que lorsqu'il sera trop tard pour rompre. Naturellement il adviendra de ce partage une fusion entre vos deux existences, et il résultera de la situation ainsi établie soit un mariage, soit une de ces liaisons éphémères si communes à Paris. Ne rougissez pas et ne haussez pas les épaules, ma chère Elisa. Vous aurez beau vous réfugier dans l'idéal de la reconnaissance, de la passion immatérielle, vous n'empêcherez pas l'homme d'être homme, et courbé sous le joug de la faiblesse

humaine. Soyez donc franche, mon amie; voulez-vous devenir la femme légitime de l'ouvrier, ou voulez-vous être sa maîtresse?...

— Ni l'une ni l'autre, répondis-je ; je serai sa mère, sa sœur, son bon ange... J'ai dix ans de plus que lui...

— Vous êtes de dix ans plus âgée, c'est vrai; mais vous êtes belle encore. Vous avez l'éducation, le charme de la distinction... la puissance dominatrice de la femme très-supérieure à celui qu'elle a choisi. Réfléchissez. Voyez si votre courage ne faillira pas à la tâche d'élever l'ouvrier jusqu'à vous, ou à l'humiliation de descendre jusqu'à lui...

Ces réflexions produisirent sur mon imagination l'effet d'une douche d'eau froide par une chaleur caniculaire. Je n'entrevoyais que le beau côté de ma reconnaissance. Georges, avec son esprit calme et sérieux, avec son expérience du monde, me faisait toucher du doigt les inconvénients toujours tristes du positivisme et de la réalité.

Partager ma fortune avec Louis Belard ! quoi de plus simple et de plus naturel en apparence; quoi de plus imprudent et de plus déraisonnable dans la pratique ! J'étais encore assez maîtresse de moi-même pour raisonner et pour calculer.

Certes, si j'écrivais un roman, il y aurait de jolies pages à remplir sur ce désintéressement complet de la femme oublieuse de l'âge, de la condition, des avantages de la fortune, se jetant à corps perdu dans un amour d'arrière-saison, et sacrifiant tout à celui qui s'était dévoué pour elle. Mais, puisqu'il est convenu que nous ne sortirons pas des limites du vrai, renfermons-nous-y strictement. Que je sois louée ou blâmée, que mon ouvrage soit plus ou moins intéressant, je ne finirai pas par un mensonge qui m'idéaliserait peut-être, mais aux dépens de la vérité.

Tout le temps, c'est-à-dire durant la semaine que le colonel Sturm passa près de moi, je ne songeai que rarement au parti que j'allai prendre. L'absence de Louis ne faisait plus le vide autour de moi; je retrouvais un ami, et quel ami ! Nous avions tant à causer !...

Une aisance relative me tombait en quelque sorte du ciel, m'arrachait à ma vie misérable, en me rendant la liberté d'action. J'étais particulièrement sensible à cet énorme changement ; j'avais tant souffert de la pauvreté, et ma santé était sérieusement atteinte par le dernier échec que je venais de subir ; mes bras étaient comme rompus, et lorsque je voulais reprendre mon aiguille, un tremblement nerveux agitait tout mon corps.

Nous sortions tous les jours en voiture ; j'étais servie par une femme de chambre de l'hôtel. Ce retour au luxe et au bien-être me causait une agréable sensation. Forte de la protection du colonel, je ne craignais pas de me montrer. J'allai chez les parents d'Annette ; je leur destinais mon pauvre mobilier d'artisane. Madame Raison me reçut affectueusement, même avant de soupçonner que je lui apportais quelque chose. Elle était plongée dans un amer chagrin : Annette avait cessé de lui écrire ; André, qui avait oublié ses griefs et s'était réconcilié avec les parents

de la malheureuse fille, avait fait en vain le voyage de Paris. Toutes les données qu'il put recueillir se résumaient à ceci : Annette, après un esclandre de bal public, avait soudainement disparu. Elle était partie, disait-on, avec un Anglais ou avec un Allemand ; quelques-uns prétendaient qu'elle avait suivi un jeune adepte de la presse parisienne s'embarquant pour New-York. La présomption la plus certaine, c'est qu'elle avait fini par rouler au fond de cet abîme que pressentait l'inutile et clairvoyante affection du pauvre André.

Mademoiselle Caroline vint me voir ; elle me félicita chaudement. Je disais à tout le monde que j'avais fait un petit héritage, c'était l'exacte vérité ; mais on admettait plutôt qu'un ancien adorateur était venu à mon secours. Le mal est la monnaie courante de l'humanité ; il rencontrera toujours mille croyants contre un seul incrédule.

J'avais repris le chapeau et les vêtements conformes à ma nouvelle situation ; la femme de chambre de la baronne voulait me conduire en toilette à la messe de Saint-Jean et me faire placer en vue des *sœurs* Lepeautre et du Père Roulot. Je déclinai cette vengeance puérile ; à quoi bon d'ailleurs attiser les haines dévotes? C'est provoquer un incendie dont les ravages ne sont pas faciles à circonscrire.

La permission de M. Sturm ne tarda pas à finir. Huit jours! que c'est court pour le bonheur !... Il ne m'avait plus parlé de Louis Belard, et moi-même j'avais hésité à toucher cette corde délicate. J'ignorais ce qui se passait au fond du cœur de cet ami de ma jeunesse. Savais-je au juste ce qui se passait au fond du mien?

Un sentiment inhérent à l'esprit de la femme s'était parfois réveillé en moi, au cours de cette semaine. J'avais relevé mes cheveux avec plus de soin ; j'avais disposé mes vêtements noirs avec plus de goût... J'aurais aimé à savoir comment était la femme que le colonel avait épousée : je n'avais pas assez de hardiesse pour le questionner à ce sujet, mais j'espérais que madame Sturm n'avait ni la beauté ni l'élégance qui m'avaient autrefois distinguée.

C'est misérable ; mais c'est le cœur féminin pris sur le fait et analysé sans ménagement ni dissimulation. Nulle femme n'est exempte de ces retours de vanité, fût-elle même enserrée entre les murs d'un cloître ; à moins que la vieillesse ou une physionomie repoussante n'ait refoulé toute espèce de coquetterie et de prétention, pour faire place le plus souvent à la haine envieuse et médisante.

Je n'avais plus que des restes de beauté ; mais ces restes parlaient encore de ce que j'avais été. C'en était assez pour la satisfaction de ma vanité présente.

En partant de M***, Georges me laissa une somme suffisante pour parer à mes premiers besoins. J'ai dit que son régiment allait à L***. Nous nous donnâmes rendez-vous à Paris ; nous devions nous y rencontrer dans les premiers jours du mois de mai ; là devait se régler une affaire qui depuis tant d'années avait, disait-il, empoisonné sa vie.

Nos adieux ne furent pas aussi expansifs que les adieux du sculpteur ; mais je crois qu'au fond nous souffrions également de nous séparer. A la dernière heure,

Georges me pressa fortement la main en me disant : — Ma chère enfant, songez bien aux observations que je vous ai faites, il y va du bonheur de votre existence. — Je répondis par une pression qui voulait dire : J'ai tout compris, soyez tranquille, je n'agirai pas à l'étourdie.

Le colonel m'avait recommandée à l'hôtel comme une parente bien-aimée ; on fit mine de croire à cette parenté improvisée et l'on me continua les soins et les prévenances que méritait la protection d'un homme si bien décoré. Cependant, à diverses reprises, je surpris sur le visage de la maîtresse et des servantes ces indices de la complaisance railleuse que l'on accorde à celui qui paye, tout en le méprisant intérieurement. Ces nuances, si imperceptibles qu'elles fussent, m'allaient droit au cœur et m'avertissaient que, quoi que je fisse, une position fausse, équivoque, m'attendait dans la sphère où je me trouvais légitimement replacée.

Le plus curieux en tout ceci fut une nouvelle démarche que tenta l'infatigable P. Roulot. Il avait ses coudées franches à l'hôtel du *Coq-Hardi ;* c'était la maison où la noblesse affectait de se loger, et M. Roulot, tout en convertissant et dirigeant plus particulièrement les ouvrières, ne négligeait pas les belles relations. D'ailleurs, il était vice-président d'un comité légitimiste et papalin. Ce *omnis homo* recevait et provoquait des enrôlements pour l'armée pontificale. Il était doué d'un discernement merveilleux et, dans son zèle ardent, il avait dû enrôler plus d'un Gisquel.

Madame Réginald, l'hôtesse du *Coq-Hardi,* ménageait soigneusement cet agent précieux des coteries plus ou moins obscures de la ville de M***. — Il était chevalier d'un ordre pontifical ; et ceux qui ne l'aimaient, ni ne l'estimaient, le craignaient assez pour plier le genou devant lui.

Il ne lui fut pas difficile de me découvrir dans mon asile provisoire ; fort probablement, Caroline n'avait pu contenir sa langue. Grâce à ses commérages, le P. Roulot était persuadé que je venais d'hériter d'un million tout au moins ; un pareil gâteau lui donna le courage d'affronter une défaite d'un autre genre. Il osa, oui, il osa se présenter devant moi !

Ce ne fut pas en heurtant violemment la porte avec la figure enluminée et l'œil provocateur que l'abbé Roulot pénétra dans mon appartement passager de l'hôtel du *Coq-Hardi.* Le Rév. Père se présenta d'un air béatement confit en salutations des plus respectueuses ; à sa posture je devinai le changement à vue qu'avaient produit en lui mon million prétendu et la protection ouverte du colonel Sturm ; au surplus, je n'avais qu'à atteindre une sonnette pour voir accourir près de moi quelqu'un de l'hôtel ; je le laissai donc pénétrer jusque près de moi.

Sa visite n'avait point d'autre but que celui que j'avais deviné au premier abord. Il demanda la permission de me féliciter de l'heureux changement survenu dans ma position ; il en était heureux pour lui, puisque ses prières avaient été exaucées… et pour les pauvres de la confrérie, car il n'ignorait pas combien j'étais

charitable... Je ne soufflais mot. Sans doute, mon silence l'embarrassait, puisque pour ne pas rester devant moi bouche béante, il crut ingénieux de rappeler sa conduite passée, pour l'excuser et m'assurer que...

Pour le coup, l'audace était trop forte et ma patience à bout. Il parlait encore que j'avais pris une pièce de vingt francs qui, je ne sais plus trop comment, se trouvait sur la cheminée à ma portée ; je la lui tendis en lui disant de mon ton le plus offensant : — Voici pour vous !... et sortez!...

Le geste ne devait pas déparer le ton, puisque le P. Roulot, tout en acceptant la pièce d'or sans doute machinalement, devint blême ; et, poursuivi par mon regard hautain et dédaigneux, il sortit en trébuchant... On aurait dit un homme ivre. Je venais de manquer bien cruellement à la charité chrétienne ; et cependant j'avoue que jamais je n'en ai éprouvé le moindre remords, si ce n'est celui de ne pas avoir écouté le P. Roulot jusqu'au bout, afin de voir jusqu'où serait allée sa platitude.

CHAPITRE IX

Les lettres. — L'argent ne guérit pas les blessures du cœur. — Voyage expiatoire. — Les tombes abandonnées. — L'accueil officiel. — Réminiscences du passé. — Vains projets et faiblesses du caractère humain. — L'avoué des couvents. — Douleurs intimes. — Madame Sturm. — La complice du bon M. Lebonnier. — Les réceptions de monseigneur. — Paris est le pays de ceux qui n'en ont pas.

Peu de jours après le départ du colonel Sturm, je reçus une lettre de Louis. Cette lettre m'apprenait qu'en arrivant à Paris, le sculpteur avait eu quelque difficulté à se remettre en chantier, mais qu'il venait enfin de faire marché avec un patron qui l'employait dans des conditions très-avantageuses ; il se voyait du travail pour un temps indéterminé. Il ajoutait qu'il s'était aussi occupé de moi, et qu'il espérait que je serais contente et de l'ouvrage et du salaire.

La lettre du pauvre garçon était tendre et confiante, il m'invitait à partir le plus tôt possible. Il m'avait loué une petite chambre vacante pour le terme d'avril ; cette chambre était une vraie trouvaille, le loyer n'était pas cher et elle donnait sur un vaste jardin. C'était, si je me souviens bien, rue Lemercier, aux Batignolles ; Louis demeurait lui-même près de la barrière Blanche ; nous serions donc presque voisins.

J'éprouvai une sorte de brisement et de contraction au cœur, en lisant les franches et naïves expansions du jeune et brave ouvrier.

Comment répondrais-je ? Fallait-il de suite porter le coup fatal ? Fallait-il tromper cet être généreux et dévoué ? Pourquoi enfin ne reviendrais-je pas à ma première idée : partager mon bien-être avec ce cher compagnon des plus mauvais jours. Une lutte violente et pénible remuait toutes mes facultés... L'égoïsme et l'orgueil se révoltaient, s'exaspéraient mutuellement ; sous mon regard trop pré-



Je demeurai longtemps agenouillée. (Page 165.)

voyant, se déroulait l'affligeant tableau d'un avenir gros de honte et de misère. D'autre part, je me représentais l'isolement terrible où j'allais retomber, et je me rappelais, par contre, les veillées de l'hiver passé, la tête blonde de Louis, éclairée par les lueurs fugitives de ma lampe ; le brave garçon, il ne serait plus là ; ni le bonheur de l'attente, ni la joie du retour et les interminables et douces causeries!... Lorsque le soir assombrissait la chambre que j'occupais à l'hôtel,

une tristesse rêveuse s'emparait de moi : l'heure qui sonnait à la tour Saint-Jean, en m'arrachant à ma rêverie, faisait souvent couler mes larmes... C'était cette horloge qui marquait naguère le moment où j'entendais craquer les degrés de l'escalier, sous les pas de mon jeune voisin. Il montait quatre à quatre, toujours pressé d'arriver.

Les soins affectueux qu'il venait de me prodiguer, les nuits passées à mon chevet après une journée de travail pénible, les attentions délicates dont il avait entouré ma convalescence, se présentaient à mon souvenir avec le caractère d'un remords poignant. Sans lui, il était probable que je n'existerais plus, et cette existence qu'il m'avait conservée, je n'avais pas le courage de la lui dévouer...

Oh! l'égoïsme, quelle laide chose!... Etait-ce bien simplement de l'égoïsme? Eh bien, non. Pourquoi ne pas être sincère? Le sentiment secret qui m'agitait était meilleur, et dans tous les cas une considération plus tendre et plus humaine devait peser de toute son influence sur ma décision.

Si je me rapprochais de Louis Belard, le rendrais-je heureux? En déchirant le voile dont s'entouraient mes illusions platoniques, en leur donnant leur véritable signification, M. Sturm m'avait contrainte d'envisager les aspérités de la voie dans laquelle je pensais à m'engager. Que produirait sur l'esprit du jeune travailleur cette transition subite qui n'était pas la fortune?... Une oisiveté pernicieuse ne viendrait-elle pas, fatale conséquence, engourdir, paralyser la vaillante et laborieuse nature de l'ouvrier? Enfin, quand je me représentais la jeunesse, l'insouciance, la bonne humeur, les joyeuses saillies du sculpteur, je songeais qu'il serait cruel de couper les ailes du jeune oiseau, et d'étouffer sous les désenchantements d'une vie comme la mienne les idées fraîches, jeunes, expansives, souriantes d'un jeune homme de vingt-cinq ans.

J'avoue que, dans ce conflit intérieur, mes vœux religieux ne pesaient pas une plume; si j'étais coupable vis-à-vis de Dieu, que devaient être nombre des fautes de mes anciens supérieurs? Mensonges, fraudes, perfidies, basses intrigues, spoliations, calomnies, tout avait été employé contre moi. Et ces gens-là, sans oublier le Rév. Père Roulot, se tenaient pour de petits saints, et le monde les acceptait comme tels. Je n'avais qu'un seul remords, et il était incurable : c'était d'avoir manqué aux devoirs de la famille, et de sentir planer sur ma tète le plus terrible des reproches.

N'ayant d'autre conseil que moi-même, je reculai devant une solution définitive. Je répondis à Louis. Je le priai de prendre patience ; je lui dis que j'allais mieux de jour en jour, mais que je n'étais pas encore assez forte pour partir aussi vite qu'il le désirait. Il m'écrivit de nouveau, il m'exprimait son impatience, ses inquiétudes ; il m'assurait que vivre sans moi lui semblait impossible, et que ce serait un coup mortel pour lui, s'il ne devait plus me revoir.

— Le dimanche, me disait-il, je m'en vais à la gare par laquelle vous devez

arriver; je regarde et j'attends... Viendra-t-il, ce jour heureux où je n'attendrai plus en vain?...

Si j'étais partie à l'heure même où je reçus cette lettre, j'aurais été rejoindre Louis Belard ; mais un courant contraire détruisit cette vive impression. Le colonel Sturm m'écrivit aussi : il me demandait délicatement, mais formellement, ce que j'avais décidé pour l'avenir. Il n'entrait dans aucun détail positif ; cependant, au travers des ménagements de l'homme de bonne compagnie, je devinais sa pensée tout entière... Il croyait que j'aimais le jeune sculpteur... C'était, hélas ! la vérité dans une certaine mesure, et cette vérité m'humiliait..., et ce soupçon, je ne voulais pas le justifier.

J'aurais pu être la femme de M. Sturm ; j'étais sur le point de devenir peut-être la concubine d'un ouvrier... Non !

Georges terminait sa lettre, en m'avertissant qu'il lui serait difficile de faire le voyage de Paris, à l'époque précédemment indiquée.

— Qui vous empêcherait, me dit-il, puisque vous vous proposez d'aller à Orléans, qui vous empêcherait de pousser jusqu'à L...? Ce voyage vous distrairait, etc.

J'écrivis sur-le-champ à Louis : « Mon bon Louis, lui disais-je, mon ami, le seul auquel j'accorderai désormais ce nom de véritable tendresse, pardonnez-moi, je vous en supplie, le mal que je vais vous faire, le manquement misérable à la parole que je vous ai donnée ; vous êtes intelligent, vous me comprendrez... ; vous êtes bon, et, après m'avoir maudite, vous ne pourrez vous empêcher de me pardonner. »

Alors, je lui racontai la triste histoire de ma vie, et comment j'étais rentrée en possession d'une médiocre fortune. J'évitais tout ce qui pouvait le froisser ; et j'avais laissé dans l'ombre l'intervention du colonel.

« Mon ami, lui disais-je en finissant, j'ai la cruelle certitude qu'en revenant à vous, je ferais votre malheur et le mien... Vous êtes jeune et je suis vieille ; votre passé est exempt de remords, le mien m'écrase d'un repentir inutile ; vous avez été fils excellent, j'ai encouru la malédiction de mes parents... Quelle serait notre existence, mon pauvre Louis!... Je sais que vous m'aimez et je vous aime aussi, mais notre affection, restreinte dans les limites de l'amitié, est, me dit-on, un rêve impossible ; ne le commençons pas, ce rêve... Vous m'avez dit quelquefois que dix mille francs vous rendraient heureux ; acceptez-les de la part d'une amie qui ne vous oubliera jamais... Acceptez-les comme un souvenir tendre, non comme un dédommagement ; l'argent, je le sais, ne guérit pas les blessures du cœur. Puisse cette petite somme vous porter bonheur, puissé-je vous rencontrer dans quelques années, oublieux du passé et vivant heureux et paisible avec une compagne de votre âge! Alors vous presserez sans regret et sans rancune la main de celle qui n'a pas voulu lier à votre jeune existence une existence pleine de tristesse ; qui n'a pas voulu rejeter sur vous une part de l'opprobre que le pré-

jugé attache à cette épithète injustement flétrissante : Une défroquée!... Je pars pour une province éloignée, mon cher Louis, ne cherchez pas à me retrouver ; j'ai besoin de voyager, de changer d'horizon... Paris ne m'attire plus, ou, pour mieux dire, mon cœur n'est pas assez ferme pour habiter la même ville que vous et pour résister à l'entraînement d'un pareil séjour. Lorsque vous recevrez ma lettre, je serai à cent lieues de M... »

Après cette cruelle exécution, un calme morne et sombre remplaça mon agitation. Je mis ma lettre à la poste, à l'heure même où je prenais le chemin de fer du Centre. Je partais pour Orléans. Je voulais être à Saint-Marceau le jour anniversaire de la mort de ma mère ; je voulais jeter quelques fleurs sur ces tombes abandonnées, avant de continuer mon triste pélerinage à travers la vie.

En quittant mes habits d'artisane, je repris le deuil pour ne plus jamais le quitter : robe de laine noire, chapeau et pardessus de la même couleur.

Quand le train se mit en marche, je saluai d'un long et douloureux coup d'œil la cité qui m'avait été hospitalière ; je ne songeai plus aux mauvais jours ! Annette, Emile Fouchard et son excellente famille, André le maréchal, mademoiselle Prémartin, madame Michon et Louis Belard, Louis surtout, se disputaient mes meilleurs souvenirs. J'avais pleuré souvent dans cet asile de liberté et de misère, mais aussi j'y avais connu de douces heures... Ma jeunesse y avait vu luire ses derniers beaux jours, et je venais d'y enfouir ma dernière tendresse, ma dernière espérance.

J'arrivai le soir à Orléans, je reconnaissais difficilement les rues. Je passai devant le fatal couvent où la plus folle des aberrations m'avait entraînée ; je crois qu'un geste de colère m'échappa en voyant cette porte qui s'était refermée sur moi, pour me séparer de ma chère famille.

Je n'osais pas faire visite à madame Langlois. L'enseigne annonçant la profession de son mari était encore à la même place ; à une fenêtre du premier, j'aperçus la tête brune d'une jeune fille; un enfant de huit à dix ans lutinait la grande sœur ; étaient-ce les enfants d'Augustine ? Probablement.

Je passai la nuit dans un petit hôtel, assez semblable à l'hôtel de la gare de M... ; ses dispositions intérieures me rappelaient les émotions de mon arrivée : angoisses, craintes, inquiétudes de l'avenir, sensations violentes du bonheur d'être libre... que tout cela était déjà loin !

Partie d'Orléans par une voiture-omnibus, il était de bonne heure quand nous touchâmes à Saint-Marceau. Il pleuvait légèrement, et cette douce pluie de printemps, en répandant la fraîcheur sur la terre, envoyait au cerveau les délicieux parfums de la fleur humectée.

Rien n'était changé dans notre modeste bourgade. La maison de mes parents était toujours habitée par le percepteur qui avait remplacé mon père. L'église rajeunie et restaurée, le presbytère transformé en une élégante villa, attestaient seuls le progrès et l'envahissement des idées du siècle. Même malpropreté dans

la grande rue du village ; même insouciance de la part de l'édilité communale, même foyer d'infection dans les flaques d'eau croupissantes. Des deux maisons d'école, celle des filles seulement était moins délabrée, elle était tenue par des sœurs. Quant à l'ancien logis du pauvre Lambert, il était resté en ruines entre les mains d'un instituteur laïque. Les Pères de je ne sais quelle congrégation n'avaient fait que passer à Saint-Marceau et n'y avaient pas laissé une réputation plus édifiante que le curé Desherbiers.

Je m'acheminai seule vers le cimetière : personne ne me reconnaissait ; j'étais bien changée ; d'ailleurs un voile épais dissimulait mon visage. Je cherchai parmi les pierres tumulaires, et je trouvai sans difficulté la tombe du vieux curé ; elle était dans le plus complet abandon ; un des bras de la croix de marbre noir gisait à terre, de grandes orties souillaient de leurs rameaux vénéneux le tertre sous lequel le saint vieillard dormait du sommeil éternel.

Je fus obligée d'avoir recours au gardien du cimetière, c'est-à-dire à celui qui creusait les fosses, pour retrouver la tombe de mes parents. Une des croix de bois avait disparu, et le voisinage immédiat des deux tombes put seul nous faire reconnaître le lieu où reposait ma mère, morte la dernière. Je me nommai au gardien; c'était un brave homme, un obligé de ma famille : il se prêta de bonne grâce à tout ce que je lui demandai.

Le cœur repentant et navré, je demeurai longtemps agenouillée près du triste séjour de ceux qui m'avaient tant aimée. Des réminiscences effrayantes me traversaient l'esprit ; je songeais à ces faits que raconte l'histoire, à ce sang répandu par le corps d'un père à l'approche du fils ingrat qui l'avait précipité dans la tombe (1). Puis, des idées plus consolantes me faisaient crier merci et pardon, je croyais entrevoir au delà de la vie matérielle ces âmes douces et bénies s'incliner avec compassion vers leur fille infortunée.

Cette journée fut à la fois pour moi une grande douceur et une immense consolation.

D'Orléans, je me rendis directement à L***. Georges me restait seul maintenant; j'allais à lui, poussée par ce sentiment inconscient qui dirige la plante du côté où l'appui s'offre à sa faiblesse. M. Sturm était prévenu de mon arrivée; il m'attendait lui-même à la gare ; je ne lui demandais point autant de prévenance.

Je remarquai tout d'abord que sa mise était d'une recherche excessive ; il vint à moi avec une affectation cérémonieuse et, me serrant le bout des doigts en s'inclinant, il m'indiqua respectueusement un coupé qui stationnait devant le trottoir. Un laquais en livrée s'occupait de mes colis ; pauvres bagages !... ils consistaient en une malle de voyage, à peine un peu plus confortable que la boîte de trois francs de mon premier voyage en chemin de fer.

(1) Henri d'Angleterre, père de Richard Cœur-de-Lion. (*Histoire universelle des Croisades*, texte du père Maubourg, édition Degorce-Cadot.)

L'accueil du colonel me rendit songeuse et je me sentis mal à l'aise. Peut-être n'avais-je pas bien fait de prendre sa lettre au sérieux. M. Sturm était marié, il était père de famille ; il avait d'autres devoirs, d'autres affections. A M***, il était en voyage, c'était encore le Georges de ma jeunesse... Aujourd'hui, j'étais peut-être pour lui un embarras, un désagrément. Je fus confirmée dans cette opinion, lorsque je vis le laquais s'installer près de moi en recevant les ordres de son maître. Cette circonstance me mit la mort au cœur ; pour un peu, j'aurais fait rebrousser chemin à la voiture, et j'aurais repris la première ligne venue.

Le domestique du colonel me conduisit à un hôtel meublé, situé à l'extrémité d'un faubourg ; l'endroit était assez solitaire, et les bruits de la cité ne s'élevaient pas jusque-là. Le laquais fut convenable, mais son respect était calqué sur les déférences de la maîtresse de l'hôtel du Coq-Hardi. Il essaya plusieurs fois de m'adresser la parole ; je répondis par des monosyllabes ; je mourais d'envie de pleurer. Une fois montée à ma chambre, je m'enfermai et, me laissant tomber sur un fauteuil, je donnai un libre cours au chagrin qui m'oppressait. Ce fut dans cette espèce de désespoir que M. Sturm me surprit, lorsqu'à la tombée de la nuit il accourut près de moi.

— Pour Dieu, qu'avez-vous ? me dit-il ; pauvre enfant, que vous est-il donc arrivé ?...

— O Georges ! dis-je en étouffant mes larmes, je crois que j'ai mal fait en venant ici ; je le sens, c'est un acte de folie, je vous gêne...

— Ma chère amie, ma chère enfant, reprit Georges, n'aggravez pas ma douleur par de tels reproches ! Peut-être vous ai-je blessée à la gare, mais que pouvais-je faire ? Je suis trop connu à L*** ; trente, cinquante personnes braquaient leurs yeux sur nous, et cependant, Elisa, lorsque j'étais si froidement poli, mon cœur saignait douloureusement de ne pouvoir baiser votre main ; donnez-la-moi et ne m'en veuillez pas...

— Georges, repris-je, en lui tendant lentement la main qu'il me demandait, oui, malgré toute votre bonté, je le sens, j'ai mal fait de venir. Il est des choses auxquelles nous aurions dû réfléchir tous deux. Vous n'êtes plus libre ; et moi, vis-à-vis de vous, ne suis-je pas dans une condition inavouable ? Permettez donc qu'après quelques jours de repos je m'éloigne...

Le colonel, la tête inclinée, gardait le silence.

— N'est-il pas vrai que j'ai raison ? continuai-je.

M. Sturm se rapprocha brusquement de moi, et, prenant mes deux mains dans les siennes, il me dit avec un profond attendrissement :

— Chère et malheureuse fille de mes bons parents adoptifs, j'ai promis, j'ai juré de veiller sur vous ; je serai fidèle à mon serment ; c'est un devoir sacré que j'accomplis. Pourquoi fuiriez-vous votre vieil ami ? Une inexorable fatalité a brisé pour jamais les liens qui devaient nous unir, j'accepte l'arrêt du sort ; mais laissez à l'ami, au frère tendre, la consolation de vivre sous le même ciel que vous ; laissez-

le vous apporter de temps à autre une parole amie. Pourquoi vous le cacher? l'isolement affreux de Paris m'effraye pour vous...

— Et moi, j'ai peur, repris-je tristement, oui, j'ai peur que votre générosité n'enlève quelque chose au bonheur de votre ménage.

— Nous serons prudents, ma chère amie; puis j'ai un projet qui, je l'espère, réussira et me permettra de vous voir sans contrainte; je compte vous présenter à madame Sturm.

— Tenez, Georges, dis-je, nous agissons comme deux enfants; je serais moins blâmable de m'en aller à Paris.

— Vous vous trompez... dit vivement l'officier, et promettez-moi de ne pas faire cette folie..

Je promis.

Cette première visite, qui avait débuté par des larmes, finit par prendre des allures de coquetterie réciproque; Georges se fit aimable, causeur charmant... La vie étrange que je menais depuis quatre ans m'avait donné de l'aplomb et une certaine hardiesse. Notre conversation s'anima. Involontairement sans doute, l'officier, l'homme de salon se montrait en Georges, comme en moi reparaissaient les puériles et gracieuses vanités de la femme.

Cependant je suis sûre que M. Sturm était de bonne foi, et qu'il ne songeait, non plus que moi, à dépasser les limites d'une loyale affection. La fermeté de ses principes, sa droiture, la bonté de son cœur, étaient autant de garanties de la sincérité de ses paroles. Nul doute qu'en se mariant, il n'eût la forte volonté de rendre heureuse la femme qui s'était confiée à sa loyauté. Pourtant ma présence à L***, ses visites mystérieuses, l'intervention et la curiosité d'un serviteur, n'étaient pas exemptes d'inconvénients pour le bonheur du jeune ménage.

Je revins à diverses reprises sur ces délicates questions. Georges me tranquillisait, il répétait souvent ces mots qui m'allaient jusqu'au cœur sans qu'il le soupçonnât: — Je serai prudent!... c'est-à-dire, en vous rendant visite, je commets une de ces actions équivoques dont il faut dérober la connaissance au monde.

Pauvre colonel! nous avions, lui et moi, toutes les apparences de la culpabilité sans avoir les tristes bénéfices de la faute.

Nous vîmes un notaire. Mon premier soin fut de faire parvenir au jeune ouvrier la somme promise. Le notaire de L*** dut s'entendre avec un confrère de Paris pour donner à cet envoi la discrétion nécessaire. Louis refusa d'abord; ce ne fut qu'après mille instances du mandataire qu'il finit par accepter. Je sus que le pauvre garçon avait pleuré à l'étude. Cette circonstance m'affecta profondément. Elle devint pour moi un point de triste comparaison. La liberté à Paris... ici, la crainte incessante de troubler l'intérieur d'un ami.

Le colonel, très-ignorant des lois, conservait un vague espoir de me faire recouvrer au moins une partie de l'héritage du chevalier de Marcillac; il me fit

consulter une des célébrités du barreau de la ville. Nous nous étions donné rendez-vous dans le cabinet de l'avocat. Celui-ci nous écouta comme on écoute les rêveries d'un conteur romanesque ; il nous interrompit même à plusieurs reprises par des exclamations de doute :

— Mais c'est impossible !... Madame se trompe ! cela ne se peut pas !...

Le colonel rongeait sa moustache, le sang lui montait à la tête ; à la fin, la patience lui échappa.

— Mais, dit-il avec un sourd juron, pour qui nous prenez-vous donc, monsieur l'avocat? pour des imposteurs et des tripoteurs d'affaires, sans doute? Si j'ai accompagné mademoiselle Soubeyran, c'est que je puis adjoindre mon témoignage. Que signifient, je vous prie, votre air étonné, vos observations plus qu'impertinentes? Dès que je me fais garant de la véracité d'une assertion, je ne suis pas accoutumé à trouver des contradicteurs. Nous ne sommes pas venus chez vous pour vous conter une histoire, nous établissons des faits patents et réels et nous demandons conseil au légiste ; ce conseil, êtes-vous en état de le donner ? sinon, nous passons à une autre étude. Que diable ! on compte à L*** plus d'un avocat de mérite.

Me Le Bannier était fort interloqué. Enfin, après des précautions oratoires d'une nature toute jésuitique, il nous avoua qu'il avait la confiance de l'archevêché, et que la plupart des communautés de la ville s'adressaient à son étude. En dehors de cette considération intéressée, il nous dit que l'affaire lui paraissait d'une singulière obscurité, mais qu'enfin, si j'avais des preuves valables, positives, on bâtirait un procès tel quel, sauf à le perdre et à en payer les frais.

Le colonel était furieux. L'attitude guindée de l'homme de loi, ses réticences, sa mauvaise volonté révoltaient la vivacité et la franchise du militaire.

En sortant de ce cabinet, ressemblant pas mal à une sacristie, il me dit :

— Voyons-en un autre. Je suis un grand niais vraiment, j'aurais dû avant tout m'informer des opinions politiques de ce robin empesé ; Me Le Bannier est un cafard de la plus belle venue. Je rencontre parfois dans le monde un petit chafoin d'avoué qui, je le sais, a eu déjà maille à partir avec l'archevêque ; allons chez lui. Je ne pense pas qu'il ait la pratique des couvents.

— Non, mon cher Georges, répondis-je, c'est assez comme cela. La consultation dont vient de nous gratifier le pieux M. Le Bannier nous coûtera plus cher que vous ne pensez : ne chargeons pas cette liste...

— Comment ! dit Georges en m'interrompant ; mais Le Bannier n'a pas voulu accepter d'argent, en ceci seulement je lui accorde mon estime.

— Oh ! soyez tranquille, M. Le Bannier se fera payer autre part. Ce que nous lui avons maladroitement découvert sera pour lui l'objet d'une exploitation productive : soyez persuadé qu'il tirera bon parti de nos confidences.

— Ne me dites pas cela, mon enfant, dit Georges tout colère ; en vérité, vous



Voici, dit-elle, mademoiselle Soubeyran. (Page 176.)

me donneriez l'envie d'aller souffleter cet avocat-sacristain. Le croiriez-vous capable d'abuser d'une confidence de client ?

— Un client ?... Mais songez donc bien que nous ne sommes pas ses clients. Que voit-il en nous ? Deux abominables mécréants, deux êtres dangereux pour ses vrais clients : l'archevêché et les cloîtres... Ah ! soyez sûr qu'au besoin il ameutera toute la ville, la ville dévote s'entend, contre nous deux. Dieu nous fasse la grâce

que quelque idée infernale et misérable ne s'empare pas de lui, ou plutôt, et pour être plus juste peut-être, ne lui soit pas suggérée par mes implacables persécuteurs...

Georges se borna à railler mes mauvais pressentiments, mes inquiétudes ; il avait sa voiture, il me reconduisit à mon domicile, tout en me proposant une nouvelle tentative pour le lendemain. Sur mon refus positif, il me dit qu'il irait seul voir Me *Chafoin*.

Cette consultation fut tout l'opposé de la première, Me Gallini était tout disposé à mettre le feu aux poudres. Il parlait de publier un mémoire, d'intenter une action, de faire bruit et scandale... Enfin, il était certain d'obtenir quelque chose, une pension ou une indemnité.

Le colonel était enchanté, il prenait au sérieux ces promesses d'avocat flairant une bonne affaire ; moi-même, ébranlée un instant, je fus sur le point de céder ; mais il est probable que nous n'eussions réussi à rien : l'ennemi était prévenu et il avait le temps d'organiser son plan de défense et même ses agressions.

L'honnête avocat des couvents, aussitôt que nous eûmes le dos tourné, s'était mis, en effet, en campagne. Nous n'avions pas indiqué la congrégation à laquelle j'appartenais. Cela nécessitait des recherches ; il courut à l'archevêché. Il ne manqua pas probablement d'être parfaitement renseigné ; mais, sans doute, il lui fut recommandé de me laisser, quant à présent, en repos. En revanche, il avait sous la main le colonel Sturm, qu'on lui avait abandonné, et il comptait bien décharger sur lui sa première estocade. Le ton tranchant du militaire, ses vivacités de langage avaient blessé jusqu'au vif l'amour-propre de l'homme de loi, doublé d'un dévot à la façon de Tartuffe.

La première question qu'il dut s'adresser à lui-même dut être celle-ci : Qu'est donc cette femme vis-à-vis du colonel ? Une parente ?... Je sais que non... Une maîtresse, alors... Mais une maîtresse remontant à quelle époque ? — Était-ce avant son entrée ou pendant son séjour au couvent, ou depuis qu'elle en est sortie ? Probablement, elle n'est pas plus sa maîtresse que sa femme... Mais c'est une simple supposition de ma part ; agissons absolument comme si c'était sa maîtresse. Mon excellent ami allait donc porter la peine de son attachement pour moi.

La conduite de M. Le Bannier était toute tracée.

M. Sturm était marié. Il fallait donner l'éveil à sa jeune femme. Je connaissais si bien le monde tortueux auquel appartenait l'avocat que j'avais deviné mot à mot son plan de vengeance. Georges, élevé dans une autre communion, n'avait aucune idée des bas-fonds de la dévotion jésuitique ; et puis il s'était habitué à regarder le catholicisme comme étant fort au-dessus de son propre culte ; je me suis demandé bien souvent pourquoi, sans trouver aucune raison satisfaisante, surtout de la part d'un militaire et d'un homme intelligent et à la nature ouverte comme celle de Georges. Il me siérait peu d'établir un parallèle entre le culte catholique et le culte réformé ; j'ai toujours pensé que si le catholicisme, avec ses

cérémonies où le parfum de l'encens se marie avec les enivrements mystiques d'une musique mélodieuse, avec le chant réellement suave et pur de voix paraissant venir du ciel, si le catholicisme, dis-je, est la religion naturelle de la femme, le protestantisme doit surtout plaire à l'homme qui veut croire après avoir discuté.

La femme de Georges étant protestante comme lui, il la croyait à l'abri des influences de la coterie ; il n'admettait pas que l'on tentât de parvenir jusqu'à elle. Elle n'a pas d'abbé Desherbiers à son service, disait-il en souriant ; du reste, je la sais assez droite, assez loyale, pour ne pas craindre une franche explication avec elle.

Je voulais quitter L..... le plus promptement possible ; je redoutais de me voir encore une fois aux prises avec ces gens qui m'avaient tant fait souffrir; je savais qu'ils étaient tout-puissants, qu'une action si mauvaise et si basse qu'elle fût, ne les faisait pas reculer; je tremblais surtout pour l'avenir du colonel... pour la tranquillité de son ménage.

D'ailleurs, pas plus que pas un d'eux, je n'étais un ange et, je l'avoue ici avec une franchise qui n'est pas exempte de confusion, je souffrais de mille manières.

Je me rattachais à Georges par les fibres délicates et tendres des souvenirs de la jeunesse; je découvrais chaque jour en lui des trésors de bonté et d'affection ; son intelligence un peu lourde, à ce qu'il me semblait lorsque je le voyais à Saint-Marceau, s'était débarrassée des entraves d'une timidité qui l'écrasait. Il parlait bien et facilement, il avait l'usage du monde; l'habitude des salons lui donnait un genre de politesse empressée qui me charmait. Il s'occupait, non-seulement de mes affaires, mais il veillait à mon bien-être, s'informait de mes goûts, des soins qu'on me donnait; un frère tendre et dévoué n'eût pas fait davantage pour une sœur bien-aimée, et peut-être y avait-il une nuance de plus vive tendresse dans la sollicitude dont il m'entourait.

Un sentiment de jalousie, de regret, empoisonnait pour moi ces soins affectueux, ces démonstrations amicales... Souvent, je m'apercevais que M. Sturm comptait les minutes qu'il m'accordait. Ces jours-là, je le sentais, je le devinais, sa femme l'attendait; il regardait la pendule, il s'agitait sur son fauteuil... Une fois sorti, je le voyais des fenêtres se hâter et s'efforcer de rattraper par une course rapide l'heure oubliée. Alors je me mettais à pleurer de honte, de dépit, et je me demandais par quelle misérable faiblesse j'étais venue à L...., et pourquoi j'y restais, puisque mon âme n'était pas encore entièrement détachée des affections de ce monde.

Je témoignai un jour à M. Sturm le désir de connaître ses enfants ; il rougit légèrement, il haussa les épaules ; c'était leur mère, en effet, que je voulais voir... Peut-être pénétrait-il le vrai motif de mon caprice. J'insistai, il céda. A une heure convenue, je me plaçai sur le cours du Parc. Je les vis passer en voiture. Madame Sturm était une jolie blonde ; elle paraissait à peine agée de vingt ans. Son visage, d'une grande douceur, était encadré de longues boucles un peu déroulées ; elle

avait l'air d'une Anglaise. C'était une riche Américaine, comme je le sus plus tard. Jamais je n'avais osé questionner Georges sur son mariage. Il était toujours triste et gêné, quand un mot jeté dans nos conversations lui rappelait qu'il avait une famille.

Cette entrevue mystérieuse et furtive, la grâce indolente de la jeune femme, la gentillesse des enfants, m'avaient laissé une impression aussi douloureuse que profonde.

L'aventure Le Bannier devait m'aider à sortir de la situation pénible où je me complaisais, tout en nourrissant le désir de rompre avec cette situation qui n'était pas franche. Si j'avais quelques excuses à opposer, elles provenaient, non-seulement de l'irrésolution de mon caractère, mais encore de ma santé délabrée, du découragement que m'inspirait le vague de l'avenir et surtout de la désolante perspective d'une vie dépourvue de tout attachement, de toute consolation humaine. Si Georges eût voulu m'attacher à sa domesticité, s'il eût voulu faire de moi la femme de chambre de madame Sturm, je crois que j'aurais consenti ; tant était poignante pour moi l'idée de vivre seule ; tant l'orgueil du sang avait fini par déchoir et par succomber sous les coups répétés de la misère et de l'humiliation. Cette proposition me vint dix fois aux lèvres ; lorsque je voulais la formuler, un sentiment plus fort que la honte paralysait ma langue.

Depuis notre visite à l'avocat, chaque jour j'attendais le coup de tonnerre ou l'éclair précurseur ! la lettre anonyme, la basse dénonciation, quelqu'une de ces roueries honteuses à l'usage d'un monde qui, tout en faisant le mal, prétend conserver sa réputation de vertu et de piété... Si j'étais trois ou quatre jours sans voir M. Sturm, je me disais : C'est fini, la foudre est tombée. Pourquoi ne suis-je pas partie le lendemain même du jour où nous nous sommes livrés à cet homme ?

Cependant la lettre anonyme n'arrivait pas, et la dénonciation se faisait attendre.

M. Le Bannier était trop avocat, trop retors, pour avoir recours à l'écriture, il connaissait l'axiome : *les paroles volent, les écrits restent ;* et il sortait précisément de plaider une cause de ce genre. Toute son éloquence, toute son adresse n'avaient pu préserver son client d'une sévère condamnation. Il se défiait, avec raison, des experts aux écritures, et il craignait les soupçons du colonel, qui, naturellement, devait être en méfiance contre lui. C'était donc vers d'autres moyens qu'il fallait tourner son esprit malfaisant. Par des commérages de servantes, ou par quelque ignominie du même genre, M. Le Bannier avait fini par pénétrer et connaître l'entourage habituel de madame Sturm et par savoir qu'elle comptait au nombre de ses connaissances une pieuse dame très-capable d'éclairer charitablement la jeune femme sur les *déportements* de son mari.

Heureusement le colonel, de son côté, était en garde, et il avait devancé les manœuvres de la coterie, en avouant simplement à sa femme ce qui était arrivé. Madame Sturm adorait son mari ; elle avait en lui une entière confiance et elle

crut sans hésitation à sa parole d'honneur, sans manifester ni jalousie, ni basse inquiétude. Entraînée par sa nature affectueuse, par le désir d'être agréable au colonel, peut-être aussi par un peu de curiosité, elle vint me voir avec l'aînée de ses petites filles. Ce jour-là, malgré mes résistances, elle m'emmena dîner chez eux. Je fus témoin, à cette occasion, d'une petite scène de gaieté conjugale, dont le souvenir s'est impitoyablement gravé dans mon esprit.

Georges était absent lorsque nous arrivâmes au confortable appartement qu'ils occupaient aux abords de la place du Cours. Madame Sturm m'avait établie au salon, entourée de prévenances ; elle essayait de me distraire et me prodiguait de bonnes paroles de consolation amicale. Elle me fit feuilleter les albums, puis elle me questionna. Protestante zélée, elle s'indignait contre nos couvents catholiques et remerciait Dieu de l'avoir fait naître dans la *vraie religion*, disait-elle.

Les deux ou trois heures qui nous séparaient du dîner s'écoulèrent ainsi, enfin le coup de sonnette du maître retentit, le carreau de l'antichambre résonna sous un pas bien connu.

— Attendez, me dit la jeune femme, nous allons bien le surprendre. Elle courut à la rencontre de son mari et jetant un de ses bras autour du cou du colonel, elle lui plaça ses mains sur les yeux en disant :

— J'ai quelqu'un à dîner, devinez qui ?...

Georges nomma successivement plusieurs personnes.

— Non, non, pas cela, disait madame Sturm en riant de tout son cœur.

Je voyais de ma place la bonne figure heureuse et placide de mon ami d'enfance; il attira même jusqu'à ses lèvres le bout des jolis doigts qui le faisaient aveugle. Il nommait toujours avec le même insuccès; enfin la jeune femme le délivra de son bandeau, elle le poussa doucement au milieu du salon et, me prenant par la main, elle me présenta :

— Mademoiselle Soubeyran, fit-elle...

Le pauvre Georges, frappé d'étonnement, resta quelques instants silencieux. Madame Sturm approcha son front blanc et pur de la grosse moustache de l'officier...

— Eh ! dit-elle, vous ne me dites pas merci !

— Chère femme, chère Henriette, dit le colonel ému et pressant de ses deux mains la tête blonde de sa jeune épouse ; que vous êtes bonne !...

Puis il vint à moi en me tendant la main avec un peu de roideur et d'embarras.

Madame Sturm nous laissa seuls ; elle s'excusa sur des ordres à donner, sur la surveillance des enfants.

Son mari et moi, nous n'échangeâmes que quelques paroles.

— Ai-je mal fait de lui obéir ? dis-je...

— Non, puisqu'elle l'a voulu... C'est une créature exceptionnelle pour la candeur et pour la bonté du cœur.

La candeur !... Oui. Georges avait raison, il fallait de la candeur ou une bien grande *adresse* féminine pour écarter, pour ne pas admettre les injurieux soupçons, et il fallait de la bonté pour accueillir fraternellement la pauvre délaissée.

Madame Sturm était réellement bonne, et sa conduite à mon égard n'eût-elle pas été entièrement exempte de quelque peu de « tactique, » bien compréhensible et bien excusable, du reste, en un cas si délicat, cela n'excluait point « le cœur » ; et le cœur, la bonté et l'intelligence réunis font de la femme presque un phénix.

Le dîner fut cordial. M. Sturm s'était remis, et la bonne humeur, l'abandon de sa jeune femme réagirent sur nous et dissipèrent nos premières et très-pénibles impressions.

A partir de ce jour, je vins souvent passer quelques heures près de cette femme charmante. Une confiance réciproque naquit de nos rapports fréquents. Georges ne venait plus seul chez moi : c'était rationnel, mais cela me fit souffrir et m'humilia.

Les enfants du colonel, tels qu'autrefois la petite Marie Fouchard, s'attachaient à moi ; je les amusais avec les mille riens que fournit l'imagination à ceux qui aiment l'enfance. J'enseignais à la mère à confectionner ces jolis travaux de fantaisie et de patience auxquels s'amusent les religieuses, lorsqu'une supérieure indulgente leur laisse un peu de liberté et de loisir.

Lorsque nous étions fatiguées de manier l'aiguille et les ciseaux, madame Sturm se mettait au piano ; elle chantait volontiers ; elle était assez bonne musicienne ; sa voix avait un charme particulier, et les mélodies allemandes semblaient faites pour ce timbre d'une harmonie toute particulière. Georges, fou de musique, faisait habituellement sa partie dans ce petit concert de famille ; mais il ne voulait jamais chanter devant moi. Il évitait ainsi tout ce qui eût pu me rappeler les souvenirs de Saint-Marceau. Pendant les vacances, pendant ses congés ensuite, il aimait tant à se faire accompagner par ma pauvre mère, à chanter avec elle... elle était douée d'une voix ravissante et, sous son brillant doigté, le piano parlait harmonieusement. Madame Sturm avait-elle une intuition secrète de la réserve de son mari?

Nous nous croyions oubliés par les dévots de L..... ; à force d'instances et de supplications; j'avais obtenu de M. Sturm qu'il ne donnât pas suite aux préliminaires engagés avec l'avocat Gallini. Après une pareille concession, j'avais lieu de penser que l'on dédaignerait de s'occuper d'un personnage aussi peu important que je l'étais...

Il paraît que maître Le Bannier et compagnie ne se trouvaient pas suffisamment vengés: ils avaient eu vent du bon accord qui régnait entre madame Sturm et moi; il s'agissait de le troubler.

Madame de la Poterie, la commère de l'avoué des couvents, ne s'était pas contentée de voir une fois madame Sturm, elle était revenue à la charge avec une importunité qui frisait l'insolence. La jeune dame, polie comme une Anglaise,

mais froide et raisonneuse comme une protestante, ne se laissait pas émouvoir par les stupides bavardages, par les contes de l'autre monde de cette *reporteuse* de salon. Le mensonge, l'exagération étaient palpables. La méchanceté la plus noire ressortait de toutes ces insinuations dont madame Sturm était à même de contrôler la fausseté.

Le hasard voulut que je fusse chez elle, un jour où l'infatigable dévote vint faire ses condoléances et ses lamentations hebdomadaires.

Le salon de compagnie était divisé par une draperie qui le coupait en deux parties inégales ; cette draperie rabattue formait, à l'une des extrémités, un petit boudoir où la femme du colonel se tenait de préférence. Quand elle entendit annoncer madame de la Poterie, elle se leva vivement et la retint dans la première pièce ; madame Sturm me fit signe de rester où j'étais. J'entendais clairement ce qui se disait de l'autre coté du rideau.

La voix de la dame était mielleuse, avec toutefois, si l'on peut s'exprimer ainsi, les ronflements, les *ronrons*, les intonations de la bête féline, en face d'une proie qu'elle convoite, mais qu'elle n'ose aborder de plein front. L'Américaine, froide, silencieuse, écoutait ; pas un mot encourageant ou sympathique n'autorisait la pieuse dame à revenir sur ses précédentes dénonciations. On la recevait comme une visiteuse sans conséquence et on paraissait avoir oublié ses confidences passées,

Madame de la Poterie, lasse de biaiser, fut forcée de reprendre d'elle-même le thème des infidélités du mari.

— Eh bien ! dit-elle, chère madame, comment se porte ce cher colonel ? Lui avez-vous fait quelques observations sur le petit scandale dont il est, sans aucun doute, la cause bien innocente ? car...

— Quel scandale ? interrompit immédiatement madame Sturm d'un ton glacial.

— Mais cette femme... cette malheureuse échappée du couvent...

— Ah ! reprit la jeune femme, c'est vrai ; j'avais oublié !... Eh bien ! oui, parlons-en.

On venait de lâcher le frein, et la bonne chrétienne n'avait garde de passer à côté d'une si belle occasion. Elle débuta par appuyer sur l'argent *fou* que je coûtais à son mari, sur les dépenses insensées qu'il faisait pour une indigne créature, pour une misérable défroquée. Il n'en était certainement pas encore arrivé à l'infidélité, mais...

— Vraiment, interrompit encore madame Sturm, le colonel dépense autant pour cette demoiselle ? Alors elle doit être superbement vêtue.

— En doutez-vous, chère bien-aimée madame, cette fille a un appartement féerique, elle fait trois toilettes par jour ; on m'a dit à l'hôtel du *Lion d'Or* qu'elle avait des robes de soie par douzaines.

— L'on a peut-être exagéré, continua madame Sturm ; et elle est fort belle, cette demoiselle ?

— Belle! oh! peuh!... c'est-à-dire qu'elle l'a été; mais auprès de vous, madame, de vous si jeune, si bonne, de vous la mère de deux blonds chérubins, la comparaison ne se peut admettre ; il faut vraiment que le colonel soit ensorcelé ou qu'il ait un terrible attrait pour le fruit défendu... Vous comprenez, en outre, qu'en dehors du tort matériel et des affronts qu'il fait à sa famille, M. Sturm, persévérant dans cette triste liaison, compromet notamment son avenir. Cette fille est une voleuse !

— Madame, dit à son tour madame Sturm d'une voix énergique et vibrante, ceci est trop fort... Levez-vous, je vous prie, et sortez ; mais, avant de quitter cette maison où j'espère bien que vous n'oserez plus vous présenter, je veux vous faire voir la personne que vous venez d'insulter, de calomnier lâchement. Et rangeant un des côtés de la portière : — Voici, dit-elle, mademoiselle Soubeyran !...

La pieuse courtière de maître Le Bannier put alors entrevoir une pauvre fille de trente-cinq ans, vêtue de noir, pâle, triste, les yeux fatigués par les veilles, les joues creusées par la souffrance et n'ayant conservé que les lointains vestiges d'une florissante beauté.

Madame de la Poterie détourna la tête.

— Mais, regardez-la donc, regardez-la en face, continua madame Sturm surexcitée... regardez-la bien pour vous en aller décrire ses costumes pompeux, pour aller raconter à ceux qui vous envoient ce que vos couvents catholiques ont fait de l'héritière du chevalier de Marcillac... de la petite-fille du duc de Moret !

L'intrigante, un peu démontée, ne perdit pourtant pas entièrement la tête ; elle se retira sans trop de vergogne, et sur le seuil du salon, je l'entendis qui disait à madame Sturm :

— C'est bien, chère dame, puisqu'il vous plaît d'être la dupe d'une comédie si bien organisée, je vous en fais mon compliment ; votre mari est d'une rare habileté, et cette demoiselle est douée d'une effronterie peu commune... Mais vous êtes si bonne... si jeune... si naïve...

Lorsque madame Sturm revint s'asseoir près de moi, je remarquai son teint animé ; ses regards me semblèrent moins bienveillants, et sa voix tremblante dénotait une forte et soudaine émotion. Les derniers mots de madame de la Poterie avaient peut-être jeté quelque défiance dans ce cœur aussi aimant que loyal.

Dès lors, madame Sturm, tout en s'efforçant de paraître la même à mon égard, ne put parvenir à dissimuler entièrement la souffrance intérieure qui l'agitait.

D'un commun accord, nous cachâmes au colonel cette triste scène. Georges, sous son flegme germanique, n'était pas exempt de certaines dispositions à la colère, à la violence. Un emportement hors de saison, habilement exploité, pouvait être nuisible à sa position.

Le général commandant la place, quoique personnage fort immoral, — sa femme avait été forcée de le quitter à cause de sa conduite scandaleuse avec la jeune épouse d'un lieutenant ; — le général, dis-je, était grand ami de l'archevêque ; il



... Je voudrais savoir des nouvelles de la famille Fouchard. (Page 184.)

affectait des idées religieuses ; c'était un fin diplomate, encore plus qu'un bon militaire. Il avait dû examiner, à ses heures, le ciel politique, et jugeant de quel point partait le vent du succès et de l'avancement, il maintenait sa barque au milieu du courant favorable.

On ne me disait pas ces choses-là, mais j'étais assez perspicace, assez attentive, pour surprendre une situation tout entière dans un mot... Et même, à part ces

intrigues en sens divers, notre position réciproque n'était pas de nature à se prolonger indéfiniment.

Un homme reconnu pour le plus honnête et le plus délicat du monde entier ne saurait vivre longtemps entre deux affections de femme, l'une de ces affections, ne fût-elle qu'une simple amitié, l'enthousiasme d'un bon cœur, le dévouement à la mémoire de morts bien-aimés ; un retour de sentiments tendres pour quelqu'un qui vous fut enlevé par la fatalité, et qu'un hasard bizarre a replacé sous vos pas, un concours exceptionnel de circonstances peuvent créer des situations aussi romanesques qu'imprévues, mais il ne faut pas compter sur la durée de ces situations anormales.

Les prodiges de vertu surhumaine ne se rencontrent guère que dans les romans ou dans les vies de saints ; mais, dans la vie réelle, ces prodiges sont d'une telle rareté, que l'on est porté à nier jusqu'à leur existence.

Ces réflexions et bien d'autres m'obligèrent à quitter L*** où raisonnablement je vivais avec un plaisir indicible.

Quelques jours plus tard, le propos, voyageant sous un pli discret, s'en allait tout droit au ministère de la guerre. . . . .

. . . .

Lorsque j'exprimai à monsieur et à madame Sturm ma ferme volonté de partir, ils firent les efforts convenables pour me retenir. Je crois qu'ils étaient sincères ; mais, cette fois, ma résolution était inébranlable. Tout me faisait comprendre qu'il était prudent, et pour moi et pour les autres, de m'éclipser encore une fois.

Georges avait combattu, autant qu'il avait pu, l'idée fixe qui me poussait vers Paris. Peut-être un inexplicable sentiment de jalousie n'était-il pas étranger à l'influence qu'il prétendait exercer sur ma destinée. Il m'engageait à me retirer en province, j'y vivrais plus confortablement et j'y serais moins isolée.

— Car, me disait-il, il n'est pas de séjour au monde plus bruyant et plus désert que Paris, pas de séjour où l'âme se sente plus petite, plus délaissée, plus abandonnée à elle-même.

Je ne discutais pas, je sentais d'intuition tout ce que M. Sturm me dépeignait sous des couleurs attristantes : cependant je n'étais pas ébranlée.

Paris était le seul coin de la France où j'espérais pouvoir vivre inconnue, oubliée, et j'y étais encore portée par ma position singulière. Je n'avais pas, à proprement parler, de pays. J'étais née à Lille, puis j'avais voyagé de ville en ville à la suite du régiment de mon père. J'avais passé une partie de ma jeunesse à Saint-Marceau. La famille de ma mère nous avait reniées et persécutées... Je n'avais jamais été à Saint-Sever, et de toute la famille de mon père je n'avais entrevu que ma cousine Raymonde, et dans quelles affreuses circonstances ! Qui eût pu dire quel était réellement mon pays ?

Mon existence était à jamais flétrie ; un passé odieux me condamnait à fuir les joies de la famille ; je n'étais pas digne de presser sur mon cœur, de porter dans

mes bras un jeune enfant qui m'eût appelée sa mère... L'amour et la maternité m'étaient également interdits.

Vivre seule!... pour moi seule! désolante perspective et juste châtiment de l'enfant ingrate et dénaturée!

Vivre à Paris!... Sentir mourir autour de soi des milliers d'êtres humains étrangers, indifférents, aussi indifférents à vous, que vous l'êtes vous-même pour eux. Vivre à Paris!... assister, convive affamé, à ce grand banquet des joies universelles, joies sensuelles et joies intellectuelles, et ne pouvoir pas même saisir une des miettes échappées de ses splendeurs morales et physiques. Vivre à Paris! au centre de tout bien et de tout mal, et être impuissant, inepte, pour l'un comme pour l'autre. Tel était l'avenir qui m'attendait, tel était le sort au-devant duquel je me précipitais avec une impatience fougueuse.

Le 1er septembre 186., je partis de L..., par le train de huit heures du soir; j'avais dîné à la table du colonel et je remarquai, hélas! que jamais M. Sturm n'avait été plus aimable pour moi.

Le quartier qu'ils habitaient était à une lieue et demie de la gare. Georges fit atteler; — ils avaient équipage. — Je croyais que sa femme nous accompagnerait; mais par une générosité dont je lui sus un gré infini, elle prétexta une légère indisposition et me laissa faire ce court voyage en tête à tête avec son mari

La soirée était belle et fraîche; nous suivions les quais et nous allions au sud-est. En face de nous, dans un ciel un peu brumeux, la pleine lune se levait empourprée, majestueuse, teintant les grands arbres, les maisons, les eaux du fleuve, de ses lueurs rougissantes et mélancoliques... La fraîcheur montait peu à peu... Georges jeta sur mes épaules le manteau de tartan négligemment repoussé au fond de la voiture; il m'enveloppa avec les douces précautions d'un ami; nos mains et nos yeux se rencontrèrent. — Cher Georges, dis-je tout bas, merci!

Il ne répondit pas, ses yeux étaient humides; je vis qu'il refoulait une profonde émotion...

— Nous nous reverrons, dis-je.

— Ah! pourquoi nous sommes-nous quittés autrefois! Telle fut sa brève réponse.

Puis, après un temps de silence, il reprit: Vous rappelez-vous, Elisa, le dernier automne de Saint-Marceau... C'était à l'époque des vendanges; la journée, comme celle d'aujourd'hui, avait eu ce charme mélancolique, qui n'appartient qu'aux derniers beaux jours de l'année... Nous étions assis sous les grands tilleuls de la terrasse; — votre père, votre mère, le bon Chenier, ô le saint, le digne prêtre!... — Lambert, le paisible instituteur, les pauvres sœurs d'école, le médecin Lacroix et ce fou de receveur... — Oh! nous étions bien heureux! trop heureux pour des habitants de cette planète maudite... Derrière les coteaux de Port-Boulet, la lune se levait radieuse, et telle qu'elle apparaît ce soir entre les ombrages de Ch... elle se levait, elle éclairait alors notre bonheur... Maintenant,

impassible et froide, elle plane sur les tombes de ceux que la mort a moissonnés, et semble railler la tristesse de notre séparation.

Le colonel passa la main sur ses yeux. L'homme fort, le soldat pleurait... Une oppression mortelle semblait avoir figé les larmes sur le bord de mes paupières ; je répondis par un soupir étouffé aux douloureuses paroles du fiancé de ma jeunesse, aux souvenirs déchirants qu'il venait d'évoquer.

Nous étions à la gare une bonne demi-heure avant le départ ; accoudés l'un contre l'autre sur le bord d'une fenêtre, les yeux fixés sur le ciel, nous gardions un morne silence. Une de mes mains était étreinte dans celle de l'officier : par moments, je le regardais avec attendrissement, avec reconnaissance ; j'essayais de graver dans ma mémoire, avec les traits de mon ami, chacune des phases, des minutes de cette heure solennelle...

Nous nous séparâmes. Je montai dans un wagon de première classe ; la route était longue, et j'étais faible et languissante.

La maladie que j'avais essuyée, tant de coups successifs que je venais de recevoir, jusqu'au bonheur d'échapper à la misère, avaient porté à ma constitution une irréparable atteinte. Je ne devais plus recouvrer mes forces, et cependant je l'espérais encore.

Personne ne m'attendait à Paris. J'arrivai le dimanche ; le beau temps de la veille avait persisté. La ville était en fête, et j'avais la mort au fond du cœur.

Je descendis place Saint-Sulpice, à l'hôtel Saint-Joseph, et cette fois, même au milieu du tourbillon parisien, je ne ressentis ni crainte, ni embarras. J'avais rompu avec la timidité, j'étais désormais sûre de moi-même et, si le séjour de L... me fut fatal sous plus d'un point de vue, j'y gagnai au moins cette assurance sans laquelle la vie d'une femme isolée devient un martyre permanent.

Après quelques jours de repos, je louai aux environs du Luxembourg un petit appartement ; j'achetai un mobilier, et je pus me dire que, grâce à ma bonne mère, j'étais réellement chez moi.

CHAPTIRE X

Lutte entre deux sentiments. — L'ami du foyer solitaire. — M. et madame Aubert. — Une victime de l'expédition mexicaine. — Le petit cousin de *madame*. — La providence env.lée. — La part que j'ai choisie. — Pourquoi j'ai écrit ces mémoires.

A peine eus-je touché le sol de Paris, que le souvenir de Louis Belard s'empara de mon esprit avec une importune ténacité ; j'avais eu beau me reléguer à l'autre extrémité de la ville, je savais qu'en moins d'une heure je pouvais rejoindre l'ami regretté. Je me figurais sa surprise, sa joie ; j'espérais qu'en faveur de mon retour, il me pardonnerait ce que je lui avais fait souffrir.

Je bâtissais dans ma tête non un roman d'amour, mais une sorte de petit mélo-

drame vertueux, un mélodrame sans dénoûment. Louis m'avait tant parlé d'amitié fraternelle, il avait toujours été si respectueux envers moi, que je me demandais si le colonel Sturm n'avait pas exagéré outre mesure les inconvénients de notre rapprochement. Est-ce que je ne pouvais pas être pour ce jeune homme une sœur, une amie; tandis qu'il fût resté pour moi une douce société, un appui, un but à mon existence inutile? Quand j'avais longtemps amusé mon imagination de ces suppositions chimériques, des pensées amères, inquiètes, me rappelaient soudainement à moi-même. Je me souvenais alors de la femme lavant sur la margelle d'un puits, son enfant pleureur et déguenillé... Le complément du tableau, le misérable chat, m'apparaissait lui-même : chacun des personnages de cette idylle grossière et mélancolique se présentait à la place où je l'avais entrevue, le matin de mon arrivée, les longues allées étroites du jardin maraîcher, bordées d'oseille montée en graine, l'aridité du sol, le jupon bleu couvert de pièces de la pauvre femme, la petite robe graisseuse de l'enfant... Oh! je voyais tout cela si lucide, si net que, si j'eusse été peintre, j'aurais pu rendre en quelques coups de pinceau ou de crayon ce qui était resté si fortement gravé dans ma mémoire.

J'avais beaucoup souffert de la misère, comme on a dû s'en convaincre en lisant mon triste récit. N'ayant aucun espoir de sortir de ce gouffre sans fond, j'avais fini par me résigner ; d'ailleurs l'esclavage du travail me semblait encore cent fois préférable à celui du cloître, mais depuis que j'avais recouvré un peu d'aisance, il me serait impossible d'exprimer bien l'horreur que je ressentais pour cette misère que j'avais jusqu'alors portée assez stoïquement.

Certes, ce n'est pas un sentiment bien noble et bien élevé que je confesse là ; mais, sans que je m'en rendisse alors un compte bien exact, il contribua beaucoup à me retenir loin du pauvre Louis.

J'étais, en outre, distraite par les soins de mon petit ménage, par les tracas d'une installation si médiocre qu'elle soit, et enfin, par l'immense diversité des objets extérieurs. Je n'éprouvais, à l'aspect de Paris, ni l'engouement du provincial fraîchement débarqué de sa petite ville, ni l'indifférence affectée des gens blasés ou feignant de l'être. Je voyais la grandeur; je sentais l'isolement au milieu de la foule et du bruit, je le sentais tel que Georges me l'avait annoncé, plus glacial, plus implacable encore que je ne l'imaginais moi-même.

Mon petit appartement était au quatrième étage, rue de Vaugirard, exposé aux premiers rayons du soleil levant; il donnait sur un jardin, masqué par un rideau d'arbres élevés. Pendant l'été, la vue des locataires était bornée par cet obstacle qui disparaissait chaque hiver. Déjà il se faisait quelques éclaircies; les feuilles tombaient par centaines à la première bouffée de vent. Je ne tardai pas à entrevoir un assez vaste jardin, planté à l'anglaise, orné de massifs de ces fleurs aux teintes vives, que la nature semble avoir réservées à l'automne.

Cette vue m'enchantait; le jardin était désert, je n'y voyais jamais que le jardinier qui en prenait soin. J'étais bien là, et lorsque j'eus réuni autour de moi ce qui

m'était nécessaire, j'éprouvai un doux sentiment de quiétude et de bonheur, mais je n'avais personne avec qui échanger une parole amicale.

Je me remis à travailler. La vivacité, l'entrain que donne l'âpre nécessité, me faisaient défaut, j'étais d'ailleurs fort affaiblie. Souvent le morceau de toile que je piquais de mon aiguille retombait sur mes genoux. Je promenais un regard plein de larmes sur l'horizon restreint et mélancolique que j'embrassais d'un seul coup d'œil.

C'est ainsi que je passai les deux premières années de mon séjour à Paris.

Ma paisible retraite ne fut troublée par aucune tentative, ostensible tout au moins, de mes persécuteurs. Il est présumable que, me sachant sous la protection immédiate d'un personnage relativement haut placé et peu timoré de sa nature, ils redoutaient des représailles sérieuses. Je demeurai donc tranquille.

Je reçus pendant cette période plusieurs lettres du colonel Sturm. Ces lettres, loin d'éveiller en moi des pensées consolantes, m'attristaient davantage, elles me rappelaient mille choses que j'aurais voulu ensevelir dans un éternel oubli. Georges ne m'adressait pas de questions au sujet de Louis Belard, mais je devinais qu'il y pensait et qu'il soupçonnait que je n'étais pas aussi solitaire que je le prétendais. De mon côté, je gardais une entière réserve, et cette réserve était de nature à confirmer les soupçons.

Cependant je vivais dans une retraite absolue. Lorsque la saison devenait mauvaise, je sortais seulement quand la nécessité m'y contraignait; le reste du temps je le passais près de mon foyer. Les soirées étaient longues et tristes, j'imaginai d'en consacrer une partie à la lecture. Ce goût inné chez moi n'avait jamais reçu de satisfaction; il produisit une révolution complète dans mon existence. Le livre devint mon ami, mon guide, mon confident; il remplit le vide de mes veillées solitaires. Tout un monde de faits et d'idées réveilla mon imagination assoupie par la pression de la tyrannie religieuse, du chagrin, de l'ennui, de la misère; et, en même temps que ce réveil s'accomplissait, le calme remplaçait l'agitation... Le silence, le recueillement m'étaient précieux; ils m'accordaient la faculté d'écouter sans trouble les voix mystérieuses de ces âmes inconnues qui parlaient à la mienne.

A partir du moment où j'aimai, où je compris le livre, la vie solitaire me sembla possible, et je n'eus plus que de rares velléités de chercher au dehors une distraction à mes secrètes tristesses.

Ce ne fut donc ni par curiosité, ni par désœuvrement, mais par un véritable sentiment d'affection et d'intérêt que je m'étais décidée à m'enquérir de madame Claudia. Georges m'avait donnée son adresse. Claudia, devenue madame Aubert, avait changé d'appartement et de quartier; je la retrouvai avec assez de peine. Elle n'était pas seule; ma présence ne lui causa qu'un étonnement médiocre, après ce qu'elle avait appris du colonel. Madame Aubert me reçut très-cordialement. Nous échangeâmes quelques visites. Celui qu'elle appelait son mari était aimable,

ils me firent l'un et l'autre nombre de politesses; mais je profitai peu de la société de ces pauvres parias; ils durent s'expatrier, et cela, par le fait de leur fausse position (1).

Il y avait encore à Paris des gens que j'avais grande envie de revoir, c'étaient les Fouchard. Madame Bordier m'avait écrit plusieurs fois; puis ses lettres étaient devenues de plus en plus rares; quand j'avais quitté M**, il y avait bientôt un an que les nouvelles de cette famille me faisaient défaut.

J'avoue que j'hésitai longtemps avant de rechercher les traces de mes bons patrons; on devine assez pourquoi je désirais et je craignais tout à la fois de revoir M. Emile. Je n'avais, du reste, qu'une seule donnée favorable, c'était l'adresse de M. Moser, négociant retiré à Saint-Cloud et père de madame Fouchard jeune. Bien souvent j'eus envie de me diriger de ce côté. Il y avait plus de deux ans que j'étais à Paris, et mon désir devenait plus vif à chaque retour de printemps. Enfin, cette année, un beau jour de mars, par un de ces premiers soleil qui font oublier les ennuis de l'hiver, je me mis en route pour Saint-Cloud.

J'étais heureuse de ce voyage, je me faisais un véritable bonheur de revoir des gens qui avaient été si bons pour moi, et cependant je ne pouvais me soustraire à de secrets et sinistres pressentiments... Pour moi, c'était une sorte de ravissement d'entrevoir sur la route quelques champs de blé couvrant à peine le sillon; la végétation était encore endormie, mais c'était tout de même la vraie campagne...

Arrivée à la gare de Saint-Cloud, je me croyais presque rendue, mais il résulta des renseignements pris auprès de diverses personnes, que j'étais à une demi-lieue de la villa indiquée par la note que j'avais conservée. Pour quelques pièces de monnaie un petit garçon s'offrit à me conduire.

L'enfant marchait silencieux, en avant de quelques pas; je le suivais, le cœur serré sans trop savoir pourquoi; j'éprouvais un de ces pressentiments dont personne ne saurait nier l'existence, quoiqu'il soit impossible d'expliquer la cause de ces étreintes douloureuses qui passent sur vous comme un rapide frisson.

Nous marchâmes pendant trois quarts d'heure.

La villa de M. Albert Moser était une jolie maison de campagne perdue entre les arbres et située presque au sommet des hauteurs qui dominent Sèvres.

Les fenêtres étaient ouvertes; cela voulait dire que la maison de campagne était habitée, et qu'au moins mon voyage ne serait pas infructueux. En approchant de la grille, la première personne que j'aperçus fut une bonne en deuil; sur le perron une petite fille aussi en deuil jouait avec un grand terre-neuve: je reconnus Marie Fouchard... Qui donc était mort dans cette famille? le grand-père sans doute; il était vieux et maladif dès l'époque où la famille avait quitté M***.

(1) Ayant reçu de madame Aubert de fort intéressantes confidences, je ne m'étends pas plus longuement sur ce sujet, parce que je me propose de retracer plus tard l'histoire de ces deux êtres, aussi bons qu'ils étaient infortunés.

J'appuyai faiblement sur le timbre; j'avais hâte de connaître la vérité; en même temps je craignais de l'apprendre.

Au son de la cloche, la fille de service revint sur ses pas, et Marie accourut après elle.

— M. Moser? dis-je.

— C'est ici, madame.

— Est-il visible?

La bonne ne se pressait pas d'ouvrir, elle me parlait au travers des barreaux.

— Que voulez-vous à monsieur? me dit-elle; si c'est pour la quête on est venu hier.

Il paraît que j'avais l'air de quelque chose comme d'une dame de charité.

— Non, repris-je, je ne viens pas pour une quête, je voudrais savoir des nouvelles de la famille Fouchard.

— Ah!... fit la domestique en ouvrant à moitié la grille, cela va encore affecter monsieur... Allez, mademoiselle Marie, allez dire à votre gouvernante de descendre, elle rendra raison à madame.

L'enfant, qui me regardait attentivement, prit sa course dans la direction de la maison, tandis que la bonne se décidait à m'introduire. Il y avait une grande pelouse négligée devant cette jolie maisonnette qui paraissait aussi un peu délabrée.

Je n'osais adresser aucune question à la domestique, elle avait l'air triste, consternée... Quelque malheur avait récemment imprimé son fatal cachet sur cette paisible résidence.

Comme j'entrais au salon, on ouvrait une porte opposée; c'était l'institutrice; l'enfant la suivait, elle voulait entrer aussi, mais elle fut repoussée avec une sorte de brusquerie.

— Permettez, mademoiselle, dis-je en saluant, je serais bien aise de voir si cette chère enfant va me reconnaître.

— Que désirez-vous, madame? répondit sèchement la demoiselle en fermant la porte et sans faire attention à mes paroles; je ne vous connais pas. Êtes-vous une parente de M. Fouchard ou de M. Moser? Dites vite, je vous prie, je suis fort occupée.

Autrefois une pareille réception m'eût mise en déroute; mais, comme je l'ai dit, j'avais acquis de l'aplomb et, à L*** surtout, j'avais recouvré un peu des usages du monde.

— Mademoiselle, repris-je sans m'émouvoir, j'ai vécu plus d'une année sous le même toit que l'honorable famille Fouchard; j'habite aujourd'hui Paris et je serais très-heureuse de rencontrer quelqu'un des membres de cette famille, ou tout au moins d'apprendre de leurs nouvelles.

— Madame, répondit ironiquement la gouvernante, *l'honorable* famille dont vous me parlez n'a plus d'autre représentant à Paris que l'enfant que vous venez de voir.



Taisez-vous, père, dit-elle, vous me feriez mettre au couvent... (Page 187.)

M. Émile Fouchard, gendre de M. Moser, est allé se faire casser la tête au Mexique, et il y a deux mois à peine que nous avons fait enterrer sa veuve qui s'en est venue mourir à la charge de son père. Les deux petits-fils de monsieur sont dans un collége de province ; M. et madame Bordier sont partis pour l'Espagne depuis un an ou deux... M. Fouchard est mort, Dieu merci, car *nous* étions obligés de lui faire une petite pension... Si madame désire d'autres renseignements...

— Oh! non, dis-je, c'est assez comme cela... Morts!... tous morts ou partis... pauvres bons amis!...

Je ne pouvais retenir mes larmes, quoique je fusse comme honteuse de les répandre devant une personne d'une insensibilité si révoltante.

Mademoiselle Clémence (j'appris plus tard son nom) s'étant levée, je dus en faire autant, car c'était une invitation tacite de me retirer. Prête à franchir le seuil du salon, je me retournai et je dis :

— Il ne me sera donc pas permis d'embrasser Marie Fouchard, cette pauvre enfant que j'ai portée dans mes bras, que j'ai tant aimée, tant caressée!

— Vous êtes une ancienne domestique de la maison Fouchard?

— Non, mademoiselle, je n'étais pas domestique et j'ai toujours mangé à la table de la famille; je dirigeais un des ateliers. En me présentant ici, je n'ai pas cru faire une inconvenance et je regrette de ne pouvoir offrir mes respects à M. Moser lui-même.

Comme je prononçais ces mots, une fenêtre s'ouvrit au-dessus de ma tête, un vieillard en robe de chambre se pencha à mi-corps en disant :

— Laissez monter madame, je veux la voir; Marie l'a reconnue, c'est une amie de mes pauvres enfants.

Mademoiselle Clémence haussa les épaules et grommela entre ses dents :

— Cette petite sotte!

Je fus conduite dans la chambre de M. Moser; l'accueil fut bien différent. Ma petite Marie se jeta tendrement dans mes bras; moi, je la couvrais de larmes et de baisers. Le vieillard voulut aussi m'embrasser, il me fit asseoir près de lui; il se rappelait ce que ses enfants lui avaient dit de moi lorsqu'il était question de m'envoyer à Saint-Cloud avec la jeune famille.

— Quel malheur, me disait-il, que vous ayez refusé; peut-être ma pauvre fille vivrait-elle encore, vous l'eussiez consolée, soignée avec douceur... Vous êtes douce, vous.

M. Albert Moser avait soixante dix-huit ans, il était un peu sourd, mais sa raison était parfaite et il me raconta ses peines avec beaucoup de lucidité. Il adorait la fille qu'il venait de perdre, c'était l'unique enfant d'un second mariage; son gendre, M. Emile Fouchard, avait toujours ses sympathies.

— C'est moi, disait-il, qui ai fait le malheur de ce garçon-là; il avait une bonne place à Paris; il écrivait, il avait le goût et le sentiment des arts, mais il aimait ma fille et je lui ai imposé de reprendre le commerce... Ils ont été bien malheureux à M***, car le père était un digne homme ainsi que Bordier : tous entendaient les affaires, et il a fallu une bien puissante secousse pour abattre une pareille maison...

Tout en causant ainsi, de grosses larmes tombaient lentement des yeux du vieillard. Après lui avoir prodigué des paroles de consolation, je lui adressai quelques questions sur la triste fin de M. Fouchard fils...

Voici ce qu'il me raconta.

M. Emile n'ayant pas réussi comme il l'avait espéré dans la presse parisienne, avait, comme tant d'autres, tourné ses regards vers l'étranger : il rêvait de refaire une fortune à sa famille.

L'expédition du Mexique était alors dans ses beaux jours ; — si jamais cette immense folie eut des beaux jours réels !... — Ils partirent une escouade de journalistes, d'artistes, d'imprimeurs ; on leur avait fait de si belles promesses et de si effrontés mensonges. Ils trouvèrent là-bas le désordre financier, le pillage effréné, la brutalité du despotisme militaire, la haine de l'Européen, le mépris fanfaron des peuples voisins. Plusieurs moururent de fatigues et de maladies, et ce furent les favorisés. La nature énergique d'Emile Fouchard résista à toutes les misères. Aux derniers jours de l'empire, il quitta la plume pour prendre courageusement le mousquet. Il mourut pour une cause qu'il avait jugé sévèrement et qui n'était pas la sienne ; il [illegible] une des dernières victimes de la grande hécatombe mexicaine.

Madame Fouchard, assez durement traitée chez son frère, ne put résister à ce coup funeste. Elle revint à Saint-Cloud languir, puis mourir d'une affection de poitrine.

M. Moser se plaignait amèrement de son fils et surtout de sa bru (1). C'étaient eux qui lui avaient imposé mademoiselle Clémence, à la fois institutrice de Marie, et femme de charge impérieuse. Le vieux négociant, israélite d'origine et de religion, était en lutte avec ce missionnaire féminin.

— Figurez-vous, me disait le père de madame Emile, figurez-vous, ma pauvre enfant, que j'ai passé ma vie dans l'indifférence religieuse; les deux femmes que j'ai successivement épousées étaient catholiques; je les ai laissé élever nos enfants dans la communion chrétienne, tant je tenais peu à la mienne. Mais voilà qu'aujourd'hui on me tourmente sans pitié, sans relâche, pour me faire abjurer ; eh bien, il s'est fait en moi un retour vers le Dieu de ma jeunesse... Mon père était rabbin, je me souviens maintenant de ses leçons, de ses conseils si longtemps relégués dans un profond oubli... Si encore cette fille prêcheuse était douce, complaisante, aimable; mais elle est sèche de cœur, revêche et bavarde comme une vieille pie... Elle se place entre moi et mon fils : c'est à la fois un tyran et une surveillante; et, à l'heure qu'il est, dit-il en élevant la voix et en étendant le bras, je gage qu'elle a l'oreille collée contre cette porte...

La petite Marie sauta de mes genoux à terre et courut placer sa petite main sur la bouche du grand-père...

— Taisez-vous, père, dit-elle, vous me feriez mettre au couvent...

— Oui, dit le vieux négociant, oui, c'est de cela qu'on me menace; mais qu'ils

(1) Madame Moser jeune, israélite convertie, était affiliée à la congrégation des Saints-Cœurs, elle jouait un rôle actif dans l'association pour la conversion des juifs, sous les auspices de l'abbé Ratisbonne, qui comprend aussi nombre d'autres « bonnes œuvres » du même genre.

y prennent garde, le jour où l'on m'enlèvera ma petite-fille, je jure que je déshériterai mon fils; malheureusement je suis vieux, trop vieux pour protéger longtemps cette pauvre petite... Et le vieillard se mit à pleurer silencieusement.

M. Moser voulait me retenir à dîner; je refusai, craignant d'être le prétexte de quelque démêlé d'intérieur; j'embrassai la chère orpheline et je m'éloignai avec une profonde tristesse de cette maison désolée. .

J'y revins deux fois seulement, pressée par l'affection que je portais à Marie. Cette enfant était d'une beauté, d'une douceur enchanteresses. Mademoiselle Clémence elle-même subissait le charme que l'aimable créature répandait autour d'elle... Tout était gracieux dans sa petite personne; gestes, visage, sourire. Une magnifique chevelure d'un blond doré couvrait ses épaules de longues boucles ondées; elle avait le sourire mélancolique de son père; mais ses prunelles orangées, son profil un peu busqué, l'arc prolongé de ses sourcils, rappelaient d'une manière frappante et le type juif et la physionomie de M. Moser. En même temps la délicatesse de son organisation faisait craindre qu'elle ne portât déjà dans sa jeune poitrine le germe de la fatale maladie qui avait enlevé sa mère et sa grand'mère.

Dans le courant du premier été que je passai en partie sous les ombrages du Luxembourg, j'essayai aussi de retrouver Annette. C'était une folie de ma part, quel que dût être le résultat de mes recherches. Pauvre fille ! elle en était sans doute arrivée à ce point où la main la plus tendre et la plus secourable ne saurait plus vous relever. J'ai cru une fois l'entrevoir... C'était l'an passé, à l'époque du carnaval; j'étais sortie le mardi-gras à huit heures du matin; au coin de la rue Servandoni, je me croisai avec une bande d'étudiants à moitié ivres; deux jeunes femmes débraillées, ivres aussi, étaient parmi eux; dans l'une de ces femmes je crus reconnaître Annette, mais Annette dégradée, vieillie, le visage couperosé. Si elle eût été seule, je l'aurais accostée et je me serais assurée de la vérité. Après tout, à quoi bon?... C'était bien elle... la pauvre fille!...

Dès mon arrivée à Paris, je n'avais eu garde d'oublier Antoine et sa femme ; j'avais envoyé un cadeau à cette dernière en leur faisant part de l'heureuse révolution qui s'était accomplie dans mon existence. Ils furent plus de six mois sans me répondre. Madame Antoine avait failli mourir des suites d'une couche. C'était le mari qui m'écrivait, et il me disait qu'il en avait bien long à me *conter;* effectivement sa lettre avait plus de huit pages. Voici sommairement ce qu'elle contenait.

Après les compliments d'usage, Antoine m'apprenait que tout était en rumeur et en combustion dans mon ancien couvent; Madame de Boys-Crespin venait d'être rappelée à Paris, laissant après elle les bruits les plus scandaleux. Il paraît que le bâtiment avait fini par l'ennuyer, peut-être parce que tout était complet, peut-être aussi parce que la caisse était vide. Son activité, privée de son cours ordinaire, s'était d'abord dépensée en chamailleries avec l'évêché; puis, en misé-

rables tracasseries avec ses pauvres sœurs qu'elle traitait comme des esclaves.

Tandis qu'elle était en proie à cette crise d'ennui et de mauvaise humeur, on lui envoya des environs de Laval un arrière-cousin sans fortune. Il s'agissait de le protéger, de le placer au séminaire de G*** et de l'aider un peu. Le premier mouvement de madame fut la colère et un refus catégorique de recevoir son jeune parent.

La sœur portière revint à la charge.

— Mais, ma révérende mère, dit-elle, ce pauvre enfant pleure; il se lamente et se désole ; il ne sait où aller ni que devenir; il est tout jeune et il est joli comme une demoiselle.

Madame de Boys-Crespin, debout dans son salon, frappait du pied avec une impatience qui sentait bien plus la grande dame nerveuse et mondaine que l'humble fille du Seigneur, que la servante de Jésus-Christ...

— Eh! dit-elle, que veut-on que je fasse de ce garçon? Si c'était une jeune fille, je la garderais près de moi, mais un garçon, et très-beau encore... Ils sont plaisants, les cousins de Laval.

— Mais, dit la portière, qui avait son franc-parler, est-ce que notre mère ne pourrait pas, pour quelques jours, le loger chez notre père Charles. Ce pauvre jeune homme dit qu'il n'a plus d'argent; on ne peut pas laisser le cousin de *madame* dans la rue.

— Allons, reprit la supérieure, finissons-en, amenez-moi le cousin de *madame*... Ces nobles de campagne, continua-t-elle, lorsque la tourière fut partie, ils ne se gênent pas; ils s'imaginent que la caisse de notre maison est un Pactole, où j'ai le droit de puiser pour alimenter des parents du vingtième degré.

Quelques instants après la sœur portière rentrait en poussant devant elle un garçon de dix-huit à dix-neuf ans, très-mesquinement vêtu de noir, mais si charmant et si bien fait, que sa modeste toilette semblait transfigurée par le rayonnement de son gracieux visage.

Cet arrière-cousin, qui s'appelait Hervé Le Flô de Kilmare, se présenta gauchement devant son imposante cousine. La difficulté qu'il avait eue à pénétrer jusqu'à elle, son air hautain, n'étaient pas faits pour encourager un garçon en quête d'une protection efficace.

Hervé était porteur d'une lettre de sa mère, une de Boys-Crespin aussi, nièce à la mode de Bretagne du baron et par conséquent parente assez éloignée de la redoutable supérieure. Madame de Kilmare, veuve depuis un an, chargée d'une très-nombreuse famille, pauvre comme Job, quoique aussi noble qu'une impératrice, suppliait la mère de Boys-Crespin de vouloir bien user de son *immense crédit* pour faire entrer gratuitement le jeune homme au séminaire de G***; elle espérait, disait-elle, que son fils rencontrerait en sa cousine une seconde mère, un guide, une directrice... Il était bien jeune, il avait besoin de conseils, de protection, etc., etc...

A chaque paragraphe de la lettre, madame de Boys-Crespin s'arrêtait pour donner un coup d'œil sur ce fils adoptif qui lui tombait du ciel.

Le jeune de Kilmare était grand, parfaitement pris, pas trop fluet pour son âge (il venait d'avoir dix-huit ans). Une abondante chevelure châtain-clair, un peu ondulée, frisait légèrement autour de son front d'un blanc d'ivoire, uni comme une glace; ses yeux bleu-de-mer, fendus en amande, étaient à la fois doux et pénétrants, et le beau sourire de la jeunesse détendait à chaque instant ses lèvres vermeilles. C'était vraiment un séduisant cavalier, bien plus fait pour endosser un brillant uniforme que pour porter la robe noire du séminariste.

La noble cousine, qui se fit tout de suite appeler ma tante, prit au sérieux la lettre de madame de Kilmare. Bien qu'à cette époque madame la supérieure fût en délicatesse avec l'évêché, elle obtint ce qu'elle demanda, et monseigneur fut tout heureux de rentrer en grâce à cette occasion.

Le petit-cousin devint bientôt le commensal presque habituel de sa tante et la coqueluche de toute la communauté. Son costume ecclésiastique lui seyait à ravir; il autorisait d'ailleurs, il justifiait ses longues visites chez *madame* et les singulières privautés dont il était l'objet.

Aux vacances, il ne fut pas même question de l'envoyer à Laval. Ce voyage était inutile; n'était-il pas plus économique et plus raisonnable de garder le cousin et de le faire travailler? Il en avait bien besoin, car il était aussi paresseux que joli garçon. On l'établit donc au-dessus de l'appartement de M. l'aumônier.

Du moment où madame de Boys-Crespin entreprit cette œuvre quasi-maternelle, son caractère s'adoucit graduellement.

Les choses marchèrent ainsi, tant bien que mal, pendant une période de dix-huit mois. La supérieure veillait assidûment sur les mœurs de son cher pupille et elle avait grand soin d'écarter de lui les dangers et les tentations; c'est pourquoi elle renvoya successivement à la maison-mère deux jeunes sœurs qui lui parurent regarder d'un œil trop tendre ce chérubin en soutane.

On n'est pas parfait dans les couvents, et quelques méchants bruits finirent par circuler sur une intimité qui, après tout, pouvait être innocente. La mauvaise santé, la pâleur de madame de Boys-Crespin, des syncopes, des dérangements inexplicables, interprétés par certaines sœurs converses, donnèrent à ces bruits un retentissement des plus sérieux. La supérieure fut à son tour rappelée à Paris et peut-être n'en fut-elle pas fâchée, la position n'était plus tenable et elle s'aggravait tous les jours.

Le beau séminariste, paraît-il, était décidément à surveiller et à soumettre à une sévère *discipline;* il fut convaincu d'avoir entretenu une correspondance plus que légère avec une grande pensionnaire, la fille du marquis de B... Les choses eurent tant d'écho, qu'on se décida enfin à faire du séducteur émérite un zouave pontifical; c'est un déversoir tout comme un autre pour tous les Don Juan de

séminaire. Quant à mademoiselle Marguerite de B... elle passa du pensionnat au noviciat. Fût-ce vocation ou désespoir de cœur?...

Antoine tenait tous ces détails intimes du frère jardinier, qui de temps à autre continuait de rendre visite à son cellier. Le jardinier était au mieux avec la sœur portière et recevait, pour la plus grande gloire de Dieu, les confidences de la bavarde embéguinée. Le frère n'avait pu dire à Antoine ce qu'était devenue madame de Boys-Crespin.

— Elle n'aura pas été ménagée, disait-il; son père est mort depuis deux ans, et notre mère de Paris a eu le temps de mettre la main sur le magot. On croyait à G*** qu'elle serait envoyée en Cochinchine.

Vers le temps où je reçus la lettre d'Antoine, il me vint des nouvelles de Gascogne. Lambert et Raymonde étaient dans une situation très-prospère. Ils avaient deux enfants et ils tenaient une école-pensionnat non loin de Bordeaux.

Il était encore quelqu'un dont le sort me préoccupait, c'était la vieille demoiselle Saint-Chéron. Le frère jardinier avait dit à Antoine qu'elle était sortie de chez eux, mais on ignorait dans quelle maison de l'ordre elle était passée. Ce fut seulement l'an dernier que, jetant les yeux sur la quatrième page d'un journal, à l'article décès et inhumations, j'avisai ce nom : Demoiselle Préot de Saint-Chéron, 79 ans... Je me rendis à l'adresse indiquée dans le journal. Comme je questionnais la concierge, à laquelle j'avais préalablement donné quelque argent, une dame en deuil passa devant la loge.

— Tenez, me dit la concierge, voici la petite nièce de mademoiselle Saint-Chéron, elle vous renseignera mieux que moi.

Un peu déconcertées de cette brusque présentation, nous hésitions, lorsque madame Lenormand m'engagea gracieusement à monter à l'appartement qu'occupait sa grand'tante.

Là j'appris comment la vieille femme avait fini par être affranchie du joug de ses pieuses geôlières.

Le mari de cette dame, l'ingénieur dont me parlait sans cesse mademoiselle Saint-Chéron, s'était présenté plusieurs fois au parloir de G*** pour la voir. On lui avait dit que sa parente, très-irritée contre lui, refusait de le recevoir; on l'avait donc éconduit, d'abord avec ménagement, puis avec insolence et dédain.

M. Lenormand conçut des soupçons; sans être parfaitement renseigné sur le chiffre exact de la fortune de sa tante, il savait qu'elle était riche, qu'elle n'était pas dévote. Il entreprit de pénétrer jusqu'à elle, et il opposa la ruse aux roueries évidentes des bonnes sœurs.

Un ami de l'ingénieur, qui ne demandait pas mieux que de jouer un bon tour aux religieuses, apparut un beau matin, chargé d'un sac d'argent; ce monsieur, affectant les allures d'un niais méfiant autant qu'idiot, finit par arriver, après maints pourparlers, jusqu'au salon de mademoiselle Saint-Chéron. Lorsqu'il fut en sa présence, il lui dit :

— Mademoiselle, je ne viens pas vous apporter d'argent, par la très-simple raison que je ne vous en dois pas; mais je viens de la part de votre petit-neveu ; il a fait plusieurs voyages pour vous présenter ses respects, et toujours on lui a fermé la porte; vous lui en voulez donc beaucoup?... Qu'est-ce que cela signifie?...

La sœur Henriette essaya d'abord d'imposer silence au malencontreux visiteur; puis elle tenta d'arrêter la réponse sur les lèvres de sa maîtresse; mais celle-ci expliqua très-clairement sa position et réclama énergiquement l'intervention de sa famille.

M. Lenormand qui attendait à l'hôtel, se munit d'un ordre du parquet (il s'était trouvé à G***, heureuse ville! un homme assez indépendant pour oser se charger de cette *iniquité*), M. Lenormand, dis-je, fut admis à voir sa grand'tante, il était accompagné de sa mère, nièce de mademoiselle Saint-Chéron, et d'un autre parent. Séance tenante, ils emmenèrent la vieille prisonnière, mais ils ne purent recouvrer ni l'argent ni le mobilier. Il est vrai qu'ils reculèrent devant les embarras et les dangers d'un procès clérical; M. Lenormand avait une place du gouvernement et il y tenait.

Le séjour de mademoiselle Saint-Chéron à G*** lui avait coûté 350,000 francs. Les sœurs soutenaient effrontément qu'elle n'avait payé qu'une modeste pension, à peine en rapport avec sa position de fortune, et que le mobilier leur appartenait.

Ah! disait la pauvre vieille toute frémissante de joie, laissez-leur ces guenilles... Dieu merci, je suis libre! mais qu'on ne me parle plus de béguines, de couvents et de tout ce qui s'ensuit...

Ce fut probablement la disparition de la pensionnaire-providence qui mit un terme à la rage bâtissante de madame de Boys-Crespin.

. . . .

J'ai conservé un commerce de lettres avec quelques-uns de mes amis. Le colonel Sturm et sa douce et charmante femme ne laissent jamais passer trois mois sans me donner un signe de vie; j'ai eu le plaisir de les posséder quelques jours lors de l'Exposition.

Je reçois aussi parfois des lettres de M***. Le Père Roulot convertit toujours des ouvrières à grand renfort de gâteaux, de sucreries et de vin de Roussillon... Il continue de *faire l'article* pour l'armée pontificale. Ces diverses industries ne l'empêchent pas de se mêler activement des futures élections. — Peut-être dans cent ans d'ici sera-t-il canonisé. — Mademoiselle Rosalie Lepeautre est de plus en plus sous le coup de ses *étourdissements*. — Le baron de Lavenet est mort, et sa femme est arrivée à un degré d'abjection où même ceux qui fréquentent madame Tournemine ne veulent plus recevoir ce débris gangrené d'une illustre famille.

Louis Belard est heureux, je le sais. Mon petit cadeau lui a profité. Il a épousé une honnête fille de sa condition; ils ont une crêmerie fort bien achalandée, aux environs de la Bourse. La jeune femme tient le commerce, et Louis, dont le talent s'est encore perfectionné, travaille sous la direction d'artistes en renom.



Cet arrière-cousin qui s'appelait Hervé Le Flo de Kilmare (Page 189.)

Je n'ai jamais passé devant cette maison sans éprouver une secousse intérieure. Ce n'est pas pendant quelques jours seulement que j'ai regretté l'ami de la mansarde. J'y ai pensé des mois, des années, et à chaque retour d'hiver, je vois sa place vide auprès de ma lampe solitaire... Son portrait et le mètre d'Annette, accrochés aux deux côtés de ma cheminée, sont les seuls souvenirs qui me soient restés... Tout est neuf chez moi, et je n'ai pas une épingle, pas un chiffon qui aient appartenu à mes malheureux parents.

Ma vie est ce qu'elle doit être après tant de secousses. Je suis seule, tristement seule... Peine du talion méritée. Jeune, j'ai dédaigné, j'ai repoussé les joies de la famille, il est juste que je sois punie par l'abandon et l'isolement.

Silencieuse et recueillie, j'écoute et j'étudie les bruits du dehors. — On dit que le catholicisme est en progrès, et que les couvents sont arrivés à l'apogée de la perfection, s'il en est ainsi, mes tristes souvenirs, semblables à l'esclave qui, aux beaux jour de Rome payenne, invectivait le triomphateur et lui rappelait qu'il était homme, mes souvenirs, dis-je, ne sauraient troubler ce grand concert d'adulations et de louanges.

D'autres prétendent qu'il y a lieu de jeter le cri d'alarme. Mon œuvre n'est donc ni mauvaise ni stérile, soit qu'elle contribue à rabattre un peu les fumées de la vaine gloire dont sont enivrés nos triomphateurs modernes, soit qu'elle provoque l'attention et la réflexion de ceux qui gouvernent l'Eglise

La religion, qui m'a été si funeste, par l'abus qu'on en a fait envers moi, ne m'inspire pas de haine, mais elle n'a plus mes affections; elle ne saurait ni remplir ma vie, ni la consoler.

Si elle doit reprendre un jour ses droits sur les âmes humaines, je doute que ce soit par l'extension du monachisme et par la propagation des doctrines ultramontaines; ce sera bien plutôt quand nos réformateurs d'outre-monts, au lieu de crier contre les excès de la plume et de la pensée, se réformeront eux-mêmes ; quand ils donneront l'exemple de tout bien et qu'ils ne sacrifieront plus les premiers à certains vices de l'époque ; quand enfin ils offriront à la société catholique d'autres traités de moral et de bon sens à méditer que les *Odeurs de Paris* et les affirmations de l'*Encyclique*, et d'autres exemples de bonne foi et de sincérité que les anciennes saintes accolades de nos S. S. Veuillot et Dupanloup.

FIN DES MÉMOIRES D'UNE RELIGIEUSE

MÉMOIRES D'UNE RELIGIEUSE

DEUXIÈME PARTIE

LA DÉFROQUÉE

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

LES PÉCHERESSES

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN



5 Centimes LA LIVRAISON

25 Centimes LA SÉRIE

A. DEGORCE-CADOT, éditeur, 9, rue de Verneuil, Paris.

ET

Chez tous les Libraires et Marchands de Journaux.

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL DE LA LIBRAIRIE DEGORCE-CADOT

9, *rue de Verneuil, à PARIS*

Collection à 2 francs le volume.

ŒUVRES DE CH.-PAUL DE KOCK

AVEC UNE GRAVURE HORS TEXTE

L'Amoureux transi. . . . . . 1 vol.
Une Gaillarde. . . . . 2 »
La Fille aux trois jupons. . . 1 »
La Dame aux trois corsets. . . 1 »
Ce Monsieur. . . . . 1 »
La Jolie Fille du faubourg. . . 1 »
Les Femmes, le Jeu et le Vin. 1 »
Cerisette. . . . . 2 »
Le Sentier aux prunes. . . . 1 »
M. Cherami. . . . . 1 »
M. Choublanc. . . . . 1 »
L'Ane à M. Martin. . . . . . 1 »
Une Femme à trois visages. . 2 »
La Grappe de groseilles . . . 1 »
La Mariée de Fontenay-aux-Roses 1 »
L'Amant de la Lune. . . . . 3 »
Papa Beau-Père. . . . . . . 1 »
La Demoiselle du cinquième. . 2 »
Carotin. . . . . 1 »
La Prairie aux coquelicots. . 2 »

Un Mari dont on se moque. . 1 »
Les Compagnons de la Truffe. 2 »
Les Petits Ruisseaux. . . . . 1 vol.
Le Professeur Fiche-Claque. . 1 »
Les Étuvistes. . . . . 2 »
L'Homme aux trois culottes. . 1 »
Madame Pantalon. . . . . . . 1 »
Madame Tapin. . . . . 1 »
Le Petit Bonhomme du coin. . 1 »
Mon Ami Piffard. . . . . . . 1 »
Les Demoiselles de Magasin. . 2 »
Une Drôle de maison. . . . . 1 »
Madame de Monflanquin. . . 2 »
Maison Perdaillon et Cie. . . 1 »
Le Riche Cramoisan. . . . . . 1 »
La Bouquetière du Château-d'Eau. . . . . 2 »
La Famille Braillard. . . . . 2 »
Friquette. . . . . 1 »
La Baronne de Blaguiskoff. . . 1 »

Un Jeune Homme mystérieux. . 1 »
La Petite Lise. . . . . 1 »
La Grande Ville. . . . . 1 »
La Famille Gogo . . . . 2 »
Le Concierge de la rue du Bac 1 »
Les Nouveaux Troubadours. . 1 »
Un petit-fils de Cartouche. . 1 »
Sans cravate. . . . . 2 »
Taquinet le Bossu. . . . . . 1 »
L'Amour qui passe et l'Amour qui vient. . . . . 1 »
Madame Saint-Lambert. . . . 1 »
Benjamin Godichon. . . . . . 1 »
Paul et son chien. . . . . . 1 »
Les Époux Chamoureau. . . . 1 »
Le Millionnaire. . . . . 1 »
Le Petit Isidore. . . . . . . 1 »
Flon, Flon, Flon Lariradondaine 1 »
Un Monsieur très-tourmenté. . 1 »

PIGAULT LEBRUN

Monsieur Sans-Souci. Dessins de Hadol. . . . . 1 vol.
L'Heureux Jérome. Dessins de Hadol. . . . . 1 »
Monsieur Botte. Dessins de Hadol. . . . . 1 »
Les Barons de Felsheim. Dessins de Hadol. . . . . . . 1 »
Le Mouchard. Dessins de Hadol. . . . . 1 »
La Folie espagnole . . . . . 1 »
Le Coureur d'aventures. . . . 1 »
La Folie française. . . . . . 1 »
Les Mémoires de Fanchette. 1 »
Angélique et Jeannette. Dessins de Hadol. . . . . . . 1 »
Monsieur trop complaisant. Dessins de Morland. . . . 1 »

Mon oncle Thomas. Dessins de A. Michele . . . . . . 1 »
La Petite Sœur Éléonore. Dessins de A. Michele . . . . 1 »
Adolphe Lnceval. Dessins de Morland . . . . 1 »
Consolation aux Laides. Dessins de Morland. . . . . . 4 »
Un de plus. Dessins de Bertall . . . . 4 »
Tant va la cruche à l'eau. Dessins de Bertall . . . . . . 1 »
Faux bons hommes. Dessins de Bertall . . . . . . 1 »

HENRI DE KOCK

Les hommes volants, avec gravures. . . . . 1 vol.
Comment aimait une grisette, avec gravure . . . . 1 »
Ninie Guignon. . . . . . . 1 »
La Fée aux Amourettes. . . . 1 »
Marianne (Démon de l'Alcôve) 1 »
Les Quatres Baisers . . . . . 1 »
Ma petite Cousine. . . . . . 1 »
Mlle Croquemitaine. . . . . 1 »

LA VIE PROLONGÉE

CONSEILS AUX GENS DU MONDE

Age critique. — Nouvelle jeunesse

Par le Dr GUYÉTANT, chev. de la Légion d'honneur, membre de l'Académie de médecine de Paris,

Un fort volume in-18, prix. 2 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE BONS ROMANS ILLUSTRÉS

Format grand in-4°

Seule édition de ce genre admise à l'Exposition universelle de 1878

(*mention honorable*)

---

fr. c.

AIMARD (GUSTAVE).

- Le Fils du Soleil. 1 20
- Une Poignée de Coquins. . . . 1 80
- Le Loup-Garou 1 80
- Pris au Piége. 1 80
- Les Fouetteurs de femmes. . . 1 80
- La Revanche. 1 80
- La Guérilla fantôme. 1 20

AIMARD ET J.-B. D'AURIAC

- Un Duel au Désert. . . . . . » 75
- Une Passion Indienne. . . . . » 75

ANCELOT (MADAME V.).

- Laure. 1 20

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

- Paul et Virginie. . . . . » 60
- La Chaumière indienne. . . . . » 60

BERTHET (ÉLIE).

- Mademoiselle de la Fougeraie. . » 60
- Paul Duvert. . . . . » 60
- L'Incendiaire. . . . . » 60
- Le Val d'Andorre. . . . . . . » 60
- M. de Blangy et les Rupert. . » 60
- Les Chauffeurs. 1 80
- Le Château de Montbrun. . . 1 20
- La Directrice des postes. . . . 1 20
- La Folle des Pyrénées. 1 20
- L'Assassin du percepteur. . . 1 20
- Le Braconnier 1 20
- La Félonie. 1 20
- La Mésalliance. 1 20
- La Faillite. 1 20

BLANQUET (ALBERT).

- Le Parc-aux-cerfs 1 20
- Un Sérail royal. 1 80
- Le Triomphe de Mlle Diane . . 1 20

BOULABERT ET PHILIPPE ROLLA

- La Franc-Maçonnerie des Voleurs 1 80

BOISGOBEY (F. DU).

- L'Empoisonneur. 1 80
- La Tête de mort. 1 80
- La Toile d'araignée. 1 80
- La Bande rouge. 1 80
- Un Drame sur la Seine. . . . 1 20
- La Muette qui parle. 1 20

BOULABERT (JULES).

- La Femme bandit. 3 60
- Le Fils du supplicié. 1 80
- La Fille du pilote. . . . . . . 3 »
- Luxure et Chasteté. 20

fr. c.

CAPENDU (ERNEST).

- Mademoiselle la Ruine. 1 80
- Capitaine Lachesnaye. 1 80
- Les Grottes d'Etretat. 1 80
- Surcouf. . . . . » 60
- La Mere l'Etape. 1 80
- La Tour aux Rats. 1 20
- Le Sire de Lustupin. 1 20

CHARDALL.

- Le Bâtard du roi 1 20
- Les Jarretières de Mme de Pompadour. 1 20
- Les Amours d'Anne d'Autriche. 1 20
- Le Capitaine Dix. 1 20
- Les Vautours de Paris. 1 80

CHATEAUBRIAND.

- Les Natchez. 2 40
- Atala. . . . . » 60
- René, le dernier des Abencérages. . . . . » 60
- Les Martyrs. 1 80
- Itinéraire de Paris à Jérusalem. 1 80

DESLYS (CHARLES).

- Le Canal Saint-Martin. 1 80
- Les Compagnons de minuit. . . 1 20
- Le Mesnil-au-Bois. . . . . . . » 60
- La Jarretière rose. . . . . . . » 60

DOMINIQUE (A.).

- Les Evadés de Cayenne. . . . 1 20
- La Pupille du Forçat. 1 80

FOUDRAS (MARQUIS DE).

- Madeleine pécheresse. 1 80
- Madeleine repentante 1 20
- Madeleine relevée. 1 20

GONDRECOURT (A. DE).

- Les Péchés Mignons. 2 40
- Les Jaloux. 1 80
- Le dernier des Kerven. 1 80
- Le Chevalier de Pampelonne. . 1 20
- Régicide par amour. . . . . . » 60
- Les Cachots de la Bastille. . . 1 80
- Une Vengeance de Femme. . . 1 20
- Madame de Trèbes. 1 20
- Pierre Leborgne. . . . . » 60

KOCK (PAUL DE).

- L'Amant de la Lune (en théâtre) » 60
- Le Petit bonhomme du coin. . » 75

fr. c.

- Flon Flon Flon Lariradondaine. » 75
- Monsieur de Volenville. . . . » 75
- Berlingot et Cie. . . . . » 75

KOCK (HENRY DE).

- La Fille à son père. . . . . . . » 60
- Le Démon de l'Alcôve. . . . . » 60
- Les Baisers maudits. . . . . . » 60
- L'Amant de Lucette. . . . . . » 60
- Le Médecin des Voleurs. . . . 2 40
- Ni Fille, ni Femme, ni Veuve. » 60
- Les Trois Luronnes. 1 80
- L'Auberge des Treize Pendus. . 1 80
- L'Heure du Berger. . . . . . . » 60

MONTÉPIN (XAVIER DE).

- Les Viveurs de Province. . . . 2 40
- Le Compère Leroux. . . . . . » 60
- La Borghetta. . . . . » 60
- Les Amours d'un fou. 1 20
- Les Chevaliers du lansquenet. . 4 20
- La Sirène. . . . . » 60
- L'Amour d'une pécheresse. . . » 60
- Un gentilhomme de grand chemin. 1 80
- Confession d'un bohème. . . . 1 80
- Le Vicomte Raphaël. 1 20
- La Fatalité. . . . . » 60
- Les Oiseaux de nuit. 1 80

NOIR (LOUIS).

- Le Coupeur de têtes. 2 40
- Le Lion du Soudan 2 40
- Jean qui tue. 2 40
- Jean Chacal. 1 20
- Le Roi des Jungles. 1 80
- La Tombe ouverte. 1 20
- Grands jours de l'armée d'Afrique 1 80
- Le Corsaire aux cheveux d'or. . 1 80

PERRIN (MAXIMILIEN).

- Les Mémoires d'une Lorette. . 1 20
- Le Bambocheur. 1 20

PRÉVOST (L'ABBÉ).

- Manon Lescaut. . . . . » 60

VIDOCQ

- Les Vrais Mystères de Paris. . 2 40

VOLTAIRE

- Candide. . . . . » 60

Tous les ouvrages ci-dessus et d'autre part, sont envoyés franco, ainsi que le CATALOGUE GÉNÉRAL *de la Librairie Degorce-Cadot*, 19, *rue de Verneuil*, *Paris.*

